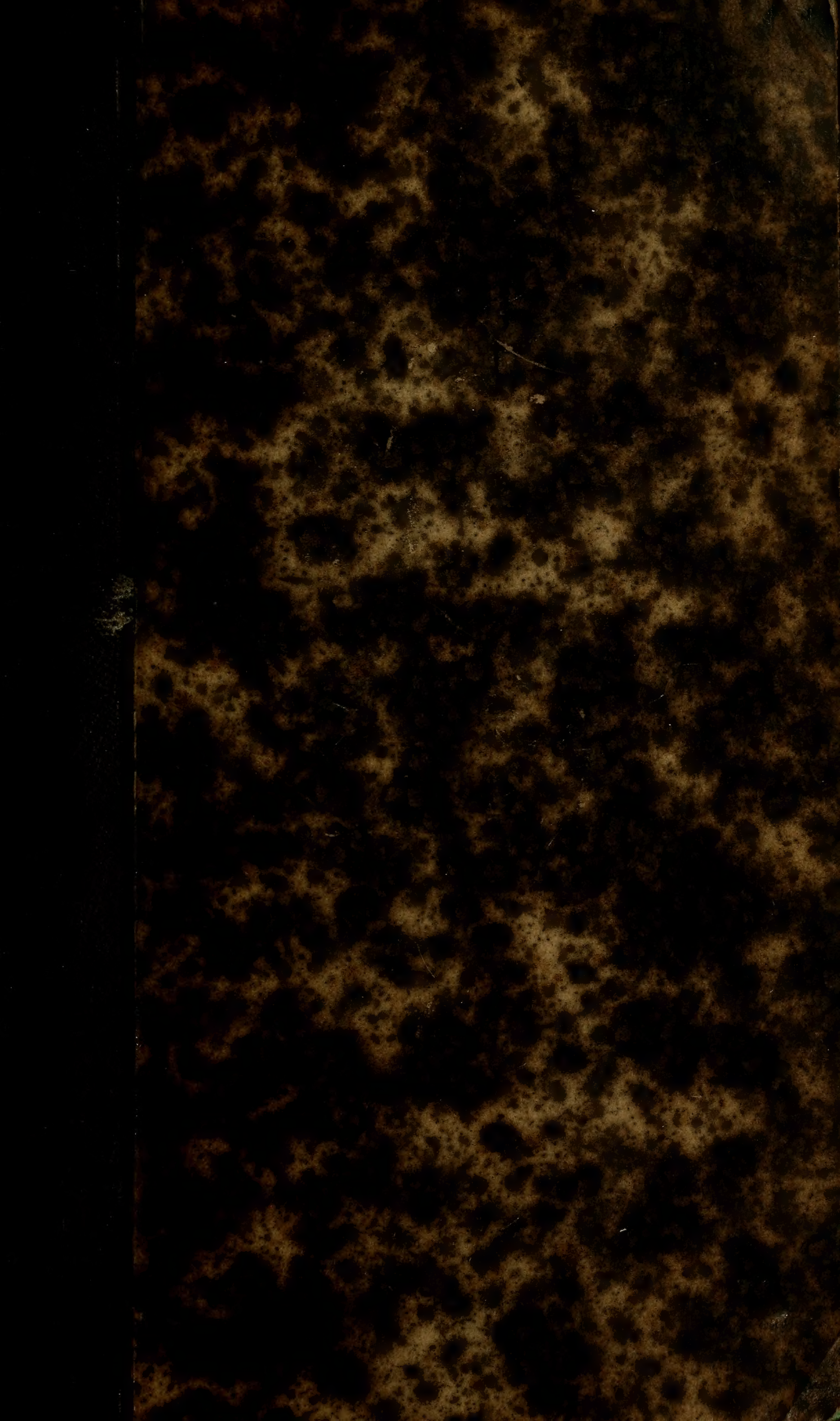
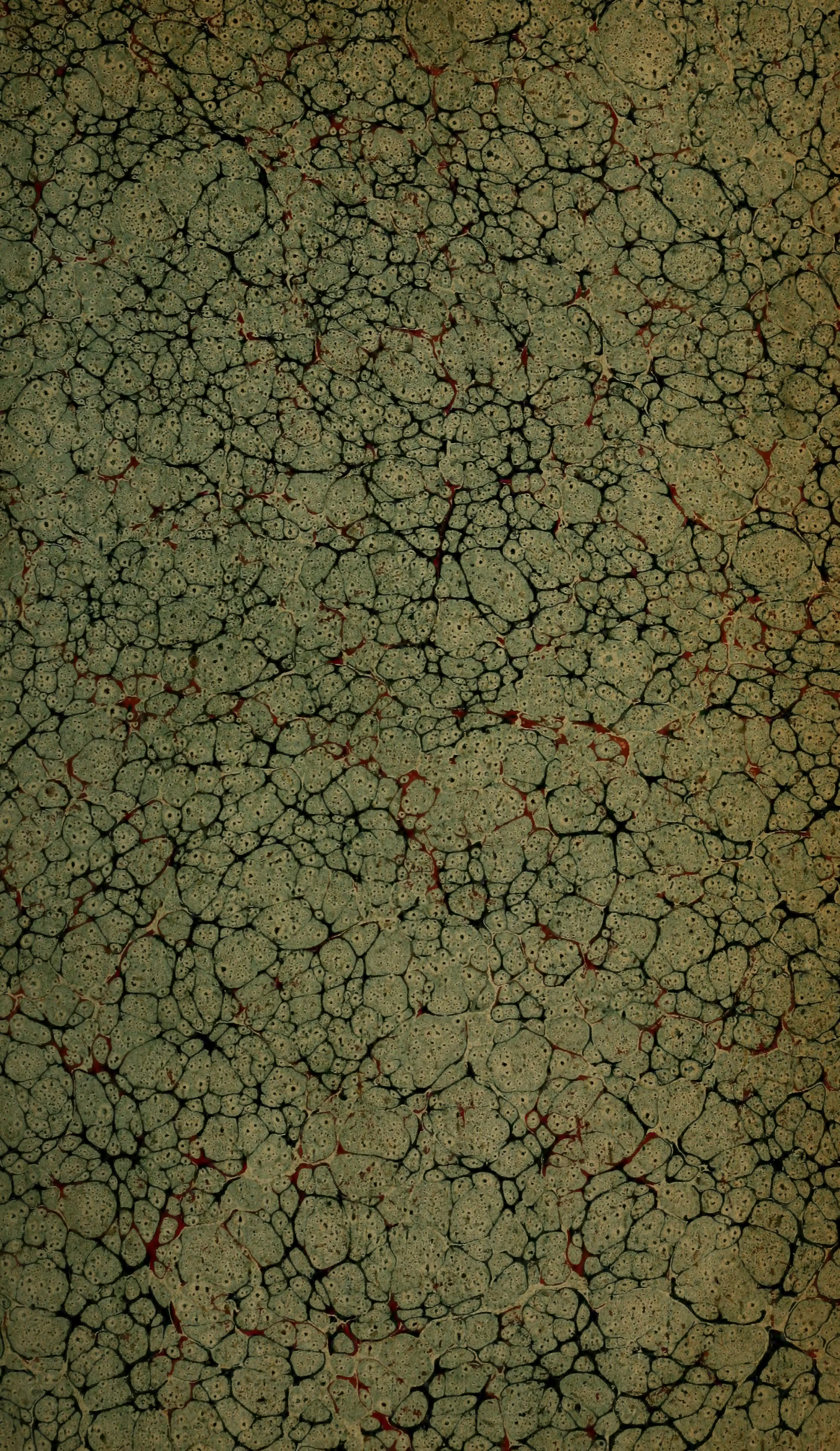
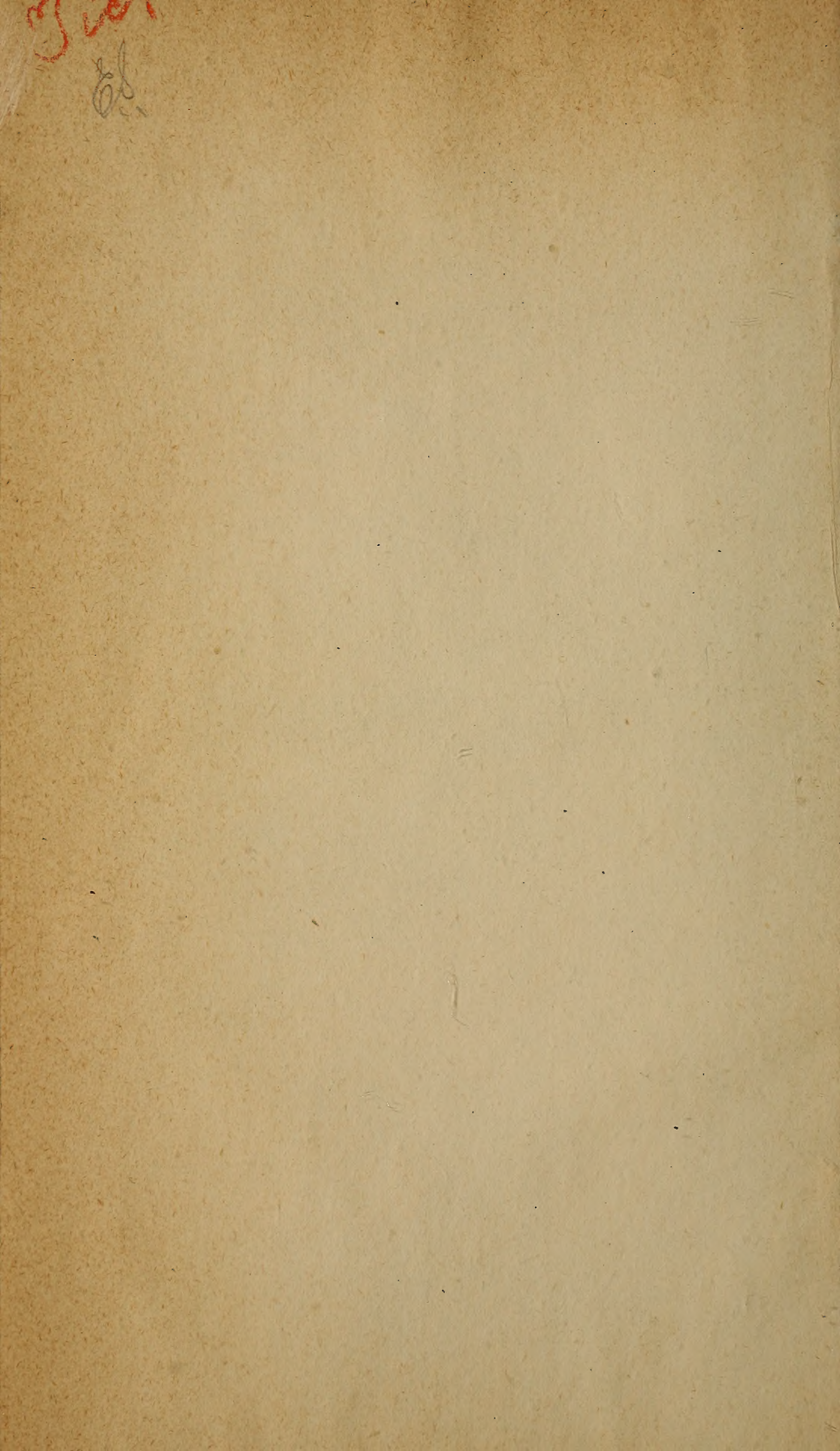






HISTOIRE
D'ESPAGNE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

HISTOIRE

D'ESPAGNE

DEPUIS

Les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII

PAR

M. ROSSEEUW ST-HILAIRE

Professeur agrégé d'histoire à la Faculté des Lettres

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLIV

HISTOIRE

D'ESPAGNE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

MAHOMET ET LE KORAN.

S'il était possible de raconter la lutte des deux Espagnes, arabe et chrétienne, abstraction faite de l'histoire antérieure des deux peuples et de leurs institutions civiles et religieuses, nous n'aurions point à nous occuper de Mahomet ni du Koran; mais l'histoire, ici comme partout, n'a de sens que pour qui la prend à son début : il est donc nécessaire avant d'entamer le récit de la conquête arabe, de jeter un coup d'œil sur le caractère de la religion qui l'a ordonnée et du peuple qui l'a faite, et le seul aspect de la terre où tous les deux sont nés nous révélera leur histoire.

L'Arabie, antique berceau des religions et des races, est empreinte, comme la Judée, de je ne sais

quel cachet mystique de désolation et de triste grandeur : enfermée par trois mers, et isolée du reste de l'Asie par les déserts que borne l'Euphrate, cette immense péninsule est aussi vaste à elle seule que la moitié de l'Europe. Séparée de l'Afrique par l'étroit bassin de la mer Rouge et par la chaîne de montagnes qui borde la côte de l'Hedjaz, l'Arabie a toujours échappé à son action. Là aussi la conquête a pénétré quelquefois; mais elle s'est arrêtée, comme en Afrique, sur la lisière de ces sables brûlants où le Bédouin seul peut trouver une patrie. Ses tribus, républiques nomades, sous la tutelle patriarcale d'un scheik, père et roi dans sa tribu, comme l'Arabe l'est dans sa famille, se sont partagé les rares pâturages du désert et ont toujours réussi à cacher leur indépendance. — Tour à tour tributaires plutôt que sujets de la Perse, de l'Égypte, des Romains eux-mêmes, des khalifes et des sultans, leur soumission n'a jamais été que nominale.

Restée pendant des siècles en dehors du mouvement politique et intellectuel de l'Europe, se tenant à l'écart du monde ancien, l'Arabie a laissé passer avant elle toutes les races du Nord, pressées de s'étendre sur cette portion de notre hémisphère qui leur appartient depuis le Danube jusqu'aux Pyrénées : comme si quelque chose lui disait que sa place était aussi marquée sur le globe, et qu'aux Arabes était le midi comme aux Scythes le septentrion.

Mais, quand l'heure de la conquête est enfin venue, on sait avec quelle prodigieuse rapidité les hordes de l'Yémen se sont répandues sur le monde; l'immense commerce de l'Arabie avec l'Afrique et

l'Asie, qu'elle touche par trois mers, lui en ouvrait déjà le chemin, et l'analogie des mœurs préparait celle des lois et de la religion.

En effet, qui comprendrait, sans cette similitude de mœurs et de climats que l'Arabe rencontra partout, depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir, la propagation si irrésistible et si prompte de cette religion née dans un coin oublié du désert, et qui se trouve, après la mort de son fondateur et sous ses successeurs immédiats, régner à la fois sur la Perse, l'Égypte, la Syrie, l'Afrique, une partie de l'empire d'Orient, et enfin sur l'Espagne presque tout entière? Les pacifiques envahissements du christianisme, œuvre de lente persuasion, ne peuvent soutenir aucune comparaison avec cette conquête, ailée pour ainsi dire comme la jument Borak, et qui comme elle parcourt le monde avec le bruit de la foudre et le vol rapide de la pensée. Le caractère tout spécial de cette grande révolution religieuse, la plus complète qui fut jamais, ce fut d'être essentiellement militaire. L'islamisme, obligé, comme Rome naissante, de préluder à la domination de l'univers par celle de quelques bourgades, en est réduit à faire du courage un article de foi et à prêcher par le glaive, à défaut de la parole. Dieu dicte, Gabriel écrit, et Mahomet combat; il ne reste plus à ses disciples qu'à croire et à combattre comme lui.

Exalté par la résistance des habitants de sa cité natale, l'esprit guerrier vient au nouveau Prophète avec le sentiment de sa force; à ses préceptes de mansuétude presque chrétienne succèdent bientôt des paroles de vengeance et de haine. De là

ces préceptes contradictoires, dont les uns semblent dérobés aux pages les plus touchantes du Nouveau-Testament, comme celui-ci : « La prière porte le fi-« dèle à la moitié du chemin vers le ciel, le jeûne à « la porte même du Très-Haut, et l'aumône l'y fait « entrer » ; les autres, au contraire, empreints du génie austère et impitoyable qui respire dans quelques pages du livre de la foi juive : « Le glaive est la « clef du ciel et de l'enfer. Une goutte de sang versée « pour Dieu, une nuit sous les armes, sera comptée « comme deux mois de jeûnes et de prières. »

Ces deux versets résument le Koran tout entier. Au christianisme il a pris ses vertus douces et dévouées, sa théorie de la puissance des bonnes œuvres et de la prière, et jusqu'à cette tolérance qui borna peut-être les conquêtes religieuses de l'islam, mais pour étendre ses conquêtes politiques. Au judaïsme il a emprunté ses lois civiles d'abord, puis sa haine et son mépris de l'étranger, sa foi exclusive et jalouse, sa soif de butin, et son Dieu de vengeance.

Mahomet, replié sur lui-même pendant quinze ans dans cette solitude du mont Haro, où il couvait l'avenir de l'islamisme, avait formé le prodigieux dessein de réunir sous un même symbole l'Arabe, le juif et le chrétien. L'Arabie, à cette époque, était peuplée, aux dépens de l'empire grec, de chrétiens proscrits pour des querelles de religion et de dogme. La liberté de conscience acquise aux étrangers sur ce sol hospitalier y avait attiré les débris des sectes schismatiques que l'église orthodoxe rejetait de son sein. Les juifs, bien plus nombreux encore dans ce pays depuis leur exil de la Terre-Sainte, et unis à la famille arabe par le souvenir du patriarche

Heber, souche commune des deux races, y avaient importé avec leurs richesses et leur industrie la notion féconde de l'unité de Dieu; et depuis longtemps la Bible et l'Évangile, traduits en arabe, étaient respectés même du Bédouin idolâtre. Ainsi, l'Arabie avant Mahomet était mûre pour l'unité de Dieu, et l'habile législateur, frappé du déclin et de la corruption du christianisme grec, et de l'impuissance de la religion juive à fonder une organisation politique de quelque valeur, conçut le projet de les fondre tous deux dans un culte nouveau, mieux approprié au climat et au caractère du peuple auquel il le destinait.

« Il n'y a jamais au monde, a dit quelque part « Mahomet, qu'une vraie religion; quand elle est « négligée ou quand elle se déprave, Dieu envoie un « prophète pour la renouveler et la présenter aux « hommes sous une autre forme. » Ce peu de mots nous révèle toute la pensée du Prophète.

L'unité de Dieu, attestée au monde par la parole de Mahomet; une foi simple et austère, qui n'excluait toutefois ni les pompes de l'imagination ni les gloires et les profits de la conquête; une tolérance habilement calculée et qui ne se démentit pas même après la victoire, tels furent les liens communs qu'il voulut donner à tous ces peuples que le dieu de l'islam appelait sous sa loi.

Mais l'œuvre était trop grande pour qu'il fût donné à un homme de l'accomplir : le rédacteur du Koran n'avait pas serré d'assez près, dans ses emprunts à la Bible, les traditions superstitieuses des juifs, pour se faire accepter d'eux comme leur messie ; et le christianisme, bien que déchu de son ancienne austérité, triomphait de l'unité plus vieille de son Dieu,

et de la supériorité de sa loi sur cet amas confus de préceptes contradictoires, débris indigestes de religions mises au pillage, sans autre méthode que le caprice ou l'intérêt momentané du législateur.

Pour atteindre à cette unité gigantesque qu'il voulait imposer au monde, le Koran, jugé dans son influence purement morale et religieuse, n'est pas une œuvre assez parfaite : pour un livre descendu du ciel, il participe trop des passions et des faiblesses de l'humanité; pour un code rédigé de main d'homme, sa sphère d'action est trop restreinte. Produit d'un cerveau échauffé par les feux du désert, c'est aux fils seuls du désert que la loi de Mahomet s'adresse, en divinisant leurs sensuels appétits et leurs inflammables colères. Otez le désert qui l'a inspiré, et le Koran n'est plus compris. Il a sur notre globe, si variable dans ses températures, son degré de latitude qu'il ne peut pas dépasser; bien inférieur en ceci au christianisme, qui, inflexible dans la règle et souple dans les applications, a toujours su plier sa haute et indulgente morale aux exigences diverses des races et des climats.

Considéré, au contraire, sous son point de vue politique, comme le code de la conquête, comme le *livre du glaive*, le Koran nous apparaît là dans sa véritable supériorité. Rien n'est mieux combiné que ce mélange de piété militante et de fervent prosélytisme pour exalter les imaginations de ces hommes auxquels il faut, pour prix d'une vie de dévouement et de combats, un paradis tout rempli de femmes et de parfums[1]. La sombre doctrine de la

[1] Voyez Pièces justificatives, nº 1.

prédestination, qu'aucune religion n'a acceptée aussi franchement, est admirablement calculée pour leur inspirer ce mépris de la vie sans lequel on n'ose rien de difficile ni de grand. Tout, jusqu'à la tolérance que prescrit le Koran envers les infidèles, auxquels il permet de conserver leur croyance moyennant un léger tribut, tend à assurer l'empire de la religion nouvelle par la terreur, par l'intérêt, par la reconnaissance même, à défaut de la persuasion.

Mahomet crut-il à la réalité de sa mission? On serait tenté de le penser quand on voit la foi dévouée qu'il inspire à tous ceux qui vivent dans sa familiarité et sont les confidents forcés de ses faiblesses. Dans cette double vocation d'apôtre, armé du glaive, Mahomet dut croire au moins à sa mission de conquérant et de législateur, et avoir foi en lui-même, comme tous les hommes qui ont pesé dans la balance des destinées humaines. D'ailleurs, à défaut d'autres preuves, l'opiniâtre persévérance du fondateur de l'islam atteste sa conviction: d'où lui viendrait sans cela tant de courage contre les obstacles, tant de confiance dans le danger, tant de ressources après la défaite? La faiblesse de ses moyens disparaît pour lui devant la grandeur du but: l'œil tendu vers ce point, il y marche appuyé sur cette indomptable volonté que rien ne peut abattre: « si la montagne ne « veut pas venir à lui, il va à la montagne. » Les fraudes pieuses, les mensonges de détail, nécessaires pour dominer les hommes, ne sont pour lui que des moyens; la vérité pour lui est dans la fin qu'il se propose, dans la pensée qui le fait agir. Prophète, il n'est qu'un imposteur; conquérant et fondateur d'une religion qui n'est qu'un système politique, il a changé

la face du monde, et a su qu'il devait la changer.

Mais sous le point de vue humain, Mahomet, il faut le dire, nous apparaît avec toutes les faiblesses de l'humanité; ses vices comme ses vertus ne sortent point de la commune mesure, et ne vont qu'à taille d'homme : ce n'est ni l'énergie du législateur juif, ni la céleste charité du législateur chrétien, et cet homme qui a conversé avec Dieu ne se souvient guère du ciel dans les paroles qu'il lui prête; son langage est un emprunt comme sa foi. Ce n'est pas lui qui se grandit jusqu'à Dieu, c'est Dieu qu'il fait descendre à son niveau, en ravalant jusqu'à l'ignoble rôle d'entremetteurs de ses plaisirs les ministres des volontés du Très-Haut.

Son penchant effréné pour les femmes lui fait dépasser les bornes que lui-même avait mises à la polygamie comme un frein aux passions sensuelles des Arabes; la femme même de son fils adoptif n'est pas à l'abri de cet œil de concupiscence que le Koran défend au fidèle de jeter sur la femme de son prochain[1]. Mais qu'importe? Gabriel a un verset tout

[1] Zaïd n'était pas à son logis. Or il arriva que l'apôtre de Dieu jeta les yeux sur Zaïnab, sa femme, qui était ce jour-là très-négligée, n'ayant que sa chemise et un voile sur la tête. Elle était blanche comme l'albâtre et d'une beauté charmante, avec un naturel excellent entre toutes les femmes. Le Prophète, ravi d'admiration, s'écria : « Dieu soit loué, qui change les cœurs et les tourne comme il lui plaît, » et il se retira sans en dire davantage. (Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I p. 419.) Mais Zaïnab, qui l'avait entendu, conta la chose à son mari. Alors Zaïd crut devoir se séparer de sa femme pour servir ses intérêts et l'amour de l'apôtre de Dieu. Mahomet épousa Zaïnab sitôt que le terme du divorce fut expiré; et comme on murmurait sur ce que le Prophète avait épousé la femme de son fils, il fit descendre du ciel le passage suivant du Koran pour se justifier : « Prophète, « il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que « Dieu a fait tomber dans tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes, « et *toute femme fidèle* qui te livrera son cœur. Nous connaissons les lois du « mariage que nous avons établies pour les croyants. Ne crains pas d'être

prêt à apporter du ciel pour absoudre ses incessants caprices, et ce qui est défendu au vulgaire des croyants est permis au Prophète; Dieu même lui reproche d'avoir douté de son indulgence, et de n'avoir point usé assez largement du privilége qu'il lui accorde.

Ses célestes préoccupations ne lui font pas perdre le souci de ses intérêts terrestres : l'envoyé de Dieu fait le commerce jusqu'en Grèce avec une licence de l'empereur Héraclius. Toutefois, alors qu'il s'enrichit, c'est pour les pauvres encore plus que pour lui-même; sa main, toujours pleine, est aussi toujours ouverte; il défend dans la vente des captifs de séparer l'enfant de sa mère; et, si la charité du Koran est un emprunt à l'Évangile, au moins cette fois le Prophète prêche-t-il d'exemple.

Parfois aussi, dans sa vie privée, il arrive à la grandeur à force de simplicité : il faut le voir dans cette chaire de bois grossièrement taillée, ou bien sous ce palmier contre lequel il s'appuie pour faire entendre la parole de Dieu pendant que ses disciples attentifs recueillent la salive qui s'échappe de sa bouche, et que les ambassadeurs de la Mecque s'écrient: « Nous avons vu les Chosroès de Perse et les « Césars de Byzance; mais il n'est pas de monarque « au milieu de ses sujets qui soit puissant et respecté « comme Mahomet au milieu de ses compagnons. »

Le croira-t-on, enfin? le maître de l'Arabie ne fut pas toujours étranger à celle de toutes les fai-

« coupable en usant de tes droits. Dieu est indulgent et miséricordieux. « Tu peux, au gré de tes désirs, accorder ou refuser tes embrassements à tes « femmes. Ta volonté sera leur loi. Tu n'ajouteras point au nombre actuel « (neuf) de tes épouses; mais la fréquentation des femmes esclaves t'est « toujours permise. Dieu observe tout. » (Surat. 33, verset 36.)

blesses humaines qu'on excuse le moins dans un conquérant. A la bataille de Bedr, la première où il ait joué sa fortune et l'existence de l'islam, le Prophète, nous dit Gagnier, voyant ses soldats enveloppés par un ennemi beaucoup plus nombreux, « fut saisi d'une grande palpitation de cœur, suivie « de défaillance. » Il se réfugia avec Aboubeker, son disciple et son ami, dans une petite loge en bois (*umbraculum*), où il était à l'abri des traits, pour prier Gabriel de venir à son secours avec trois mille de ses anges. Mais là, reprenant bientôt ses esprits, il sent qu'il est perdu s'il donne à ses fidèles croyants le signal du découragement; alors, sortant de sa cachette, il prend une poignée de sable qu'il jette en l'air, et, d'une voix qui domine tout le fracas de la mêlée : « Que leurs faces, s'écrie-t-il, soient couvertes de confusion ! » Aussitôt l'ennemi, épouvanté, croyant voir, l'épée haute, les anges que Mahomet invoquait, se disperse de toutes parts[1].

Tel est ce caractère complexe dont l'histoire jusqu'ici ne nous a guère montré qu'une face, mélange singulier de vices réprimés et de vertus acquises, dont la dissimulation fait le fond, et l'enthousiasme la surface. Mahomet, en trompant les hommes, est, pour

[1] Mahomet, dans ses emprunts à la Bible et à l'Évangile, s'abstint constamment, et pour cause, d'en copier les miracles ; mais la crédulité des fidèles n'y a rien perdu, et ses biographes ne les lui ont pas épargnés. On en trouvera un assortiment complet dans Aboulfeda, et notamment (t. I, p. 396 de Gagnier) une multiplication de dattes et de brebis qui ressemble fort au repas donné par Jésus sur la montagne. Mais ce qui ressemble beaucoup moins à l'Évangile, c'est la haine persévérante du Prophète pour les juifs ; c'est le massacre de sept cents de ces malheureux égorgés à la fois en présence de Mahomet, et par son ordre, sans compter ceux qu'il fait assassiner sous main par ses dévoués quand il n'ose s'en défaire autrement. C'est sans doute de cet exemple du Prophète que s'autorisa plus tard le fondateur de la secte des Hassassins. (Voyez Michelet, t. II, p. 220.)

ainsi dire, dans son naturel. Cet homme, qui, au dire de ses biographes historiens, « ne regardait jamais « personne en face; » qui, au sein de sa famille, et jusque dans les bras de ses femmes, ne quitta pas le masque un instant; qui gouvernait les affaires de son ménage comme les destinées de l'Arabie, avec un verset du Koran, et faisait descendre du ciel l'ange Gabriel pour ordonner à une de ses femmes de ne pas être jalouse d'une esclave préférée, soutient jusqu'à la mort le rôle laborieux qu'il s'est imposé. Mourant, il se traîne dans l'assemblée du peuple pour y mettre à nu sa vie, demander pardon à ceux qu'il a offensés, et payer trois drachmes à un créancier qui réclame, sur son invitation, une dette oubliée. Sur son lit de mort, il dicte encore la parole de Dieu, que déjà ses disciples ne reçoivent plus qu'avec peine de ses lèvres affaiblies. Il converse tout haut avec Allah, et permet l'entrée de sa chambre à Azrael, l'ange de la mort, qui attend humblement pour entrer la permission du Prophète. Tel il a vécu, tel il meurt, comédien jusqu'au bout, maître de lui comme de son rôle, et croyant en lui, ne fût-ce que pour forcer les autres à y croire [1].

[1] Pour avoir une idée complète du caractère de Mahomet, il faut lire sa vie, non pas dans les historiens modernes, qui l'ont tous plus ou moins arrangée, mais dans Gagnier, vieil et honnête traducteur d'Aboulfeda, qui se contente de la raconter. Au milieu d'un fatras souvent indigeste, on trouvera des anecdotes fort curieuses. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche de citer l'histoire d'Aiesha, femme de Mahomet, qui, dans une expédition où le sort l'avait désignée pour suivre le Prophète, descend de son chameau pour chercher une parure qu'elle a perdue, reste en arrière de la caravane, et ne la rejoint que le lendemain, ramenée par un beau jeune homme, qui conduit respectueusement son chameau par la bride; là-dessus, grand scandale des fidèles croyants, dont la langue sacrilége n'épargne même pas l'épouse du Prophète, obligé de commander à Gabriel un verset du Koran tout exprès pour proclamer l'innocence d'Aiesha. (Voyez t. I, p. 443.) Il faut lire aussi (t. II, p. 74) l'épisode de la belle

Quant au Koran, pour résumer notre jugement sur cette œuvre comme code religieux, ce n'est qu'une maladroite contrefaçon de la Bible et de l'Évangile, qui porte l'empreinte de l'homme à chaque page; comme prédication de guerre et de conquête, jamais clairon plus belliqueux n'a sonné l'appel au combat, jamais vers de poëte ou sermon d'apôtre n'ont inspiré à ce point le mépris du danger et irrité la soif du martyre; mais, comme code social et politique, il nous frappe surtout par son insuffisance. Dans ce livre, qui contient à la fois un système religieux, une organisation politique et une législation civile et criminelle, tout est en germe et rien n'est développé; l'arbitraire y est partout laissé au caprice du despote et à la sentence du juge. L'un heureusement corrige l'autre dans les mœurs de l'Orient, et ce sain instinct de justice naturelle qu'on trouve chez tous les peuples musulmans doit surtout être attribué à l'absence de lois écrites, et au droit sens du peuple, qui supplée les lacunes et redresse les erreurs de la loi.

Du reste, pour bien juger le Koran, c'est à distance de son auteur qu'il faut l'envisager, et dans ses résultats lointains plutôt que dans ses conséquences

esclave Marie l'Égyptienne, qui a l'honneur d'attirer les regards du Prophète, et la maladresse de se laisser surprendre avec lui par Hafsa, sa légitime épouse. Mahomet, un peu confus, jure à Hafsa qu'il ne touchera plus sa servante, et se contentera des plaisirs permis qu'il peut goûter dans les bras de sa seizième ou dix-septième femme. Puis il se repent de son serment, et Gabriel, toujours complaisant, vient fort à propos du ciel pour l'en délier. Le Prophète répudie Hafsa, et prend sans plus de scrupule Marie pour concubine, à la face des fidèles. Puis au bout d'un mois, quand il croit Hafsa suffisamment punie, il la reprend, tout en la faisant vertement admonester par Gabriel.

immédiates. Un code comme une religion sont œuvre de lente gestation et ne portent leur fruit qu'à l'aide des siècles; et les brillants débuts de l'islam ne doivent pas nous aveugler sur les germes de dissolution qu'il contenait dans son sein.

Le Nord avait eu dans l'Évangile sa révolution religieuse, dans l'invasion des Barbares sa révolution sociale et politique; le Midi eut toutes les deux à la fois dans le Koran et dans Mahomet. Supérieure même en ceci aux invasions barbares, la conquête musulmane, comme celles de l'ancienne Rome, fit marcher à sa suite les durables bienfaits de la civilisation, et sembla vouloir indemniser les peuples des maux qu'elle entraînait après elle.

Mais un œil exercé ne s'y fût pas trompé, cette civilisation éphémère portait en elle un principe de mort: l'inflexible niveau que le Koran fait peser sur toutes les têtes, avec sa triple unité, religieuse, monarchique et judiciaire; l'absence de toute hiérarchie dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre civil; l'absence de toute loi écrite et le pieux despotisme du khalifat, dans lequel viennent se concentrer tous les pouvoirs; son empire sans limite sur la vie et les propriétés de ses sujets, toutes ces causes, se réunirent pour frapper d'immobilité et de mort morale les peuples soumis au joug de l'islam. Le premier élan une fois arrêté, ils retombèrent sur eux-mêmes, et se retrouvèrent face à face avec la tyrannie de leur loi, et avec les vices nombreux d'un état social fondé pour et par la conquête, et qui n'était pas destiné à lui survivre.

Les Arabes comme les Juifs l'ont prouvé : malheur aux peuples dont la vie sociale tout entière se résume

dans un livre [1], une fois écrit pour ne plus changer! Cloués à leur religion stationnaire et à cette demi-civilisation pire que la barbarie, ils se résignent peu à peu, comme les Hindous, à leur immobilité sacerdotale, et voient passer les générations et les siècles sans leur emprunter ni un mouvement ni une idée; alors ils se trouvent enfants, mais enfants hautains et ignorants, qui ne veulent rien apprendre, au milieu de ce monde, qui a marché tandis qu'ils s'arrêtaient; leur enfance même touche à la vieillesse, dans cette vie incomplète qui n'a pas eu d'âge mûr; et ils donnent au monde le triste spectacle d'un peuple isolé, au milieu des peuples qui le repoussent, ou de cette précoce décrépitude qui, depuis un demi-siècle, fait assister l'Europe aux funérailles de l'empire ottoman [2].

[1] Les Arabes appellent les Juifs *le peuple du livre.*

[2] Il suffit de rappeler les impuissants efforts tentés de nos jours par Mehemet Ali et par Mahmoud pour civiliser l'Égypte et la Turquie. Maîtres absolus des biens, de la vie, et presque du libre arbitre de leurs sujets, ces despotes civilisateurs leur ont imposé le progrès au nom du même code qui naguère leur imposait l'immobilité. Mais le vieil esprit de l'islam a résisté à cette tardive réaction des idées et des mœurs de l'Occident sur l'immobile Orient. Tout bon mulsuman, bien meilleur logicien que Mahmoud ou que Mehemet, a compris bien vite que ces belles réformes, dont Amurath et Mahomet II avaient su si bien se passer, ne tendaient à rien moins qu'à renier le Koran, et à mettre la Turquie à la queue de l'Europe, au lieu de la laisser à la tête de l'Asie.

Du reste, malgré le point de vue trop commercial d'où Mehemet envisage la régénération du peuple arabe, c'est à lui pourtant qu'appartiendra la gloire d'avoir commencé ce grand œuvre. Depuis la conquête de l'Égypte en 1517 par le sultan Selim, et la chute des soudans mamelucks, turbulents héritiers de la gloire et du trône des khalifes, la race arabe n'avait pas eu à vrai dire d'existence politique. Mehemet lui en a rendu une et semble vouloir recommencer la vieille et sanglante lutte du khalifat avec l'empire ottoman. Des destinées nouvelles s'ouvrent pour la race arabe; mais encore une fois, pour y arriver, le plus grand obstacle, le plus redoutable ennemi, ce ne sont pas les Turks, c'est le Koran.

CHAPITRE II.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE.

Lorsque Aboubeker, le premier khalife élu après Mahomet, remit à Yezid le commandement de ses armées et l'envoya conquérir la Syrie, voici les paroles qu'il lui adressa : « Yezid, je te confie la conduite de cette sainte guerre et de cette armée de fidèles croyants; garde-toi de les traiter avec hauteur ni dureté; songe que tous sont musulmans; rappelle-toi que sous tes ordres marchent des chefs expérimentés; consulte-les dans les occasions difficiles; ne présume pas trop de ton jugement, et tâche d'agir toujours sans précipitation et sans vaine témérité; sois juste avec tous, car sans justice point de prospérité. Et vous, soldats du Prophète, lorsque vous en viendrez aux mains, montrez-vous de dignes descendants d'Ismaël; suivez vos bannières, obéissez à vos chefs; ne tournez pas le dos devant l'ennemi, car vous combattez pour la cause de Dieu. Ne cédez pas à de vils désirs, et ne vous laissez pas abattre par le nombre de vos adversaires. Si Dieu vous donne la victoire, n'en abusez pas; ne souillez pas votre épée du sang des vaincus, ni des enfants, ni des femmes, ni des vieillards. Sur le territoire de l'ennemi, ne

coupez pas ses arbres [1], ne détruisez pas ses palmiers ni ses fruits, ne saccagez pas ses champs ni ses maisons; mais prenez de ses biens et de ses troupeaux autant que vous en aurez besoin; ne détruisez rien sans nécessité; occupez les cités et les forteresses et démolissez celles qui peuvent servir de refuge à vos adversaires. Traitez avec compassion ceux qui se rendent et qui s'humilient, et Dieu vous traitera aussi avec miséricorde. Opprimez les superbes et les rebelles, et ceux qui sont infidèles aux traités; soyez loyaux avec tout le monde, et maintenez constamment votre foi et vos promesses. Ne troublez pas le repos des moines et des solitaires, et ne détruisez pas leurs demeures; mais frappez de mort l'ennemi qui vous résiste. »

Ces paroles si nobles, qui résument le Koran tout entier, semblent avoir été le mot d'ordre de la conquête de l'Espagne. En effet, en mettant le pied sur le seuil de l'Europe et de la chrétienté, l'islamisme avait besoin de s'armer non-seulement de toutes ses forces, mais pour ainsi dire de toutes ses vertus. Partout où la loi de Mahomet n'avait eu à lutter que contre les grossières superstitions du sabéisme et de l'idolâtrie, en Egypte, en Perse, en Arabie, les convictions comme les empires avaient cédé devant elle. Mais partout aussi où le culte nouveau se heurte aux dogmes plus compactes de la Bible et de l'Evangile, sa force d'action diminue de moitié du jour où il lui faut renoncer à convertir ceux qu'il a vaincus.

[1] Les Espagnols, qui ont emprunté tant de choses aux Arabes, se gardent bien d'obéir au précepte d'Aboubeker. On dirait qu'ils ont, à l'inverse des Arabes, déclaré la guerre aux arbres, si rares aujourd'hui dans toute la Péninsule.

Les nouveaux dominateurs de l'Égypte et de la Syrie ont beau prêcher la loi de l'islam aux innombrables juifs qui habitent ces deux pays, antiques berceaux de leur culte, la vieille ténacité de la race hébraïque résiste à la double séduction de l'intérêt et de la peur, qui lui conseillent l'apostasie. Il n'est pas jusqu'aux Grecs du Bas-Empire, amollis par les délices de Byzance, qui ne retrouvent, en face d'une religion rivale, leur ancienne énergie. On s'étonne de voir cette race avilie défendre avec courage le nord de l'Afrique contre la conquête arabe, et s'allier aux Berbers pour repousser l'islamisme au nom du Christ, comme ceux-ci au nom de leurs faux dieux. Vaincus enfin après une lutte longue et opiniâtre, ils se replient sur Byzance en abandonnant à regret ce riche littoral, ou se laissent stoïquement massacrer dans les murs de Carthage, plutôt que d'embrasser la foi nouvelle [1].

Mais les Romains et les Grecs n'avaient jamais été que des étrangers sur ce sol balayé par tant d'invasions. Au milieu de ces tribus nomades, qui semblent fuir devant la civilisation de toute la vitesse de leurs chevaux, leur seul empire avait été celui de la force. Vainqueurs et vaincus n'avaient pas pour se rapprocher cette homogénéité profonde de penchants, d'habitudes, de souvenirs, qui régnait entre les Arabes et les Africains, et qui fraya le chemin à la conquête. Les indigènes du nord de l'Afrique se divisaient alors, comme aujourd'hui, en deux races distinctes, bien qu'inégales en étendue et en puis-

[1] Suivant Conde, beaucoup de chrétiens d'Arzyle, de Tétuan et de Tanger, embrassèrent aussi la loi de Mahomet. Il est probable que ces chrétiens étaient des Berbers convertis par les Grecs.

sance. La première, les *Schelloush*, dont les mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Berbers, mais dont la langue est différente, était confinée dans les territoires de Fez et de Maroc; l'autre, les *Berbers*, occupait dans toute sa longueur la chaîne de l'Atlas. Mais avant d'étudier l'histoire de la dernière de ces races, constamment mêlée aux annales de l'Espagne arabe, il est à propos de dire un mot de la nature du sol qu'elle habite.

Quoique le nom de *el Magreb* (l'occident) se trouve souvent donné par les Arabes à l'Afrique tout entière, il s'applique plus spécialement à cette longue lisière de terrain qui s'étend au nord entre la Méditerranée et l'Atlas [1]. Le système de l'Atlas est tout à fait distinct de celui des vastes plateaux qui occupent le centre de l'Afrique. A l'inverse du plateau central de l'Espagne, dont la pente est vers l'ouest, et dont tous les grands fleuves, sauf l'Èbre, courent à l'Océan, celui de l'Atlas a sa pente vers l'est. Cette longue et étroite chaîne, véritable barrière opposée par la nature aux vagues de la mer, d'un côté, et de l'autre aux vagues sablonneuses du désert, a si peu de profondeur que, vue de profil, suivant Humboldt, elle dut apparaître aux navigateurs grecs comme une colonne qui supportait le ciel (Κίονα τοῦ οὔρεος).

Toute la côte nord-ouest de l'Afrique se rapproche, par sa structure géologique, ses végétaux, ses animaux et son climat, de la côte d'Espagne, dont elle a

[1] El Kartas (*Histoire de Mauritanie*, traduite en allemand par Dombay) divise le Magreb en trois parties: 1° *Magreb alaksa* (l'occident extrême), de Tlemcen à Maroc; 2° *Magreb al ausat* (l'occident du milieu), de Tlemcen à Bougie; 3° *Magreb el adna* (l'occident le plus proche), de Bougie au pays de Barca. C'est l'*Africa* des Romains et l'*Afrikia* des Arabes

été séparée par quelque convulsion du globe. A voir ces deux rivages du haut des monts de Tarifa, la parenté est frappante; on dirait un canal gigantesque creusé de main d'homme entre les deux continents, et la fable d'Hercule qui les sépara devient presque une réalité.

Nous n'avons pas à nous occuper des *Schelloush*, qui ne touchent pas à l'histoire de l'Espagne; quant aux Berbers, leur nom, corruption évidente de celui de *barbarus*, désigne les indigènes de l'Atlas, depuis les frontières de l'Égygte jusqu'au détroit de Gibraltar, et depuis la Méditerranée jusqu'au pays des Nègres [1]. Les traits caractéristiques de cette race sont : le teint olivâtre, le nez droit, les lèvres minces, le visage rond. Avant l'invasion arabe, les Berbers étaient partagés entre le christianisme, le judaïsme, le culte du feu [2], l'idolâtrie, et le sabéisme ou le culte des astres. Même après cette conquête, une bonne partie d'entre eux continua à professer ces religions diverses, et ce ne fut que longtemps après la soumission de l'Afrique que toute la race berbère embrassa l'islamisme [3].

[1] Voyez Reinaud, *Histoire des invasions mulsumanes en France*, p. 132.

[2] Salluste (*Vie de Jugurtha*) rapporte, d'après des traditions du pays, recueillies par Hiempsal, que des Mèdes, des Perses, des Phéniciens et des Arméniens, conduits par Hercule, à une époque reculée, s'établirent en Afrique. On peut en conclure qu'ils y importèrent avec eux le culte des mages. Le nom de *Madjous*, *Magus*, *Magog*, donné par les Arabes aux Berbers non convertis, semble militer en faveur de cette assertion. Enfin, les mêmes noms donnés aux pirates normands par les Arabes, et aux anciens Goths par Isidore de Séville, se lient également à la tradition antique qui donne l'Asie pour berceau aux habitants primitifs de la Scandinavie. (Voyez t. I, p. 130.) Procope (*Histoire des Vandales*) parle d'une inscription trouvée de son temps en Berberie, et ainsi conçue : « Nous sommes ceux qui ont fui devant le brigand Josué, fils de Noun. » Procope rappelle aussi le combat d'Antée, *fils de la terre*, contre Hercule *l'étranger*. L'allégorie ici est facile à saisir.

[3] A l'époque de l'invasion en Espagne, il s'en fallait de beaucoup que

Quant à l'origine des Berbers, elle se perd dans la nuit des temps, et dans les fables dont toutes ces tribus errantes aiment à entourer leur berceau. Voici quelques-unes des traditions que nous avons recueillies à ce sujet. Nous lisons dans le *Livre des perles* [1] que « les enfants de Cham, ayant fait la guerre aux enfants de Sem, furent forcés de s'enfuir au fond du *Magreb*, près le pays des Nègres. La partie maritime du *Magreb* était alors habitée par les *Alafrandji* (les Franks, c'est-à-dire les Européens) et les Africains. Une partie des enfants de Cham resta cependant en Syrie jusqu'au temps du prophète David; ils étaient régis par des rois qui s'appelaient tous *Goliath*, comme les Pharaons en Égypte. Lorsque David eut tué le Goliath, roi des Berbers, il fit sortir ces peuples du pays de Chanaan, et les fit transférer dans le Magreb. Ils s'établirent alors dans les pays connus aujourd'hui sous les noms d'*Afrikia* (tout le nord de l'Atlas, depuis Cairwan jusqu'à Barca) et de *terre*

tous les conquérants fussent des sectateurs de l'islam: on comptait dans leurs rangs des juifs, des chrétiens, et des idolâtres; il s'y rencontrait aussi des païens du nord et de l'est de l'Europe, des captifs germains et slaves, et jusqu'à des chrétiens d'Italie et des bords de la Méditerranée; car les Arabes recrutaient dans leurs expéditions tous les prisonniers de guerre qui voulaient servir avec eux. Nous voyons dans l'histoire d'Italie que les Grecs et les Juifs enlevaient en Italie des enfants chrétiens, qu'ils vendaient ensuite aux Arabes. Ceux-ci élevaient les enfants dans la loi de l'Islam; mais ils respectaient la foi des adultes, fidèles à ce précepte de Mahomet: « Ne faites pas violence aux hommes à cause de leur foi. » Souvent aussi une partie des populations vaincues s'enrôlait sous leurs drapeaux.

[1] Le *Livre des perles*, ou *Abrégé de l'histoire universelle*, par Shehabeddin Ahmed el Mokri al Fassy. L'extrait qu'on va lire est emprunté au savant travail de M. Sylvestre de Sacy, inséré dans les *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*, in-4°, t. II, p. 154. Il ne faut pas confondre cet Ahmed el Mokri avec Ahmed el Makari, dont Lembke s'est surtout servi dans ses travaux sur l'Espagne arabe. Le manuscrit original est à la Bibliothèque royale de Paris, et n'a jamais été en la possession de Conde.

de Zab (au sud de l'Atlas, derrière Alger). Leur manière de vivre était alors ce qu'elle est aujourd'hui. Les indigènes demeuraient dans des villes, et les Berbers sous des tentes, dans les parties les plus habitables du désert, où ils se livraient au commerce. Les Franks ne purent jamais les chasser du Magreb. Ils avaient des chefs, des rois et des prêtres, et soutinrent de grandes guerres. »

Suivant Abdolbarr, dans son *Traité des généalogies*, écrit vers l'an 1450, Mahomet avait prédit que les Berbers embrasseraient l'islamisme et se confondraient avec sa race. Après la conquête de l'Égypte, sous le khalifat d'Omar, six Berbers, les cheveux et la barbe rasés, vinrent trouver le wali d'Égypte, qui, ne sachant que faire d'eux, les envoya au khalife Omar. Ils demandèrent à embrasser la religion de l'islam; ils dirent qu'ils descendaient de Mazig, et que le caractère de leur race était de haïr les villes et de ne pas placer de signes sur les chemins pour guider les voyageurs. « Allah est grand, s'écria alors Omar: je me souviens qu'étant un jour auprès du Prophète, je regardais en pleurant le petit nombre de troupes qui le suivaient, quand le Prophète me dit: — Ne pleure point, Omar; Dieu nous donnera pour défenseur un peuple qui habite le Magreb, qui n'a ni villes, ni places fortes, ni marchés, et qui ne place point de signes sur les chemins. — Louange à Dieu! ajouta-t-il, qui m'a fait la grâce de voir des hommes de cette nation. » Et il les combla d'honneurs et de présents.

De toutes ces traditions, à peu près unanimes, il résulte que les Berbers venaient de la Syrie ou de l'Égypte, mais, à coup sûr, de l'est. C'est un fait de

plus à ajouter à tous ceux qui prouvent le vaste courant de migration qui entraîna de l'est à l'ouest toutes les populations primitives du monde. Du reste, si nous avons insisté plus longtemps sur l'origine des Berbers que sur celle des Arabes, c'est qu'elle est moins connue; c'est qu'aussi il nous importait d'établir entre ces deux races, ennemies aussi souvent qu'alliées, les points de dissemblance plus encore que les points de contact. Quant à leur langue, elle était et est encore distincte de l'arabe, avec laquelle elle offre pourtant beaucoup de rapports[1].

Le berber se parle depuis l'Océan jusqu'à l'Égypte; il emprunte à l'arabe ses termes de religion et d'art et ses mots abstraits. Les mots de *ville*, de *vague* et de *mer*, manquent, dit-on, dans cette langue, comme si le peuple qui la parle avait eu besoin de l'étranger pour lui enseigner à la fois le mot et la chose.

Outre le nom de *Berbers*, que leur ont donné les Arabes, et celui d'*Amazyghs* ou nobles, qu'ils se donnent à eux-mêmes, et qui répond aux *Mazyces* des Grecs et des Romains, les habitants du Magreb partagent avec les Arabes et les musulmans, dans les chroniques chrétiennes, le nom de *Sarrasins* (*Sarraceni*, Σαρράκηνοι), nom inconnu aux Arabes. On a beaucoup disputé sur l'étymologie de ce nom, qui, appliqué aux Bédouins de l'Arabie Pétrée et de l'Euphrate, signifie, dit-on, par rapport aux Bédouins de l'Afrique, les Orientaux (*al Sharky*); il est cependant plus probable qu'il vient du mot arabe *suhravi* (pas-

[1] Suivant Reinaud, plusieurs tribus arabes de l'Yémen, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, chassées par les Éthiopiens, cherchèrent un asile en Berberie. Ces Yémeniens parlaient une langue mêlée d'hébreu, de phénicien et de grec.

teur), de *sahra* campagne ou désert, et non, comme on l'a dit, de *saraca* (*voler*)[1]. Enfin, sous le nom antique de *Maures* on désigne d'ordinaire les habitants des villes du littoral, les anciens *Mauritani* de Salluste; mais les indigènes ignorent ce nom comme celui de *Sarrasins*, que les étrangers leur donnent[2]. Ils nomment eux-mêmes *kabayles* ceux qui s'adonnent à la vie nomade, de *gabaïly*, tribu, et appellent *djebaly* ou montagnards les tribus féroces et pillardes qui habitent les montagnes (*djebel*, *gebel*, montagne).

Malgré la conformité de mœurs qui régnait entre les deux peuples, la conquête de l'Afrique n'en fut pas moins longue et difficile, et il en coûta des flots de sang pour la consolider. Il ne fallut pas aux Arabes

[1] Étienne de Byzance en donne une autre étymologie : Σάρακα χῶρα Ἀραβίας μετὰ τοὺς Ναβαταίους· οἱ οἰκοῦντες, Σαράκηνοι. Le nom de Bédouin vient lui-même de *beda*, vivre en plein air, d'où *bedouy*, celui qui vit en plein air.

[2] D'après les classifications vulgaires, dit Davezac (article ALGER dans l'*Encyclopédie pittoresque*), les Berbers ou Cabayles comprennent la masse de tous les habitants anciens ou indigènes du nord de l'Afrique : d'abord les autochthones, Libyens ou Gétules; puis les Mèdes, les Arméniens et les Perses, qui, suivant les traditions anciennes, ont débarqué sur cette côte; les Vandales, les Goths et les Suèves (de ces derniers viennent, dit-on, les *Zouaves* d'Alger), enfin les Arabes, les Syriens et les Égyptiens, et plus tard les débris des conquérants de l'Espagne expulsés par les rois chrétiens. Ajoutez-y les Noirs (*soudans*) (*abyd*) ou esclaves, et les Juifs (*yehoud*), séparés de la masse du peuple par la religion, par les mœurs et par l'origine; les Bédouins, nom qui s'applique surtout aux tribus arabes nomades; les Maures, nom qui n'indique pas une race distincte, mais seulement les habitants des villes de la côte, et vous aurez ainsi une idée de ce pêle-mêle confus de races qui se heurtent sur le littoral de l'Afrique.

Au milieu de cette nombreuse famille de peuples, le même auteur, laissant les Nègres à part, ne reconnaît que deux souches réellement séparées : 1° les Arabes, qui se divisent eux-mêmes en plusieurs tribus mères, Kouchytes, Kathanites et Ismaylites; 2° les Berbers, parmi lesquels se sont fondus les débris des peuplades vandales et suèves, qu'on reconnaît encore à leur teint rouge et à leurs cheveux blonds. « La langue arabe, ajoute-t-il, est beaucoup plus répandue que la langue berbère, et l'islamisme est la religion dominante sur toute la côte barbaresque; les orthodoxes ou *sonnites* y sont beaucoup plus nombreux que les schismatiques. »

moins de cinq expéditions et de soixante-sept ans de combats pour soumettre les Berbers. Cette ancienne race numide, qui n'a pas changé depuis Jugurtha, répugnait au joug, fût-il même imposé par des frères; son courage, sa sobriété, sa foi punique, sa haine de l'étranger, son immense amour d'une indépendance à l'aise dans l'espace, ses vices enfin comme ses vertus combattaient pour elle, et, quand la chance des armes devenait contraire, le désert était là qui lui offrait un refuge.

Ce n'est pas ici que nous pouvons raconter en détail la conquête de l'Afrique, si étroitement liée que soit son histoire à celle de l'Espagne arabe. Ce beau sujet, qui mériterait à lui seul un historien, appartient aux annales de l'islamisme et de ses premières victoires. Nous regrettons de n'en pouvoir extraire l'épisode, fabuleux peut-être, de cette courageuse souveraine des Berbers, Kahinah, qui, comme la reine de Palmyre, soutint seule pendant plusieurs années l'effort de l'invasion arabe, et dévasta elle-même son pays pour affamer les conquérants. A la fin, trahie par le sort, elle tomba entre les mains du farouche Hassan ben Naaman. Elle eût pu racheter sa vie en se soumettant au joug du khalife et à la loi de Mahomet; mais la fière Kahinah, reine et martyre, ne voulut abdiquer ni sa foi ni sa couronne, et le vainqueur, après avoir fait trancher cette tête qui ne voulait pas se courber devant lui, l'envoya embaumée au khalife[1].

[1] Kahinah ou Kiahiné, au dire de Novairi, prédisait l'avenir: de là son empire sur une multitude superstitieuse. On voit dans Procope que, quand Bélisaire débarqua en Afrique, les Maures consultèrent leurs devineresses, qui jouissaient chez eux d'un grand pouvoir. On remarquera ce point de ressemblance avec les Maures et les Germains, chez qui les femmes, au

Toute cette histoire, si belle et si peu connue, de la conquête de l'Afrique par les Arabes, fourmille de ces traits d'héroïsme qu'on ne retrouve qu'au berceau des peuples et des religions, alors que les enthousiasmes sont jeunes et les convictions ardentes. On y voit des généraux longtemps victorieux renoncer à leur commandement sur un ordre du khalife et tendre leurs mains aux fers dont on vient les charger. Leurs armées, leurs victoires même, ne leur appartiennent pas : tout est au khalife, c'est-à-dire à Dieu; c'est Dieu qui a combattu par leurs mains, ce Dieu qui, avec une poignée de sable, donna la victoire au Prophète à la bataille de Bedr [1], et lui jeta du haut de la nue ces énergiques paroles, que les Musulmans gravent encore sur leurs armes : « Ce n'était pas toi qui lançais la poussière qui a mis en fuite les infidèles, c'était Dieu qui la lançait par tes mains. »

Les paroles, chez ce peuple enthousiaste, sont aussi grandes que les actions. Dans une bataille contre les Grecs, Dherar, général arabe, est fait pri-

dire de Tacite, étaient douées du don de prédire l'avenir. *Kahiné*, suivant Otter, signifie dans la langue des Maures, devineresse ou prêtresse. Des femmes, chez les Arabes, portaient aussi quelquefois les armes, témoin l'héroïne Ikriché dans l'armée d'Ali.

[1] Du reste, les chrétiens n'étaient pas seuls à s'imaginer que les anges du ciel combattaient avec eux contre les infidèles; les sectateurs de Mahomet avaient la même prétention. Nous lisons (p. 326) dans la *Vie de Mahomet*, traduite par Gagnier, d'après Aboulfeda et les absurdes traditions du *Sonna*, qu'à la bataille de Bedr, la première que le Prophète ait gagnée contre les infidèles, « les anges combattaient au nombre de 3,000 dans les premiers rangs, et faisaient une terrible exécution à droite et à gauche, renversant seuls les escadrons ennemis, quoique les Musulmans fissent les gestes de gens qui combattent vaillamment : car, lorsqu'un d'eux levait le bras pour frapper un idolâtre, il lui voyait la tête en l'air avant qu'il l'eût atteint du tranchant de l'épée.— Ce n'était pas vous qui les tuiez, dit le Koran, c'était Dieu qui les tuait.— L'ange Gabriel, monté sur son cheval *Haïzoum* le vigoureux, faisait surtout une effroyable déconfiture des infidèles. »

sonnier; ses soldats consternés vont laisser échapper la victoire. « Qu'importe, s'écrie un de leurs chefs, que Dherar soit prisonnier ou mort? Dieu est vivant et vous regarde! » Et les Arabes achèvent de vaincre.

A ces hommes pour qui Dieu est partout, dans le trait qui leur donne la mort ou dans leur épée qui la donne à l'ennemi; à ces hommes, dont le trépas est *écrit là-haut* sans qu'ils puissent en retarder ou en avancer l'heure, mourir ne coûte pas plus que vaincre, et mourir est aussi une victoire: car le paradis des braves les attend, et, comme celui d'Odin, il ne se conquiert que par le glaive. *Allamlah! allamlah! aldgiannah! aldgiannah!* le combat! le combat! le paradis! le paradis! tel est le cri qu'ils répètent sans cesse. Heureux celui qui a vaincu, car les royaumes de la terre sont pour lui; plus heureux celui qui meurt! car pour lui s'ouvre le paradis décrit par le Koran; pour lui coulent les fleuves de lait et de miel, et les houris célestes attendent l'arrivée du radieux époux que doivent enivrer, sans le lasser, des voluptés toujours renaissantes.

Tel est l'enthousiasme qui anime ces invincibles champions de l'islam, qu'à force de foi ils finissent par croire en eux-mêmes comme en Mahomet, et s'attribuer comme à lui le don des miracles. Le wali Moawiah ben Horeïg, en fondant la ville de Caïrwan dans un vallon touffu, peuplé de reptiles et de bêtes féroces, leur ordonne à haute voix de sortir; il répète cet ordre trois fois et pendant trois jours, et les bêtes féroces, dociles à sa voix, cèdent leur demeure au délégué du Prophète.

L'un des conquérants de l'Afrique, Okbah, après avoir porté la loi de Mahomet jusqu'à l'extrême fron-

tière de l'Afrique occidentale, au-delà même des colonnes d'Hercule, s'arrête enfin devant l'Océan, seule barrière qui pût l'empêcher d'aller plus loin. Triste et pensif, il reste quelque temps à contempler cette mer qui bornait ses conquêtes, puis, poussant son cheval dans les flots jusqu'au poitrail, il s'écrie : « Allah, si cette mer profonde ne me retenait, j'irais porter jusqu'aux extrémités du monde ta loi et la gloire de ton saint nom. »

Le même Okbah, dépouillé de son commandement par la haine de ses ennemis, qui ont surpris la religion du khalife, y est bientôt rappelé, et traîne à sa suite, chargé de fers, Muhégir, le rival qui l'avait supplanté. Celui-ci, tout prisonnier qu'il est, apprend que les Maures et les Berbers, réunis aux chrétiens, malgré les vieilles haines qui les séparaient, préparent un soulèvement contre leurs nouveaux maîtres; il en avertit Okbah, qui lui fait ôter ses fers en lui disant : « Ami, c'est aujourd'hui jour de liberté et de victoire; je ne veux pas que tu perdes une si belle occasion. — Je te remercie, dit Muhégir, digne de comprendre une telle vengeance, je te paierai ma rançon en combattant. » Et tous deux, en signe de résolution désespérée, brisent le fourreau de leur cimeterre, exemple qui est imité par leurs soldats. Tous deux enfin, après avoir lutté de courage, trouvent la mort sur le champ de bataille de Téhuda, avec l'armée arabe, enveloppée de toutes parts par un ennemi dix fois plus nombreux (682).

Enfin, après de longues et sanglantes alternatives de succès et de revers, le célèbre Mouza (Moyse) ben Nosaïr, le futur conquérant de l'Espagne, est nommé émir de l'Afrique (702), où il s'était déjà

signalé par plusieurs expéditions. Animé pour la foi de Mahomet d'un zèle infatigable, Mouza n'épargne aucun moyen pour la répandre parmi les Berbers. Essayant d'abord de la terreur, il fait marcher devant lui, comme des messagers de mort, deux de ses fils, Merwan et Abdelaziz, qui envoyèrent chacun au khalife, disent les historiens arabes avec leur exagération ordinaire, cent mille têtes, gage sanglant de leur victoire. Mais bientôt, quand le succès qui accompagnait partout ses armes eut frappé les Berbers d'une terreur superstitieuse, Mouza employa auprès d'eux la persuasion, plus puissante encore que la force. Il en appela à leur conformité de mœurs et aux communes traditions des deux peuples, qui les font descendre également de Melek Afriki, le conquérant de l'Afrique et celui qui lui donna son nom.

Séduits par ces confus souvenirs du berceau de leur race, les Berbers se décidèrent à embrasser un culte qui s'adaptait si bien à toutes leurs habitudes. Cette religion de Mahomet, née sous la tente, et qui semble à l'étroit dans les murs des cités, ne pouvait manquer d'agir sur ces vives imaginations, qui trouvaient enfin, au lieu de leur grossier fétichisme, un culte approprié à leurs besoins, un culte enthousiaste, sensuel, rêveur et passionné comme eux. Des milliers de prosélytes armés accoururent sous les drapeaux de Mouza, montés sur ces coursiers ailés qui « traversaient comme des aigles les espaces sans fin. » La domination de Mouza, et surtout celle de son fils Abdelaziz, fut bénie par ces peuplades sauvages que les Arabes associaient à leur avenir de gloire et de butin.

Devenus maîtres de l'Afrique, d'autres conquérants auraient songé à réparer les malheurs de la guerre, à repeupler toutes ces cités désertes dont les habitants chrétiens avaient péri par le glaive ou s'étaient expatriés; mais l'impulsion donnée par le fondateur de l'islam ne devait pas s'arrêter encore, et l'Espagne offrait aux deux peuples réunis sous le même drapeau un champ plus vaste que cet étroit littoral qui serpente entre l'Atlas et les sables du Sahara. Les tribus errantes des Berbers embrassèrent avec joie cette carrière d'aventures et de gloire; et quand le comte Julien offrit aux Arabes de leur donner l'Espagne s'ils osaient venir la prendre, il n'y eut dans tous les peuples qui composaient l'armée de Mouza qu'un cri d'enthousiasme répété par tous: « Au nom d'Allah, marchons en avant [1] ! »

Nous avons déjà raconté l'invasion de l'Espagne et la bataille de Guadalete; il nous reste à suivre dans ses détails cette conquête si rapide, qui, en moins de trois ans, se répandit sur toute la face de l'Espagne et déborda même au-delà des Pyrénées. Les champions de l'Islam, en débarquant à Algésiras, avaient sans doute présentes à la pensée les sages paroles d'Aboubeker à Yezid: car, Roderich une fois vaincu, les chrétiens semblent avoir cessé d'être pour eux des ennemis. Mais c'est qu'aussi, il faut le dire, la guerre de la Péninsule n'était pas tout à fait une guerre sainte comme celle des premiers temps de l'islam, et la prudence commandait ces habiles ménagements, si éloignés du premier élan des invasions

[1] Voir dans Borbon, p. 73, un tableau très-étendu de toutes les tribus arabes qui suivirent Mouza, et des Berbers de Thareck. (Voyez à la fin du volume l'appendice sur Borbon.)

arabes. La riche et féconde Espagne, placée à la portée des vainqueurs d'Almagreb, avait surtout tenté leur cupidité, à laquelle ne suffisaient déjà plus les victoires immatérielles de la foi. Car, à mesure que les lieutenants du Prophète s'éloignent de leur point de départ, les ambitions mondaines se mêlent à leur zèle naguère si désintéressé.

Mouza, en apprenant les succès de Thareck, trahit l'humaine faiblesse en montrant plus d'envie que de joie de ce succès inespéré. Il envoya au khalife Walid la tête de Roderich, que Thareck lui avait adressée, et s'attribua sans scrupule toute la gloire de l'expédition. Ayant obtenu ce qu'il désirait, c'est-à-dire la permission d'achever la conquête du pays, il réunit environ dix mille cavaliers et huit mille fantassins, presque tous Arabes, et de la noble tribu de Koraïsch, et s'embarqua, après avoir laissé son fils Abdelaziz pour commander à sa place [1].

Il ne faut pas oublier, en lisant l'histoire que nous écrivons, que Mouza était un Arabe, et Thareck un Berber. Ces deux mots expliquent leurs rivalités, et celles des peuples qu'ils avaient sous leurs ordres; ils expliquent les dissensions profondes qui déchi-

[1] Voici ce que dit de cette ville Édrisi, *vulgo geographus nubiensis*, qui écrivait au treizième siècle : « Cairowan était l'une des villes les plus importantes du Magreb, par son étendue, sa population, ses richesses et son commerce, avant l'époque où les jalousies et les révoltes vinrent régner parmi les habitants. Leurs principales vertus étaient la bienfaisance, la bonne foi, l'abandon des choses douteuses. Mais Dieu, en faisant tomber cette ville au pouvoir des Arabes, a répandu sur elle toutes les calamités. Actuellement, il en subsiste à peine quelques ruines; les habitants y sont rares, et leur commerce et leur industrie misérables. Les Arabes y dominent. D'après l'opinion des gens prévoyants, elle doit recouvrer sa prospérité. Cairowan, au temps de son éclat, se composait de deux villes; la deuxième, nommée Sahra, était le siége du gouvernement; on y comptait trois cents bains particuliers, sans compter les bains publics; elle est maintenant ruinée. » (Édrisi, trad. par Jaubert, p. 260.)

rèrent en Epagne l'empire de l'islam, même aux époques de sa plus haute prospérité. Ainsi, malgré la communauté de mœurs et d'origine entre les deux peuples, membres tous deux de cette grande famille d'Ismaël qui couvre deux continents, c'est à peine si la conquête même de la Péninsule fait trêve à ces haines, qui datent de leur berceau. Chaque fois que la race africaine, beaucoup plus nombreuse en Espagne que les Arabes, trouve un chef qui la personnifie comme Thareck ou Othman Abou Nesah, elle affecte de se séparer de la race victorieuse, plus détestée d'elle que les vaincus. Aussi verrons-nous, par un étrange contraste, les chrétiens mozarabes, à qui la conquête a laissé leur Dieu et leurs foyers, donner aux Berbers l'exemple de la soumission, tandis que ceux-ci, implacables dans leurs ressentiments, protestent pendant des siècles, par de longues et tenaces guerres civiles, contre le joug de leurs co-religionnaires.

Thareck cependant parcourait l'Andalousie à la tête de son armée victorieuse, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prochaine arrivée de Mouza, et l'ordre de suspendre sa marche jusqu'à ce que le wali se fût réuni à lui. Il comprit aussitôt le motif qui avait dicté cet ordre et la basse envie qui voulait lui dérober sa victoire; mais n'osant prendre sur lui de désobéir seul au khalife, il résolut de faire partager sa désobéissance aux chefs qui servaient sous ses ordres : il les rassembla tous, et leur communiqua la lettre de Mouza, en leur faisant sentir habilement les funestes conséquences de cette halte qu'on leur commandait. Les chefs consternés hésitaient à répondre, lorsque le comte Julien, qui, en sa qualité de transfuge, n'avait

pas de ménagement à garder, osa seul exprimer la pensée de tous. « Il ne faut pas, dit-il, laisser aux « chrétiens dispersés et abattus le temps de se re- « mettre de leurs défaites; il faut marcher en avant, « les pousser l'épée dans les reins, sans leur permettre « de prendre pied nulle part, et s'emparer de toutes « les villes où ils pourraient trouver un refuge, et « surtout de Tolède, qui une fois en notre pouvoir « nous livrera la Péninsule. »

Ces paroles de Julien entraînèrent les chefs arabes; mais Thareck, qui voulait pousser la feinte jusqu'au bout, parut ne vouloir céder qu'aux instances de ses officiers. Il fit prendre les armes à ses soldats, et, parcourant leurs rangs, il les loua de leur valeur, et leur recommanda le courage dans le combat et la clémence après la victoire; il leur défendit, sous les peines les plus sévères, de faire aucun mal aux populations désarmées et paisibles, et leur interdit le pillage autre part que sur le champ de bataille ou dans les cités prises d'assaut. Il divisa ensuite son armée en quatre corps : l'un, sous la conduite de Mogaïth *el Roumi*[1], l'un des plus braves parmi ces aventuriers de toutes nations qui servaient dans les rangs des Arabes, marcha sur Cordoue; le second, commandé par Zayd ben Kesadi, prit la route de Malaga; le troisième, celle d'Elvira; et Thareck, à la tête du quatrième, s'achemina vers Tolède, appelée par les Arabes Tolaitola[1]; mais il fut rejoint dans sa marche par le corps de Zayd, qui s'était emparé de tout le pays de Malaga sans rencontrer de résistance,

[1] Ce nom de *el Roumi*, fréquent chez les Arabes, désignait les habitants de toutes les provinces de l'ancien empire romain; c'est ainsi qu'ils disent : Pelayo *el Roumi*, Pelayo *le Romain*.

si ce n'est devant *Astigi* (Ecija), où s'étaient réfugiés les débris de l'armée chrétienne détruite au Guadalete.

Ecija est située à l'ouest du Xenil, dans une plaine dominée par deux hautes montagnes. Les habitants, se fiant à la force de cette position, voulurent résister, mais ils furent battus sous leurs murs. Consternés par cette défaite, ils se soumirent à payer tribut, et les Arabes, se contentant de leur prendre des otages, épargnèrent la ville, clémence adroite qui entraîna bientôt la reddition de Malaga et d'Elvira. Suivant Ahmed el Mokri, les assiégeants, sous les murs d'Ecija, se servirent d'un singulier artifice pour répandre partout la terreur de leurs armes : ayant fait cuire la chair des cadavres restés sur le champ de bataille, ils feignirent de s'en nourrir en présence de leurs prisonniers, qu'ils relâchèrent ensuite; les chrétiens consternés allèrent redire à leurs compatriotes qu'il n'y avait pas moyen de résister à un ennemi qui ne manquerait jamais de vivres, car il se nourrissait de la chair des vaincus [2].

Le corps de Mogaïth el Roumi arriva sans obstacle sous les murs de Cordoue, forte et vaste cité assise dans une des plus riches plaines du monde, au pied de hautes montagnes dont les derniers gradins viennent mourir dans ses faubourgs. Le *Betis*, appelé par les Arabes le *Ouad al-Quivir* (le Grand Fleuve), en-

[1] Ahmed el Mokri, p. 54, après Lembke. Ebn el Khatib, ap. Casiri, *Bib. arabe de l'Escurial*, t. II, p. 25. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, t. I, p. 35 et 36.

[2] Les religieuses de Notre-Dame d'Ecija, pour échapper aux brutales passions des vainqueurs, se défigurèrent si horriblement que les Musulmans, pour les punir d'avoir frustré leurs désirs, les mirent toutes à mort.

toure d'un rempart naturel en forme de demi-lune ses murs bâtis par les Romains. Mogaïth, désirant éviter un siége, fit proposer aux habitants de se rendre; il leur offrit les mêmes conditions qu'à Ecija, et leur rappela qu'ils n'avaient plus de secours à espérer, tandis qu'au prix d'un léger tribut, ils éviteraient la colère du soldat vainqueur, qu'une fois déchaîné, ses chefs mêmes ne pourraient plus retenir. Les habitants de Cordoue, se fiant à la force de leurs remparts, et soutenus d'ailleurs par quelques soldats échappés au massacre du Guadalete, refusèrent de se rendre. Mais leur petit nombre ne suffisait pas à défendre la vaste enceinte de leurs murailles. Le chef arabe apprit d'un berger qu'il existait une brèche près du mur que baignait le fleuve. Pendant la nuit il le fait traverser par mille cavaliers portant chacun un fantassin en croupe. Ceux-ci escaladent sans bruit les murailles mal gardées, en massacrent les défenseurs et ouvrent les portes à la cavalerie. L'obscurité de la nuit cacha aux assiégés le petit nombre de leurs ennemis, que suivit bientôt l'armée tout entière. Le jour n'était pas venu que la ville était au pouvoir des Arabes. Mais les traditions de Sagonte et de Numance vivaient encore à Cordoue. Quatre cents habitants avec le gouverneur de la ville se fortifièrent dans une église, et y soutinrent un siége opiniâtre où ils périrent jusqu'au dernier, au milieu des flammes qu'eux-mêmes avaient allumées. La ville se soumit à payer, outre le tribut ordinaire, une énorme contribution de guerre, nommée par les Arabes *la rançon du sang*, et livra des otages au vainqueur, qui, fidèle à son système de clémence, lui épargna le pillage, bien qu'elle eût ré-

sisté, et la laissa se gouverner elle-même, sous la garde d'une faible garnison.

Nous devons mentionner ici le rôle important que jouèrent les juifs dans la conquête de l'Espagne. Constamment opprimés sous le gouvernement des Goths, ils saisirent avec empressement cette occasion de s'émanciper et de se venger à la fois. Les Arabes leur promettaient la tolérance, et, de toutes les faveurs que des maîtres nouveaux pouvaient leur accorder, la plus précieuse pour eux était celle d'adorer Dieu à leur guise. D'ailleurs un grand nombre de Berbers hébraïsants servaient dans l'armée de Thareck, et des relations s'établirent bientôt entre ces deux branches d'une même famille réunies par leur haine contre les chrétiens : aussi ouvrirent-ils aux Arabes les portes des cités où ils étaient les plus nombreux, et ceux-ci, se fiant à leurs rancunes implacables contre les Goths, leur remirent, de moitié avec une poignée de Musulmans, la garde des cités, qui ne pouvaient être mises en des mains plus sûres, ou du moins plus ennemies des chrétiens.

Surpris par l'invasion, les Espagnols s'étaient flattés que les Arabes, attirés seulement par l'appât du butin, s'en retourneraient en Afrique après la bataille du Guadalete; mais, en les voyant songer à se maintenir dans le pays, le découragement s'empara d'eux, et ils renoncèrent à se défendre. D'ailleurs, en présence de ces quatre ou cinq armées qui se portaient à la fois sur tous les points de l'Espagne, toute résistance devenait impossible. Les Goths, sans chef et sans gouvernement pour les rallier, rencontraient partout un ennemi qui semblait se multiplier à force d'activité, et dont leur effroi grossissait encore le

nombre. Un petit nombre de Musulmans, arrivés devant une place forte, suffisait pour en faire ouvrir les portes, parce qu'elle semblait toujours l'avant-garde d'une armée ; et l'intérêt, d'accord avec la peur, poussait encore les chrétiens à céder à un ennemi qui récompensait la soumission et punissait la résistance. Les villes qui s'étaient rendues sans coup férir ne devaient payer pour tribut que le dixième de leurs revenus, et celles qui avaient résisté, le cinquième; les biens de ceux qui avaient fui appartenaient au vainqueur.

Les populations fugitives avaient d'abord cherché un asile dans Tolède, naguère le centre du gouvernement; mais quand on apprit dans la cité royale la marche de Thareck, qui s'avançait à marches forcées, l'émigration continua. La plupart cherchèrent un asile dans les ravins des Pyrénées ou dans les Asturies, inaccessibles jusque alors à toutes les invasions, et aussi dans la Septimanie, où la race gothique, pendant sa courte domination, avait laissé de profondes racines ; d'autres s'embarquèrent pour les ports de l'Italie et de la Provence avec tout ce qu'ils purent emporter de leurs richesses. Lorsque enfin Thareck arriva sous les murs de Tolède, il la trouva abandonnée par ceux qui avaient quelque intérêt à la défendre. L'archevêque Sindered, en fuyant vers les Asturies avec les reliques des saints et les vases sacrés, semblait avoir emporté avec eux le courage des habitants et leur dernier espoir de salut. En revanche, les juifs y étaient plus nombreux que dans aucune autre cité, et c'étaient autant d'alliés acquis d'avance aux vainqueurs.

La position de Tolède, entourée par le Tage, et

flanquée d'une citadelle bâtie sur une hauteur qui domine la ville, aurait, dans d'autres circonstances, rendu la défense facile et l'attaque périlleuse ; mais Thareck n'eut pas même la peine de menacer Tolède d'un assaut : les habitants qui y étaient restés, jugeant avec raison la résistance inutile, députèrent quelques-uns d'entre eux au général arabe, qui les accueillit avec bienveillance. Il fut convenu qu'ils livreraient les chevaux et les armes qui se trouvaient dans la ville; que ceux qui ne voudraient pas y demeurer seraient libres de la quitter, mais en renonçant à tout ce qu'ils possédaient; que ceux qui y resteraient, au contraire, auraient la libre jouissance de leurs biens, en se soumettant à un tribut modéré ; que les chrétiens pourraient librement exercer leur religion, et conserveraient leurs églises, mais sans pouvoir en bâtir de nouvelles, ni faire de processions publiques; enfin, qu'ils se gouverneraient par leurs magistrats [1] et d'après leurs lois, sans pouvoir toutefois s'opposer à la conversion de ceux d'entre eux qui voudraient embrasser l'islamisme.

Ces conditions, équitables d'ailleurs, furent acceptées par une population sans défense, qui en aurait subi de plus rigoureuses. Les habitants livrèrent leurs armes et des otages, et les Musulmans entrèrent dans la ville (avril 712). Thareck fut étonné de la richesse de sa conquête, et la fable puérile des vingt-cinq couronnes d'or déposées successivement par chacun des rois goths dans le trésor royal [2]

[1] Voyez le traité d'Alboacen avec Coïmbre, en 734, où ce point si important des relations entre les deux peuples est clairement constaté.

[2] Depuis Amalrich, le premier roi goth qui ait fixé sa résidence en Espagne, on compte, en effet, à peu près vingt-cinq rois goths.

atteste la profonde impression que firent sur les conquérants les richesses de la royale cité.

Maître de la capitale, Thareck ne l'était pas encore de l'Espagne, car tout le nord, l'est et l'ouest, restaient encore à soumettre ; au sud même, la puissante cité d'*Esbelia* (Séville) n'était pas tombée aux mains des Arabes. Aussi Thareck, redoutant de recevoir à chaque instant l'ordre d'arrêter sa marche victorieuse, voulait pousser son succès aussi loin que possible. Il se dirigea aussitôt vers le nord, après avoir laissé dans Tolède assez de Musulmans pour lui garantir la fidélité des juifs, auxquels il confiait la garde de la cité. *Ouad al-Hedjara* (Guadalajara), la première place importante qu'il rencontra sur sa route, se soumit sans résistance; il prit ensuite une ville qu'on croit être Medina-Celi, ou suivant Masdeu, Alcala de Hénarès. Les Arabes lui donnèrent le nom de *cité de la Table*, parce que Thareck s'y empara d'une table d'or et de jaspe vert ornée de pierres précieuses [1].

Sur ces entrefaites, Mouza venait de débarquer en Andalousie (avril 712) [2] et poussé par un mesquin

[1] Le récit de la prise de Tolède est emprunté à Conde; mais les détails sur l'expédition de Thareck, au nord de Tolède, ne se trouvent que dans Murphy (*History of the mahommedan empire in Spain*, in-4°, p. 66). Murphy s'étend fort longuement sur la fameuse *table de Salomon*, qui joue un si grand rôle dans les chroniques arabes. Suivant cet auteur, cette table avait appartenu à Salomon; elle était supportée par autant de pieds que l'année a de jours. Chacun des rois goths s'était complu à l'enrichir encore, et l'œil n'en pouvait soutenir l'éclat. Parmi les griefs dont nous verrons plus tard Thareck charger Mouza devant le khalife, était celui d'avoir dérobé cette table merveilleuse. Dhobi et le géographe nubien Édrisi prétendent que ce n'est pas à Medina-Celi qu'on la trouva, mais à Tolède. Suivant Borbon, p. 50, cette cité de la Table, *ciudad de la Mesa*, était tout simplement une ville nommée Mesa, située sur la rivière du même nom, près de Molina.

[2] Borbon met le débarquement de Mouza en juin, et la prise de Tolède

esprit de rivalité, il n'avait pas voulu aborder au même point de la côte, ni suivre dans ses conquêtes la route que son lieutenant lui avait tracée. Des chrétiens[1], du parti de Julien, s'offrirent à le conduire. Mouza, guidé par eux, marcha sur *Schadouna* (Medina Sidonia), qu'il prit d'assaut, et Carmona, forte cité, que lui livrèrent les partisans de Julien. Ceux-ci, ayant cherché asile dans la place, comme s'ils fuyaient devant l'ennemi, en ouvrirent la porte aux Arabes[2]. Séville résista un mois; mais, les chefs de la garnison ayant pris la fuite, la ville finit par se rendre, livra des otages, et reçut, suivant l'usage, garnison juive et arabe.

Mouza, plus impatient encore de disputer à Thareck sa part de conquêtes et de butin que de le punir de sa glorieuse désobéissance, se mit aussitôt en marche vers la Lusitanie, où il s'empara de *Libla* (Niebla), d'*Ossonoba* (Ossuna), de *Myrtilis* (Mertola), de *Pax Julia* (Beja), et suivit le cours du Guadiana jusqu'à la riche et puissante cité de Merida. Il ne put retenir un cri d'admiration, en découvrant pour la première fois cette ville entourée des imposantes merveilles de l'art romain. « Il semble, dit-il aux chefs qui l'entouraient, que toutes les générations aient réuni leur art et leur puissance pour embellir cette merveilleuse cité! Heureux, heureux celui à qui il sera donné de la soumettre! »

en mars ou avril. (Voyez Lettre VIII.) Mais les deux événements durent être à peu près simultanés, et tous deux en avril.

[1] Borbon, qui, comme la plupart des écrivains espagnols, tient encore plus à l'honneur de son pays qu'à la vérité historique, ne veut pas absolument que ces guides soient des chrétiens. Il reproche à Casiri d'avoir traduit par *christiano quodam* le mot arabe qui signifie *étranger*, *barbare*, et non *chrétien*.

[2] Ces détails, qui ne se trouvent pas tous dans Conde, sont puisés dans Murphy, p. 68, et dans Ebn Hhajan, *apud* Lembke, t. I, p. 269.

Il envoya aussitôt sommer Merida de se rendre, aux conditions accoutumées. Pour toute réponse, les habitants vinrent enlever les premières tentes que les Arabes plantaient sous leurs murailles. Mouza, frappé du courage déployé dans cette sortie par les assiégés, sentit que ce n'était pas là un siége ordinaire, et qu'il lui faudrait pour soumettre Merida des forces plus imposantes que celles qu'il menait avec lui. Il se contenta donc de cerner la ville d'un étroit blocus, et écrivit à son fils Abdelaziz de lui amener du renfort. Les assiégés, en attendant, harcelaient les Arabes par des sorties meurtrières. Jaloux d'épargner le sang de ses soldats, Mouza usa d'un stratagème qui lui réussit. Il avait découvert non loin des murs une profonde caverne, où il fit cacher pendant la nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain, le reste de son armée s'avança vers la ville, et les chrétiens, suivant leur coutume, sortirent pour les combattre. Mais les Arabes, par une feinte retraite, parvinrent à les attirer au delà de leur embuscade, et les chrétiens, ainsi enveloppés, furent massacrés jusqu'au dernier, non sans avoir vendu chèrement leur vie. Après cette sortie malheureuse, le reste des assiégés ne quitta plus ses murailles, et le siége fut poussé avec vigueur.

Enfin parut Abdelaziz, avec 7,000 cavaliers d'élite et un corps nombreux de Berbers. En voyant du haut de leurs murs arriver ces renforts aux assiégeants, les chrétiens furent frappés de découragement. Déjà les vivres étaient devenus rares dans la ville, et le nombre de ses défenseurs diminuait chaque jour. Le peuple, sur qui pesaient surtout les privations, murmurait et parlait de se soumettre.

Enfin les chefs de la cité se résolurent à traiter avec Mouza, et députèrent vers lui. Mais ici nous laisserons les historiens arabes raconter eux-mêmes la fable qu'on va lire. « Mouza, dit Conde (p. 43), reçut bien les envoyés, et, frappé sans doute du courage qu'ils avaient déployé, il leur offrit des conditions honorables, et leur dit de revenir le lendemain. Pendant la nuit, il teignit sa longue barbe blanche avec le suc de l'henna, et le lendemain les députés de Merida furent tout surpris de voir teinte en noir mêlé de rouge cette barbe que la veille ils avaient vue d'un blanc de neige. Après avoir longtemps débattu les conditions de la capitulation, ils s'en retournèrent dire à leurs concitoyens : « Com-« ment voulez-vous faire la guerre à des gens qui « rajeunissent quand il leur plaît? Hier nous les avons « vus des vieillards tout blanchis, aujourd'hui nous « les retrouvons des jeunes gens. Accordez-leur donc « tout ce qu'ils vous demanderont, et contentez-vous « d'avoir la vie sauve. »

Les Méritains, frappés d'une superstitieuse terreur, cédèrent à ce conseil : on convint avec Mouza de lui livrer les armes, les chevaux, les biens des fugitifs, ceux des morts, et les trésors des églises, tandis qu'il s'engageait de son côté à respecter les personnes et les biens des habitants. Le vainqueur tint fidèlement sa parole, et entra dans la ville le 11 juillet 712, le jour de la Pâque qui termine le Rhamadan. Les Arabes, en parcourant cette cité si noblement défendue, ne pouvaient se lasser d'admirer la splendeur de ses édifices[1], presque tous

[1] De toutes les merveilles de cette opulente cité, qui, en y comprenant sans doute son district, entretenait à elle seule, dit-on, du temps des

ouvrages des Romains. Parmi les otages qu'on leur livra, se trouvait la reine Egilona, veuve de Roderich, dont nous verrons plus tard la singulière destinée.

Mouza allait se mettre en marche vers Tolède, lorsqu'il apprit qu'une insurrection venait d'éclater à Séville; quatre-vingts Musulmans avaient été massacrés, et le reste de la garnison, échappé à grand'peine, lui apportait la nouvelle de sa défaite. Il importait que l'Espagne, à moitié soumise, apprît le châtiment en même temps que la révolte. Mouza envoya sur-le-champ son fils Abdelaziz, avec un corps nombreux de cavalerie, châtier la cité rebelle. L'insurrection de Séville était l'œuvre d'une populace imprévoyante, qui avait plus consulté sa haine que ses forces. Les principaux habitants y étaient restés étrangers : aussi voulaient-ils ouvrir leurs portes; mais le peuple s'y opposa sans savoir s'il était en état de se défendre. Le désordre régnait dans cette malheureuse ville abandonnée à elle-même et à une populace ivre de son triomphe. Les Musulmans n'eurent pas de peine à s'y frayer une entrée, et y firent un affreux carnage. Mais Abdelaziz, humain autant que brave, arrêta bientôt le massacre, et après avoir rétabli l'ordre dans Séville, acheva la conquête du midi de l'Espagne.

Mouza, dans sa route vers Tolède, s'empara encore de quelques cités, en usant de persuasion plus que de violence. Partout il faisait dire aux chrétiens que les Arabes ne venaient pas pour les dé-

Romains, quatre-vingt-dix mille hommes de troupes, il ne reste plus aujourd'hui qu'un aqueduc magnifique, un cirque et une naumachie.

pouiller de leurs biens, ni pour incendier leurs villes, ni pour dévaster leurs champs; qu'ils ne faisaient la guerre qu'aux rebelles et à ceux qui s'opiniâtraient dans une résistance inutile. Partout aussi les portes s'ouvraient devant lui, car l'Espagne savait déjà que ces promesses n'étaient pas vaines. Cependant la glorieuse résistance de Mérida, de Cordoue et d'autres villes encore, prouve assez que la race des Goths, quelque amollie qu'elle fût par une longue paix, n'avait pas encore tout à fait dégénéré de ses ancêtres. Ce qui manquait à ces débris d'un grand peuple, c'était un chef pour les réunir, une âme pour animer cette résistance décousue et sans espoir, qui n'était qu'un danger de plus, et qu'un crime aux yeux du vainqueur.

Chemin faisant, Mouza et ses Arabes admirèrent les ponts merveilleux jetés sur le Tage et sur le Guadiana, gigantesques monuments des Romains. La vive imagination des Arabes, toujours amis du merveilleux, ne cessait d'attribuer aux génies ces œuvres, qui leur semblaient trop puissantes pour appartenir à la main de l'homme.

Dès que Tharek apprit l'arrivée de Mouza à *Medina Talbera* (Talavera de la Reyna), il vint à sa rencontre. Dans les idées absolues de la discipline orientale, où le khalife est le délégué de Dieu, où toute autorité qui vient de lui est aussi sainte que la sienne, Thareck était coupable au plus haut point envers son chef et son ancien maître. Vainement, pour désarmer sa colère, il avait apporté avec lui de riches présents et des objets précieux, fruit des dépouilles de Tolède. Mouza les reçut avec une orgueilleuse condescendance, et, lorsque son lieutenant se présenta

devant lui pour se justifier, en exposant les motifs qui l'avaient porté à désobéir, il ne trahit son ressentiment que par quelques reproches sans amertume. Mais quand, laissant son armée camper hors des murs, il fut entré dans Tolède il assembla aussitôt dans l'Alcazar tous les chefs musulmans, et là en leur présence il accabla Thareck de reproches, l'accusant d'avoir compromis par sa désobéissance le succès de l'entreprise; puis, lui retirant, au nom du khalife, le commandement de son corps d'armée, il réclama de lui la fameuse table de Salomon, à laquelle la superstition arabe attachait un prix indépendant de son immense valeur.

Aucun des généraux qui se trouvaient présents n'osa prendre la parole en faveur de Thareck. « Mon « unique désir, répondit celui-ci, sans se laisser « abattre, était de servir Dieu et le khalife; ma con- « science m'absout, et j'espère que le khalife fera de « même : c'est à sa justice que j'ai recours. » Ces paroles, prononcées avec une dignité calme, excitèrent au plus haut point la colère de Mouza, qui se livra aux dernières violences contre son lieutenant. Selon quelques historiens, il voulut le faire mettre à mort[1]; selon d'autres[2], il ordonna, par une vengeance plus ignoble encore, qu'on battît de verges le vainqueur de Tolède[3]. Mais le brave Mogaïth el Roumi prit sa défense, et rappela à Mouza que les services et la gloire de Thareck méritaient une autre récompense; que d'ailleurs, chéri comme il l'était de ses soldats, il ne serait pas sans danger de lui infliger un pareil

[1] Conde, t. I, p. 48.

[2] Casiri, *Fragments;* Isid. Pacens; chron. Albeld; Rod. Tolet.

[3] Quelques-uns prétendent même que la sentence fut exécutée.

traitement. Cette dernière raison, sans désarmer la haine de Mouza, la rendit plus prudente, et, destituant Thareck de son commandement, il se contenta de le faire jeter en prison.

Cependant Abdelaziz, fils de Mouza, après avoir rétabli l'ordre dans Séville, s'était dirigé vers le sud-est de la Péninsule, que gouvernait alors le brave Theodmir, appelé par les Arabes *Tadmir ben Gobdousch* (Tadmir, fils des Goths), le seul chef chrétien qui eût, avec Roderich, résisté à l'invasion. Theodmir, après la funeste bataille du Guadalete, ralliant quelques débris de l'armée vaincue, s'était retiré dans le pays de Murcie, où, au milieu de l'affreux désordre qui suivit, il n'avait pas eu de peine à se créer une espèce de royaume[1]. Mais les maîtres de l'Espagne ne pouvaient tolérer que sur ce sol conquis, et dans une de ses plus riches provinces, s'élevât, pour les braver, une souveraineté indépendante. Abdelaziz s'étant dirigé de ce côté, Theodmir marcha à sa rencontre; trop faible pour tenir la campagne contre les Arabes, il voulut au moins leur disputer les étroits défilés de ses montagnes, où leur cavalerie devenait inutile. Évitant toujours une action générale, qu'ils brûlaient d'engager, il les harcela par des attaques continuelles, qui épuisaient leurs forces. Mais Abdelaziz, gagnant toujours du terrain et poussant pied à pied devant lui les chrétiens, parvint à leur faire accepter la bataille dans les plaines de Lorca; la victoire se déclara encore cette fois pour les infidèles, et leur cavalerie poursuivit les débris de la petite armée de Theodmir jus-

[1] Ce royaume était déjà même connu des Arabes sous le nom de *pays de Tadmir*.

qu'à *Auriola* (Orihuela), dernier asile qui lui restât.

Abdelaziz parut bientôt sous les murs de cette ville; mais Theodmir, pour la défendre, suppléa par la ruse au petit nombre de ses soldats. Il fit revêtir de casques et de cuirasses les femmes d'Orihuela, et les fit monter sur les murailles, leurs cheveux nattés et croisés sous leur menton, en guise de barbe, pour qu'elles ressemblassent mieux à des soldats. Les Arabes, trompés par l'apparence, crurent que la ville possédait une nombreuse garnison, et grâce à ce stratagème Theodmir obtint d'Abdelaziz des conditions avantageuses. Voici le traité qui fut conclu entre les deux adversaires, tel qu'il nous a été conservé par les historiens arabes.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, convention d'Abdelaziz, fils de Mouza, et de Tadmir, fils des Goths. Que la paix lui soit accordée, et que Dieu et son Prophète la confirment et la maintiennent. Tadmir, et non un autre, commande aux chrétiens de son royaume. Il n'y aura entre eux et les musulmans aucune guerre, et on ne leur prendra captifs ni leurs femmes ni leurs enfants. Ils ne seront point molestés dans leur religion et on ne brûlera pas leurs églises, et ils ne seront soumis à d'autres obligations que celles qui sont ici stipulées.

« Cette convention s'étendra aux cités d'*Auriola* (Orihuela), *Valencia* (Valence), *Lecant* (Alicante, ou *Lucentum* selon Borbon), *Bicasret* (Bigastro), *Moula*, *Atzhi* (l'ancienne *Acci*) et *Lourcat* (Lorca)[1] (la ville de Murcie était alors, au dire d'un auteur arabe, désolée et déserte).

[1] Voyez la dissertation de Borbon, page 44, sur les noms de ces villes. Remarquons, à propos des noms de Bicasret et de Tadmir, que les Arabes

«Tadmir ne recevra pas dans ses états les ennemis du khalife, et ne manquera pas à la fidélité qu'il lui doit; il nous révélera tous les projets hostiles dont il aura connaissance; lui et ses nobles paieront chacun, par an, tribut d'un *dinar* d'or, de quatre mesures de froment, quatre d'orge, quatre de vin doux, quatre de vinaigre, quatre de miel et quatre d'huile. Chaque serf et chaque contribuable (*pechero*) ne paiera que la moitié de ce tribut. Daté le 3 de la lune de Redjeb de l'an 94 de l'hégire (5 avril 713). »

Suivant les chroniques arabes, l'envoyé chrétien qui conclut ce traité n'était autre que Theodmir lui-même, qui ne se fit connaître que quand le traité fut signé. Abdelaziz et ses généraux, charmés de sa franchise et de ses nobles manières, lui firent grand accueil, et mangèrent avec lui, « comme s'ils étaient « depuis longtemps amis. Les Arabes, en entrant dans « la ville, s'émerveillèrent grandement du petit nom- « bre d'hommes d'armes qu'ils y trouvèrent, et de-

se dispensent ordinairement dans l'écriture courante d'indiquer les voyelles, c'est ainsi qu'ils écrivent *Bcsrt* et *Tdmir*. De là les variations inévitables dans l'orthographe de tous les noms arabes.

On s'étonnera sans doute de ne pas trouver au nombre de ces villes celle de Tadmir dans le pays de Tadmir, dont parlent si souvent les historiens arabes. On peut conclure qu'elle n'existait pas alors, et que Theodmir, qui lui donna son nom, fut aussi son fondateur. On a beaucoup disputé sur l'existence et la situation de cette ville de Tadmir, que Masdeu et quelques auteurs confondent avec Murcie. Mais il ressort clairement des diverses géographies arabes (voyez Casiri, nº 903) que Tadmir et Murcie étaient deux villes distinctes. Les géographes arabes indiquent pour ces deux villes une latitude et une longitude différentes. Quant à la situation de Tadmir, Borbon, dans une dissertation fort claire et fort satisfaisante (Lettre v, p. 33), démontre qu'elle était placée sur une hauteur entre Nerpio et Murcie, non loin du grand chemin, et connue sous le double nom de *Carietoucat Tadmir*. Le premier seul est resté, et est devenu en se corrompant *Caravaca;* l'autre, qu'elle tenait de Theodmir (*Tadmir* chez les Arabes), a disparu. Caravaca eut plus tard, lors du morcellement de l'empire arabe, des rois distincts de ceux de Murcie, sous le nom de rois de Tadmir.

« mandèrent à Tadmir ce qu'il avait fait de tous ces « soldats qui garnissaient les remparts ; Tadmir leur « dit le stratagème dont il avait usé, et ils le louèrent « beaucoup comme très-subtil. »

C'est à tort que ce traité a été reproché à Theodmir, qu'on peut appeler, plus justement que Roderich, *le dernier des Goths*. L'existence d'une royauté, même tributaire, et indépendante dans son vasselage, était encore une consolation pour l'orgueil des vaincus ; elle était même pour les vainqueurs un danger sérieux. Aussi verrons-nous bientôt cette royauté vassale disparaître de l'histoire sous Athanagild, le successeur de Theodmir, vers l'époque des guerres civiles entre Youssouf et Abdelrahman, le premier souverain de Cordoue. Les Arabes comprirent plus tard le dangereux précédent qu'ils avaient laissé s'établir à Murcie, lorsqu'un noyau de monarchie chrétienne indépendante se forma dans les Asturies [1], et la *terre de Tadmir* fut partagée entre les tribus arabes et berbères [2].

Vers cette époque, Mouza reçut du khalife l'ordre de rendre à Thareck le commandement qu'il lui avait ôté et de ne plus « laisser rouiller dans le fourreau « une des meilleures épées de l'Islam. » Mouza obéit en

[1] Pierre de Marca, archevêque de Paris, dans son *Limes hispanicus*, et le Père d'Orléans, un des écrivains de cette école historique fausse et superficielle, éclose à l'ombre de la société de Jésus, qui forme un si frappant contraste avec les consciencieux travaux des Bénédictins, ont volontairement confondu Theodmir et son fief royal avec la royauté indépendante de Pelayo, et ont affecté de ne voir dans les deux princes qu'une seule et même personne. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, adopte beaucoup trop légèrement cette erreur, que Marlès a répétée, et que nous ne prendrons pas la peine de réfuter.

[2] Suivant Borbon, du vivant même d'Abdelaziz, Theodmir fut attaqué par Habib el Fehri, que Mouza avait en quelque sorte associé au gouver-

frémissant, et Thareck passa d'une prison à la tête de l'armée, par un de ces caprices du sort si fréquents dans l'histoire de l'Orient. Mouza, avec la dissimulation musulmane, l'invita à un grand festin, où, en présence de tous les chefs, il le rétablit dans son commandement. Peu de jours après, Thareck se mit en route pour achever la conquête de l'Espagne orientale, depuis Talavera jusqu'à Tortose, à la tête du même corps d'armée qu'il avait naguère commandé.

D'après l'ordre de Mouza, les soldats armés à la légère ne devaient porter avec eux que le strict nécessaire; les cavaliers, une outre, un sac et une écuelle de bois; les fantassins, rien que leurs armes. Les provisions et les bagages de chaque *taïfa* ou division de l'armée, répartis suivant le nombre des bannières, étaient portés à dos de mulet, et conduits par un petit nombre d'hommes, choisis parmi les moins valides. Quant aux armes, elles consistaient en une épée courte et large, attachée au côté, une masse d'armes pendue au pommeau de la selle, en main une lance ornée d'une banderole, et un arc suspendu à l'épaule avec le carquois. Les armes défensives étaient un épais turban roulé autour de la

nement d'Abdelaziz. Voici le texte d'Abdallah, d'après el Daami, texte cité par Borbon, p. 48 : « Et les choses restèrent ainsi jusqu'à ce qu'Habib mit « la discorde entre les Arabes et les Berbers, et ceux-ci se soulevèrent « contre le pays de Tadmir et contre son roi ; et se joignirent à Habib les « gens de Malaga, d'Almuñecar et de Carnat (Grenade), contre Theodmir le « Roumi (le chrétien), fils d'Aobdousch (les Goths) et ami d'Abdelaziz. « Theodmir envoya demander du secours à Abdelaziz, aux termes de sa « capitulation, et celui-ci, voyant que les Berbers, avec Habib son com- « pagnon, s'étaient emparés des villes de Tadmir, envoya (des troupes) « contre eux, et furent mis en fuite les Berbers qui s'étaient levés contre « Tadmir. » (Voir l'Appendice, aux Pièces justificatives.)

tête, et une cuirasse[1]. Le *bournous* arabe ou long manteau blanc avec un capuchon qui revient sur la tête pouvait au besoin recouvrir le tout. Les deux généraux, avant de se mettre en marche, renouvelèrent à leurs soldats, sous peine de la vie, la défense de se livrer au pillage, si ce n'est après la victoire ou dans les villes emportées d'assaut, et quand leurs chefs leur en auraient donné la permission.

S'il faut en croire un obscur passage d'Isidore de Beja[2], Mouza, avant de quitter Tolède, blâmant la douceur des conditions que Thareck avait imposées à la cité vaincue, fit périr plusieurs nobles goths, qu'il accusa d'avoir favorisé la fuite de cet Oppas, frère de Witiza, et archevêque de Séville, que nous avons vu, de concert avec Julien, appeler les Arabes en Espagne.

Pendant que Thareck s'avançait vers l'est, Mouza prit la route du nord, livrant aux flammes et au pillage toutes les villes qui résistaient. Les habitants

[1] Reinaud, *Invasions des Sarrasins*, p. 251. Du reste, pour éviter des citations continuelles, rappelons une fois pour toutes que la plupart de ces détails sur l'histoire arabe sont empruntés à Conde, qui, malheureusement, a négligé, comme Murphy, de citer les sources où il puisait, et de permettre ainsi de les contrôler l'une par l'autre. Murphy, ou plutôt Shakspear, est beaucoup trop abrégé pour être d'un grand secours. Les manuscrits d'Oxford, dont il s'est servi, n'étaient sans doute pas assez nombreux pour lui permettre plus d'étendue. Quelquefois cependant il renferme des détails curieux, et complète ou contredit Conde. Cardonne et Chenier ne sont pas des autorités toujours bien respectables. Enfin Lembke, dans ses travaux sur Ahmed el Makari, a puisé quelques renseignements nouveaux, mais en petit nombre. Rodrigue de Tolède, le seul des anciens historiens de l'Espagne qui entendît l'arabe, a écrit une ***Historia Arabum*** qui est aussi de quelque secours; mais elle est trop abrégée.

[2] Toletum urbem regiam usque inrumpendo, adjacentes regiones pace fraudifica male diverberans, nonnullos seniores nobiles viros qui utcumque remanserunt, per Oppam filium Egicæ (*lisez* fratrem Witizæ) regis a Toleto fugam arripientem, gladio patibuli jugulat, et per ejus occasionem junctos ense detruncat. (Isid. Pacens, 36.)

épouvantés s'enfuyaient partout devant lui; Salamanque lui ouvrit ses portes sans essayer même de se défendre, car la chute de Tolède avait brisé le courage des Goths : il semblait qu'un préjugé superstitieux attachât à cette royale cité le destin de la monarchie, et que, Tolède une fois prise, il n'y eût plus d'Espagne à défendre. Les Arabes, après avoir franchi sans obstacles la *sierra* d'Avila, pouvaient maintenant se répandre à l'aise dans le vaste bassin du Duero. Quatre des lignes de défense qui gardaient l'Espagne étaient enlevées; qu'importait aux conquérants si derrière la cinquième se cachait, au fond des Asturies, une poignée de fugitifs, qu'ils dédaignaient d'y poursuivre? Mouza, maître du bassin du Duero, s'arrêta à Astorga, au pied des Pyrénées, qu'il n'essaya pas de franchir.

Le plan de la campagne avait été habilement concerté entre les deux généraux. Mouza, remontant le Duero jusqu'à sa source, descendit ensuite l'Ebre pour aller retrouver, sous les murs de Saragosse, Thareck, qui devait l'y attendre. Celui-ci, après avoir quitté Tolède, remontant vers la source du Tage, avait passé à travers les tristes *sierras* de Molina et de *Segontia* (Siguenza), et était descendu dans les riches campagnes de l'Ebre, où, maître de toutes les villes de la plaine, il pressait avec vigueur le siége de Saragosse. Cette place, située au bord du fleuve, dans une plaine ouverte de tous côtés, n'a dû jamais compter pour se défendre que sur le courage de ses habitants. Une partie des braves défenseurs de Cordone, de Merida et de Tolède, avaient trouvé un asile dans ses murs; mais déjà la résistance faiblissait, quand l'arrivée de Mouza vint ôter

tout espoir aux assiégés. Ils traitèrent aussitôt de la reddition de leur ville. Celui-ci, persuadé que toutes les richesses de l'Espagne se trouvaient réunies dans la dernière de ses cités qui résistât encore, informé d'ailleurs que ses défenseurs manquaient de vivres, leur imposa, outre les conditions ordinaires, *la rançon du sang*. Ce n'est qu'à ce prix que les malheureux habitants purent racheter leur vie ; et encore furent-ils obligés, pour s'acquitter, de recourir aux richesses de leurs églises (713).

La chute de Saragosse frappa l'Espagne de consternation et éteignit toute pensée de résistance ; les conquérants n'eurent plus qu'à se présenter devant les villes pour voir les portes s'en ouvrir devant eux. Thareck, descendant le cours de l'Ebre, s'empara sans coup férir de Tortose, Murviedro, Xativa Denia, et de Valence. Il laissa les habitants, au prix d'un léger tribut, dans la paisible possession de leurs biens [1]. Se dirigeant ensuite vers le nord, il occupa Huesca, Tarrazona, Calahorra, Ilerda, Tarragone, Barcelone, Gerone, et la cité grecque d'Ampurias. Novairi raconte qu'il entra en Septimanie et s'empara de Narbonne [2] ; mais il confond évidemment avec les expéditions ultérieures des Arabes dans la Gaule. Il ne paraît pas même que Mouza ait poussé sa marche

[1] Suivant Azdi, cité par Borbon, p. 66, Mouza, après cette seconde expédition de Thareck, lui demanda de nouveau compte du butin qu'il avait ramassé. « Quoi, n'est-ce que cela ? » s'écria-t-il, frustré dans son attente, et il envoya une seconde fois Thareck en prison ; mais le fait est peu probable et peu attesté.

[2] Ebn Hhajan el Hedjari (dans les fragments d'Ahmed el Makari recueillis par Lembke), Aboulfeda et Murphy, partagent cette erreur. On le pardonne aux historiens arabes ; mais Murphy, ou pour mieux dire Shakspear, auteur des précis anglais de la conquête de l'Espagne, aurait dû la relever ; malheureusement cet auteur est dénué de toute critique histori-

jusqu'aux dernières limites des Pyrénées espagnoles. Pressé d'achever la soumission de la Péninsule, il prit la route de la Galice, seule partie de l'Espagne qui eût encore été épargnée, et passa de là en Lusitanie.

Dans toutes ces expéditions, la rapacité de Mouza, sans cesse occupé de grossir ses trésors, et sa dureté envers les populations vaincues, contrastaient avec la douceur et la générosité de Thareck, toujours prêt à abandonner à ses soldats les dépouilles de la guerre, et réservant scrupuleusement au khalife le cinquième qui lui appartenait. Aussi une division funeste vint-elle se manifester de nouveau entre ces deux hommes de caractères si différents. Au lieu de correspondre avec Mouza, qui était pourtant son chef, Thareck rendait compte directement au khalife Walid de ses opérations militaires. Il ne perdait pas une occasion de signaler l'avidité de Mouza et son peu de souci des intérêts du khalife, tandis que celui-ci accusait à son tour la prodigalité de Thareck, son insubordination, et le mauvais exemple qu'il donnait aux Musulmans [1].

La mésintelligence entre les deux rivaux allait croissant chaque jour. Walid jugea qu'il était temps

que. C'est ainsi qu'il attribue à Thareck la conquête de Narbonne, et parle de batailles qui n'ont jamais existé.

[1] Nous trouvons dans Ahmed el Makari un fait qui peut expliquer la malveillance de Walid pour Mouza. Mouza, général et pontife à la fois, suivant l'usage des Arabes, avait omis une fois, dans les guerres d'Afrique, le nom du khalife dans la prière solennelle que le général devait faire à la tête de ses troupes avant le combat. On lui fit remarquer cette omission; mais il refusa de la réparer. « Nous sommes, répondit-il, dans un lieu et dans un moment où nul autre nom ne doit être invoqué que le nom du Dieu très-haut. » Ce langage de vrai croyant plutôt que de courtisan fut sans doute reporté à Damas, et Mouza dut perdre auprès du khalife ce qu'il gagnait auprès du Prophète.

de mettre fin à ces dissensions, qui pouvaient à la longue compromettre la conquête; mais, pour ne pas sacrifier l'un à l'autre, il prit le parti de les rappeler à la fois tous les deux, et d'enlever aux armées musulmanes les chefs qui les avaient conduites à la victoire. Thareck obéit sans hésiter, et laissa son armée à Habib ben abi Obeida, son lieutenant. Quant à Mouza, au moment où l'ordre du khalife l'atteignit, il roulait dans sa tête, s'il faut en croire quelques historiens arabes [1], un des plus vastes projets que la pensée humaine ait jamais conçus. A l'inverse de Mithridate, il voulait prendre l'Europe à revers par la Gaule et l'Allemagne, suivre avec le cours du Danube le grand chemin des races jusqu'au Pont-Euxin, soumettre en passant le vieil empire de Byzance, et lier enfin ce vaste réseau de conquêtes au khalifat de Damas, qui aurait ainsi plané victorieux sur tout le monde connu des anciens.

Le khalife Walid, instruit de ce prodigieux dessein qui dépassait en grandeur les entreprises des premiers successeurs du Prophète, ne fut frappé que de sa témérité. Il envoya à Mouza, pour le rappeler à Damas, un premier messager, que celui-ci parvint à corrompre. Le khalife, impatient de voir exécuter ses ordres, en envoya un second. Mouza était alors à Lugo, en Galice [2], poursuivant avec ardeur cette conquête, la dernière qui lui restât à faire sur le sol de l'Espagne, lorsqu'il fut atteint par l'ordre fatal qui mettait une digue à son ambition,

[1] Voyez Cardonne (II, 70), et Murphy, p. 72. Tous deux ont négligé de citer leurs auteurs. Conde ne parle pas de ce projet de Mouza, qu'atteste aussi Makari, cité par Reinaud.

[2] Borbon prétend à tort que Mouza ne s'avança pas au delà de Saragosse.

et lui disait, comme Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin! » L'envoyé de Walid, marchant droit vers le général rebelle, au milieu même de ses soldats, arrêta son cheval par la bride et lui intima l'ordre dont il était chargé. Mouza obéit en frémissant, et s'arrêta tout court, comme le coursier du désert sous la bride du maître, en face de cet immense avenir qui s'étendait devant lui. Des larmes de rage coulèrent sur sa barbe blanchie; mais pas un murmure ne sortit de sa bouche, pas un appel à la révolte ne fut adressé par lui à ces soldats, ses vieux compagnons de gloire en Afrique et en Espagne, qui l'eussent suivi peut-être, malgré l'ordre du khalife, dans la voie glorieuse qu'il voulait se frayer pour retourner à Damas. Il conféra à son fils Abdelaziz le titre d'Émir et le gouvernement de l'Espagne, dont il fixa le siége à Séville, en lui laissant pour conseiller le sage et courageux Ayoub, son cousin. Il confia les troupes de la frontière au général Naaman ben Abdallah; un autre de ses fils, Abdellolah, fut établi par lui à *Tendja* (Tanger) comme émir d'al Magreb, et un troisième, Merwan, à Cairwan, centre de la domination arabe en Afrique.

Mouza quitta enfin l'Espagne, emmenant avec lui ses immenses trésors, dont la renommée fabuleuse emplissait déjà tout l'Orient [1]; trente mille captifs le suivaient; quatre cents nobles goths, richement vêtus, et la tête ceinte de couronnes d'or, disent les historiens arabes, étaient le principal ornement de ce cortége.

Quant à Thareck, plus pressé d'obéir aux ordres

[1] Cum auro argentove, et pretiosorum lapidum et margaritarum, *quo ardere solet ambitio matronarum*, congerie... (Isid. Pacens., c. 38.)

de son maître, et n'ayant avec lui d'autres trésors que ceux qu'il rapportait au khalife, il était déjà arrivé à Damas. Walid, désarmé par sa prompte soumission, le reçut avec bienveillance, et honora en lui le premier conquérant de l'Espagne, l'homme qui avait doté le khalifat de la dernière et de la plus riche de ses vastes provinces. Il lui déclara que le seul motif de son rappel était son désir d'éviter toute collision entre ses lieutenants, et de le soustraire lui-même à la malveillance des fils de Mouza, qui commandaient encore en Espagne et en Afrique.

Mouza, embarrassé de la pompe triomphale qu'il traînait après lui, n'était pas encore arrivé à Damas, quand le khalife Walid fut atteint d'une maladie mortelle. Souleyman, son frère et son successeur, envoya aussitôt à Mouza l'ordre de s'arrêter, afin de réserver pour l'inauguration de son règne l'éclat des riches trophées qu'il rapportait. La situation de Mouza, entre ces deux ordres contradictoires, était des plus difficiles : en obéissant au khalife mourant, il se faisait un ennemi de son successeur. Après avoir longtemps hésité, il ne crut pas la mort de Walid assez prochaine, et continua sa marche. Walid, en effet, vivait encore quand le vainqueur d'*Andalos* entra dans Damas, et, bien que sur son lit de mort, il manda en sa présence les deux rivaux. Mouza, dans l'espoir d'acheter son pardon, offrit au khalife, entre autres présents, la fameuse table de Salomon, qu'il prétendait avoir conquise. Alors Thareck, pour convaincre son ennemi de mensonge, tira de son sein un des pieds, qu'il en avait détaché avant de la remettre à Mouza, et que celui-ci avait remplacé par un pied d'or. Il l'accusa en outre de s'être approprié un dia-

mant plus précieux qu'aucun de ceux qui aient été offerts au khalife depuis la conquête de Perse.

Mouza, écrasé sous le poids de ces accusations, attendait sa sentence. Walid, par égard pour sa gloire passée, eût peut-être pardonné au vainqueur de l'Espagne; mais la mort le surprit sur ces entrefaites, et Mouza, au lieu d'un juge, ne trouva plus dans le nouveau khalife qu'un maître irrité. Souleyman ne pouvait lui pardonner d'avoir méconnu ses ordres; il le manda devant lui, et, avec cette dissimulation orientale qui cache si bien la haine sous les dehors de l'amitié, il s'entretint longtemps avec lui de ses campagnes. « As-tu trouvé, lui dit-il, dans la Péninsule, des peuples bien vaillants? — Oui, seigneur, plus vaillants que je ne pourrais te le dire, répondit Mouza. — Et que me diras-tu des chrétiens? — Ce sont des lions dans leurs châteaux, des aigles à cheval, des femmes à pied, et des chèvres pour s'enfuir dans leurs montagnes quand ils sont vaincus. — Et les Berbers? — Ils ressemblent fort aux Arabes dans leur manière d'attaquer, de combattre et de se soutenir; ils sont patients, sobres et hospitaliers comme eux; mais ce sont les gens les plus perfides du monde : promesse ni parole ne sont sacrées pour eux. — Et que penses-tu des hommes d'*Afrank*[1] (des Pyrénées orientales)? — Ils sont si nombreux qu'on ne saurait les compter, prompts à l'attaque et braves dans le combat, mais timides et découragés dans la retraite. — Et les as-tu

[1] Quelques personnes ont voulu voir dans ces hommes d'*Afrank* les Franks ou les Gaulois du sud, auxquels s'applique merveilleusement, il faut en convenir, le portrait qu'en trace Mouza. Mais Mouza, n'ayant pas franchi les Pyrénées, ne pouvait pas connaître la manière de combattre des hommes de l'autre côté des monts. Peut-être aussi s'agit-il ici des Basques.

défaits, ou t'ont-ils vaincu? — Non, par Allah! jamais une de mes bannières n'a fui devant eux, et mes soldats n'ont jamais hésité à les attaquer, ne fussent-ils que quarante contre quatre-vingts[1]. »

Malgré ces réponses, non moins remarquables par la finesse d'observation que par le courage enthousiaste qui les avait dictées, l'inflexible Souleyman n'en vengea pas moins sur le vieux soldat les injures de Walid et les siennes. Le conquérant de l'Espagne, vieillard septuagénaire, fut ignominieusement battu de verges et exposé tout un jour au brûlant soleil de Damas sur la place publique; il fut de plus condamné à payer 100,000 mitcales d'or, d'autres disent même 200,000[2], énorme amende qui le réduisit à la pauvreté. « L'homme qui avait eu entre ses mains tous les trésors de la Péninsule fut contraint, dit Murphy, à aller mendier son pain de tribu en tribu, dans les déserts de l'Arabie. » Mais nous verrons bientôt la haine de Souleyman lui réserver une épreuve plus cruelle encore.

Le fils de Mouza, Abdelaziz, avait fixé sa résidence à Séville, et y avait établi, suivant l'usage des Arabes, un *dyouwan*[3] ou divan, sorte de sénat qui partageait avec lui la direction des affaires de l'Espagne. Entre tous les conquérants de ce pays, Abdelaziz s'était toujours distingué par sa clémence envers les populations vaincues: il leur avait adouci la dépen-

[1] Onze cents ans après que ces paroles ont été prononcées, elles reproduisirent encore au naturel le caractère et les habitudes des trois peuples dont elles font le portrait. On remarquera surtout l'énergique concision des traits qui peignent le peuple espagnol, et la justesse pittoresque des images.

[2] Le mitcale valait environ 13 francs.

[3] Ce nom d'*al dyouwan* (*adouana*), signifiant aussi l'endroit où se percevaient les revenus publics, est passé dans la langue espagnole; c'est de lui que vient notre mot de *douane*.

dance en régularisant et en allégeant, autant qu'il était en lui, le tribut qu'elles devaient payer. Peut-être aussi faut-il en faire honneur moins à son humanité qu'à son amour pour Egilona[1], veuve de Roderich. Séduit par les charmes de sa captive, il avait respecté le sang royal qui coulait dans ses veines, et l'avait épousée en grande pompe, sans exiger qu'elle embrassât la foi musulmane[2]. Après avoir complété la soumission de la Lusitanie, et atteint, comme Okbah, les rives du vaste Atlantique, il avait fait parcourir à son lieutenant Habib ben Obeida el Fehri toute la chaîne des Pyrénées, depuis la Galice jusqu'à Pampelune, et réglé le tribut que les chrétiens avaient à payer. Les *mechtiseb*, ou percepteurs, étaient chargés de le recevoir; on joignait ces impôts aux revenus de l'Afrique, et on les expédiait tous à la fois en Syrie, où Abdelaziz fit ainsi passer des sommes énormes.

Mais tant de services ne purent désarmer Souleyman; d'ailleurs, le mariage d'Abdelaziz avec une chrétienne lui avait aliéné le cœur des fidèles croyants : on regardait comme une trahison ses ménagements pour les vaincus, qui contrastaient avec la sainte rigueur de son père. On attribuait cette clémence impie à l'influence qu'avait sur lui la fière Egilona, femme ambitieuse et vaine, qui chaque matin, disent les Arabes, essayait de ses mains royales une couronne sur la tête de son époux, pour l'exciter à fonder en Espagne une royauté indépendante[3].

[1] Voir, Pièces justificatives, nº 2, l'appendice sur Borbon.

[2] Egilona, tout en restant chrétienne, avait reçu de son époux le nom d'Ommalisam, ou *la mère des colliers précieux*, par allusion sans doute aux riches joyaux qu'elle gardait comme un gage de sa splendeur passée.

[3] Faustino Borbon, *Cartas escogidas*, p. 3, prétend, d'après divers auteurs arabes, qu'Abdelaziz avait embrassé le christianisme, et que, pour

Murphy raconte à ce sujet qu'Egilona, sûre de son empire sur Abdelaziz, lui demanda un jour pourquoi ses sujets ne s'inclinaient pas devant lui comme devant Roderich. Abdelaziz ayant répondu que de pareils usages étaient contraires à sa religion, Egilona feignit de douter de son attachement, s'il ne lui accordait pas ce qu'elle demandait. Vaincu par ses instances, il fit abaisser la porte de la salle d'audience, afin que tous ceux qui se présenteraient fussent obligés de se courber devant lui. Le bruit s'en répandit bientôt dans l'armée, et l'indignation qu'il y causa coûta plus tard la vie à Abdelaziz. Une de ces énigmes historiques qu'Isidore de Beja a léguées à la postérité dans son latin barbare [1] donne aussi à penser qu'Abdelaziz, entraîné par son penchant tout oriental pour les femmes, avait peuplé son sérail de nobles chrétiennes, et avait ainsi suscité contre lui de sourdes inimitiés dans la population vaincue.

La haine de Souleyman n'était donc pas sans motifs; mais il fallait ménager la puissante famille des fils de Mouza, aigris par l'inique traitement qu'on avait fait subir à leur père. Des envoyés du khalife furent secrètement dépêchés aux principaux chefs de l'armée arabe en Espagne, avec l'ordre d'ôter aux fils du général disgracié le commandement d'abord, et ensuite la vie.

assurer sa révolte, il s'entendit avec les chrétiens de Galice et de Biscaye, ce qui prouve au moins qu'il existait de ce côté une population chrétienne indépendante, qui put avoir Pelayo pour chef. (Voir l'Appendice.)

[1] « Cum Hispalim divitiis et honorum fascibus cum regina Hispaniæ in conjugio copulatam, vel filias regum ac principum pellicatas et imprudenter distractas exstuaret, seditione suorum factâ, occisus est. » Plus loin, le chroniqueur ajoute : « Consilio Egilonæ ut jugum arabicum a sua cervice evertere conaretur, et regnum invasum Iberiæ sibimet retemptare. »).

Le premier à qui l'on remit cet ordre sanguinaire fut un des plus fidèles amis de Mouza, Habib ben Obeïdah el Fehri[1]. En le lisant, la lettre tomba de ses mains tremblantes. « Allah! s'écria-t-il, est-il possible que « l'envie et la haine fassent ainsi récompenser d'aussi « glorieux services! Mais Dieu est juste, et nous « ordonne d'obéir au khalife, son lieutenant. » Après la soumission d'Habib, on peut juger si les autres hésitèrent.

Abdelaziz habitait, aux portes de la ville, une maison de plaisance, près de laquelle il avait fait construire une mosquée où le peuple se rassemblait pour la prière. Les envoyés du khalife, redoutant l'amour des soldats pour Abdelaziz, répandirent le bruit que le fils de Mouza était un traître; qu'il songeait à s'emparer de l'autorité dont il n'était que le dépositaire; qu'il était secrètement allié aux chrétiens rebelles des monts d'Afrank, et que sa femme, Egilona, le poussait à se faire roi et à se mettre à la tête des chrétiens pour relever leur monarchie détruite. Ces accusations, peut-être fondées, trouvèrent créance auprès des soldats et du peuple arabe et changèrent leurs dispositions. Alors on put sans danger faire connaître les ordres du khalife, et chacun se disputa l'honneur de les exécuter.

Mais Abdelaziz avait encore des amis, et ils essayèrent de le défendre. L'un des chefs arabes, Zeyad ben Nabigat, eut bien de la peine à contenir une portion des troupes qui voulaient aller se ranger autour

[1] Tous les noms chez les Arabes sont personnels, et il n'y a pas de noms de famille. Ainsi *Habib* est le nom de ce chef musulman, *ben Obeïdah* veut dire fils d'Obeïdah, et *el Fehri* de la tribu de Fehri. Souvent on cite le nom de plusieurs de ses aïeux, en joignant à chacun d'eux le mot *ben*. Cet usage se retrouve dans la Bible.

de leur général. L'aube venait de paraître, et Abdelaziz, ignorant le sort qu'on lui préparait, était déjà à la prière, quand une troupe de meurtriers s'élança sur lui et le perça de mille coups. La crainte qu'inspiraient les ordres du khalife empêcha seule l'armée de s'insurger au moment où elle apprit la mort de son chef bien-aimé [1] (97 de l'hégire, de J.-C. 715 et 716).

La tête d'Abdelaziz fut portée à Damas dans une boîte remplie de camphre. Souleyman la reçut avec joie et eut la cruauté de la montrer à Mouza. « Reconnais-tu cette tête? » lui dit-il avec ironie. Le malheureux père détourna la vue avec horreur : « Oui, je la reconnais, s'écria-t-il, et la malédiction d'Allah soit sur celui qui a fait périr qui valait mieux que lui! » Puis sans ajouter une parole, il sortit du palais pour n'y jamais rentrer. Le khalife n'osa punir ces paroles arrachées à un père par sa douleur, et Mouza, apprenant bientôt la mort de ses deux autres fils, se retira à Ouadelkora, dans l'Hedjaz, son pays natal, où il vécut dans l'obscurité et dans la misère jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, cruellement puni par la vengeance divine de tout le sang qu'il avait versé.

Avec la tête d'Abdelaziz, le khalife avait reçu des envoyés de Theodmir, qui venaient mettre à ses pieds l'hommage de ce vassal couronné, et le prier de ratifier le traité qui garantissait cette royauté tributaire. Souleyman approuva le traité et diminua même le tribut que payaient les chrétiens [2]. C'est la

[1] Un écrivain arabe, cité par Conde, met la mort d'Abdelaziz deux ans plus tard. Le fait est certainement faux.

[2] Suivant Isidore de Beja, c'est Theodmir en personne qui alla trouver le khalife.

dernière trace qu'on retrouve dans l'histoire de ce Theodmir, qui y avait joué d'abord un si noble rôle. Les historiens ont été sévères envers lui, parce qu'on a comparé sa soumission volontaire à la révolte heureuse de Pelayo. Mais il ne faut pas oublier qu'avant de céder, Theodmir lutta longtemps, et qu'il arracha ainsi à ses vainqueurs un traité plus favorable qu'aucun de ceux qui furent accordés aux chrétiens. La situation isolée du royaume de Tadmir, sur un littoral ouvert à l'ennemi, interdisait d'ailleurs toute pensée de résistance durable. Enfin, dans l'état de morcellement et d'affreuse confusion où se trouvait l'Espagne chrétienne, il est probable que Theodmir ignora même la révolte de Pelayo au fond des Asturies, si longtemps ignorée des Arabes eux-mêmes : il ne put donc concerter une résistance commune; et ces deux royautés chrétiennes, l'une en germe et l'autre en débris, suivirent chacune leur carrière. L'éphémère empire de Murcie mourut avec Theodmir, comme doit mourir toute royauté vassale, tandis que, pour nous servir du langage d'un vieux chroniqueur, « le gland semé par Pelayo devint un chêne, » et ce chêne fut la monarchie espagnole.

L'histoire ne dit pas comment mourut Theodmir. Isidore de Beja, qui écrivait à l'époque même de la conquête, vante son goût éclairé pour les lettres, son courage, son éloquence, et les rares qualités qui firent aimer et estimer des Arabes ce prince loué ainsi à la fois par ses compatriotes et par ses ennemis.

Ainsi s'était terminée en moins de trois ans la plus belle, la plus rapide et la moins disputée de toutes les conquêtes de l'islam : sauf quelques vallons ou-

bliés des Asturies, l'Espagne tout entière était soumise, et les portes des Pyrénées étaient toutes prêtes à s'ouvrir pour vomir sur la Gaule les hordes de l'Afrique et de l'Asie. Cependant le seul écrivain contemporain, Isidore de Beja, et tous les historiens qui l'ont copié[1], paraissent avoir exagéré les désastres de la Péninsule et la cruauté de ses vainqueurs. A les entendre, toutes les églises furent détruites ou changées en mosquées; et pourtant il est avéré que le culte chrétien subsista dans toutes les villes qui avaient ouvert leurs portes, et dans la plupart même de celles qui avaient résisté. Sans doute une inévitable confusion suivit la chute de l'empire gothique; d'affreux malheurs avaient eu lieu; les existences, les fortunes privées et publiques avaient été violemment déplacées; mais cette secousse une fois calmée, l'équilibre se rétablit bientôt. Une prospérité, précaire il est vrai, consola l'Espagne des maux de l'invasion et des exactions de quelques Émirs, punies et réparées par ceux que le khalife envoyait à leur place.

La religion du Christ, tolérée par les conquérants, s'honora, sous leur domination, de prélats distingués et savants[2]. Les charges qui pesaient sur les

[1] Voyez Pièces justificatives, n° 3.

[2] Nous citerons Frodoarius, évêque d'Acci, dont parle Isidore de Beja; Urbanus, chantre, et Evantius, archidiacre de Tolède, dont on possède encore les lettres; Cixila, évêque de Tolède: ce dernier, il est vrai, eut à traverser des jours mauvais, et fut opprimé par les conquérants; et enfin, Isidore, évêque de Beja, dont l'emphatique et obscure chronique est pourtant si précieuse, car sans elle nous n'aurions pas de version chrétienne contemporaine de la conquête arabe.

Isidore existait du temps des premiers gouverneurs de Cordoue pour les Ommyades. Son ouvrage s'arrête à l'an 754, et continue celui de Jean de Biclar, qui finit en 722. Rodrigue de Tolède l'a presque constamment copié, ainsi que l'ont fait sans scrupule, l'un après l'autre, tous les anciens chroniqueurs espagnols.

chrétiens, quand elles n'étaient pas augmentées par l'avidité des gouverneurs ou par leurs fréquents changements, étaient tolérables. Les Espagnols étaient jugés d'après leurs lois et par des juges de leur religion, sous la présidence d'un magistrat suprême, portant le titre de comte, mais qui ne possédait que des pouvoirs judiciaires. Somme toute, si l'on compare la conquête musulmane aux dévastations des Alains, des Suèves et des Vandales, tout l'avantage sera du côté des Arabes. La seule exception, c'est que, sous les Goths, le peuple espagnol put se consoler de sa défaite en imposant à ses vainqueurs sa religion, son idiome et ses lois, tandis que l'islamisme, dans sa dédaigneuse tolérance, se tint à l'écart du peuple vaincu, sans gêner ses croyances et sans les partager.

Jusqu'à l'invasion de l'Espagne, la loi de Mahomet ne s'était encore répandue que dans les vastes espaces de l'Orient, et dans le nord de l'Afrique, étroit sentier où tous les maîtres du monde ont passé tour à tour, sans y laisser plus de traces que sur les sables du Zahara; l'Occident et le Nord, c'est-à-dire le monde civilisé, échappaient encore à son action. La Méditerranée s'étendait devant l'islamisme, comme une barrière qu'il n'avait osé franchir. Mais, le détroit d'Hercule une fois traversé, une voie nouvelle de propagande, religieuse et politique à la fois, s'ouvrit devant lui; et ainsi se trouva réalisée la parole du Prophète, qui avait dit à ses disciples : « Dieu ouvrira devant vous les portes de l'Orient et celles de « l'Occident. »

CHAPITRE III.

L'ESPAGNE SOUS LES EMIRS.

715 A 755

Ce qui caractérise la domination arabe, c'est cette indifférence sur l'avenir, cette habitude de vivre sans souci du passé, sans prévision du lendemain. On voit là que ce règne brutal de la force a une conscience profonde de son instabilité : l'avenir est *écrit*, d'ailleurs; à quoi bon s'en tourmenter? Ce trait du caractère musulman est frappant surtout dans la première période de son empire en Espagne, sous les Emirs nommés par les khalifes : tous ces gouverneurs, se succédant l'un à l'autre avec une incroyable rapidité, dépossédés par une révolte quand ils ne le sont pas par un caprice du maître, ne songent, pour la plupart, comme les proconsuls romains, qu'à amasser, pendant leur précaire administration, le plus de richesses possible, sauf à en tarir la source. S'il en est qui, animés par des pensées plus nobles, cherchent à fonder quelque chose qui ressemble à un système de gouvernement, la foi à leur œuvre leur manque ainsi que le sentiment de sa durée, et le caprice ou l'avidité de leur successeur vient bientôt détruire le peu de bien qu'ils ont pu faire.

L'époque de l'Emirat d'Espagne est une de ces époques transitoires comme il s'en trouve dans l'histoire de chaque peuple. Une secousse aussi profonde que celle de la conquête avait entraîné après elle un tel déplacement des fortunes, publique et privées, qu'il fallut un demi-siècle pour rasseoir toute cette société violemment arrachée de ses gonds, et fixer définitivement le lot des vainqueurs et le sort des vaincus. Pendant ce demi-siècle, l'histoire d'Espagne fait une pause, pour ainsi dire : les hordes du désert se casent dans les demeures qu'on leur a départies, et essaient, comme les Goths, la vie stable après la vie nomade. Les populations vaincues, revenues de leur effroi, se façonnent peu à peu à la dépendance, et apprennent à tirer de leur soumission le meilleur parti possible. Au nord seulement, la résistance s'organise dans les monts des Asturies, sur un terrain plus propice, et ceux qui préfèrent, comme dit Tacite, « une liberté périlleuse à une servitude pasible », savent désormais où l'on combat pour la loi du Christ et pour l'indépendance de l'Espagne.

Du côté des Musulmans, l'unité d'impulsion nécessaire pour la lutte avait cessé après la victoire; ce qui avait fait leur force, leur irrésistible puissance d'action, faisait désormais leurs discordes, et, par conséquent, leur faiblesse : c'était cette prodigieuse diversité de races et de nations, réunies pendant la guerre par une même ambition et une même foi, mais que la paix déchaînait l'une contre l'autre; c'étaient ces haines de peuple à peuple, de tribu à tribu, soigneusement transplantées sur le sol conquis; c'étaient enfin ces aristocraties de race échelonnées

l'une sur l'autre, selon qu'elles se rapprochaient davantage de celle du Prophète; ces *quartiers* comptés en religion, comme en noblesse, d'après l'ancienneté, sorte de féodalité religieuse où se rencontraient toutes les prétentions de la suzeraineté, sans la soumission du vasselage.

Ainsi, au premier degré de cette échelle d'aristocratie religieuse étaient les Arabes, dépositaires des pures traditions de la foi. Eux-mêmes s'étaient naguère divisés en trois classes, dont la première avait disparu : 1° les Arabes *primitifs*, habitants indigènes de l'Arabie depuis les temps les plus reculés, et dont la race s'est éteinte ou s'est mêlée avec celles qui sont venues depuis habiter ce pays; 2° les Arabes *purs*, descendants de Kahtan, et appelés de son nom *Kahtanites*, que la tradition fait venir dans l'Yemen après la confusion des langues devant Babel; 3° les *Mostarabes*, ceux qui se sont faits Arabes en s'alliant avec les Arabes *purs*. Ceux-ci se vantaient d'être la postérité d'Ismaël, fils d'Abraham, prophète vénéré des Arabes autant que des juifs et des chrétiens.

Après les Arabes venaient les Syriens, leurs plus anciens alliés, qui, admis aux mêmes priviléges, partageaient avec eux le monopole des dignités civiles et militaires. Au même rang se classaient, sous le nom de *Scharkyns*, ou Orientaux, les Égyptiens, alliés nécessaires des Arabes dans la conquête de l'Afrique. Venaient enfin, mais séparés par un vaste intervalle de cette élite de la nation, les Maures ou Berbers, réunis sous le nom de *Maghrebyns*, Occidentaux (*Maugrebins*, dans nos vieilles chroniques), qui se partageaient les fonctions subalternes, et se vengeaient

de leur soumission forcée en la faisant peser à leur tour sur les chrétiens.

On devinera aisément quels ferments de discorde renfermaient ces distinctions de caste et de race, et tous ces priviléges si blessants pour ceux qu'on admettait à partager les chances du combat sans les profits de la victoire. Une haine profonde contre les Arabes, la haine de l'inférieur contre le supérieur, du frère cadet contre l'aîné, couvait dans l'âme des Berbers et des aventuriers de tous pays que l'islamisme et l'amour du pillage leur avaient associés. Les khalifes d'ailleurs, fidèles à leur maxime de *diviser pour régner*, encourageaient, par les fréquentes mutations des émirs, les rivalités des chefs musulmans. Après la mort d'Abdelaziz, l'Espagne resta un an entier sans émir. Sans doute le khalife redoutait la puissance dont était nécessairement armé le gouverneur de ce vaste royaume. Un pressentiment lui disait que cette belle province se détacherait un jour du khalifat, et que ses Emirs, trop puissants, se changeraient en souverains. Aussi, bien loin d'y renvoyer Thareck, le véritable conquérant de l'Espagne, lui laissa-t-il finir ses jours dans l'obscurité, où les historiens arabes semblent l'avoir oublié comme lui.

Les généraux de l'armée musulmane, s'emparant de l'autorité qu'on leur laissait, élurent pour chef provisoire Ayoub (Job) ben Habib el Lahkmi, cousin germain du malheureux Abdelaziz, et qui cependant n'avait pas craint de prendre une part active au meurtre de son parent. Le nouvel Emir transféra le siége du gouvernement de Séville à Cordoue, résidence plus centrale. Il fit ensuite un voyage dans l'ancienne capitale de l'empire gothique, pour y

surveiller l'administration du wali et faire droit aux griefs des populations.

La reconnaissance des habitants paya l'Emir du soin qu'il apportait à les protéger contre l'oppression. La conquête arabe, dans sa partie la plus pratique et la plus difficile, c'est-à-dire le gouvernement du pays et les rapports journaliers des vainqueurs avec les vaincus, débuta donc sous d'heureux auspices. Les Musulmans bénirent comme les chrétiens cette autorité impartiale et douce, qui, au bout de quelques années, eût fermé les plaies de la guerre, et donné à l'Espagne toute la somme de bonheur qu'une terre conquise peut goûter. Ayoub répara les villes détruites, et y appela des colonies de musulmans et de juifs, pour contrebalancer ainsi le nombre effrayant des chrétiens soumis, au milieu desquels disparaissaient leurs vainqueurs. Ces chrétiens, désignés sous le nom de *Mozarabes*[1], qui composaient l'immense majorité des habitants des villes, semblent s'être résignés avec une étrange facilité à vivre sous le joug de l'étranger. Quant aux nouveaux

[1] On appelait ainsi les chrétiens qui, moyennant un tribut (*tadyl*, égalisation, ou *djizyé*, compensation), gardaient sous la domination arabe leurs temples, leurs lois et leurs juges. Ce mot ne vient pas, comme on l'a dit, du latin *mixti Arabes*, mais de l'arabe *mostarab*, faits, devenus Arabes. Les Mozarabes n'étaient point exclus des dignités de l'état. On vit un évêque ambassadeur d'Abdelrahman III près de l'empereur d'Allemagne Othon. Plusieurs conciles eurent lieu sous l'autorité des khalifes, et furent même convoqués par eux. (Voyez Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, t. II, p. 69.)

D'après Reinaud, *Invasions des Sarrasins*, on les désignait aussi sous le nom de *Moahid*, ou confédérés, et *Aldzimmet*, protégés. Les musulmans appelaient encore les chrétiens *Eledj*, ou d'une autre religion; *Adjemy*, d'une autre race, et *Moschrik*, polythéistes, parce que, suivant eux, ils adorent trois dieux au lieu d'un.

Du reste, je traiterai plus loin, dans un chapitre spécial, de la condition des chrétiens mozarabes sous la domination musulmane.

colons arabes, syriens, égyptiens et berbers, ils s'établirent en grande partie, fidèles à leurs habitudes sauvages d'indépendance, dans les campagnes, où les chrétiens disséminés ne pouvaient rien tenter contre eux.

Entre Tolède et Saragosse, Ayoub bâtit, dans le riche bassin du Xalon, affluent de l'Èbre, sur les ruines de l'antique *Bilbilis*, une forteresse à laquelle il donna son nom, *Calat-Ayoub* (le château d'Ayoub), et qui devint plus tard une ville, Calatayud. Il passa ensuite à *Sarcousta* (Saragosse), remettant, partout sur son passage, l'ordre dans l'administration, et protégeant les habitants contre les exactions des *alcaïdes* et des walis. Parcourant ensuite la crête des Pyrénées, il fortifia tous les ports (*puertos*, cols où défilés) qui pouvaient livrer passage aux Franks, et réprima les tentatives de sédition de quelques chefs berbers.

Mais l'Espagne était trop heureuse sous l'empire du sage Ayoub pour que ce bonheur pût durer. Souleyman[1] refusa de confirmer son élection, et de laisser l'Espagne aux mains d'un parent de Mouza, malgré la part qu'il avait prise au meurtre d'Abdelaziz. Ayoub fut déposé après sept mois d'Emirat[2]. Mohammed ben Yezid, assassin délégué des fils de Mouza,

[1] Lembke relève ici, d'après les sources arabes, une erreur de Conde, qui attribue la déposition d'Ayoub au khalife Omar, successeur de Soleyman.

[2] Isidore de Beja ne lui donne qu'un mois, espace de temps matériellement trop court, si l'on songe à tout ce que fit cet actif et vigilant émir. Borbon lui donne deux ans d'émirat; mais il n'admet pas l'année d'interrègne qui eut lieu après la mort d'Abdelaziz.

C'est à Ayoub qu'on attribue la division de l'Espagne en quatre grandes provinces, *al Gouf* ou *Djouf*, le nord; *al Sharkyah*, l'orient; *al Garb*, l'occident, et *al Keblah*, le midi.

et nommé à ce titre émir de l'Afrique, fut chargé de donner un gouverneur à l'Espagne, qui n'était encore qu'une annexe de l'Emirat de Caïrwan. Ainsi l'autorité qui émanait du khalife n'arrivait que par ricochet au lieutenant de son lieutenant en Afrique, et faisait peser sur la province conquise un despotisme de seconde main, d'autant plus accablant que son point de départ était plus éloigné.

Mohammed ben Yezid nomma pour émir de l'Espagne Alhorr ben Abdelrahman el Kaïsi chef arabe de renom. Quatre cents nobles africains, qui venaient aussi tenter les chances de la conquête, s'embarquèrent avec lui sur une flottille établie comme un pont volant sur les deux rives du détroit (716).

Cet Alhaur ou Alhorr (Alahor dans les chroniques chrétiennes), placé entre les exigences du khalife et celles de l'Emir de Caïrwan, fit peser sur l'Espagne un joug avide et cruel, plus dur à supporter après la paternelle administration d'Ayoub. Jaloux d'égaler la gloire de Mouza, et de donner comme lui un royaume à son maître, il entreprit une expédition dans le sud de la Gaule, que les Arabes du haut des Pyrénées contemplaient avec une terreur superstitieuse[1]. Et en effet, en comparant les sauvages ravins des Pyrénées avec les riches campagnes qu'arrosent la Garonne, le Tet et l'Adour, et les rares populations du nord de l'Espagne avec les nombreux habitants de l'Aquitaine, entassés dans des villes puissantes, ou dans des campagnes peuplées comme les villes; en apercevant à l'arrière-garde, derrière ces

[1] Conde, qui s'occupe fort peu de mettre aux noms leur date précise, appelle dès lors la Gaule du sud *Frandjat* ou *grande terre*, noms que les Arabes ne lui donnèrent que du temps de Charlemagne.

races belliqueuses des Aquitains et des Vascons, la race illustre des Franks, qui avait rempli le monde du Nord du bruit de ses exploits, comme les Arabes le monde du Midi, la soif de gloire et de pillage dut lutter en eux avec le calcul et leur faire craindre et désirer à la fois cette riche et difficile conquête.

La population musulmane, disséminée par le partage des terres sur la surface de la Péninsule, était encore peu nombreuse, malgré les renforts de l'Afrique. Aux vingt mille hommes que commandait Thareck au Guadalete, Mouza en avait ajouté dix-huit mille, Abdelaziz dix mille, et Alhorr quelques centaines seulement. La masse des Musulmans en état de porter les armes ne montait donc guère qu'à cinquante mille hommes, qu'il fallait diviser pour garnir les places fortes et les protéger contre toute révolte.

Les Goths, quoi qu'en aient dit les historiens qui les accusent, n'étaient pas d'humeur tellement paisible qu'un vainqueur pût compter sans crainte sur leur soumission. Enfin, dans les rangs des Musulmans eux-mêmes, les haines héréditaires de races, jointes à leurs habitudes d'indépendance, rendaient l'obéissance précaire, le commandement difficile. Le seul moyen de les rallier était de les conduire à une conquête nouvelle. Que le chef marchât en avant, et tous étaient d'accord pour le suivre; mais qu'il s'arrêtât un instant, et la halte devenait le signal de la discorde.

La première expédition authentique des Arabes au delà des Pyrénées est celle que Alhorr, en 719, fit en Septimanie, à travers la partie orientale de la chaîne, d'un accès plus facile que l'autre. Les Arabes appelaient ces hautes montagnes du nom figuré de *hadjiz*

barrière, ou du nom populaire et local de *ports* (en espagnol *puerto*), dont ils avaient fait *al bortat.* Ils nommaient *al abouab* (pluriel de *bab*, porte, ouverture) les défilés ou cols qui en coupent la chaîne, et qu'ils regardaient comme l'ouvrage des *Ioniens :* c'est ainsi qu'ils appelaient les anciennes colonies grecques, à qui ils attribuaient la civilisation de la Péninsule. Ils croyaient que ces défilés avaient été creusés dans le roc à l'aide du fer, du feu et du vinaigre, et qu'avant cette œuvre gigantesque, il n'y avait pas de communication entre la France et l'Espagne[1].

Tout le sud de la Gaule, au milieu de l'anarchie qui régna sous les derniers rois franks de la race de Mérovée, s'était alors fractionné en seigneuries indépendantes. Cependant, grâce aux penchants belliqueux de leurs habitants, la Vasconie et l'Aquitaine formaient, sous l'autorité du puissant duc d'Aquitaine Eudon, une masse compacte de population, adossée aux Pyrénées et difficile à en chasser. C'est là sans doute un des motifs qui décidèrent l'Emir à diriger son expédition vers l'est, dans les riches campagnes de la Septimanie, ancienne annexe de l'Espagne gothique.

Abandonnées par la monarchie franque, la Septimanie et la Provence, trop faibles pour se défendre, avaient dû se mettre sous la tutelle du duc d'Aquitaine, seul capable de lutter contre la redoutable pente de l'invasion arabe. Eudon avait même été reconnu pour souverain par les Provençaux, et son autorité s'étendait ainsi de l'Adour au Rhône, et de Bayonne

[1] Ces traditions, recueillies par Ahmed el Makari (et non Mokri), ont été publiées par Fauriel, t. III, p. 65.

à Marseille. Bon nombre des fugitifs de la Péninsule avaient trouvé un asile dans cette Septimanie, gouvernée, même après la conquête de l'Espagne, par un duc et par des comtes goths[1], et où vivaient encore les lois et les traditions de l'empire gothique. Enfin les Basques d'Espagne, fiers de n'avoir jamais été soumis, s'appuyaient tout naturellement, dans leur résistance, sur leurs frères les Basques d'Aquitaine, qui parlaient et parlent encore la même langue.

Telle était la situation du sud de la Gaule au moment où il fut envahi par Alhorr, homme avide et inflexible, redouté des Musulmans comme des chrétiens (719). Il entra en Septimanie par Gerone, par le col de la Junquera, et par Elne, ville qui a cessé d'exister; puis, après avoir dévasté tout le pays jusqu'aux bords de la Garonne, il s'empara de Narbonne, qui devint la capitale de la Septimanie arabe, comme elle l'avait été de la Septimanie gothique. On manque de détails sur cette conquête, qui, comme toutes celles des musulmans, fut sans doute moins dure pour les cités que pour les campagnes. Ainsi nous ne croyons pas, avec les chroniques d'Aniane et de Moissac, que Narbonne ait été dépeuplée par les vainqueurs, les hommes massacrés, et les enfants emmenés captifs. Une telle façon d'agir n'était pas dans les habitudes des conquérants de l'Espagne, et la résistance de Narbonne ne fut pas assez opiniâtre pour motiver de semblables rigueurs[2]. L'armée mu-

[1] Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. I, p. 385.

[2] Plusieurs chroniques attribuent la prise de Narbonne à al Samah, le successeur d'Alhorr; mais le témoignage des historiens les plus graves est en faveur de ce dernier. D'ailleurs la marche d'Alsamah vers Toulouse n'eût pas été si rapide s'il eût dû, chemin faisant, prendre Carcassonne et Narbonne.

sulmane trouva dans Narbonne d'immenses richesses apportées par les Goths fugitifs. Toutes les chroniques arabes parlent avec un puéril enthousiasme des sept statues d'argent massif que Alhorr, ou Mouza suivant d'autres, enleva d'une église de cette ville.

Pendant près de trois ans, Alhorr, par ses continuelles excursions, répandit la terreur dans toute la Septimanie; au dire de quelques auteurs, il poussa même jusqu'à Nîmes et au Rhône d'un côté, et jusqu'à la Garonne de l'autre. Mais il fut rappelé en Espagne par une révolte des chrétiens de Biscaye. C'est vers cette époque qu'eut lieu l'expédition d'Alkhaman dans les Asturies, que nous raconterons plus loin, et qu'apparaît pour la première fois le nom illustre de Pelayo.

Les infâmes exactions de l'Emir, sa rigueur envers les Musulmans comme envers les chrétiens, les atroces châtiments infligés aux chefs musulmans qui osaient faire quelques remontrances, soulevèrent contre lui l'Espagne tout entière. On l'accusa auprès du khalife d'avoir jeté en prison une foule d'alcaïdes et de walis dont le seul crime était de ne pas vouloir se prêter à ses exactions. Suivant Isidore de Beja, c'était surtout contre les Maures ou Berbers[1] que Alhorr, en sa qualité d'Arabe, dirigeait

[1] Un des reproches les plus graves que j'adresse à Conde, c'est d'avoir négligé d'indiquer ces dissidences entre Arabes et Berbers, qui sont pour moi la clef de l'histoire de l'Espagne arabe. Conde, travaillant sur les sources, eût été mieux que personne à portée de suivre la trace de ces haines sourdes qui éclatèrent à la fin par de si terribles guerres civiles.

Quant à la méthode de Conde, qui consiste à laisser complétement de côté le point de vue chrétien pour ne s'occuper que du point de vue arabe, c'est un parti pris fort commode, et qui lui a épargné beaucoup de peine, pour la laisser à ses successeurs. Mais il ne faut pas oublier que Conde est mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage. Peut-être en

ses persécutions. Enfin les plaintes réitérées engagèrent le khalife Yezid, qui avait succédé au vertueux Omar, à remplacer Alhorr [1] par le wali Alsamah ben Melek el Julani (de la tribu de Julan), commandant de la frontière, et l'un des compagnons de gloire de Thareck et de Mouza (720) [2].

Le nouvel Emir fit bientôt bénir à l'Espagne le choix du khalife : il répara les maux causés par l'avidité de son prédécesseur, et ramena l'ordre dans l'administration; il établit une nouvelle répartition des impôts, et exigea de tous les chrétiens le cinquième du revenu, abolissant ainsi l'inégalité qui existait entre les villes, dont les plus favorisées ne payaient comme les Musulmans que le dixième. Il partagea par la voie du sort entre les Musulmans les terres, les troupeaux qui restaient encore sans possesseurs, et en réserva une partie à ses soldats et aux nouveaux colons qui arriveraient d'Afrique [3]. Il envoya au kha-

eût-il senti lui-même les imperfections, dont la plus grave est le manque de vues élevées et d'idées générales. Ce sont des matériaux précieux pour l'histoire, mais ce n'est pas une histoire.

[1] Voici en quels termes Rodrigue de Tolède parle d'Alhorr et de ses cruautés : « Arabes qui interfuerant primæ vastationi carceris, ergastulo, et ciliciorum asperitate, et fame, et inedia maceravit, adeo ut vermes in ciliciis scaturirent, et quæstionibus eos afflixit, ut absconditos thesauros revelarent..... ; et christianos ibidem degentes, emunctos usque ad exinanitionem extremæ virtutis, tyrannide coarctavit. (*Hisp. illust.*, t. II, p. 168.)

[2] Conde dit 721, et Borbon 719. J'ai pris le moyen terme, parce que, la mort d'Alsamah devant Toulouse ayant eu lieu dans cette même année 721, l'Emir n'aurait pas eu le temps matériellement nécessaire pour toutes les réformes qu'il fit dans l'administration.

[3] C'est ainsi du moins que j'entends l'énigme suivante d'Isidore de Beja : « Zama (Alsamah) Hiberiam proprio stylo ad vectigalia inferenda describit. Prædia et manualia, vel quidquid illud est quod olim prædabiliter indivisum redemptabat in Hispania gens omnis arabica, sorte sociis dividendo, partem reliquit militibus dividendam, partem ex omni re mobili et immobili fisco associat. » (48) Voyez aussi ebn Hhajan, apud Ahmed el Makari, p. 343; ebn Khaldoun, ibid., p. 40.

life un tableau statistique de la Péninsule et de ses richesses agricoles et industrielles, avec une description détaillée de ses villes et de son territoire. Il fit commencer à Cordoue le beau pont qu'Ambesah acheva après lui. Enfin il n'épargna rien pour établir l'ordre dans cette belle et féconde province qu'on lui avait donnée à gouverner.

Après ces soins apportés à l'administration, la pensée d'Alsamah, jaloux de la gloire de ses devanciers, fut de poursuivre la conquête de la Gaule. Comme par un sinistre pressentiment du sort qui l'attendait, il désigna pour le remplacer en Espagne un chef nommé Ambesah, renommé par sa prudence; après quoi il passa la frontière à la tête d'une nombreuse armée. Alhorr, en se jetant vers l'est sur la Septimanie à peu près désarmée, avait cherché à éviter le duc d'Aquitaine, dont on a peine à s'expliquer l'inaction pendant l'*algarade* de deux ans et demi que fit l'Emir dans le sud de la Gaule. Ce parti, dicté par la prudence, fut regardé par Alsamah comme un effet de la peur, et c'est au cœur des états de son peu redoutable ennemi qu'il voulut porter la guerre. A peine descendu des Pyrénées, il tourna à l'ouest par la vallée de l'Aude, et marchant droit vers la frontière sud de l'Aquitaine, il vint mettre le siége devant Toulouse.

Le duc Eudon, dont les vastes états s'étendaient depuis la Loire jusqu'au Rhône, bien que les Musulmans, maîtres de Narbonne, les coupassent par le milieu, n'eut pas de peine à rassembler une armée dont les chroniques arabes ont fort exagéré le nombre. Cependant, malgré l'héroïque résistance des habitants de Toulouse, la ville était près de se rendre

lorsque Eudon se présenta sous ses murs (11 mai 721). « L'importance de cette bataille, dit M. Fauriel (III, 77), a presque disparu dans les histoires modernes de l'Europe; elle s'est comme perdue dans la renommée de la bataille de Poitiers, avec laquelle on l'a souvent confondue. Cependant elle ne fut pour les chrétiens ni moins glorieuse, ni moins décisive. »

C'était la première fois que les populations guerrières du sud de la Gaule allaient se trouver, sur un champ de bataille, en face de ces redoutés conquérants de l'Espagne, dont la renommée avait grossi le nombre et les exploits. Les Aquitains et les Vascons, placés à l'avant-garde de la chrétienté, avaient derrière eux, pour réserve, les Franks, que les Arabes devaient rencontrer plus tard dans une lutte plus décisive, et pour cette fois l'avant-garde seule allait engager le combat. Des deux côtés la haine était égale, et il n'était pas besoin de longs discours pour exciter l'ardeur des soldats. « Ne craignez point la multitude que vous voyez, dit Alsamah aux siens : si Dieu est avec nous, qui pourra nous résister? »

Le carnage fut affreux et la victoire resta longtemps douteuse. Alsamah se trouvait partout, au plus fort de la mêlée, animant les siens de son exemple, lorsque la lance d'un chrétien lui traversa le corps, et il trouva le martyre [1] dans les rangs ennemis. Dès lors, la bataille fut perdue; les Arabes, au dire des chro-

[1] Quand les historiens arabes parlent de la mort d'un musulman tué dans une guerre sainte, c'est-à-dire contre les infidèles, ils ne disent pas *il a été tué*, mais *il a trouvé le martyre*. « Ne dis pas que ceux qui ont été « tués pour la cause de Dieu sont morts ; ils sont vivants au contraire, et « reçoivent leur nourriture des mains du Très-Haut. » (Le Koran, sourate II, verset 149.)

niques franques, ne perdirent pas moins de 375,000 hommes, et jonchèrent de leurs cadavres l'ancienne chaussée romaine, nommée par eux *balat alschohada*, la chaussée des Martyrs. Les mêmes chroniques, par une exagération non moins ridicule, n'avouent que quinze cents hommes de perte du côté des chrétiens. Les faibles restes de l'armée musulmane regagnèrent Narbonne, en se frayant un chemin à la pointe de l'épée au milieu des populations soulevées. La valeur d'Abdelrahman el Gafeki sauva les débris de cette armée, dont le commandement lui fut décerné d'un commun accord. Eudon, s'il poursuivit les fugitifs, ne paraît pas avoir mis beaucoup de vigueur dans sa poursuite; mais il est probable que le pillage du camp musulman retarda les vainqueurs.

Les Arabes, en racontant cette sanglante bataille, n'essaient pas de dissimuler la grandeur de leur défaite : ils notent comme un jour de deuil le jour d'*Attarvya*, le dernier de la lune de *Dulhagia*, où elle fut donnée; quelques-uns même prétendent que pas un seul combattant n'échappa. Suivant ebn Hhajan, quatre ou cinq siècles après, ce jour néfaste était encore marqué par une solennelle commémoration.

Si la soumission de la race gothique eût été moins complète, la défaite de Toulouse eût pu affranchir à jamais l'Espagne du joug des Arabes, ou les rejeter du moins au delà de la *Sierra-Morena*, dans la partie africaine de la Péninsule : car la consternation fut profonde dans toutes les populations musulmanes. C'était la première fois qu'elles voyaient reculer l'étendard de l'Islam, et une invasion d'Eudon au delà

des Pyrénées, secondée par un soulèvement général des populations chrétiennes, eût certainement changé les destinées de l'Espagne.

Mais les chrétiens de cette époque n'étaient pas animés de l'esprit d'aventure qui caractérisait les soldats du Prophète, et le fanatisme guerrier qui fit les croisades n'était pas encore allumé dans les âmes. D'ailleurs l'armée d'Eudon se composait de milices assemblées à la hâte, attachées au sol par mille liens, et qui n'avaient pas, comme leurs adversaires, à se conquérir une patrie. Ainsi s'explique le peu de fruit qu'Eudon tira de sa victoire.

Les Musulmans font à Alsamah un grave reproche. Le khalife Yezid, dévoré d'un saint zèle pour la propagation de l'Islam, voulait, dit-on, transporter en Afrique et en Syrie les chrétiens de l'Espagne et de la Septimanie, pour les remplacer par des colonies de croyants; Alsamah lui objecta que ce déplacement était inutile, et que la loi de Mahomet faisait chaque jour des prosélytes parmi les chrétiens. Le plan de colonisation du dévot Yezid eût été certes d'une exécution difficile; mais, une fois accompli, l'effet en eût été infaillible. L'islamisme, qui n'a jamais fait autre chose que camper sur le sol de la Gaule, et qui n'y a laissé ni monuments ni souvenirs, y eût alors pris racine, comme il le fit en Espagne; et au nord comme au sud des Pyrénées, il eût fallu peut-être des siècles pour le déraciner. Nul doute, si le fait est vrai, qu'on ne doive attribuer à Alsamah et à son refus, plus humain que politique, la perte de la Septimanie, et plus tard celle de l'Espagne.

L'armée arabe de Septimanie, sauvée par la valeur et l'habileté d'Abdelrahman el Gafeki, l'avait, d'une

commune voix, salué Emir à la place d'Alsamah : car les chefs musulmans, sur un champ de bataille et dans toutes les situations difficiles où les ordres du khalife ne pouvaient pas arriver jusqu'à eux, se saisissaient du droit d'élire eux-mêmes leur chef. Ambesah, lieutenant d'Alsamah en Espagne, en apprenant sa défaite, fit aussitôt, avec une activité digne d'éloge, marcher des troupes vers la frontière. Bientôt Abdelrahman, au lieu de rester sur la défensive, put tenir la campagne, et il ne lui fallut pas moins de deux ans pour remettre la Septimanie sous la domination arabe, tant la défaite de Toulouse avait détruit le prestige attaché aux conquérants de l'Espagne; il réprima aussi l'insurrection de la frontière orientale, dangereuse surtout en ce qu'elle pouvait lui fermer le chemin de la Péninsule, et obligea les rebelles à lui payer tribut.

L'Emir d'Afrique, de qui dépendait, comme nous l'avons dit, l'Emirat de Cordoue, en apprenant les services d'Abdelrahman, avait confirmé son élection. Mais la plupart des chefs musulmans enviaient la gloire et la popularité du nouvel Emir, adoré des soldats, auxquels il abandonnait sa part des dépouilles après avoir prélevé celle du khalife. Sans contester sa valeur et ses talents militaires, on l'accusa de pervertir par ses libéralités la simplicité de mœurs des vrais croyants et la discipline militaire. Ambesah, malgré son empressement à secourir son rival après la défaite de Toulouse, n'était pas étranger sans doute à toutes ces intrigues, qui aboutirent à le faire nommer à la place d'Abdelrahman. Celui-ci, sans se plaindre de cette destitution si peu méritée, se soumit à l'ordre de l'Emir d'Afrique et garda son

premier commandement de l'Espagne orientale, qui lui fut laissé (721).

Le nouvel Emir se montra digne de sa fortune : il commença, comme Alsamah, avant de songer à de nouvelles conquêtes, par établir un ordre sévère dans l'administration. Il assit sur des bases nouvelles le recouvrement des contributions, et distribua aux émigrés musulmans, qui continuaient à arriver en grand nombre, les terrains qui restaient disponibles, « sans faire tort aux chrétiens, » nous dit Conde. Et en effet, les fugitifs qui avaient quitté l'Espagne lors de la conquête étaient si nombreux, qu'avec leurs seuls biens immeubles on avait pu doter de vastes colonies, qui enrichissaient ainsi le pays, au lieu de lui être à charge; car, même après la répartition nouvelle qu'en fit Ambesah, il resta encore à distribuer beaucoup de ces terrains vagues (*baldios*). Il rétablit en outre dans les impôts payés par les chrétiens l'ancienne inégalité du dixième ou du cinquième du revenu, selon le plus ou moins de résistance opposée à la conquête, comme une prime offerte à la fidélité ou un châtiment pour la révolte : les habitants de Tarrazona s'étant révoltés, il entra en maître dans la cité rebelle, en rasa les murs, punit les chefs de la sédition, et doubla les impôts que payaient les habitants. Voyageant constamment d'une province à l'autre, il rendait égale justice aux Musulmans et aux chrétiens, et les bénédictions des peuples le suivaient partout sur son passage. En même temps, pour entretenir chez les insurgés de la frontière une salutaire terreur, il faisait faire par ses lieutenants de continuelles expéditions dans la Septimanie. Ceux-ci brûlaient les villages, dévastaient les champs, tuaient les hommes et emme-

naient captifs les femmes et les enfants, « choses que « n'approuvaient, dit Conde, ni Ambesah, ni les « bons Musulmans, mais qu'il était bien difficile « d'empêcher; car la majeure partie disait que trai- « ter ainsi des chrétiens était juste et convenable. »

Les juifs, vers cette époque, étaient nombreux en Espagne, où ils étaient accourus en foule à la suite de la conquête arabe, comme sur le seul coin du globe où il y eût alors tolérance pour leur foi, et sûreté pour leurs biens et pour leurs personnes. Un imposteur s'étant donné aux Hébreux pour le Messie, dans cette terre de Syrie toujours fertile en prophètes, la plupart des juifs d'Espagne quittèrent le pays pour aller en Syrie retrouver le céleste envoyé qu'ils attendaient. Ambesah enrichit de leurs biens le trésor de l'état, et ces malheureux, toujours trompés et toujours crédules, perdirent ainsi leur patrie adoptive et leur fortune, pour un monarque imaginaire. Les juifs de la Gaule imitèrent aussi cet exemple, et furent victimes comme eux de leur crédulité.

Ambesah, certain de laisser derrière lui l'Espagne pacifiée, se décida enfin à franchir les Pyrénées et à entrer dans la Septimanie. Conde ne consacre à cette expédition que quelques lignes; il la place en 724, tandis que, d'après la chronique de Moissac, elle eut lieu en 725; et nous pouvons ici nous fier à nos historiens nationaux; leur terreur nous est un gage de l'exactitude de leurs souvenirs.

Cette terreur a grossi outre mesure l'armée d'Ambesah, plus nombreuse pourtant que celle d'Alsamah: car le nombre des populations musulmanes en Espagne était accru par des immigrations continuelles. Il s'empara d'abord de Carcassone, avec tout le pays entre

les Cévennes et la Méditerranée, jusqu'au delà du Rhône. Les sept villes qui ont donné leur nom à la Septimanie, Carcassone, Beziers, Agde, Maguelone (aujourd'hui détruite), Lodève et Nîmes, en y joignant Narbonne, qui appartenait déjà aux Arabes, se soumirent, sans essayer une inutile résistance, et livrèrent des otages. Il paraît même d'après quelques chroniques [1] qu'un corps de cavalerie arabe s'avança jusque dans la Bourgogne, et s'empara d'Autun par un de ces coups de main hardis qu'eux seuls pouvaient tenter.

Cependant les souvenirs de la victoire de Toulouse vivaient encore dans le cœur des habitants de l'Aquitaine et de la Septimanie, et l'invasion sarrasine, naguère si redoutée, avait cessé d'inspirer les mêmes terreurs. Une armée de milices indigènes se réunit contre les Musulmans, sans qu'on sache le lieu où se livra le combat. Tout ce que l'on sait, c'est que les Arabes furent battus, et qu'Ambesah, mortellement blessé, expira dans sa retraite (725). Avant de mourir, il désigna pour commander à sa place Odheyrah ben Abdallah; mais ce choix ne fut pas ratifié par l'Emir d'Afrique, qui nomma, pour succéder à Ambesah, Yahie ben Salema, général habile et brave, mais dont l'inflexible rigueur lui aliéna bientôt le cœur des Musulmans comme celui des chrétiens.

Yahie, pendant son court Emirat [2], n'eut pas le

[1] *Chron. Anian.* an. D. 725. « Saraceni Augustodunum destruxerunt IV fer. XI cal. sept. » Mais, suivant Fauriel, d'autres chroniques, plus circonstanciées, placent cette expédition en 731. Conde donne à la mort d'Ambesah la date de 724, que je crois fausse.

[2] Rien ne peut égaler la confusion des dates de cette obscure époque : le seul moyen de l'éclairer un peu, c'est de prendre les deux seules dates positives, celle de la mort d'Ambesah, en 725, et celle de la bataille de Poi-

temps de songer à rien entreprendre contre cette terre de Gaule, si fatale aux armes musulmanes. « Il « visita, nous disent vaguement les historiens arabes, « les frontières de *Gouf* (le Nord, c'est-à-dire les Py- « rénées occidentales), et les monts *Baskenses* (la Bis- « caye), parcourant les pays subjugués. » Remarquons en passant le silence de ces historiens sur l'insurrection de Pelayo; il est évident, d'après le peu d'importance que lui prêtent les chroniqueurs arabes, que les Emirs ne comprirent nullement le danger dont les menaçait cette révolte à huis clos, à peine connue hors de l'enceinte des montagnes où elle était née.

C'est à leurs dépens que les Emirs devaient apprendre plus tard la faute qu'ils avaient commise en laissant prendre pied à l'insurrection dans un pays où les guerres civiles ne finissent pas, et où l'oppression dure toujours moins longtemps que la résistance. Aigris par la sévérité d'Yahie, les mêmes chefs qui avaient demandé sa nomination demandèrent bientôt son rappel. L'Emir d'Afrique, dans sa condescendance pour les caprices des scheiks musulmans, nomma, sans doute à défaut d'un plus digne, Odheyrah [1],

tiers, en 732, toutes deux attestées par les historiens franks. Dans cet espace de sept ans, nous donnerons environ un an à Yahie, à Odheyrah et à Othman réunis, et autant à al Haitham. La déposition de celui-ci se trouvera en 728, et non en 727, comme dit Conde, en retard d'une année, et la bataille de Poitiers en 732, date sur laquelle les Arabes et les chrétiens sont d'accord. Ce calcul est à peu près d'accord avec celui d'Isidore de Beja, sauf pour l'Emirat d'Yahie, auquel il donne trois ans de durée, terme qu'il n'atteignit certainement pas.

[1] Conde ne met cet Emir qu'après Othman, qu'il place deux fois à la tête de l'Emirat de l'Espagne, sans le lui faire occuper chaque fois plus de quelques mois. Il règne, du reste, dans la succession de tous ces Emirs, changés tous les six mois, une confusion inextricable. Borbon donne à cet Othman dix-huit mois d'Emirat continus; Isidore de Beja compte deux Othmans ou Authumans différents.

qu'il remplaça au bout de quelques mois par l'un de leurs plus vaillants chefs, Othman ben abou Nesah [1]. Celui-ci à son tour éprouva bientôt l'inconstance de la turbulente milice qu'il était appelé à commander : car, après six mois, le khalife Hischem, auquel sans doute les mécontents en avaient appelé, nomma à son tour pour Emir Alhaïtham ben Obeïd.

Alhaïtham, et ce fut sa seule ressemblance avec les Emirs qui l'avaient précédé, voulut régler l'administration intérieure avant de songer à de nouvelles conquêtes; il confia à son prédécesseur Othman abou Nesah la garde des frontières du nord, et resta lui-même à Cordoue, où il fit peser sur l'Espagne un joug avare et cruel, enlevant aux Musulmans leurs biens, sous prétexte de les restituer aux chrétiens, et poursuivant ses coreligionnaires d'une inimitié toute spéciale. Quelques conspirations se formèrent contre lui [2]; mais Alhaïtham s'en vengea par la torture, la mort et les confiscations. Enfin l'une de ses victimes peignit de si vives couleurs au khalife l'insupportable cruauté de l'Emir, et le tort qu'il faisait à la cause de l'Islam, que ce prince se décida à envoyer en Espagne Mohammed ben Abdallah, chargé, s'il trouvait ces

[1] Cet Othman ben abou Nesah est le Munuza des chroniques chrétiennes, qui épousa Lampégie, fille du duc Eudon, et probablement aussi le Munuza qui commandait à Gijon du temps de Pelayo, et qui fut battu par les Asturiens, et perdit même la vie, s'il faut en croire ces chroniques. Mais les Arabes ne parlent ni de sa mort, ni de sa défaite, ni de la prise de Gijon (Voyez liv. IV, chap. I, sur le royaume des Asturies); mais prévenons ici, une fois pour toutes, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver toujours entre l'histoire des deux Espagnes, malgré tous nos efforts, une concordance parfaitement exacte.

[2] Dum decem per menses turbidus regnat, nescio quo astu nonnullos Arabes se velle regno dejicere..... eos comprehensos, diversas rebellionis occasiones flagellis extorquet... postremo capite truncat. (Isid. Pac., ap. Florez, t. VIII.)

accusations fondées, de déposer et de punir Alhaïtham et de lui choisir un successeur.

Mohammed, arrivé à Cordoue, n'eut pas de peine à se convaincre de la réalité de ces griefs. Il retira le pouvoir à celui qui en avait abusé, et, par un de ces retours de fortune si fréquents en Orient, où la chute est toujours à côté de l'élévation, il le fit promener sur un âne dans les rues de la ville, mit en liberté tous ceux qu'il avait incarcérés sans motif, et leur restitua les biens dont il les avait dépouillés; il l'envoya ensuite chargé de fers à l'Emir d'Afrique (728).

Si la lointaine autorité du khalife de Damas n'était jamais apparue ainsi que pour protéger les opprimés et punir les coupables, peut-être l'Espagne fût-elle restée plus longtemps une annexe de son empire : car le respect des vrais croyants pour le délégué du Prophète se mesurait aux vertus de l'homme qui occupait ce poste éminent. Mais les longues guerres civiles qui suivirent le règne d'Hischem, et les règnes éphémères de tous ces khalifes portés au trône par l'insurrection et détrônés par l'assassinat, détruisirent bientôt le prestige de respect qui s'attachait aux successeurs de Mahomet. Aussi n'est-ce pas en réalité l'Espagne arabe qui se révolte contre le khalifat, mais le khalifat qui se retire d'elle, et il ne perd sa conquête que du jour où il devient impuissant à la défendre.

Mohammed gouverna la Péninsule pendant deux mois, jusqu'à ce qu'il eût trouvé des mains dignes du dépôt qu'il avait à leur confier; enfin son choix s'arrêta sur Abdelrahman el Gafeki, qui avait sauvé les débris de l'armée arabe après la bataille de Toulouse. Ce choix, hostile aux Berbers, fut approuvé par les

Arabes; le seul qui montra quelque mécontentement fut cet Emir déposé, Othman ben abou Nesah, dont nous raconterons bientôt la fin aventureuse.

Abdelrahman prit possession de son Emirat par une tournée dans toutes les provinces, où il s'occupa de réparer les désordres introduits par Alhaïtham dans l'administration. Son autorité tutélaire fut bénie par tous les peuples sur lesquels elle s'étendait. Il demanda à tous les *alcaïdes* (gouverneurs des villes ou forts) et à tous les *walis* (gouverneurs d'une province) un compte sévère de leur pouvoir, et destitua ceux qui en avaient abusé. Il rendit aux chrétiens les églises qu'on leur avait enlevées contrairement aux stipulations de la conquête; mais il fit raser sans pitié celles qu'au mépris des mêmes traités la connivence intéressée des gouverneurs musulmans avait laissé élever.

Comme tous ses prédécesseurs, qui croyaient n'avoir rien fait s'ils ne gagnaient un empire, Abdelrhaman rêvait la conquête de la Gaule; les difficultés même de l'entreprise accroissaient son ardeur, et le triste destin de ses devanciers n'accusait à ses yeux que leur talent et leur fortune. Sans cesse il commandait aux Emirs d'Égypte et d'Afrique de lui envoyer des renforts; aussi de nombreux essaims de volontaires affluèrent-ils bientôt dans l'armée musulmane, et tout se prépara pour une expédition plus redoutable que celles qui avaient jusqu'alors franchi les Pyrénées.

Mais le vice inhérent à la constitution même de l'Islam se retrouvait dans ce pêle-mêle confus d'intérêts et de nations. L'inquiète indépendance du Berber s'y heurtait avec la dédaigneuse supériorité de

l'Arabe, compatriote du Prophète, fier de sa foi plus pure, et de son idiome plus châtié. Abdelrahman, Arabe lui-même, laissait percer pour ses compatriotes une préférence blessante pour les autres races. Lié d'amitié avec le fils du khalife Omar, compagnon de Mahomet, il avait recueilli de sa bouche toutes ces traditions primitives du dogme, toutes ces anecdotes familières de la vie du Prophète, si chères aux vrais croyants; prêtre et général à la fois, il les rappelait aux Musulmans dans ses prédications, et froissait ainsi l'orgueil des nouveaux convertis.

Le chef berber le plus influent était cet Othman ben abou Nesah (Munuza), que nous avons vu pour quelques mois Emir, en dépit de sa qualité d'Africain. Othman avait vu avec jalousie l'élévation d'Abdelrahman, et celui-ci avait en vain essayé de désarmer son ressentiment en le maintenant dans le commandement de la frontière. Othman, dans une de ces algarades que les chefs musulmans faisaient sans cesse au delà des Pyrénées pour tenir leurs troupes en haleine, s'était emparé, au dire de Conde, d'une captive chrétienne d'une rare beauté, nommée Lampégie. C'était la fille du duc d'Aquitaine Eudon, issu du sang de Clovis, et qui joue un grand rôle dans l'histoire de cette époque. Mais Isidore de Beja, beaucoup plus digne de foi sur ce point, dit expressément que le duc, cherchant à s'assurer l'alliance du Berber contre les Arabes, et peut-être aussi contre les Franks, lui avait donné sa fille en mariage [1].

[1] C'est le même Isidore qui nous a révélé l'origine africaine d'Othman, circonstance si précieuse, et qui jette un grand jour sur cette partie de l'histoire de l'Espagne : « Unus ex Maurorum gente, nomine Munuz. » Plus loin il ajoute expressément : « Pacem agens cum Francis, tyrannidem præparat adversus Sarracenos. »

Fort de cette alliance, qui lui donnait pour auxiliaires les Aquitains jusqu'à la Loire, Othman commença à rouler dans sa tête le plan dont parle Isidore de Beja; ce plan était de constituer sur la frontière, en attendant qu'il pût s'emparer de toute la Péninsule, un état indépendant et allié des chrétiens. Bien qu'il eût épousé une chrétienne, les historiens arabes ne l'accusent pas d'avoir trahi, comme Abdelaziz, la loi de Mahomet pour celle de son épouse. Il est peu probable d'ailleurs qu'Othman eût réussi à entraîner les siens dans une double rébellion contre le Prophète et contre l'Emir. La dernière lui suffisait, et Isidore dit expressément qu'il prit pour prétexte de sa révolte la dureté du joug arabe pour les Berbers d'Afrique [1].

Maître de toute la ligne des Pyrénées, Othman s'était ainsi constitué le gardien de l'Espagne, qu'il pouvait à son gré fermer aux Arabes et ouvrir aux chrétiens. Également redouté des deux peuples, il avait, nous dit Isidore, fait brûler vif un évêque du midi de la Gaule; grief qui explique les préventions des chrétiens contre lui, et prouve du moins qu'il n'avait pas embrassé leur foi.

Eudon avait promis à son gendre de lui prêter main-forte contre les Arabes. Mais au moment même où Othman, menacé par Abdelrahman, réclamait l'assistance promise, Eudon fut rappelé sur la Loire par l'agression de Karl Martel. Celui-ci, maître incontesté de l'Austrasie et de la Neustrie, où il régnait sous le nom des deux fantômes de rois mérovingiens Chilpéric II et Thierry IV, voulait maintenant s'éten-

[1] Munuza audiens per Libyæ fines judicum sæva temeritate opprimi suos. (Isid. Pac.)

dre au midi [1]; il enviait surtout la possession de la Septimanie, qui, à tout prendre, préférait encore le joug tolérant de l'Islam à celui des sauvages hordes de l'Austrasie.

La faible garnison arabe qui occupait Narbonne, privée par la révolte d'Othman de toute communication avec l'Espagne, devait bientôt succomber sous les coups de Karl, si elle n'était pas secourue. Abdelrahman le savait; il se tenait depuis longtemps en mesure de passer la frontière, malgré les efforts que l'artificieux Berber avait faits pour l'en dissuader. L'Emir prit sur-le-champ son parti : il envoya à la poursuite d'Othman un chef syrien, Gedhi ben Zeyan. Celui-ci fit tant de diligence et sut si bien cacher sa marche, qu'il atteignit le rebelle à *Castrum Liviæ* en Cerdagne [2], avant qu'il fût instruit de son approche. Pris à l'improviste, et craignant de se laisser enfermer dans cette ville par l'armée d'Abdelrahman, qui marchait sur les pas de Gebhi, Othman s'enfuit dans les montagnes voisines, suivi de quelques serviteurs, et de cette Lampégie dont le fatal amour lui coûtait si cher. Les Berbers, se souciant peu d'avoir sur les bras toute l'armée d'Abdelrahman, abandonnèrent un chef qui s'abandonnait lui-même, et le rebelle, qui, peu de jours avant, commandait sur toute la ligne des Pyrénées, fut réduit à chercher un asile dans leurs ravins les plus sauvages.

[1] Voyez dans Fauriel un tableau fort bien tracé de la situation de la Gaule à cette époque, et des relations du duc Eudon avec l'Espagne et avec Karl Martel. (*Histoire de la Gaule méridionale*, t. III, p. 105.)

[2] Cette ville était alors la capitale de la Cerdagne. Ruinée depuis, on a bâti sur son emplacement la ville de Puycerda. Les Arabes l'appellent *al Bab*, ou la Porte, nom qu'ils donnent souvent aux villes de la frontière.

Tourmenté par la soif, Othman se reposait avec Lampégie au bord d'une fontaine, dans une gorge écartée, où il espérait échapper à la vengeance de l'Emir. Occupés encore de leur amour, au milieu des dangers qui les entouraient, le bruit du torrent qui se précipitait du haut des rochers les faisait tressaillir, nous dit Conde, et ils croyaient entendre dans son murmure le bruit des pas de leurs ennemis. Leurs craintes n'étaient que trop fondées. Gedhi parut tout à coup à la tête d'une troupe de cavaliers, et entoura la faible escorte des fugitifs avant d'avoir même été aperçu par eux. Les compagnons d'Othman prirent la fuite sans essayer de le défendre. Lui-même voulait s'échapper; mais Lampégie étant trop lasse pour le suivre, il resta près d'elle. Enfin, cerné de toutes parts, il tomba percé de coups après une héroïque résistance. Suivant la version d'Isidore, il se précipita du haut d'un rocher pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, laissant ainsi dans leurs mains cette femme pour laquelle il avait sacrifié sa vie. Sa tête sanglante, séparée du tronc, fut portée à Abdelrahman. Quant à Lampégie, frappé de sa beauté, il l'envoya au khalife de Damas, comme au seul maître digne de la posséder.

La mort d'Othman valait pour Abdelrahman une victoire, car elle renouait l'Espagne arabe à la Septimanie. Rien ne s'opposait donc plus à l'expédition qu'il méditait; mais la saison étant trop avancée, il employa le reste de l'année à compléter ses préparatifs, et à endurcir les Arabes andalous aux rudes hivers des Pyrénées.

Un auteur dont l'autorité est pour nous d'un grand

poids, M. Fauriel, prétend qu'Abdelrahman, en envahissant la Gaule, n'avait pas en vue une guerre sérieuse ni une conquête permanente, qu'il ne voulait que marcher devant lui, et dévaster le plus de pays possible. Mais nous lui opposerons le témoignage de Paul Warnefrid[1], qui atteste que les Sarrasins emmenaient avec eux des femmes et des enfants, et qu'ils entrèrent en Aquitaine pour l'habiter. Isidore de Beja nous apprend que l'Emir, voyant l'Espagne *remplie de la multitude des siens*[2], grâce aux continuelles immigrations des hordes africaines, se décida à déverser au dehors ce flot qui débordait sur la Péninsule. Ajoutons que les immenses préparatifs d'Abdelrahman et ses précautions multipliées, annonçaient un plan de conquête sérieux et permanent.

Jusque-là les armées arabes, dans leurs infructueuses tentatives sur l'Aquitaine, avaient pris pour point de départ la Septimanie. Abdelrahman voulut ouvrir à la conquête une route nouvelle, en prenant l'Aquitaine, non pas en flanc, mais à revers. L'armée s'avança donc vers Pampelune, traversa les Pyrénées par le *port*, depuis si fameux, de Roncevaux, et entra dans la Vasconie française par le val de la Bidouze.

Eudon n'était pas en mesure de disputer aux Musulmans le passage de ces défilés; après la mort

[1] « Sarraceni cum uxoribus et parvulis venientes Aquitaniam quasi habitaturi ingressi sunt. » (Paul. Warnefrid, *Histor. Longobard.*, lib. VI, cap. XLVI.)

[2] Abdirraman multitudine repletam sui exercitus prospiciens terram, montana Vaccæorum dissecans, et fretosa et plana percalcans, trans Francorum intus expeditat...

Quant à la *multitude* dont parle l'auteur, il ne faut pas oublier que la peur en décuplait le nombre, et que, vaincus ou vainqueurs, les chrétiens avaient un égal intérêt à atténuer la défaite ou à amplifier la victoire.

d'Othman, les Arabes s'en étaient rendus maîtres: un homme aussi prudent qu'Abdelrahman n'avait pu négliger cette précaution essentielle au succès de son entreprise. Mais une fois arrivée dans la plaine, l'armée musulmane ne marcha pas longtemps sans rencontrer l'ennemi. Le comte de cette frontière, dit Conde, réunit les milices du pays, et lutta pied à pied, non sans succès, contre l'invasion. Mais Abdelrahman, le forçant à reculer devant lui, occupa une à une toutes ses villes; il arriva enfin à la Garonne, qu'il traversa, dévastant la campagne, brûlant les cités et faisant partout d'innombrables captifs. Par malheur, Conde, fort peu soucieux de critique historique, ne s'est nullement occupé de savoir quel était ce *comte de la frontière*. La chronique de Moissac nomme Eudon, et le fait est assez probable. Un prince hardi et belliqueux comme lui ne pouvait voir de sang-froid l'ennemi pénétrer ainsi au cœur de ses états, et abandonner les comtes qui gouvernaient ses provinces du sud aux hasards d'une résistance isolée. Mais le seul fait avéré, c'est qu'une armée chrétienne attendit les Arabes au passage du *fleuve*, c'est-à-dire de la Garonne, le fleuve par excellence de l'Aquitaine, qu'une grande bataille eut lieu, et que les Aquitains furent vaincus. « Dieu seul sait le nombre « de ceux qui y périrent », dit le pieux Isidore. Au dire du même historien, Eudon commandait cette armée, et après sa défaite il se retira dans Bordeaux, qu'assiégea bientôt Abdelrahman. Après un assaut sanglant, la ville fut prise et brûlée, disent les chroniques franques, et la garnison passée au fil de l'épée.

Les dépouilles de Bordeaux enrichirent ses vainqueurs, mais l'immense butin qu'ils traînaient après

eux vengea cette malheureuse cité en embarrassant leur marche. La nouvelle de la prise de Bordeaux se répandit avec la rapidité de l'éclair dans l'Aquitaine et dans toute la Gaule. La chrétienté tout entière s'émut; elle crut un instant l'heure arrivée où la religion du Christ allait disparaître de la terre, et le Dieu de Mahomet régner à la fois dans les trois parties du monde connu. Et, en effet, ces craintes n'étaient pas exagérées, car les vices et la faiblesse radicale de l'islamisme n'avaient pas encore percé au dehors; l'Europe, pleine du bruit de ses conquêtes, mesurait sa durée sur sa force apparente, et tremblait déjà de n'être bientôt qu'une des provinces du khalifat de Damas.

D'un bout du monde à l'autre, d'ailleurs, les armes musulmanes étaient partout victorieuses. Le frère du khalife Hischem venait de vaincre les Turcomans sur les bords de la mer Caspienne, et son fils avait battu et fait prisonnier l'empereur grec de Byzance, après une sanglante bataille. Enfin les Arabes, essayant sur les flots une voie de conquête nouvelle, avaient déjà tenté quelques incursions en Sicile, et menaçaient de là l'Italie. Le danger était donc réel, prochain et partout imminent. L'Europe était entamée à la fois par ces deux péninsules qui s'avancent vers l'Afrique comme deux ponts jetés sur la Méditerranée pour lier l'Europe avec le continent africain.

Bordeaux pris et Eudon battu, l'Aquitaine était soumise. L'armée musulmane, poursuivant sa route, traversa la Dordogne, et envoya devant elle, en tous sens, des troupes d'éclaireurs agiles et hardis, qui, semant partout la terreur, cédaient devant une résistance sérieuse, mais intimidaient les populations

qu'ils ne pouvaient vaincre. Les légendes du midi de la France, où vit encore chez le peuple des campagnes le nom des Sarrasins et la terreur superstitieuse qu'ils ont laissée après eux, nous apprennent qu'une de ces bandes pillardes perça jusqu'au fond des vallées du Limousin, et une autre dans les ravins sauvages du Tarn et de la Loire. Peut-être même les traditions qui parlent du siége d'Autun et de Sens doivent-elles se rapporter à l'invasion d'Abdelrahman. Autun fut pris, c'est-à-dire pillé et bientôt évacué, mais Sens résista, et ce semblant de siége se termina par la disparition des assaillants.

Qu'on se figure l'effet que devait produire au milieu des pacifiques populations du centre de la France, l'apparition de ces hommes du Midi à la face basanée, au jargon guttural et barbare, aux longues draperies blanches tombant sur leurs fronts brunis; puis ces chevaux rapides comme la foudre, foulant aux pieds les moissons, s'abattant comme une nuée de sauterelles dans les grasses campagnes de la Neustrie, ruinant en une heure l'espoir d'une année, et remportant, avec leurs maîtres gorgés de sang et de pillage, les longues épargnes du paysan, les revenus des cités, les trésors des églises; ennemis si prompts à disparaître que, sans la longue trace de meurtre et d'incendie qu'ils laissaient après eux, on eût pu prendre leur apparition pour un rêve. Quelque affreuses qu'eussent été leurs dévastations, les barbares du Nord avec leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus n'inspiraient pas la même terreur, ils ressemblaient encore à des hommes; ils s'inclinaient d'ailleurs, tout vainqueurs qu'ils étaient, devant le Dieu des chrétiens; mais les Arabes qui venaient le combat-

tre, les Arabes qui se nourrissaient, au dire des Goths fugitifs, de la chair de leurs prisonniers, durent sembler aux chrétiens terrifiés moins des hommes que des démons. Aussi leur souvenir vit-il encore dans tout le midi de la Gaule; magiciens et guerriers à la fois, ils ont mis la main à toute œuvre qui semble dépasser les pouvoirs de l'homme; ils ont enchanté toutes les tours, enfoui leurs trésors dans toutes les cavernes, assis leur Dieu sur tous les autels. De Bordeaux à Marseille, les Sarrasins sont partout encore, et le pâtre ou le laboureur, alors même qu'il ne croit plus à ces fables que lui contaient ses pères, en fait encore peur à ses enfants.

Le duc d'Aquitaine, pressé entre deux ennemis, n'avait plus qu'à choisir celui sur lequel il devait s'appuyer pour résister à l'autre. Livré désormais à la merci de Karl Martel, Eudon, en sollicitant son secours, faisait acte de vasselage; mais il n'y avait pas à hésiter : le malheureux duc se rendit donc en toute hâte auprès de lui, et n'eut pas de peine à lui persuader de défendre dans l'Aquitaine une de ses possessions à venir, et le boulevart de la Neustrie, que la conquête de Bordeaux ouvrait aux Sarrasins. Karl, avant d'accorder à Eudon les secours qu'il demandait, exigea probablement de lui le serment de vasselage, que nous verrons celui-ci lui prêter plus tard [1]. Alors, suzerain du midi de la Gaule,

[1] Voyez *Annales Metenses*, an 732.

Les sources que nous avons consultées pour tout ce qui touche à cette partie de l'histoire de France sont la chronique de Moissac, le continuateur de Frédégaire, les *Annales Metenses*, *Tilliani*, *Nazariani*, *Petaviani*, Paul Warnefrid, etc..... Toutes ces sources se trouvent réunies dans le deuxième volume de dom Bouquet, *Historiens de France*. Parmi les modernes, voir Sismondi, t. II, et surtout Fauriel, t. III.

à charge par lui de défendre son nouveau fief, Karl se prépara à marcher vers l'Aquitaine : il réunit cette formidable armée qui venait de lui reconquérir la moitié de l'Allemagne, et à laquelle il n'avait plus rien à donner pour prix de tant de victoires [1].

Ahmed el Makari rapporte à ce propos une conversation curieuse entre Karl et l'un des envoyés d'Eudon; réelle ou imaginaire, elle annonce bien dans Karl cette froide prudence qui s'alliait en lui au courage du soldat [2]. « Oh! quel opprobre va rejaillir sur nous! dit l'Aquitain. Les Arabes nous menaçaient : nous sommes allés les attendre à l'orient, et ils sont venus par l'occident! Ce sont eux qui en si petit nombre et avec si peu de moyens ont soumis l'Espagne, pays si peuplé et de si grands moyens! Comment se fait-il que rien ne résiste à ces hommes qui n'usent pas même de cottes de mailles à la guerre? »

« Mon avis, répondit Karl, est que vous ne les attaquiez pas au début de leur expédition : ils sont comme le torrent, qui emporte tout ce qui s'oppose à lui. Dans la première ardeur de leur attaque, l'audace leur tient lieu de nombre et le cœur de cotte de mailles. Mais donnez-leur le temps de se refroidir, de s'encombrer de butin et de prisonniers, de prendre goût aux belles demeures et aux aises de la vie, de se disputer à l'envi le commandement; et à leur premier revers ils sont à nous. »

On pressent d'après ce peu de lignes le plan de

[1] Reinaud, *Invasions des Sarrazins.*

[2] Voir le portrait que trace de Karl Isidore de Beja : « Cum consule Franciæ interioris, Austriæ nomine, Carolo, viro ab ineunte ætate belligero et rei militaris experto, ab Eudone præmonito, sese infrontat. » *Austriæ* ici signifie évidemment l'Austrasie.

campagne de Karl. De son côté Abdelrahman, laissant son armée se répandre à l'aise dans les vastes plaines du Bordelais, et les dévaster en tous sens, avait enfin continué sa route vers le nord. Toutes les chroniques de la vieille France attestent la haine fanatique que les Musulmans portaient aux églises et aux monastères, qu'ils détruisaient de fond en comble après les avoir pillés. Cette haine contraste étrangement avec la tolérance qu'ils témoignaient au clergé de l'Espagne, où des conciles se tenaient sous leur autorité. Cependant, au milieu de leurs faciles triomphes, une seule ville, Poitiers, assise sur une éminence entourée d'une rivière, leur résista avec succès; mais le faubourg de la ville, situé dans le fond, au bord de la Vienne, fut pris et brûlé par eux, avec l'église fameuse de Saint-Hilaire de Poitiers. Abdelrahman marcha ensuite vers Tours; et atteignit enfin ce fertile bassin de la Loire, qui offrait une si belle proie à ses soldats déjà gorgés de butin. La renommée des immenses trésors renfermés dans l'église de Saint-Martin de Tours était arrivée jusqu'aux Arabes et irritait encore leur soif de pillage. L'armée musulmane approchait de cette ville, lorsque Abdelrahman apprit que Karl Martel s'avançait à marches forcées et avait déjà passé la Loire. Le bassin de la Loire près de Tours, entre deux chaînes de coteaux qui le dominent, était une position trop désavantageuse pour qu'un général prudent y attendît l'ennemi : Abdelrahman recula donc jusque près de Poitiers : retraite déjà fatale, car elle ressemblait à une fuite.

Le général arabe voulait éviter le combat et regagner les Pyrénées sans compromettre la gloire

de son expédition; mais l'armée qu'il commandait avait changé de nature. A la marche agile des cavaliers musulmans avait succédé la marche embarrassée d'une tribu germaine, traînant à sa suite des femmes, des enfants, des captifs, des troupeaux et du butin. Les chefs les plus sages s'effrayaient à bon droit du désordre qui régnait dans leurs rangs, et Abdelrahman fut sur le point d'ordonner aux soldats d'abandonner captifs et bagages, pour ne conserver que leurs chevaux et leurs armes, et redevenir ce qu'ils étaient en quittant l'Espagne, de pauvres et courageux défenseurs de l'Islam. Cependant il n'osa pas imposer ce sacrifice à ses soldats; il craignit l'indiscipline qui vient toujours à la suite du pillage, et il ordonna la retraite, qui se fit lentement et en désordre, funeste augure pour la bataille que l'Emir cherchait en vain à éviter [1].

Désespérant d'échapper aux Franks et ne voulant pas avoir l'air de fuir devant eux, Abdelrahman les attendit enfin entre la Vienne et le Clain, dans les plaines semées de petites hauteurs qui s'étendent aux environs de Poitiers. La déplorable brièveté des chroniques franques, espagnoles et arabes, nous a privés de détails sur cette grande journée. Nous savons seulement que dans l'armée de Karl, en grande partie composée d'Allemands, il y avait des hommes de toutes langues, c'est-à-dire des Aquitains, des Bour-

[1] Conde prétend que les Musulmans, enflammés par la soif du pillage, prirent Tours (*Medina Towrs*) d'assaut avant la bataille, et presque sous les yeux des Franks, et qu'ils firent des habitants une horrible boucherie. « Dieu, ajoute-t-il, les en punit, et la fortune leur tourna le dos. » Mais ni les chroniques franques ni Isidore de Beja ne parlent de la prise de Tours, dont l'armée d'Abdelrahman ne pilla que les faubourgs, et toutes placent près de Poitiers le siége de la bataille, que les Arabes mettent sur les bords de la Loire (*Guad al Owar*).

guignons, des Gallo-Romains; en un mot, de toutes les races qui se pressaient sur le sol de la Gaule. Aussi Isidore de Beja donne-t-il aux soldats de Karl le nom d'Européens (*Europenses*). Quant à l'armée musulmane, elle offrait une confusion de races plus étonnante encore.

De chaque côté, la surprise et la répulsion furent égales; ces deux puissants peuples, qui, d'un bout du monde à l'autre, avaient ouï parler de leur gloire rivale, se rencontraient pour la première fois; leur Dieu, leurs lois, leurs mœurs, leur langue, leur aspect même, tout était divers et ennemi. Les agiles escadrons de la cavalerie numide s'arrêtèrent frappés de stupeur devant les longues lignes des bataillons franks hérissées de fer, « faisant halte, dit Isidore « de Beja, sur un coup d'œil de leur chef, comme des « murs vivants et immobiles, ou comme une zone « de frimas que la bise aurait soudainement con« gelés[1]. »

Une semaine entière les deux armées restèrent en présence, « se craignant l'une l'autre. » En effet, on rencontre souvent dans l'histoire de l'Espagne musulmane, avant les batailles importantes, ces espèces de pauses où les deux partis semblent s'arrêter sous le coup d'une mutuelle terreur, en essayant leurs forces par quelques escarmouches. Enfin Abdelrahman engagea le premier le combat à la tête de sa cavalerie, sans rivale au monde pour l'attaque. Mais les charges réitérées des Arabes ne purent entamer les solides bataillons des chrétiens, « offrant leurs

[1] Centes septentrionales, in ictu oculi, ut parietes immobiles permanentes, sicut et zona rigoris glacialiter manent adstricti.... Gens Austriæ mole membrorum prævalida...

larges poitrines aux coups, comme un rempart de fer ». La nuit vint enfin, et les deux armées, épuisées par des pertes égales, sans avantage marqué de part ni d'autre, la passèrent sur le champ de bataille. L'aube du lendemain vit recommencer cette lutte acharnée. Les Arabes, par un effort désespéré, parvinrent à entamer les lignes des chrétiens sur quelques points; mais les fortes épées des Franks firent un affreux ravage parmi ces agiles cavaliers, qu'un *bournous* flottant ou une légère cuirasse défendait mal de leurs coups. Sur ces entrefaites, un détachement chrétien, stimulé par la soif du pillage, ayant pénétré dans le camp arabe, pendant la chaleur du combat, une partie de l'armée musulmane, malgré les efforts de ses chefs, quitta le champ de bataille pour aller défendre ces dépouilles, que les soldats de l'Islam préféraient déjà au triomphe de leur foi. La confusion se mit dans leurs rangs; et les Franks, en chargeant à propos sur cette multitude en désordre, achevèrent sa défaite. Abdelrahman, après d'inutiles efforts pour ramener les fuyards, se jeta avec une poignée de braves au plus épais de la mêlée, et tomba bientôt sous les lances ennemies. Le sort de la journée fut dès lors décidé, et les chrétiens, achevant le pillage de ce camp qui renfermait les richesses d'une moitié de la Gaule, poursuivirent jusqu'à la nuit les débris de l'armée fugitive, que l'obscurité déroba à leurs coups.

Telle est la version arabe, conforme à celle d'Isidore, sauf un point important. Suivant ce dernier, les Arabes, après des pertes immenses, parvinrent à regagner leur camp, sans que la victoire fût complétement acquise aux chrétiens. Ceux-ci, impatients de

la compléter, attendaient le jour pour recommencer le combat; mais, frappés du silence profond qui régnait du côté ennemi, et redoutant quelque surprise, ils laissèrent le jour s'avancer avant d'oser pénétrer dans ce camp, défendu par la terreur que l'ennemi vaincu inspirait encore. Enfin, quelques éclaireurs s'aventurèrent jusqu'aux premières tentes, et, les trouvant désertes, ils s'assurèrent bientôt que l'armée musulmane avait décampé pendant la nuit, abandonnant la plus grande partie de ses bagages. Les chrétiens, plus occupés de s'enrichir des dépouilles de l'Aquitaine que de poursuivre ceux qui étaient venus les leur apporter, ne songèrent pas à pousser plus loin leur victoire.

Nous n'hésitons pas à préférer le récit des chroniqueurs arabes, qui d'ailleurs amplifient leur défaite plutôt qu'ils ne la diminuent : il semble peu vraisemblable que les Arabes à moitié vaincus soient rentrés paisiblement dans leur camp. D'ailleurs si Karl et ses soldats, pressés de recueillir les dépouilles des Arabes, se souciaient peu du stérile honneur d'achever leur défaite, Eudon avait à défendre ses états contre un ennemi poussé à bout par sa mauvaise fortune. Nous croyons donc volontiers avec Conde qu'Eudon, à la tête d'une partie de la cavalerie chrétienne, poursuivit jusqu'en Aquitaine l'armée fugitive, dont la retraite dut être plus prompte que ne l'avait été l'invasion. Plusieurs combats de détail eurent encore lieu dans cette retraite, difficile en pays ennemi, au milieu de populations aigries par leurs souffrances et qui avaient à venger tant d'injures [1].

[1] Conde ajoute que le *roi d'Afrank,* Karl Martel, poursuivit l'armée arabe jusque devant Narbonne, dont il entreprit le siége. L'erreur ici est

Cette mémorable bataille se livra un samedi du mois d'octobre 732. La perte des Arabes y est évaluée par tous les auteurs chrétiens à 375,000 hommes, nombre que nous avons déjà vu figurer à la bataille de Toulouse, si souvent confondue avec celle-ci. La dixième partie de ce nombre ne resta certainement pas sur le champ de bataille. Les pertes des chrétiens, plus nombreux que les Arabes, durent être moins fortes, à cause de la supériorité de leurs armures. C'est à cette bataille de Poitiers que Karl gagna son surnom de *Martel*, « pour ce que, dit la « chronique de Saint-Denis, comme li martiaus dé« brise et froisse le fer et l'acier, ainsi froissoit il et « débrisoit il tous ses ennemis[1]. »

Ainsi les bords de la Loire virent pour la première fois reculer cette conquête arabe qui, depuis Algésiras jusqu'à Tours, avait pendant vingt et un ans, avancé d'un pas chaque année. Vainqueur des Sarrasins, grâce à ces lois éternelles qui président à tout déplacement des peuples et des religions sur la face du globe, Karl, en refoulant l'invasion musulmane vers les Pyrénées, la rendit à ses véritables destinées, et la fit rentrer dans ses limites naturelles ; le sol et le climat combattaient pour lui : il n'eut qu'à laisser suivre sa pente au flot qui tendait de lui-même à se retirer.

évidente ; le chroniqueur confond avec le siége de Narbonne par Karl, en 737.

Un auteur arabe, cité par Reinaud, prétend même que les Aquitains, après la bataille de Poitiers, passèrent les Pyrénées sur deux points et s'emparèrent de Pampelune et de Gérone. Mais le fait n'est point confirmé, et est d'ailleurs peu probable.

[1] Remarquons que ce nom de *Martel* se trouve pour la première fois dans la chronique d'Adhemar, qui écrivait en 1029, trois siècles après la bataille de Poitiers.

Tous les historiens ont répété l'un après l'autre que Karl avait sauvé la chrétienté, et que, sans lui, l'islamisme, prenant l'Europe à revers par l'Espagne et par l'Italie, s'y établissait pour ne plus la quitter. Mais le danger, quoi qu'on en dise, ne fut jamais aussi grave. De ce côté des Pyrénées, l'Europe n'avait plus à redouter des Sarrasins que des *algarades* plus ou moins heureuses. Le sud même de la Gaule, où ils retrouvaient pourtant des mœurs et un climat qui ressemblaient à ceux du midi de l'Espagne, ne devait pas leur rester longtemps. Disons plus, au delà de ce littoral vraiment africain de la Péninsule qui s'étend de Gibraltar au Tage et à l'Èbre, la domination arabe ne put jamais s'acclimater. Tolède même n'était qu'un appendice de leur empire. Tolède comme Saragosse appartenaient de droit, par leur sol et par leur climat, à l'Espagne chrétienne, qui les reconquit plus tard, et qui, emportée à son tour sur sa pente, ne devait plus s'arrêter qu'aux bords de la mer qui la sépare de l'Afrique.

« Les mauvaises nouvelles sont ailées », dit un poëte arabe : le bruit de la bataille de Poitiers se répandit bientôt dans toute la Péninsule, et y sema la consternation. Il traversa le détroit et alla en Afrique et jusqu'en Syrie jeter la douleur dans l'âme des fidèles croyants. Mais l'Emir d'Afrique, Obeïdah, tout en voyant dans ce revers un décret de la Providence, ne laissa pas ses frères abattus sous la main de ce Dieu qui les châtiait. Il envoya aussitôt un nouvel Emir, Abdelmelek ben Cotan, avec de nombreux renforts, pour recueillir les débris de l'armée arabe, et succéder à Abdelrahman. Même avant l'arrivée

de l'Emir, les troupes de la frontière, par un mouvement spontané, s'étaient portées au-devant des fugitifs pour protéger leur retraite. Ceux-ci, n'osant reprendre, au milieu de populations ennemies, la route qu'ils s'étaient frayée de Pampelune jusqu'à Bordeaux, se dirigèrent par Narbonne vers le côté des Pyrénées le plus accessible. Bientôt Abdelmelek arriva près de la frontière, et, trouvant les troupes saisies de ce découragement funeste qu'un revers entraîne toujours à sa suite, il leur rappela les saintes guerres que leurs pères et eux avaient soutenues pour la foi de l'Islam. « La guerre, leur dit-il, est l'escalier du paradis; l'en« voyé de Dieu se glorifiait d'être le *fils de l'épée*, et « reposait sur le champ de bataille à l'ombre des « drapeaux enlevés à l'ennemi. La victoire, la défaite « et la mort sont dans la main du Tout-Puissant, qui « exalte aujourd'hui celui qu'il a humilié hier. » Ces belliqueuses prédications, familières aux généraux arabes, produisirent leur effet accoutumé. Les Musulmans ne demandèrent plus qu'à marcher en avant.

Mais « la fortune est femme, et elle n'aime pas les « vieillards ». Abdelmelek était âgé de 90 ans, et, bien que sous ses cheveux blancs son cœur battît encore d'une ardeur guerrière, ses débuts en Aquitaine ne furent pas heureux. Les chrétiens reprirent la plupart des places qu'avaient occupées les Arabes; et les soldats d'Abdelmelek, rebutés par l'avarice et la dureté leur chef[1], lui attribuèrent le mauvais succès de leurs armes. Le khalife lui-même lui écrivit pour lui demander « comment il se faisait que toutes

[1] Ebn Khaldoun, ap. Ahmed el Makari; Isid. Pacens.

« ses entreprises contre les hommes d'Afrank lui réussissaient mal. »

Abdelmelek voulut tenter un dernier effort et essayer de la route frayée aux Arabes par Abdelrahman, à travers cette vallée de Roncevaux, si funeste à toutes les invasions. Mais les farouches habitants de ces monts[1] se liguèrent avec les tempêtes toujours déchaînées dans ces étroits défilés, gigantesques escaliers qui semblent monter vers les nuages. Les Vascons et les pluies, ces redoutables pluies du Midi qui changent tous les sentiers en torrents, tous les ravins en lacs, et minent le chemin sous les pas du voyageur, eurent bientôt raison de l'armée arabe, et la forcèrent de se replier sur l'Èbre après cette tentative infructueuse, qui lui coûta plus cher qu'une bataille perdue. L'armée imputa encore une fois ses revers à ce malheureux Emir, qui semblait né sous une mauvaise étoile[2], et le khalife, prenant parti contre lui avec la fortune, lui donna pour successeur Okbah ben al Hegag, qui venait de se signaler en réprimant une des continuelles séditions des Berbers (octobre 734).

[1] Voici en quels termes Isidore parle des habitants chrétiens de ces monts; peut-être y pourrait-on voir une allusion à la révolte de Pelayo, dont il n'aurait pas parlé en d'autres termes : « A Corduba exiliens cum omni manu publica, subvertere nititur pyrenaïca juga, et expeditionem per loca dirigens angusta, nil prospere gessit, convictus (Abdelmelek) de Dei potentia a quo christiani tandem perpauci, montium pinnacula (*pinacles*) retinentes, præstolabant misericordiam, et devia appetens loca... »

[2] Isidore trace un singulier tableau de l'Espagne sous Abdmelek ; il la compare, au temps de sa prospérité, à une grenade fleurie : « Abdelmelek Hispaniam post tot tantaque prælia repperit omnibus bonis repletam et ita floride post tantos dolores repletam ut diceres augustalem esse *malogranatum*... Tantam in eam per 4 annos irrogat petulantiam ut paulatim labefacta maneat exsiccata et ex eo tempore declinando exstet ut mortua. » Si ce tableau du bonheur de l'Espagne n'est pas une exagération de rhétorique barbare, il faut en faire honneur à Okbah.

Nous trouvons dans Fauriel quelques curieux détails sur l'élection d'Okbah, traduits par lui de l'histoire anonyme de la conquête de l'Espagne jointe à la chronique d'ebn el Kauthir[1] : « Lorsque Obeïd Allah fut nommé gouverneur de l'Égypte, Okbah, qui était connu de lui, vint aussitôt le trouver, dans l'espoir d'en obtenir du service; Obeïd Allah était entouré d'une compagnie nombreuse au moment où Okbah parut en sa présence, et pour lui faire honneur, il le fit asseoir avec lui sur le même coussin. Le gouverneur avait des fils présents à cette réception; c'étaient des jeunes gens pleins d'arrogance et de présomption; ils furent choqués de voir leur père, le second personnage de l'empire, traiter avec tant de distinction un homme que, suivant eux, il aurait suffisamment honoré d'un de ses regards. Ils murmurèrent, et poussèrent l'insolence jusqu'à reprocher en termes amers à leur père sa considération pour Okbah. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu t'abaisser « ainsi avec un sauvage, avec un chétif Arabe du dé- « sert, et cela en présence des plus nobles chefs de « Koreïsch et des vrais Arabes? Ne crains-tu pas de « déplaire à ceux-ci, et que leur inimitié ne retombe « sur nous? Et si le commandeur des croyants vient « à être informé de la préséance que tu accordes à cet « homme obscur sur d'illustres Koreïschites, penses- « tu qu'il n'en sera pas mécontent? — Mes enfants, « répondit Obeïd Allah avec douceur, vous me dites « là des choses graves; j'avoue qu'elles ne m'étaient « point venues à l'esprit, mais je vous promets d'y « penser. »

[1] Le manuscrit arabe est à la Bibliothèque royale.

« Le lendemain matin, il convoqua une réunion plus solennelle et plus nombreuse que celle de la veille, envoya chercher Okbah, le fit asseoir au milieu de l'assemblée, et prit lui-même place au-dessous de lui. Quand tout le monde fut venu, Obeïd Allah fit appeler ses fils, qui, en arrivant, furent fort étonnés de tout ce qu'ils virent, ne soupçonnant pas où leur père en voulait venir. Obeïd Allah se leva alors avec dignité, commença par louer Dieu et par invoquer le Prophète; après quoi, s'adressant à l'assemblée, il dit : « O vous tous, hommes qui m'écoutez et qui avez en-« tendu hier mes fils insulter l'homme que voici (il « désignait Okbah de la main), j'atteste devant Dieu « et devant vous que cet homme est Okbah, fils d'el « Hedjadj, du plus noble sang de Lareth. C'est Eblis « (le démon) qui a parlé par la bouche de mes fils, et « je viens ici aujourd'hui pour écarter, s'il se peut, « de leurs têtes la malédiction réservée aux pervers « et aux ingrats, en faisant à Okbah la réparation qui « lui est due. »

« Là-dessus Obeïd se tut un moment, et ses paroles furent vivement applaudies de toute l'assemblée. Ses fils humiliés se levèrent pour se retirer; mais il les contraignit de rester. Se tournant ensuite vers Okbah : « Mon seigneur, lui dit-il, il t'est dû ici quelque « chose, et c'est par moi. Choisis de l'Afrique ou « de l'Espagne : celui de ces deux gouvernements « qui te plaira le plus est à toi. » Okbah choisit l'Espagne, en disant : « C'est un pays de guerre continue, « et cette guerre est celle que j'aime. » Et Obeïd Allah le nomma gouverneur de l'Espagne.

Tous les walis des provinces de l'Espagne tremblèrent, à l'arrivée d'Okbah, devant son renom de sé-

vérité et de justice. Cette crainte était fondée, car, à peine arrivé en Andalousie, il déposa ceux que leur avarice ou leur cruauté avait rendus odieux aux habitants, et couvrit de sa tutelle les faibles et les opprimés; il punit les concussions des percepteurs d'impôts et rétablit l'ordre dans les finances. Non moins zélé pour la cause de la religion que pour les intérêts du khalife, il fonda un grand nombre de mosquées, et y attacha des prédicateurs pour enseigner la religion au peuple; il établit dans les villes et jusque dans les villages des *khadis*, chargés de juger les procès, de concilier les différends et de conserver la paix dans les familles. Il paraît que, même sous la domination arabe, les bandits pullulaient déjà sur ce sol montagneux de la Péninsule: l'Emir organisa une sorte de gendarmerie ambulante, qui, sous le nom de *kaschefs*, ou découvreurs[1], devait incessamment parcourir le pays et veiller à la sûreté des routes. Il établit dans chaque village une école, qu'il dota avec les fonds de l'état, et effaça toute inégalité dans la répartition des impôts. C'est de l'Emirat d'Okbah que date la véritable organisation de l'Espagne musulmane, abandonnée jusqu'ici au hasard ou au caprice du khalife dans le choix de l'homme dont dépendait sa destinée[2].

Les vertus d'Okbah lui avaient déjà concilié l'amour du peuple, lorsque l'Emir d'Afrique, voulant opposer

[1] Conde, à qui nous empruntons tous ces détails, compare les *kaschefs* aux *cuadrilleros* de la sainte Hermandad.

[2] Il paraît, d'après Isidore, qu'Okbah fit faire un recensement de l'Espagne chrétienne et musulmane, *descriptionem populi*. Du reste, le chroniqueur chrétien rend pleine justice aux vertus de l'Emir: « Abstemius ab omni occulta datione, neminem *nisi per justitiam propriæ legis* damnat. » Témoignage précieux qui atteste que les chrétiens étaient jugés d'après leurs lois et par des juges de leur religion.

aux populations remuantes du Magreb un général qui les avait déjà vaincues, et dont le nom leur rappelait celui d'un de leurs conquérants les plus redoutés, rappela brusquement Okbah en Afrique. L'Emir d'Espagne, souverain dans ce pays, n'était qu'un sujet Caïrwan, et joignit au mérite de l'obéissance celui de la promptitude; il s'embarqua avec un corps de cavalerie d'élite, et, au bout de quelques jours, il était à Tanger, où il défit les Berbers révoltés, sans même attendre les renforts qu'on lui envoyait (737).

Mais l'absence d'un chef tel qu'Okbah se fit bientôt sentir en Espagne : la désunion se mit parmi les walis entre lesquels il avait partagé le commandement. Le seul Abdelmelek, qu'Okbah, après l'avoir trouvé innocent des griefs qu'on lui imputait, avait appelé au poste important de commandant de la cavalerie de la frontière, sut maintenir la discipline dans ses troupes et l'ordre dans la province qu'il gouvernait. Quelques révoltes des chrétiens ayant éclaté dans les montagnes de *Gouf*, c'est-à-dire la Biscaye ou les Asturies, Abdelmelek les réprima avec vigueur et succès. « Il marcha, nous disent les Arabes, à la chasse « de ces bêtes fauves, et les poursuivit de montagne « en montagne, de défilé en défilé, jusqu'à ce qu'é- « pouvantés par l'atroce rigueur des châtiments qu'il « infligea à ses prisonniers, ils prirent le parti de se « soumettre. » Les historiens arabes ne parlent pas de la mort de Pelayo, arrivée dans cette même année 737; sans doute ils l'ignoraient, ou le fondateur de la monarchie espagnole ne fut pour eux qu'un obscur bandit.

Il ne fallut pas moins de quatre ans à Okbah pour achever la soumission des Berbers, et lorsqu'il revint

en Espagne il trouva détruit presque tout le bien qu'il y avait fait. Les walis, plus occupés de leurs rivalités que du bonheur des peuples ou du progrès de l'Islam, n'avaient songé à aucune entreprise au delà des frontières. Abdelmelek était le seul qui eût préféré le bien public à ses intérêts : aussi Okbah lui témoigna-t-il hautement sa satisfaction, et écrivit-il au khalife pour lui désigner Abdelmelek comme le plus digne de succéder à l'Emirat, que sa santé détruite le forçait d'abdiquer. Il lui envoya en même temps de nombreux renforts pour garder la frontière, et pour tenter même au besoin une expédition sur la terre d'Afrank. Mais sa maladie s'aggrava bientôt, et cette noble vie, usée au service de l'Islam sous le ciel brûlant de l'Afrique, s'éteignit à Cordoue, dans cette même année 741 [1].

Depuis les premiers temps de la conquête, aucun Emir n'avait été aussi regretté de l'Espagne. Si la rébellion d'Afrique n'eût réclamé le courage d'Okbah, il eût probablement tenté dans la Gaule du sud quelque grande expédition, et vengé peut-être Abdelrhaman sur cette terre que convoitaient et maudissaient à la fois tous les fidèles croyants. Mais en combattant les Berbers [2], ces dangereux auxiliaires

[1] Murphy, qui a travaillé sur d'autres sources arabes, moins nombreuses que celles de Conde, prétend d'après ben Kaldoun, qu'Abdelmelek, en 739, arracha par force le commandement à Okbah, et le priva de la vie ou le força de quitter le pays pour se retirer à Carcassone, où il mourut. Cette version est adoptée par Fauriel. Enfin, selon el Razi, ce fut le peuple qui se souleva contre Okbah et le déposa en décembre 740. Conde se contredit grossièrement sur ce point, aux pages 96 et 144.

Remarquons en passant qu'en dépit du rôle des Berbers pour la propagation de la foi par le glaive, la morale religieuse, et les minutieuses observances qui la remplacent sont également relâchées dans l'Afrique musulmane. Les ablutions y sont négligées, la chair de porc et les boissons enivrantes y sont d'un usage général; la notion de l'unité de Dieu,

des Arabes, et instruments nécessaires de leurs conquêtes dans tout le sud de l'Europe, Okbah rendit un service plus réel au khalife et à l'unité de l'empire musulman : car là était le danger, et, dans l'avenir, la ruine du khalifat.

Mais les dissensions des Arabes et des Berbers avaient un contrepoids en Gaule : c'étaient les dissensions des chrétiens, et la haine profonde des habitants du midi de cette contrée, chez qui vivaient encore les élégantes traditions de la culture romaine, pour ces sauvages Austrasiens qu'avait attirés du fond de la Germanie la soif du pillage. Les Arabes, par la douceur de leur domination et leur tolérance éclairée pour le culte national, avaient détruit peu à peu les haineuses préventions des vaincus; la Septimanie se façonnait à leur joug, que rendaient plus léger les vertus d'Youssouf ben Abdelrahman el Fehri, wali de Narbonne, aimé des Musulmans et des chrétiens.

Résumons en quelques lignes, et en revenant un peu sur nos pas, l'ensemble des opérations des Arabes dans la Gaule. Karl Martel, vainqueur à Poitiers, avait à recueillir les fruits de cette victoire : il avait à choisir entre deux conquêtes, celle de l'Aquitaine et celle

qui plane sur toutes les puérilités du Koran, disparaît sous les pratiques grossières d'une idolâtrie plus vieille que l'islamisme sur le sol de l'Afrique.

Un illustre voyageur, Niebuhr (*Description de l'Arabie*, p. 16-24), nous apprend de quelle étrange manière les Bédouins justifient leur tiédeur pour la religion de Mahomet. « Cette religion, disent-ils, ne peut avoir été instituée pour nous. Nous n'avons point d'eau dans nos déserts : comment pourrions-nous faire les ablutions? Nous n'avons point d'argent : comment pourrions-nous faire des aumônes ? Le jeûne est un commandement dérisoire pour des gens qui jeûnent toute l'année; et si Dieu est partout, pourquoi serions-nous obligés d'aller à la Mecque pour l'adorer ? »

de la Provence, qui, une fois soumise, lui permettrait de prendre la Septimanie à revers. L'Aquitaine, vengée des Arabes par la journée de Poitiers, pouvait renouer avec eux, comme l'avait fait Eudon, une de ces alliances où l'intérêt fait taire la foi, alliances si fréquentes dans l'histoire.

La Provence, au contraire, morcelée en une foule de petites seigneuries indépendantes, débris de l'ancien royaume de Burgundie, offrait une proie plus sûre et plus facile. Aussi Karl, dès 733, dirigeant ses armes de ce côté, s'était-il avancé sans obstacles jusqu'à la Durance, après s'être emparé chemin faisant de Lyon et d'Avignon; mais il s'était arrêté devant Arles et Marseille, cités trop puissantes pour qu'on pût les enlever d'un coup de main; et, rappelé en Aquitaine par la mort d'Eudon, il avait laissé en Provence sa route tracée pour une seconde invasion.

Les Arabes, maîtres du sud de la Gaule jusqu'au Rhône, confinaient ainsi avec les nouvelles possessions de Karl, et les Provençaux, trop faibles pour résister à tous deux, n'avaient plus qu'à choisir leur maître. Le choix fut bientôt fait: Mauronte, un des seigneurs les plus puissants de la Provence, et que quelques historiens franks appellent duc de Marseille, se décida à invoquer l'appui des Arabes de Narbonne contre Karl (734).

L'histoire n'a gardé aucune trace de ce singulier traité, qui prouve que les Arabes eux-mêmes, grâce aux analogies de mœurs et de climat qui rapprochent l'un de l'autre tous les peuples méridionaux, étaient encore moins antipathiques à la Provence que les conquérants du Nord. La Provence, en se donnant aux Arabes, leur épargnait la peine de la conquérir :

aussi les conditions du traité durent-elles être favorables. Rien du reste ne fut changé en Provence : religion, lois, autorités, domaines, tout fut respecté dans cette sorte de conquête à l'amiable, qui n'eut que le tort de ne pas durer. Youssouf, en vertu du traité conclu, entra paisiblement dans Arles[1].

Les Arabes avaient promis à la Provence paix et protection; mais ils ne s'étaient point interdit de tenter quelques coups de main sur les possessions franques au delà de la Durance. Grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées, ils s'emparèrent sans coup férir d'Avignon, appelée par eux la *roche d'Anyoun*, parce que la ville n'occupait alors que la colline où s'élève aujourd'hui le palais des papes, chassèrent les bandes de Karl de leurs domaines, et dévastèrent tout le pays[2]. Ils continuèrent ensuite vers le nord, et enlevèrent, jusques et y compris Lyon, toutes les villes qui bordent le Rhône.

Okbah, pendant son court Emirat, avait compris de quelle importance il était pour lui d'appuyer ce mouvement hardi des Arabes de Septimanie vers le nord, et de refouler à tout prix Karl Martel au delà de la Saône et de la Loire. Il se préparait à marcher en personne au secours d'Youssouf, lorsqu'il fut, comme nous l'avons vu, brusquement rappelé en Afrique.

D'un autre côté, Karl n'était pas homme à se laisser dépouiller sans résistance du fruit de sa première campagne en Provence.

[1] La Chronique de Moissac l'accuse d'avoir pillé les trésors de la ville et ravagé toute la province; fait assez peu probable, d'après le caractère de Youssouf et les relations des deux peuples.

[2] Castrum Avenione munitissimum per fraudem quorumdam provincialium ceperunt, comitatumque illum obtinuerunt. (*Annal. Metens.*)

Au printemps de 737, il se mit en route, au moment où Okbah faisait ses préparatifs pour une expédition en Aquitaine. Les Arabes ayant abandonné Lyon, situé hors des limites naturelles de leur domination, Karl s'en empara sans coup férir. Mais la garnison arabe se replia sur Avignon, qui, défendue d'ailleurs par sa position sur un roc escarpé, fit une vigoureuse résistance. Il était pour les Franks de la plus haute importance de s'emparer de cette ville, clef du Rhône et de la Durance : ils construisirent des machines, et, après un siége en forme, finirent par prendre Avignon d'assaut. Irrités de la résistance qu'ils avaient éprouvée, ils firent main basse sur la garnison arabe, et même sur les habitants [1], et livrèrent la ville aux flammes. Cependant elle ne fut pas complétement détruite, puisque Karl y laissa une garnison. De là, tournant brusquement à droite, à travers les riches campagnes de la Septimanie, qu'il dévasta sur son passage, il marcha droit sur Narbonne, pour attaquer ainsi les Musulmans au centre de leur puissance.

Toutefois Narbonne ne fut pas prise au dépourvu. Okbah, prévoyant le danger, avait envoyé, avant de partir pour l'Afrique, un renfort considérable. Cette petite armée, craignant sans doute de ne pas trouver libres les passages des Pyrénées, s'embarqua en Catalogne; et, débarquant près de Narbonne, elle cherchait à y pénétrer lorsque Karl, marchant à sa rencontre avec sa résolution ordinaire, la tailla en pièces et fendit lui-même la tête à son chef d'un coup de sa francisque.

[1] Chron. de Moissac. — *Annal. Metens.*, apud dom Bouquet, t. II.

Karl, se flattant que cette victoire ferait tomber devant lui les portes de la ville, revint en presser le siége; mais il y trouva une résistance opiniâtre, et le siége traîna en longueur. Fatigué de ces lenteurs, il laissa une partie de ses troupes sous les murs de la ville, et parcourut la Septimanie, vengeant à la fois sur les Goths et sur les Arabes la résistance de Narbonne. Beziers, Agde, Maguelone, furent inhumainement pillés; Nîmes, cité bien plus importante encore, puisqu'elle liait Narbonne avec la Provence, et ouvrait aux Arabes le bassin du Rhône, attira surtout la colère du vainqueur. Il en fit abattre les murailles, et essaya d'incendier les *arènes*, ce colossal amphithéâtre que Rome a légué, avec le pont du Gard, à la cité toute romaine de *Nemause*. Les vains efforts des Barbares pour détruire cette œuvre impérissable ne servirent qu'à attester sa force et leur impuissance. La flamme noircit ses vastes arceaux, où sa trace se voit encore aujourd'hui : mais pas un de ces blocs, que l'on a peine à croire remués par la main des hommes, ne se détacha de leurs voûtes, et l'indestructible ciment qui les lie ne fut pas même entamé.

Karl, qui se défiait de sa conquête, prit des otages dans toutes les villes dont il s'empara, et emmena une foule de captifs, que ses soldats chassaient devant eux : car Franks et Sarrasins, Barbares du Nord et Barbares du Midi, semblent, à cette époque désastreuse, lutter ensemble de mépris pour l'espèce humaine; et encore, dans cette triste rivalité, les Franks dépassent-ils les Arabes de bien loin. Impitoyables dans le combat, mais humains et tolérants après la victoire, les Arabes ont des alliés et des sujets, mais

les Franks n'ont que des ennemis, et le *væ victis* de Rome n'a jamais été plus durement appliqué.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la haine profonde que les Franks ont laissée dans le midi de la Gaule. Cette haine qui fit accueillir à la Septimanie et à la Provence les Sarrasins, d'abord si redoutés, s'est continuée à travers les siècles, et dure peut-être encore. On sait que de luttes et de sang il a fallu pour cimenter ensemble ces deux races, aussi dissemblables que le ciel sous lequel elles habitaient, et pour former de leur réunion le puissant édifice de l'unité française.

Ce n'était pas sans motif que Karl avait quitté si précipitamment le siége de Narbonne et traversé en hâte la Septimanie, dévastée plutôt que conquise. Theodoric IV (Thierry), qui régnait de nom en Neustrie sous la tutelle de son redoutable maire du palais, venait de mourir (737) et il fallait aller recueillir son héritage. D'ailleurs les Franks, gorgés de butin, avaient hâte de s'en retourner chez eux, jouir des fruits de leur conquête. Karl revint donc en Neustrie, où sa seule présence déconcerta toutes les trames de ses ennemis; et, dédaignant de prolonger plus longtemps ce mensonge de royauté qu'il avait fait assez durer, il régna désormais, mais sans le titre de roi, jusqu'à la fin de sa grande et laborieuse vie.

A peine Karl avait-il quitté la Septimanie, que Mauronte et les Arabes d'Arles, aidés par la haine des populations gauloises contre les Franks, repassèrent la Durance et reprirent Avignon, en 738. Tout le pays environnant retomba au pouvoir des Arabes; il est même probable qu'ils poussèrent leurs conquêtes plus

loin, pendant que Karl était occupé vers sa frontière du nord par ses guerres contre les Saxons.

Mais, au mois de mai 739, Karl, avec cette prodigieuse activité qui le multipliait en quelque sorte sur tous les points de son empire, entre en Provence à la tête d'une armée franque ; il appelle en même temps à son secours Leutbrand, roi des Lombards[1], race germaine que rapprochait des Franks le souvenir d'une commune origine. Les deux chefs réunissent leurs forces, et s'emparent sans peine d'Avignon et de la forte cité d'Arles, capitale de la Provence, et clef du Rhône et de la mer. Arles toutefois ne céda pas sans résistance. Les Arabes, chassés de cette ville, repassèrent le Rhône, en abandonnant aux Franks toute la rive gauche, pour se réfugier en Septimanie. Quelques bandes indisciplinées se retirèrent avec Mauronte à l'extrémité de la Provence; mais Karl les y suivit et les chassa de rochers en rochers, sans leur laisser le temps de prendre pied nulle part. La Provence, depuis lors, fut définitivement perdue pour les Arabes, et le Rhône devint la limite orientale de leurs possessions en Gaule. Karl, rappelé par ses projets sur l'Aquitaine, que gouvernait Hunald, fils d'Eudon, se contenta d'établir en Provence sa domination d'une manière un peu plus stable, et partagea à ses leudes les riches domaines qu'ils venaient de conquérir; mais la mort le surprit (741) au milieu de ses vastes projets d'agrandissement de la race car-

[1] L'épitaphe de Leutbrand fait foi de cette expédition :

Roma suas (ejus) vires, jamdudum milite multo
Obsessa, expavit; deinceps tremuere feroces
Usque Sarraceni, quos depulit impiger, ipsos
Cum premerent Gallos, Carolo poscente juvari.

lovingienne, maîtresse déjà de la moitié de l'Allemagne et de la Gaule presque entière; et la Provence, soumise à contre-cœur, se hâta, sitôt Karl mort, de congédier les Franks, sans rappeler les Arabes.

Mais il est temps de revenir en Espagne, où la mort d'Okbah avait livré l'empire de Cordoue aux dissensions des walis et aux inimitiés incessantes des deux races arabe et berbère. Toutefois, c'est en Afrique qu'il nous faut chercher l'origine de ces sanglantes discordes qui allaient de nouveau passer le détroit pour venir se continuer en Espagne : l'Afrique, en effet, n'avait pas comme l'Espagne accepté sa servitude, et attestait assez par ses séditions toujours renaissantes combien le joug lui était lourd. La conquête, tolérable dans la Péninsule, avait été dure et oppressive en Afrique, surtout depuis que le luxe des khalifes absorbait à lui seul presque tous les revenus de leur vaste empire. Les Emirs, sans cesse révoqués, mettaient à profit leur courte domination, pour s'enrichir d'abord, et acheter avec le produit de leurs exactions la durée de leur pouvoir : c'était l'avidité des préteurs de Rome jointe au fanatisme des haines religieuses, que Rome avait du moins ignorées. De là ces continuels soulèvements des Berbers, de là enfin la terrible guerre que nous allons raconter, et qui, commencée en Afrique, alla ensanglanter l'Espagne et ébranler l'empire arabe de Cordoue.

Le khalife, pour aider Okbah à combattre l'insurrection berbère, lui avait envoyé un corps de seize mille Syriens, tous cavaliers d'élite. Ce corps s'était grossi en route d'une foule d'aventuriers égyptiens,

sous les ordres d'un chef habile et brave, Kolthoum ben Zeyad. Après le départ d'Okbah, Kolthoum, se mettant à leur tête, rencontra les Berbers près de Tanger; leur chef Maïssara, à la tête d'une multitude indisciplinée, sans armes défensives et presque sans chevaux, osa lutter contre une armée régulière et contre la cavalerie syrienne, une des premières du monde. Il fit remplir de pierres des outres desséchées, et ses troupes, en les agitant à grand bruit, effrayèrent les chevaux syriens, ce qui répandit le désordre dans les rangs. Une déroute effroyable s'ensuivit, et vingt-cinq mille Arabes restèrent sur le champ de bataille. Le vieux Kolthoum mourut de la mort d'un héros et d'un saint, un verset du Koran à la bouche, et les débris de son armée se rallièrent sous la conduite de son neveu Baledji, désigné d'avance par le khalife pour lui succéder [1].

L'Emir d'Afrique, instruit de la défaite et de la mort de Kolthoum, se hâta de marcher lui-même au secours des Syriens, pour écraser cette révolte, la plus dangereuse qui eût encore compromis l'empire du khalife. Les rebelles, instruits de son approche réunirent toutes leurs forces; leurs alliés, les nègres de Sous et de Masmoudah, qu'Isidore nous dépeint avec une pagne [2] pour tout vêtement, envoyèrent aussi leurs innombrables bataillons. L'armée arabe

[1] Une impénétrable obscurité entoure l'histoire de cette guerre. Fauriel, qui a travaillé sur les sources arabes, ne parle que d'une seule bataille livrée en Afrique. J'ai préféré la version de Conde, confirmée par Lembke. Le détail des outres desséchées est emprunté à Fauriel. Conde, dans ce récit comme dans toute son histoire, a le tort grave de n'avoir pas assez distingué les Arabes des Berbers, distinction qui est la clef de toute l'histoire de l'Espagne musulmane.

[2] Mauri nudi, præpendiculis tantum ante pudenda præcincti, e montanis locis prosiliunt.

était divisée en trois corps : Baledji commandait les Égyptiens; Thaalaba, son lieutenant, était à la tête des Syriens et des Arabes; et l'Emir d'Afrique, général en chef, commandait les milices d'al Magreb, illustres débris des conquérants de ce pays.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Masfa, près du détroit de Gibraltar (742), et engagèrent le combat avec des cris sauvages. Des deux côtés le courage était égal, et la haine tenait lieu aux Berbers de la discipline et des armes qui leur manquaient. Les chevaux arabes, moins habitués à la poussière et aux feux du soleil africain, cédèrent aux chevaux maures, plus endurcis à la fatigue[1]. Enfin, vers le milieu du jour, après une lutte acharnée, la cavalerie arabe lâcha pied, et la bataille fut perdue. Les Berbers firent des fugitifs une effroyable boucherie. Baledji et Thaalaba, à force de valeur, parvinrent à se faire jour à la tête de dix mille cavaliers syriens, l'élite de l'armée; ils recueillirent en route un nombre à peu près pareil de fuyards, et cherchèrent un asile dans Tanger, qui les repoussa, puis dans Ceuta, où ils se fortifièrent. Les Berbers, désespérant d'emporter la ville d'assaut, prirent le parti de l'affamer en ravageant les campagnes qui l'entourent, et les Syriens, réduits à la plus affreuse disette, n'eurent plus d'autre ressource que d'implorer les

[1] Voici le singulier tableau qu'Isidore trace de cette bataille : « Mauri... tetrum colorem equis pulchrioribus demonstrando et albis dentibus confricando, unde equites ægyptii resiliunt fugiendo. Sed illi dum amplius impressionem faciunt desperando, equites Arabum sine morâ ob cutis colorem dissiliendo, terga verterunt. » On remarquera les assonances qui reviennent régulièrement à la fin de chaque phrase, dans cette espèce de prose rimée, qui sans doute tenait lieu de poésie à une langue et à un siècle barbares.

secours de leurs frères d'Espagne et la pitié d'Abdelmelek, que le khalife avait confirmé dans son titre d'Emir.

La nouvelle de la défaite des Syriens avait produit en Espagne une impression profonde. Les Arabes de l'Andalousie voyaient avec douleur la honte des armes du khalife et le triomphe de ces Berbers détestés; toutes leurs sympathies se réveillèrent pour leurs frères captifs dans Ceuta, qu'ils brûlaient de secourir. Mais le nouvel Emir, vieux et défiant, ne se souciait nullement de compromettre le repos de l'Espagne, en y appelant ces étrangers, aigris par le malheur, et dont la fortune était encore à faire. Il refusa donc à Baledji les secours qu'il lui demandait, et traita en ennemis les soldats du Prophète, laissant aux Berbers et à la faim le soin de le délivrer d'eux.

Les pieux Musulmans, indignés de ce refus, et prenant en pitié la détresse des Syriens, résolurent de les secourir en dépit de l'Emir : un des plus riches habitants de Cordoue, Zeyad ben Amrou, leur envoya deux vaisseaux chargés de provisions. Mais Abdelmelek, ayant appris la généreuse désobéissance de Zeyad, lui fit arracher les yeux et le fit pendre entre un chien et un cochon, pour intimider par ce cruel châtiment quiconque songerait à l'imiter.

Cependant le bruit de la double victoire des Berbers d'Afrique s'était répandu parmi leurs frères d'Espagne qui habitaient, comme derniers venus, le nord de la Péninsule. A cette nouvelle inespérée, leur haine longtemps contenue éclata avec transport. Sur divers points, et surtout en Galice, ils se soulevèrent à la fois; les uns marchèrent sur Tolède, qui avait pour wali Ommyah, fils de l'Emir; les autres sur

Cordoue, où commandait Abdelrahman, fils d'Okbah; et d'autres enfin vers la côte, pour empêcher le débarquement des Syriens.

Mais l'énergie d'Abdelmelek fit face au danger sur tous les points, et la vigueur de cette âme que les années n'avaient pu abattre sembla être passée dans l'âme de ses lieutenants. Abdelrahman défit les insurgés de Cordoue, et Abdelmelek ceux de Tolède, vaillamment défendue par son fils. L'Emir victorieux marcha ensuite vers Cordoue, mais les rebelles, ayant reçu des renforts d'Afrique, reprirent la campagne et battirent Abdelrahman d'abord, puis le vieil Émir, qu'ils forcèrent de se renfermer lui-même dans Cordoue[1].

Dans cette extrémité, Abdelmelek se rappela qu'il avait dans Ceuta près de vingt mille alliés, ennemis des Berbers comme lui, et qu'il pouvait opposer aux révoltés. Exploitant jusqu'au bout, avec une dureté impitoyable, la détresse des Syriens, il leur offrit de les faire transporter en Espagne, mais en se réservant le droit de les renvoyer en Afrique quand il le jugerait à propos, et en exigeant d'eux des otages. Baledji accepta tout, pressé de tirer à tout prix ses Syriens de cette ville funeste de Ceuta, qui allait devenir leur tombeau.

Ses troupes arrivèrent à Cordoue dans un dénûment qui émut le cœur de tous les fidèles Musul-

[1] Conde, en affirmant que les Berbers révoltés d'Andalousie furent renforcés par les 10,000 Syriens de Baledji, commet évidemment un non-sens. A qui persuadera-t-on que ces ennemis irréconciliables des Berbers, après deux défaites successives, aient pris tout d'un coup pour alliés ceux-là mêmes dont ils brûlaient de se venger? Il faut n'avoir aucune idée de la puissance de ces haines héréditaires qui séparaient les deux races. Pourquoi faut-il que l'homme qui a créé l'histoire de l'Espagne arabe ne l'ait pas mieux comprise?

mans : on s'empressa de leur fournir des armes et des vêtements, tout ce qui pouvait leur faire oublier leurs longues souffrances. L'armée syrienne, brûlant de venger dans le sang berber la défaite de la Masfa, se joignit aux Arabes andalous, commandés par le wali de Cordoue, et marcha contre les révoltés, qu'elle rencontra non loin de Tolède. Le combat fut bientôt décidé; les Berbers, taillés en pièces, laissèrent la moitié des leurs sur le champ de bataille; le reste se dispersa dans tous les sens, et la révolte parut complétement réprimée. Baledji, vengé de ses ennemis, n'avait plus désormais de compte à demander qu'à ses alliés[1].

Abdelmelek, du jour où il avait cessé d'avoir besoin des Syriens, n'avait plus vu en eux que de dangereux auxiliaires qu'il fallait éloigner à tout prix. Il voulut, aux termes du traité, les renvoyer en Afrique; mais ceux-ci, las de leur vie aventureuse, avaient pris goût aux délices de l'Andalousie et ne voulaient plus la quitter. Baledji d'ailleurs n'avait point oublié le refus de l'Emir, sa froide indifférence pour leur détresse et l'odieux calcul qui l'avait exploitée : feignant donc de ne pas être d'accord sur les conditions du traité, il marcha sur Cordoue, se fit livrer par les habitants le vieil Emir, et, sans égard pour ses cheveux blancs, il lui infligea le même traitement que celui-ci avait naguère infligé à Zeyad : il le pendit sur le pont de Cordoue entre un chien et un cochon, et les Syriens devenus, par un jeu de la fortune, de pro-

[1] Conde, dont le récit est fort incomplet, confond cette bataille avec celle qui força Abdelmelek à se réfugier dans Cordoue, et des deux n'en fait qu'une. J'ai suivi de préférence la version de Fauriel, qui a travaillé sur des sources arabes inconnues à Conde.

scrits et de fugitifs qu'ils étaient, les maîtres de la Péninsule, élurent Baledji pour Emir, sans s'inquiéter de savoir si ce choix serait ratifié par le khalife (742 à 743).

On voit quel chemin la malheureuse Espagne avait fait en quelques années vers l'anarchie[1]. Les Berbers, abattus, étaient loin d'être domptés, et les Arabes et les Syriens se disputaient le commandement les armes à la main. Les Arabes andalous virent avec indignation l'odieux traitement infligé à Abdelmelek, l'un des compagnons du Prophète. L'Emir, détesté de son vivant, devint après sa mort un saint et un martyr. Ces premiers conquérants de l'Espagne se révoltèrent à l'idée de voir des aventuriers étrangers leur dicter la loi et s'arracher l'Emirat comme une proie; ils s'alarmèrent pour leurs possessions de la Péninsule, achetées par tant de sang, et que ces Syriens allaient leur disputer. Enfin, dans les rangs mêmes de ces derniers, des germes de division éclataient déjà : Thaalaba, le lieutenant de Baldeji, qui l'avait nommé wali de Merida, refusa de reconnaître l'élection de son rival, comme n'émanant ni du khalife ni de l'Emir d'Afrique.

Les chefs une fois divisés, une scission s'opéra bientôt dans l'armée. Thaalaba entraîna avec lui les Syriens et les Arabes, et il ne resta à Baledji que ses Égyptiens et ses Africains de Barca. Pendant ce temps, les Arabes andalous et espagnols se réunissaient dans le nord, autour du fils d'Abdelmelek[2], Ommyah,

[1] Tanta fuerunt prælia quantum narrare humana vix prævaleat lingua. (Isid. Pac., c. 65.)

[2] Conde n'en nomme qu'un, Ommyah; mais d'autres en nomment deux, Khotan et Ommyah.

wali de Tolède, qui avait juré de venger son père. Les Berbers eux-mêmes, oubliant leurs griefs contre l'Emir, se firent de sa mort même un prétexte pour refuser d'obéir à son meurtrier. Enfin le wali de Narbonne, Abdelrahman ben Alkamah [1], l'un des chefs arabes les plus illustres, groupa autour de lui tous les mécontents, rassembla en Septimanie des forces considérables, et les Berbers, après quelques négociations, se joignirent à lui. Toutes ces forces réunies montaient, disent les chroniques de l'Islam, à plus de cent mille hommes, et dans ce pêle-mêle confus des races, la conquête de l'Espagne fut en quelque sorte mise une seconde fois en question.

Baledji, réduit à ses propres forces, n'avait guère sous ses ordres que douze à quinze mille hommes; et cependant, avec ce faible nombre, il ne craignit point de sortir de Cordoue, se fiant à son habileté, à son courage, et à l'ardeur de ses vétérans éprouvés comme lui par tant de souffrances. Les deux armées se rencontrèrent à Khalat-Rahba (Calatrava) en juillet 743. Malgré la prodigieuse inégalité du nombre, la victoire resta longtemps indécise; mais Abdelrahman sentit la nécessité d'en finir et de vaincre l'armée dans le général : les deux chefs se cherchèrent à grands cris à travers la mêlée. Enfin, Abdelrahman aperçut Baledji. « Je suis le fils d'Alkamah », s'écria-t-il, et tous deux s'élancèrent l'un sur l'autre avec une égale furie. Enfin Abdelrahman, plus agile, traversa son ennemi de sa lance. La mort du chef fut le signal de la défaite de son armée. Ce

[1] Conde ne fait qu'un même personnage d'Abdelrahman ben Okbah, wali de Cordoue, et du wali de Narbonne, Abdelrahman ben Alkamah; mais je préfère encore ici la version de Fauriel.

duel chevaleresque, célèbre dans les annales arabes, valut au vainqueur de Baledji le surnom de *al Mansour* (le victorieux).

Thaalaba recueillit les débris de l'armée syrienne, et, se trouvant encore à la tête de forces imposantes, il s'empara d'abord de Merida[1], et se mit en route pour Cordoue, traitant en ennemies toutes les populations. Les habitants, frappés de terreur, s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Maître de Cordoue et de Tolède, dont un de ses lieutenants s'était emparé en son nom, Thaalaba se hâta de se faire proclamer Emir, et pour inaugurer sa prise de possession, il se préparait à faire égorger un millier de prisonniers berbers, qu'il avait déjà fait conduire hors de la ville, les mains liées derrière le dos, pour repaître de ce sanglant spectacle la haine des Arabes. Mais une péripétie imprévue de ce drame, si fécond en brusques changements, vint sauver ces malheureux.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour jeter un coup d'œil sur la situation du khalifat de Damas et de l'Emirat d'Afrique, dont l'histoire est si étroitement liée à celle de l'Espagne musulmane. Le khalife Hescham était mort en 742, après un règne de vingt ans[2], terme qu'on atteignait rarement sur ce trône agité. Son neveu et son successeur Walid ben Yezid était un homme impie, tournant en dérision les choses saintes : on l'accusait d'avoir profané

[1] Fauriel prétend, au contraire, que les Arabes, vainqueurs à Calatrava, poursuivirent les débris de l'armée vaincue jusque devant Merida, dont ils firent le siége. Du reste, son récit est conforme à celui de Conde.

[2] Cet Hescham, suivant Conde, habile dans l'art de gouverner, était grand exacteur d'impôts, qu'il dissipait en dépenses inutiles. Une de ses manies était de se faire faire chaque jour de nouveaux vêtements qu'il ne portait jamais; il en avait, dit-on, la charge de six cents chameaux, et les tenait soigneusement enfermés dans des coffres scellés de son sceau.

le territoire sacré du Prophète à la Mecque en y faisant entrer ses chiens de chasse; ami des vers et de la musique, il ne l'était pas moins de la débauche, des femmes et du vin; pendant qu'il se livrait à ses penchants favoris, les fidèles croyants, qui voyaient avec horreur cette vie profane, si éloignée de l'antique austérité de mœurs des khalifes, élurent d'une commune voix son cousin Yezid ben Walid (743). Le nouveau khalife mit au prix de 100,000 pièces d'or la tête de son prédécesseur, qui fut bientôt clouée avec ses mains sur les portes de Damas.

La mort de Walid fut le signal d'affreuses commotions. Yezid chancela sur son trône usurpé, et il en fût bientôt tombé si la peste ne l'eût enlevé, après cinq mois d'un règne sans cesse traversé par la guerre civile. Son frère Ibrahim lui succéda, et essaya en vain de resserrer le faisceau de cet empire prêt à se dissoudre. En Afrique, cependant, la valeur de l'Emir Hantallah parvint à soumettre, au moins pour un temps, la race indomptable des Berbers. Sans leur laisser le temps de se réunir, il les écrasa dans deux batailles successives, puis faisant tourner leur courage au profit de l'Islam, il recueillit les débris de l'armée vaincue et leur fournit des armes et des chevaux, à condition qu'ils passeraient en Espagne pour aller glaner encore là où leurs devanciers avaient moissonné. Quinze mille *Maugrebins* acceptèrent ses offres avec empressement. Mais il fallait une main ferme pour contenir ces dangereux alliés. L'homme que choisit l'Emir n'était pas au-dessous de cette tâche difficile : c'était Aboulkhatar Housam el Kelbi, chef syrien renommé par son courage et son équité (744-745).

L'instant était bien choisi, et les esprits tellement mûrs pour un dénoûment, que le nouvel Emir, à peine débarqué, ne craignit pas de s'aventurer jusqu'aux portes de Cordoue avec un millier de chevaux. Thaalaba ne se sentit pas assez fort pour résister au délégué du khalife; il sortit avec ses chefs au-devant de lui, et remit en ses mains, comme un gage de soumission, le sort des mille prisonniers dont il avait ordonné le massacre. Aboulkhatar les fit mettre en liberté. Il fit ensuite arrêter Thaalaba, et délivra l'Espagne de ce redoutable ennemi en l'envoyant en Afrique. De tous côtés les rebelles vinrent faire leur soumission à l'Emir, qui parcourut successivement toutes les provinces, où sa justice et sa bienveillance lui concilièrent bientôt l'affection des peuples.

Il fallait cependant pourvoir à l'établissement des Syriens et des Égyptiens de Baledji, des Berbers arrivés avec Aboulkhatar, et des aventuriers qui ne cessaient d'affluer pour tenter fortune en Espagne. Grâce à cette continuelle immigration, l'encombrement des races augmentait chaque jour sur le sol de la Péninsule. Ceux qui étaient déjà pourvus craignaient ceux qui étaient encore à pourvoir; ils reprochaient aux nouveaux venus de vouloir une part de la récompense, sans l'avoir eue du danger. Aboulkhatar entreprit de satisfaire à toutes ces prétentions rivales. Il commença par les Arabes et les Syriens, qui, les premiers dans la hiérarchie religieuse, voulaient l'être aussi dans la répartition des terres. Tous se disputaient les riches campagnes de Cordoue, déjà occupées, et insuffisantes d'ailleurs pour tant de concurrents. L'Emir prit un moyen ingénieux de mettre

un terme à ces rivalités : ce fut de chercher à chaque tribu un territoire qui lui rappelât les sites de sa patrie, les attachant ainsi au sol par des liens plus étroits que ne le sont d'ordinaire ceux de la conquête. Toutefois ce partage eut lieu seulement pour les terrains vacants (*baldíos*), et les Musulmans déjà établis ne furent pas troublés dans la possession de ceux qu'ils occupaient.

Les Égyptiens et les Arabes *beledies* furent casés dans le territoire d'*Ossonoba* (Ossuna) et de Béja, et les autres Arabes dans la terre de *Tadmir* (Murcie); les gens d'Emèse aux environs de Séville; les Syriens près de Medina-Sidonia et d'Algeziras; les gens de Damas à Elvira, ceux de Kinsarin à Jaen. Tous ces nouveaux colons, charmés de retrouver sous le beau ciel de l'Espagne les sites et les souvenirs de leur terre natale, donnèrent à leurs cités adoptives le nom de celles qui les avaient vus naître. Ainsi ils appelèrent Elvira, Damas; Sidonia, Palestine; Séville, Emèse; Jaen, Kinsarin, etc.

Mais, jusqu'à ce que ces aventuriers, habitués à la guerre et au pillage, se fussent changés en colons industrieux, il fallait pourvoir à leur subsistance. C'est ce que fit l'Emir en leur assignant la troisième partie des rentes des colons, serfs des *Adjemis* [1] : les Arabes

[1] *Adjemy* en arabe signifie étranger, et les Goths, en effet, étaient devenus pour les Arabes des étrangers sur leur propre territoire. Ce partage des terres et des tribus est du reste un point fort important et fort obscur, et que Conde aurait bien dû éclaircir. On ne saurait trop déplorer l'étrange incurie de cet auteur pour tout ce qui ne touche pas directement à l'histoire de l'Espagne arabe, comme si une des deux histoires pouvait complétement se séparer de l'autre. C'est ainsi que Conde passe constamment à côté des plus grandes questions historiques sans les toucher et sans même les soupçonner ; et pourtant, sans lui, l'histoire de l'Espagne arabe n'existerait pas.

appelaient de ce nom les Goths, habitants des villes, qui, maintenus par des traités dans la jouissance de leurs propriétés, faisaient cultiver leurs champs par des serfs appelés *coloni.*

Quant à l'éphémère royauté de Murcie, fondée par Theodmir sous le bon plaisir des conquérants, elle disparut, comme on devait s'y attendre, au milieu de cette nouvelle organisation. Quelques lignes d'Isidore[1] donnent à penser qu'un riche Goth, nommé Athangild, avait succédé à Theodmir, en influence, sinon en titre. Aboulkhatar exigea de lui de fortes contributions, et, l'Emir ne se considérant pas sans doute comme lié par le traité conclu avec Theodmir, cette prétendue royauté, resserrée de toutes parts au milieu de la conquête qui se domiciliait sur le sol, disparut alors de l'histoire.

Pour bien comprendre les guerres civiles dont nous allons retracer le tableau, il faut se rendre compte des distinctions de races qui séparaient les Arabes sur le sol même de l'Arabie, et qui les avaient suivis en Espagne. Nous avons dit que les Arabes, avant Mahomet, se divisaient en *Arabes purs*, ou Sabéens, habitant l'Yemen, et en *Mostarabes*, descendants d'Ismaël, et habitant le nord de la Péninsule arabique.

Aboulkhatar, arabe de l'Yemen, avait grandement favorisé ses compatriotes dans ce partage : leur lot comprenait les domaines les plus riches et les plus rapprochés de Cordoue. Autour de l'Emir, leur chef

[1] Athanaïldus... erat opulentissimus dominus et in ipsis nimium pecuniæ dispensator; sed post modicum, al Houzam (el Housam Aboulkhatar) rex, Hispaniam adgrediens, nescio quo furore arreptus, non modicas injurias in eum attulit, et in ter novies millia solidorum damnavit. (c. 39.)

naturel [1], se groupèrent, sous des noms divers, toutes les tribus des Arabes andalous ou de *langue yamenienne*, qui habitaient le sud et le centre de la Péninsule. De l'autre côté se rangèrent, sous divers chefs que nous nommerons plus tard, et sous le nom collectif de *Modharites*, les tribus nomades du désert domiciliées en Espagne, les Égyptiens et les Syriens de Baledji; ceux-ci habitaient surtout le pays de Séville et les Algarves.

Parmi les nombreux mécontents que fit la préférence de l'Emir pour ses compatriotes, se trouvait un jeune chef nommé Samaïl ben Hatim, né à Kinsarin, près d'Antioche en Syrie, où sa famille avait été forcée de se réfugier. Bien qu'issu d'une race illustre, Samaïl ne savait ni lire ni écrire; mais son esprit remuant, sa valeur, son audace, lui donnaient un grand ascendant sur les Syriens et les Égyptiens de Baledji, qu'il avait accompagnés en Espagne. Bientôt tous les mécontents, tous les ennemis des Arabes de l'Yemen, que favorisait l'Emir, se groupèrent autour de Samaïl; et Aboulkhatar lui ayant refusé le gouvernement de Saragosse, que lui avait promis Baledji, il leva ouvertement l'étendard de la révolte.

Un chef arabe, frère de Thaalaba, Thoueba ben Salemi, qui s'était distingué en Afrique dans la guerre contre les Berbers, se joignit à Samaïl, et tous deux, profitant de l'absence de l'Emir, qui se trouvait alors à Béja, gagnèrent ses soldats à force d'or et se mirent à rançonner les provinces, traitant l'Espagne en pays ennemi, et usant de la dernière rigueur envers les partisans d'Aboulkhatar. Celui-ci, bientôt instruit de

[1] Voyez à ce sujet Fauriel (t. III, p. 206), qui a démêlé avec une netteté merveilleuse ce confus assemblage de races et de tribus.

leur révolte, marcha sur-le-champ vers Cordoue, afin d'étouffer la sédition dans son berceau, et appela tous ses compatriotes sous le drapeau jaune, emblème de sa race, qu'il fit flotter à côté de l'étendard blanc du khalife. Mais, surpris par les rebelles dans un défilé près de Sidonia, il fut vaincu et fait prisonnier. Thoueba voulait se délivrer de lui, mais Samaïl lui sauva la vie en supposant un ordre du khalife, et l'on se contenta de l'emmener prisonnier à Cordoue, où Thoueba fut proclamé Emir à sa place.

Cependant l'Emir prisonnier avait encore un parti puissant dans le nord-est de la Péninsule, où commandait le fils d'Abdelmelek, et en Septimanie, dont Abdelrahman ben Alkhamah était wali. Aboulkhatar, grâce à leur appui, étant parvenu à s'échapper de sa prison, recouvra sans peine toute son autorité dans Cordoue, où il comptait de nombreux partisans [1]. Samaïl, instruit de ce brusque changement, revint en toute hâte vers cette ville, dont il trouva les portes fermées, et l'Emir prêt à le recevoir à la tête d'une armée nombreuse. L'avantage dans les premières rencontres fut pour les habitants; mais, enivrés par le succès, ils négligèrent les conseils du prudent Aboulkhatar et se laissèrent attirer dans une embuscade. Aboulkhatar y laissa avec la vie [2] la plus grande partie

[1] Isid. Pacens, 68. — Conde, t. I, p. 117. — Ebn Hhajan, ap. Ahmed el Makari. Tous ces auteurs ont besoin d'être complétés l'un par l'autre. Isidore renvoie à un *Epitome* de l'histoire arabe composé par lui, et malheureusement perdu.

[2] Suivant d'autres auteurs, Aboulkhatar parvint à s'échapper, et trouva un asile à Tolède auprès du wali Ommyah. Il vint bientôt tenter un autre effort pour recouvrer Cordoue et l'Emirat, et fut tué dans une bataille qu'il perdit en octobre 745. D'autres prétendent qu'il alla mourir en Afrique. Comme on le voit, la plus déplorable confusion règne sur les dates comme sur les faits de cette époque.

de son armée, et Cordoue ouvrit ses portes au vainqueur.

Telle est la version de Conde; mais Fauriel a trouvé dans le précieux manuscrit arabe anonyme de la Bibliothèque du roi (n. 706) quelques détails pleins d'intérêt sur cette bataille, où se vida la grande querelle des races qui se partageaient l'Espagne. Nous les citerons textuellement :

« Emirs, chefs et soldats, tous étaient pressés de décider la querelle, et de savoir à qui allait appartenir le gouvernement de l'Espagne. Les Yaméniens furent ceux qui firent le plus de chemin pour combattre; ils descendirent jusqu'au Guadalquivir, sur la rive droite duquel ils campèrent, à l'est de Cordoue; les Modharites, concentrés dans cette ville, en sortirent aussitôt et vinrent camper en face de leurs adversaires, sur la même rive du fleuve. Le lendemain, au point du jour, les deux armées firent avec leurs généraux la prière accoutumée, et la bataille s'engagea.

« Parmi tant de batailles livrées ou acceptées par les Arabes durant le cours de leurs conquêtes, leurs historiens s'accordent à signaler celle-ci comme la plus sanglante et la plus acharnée de toutes. Ce fut comme un duel chevaleresque entre deux armées de quinze à vingt mille hommes chacune, si l'on veut supposer quelque chose sur leur nombre.

« Les cavaliers faisaient la principale force des deux armées, et ce fut à coups de lance que commença la bataille; elle dura ainsi sans avantage apparent pour aucun parti, jusqu'à ce que toutes les lances furent rompues, et que les chevaux, blessés et accablés par la chaleur croissante du jour, ne furent

plus en état de se mouvoir sous le frein; les cavaliers mirent alors pied à terre, se précipitèrent les uns contre les autres l'épée à la main, et la bataille, moins tumultueuse et plus close, n'en fut que plus meurtrière. La plupart eurent bientôt brisé leurs épées; mais ils n'en continuèrent pas moins à combattre, les uns avec les tronçons de fer qui leur restaient, d'autres avec des pierres, et jusque avec des poignées de sable et de gravier. Ceux qui ne trouvaient rien dont se faire une arme se saisissaient corps à corps, à la gorge, aux cheveux, luttant, se roulant sur la poussière ou sur les corps des blessés, des mourants, des morts.

« Vers le milieu du jour, la victoire était encore incertaine; les forces et les armes commençaient à manquer aux combattants, et l'acharnement était encore égal de part et d'autre, lorsque tout à coup quelques centaines d'hommes, accourus de Cordoue, se précipitèrent dans la mêlée. Ce n'étaient point des hommes de guerre; c'était une populace tumultueuse, une foule de portefaix, d'artisans, de bouchers, qui tous arrivaient en fureur et avides de sang. Chacun d'eux s'était armé comme il avait pu : les uns venaient avec des lances ou des épées, avec des haches ou des bâtons, d'autres avec les instruments de leurs professions, et les bouchers avec leurs longs couteaux; plusieurs, faute de loisir pour chercher de meilleures armes, arrivaient des pierres à la main ou dans les pans de leurs vêtements. La plupart étaient sans armure défensive, mais quelques-uns avaient trouvé sous leur main une vieille cuirasse dont ils s'étaient couverts, une targe délabrée dont ils avaient chargé leurs bras.

« Dans toute autre circonstance, une pareille cohue, paraissant à l'improviste sur un champ de bataille entre deux armées aux prises, n'aurait excité que leur risée ; dans la crise de la lutte actuelle entre les Yaméniens hors d'haleine et déjà pressés par les adversaires qu'ils avaient en tête, ils n'eurent guère la peine que de les égorger ou de les prendre. Dès ce moment la victoire fut décidée ; presque tous les Yaméniens qui n'avaient pas été tués furent faits prisonniers, sans en excepter les deux chefs, Aboulkhatar et Yahia.

« L'événement qui venait de décider cette victoire était une inspiration de Samaïl. Voyant l'obstination de ses adversaires, le Syrien, se tournant vers Youssouf : « A quoi bon, lui avait-il dit, supporter seuls « le fardeau de la bataille, tandis que nous avons « de si bons auxiliaires dans le marché de Cordoue ? » Là-dessus il avait envoyé dans cette ville des agents pour y exciter la partie la plus énergique de la populace à s'armer et à venir prendre part à la bataille. Cet ordre avait été exécuté, et avec le succès que l'on a vu.

« Aboulkhatar et Yahia furent mis à mort avec un grand nombre de leurs principaux partisans ; mais le gros des prisonniers fut épargné et renvoyé libre. » (T. III, p. 209.)

Thoueba, affranchi par sa victoire de la suzeraineté nominale des khalifes, récompensa les services de Samaïl en lui donnant Saragosse et l'Espagne orientale, à titre de gouvernement indépendant. Entre eux se trouvait le wali de Tolède, qui prétendait aussi pour son compte, comme le wali de Merida, à une autorité indépendante. Ainsi se brisait en morceaux, après trente ans à peine de durée, le puissant

empire qu'avait fondé Mouza. L'Emirat, depuis qu'il avait perdu ce prestige de sainteté que lui donnait la délégation du khalife, n'existait plus que de nom. Chacun de ces walis, rivaux quand ils n'étaient pas ennemis, s'occupait plus de grossir son parti que de reculer les frontières de l'Espagne musulmane ou d'assurer le bonheur de ses habitants : le temps des guerres saintes et des glorieuses entreprises était passé. Les Arabes de la Septimanie, bien loin de songer à attaquer, allaient avoir à se défendre, et les Pyrénées, rempart naturel de l'Espagne, n'allaient plus suffire à la préserver des redoutables invasions des Franks. L'Emir de Cordoue, fort de son titre usurpé, prétendait se faire obéir des walis de Tolède et de Merida, qui lui refusaient obéissance. Les alcaïdes ou gouverneurs de villes, rêvant aussi l'indépendance comme les walis des provinces, traitaient les peuples comme des troupeaux, et ne songeaient qu'à leur arracher leurs dépouilles. Les Musulmans eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de ces cruelles exactions; on peut juger ce que devait être la situation des indigènes, victimes privilégiées de cette anarchique tyrannie, qui tarissait peu à peu toutes les ressources du pays, et coupait l'arbre au pied pour en avoir le fruit.

C'est pendant cette sorte de pause sanglante que fait l'histoire de l'Espagne arabe, que les chrétiens du nord, mettant à profit les dissensions de leurs ennemis[1], commencèrent à étendre leurs excursions au delà du cercle étroit de la royauté des Asturies. C'est

[1] D'après un texte de el Lagui, cité par Borbon, les chrétiens fournissaient des secours aux Musulmans qui se révoltaient contre l'Emir. Voyez Borbon, 2e partie, p. 142. Il parle aussi, p. 204, d'une invasion de Garcia Ximenez, comte de Navarre, contre les Musulmans de Jaca jusqu'à l'Èbre.

alors qu'Alonzo Ier jeta les fondements de la future grandeur de la monarchie espagnole, et poussa ses courses victorieuses jusqu'à Sepulveda et jusqu'à Oporto. Et ce qui prouve à quel degré d'anarchie était arrivée la domination arabe en Espagne, c'est qu'elle ne sentit même pas ce choc redoutable qui venait d'en détacher une des extrémités. Ce n'est pas par mépris, mais par insouciance, que tous ces walis, préoccupés de leurs misérables querelles, négligèrent de s'opposer à l'invasion chrétienne. Tous ceux que le danger ne touchait pas directement s'isolèrent dans leur égoïsme; peut-être même virent-ils avec joie l'orage fondre sur leurs rivaux, sans songer qu'un jour aussi il viendrait à les atteindre. Les chroniques arabes sont muettes sur ce règne d'Alonzo Ier, plus roi dans son coin des Pyrénées que l'Emir de Cordoue ou le wali de Saragosse dans leurs riches capitales; et encore ceux-ci avaient-ils derrière eux l'Afrique, féconde pépinière de soldats, qui remplissait les vides de leurs rangs, tandis qu'Alonzo, l'unique champion de la chrétienté, était abandonné de l'Europe, qui ne comprit pas peut-être que l'Espagne chrétienne versait son sang pour la défendre, et qu'Alonzo continuait Karl Martel.

Le khalifat de Damas et l'Emirat d'Afrique, déchirés par les mêmes dissensions que l'Espagne, ne pouvaient lui donner l'ordre et le repos, qu'ils ne connaissaient pas. Mais le remède devait naître de l'excès même du mal. Arabes, Yaméniens, Syriens, Égyptiens, Berbers, tous étaient las d'un état de choses où la force seule régnait, et où le vainqueur de la veille était bientôt le vaincu du lendemain. Les plus nobles scheiks yaméniens, unis à quelques chefs égyptiens,

résolurent enfin de mettre un terme à cette anarchie, et de réunir toutes les forces de l'Islam dans la Péninsule sous l'autorité centrale d'un Emir. Ils se réunirent à Cordoue, dans une sorte de concile politique assez semblable à ceux des Goths, si ce n'est que les scheiks arabes, pontifes et soldats à la fois, y jouaient en même temps le rôle des évêques et des seigneurs laïques.

Cette assemblée, la seule de ce genre dont on trouve trace dans les historiens arabes, tomba d'accord que le seul moyen de mettre un terme aux sanglantes discordes de l'Espagne était de lui donner un chef assez puissant pour dompter toute résistance, et assez illustre pour désarmer toute rivalité ; un chef qui concentrât en lui seul toute l'autorité éparse en tant de mains, nommât les gouverneurs des villes et des provinces et les chefs de l'armée, et réprimât sur-le-champ toute atteinte portée à l'intérêt ou à l'ordre publics (décembre 746). D'une commune voix, ils fixèrent leur choix sur un Arabe koreïschite, de noble naissance, étranger à tous les partis, respecté des Musulmans comme des chrétiens : c'était l'illustre Youssouf ben Abdelrahman el Fehri, l'ancien wali de Narbonne, et le digne adversaire de Karl Martel en Provence.

Ce choix fut approuvé de tous, et fit taire les ambitions subalternes : car les vertus de Youssouf, disent les historiens arabes, « étaient comme la lumière du soleil, qui obscurcit et fait disparaître celle des étoiles. » Thoueba était mort empoisonné, après un an d'Emirat, et Samaïl, le plus puissant des rivaux de Youssouf, ne l'était pas assez pour lui disputer le premier rang. Pour endormir son ambition, le nou-

vel Emir le nomma wali de Saragosse. Les communications de l'Espagne avec l'Afrique étant interrompues, il supprima la charge de l'Emir de la mer (*Emir al maâ, amiral*), que possédait Ahmer ben Amrou, un autre de ses rivaux, et le nomma wali de Séville. Ainsi fut brisé par l'élection de Youssouf le double lien de dépendance qui soumettait l'Espagne à l'Emir d'Afrique, et par lui au khalife de Damas. Cependant le khalife Merwan ratifia cette élection, « soit confiance dans les vertus du nouvel Emir, « soit dissimulation, et comme se résignant au mal « qu'il ne pouvait empêcher. »

Du reste, pour bien apprécier les causes de ce démembrement, d'où date une ère nouvelle pour l'histoire de l'Espagne arabe, il est nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière sur les sanglantes annales du khalifat de Damas. Ibrahim, à peine monté sur le trône, en avait été précipité par l'ambition de Merwan ben Mohammed, qui se portait pour *vengeur du sang* du malheureux Walid, et de ses enfants lâchement assassinés par Ibrahim (744). Merwan, le dernier de cette race, avait vu peu à peu se détacher de l'empire les provinces éloignées. C'est ainsi qu'il fut réduit à ratifier, outre l'élection de Youssouf, celle d'Abdelrahman ben Habib, qui, de sa propre autorité, s'était proclamé Emir d'Afrique. La désaffection et la révolte étaient partout, jusque dans la capitale même du khalifat. La race des Abbassides, sectateurs d'Ali et descendants d'Abbas, oncle du Prophète et aïeul d'Ali, prétendait au trône en vertu de cette illustre origine, et du dépôt héréditaire des livres sacrés qui se conservait dans leur famille. Enfin Aboulabbas el Seffah, l'un d'eux, ar-

borant pour bannière le drapeau noir des Abbassides, se fit proclamer khalife en octobre 749, et envoya contre Merwan son oncle Abdallah, à la tête d'une armée. Merwan ne manqua, dans cette extrémité, ni de fermeté ni de courage; mais « les jours de « son règne avaient été comptés! » Les deux rivaux se rencontrèrent à Tourab, près de Moussoul; Merwan comptait dans son armée plus de cent vingt mille hommes, et Abdallah en avait à peine vingt mille. Mais Merwan avait le destin contre lui, et il fut vaincu; trente mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille, et lui-même, après avoir réuni les débris de son armée, erra quelque temps en Syrie, repoussé de toutes les villes où il cherchait à abriter sa mauvaise fortune; puis il passa en Égypte, où, ayant voulu essayer encore une fois le sort des armes, il perdit avec la bataille la couronne et la vie (749). Avec lui descendit du trône de Damas la race des Ommyades, qui avait donné à l'Islam quatorze khalifes.

Après la mort de Merwan, la haine du vainqueur poursuivit sans pitié toute sa famille. Le tronc une fois abattu, il fallut encore en arracher les rameaux même les plus éloignés. Deux fils de l'infortuné Merwan s'étaient sauvés en Éthiopie. Le premier y fut massacré par les habitants du pays, et le second fut livré au khalife. Deux des petits-fils d'Hischem, le dixième souverain de la dynastie Ommyade, avaient trouvé d'abord un accueil bienveillant à la cour d'Aboulabbas. Mais bientôt l'usurpateur, se repentant de sa générosité, fit mettre à mort Souleyman, l'aîné; Abdelrahman, le second, fut assez heureux pour se trouver absent de Damas, et nous ver-

rons plus tard sa romanesque et glorieuse destinée.

Quatre-vingt-dix membres de cette famille avaient trouvé un asile auprès d'Abdallah, oncle du khalife; celui-ci, cédant à de lâches conseils, invite à un grand festin les derniers rejetons de la souche des Ommyades. Tous s'y rendent, et, à un signal donné, ils sont saisis, garrottés, et déchirés à coups de verges, jusqu'à ce qu'ils aient perdu tout sentiment. Puis leur hôte impitoyable fait jeter un tapis sur leurs corps expirants, et, entouré de ses courtisans, étendus comme lui sur cette couche sanglante, il se fait servir un repas qu'il savoure lentement, en jouissant du cruel plaisir de sentir palpiter les corps de ses victimes.

Quelques membres de cette famille vivaient à Bassorah; un autre oncle d'Aboulabbas les fit égorger, et leurs cadavres furent jetés dans les champs, où les chiens et les vautours se chargèrent de leur sépulture. Puis, quand il ne resta plus aucun membre de cette race féconde, on brisa les tombeaux des khalifes leurs ancêtres, on exhuma leurs dépouilles, leurs os furent dispersés, brûlés, et leurs cendres jetées aux vents. Alors seulement Aboulabbas se crut en sûreté sur ce trône ensanglanté[1]; homme aveugle qui ne savait pas que Dieu, dans ses impénétrables desseins, réservait pour des destinées nouvelles un humble rejeton de cette race proscrite!

L'équitable et sévère administration de Youssouf avait rétabli l'ordre en Espagne, mais elle avait en même temps semé parmi les walis mécontents des germes de discordes et de haines. « La justice de Youssouf,

[1] *El Seffah*, surnom de ce khalife, veut dire *celui qui répand le sang*.

disaient tout haut ses adversaires, est une coupe de miel pour ses parents et pour ses amis, et d'absinthe pour ses ennemis. » Le plus ardent à se plaindre était cet Ahmer ben Amrou el Koreïschi que Youssouf avait dédommagé, en le faisant wali de Séville, de la perte de sa charge d'*Emir de la mer*. Ahmer était un homme ambitieux et vain. Allié avec les plus puissants chefs de tribus, il était pour Youssouf un sujet plus dangereux peut-être qu'un ennemi déclaré; il haïssait surtout Samaïl, wali de Tolède, dont il enviait le poste, supérieur au gouvernement de Séville, qu'il était réduit à occuper sous la surveillance de l'Emir.

L'Espagne était de fait, par l'élection de Youssouf, devenue indépendante du khalifat : cependant les chefs mécontents, frustrés dans leurs espérances, s'adressaient encore au khalife comme à un arbitre suprême, qu'ils invoquaient dans les revers, et qu'ils bravaient dans la prospérité. C'est à lui qu'eut recours Ahmer. Youssouf parvint à s'emparer d'une lettre où le perfide wali l'accusait de gouverner l'Espagne comme si elle lui appartenait en propre. « Jamais, disait-il, on n'entendait prononcer le nom sacré du khalife. Le seul remède à une pareille usurpation était d'enlever le pouvoir à Youssouf et à Samaïl, son complice, et il mettait pour cela au service du khalife son courage, son crédit et ses nombreux partisans. »

Youssouf montra cette lettre à Samaïl, et tous les deux résolurent de s'emparer d'Ahmer, mort ou vif. Samaïl se trouvait alors à Siguenza, et, informé qu'Ahmer devait passer sur son territoire suivi d'une faible escorte, il l'accueillit avec empressement et

l'invita à sa table. Mais pendant le repas, Ahmer entendit les cris des siens, qu'on massacrait; aussitôt, rapide comme l'éclair, il se fait jour l'épée à la main, et parvient à s'enfuir avec un petit nombre de cavaliers.

Le signal de la guerre était donné. De retour à Séville, Ahmer appela aux armes les parents et les amis des Musulmans assassinés à Siguenza, et se dirigea du côté de Saragosse, qu'occupait le fils de Samaïl. Samaïl marcha aussitôt au secours de son fils; mais il fut battu, et forcé de se renfermer dans la ville. Contraint enfin par le manque de provisions de l'abandonner pour aller demander du renfort à Youssouf, il s'ouvrit, dans une sortie désespérée, un passage à travers le camp ennemi.

Son fils continua à défendre courageusement Saragosse; mais les vivres devenaient chaque jour plus rares, et les habitants, lassés des misères du siége, demandaient à grands cris qu'on capitulât. La garnison, voyant tous ses moyens de défense épuisés, résolut d'imiter l'exemple de Samaïl : pendant une nuit obscure, son chef sortit en silence avec ce qui lui restait de soldats. Arrivés aux pieds des retranchements ennemis, ils les franchirent en poussant de grands cris et furent assez heureux pour s'échapper sans perdre un seul homme. Le lendemain les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes à Ahmer (753 ou 754).

Ainsi Youssouf, qui avait compté sur le courage de Samaïl et de ses Africains, avait au contraire à le défendre, et restait seul pour faire face à toutes les attaques. La guerre était partout. Les scheiks des frontières, au lieu de garder les postes qui leur étaient

confiés, venaient prendre part à la querelle, et réclamer leur part de ce sanglant festin. Tous les partis étaient confondus, les rivalités de race se compliquaient avec les rivalités d'ambition, et cette Babel musulmane était redevenue plus confuse et plus désordonnée que jamais. D'effrayants présages[1] jetaient le trouble dans l'âme des populations. A Cordoue, trois soleils pâles, précédés d'une faux couleur de feu, apparurent aux habitants consternés; une affreuse famine, qu'on ne manqua pas d'attribuer à la colère céleste, annoncée par ces présages, vint ajouter à tant de maux[2].

Toute la Péninsule était en armes. Ahmer commandait à un parti puissant et nombreux; mais Youssouf avait pour lui le choix des scheiks les plus vénérés du peuple; il avait pour lui son activité, son courage, et les partisans que lui avaient faits ses hautes qualités. Ce fut vers les sources du Tage que se heurtèrent ces deux moitiés de l'Espagne soulevées l'une contre l'autre. Les Arabes de l'Andalousie et de Tolède, commandés par Youssouf, en vinrent aux mains avec les Berbers et les Arabes de l'Espagne orientale, commandés par Wahib, fils d'Ahmer. Wahib, complète-

[1] Cunctis Cordobæ civibus prospicientibus, tres soles miro modo lustrantes et quasi pallentes, cum falce ignea præcedente, fuerunt visi, eoque orta fame intolerabili... (Isid. Pacens.)

[2] Quelques historiens ont cru que dans le passage suivant d'Isidore : « Omnes partes Hispaniæ, nutu Dei, habitatores *angeli* ordinati fuerunt vastantes, » il s'agissait d'une invasion de pirates angles ou anglais. Il me paraît beaucoup plus simple et plus conforme aux préjugés de l'époque de supposer qu'Isidore a voulu parler d'*anges* envoyés par Dieu pour *habiter* l'Espagne, suivant le style des vengeances bibliques, et qui avaient reçu l'ordre de la ravager (*ordinati vastantes*). D'ailleurs on ne voit pas trace dans les chroniques contemporaines d'aucun débarquement de pirates du Nord à cette époque. On ne rencontre pour la première fois les Normands que sous Ramiro Ier, vers le milieu du neuvième siècle.

ment défait (753) près de *Calat-Ayoub* (Calatayud), fut contraint de chercher un refuge dans Saragosse, auprès de son père; mais il y fut suivi de près par le vainqueur, qui en pressa le siége. Les vivres ne tardèrent pas à manquer; et les habitants, en grande partie chrétiens, indifférents sur le choix du maître auquel il fallait obéir, traitèrent secrètement avec Youssouf, et lui livrèrent la ville avec le rebelle et Ahmer son fils.

L'Espagne, aux abois, ne pouvait supporter plus longtemps ces continuelles vicissitudes. L'élection de Youssouf avait remédié à quelques maux, mais il lui manquait, malgré toutes ses vertus, ce je ne sais quoi qui semble aux yeux des nations ajouter une sanction à leur choix; ce prestige de légitimité qui rend, il faut le dire, plus obéie l'élection populaire, et fait taire devant elle toutes les ambitions subalternes. Les plus nobles scheiks des Syriens de Baledji, vieillards blanchis sous les armes et échappés par miracle aux hasards de tant de guerres civiles, se rassemblèrent, au nombre de quatre-vingts, pour aviser au moyen de sauver l'empire arabe en Espagne, et de lui donner un chef devant lequel s'inclinassent tous les autres.

Tous tombèrent d'accord qu'une province aussi éloignée ne pouvait attendre ni justice ni protection des khalifes de Damas, et qu'il fallait rompre le lien nominal de dépendance qui la retenait encore. Mais sur qui arrêter leur choix? Quel candidat élire au milieu de tous ces rivaux armés, plus occupés de leurs querelles que de l'intérêt du pays et de la sainte cause de l'Islam? Enfin l'un d'eux, comme frappé d'une inspiration du ciel, leur apprit qu'un dernier

descendant de la race des Ommyades, un Syrien comme eux, Abdelrahman ben Moawiah, petit-fils du khalife Hischem, avait échappé à la haine des Abbassides, et qu'il errait maintenant dans les solitudes de l'Afrique, poursuivi par ses ennemis, mais accueilli de toutes les tribus du désert pour son courage et sa noble origine. Ce nom fit cesser toute hésitation, et deux des scheiks furent députés sur-le-champ en Afrique pour offrir au royal exilé le titre d'Emir indépendant de l'Espagne.

Ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées, était alors âgé de vingt ans. Redoutant le séjour de la Syrie, où le poursuivait la haine de l'usurpateur, et désespérant de vivre inconnu dans le pays où avaient régné ses ancêtres, il parvint, grâce au dévoûment de quelques amis, à quitter cette terre inhospitalière (749). Il se réfugia d'abord en Égypte, errant sans cesse, et n'osant entrer dans aucun lieu habité, de peur d'être reconnu. Ce ne fut qu'aux tribus du désert qu'il osa demander un asile, sur la foi de cette hospitalité qu'elles n'ont jamais trahie; et encore lui fallait-il changer constamment de séjour, et passer d'une tribu à une autre, de peur que les émissaires du khalife ne vinssent réclamer sa tête.

D'Égypte il passa dans le pays de Barca, dont le gouverneur, qui devait sa fortune aux Ommyades, fut un des plus ardents à poursuivre leur dernier rejeton. Traqué comme une bête fauve, Abdelrahman s'habitua à cette vie errante, et se forma peu à peu à la rude école du malheur. Sa jeunesse, son courage, la noblesse de son maintien, sa misère, si dignement supportée, lui attachèrent ces hommes aux affections ardentes comme leurs haines. Le prince

syrien, élevé dans les délices du sérail, partageait la rude vie du Bédouin, comme s'il n'eût jamais connu d'autre abri que la tente; l'orge à moitié cuite et le lait des chameaux remplaçaient les mets délicats qui avaient nourri son enfance. Chasseur intrépide et cavalier accompli, il réussissait à tous ces jeux chevaleresques, à tous ces plaisirs mêlés de dangers. Habitué aux brusques surprises, les jours sans repos, les nuits sans sommeil ne lassaient pas sa constance, et l'aube le trouvait toujours prêt à monter à cheval, et à fuir devant un péril pour en aller chercher un autre.

Une nuit, les Bédouins de l'*adouar* (camp nomade) où il avait reçu l'hospitalité, virent arriver une troupe de cavaliers que le gouverneur de Barca envoyait à la poursuite d'un jeune Syrien. Au portrait qu'on leur en fit, ils reconnurent dans Abdelrahman celui qu'on cherchait; et, résolus à mourir plutôt que de le livrer, ils donnèrent le change aux gens de Barca, en leur disant qu'il était allé avec des jeunes gens de leur tribu à la chasse aux lions, dans une vallée qu'ils leur indiquèrent. A peine les émissaires furent-ils éloignés, qu'instruisant le fugitif du danger qui le menaçait, ils le firent échapper du côté opposé, sous l'escorte de seize des plus braves de leurs cavaliers.

Abdelrahman, après avoir remercié ses hôtes, erra plusieurs jours dans le désert, guidé par sa fidèle escorte, et arriva enfin à Tahart[1], en Mauritanie, à quatre journées de Tlemcen. Tahart était habitée par

[1] Tahart à cette époque n'était pas une ville, mais une des provinces de l'*Algarb* ou *Magreb du Milieu*, habitée par les tribus Zénètes, qui en peuplaient les vallées. Elle devint plus tard une ville, quand les tribus qui l'ha-

les Zénètes, l'une des plus puissantes tribus des Berbers, et celle qui avait donné naissance à Thareck, le conquérant de l'Espagne. La mère d'Abdelrahman, était originaire de cette tribu; or, on sait combien les liens du sang sont sacrés chez ces peuples primitifs. Abdelrahman, en arrivant chez les Zénètes, avait trouvé une patrie : leur chef l'accueillit comme un fils[1] et tous les scheiks lui offrirent leur protection. Mais la haine persévérante du khalife le poursuivit jusque dans ces lointaines contrées. Il était dans la tente d'un scheik zénète, lorsque des émissaires se présentèrent pour l'y chercher; la femme de celui-ci s'empressa de le cacher dans l'endroit où elle serrait ses vêtements; et, comme tout ce qui touche à une femme est sacré pour les Musulmans, les satellites du khalife n'osèrent pas pousser plus loin leurs recherches, et Abdelrahman fut sauvé encore une fois.

Cependant il touchait au terme de ses longues souffrances. Un affranchi de son père, le fidèle Bedr, que sa sœur lui envoyait avec de l'argent et des diamants, débris de leur ancienne fortune, le rejoignit enfin. Le jeune prince, instruit du déplorable état où se trouvait l'Espagne, y envoya secrètement Bedr, avec

bitaient passèrent de la vie nomade à la vie civilisée. Elle fut dès lors la capitale de l'*Algarb du Milieu*.

Suivant Reinaud, la véritable place de Tahart est à quelques lieues au sud de Mascara. C'est là qu'Abdelkader réside. Le nom de la ville moderne est Tacademt, et Abdelkader s'y est établi pour réveiller le souvenir de l'ancien empire des Rostomides, qui y établirent leur capitale. (Voyez *Quatre mois de captivité chez Abdelkader*, par Defrance, Paris, 1837.)

[1] Tous les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur les détails, un peu romanesques, mais pleins d'intérêt, de la fuite d'Abdelrahman. J'ai suivi en général le récit de Conde, mais en le complétant par celui d'Ebn el Khaldoun, auquel ce dernier trait est emprunté.

une partie des trésors qu'il avait apportés, pour tenter la fortune et s'assurer si le nom et les droits des Ommyades étaient tout à fait oubliés dans la Péninsule[1].

Le nom d'Abdelrahman, sa noble naissance et sa qualité de Syrien plaidèrent pour lui, et Bedr eut bientôt gagné sa cause. Les Zénètes, associés désormais à ses destinées, voulurent partager sa bonne comme sa mauvaise fortune : un millier de leurs plus braves cavaliers s'embarquèrent avec lui, et le proscrit de la veille, devenu roi tout d'un coup, se trouva à la tête d'une petite armée.

Ce fut le 25 septembre 755 que le futur monarque de Cordoue, après sept ans d'exil et de misères, débarqua dans la Péninsule à *Hisn al muñecab* (forteresse des coteaux) aujourd'hui Almuñecar. Instruits de son arrivée, les scheiks andalous qui l'avaient élu accoururent, à la tête de leurs tribus, se ranger autour de lui. Ils lui jurèrent obéissance en lui prenant la main, suivant l'usage arabe, et le peuple, entraîné par leur exemple, salua de ses cris de joie l'avénement du souverain qui lui promettait la paix et le repos. Bientôt l'Andalousie tout entière s'émut, et de toutes parts ces populations guerrières s'empressèrent de lui rendre hommage. A peine débarqué, Abdelrahman se vit à la tête d'une armée de vingt mille hommes, tous pleins d'ardeur pour sa cause. Il se présenta devant Séville, où il fut accueilli avec le même enthousiasme.

Ici l'histoire doit s'arrêter un moment, car une grave révolution vient de s'accomplir dans les des-

[1] Ebn Hhajan, ap. Ahmed el Makari, p. 347 à 353. Conde ne parle ni de l'arrivée de Bedr ni de son voyage en Espagne.

tinées de l'Espagne musulmane, soustraite à la fois par la tentative hardie du fils des Ommyades à l'autorité des khalifes de Damas et au joug turbulent des Emirs. Une chose frappe d'abord, c'est le silence des chroniques arabes sur la population chrétienne vassale de l'Islam. De leur côté, les chroniqueurs asturiens ne savent de l'Espagne que ce qu'en parcourent chaque année les *algarades* de leurs rois, et traitent le reste de la Péninsule en pays ennemi, sans s'inquiéter s'il y existe encore des chrétiens et des Espagnols asservis au joug qu'eux-mêmes ont brisé. Oubliés de leurs compatriotes comme de leurs maîtres, les chrétiens mozarabes semblent avoir disparu de l'histoire.

Quant aux populations émigrées de l'Afrique, ces sortes de colons armés semblent, à l'inverse des Goths, et comme les conquérants du Nord, préférer le séjour des campagnes à celui des villes. Les chefs, avec une très-faible garnison, occupent les cités, dont les juifs leur répondent d'ailleurs; leurs soldats se groupent autour d'eux dans le territoire adjacent, et les terres qu'on leur distribue forment des espèces de fiefs héréditaires, avec tenure militaire, assez semblables aux bénéfices féodaux, sauf une grave différence : c'est qu'on n'y retrouve pas plus que dans les fiefs gothiques les différents degrés de la hiérarchie féodale, qui d'ailleurs n'existait pas encore en Europe.

Les juifs, une fois la conquête de l'Espagne achevée, et malgré la part active qu'ils y avaient prise, s'effacent de la scène comme les chrétiens. Les relations de l'Espagne avec l'Afrique et l'Asie étant devenues très-actives depuis la conquête, les juifs durent

s'emparer de presque tout le commerce de la Péninsule. Le silence de l'histoire à leur égard n'atteste qu'une chose, c'est qu'au moins sur un coin du globe, cette race infortunée échappa pendant quelques siècles aux persécutions. Il ne faut pas croire, cependant, malgré les importants services qu'ils avaient rendus aux Arabes lors de l'invasion, et les étroites relations qui en étaient résultées, qu'ils fussent moins méprisés des conquérants que des peuples conquis. L'état d'abjection où sont réduits encore aujourd'hui les juifs de la Barbarie, prouve assez que les préventions des Musulmans ne le cèdent en rien à celles des chrétiens[1].

Quant aux Arabes, nous nous occuperons plus tard de leur organisation civile et politique, qui ne prit que sous les monarques de Cordoue son entier développement. Sous les Emirs, tout n'était en quelque sorte que provisoire comme l'Emirat lui-même, et ce ne fut certes pas trop d'un demi-siècle pour rasseoir ce pays, ébranlé dans toutes ses bases, dont en quarante-cinq ans le chef titulaire changea vingt fois, sans compter les usurpations et les révoltes.

[1] Un voyageur anglais raconte une bizarre croyance des Maures de Tanger, en Afrique, sur les juifs. « Quand les Maures, dit-il, ont besoin de pluie, et ont longtemps prié sans en obtenir, ils mettent les juifs à l'œuvre, en prétendant que, si Dieu la refuse aux prières des croyants, il l'accordera aux juifs pour se débarrasser de leur mauvaise odeur. » (*Hist. of the captivity of T. Pellow*, p. 257.) « Car, dit Campigius (*vulgar error*), cette odeur est une malédiction du Christ sur eux, et est comme le sceau marqué sur la race qui a crucifié le Sauveur. »

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUME CHRÉTIEN DES ASTURIES.

718 A 794.

Sur cette longue et étroite lisière de terrain qui s'étend de Bayonne au cap Finistère, au nord des monts de la Galice et des Asturies, dernier rempart de la nationalité espagnole, nous avons vu les débris de l'armée gothique se réfugier après la bataille du Guadalete. Là, un peuple brave et indépendant comme les Basques, mais plus espagnol qu'eux, existait avant l'invasion arabe, et il l'eût ignorée peut-être si ses frères fugitifs n'étaient venus lui demander un asile[1]. Les Asturiens accueillirent avec empresse-

[1] Du reste, les Asturiens avaient un lien de plus que les Basques avec le reste de la Péninsule : c'était la communauté de langue, à laquelle se reconnaissent les fils d'une même famille, et qui ne régna jamais entre les Basques et les Espagnols. Cette langue était le latin, qui avait remplacé chez les Asturiens, moins tenaces que les Vascons, l'idiome primitif ou ibérien, qui n'est autre que le basque. Les Goths, qui avaient eux-mêmes bientôt oublié leur langue, au contact de la civilisation romaine, n'avaient

ment ces restes d'un grand peuple et mirent en commun avec lui le peu qu'ils possédaient. Aussi est-ce à eux, et non aux Basques, qui restèrent toujours isolés dans leur indépendance égoïste, qu'appartient l'honneur d'avoir donné aux débris de la race gothique le signal de la résistance. C'est des monts asturiens qu'est partie cette croisade de huit siècles, qui dispensa l'Espagne d'aller verser le sang de ses enfants sur les rochers de la Judée, et plaça sur son propre territoire la *Terre-Sainte* qu'elle devait racheter.

En racontant les annales des Goths, nous avons quelquefois rencontré le nom de *duché de Cantabrie.* De longues révoltes alternant avec une soumission précaire, tel est le rôle que les Cantabres jouent dans ces annales. Le duché de Cantabrie, créé vers le milieu du septième siècle, pouvait être considéré comme un fief de la monarchie de Tolède. Ses limites étaient alors très-étendues : car il embrassait, outre la vallée de l'Èbre supérieur, jusqu'à l'ancienne *Cantabria*, aujourd'hui ruinée, près de Logroño, toute la côte de l'Océan jusqu'au cap Finistère, c'est-à-dire les Asturies et le nord de la Galice. Pour limite, au sud, il avait la crête des Pyrénées, de Vittoria aux sources du Minho[1].

PELAYO, fils de l'ancien duc de Cantabrie et parent

eu garde de l'enseigner aux Asturiens; les relations des deux peuples avaient d'ailleurs, avant Pelayo, été peu fréquentes et souvent peu amicales. Mais je reviendrai plus loin sur ce sujet, à propos de la formation de la langue espagnole.

[1] Les Arabes appelaient indifféremment ***Djalikia*** (Galice) ou ***terre de Roum*** tous les pays soumis aux rois des Asturies, entre le Duero, la mer et les Pyrénées, jusqu'à la frontière qui sépare la Navarre de l'Aragon. Tout le reste, c'est-à-dire l'Aragon et la Catalogne, était pour eux une ***terre d'Afrank***. Enfin, ils appelaient ***Français du nord***, ou ***de l'autre côté des Pyrénées***, les habitants de la Gaule.

du dernier roi Roderich [1], fut le lien naturel entre les peuplades cantabres, habituées à respecter son nom, et les Goths fugitifs qu'il ramenait avec lui. Le nom de Pelayo [2] ne se trouve pas cité, il est vrai, dans la chronique d'Isidore de Beja, le seul historien chrétien contemporain; peut-être celui-ci ignorait-il, au fond de l'Andalousie, qu'au nord de l'Espagne il y avait un coin de terre où le dieu des chrétiens ne payait pas tribut au dieu de l'Islam. Le nom de Pelayo, cité par les Arabes eux-mêmes et transmis de bouche en bouche aux écrivains des siècles suivants [3], n'en est pas moins entouré d'une de ces certitudes morales, basées sur la tradition populaire. L'homme qui vit encore aujourd'hui dans les souvenirs du peuple espagnol a existé, on n'en peut pas douter, et à eux seuls les refrains de ses *romances* lui assurent une immortalité que tous les doutes de la science ne sauraient lui enlever.

Nous avons vu Favila, duc de Cantabrie, banni en Galice par le roi Egica, périr sous le bâton de Witiza. Pelayo, fils de Favila, échappé à la haine du meurtrier de son père, était venu auprès de son parent Roderich, remplir les fonctions de *comes spathariorum* (chef des gardes du corps). Après la bataille du

[1] Je renonce ici à l'orthographe gothique des noms propres, l'Espagne gothique ayant fini avec Roderich, et l'Espagne chrétienne commençant avec Pelayo. D'ailleurs la trace des racines germaniques commence à se perdre dans les noms, bien qu'on en trouve encore çà et là quelques vestiges de plus en plus effacés : ainsi, Ramiro de *Rath-mir*, puissant en conseil; Bermudo de *Wehrmund*, armes et bouche. On peut aussi faire dériver de source gothique les noms de Fernand, Gonzalo, Alvar, etc.

[2] Le *Chron. Albeldense* fait de Pelayo un fils de Bermudo, et un petit-fils de Roderich, et Rodrigue de Tolède le fait chef des gardes de Witiza. Les deux assertions sont également erronées.

[3] L'auteur du *Chron. Albeldense*, le premier historien qui parle de Pe-

Guadalete, Pelayo erra longtemps, avec un petit nombre de soldats, dans les montagnes des Asturies, pour y chercher une retraite; il en trouva une enfin dans la vallée de Cangas, près des monts Auseba[1]. Une vaste caverne, qui, au dire du moine de Silo, peut contenir un millier d'hommes, reçut le futur libérateur de l'Espagne et sa faible troupe. Cette caverne, si célèbre dans l'histoire, a son nom, Covadonga[2], qu'elle a gardé à travers les siècles. Un ruisseau, qu'on appelle la Diva, ou l'Enna, s'échappe de la grotte et coule dans une étroite vallée, fermée par deux murs de rochers escarpés, au delà desquels l'univers semble finir.

La religion, dont en Espagne, pendant huit siècles, la cause fut celle de l'indépendance et de la nationalité du pays, ne pouvait manquer de consacrer une aussi sainte entreprise. Un reliquaire travaillé à Jérusalem par les mains des disciples des apôtres, était depuis longtemps à Tolède l'objet de la vénération des fidèles. Lors de la prise de cette ville, l'archevêque Julien et bon nombre des habitants, fuyant devant l'invasion, emportèrent avec eux cette arche sainte, et la confièrent à Pelayo, dans l'imprenable forteresse où il s'était enfermé.

De ce moment, aux yeux des pieuses populations des Asturies, Dieu fut avec lui. L'obscur chef de par-

layo, écrivait en 883. Sébastien de Salamanque vivait à peu près vers la même époque.

[1] Dans le latin des chroniques, *Canicas* et *Ascuna.*

[2] Ces détails sont empruntés à Risco, t. XXXVII, p. 77; à Carvallos, *Ant. de Asturias*, tit. IX, § 6, et à Morales, l. XIII, c. II. Voir aussi les notes de Southey. La *sierra de Covadonga* est située entre Oviedo et Santander. On trouvera sur la carte le bourg ou village de Cangas de Oñiz, et celui de Caba ou Covadonga.

tisans vit grossir sa petite troupe, et le *guerrillero* errant et fugitif grandit jusqu'aux proportions d'un roi. Tous les réfugiés réunis autour de lui, tous les rudes habitants de ces montagnes le reconnurent (718 ou 719)[1], pour leur prince. Précaire royauté, qui au dire des chroniques [2] s'étendait sur quelques lieues de montagnes arides, et dont les sujets étaient des pâtres, l'armée une poignée de fugitifs, la capitale une caverne [3]!

Quelques auteurs modernes ont pris sur eux d'affirmer, d'après une phrase du moine de Silo [4], que les compagnons de Pelayo étaient de race gothique, et que les populations romaines restèrent dans les villes sous le joug des Arabes. Mais il eût fallu d'abord prouver que ces populations romaines et gothiques étaient encore distinctes, ce qu'il est fort difficile de croire. Tout annonce du reste que ces fugitifs appartenaient

[1] Les années de l'hégire étant de onze jours plus courtes que celles de l'ère du Christ, on est obligé, pour donner une année arabe, de citer deux années chrétiennes. (Voyez Pièces justificatives, nº 4.)

[2] Ces chroniques sont : le moine de Silo, le moins incomplet de tous et le plus ami du merveilleux (C. 20, apud Florez, t. XVII, p. 281) ; Sébastien de Salamanque ; la chron. d'Alonzo X, très-diffuse, mais renfermant, à côté de fables grossières, une foule de détails curieux ; celle de Rodrigue de Tolède, et le *Chron. Albeldense*, qui ne contient que quelques lignes sur chaque règne, sauf celui d'Alonzo III, où il devient presque l'unique source historique. Lucas de Tuy n'a fait que copier les chroniques antérieures à la sienne. La chronique d'Alonzo est la seule qui ait le mérite d'être écrite en vieil espagnol ou *romance*.

[3] La date de cette élection, fort peu solennelle, comme bien on pense, est difficile à fixer, dans une époque aussi fabuleuse ; cependant Sébastien de Salamanque la place en l'an 757 de l'ère espagnole, 719 avant Jésus-Christ ; la chron. d'Alonzo X et le *Chron. Albeldense* la fixent à l'an 718. Pelayo n'eut certainement pas trop de sept années, écoulées depuis la bataille du Guadalete, pour réunir ses forces et organiser la résistance.

[4] « Pelagius, cum quibusdam *Gothorum* militibus. » Mais il est évident que le moine n'entend ici faire aucune distinction entre les Goths et les Romains ; il distingue seulement les Asturiens, *Astures*, qui, suivant lui, élurent Pelayo pour prince.

aux deux races qui peuplaient la Péninsule. Ce devait être un pêle-mêle de soldats, de laboureurs, de femmes et d'enfants, fuyant devant l'ennemi, comme les bêtes des forêts devant le chasseur, là où l'instinct de la conservation leur enseignait à se réfugier. Pelayo réunit parmi ces fugitifs ceux qui avaient des armes, et se mit à leur tête afin de guider leur fuite et de la protéger.

Plus tard, et après un premier succès, cette troupe se grossit des nouveaux proscrits qui accouraient vers ce lieu de salut. Les plus jeunes et les plus belliqueux parmi les montagnards des Asturies finirent aussi par embrasser cette vie d'aventures. Les femmes, au contraire, durent bientôt y renoncer, et s'établir dans les villages et les petites villes de la côte soustraites à la domination musulmane, et c'est ainsi que cette *guerrilla* vagabonde se changea peu à peu en une sorte de colonie armée, qui prit racine dans le sol. Voilà ce que l'histoire ne dit pas, mais ce qu'elle permet de deviner, sur les premiers débuts de la royauté asturienne.

Du reste, à dater de Pelayo, les chroniques chrétiennes commencent enfin à perdre cette sécheresse qui rend si pénible l'histoire de la monarchie gothique. Sans doute bien des fables se mêlent aux récits de l'Iliade asturienne; telle est, par exemple celle des amours du chef arabe Munuza avec la sœur de Pelayo. Mais à ces fables se joignent des traditions saintes, conservées vivantes depuis dix siècles par les habitants du pays, et que les historiens de l'Espagne ont toutes recueillies avec un crédule respect. Or voici ce que ces chroniques, à quelques variantes près, sont unanimes à raconter.

Les Arabes, habitués à voir sur tous les points de la Péninsule toute résistance se courber devant eux, s'alarmèrent bientôt de cette obscure tentative de soulèvement, dont l'exemple au moins pouvait être dangereux. « Les *Barbares*, dit le moine de Silo (c'est « ainsi qu'il appelle les fondateurs du khalifat), ayant « appris la révolte de Pelayo et la forte retraite qu'il « s'était choisie, Thareck[1], saisi de colère, rassemble « une immense armée d'Ismaélites, et envoie, pour « se saisir de Pelayo, Alkhaman, un de ses lieute- « nants, en lui adjoignant le traître Oppas, frère de « Witiza et archevêque de Tolède, qui avait fait sa « soumission aux Barbares. »

Les *Barbares*, en effet, à l'exception de ce coin des Asturies, et de quelques autres en Alava, en Biscaye, en Guipuscoa et en Aragon, étaient maîtres de toute la Péninsule. « Dieu, dit la chronique d'Alonzo, avait voulu garder ce peu de fidèles, pour que le flambeau du christianisme ne s'éteignît pas tout à fait en Espagne. » En attendant, les Arabes cernaient de toutes parts ce dernier abri de la foi et de la liberté espagnoles. Sur la côte même des Asturies, un chef musulman, Munuza[2], occupait Gijon (*Gegio*)[3]. Il était donc important pour les conquérants de l'Espagne

[1] C'est évidemment par erreur que le moine de Silo a mis ici le nom de Thareck, qui, comme on l'a vu, avait quitté l'Espagne en 713. Si la date de 719, donnée par Sébastien de Salamanque, est exacte, c'est Alhorr qui commandait alors en Espagne.

[2] Ce Munuza n'est probablement autre qu'Othman abou Nesah, dont j'ai raconté la fin tragique. Quant à la fable ridicule qui lui fait enlever la sœur de Pelayo, il y a ici confusion évidente avec Lampégie, fille d'Eudon, dont l'amour coûta la vie à Othman.

[3] D'autres disent *Legio* (Léon). Mais l'erreur est évidente, car les Asturiens ne s'emparèrent de Léon que sous Alonzo Ier, et Gijon, au contraire, situé à portée des premières conquêtes de Pelayo, dut facilement échapper au joug des Musulmans.

d'étouffer sur-le-champ ce germe de révolte dont ils pressentaient le danger.

Sans croire à l'*immense* multitude dont parle le moine de Silo, et qu'il évalue à 187,000 hommes, on peut affirmer que l'armée d'Alkhaman, fût-elle dix fois moins nombreuse, l'était plus encore que la faible troupe que guidait Pelayo. Celui-ci, sentant son infériorité, fit cacher avec lui dans la caverne l'élite de sa troupe, et envoya le reste au sommet de la montagne « attendre la merci de Dieu. »

Suivant les chroniques chrétiennes, l'archevêque Oppas, dont l'intervention dans toute cette affaire tient plus du roman que de l'histoire, avait été chargé par l'Emir de séduire Pelayo par de belles paroles et de lui démontrer l'inutilité de la résistance. Les chroniques rapportent tout au long le discours de l'archevêque et la réponse de Pelayo, qui, « méprisant la multitude des Arabes, et sachant que Dieu pouvait faire renaître d'une poignée de chrétiens la race détruite des Goths, comme d'un grain il fait germer une moisson, » refusa d'écouter plus longtemps l'apostat, et se recommanda avec sa petite armée à la protection de la sainte Vierge.

Les Arabes ne tardèrent pas à commencer l'attaque contre la porte de la caverne; mais « Dieu lui-même combattit pour les chrétiens, et les traits lancés par les assaillants retournèrent sur ceux qui les lançaient. » Plus de vingt mille Arabes, au dire de Sébastien de Salamanque, perdirent la vie dans ce combat; les chrétiens n'eurent pas même la peine de se défendre, et laissèrent Dieu combattre pour eux.

Quand Dieu eut vaincu, Pelayo, sortant enfin de sa retraite, vint achever la victoire et tailler en pièces

l'ennemi, consterné de cette défaite miraculeuse. Le traître Oppas fut pris par les chrétiens; Alkhaman périt dans la mêlée. Dieu même poursuivit dans leur fuite les débris de l'armée musulmane, et un rocher, se détachant tout à coup, tomba dans le fleuve Deva au moment où ils le traversaient et les ensevelit tout vivants. Sébastien ajoute que, de son temps, quand le fleuve débordait, on trouvait encore dans son lit, comme un gage de la victoire, les os et les dépouilles des vaincus (718 à 719).

Le gouverneur de Gijon, Munuza, épouvanté de cette lutte avec d'invisibles ennemis, lutte où la nature semblait s'armer en leur faveur, s'enfuit de Gijon avec les troupes qu'il commandait; mais les Asturiens atteignirent les Arabes dans leur fuite et en firent un grand carnage près d'Olalle. Munuza, que les chrétiens font rester sur le champ de bataille, parvint cependant à échapper. Enfin l'Emir Alhorr, en apprenant cette série de défaites, les attribua à une nouvelle trahison du comte Julien et des fils de Witiza, et ordonna de leur trancher la tête [1].

On comprendra facilement que la version des historiens arabes sur les événements de cette guerre fabuleuse diffère quelque peu de celle des chrétiens. Conde, par un étrange parti pris, ne dit pas un mot de la révolte de Pelayo; Ahmed el Makari avoue cependant que *Pelay el Roumi* (Pelayo le Romain), qui était demeuré à Cordoue comme otage de la fidé-

[1] Les historiens arabes rapportent, au contraire, que Thareck et Mouza ayant refusé de rendre aux fils de Witiza les biens de leur père, qu'on leur avait promis pour prix de leur trahison, ils se retirèrent avec le comte Julien à la cour du khalife, qui leur fit rendre ces biens, et que leur postérité vécut longtemps alliée aux plus nobles races de l'Arabie. (Ebn Saïd ben Ahmed, p. 56, et ebn Kauthir.)

lité de ses compatriotes, souleva les Asturies contre les Arabes et en fit un état indépendant. Borbon, qui a toujours à son service des textes favorables aux chrétiens, cite à ce sujet (page 4) un passage d'Abd-allah, que nous ne répétons pas sans défiance. En voici la traduction :

« Alhorr ayant appris que les chrétiens avaient levé des troupes dans les montagnes du nord, envoya contre eux une armée, et Pelayo fut vainqueur des Musulmans ; puis, prenant de la force et de l'audace, il attaqua les Musulmans, desquels périrent environ 3,000. Ils lancèrent leurs dards ; mais un tremblement de terre arriva, et l'armée fut submergée. Survint Pelayo, qui en fit grand massacre, et Alkhaman fut un des morts qui restèrent sur le champ de bataille. » Ce texte curieux confirme, au miracle près, tous les détails donnés par les chrétiens, jusqu'au tremblement de terre et à l'armée submergée. L'historien arabe ne donne pas le chiffre des morts, mais il avoue un grand massacre (*una gran mortandad*).

Ebn Hhajan et Isah ben Ahmed el Razi reportent quelques années plus tard, sous la lieutenance d'Ambesah à Cordoue, la révolte de Pelayo. « Belaï, disent-ils, ne possédait d'autre coin de terre qu'un rocher, où il se cacha avec trois cents compagnons. Les Musulmans l'ayant cerné de tous côtés, tous les chrétiens moururent de faim, moins trente hommes et dix femmes, qui se nourrirent de miel recueilli dans les fentes des rochers. Les Arabes méprisèrent leur petit nombre. Que pouvaient, en effet, contre la foi de Mahomet ces trente infidèles ? Et cependant leur nombre et leur puissance s'accrurent plus tard dans une proportion infinie. »

Encouragés par ce succès, les chrétiens se groupèrent autour de leur vaillant chef, dans ce royaume naissant auquel il ne manquait que des cités. C'est alors que fut fondée la ville de Pravia, outre un grand nombre d'églises et de monastères : car, pour ces pieux montagnards, la maison de Dieu pressait plus à bâtir que celle des hommes.

L'histoire ne nous a rien transmis sur les dernières années du règne de Pelayo [1], si l'on peut parler en ces termes de cette royauté, errante dans les monts d'Oviedo. Il est probable que les Musulmans, découragés par un premier échec, ou méprisant un si faible ennemi, le laissèrent grandir et se recruter en paix, imprudence qu'ils ne tardèrent pas à payer bien cher. Pelayo mourut paisiblement, après un règne de dix-neuf ans, à Cangas, où il fut enterré avec sa femme Gaudiosa, laissant après lui une de ces renommées héroïques que la fable aime à agrandir, mais qu'elle ne saurait inventer [2].

[1] Borbon, d'après un autre texte, prétend que Pelayo, en 721, s'empara de Léon. Mais le fait n'est nullement attesté. En tout cas, si les Arabes perdirent Léon, ils ne tardèrent pas à le reprendre, puisque Alonzo Ier eut à en faire la conquête. (Voyez l'Appendice sur Borbon.)

[2] De graves débats se sont élevés entre les historiens espagnols sur les dates du règne de Pelayo, que Masdeu recule de vingt ans, d'après une phrase du *Chron. Albeld.*, qui prétend que la révolte de Pelayo eut lieu sous le règne de l'Emir Youssouf, assertion contredite par la date de 737 que le même historien assigne à la mort de Pelayo, douze ans avant l'élection de Youssouf. L'arbitraire chronologie de Masdeu vient de la résolution bien arrêtée de compter Theodmir et Athangild comme les deux premiers monarques de l'Espagne restaurée : tout a dû céder devant une pareille nécessité. Quant à nous, la parfaite conformité de dates du *Chron. Albeld.* et de Sébastien, dont presque toutes les chroniques postérieures ont adopté la chronologie, nous décide à l'adopter également. On cite, il est vrai plusieurs chartes ou inscriptions qui reportent à quelques années plus tard les règnes de Pelayo et d'Alonzo Ier ; mais la plupart de ces documents sont controuvés, ainsi que l'établissent Lembke, p. 326 et 327, et Risco, t. XXXVII, p. 61. Mais la meilleure raison pour suivre cette chronologie,

Même à défaut des monuments historiques, il est facile de deviner ce qu'était la royauté de Pelayo. L'autorité d'un chef frank, tout puissant dans la guerre et à peine obéi dans la paix, celle d'un chef de *guerrilla* pendant une guerre civile, peuvent à peu près en donner l'idée. Le fils de Favila et ses compagnons, qui avaient servi dans les armées de Roderich, possédaient sur les rudes montagnards de Cangas, à égalité de courage, l'avantage de la tactique et de la science militaire. Sans doute Pelayo essaya de régler leur valeur indisciplinée et de faire des soldats de ces hardis partisans, plus habitués à affronter le danger face à face qu'à en triompher par de savantes manœuvres. Mais la guerre, dans ce pays étrange, n'a jamais ressemblé à celle qui se fait dans d'autres pays. Cette guerre de bandits, où les masses disparaissent, où les hommes se comptent un à un et par leur valeur personnelle, rendait inutile la supériorité numérique des Arabes. Qu'importaient les innombrables bataillons de l'Islam, là où le pays combattait pour ses défenseurs, où chaque roche leur était un rempart, chaque défilé un refuge, chaque grotte une forteresse?

C'est là, sur cet étroit théâtre, que la race gothique, alliée à la race ibérienne, qui s'était conservée pure de tout mélange dans ces vallons écartés, devait se retremper dans une lutte continuelle. C'est là qu'elle devait combattre pour la vie d'abord, puis bientôt pour quelque chose de plus noble que la vie : pour les franchises nationales, l'unique solde qu'elle

toujours incertaine au milieu des contradictions des historiens arabes et espagnols, c'est qu'elle est la seule qui concorde avec les dates beaucoup plus positives des règnes postérieurs.

reçût alors de ses rois. Les libertés espagnoles ne sont pas, comme dans le reste de l'Europe, un fruit de la guerre civile, arraché à une royauté ou à une noblesse jalouses : les libertés espagnoles sont filles de la guerre, il est vrai, mais de la guerre contre l'étranger. La gloire de Pelayo, c'est d'avoir le premier indiqué un centre à ces efforts isolés; c'est d'avoir emporté avec lui au fond de la caverne de Covadonga quelque chose de plus précieux que la couronne des rois goths, de plus saint que l'arche de Tolède, c'est-à-dire la tradition et le germe de l'unité espagnole.

Bien que le nom du duc Favila, père de Pelayo, soit évidemment gothique, le nom de *Pelagius*, dont les Espagnols ont fait Pelayo, n'est pas moins évidemment romain. D'ailleurs le surnom de *el Roumy* (le Romain) que les Arabes joignent toujours au nom de *Belaï* (Pelayo), indique assez qu'il était considéré par les deux nations comme un Espagnol indigène, titre auquel il dut sans doute les sympathies des Asturiens et des Cantabres.

Vers cette époque, du reste, les noms gothiques commencent à devenir plus rares, et ceux même que l'on rencontre prennent peu à peu une physionomie plus latine et plus espagnole. Ces noms, qui sont encore assez fréquents parmi les rois des Asturies, Favila, Wehrmund, Rathmir, Fruela, Alluns, Wehrnand, se transforment en *Favilanus*, *Veremundus* (plus tard Bermudo), *Ramirus* (Ramiro), *Froïlanus*, *Aldefonsus*(Alonzo), *Ferdinandus* (Fernan); d'autres apparaissent entièrement nouveaux et de forme latine, tels que *Ordonius* (Ordoño), *Mauregatus*, *Silo*, *Sancius* (Sancho), *Aurelius*, *Garceanus* (Garcia),

Urcara, *Theresia*, *Geloïra* (Elvira), *Nuña*, etc.

Les noms de villes et de lieux commencent aussi à subir la même transformation. La langue parlée s'altère en même temps que les noms. L'idiome gothique était déjà à peu près complétement disparu; quant à l'ancienne langue ibérienne, elle ne subsistait plus que chez les Basques, fidèles au culte du passé, et dans quelques noms de villes, qui indiquent sa trace sur la surface de la Péninsule. Le latin lui-même, qui n'avait jamais cessé d'être, même sous les Goths, la langue nationale de l'Espagne, finit par se corrompre dans la bouche du peuple, soit par le contact de l'arabe, soit par le seul fait de son ancienneté et de son origine exotique, et par l'absence complète de tous monuments littéraires.

Cependant, il faut le dire, la langue écrite, c'est-à-dire les chartes de donation, seule littérature de l'époque, ne portent pas l'empreinte de cette altération. La seule chronique contemporaine, celle d'Isidore de Béja, dans son déplorable latin, n'offre même aucune trace d'espagnol. Ce n'est guère, comme nous le verrons [1], que du dixième au onzième siècle que les mots *romans* commencent à se glisser dans les chartes. Mais tout annonce que le langage du peuple était déjà transformé longtemps avant cette époque, et que la langue *romance*, la plus vieille et la plus féconde de toutes les filles du latin, date à peu près de l'invasion arabe [2].

[1] Voyez Pièces justificatives, l'Appendice sur la charte d'Alboacen.

[2] Telle est du moins l'opinion du savant M. Raynouard, dont l'autorité est décisive en cette matière : il cite à ce sujet un passage de Liutprand, qui atteste qu'en 728 la langue romane existait en Espagne. « En ce temps-là, dit Liutprand, « furent dix langues en Espagne : 1° l'ancienne langue « ibérienne ; 2° la cantabre (qui peut-être n'en était qu'un dialecte et qui

Sans croire avec Sismondi[1] que la langue espagnole ou romance se soit formée pendant les trois cents ans que dura la domination des Goths; sans croire même tout à fait, avec Liutprand et M. Raynouard, qu'elle existât complétement formée dès l'an 728, c'est évidemment dans la première moitié du huitième siècle qu'il faut placer l'ère de la transition : c'est à ce moment que l'Espagne gothique, se retrempant, dans les Asturies, aux sources de la nationalité espagnole, commence à laisser percer au dehors ce sourd travail de transformation qui s'opère constamment dans l'organisation des peuples comme dans celle du corps humain, jusqu'à ce qu'il éclate au dehors par quelque grande crise.

Après la mort de Pelayo, son fils Favila lui succéda; mais loin de marcher sur les traces de son père, il se livra aux plaisirs, et périt à la chasse en combattant un ours. Il fut aussi enterré à Cangas, premier siége de la monarchie asturienne. La brièveté de son règne ne lui permit, dit Sébastien de Salamanque, de rien faire de digne de l'histoire[2].

Alonzo Ier, dit *le Catholique*, fut élu pour succéder à Favila, bien que celui-ci eût laissé des enfants. Alonzo était fils de Petrus, duc de Cantabrie, descendant de Reccared, qui avait su, comme Pelayo, maintenir contre les Arabes son indépendance[3].

« s'est perdue); 3° la grecque; 4° la latine; 5° l'arabe; 6° la chaldaïque; « 7° l'hébraïque; 8° la celtibérienne; 9° la valencienne; 10° la catalane. » Ces deux dernières, ajoute M. Raynouard, sont la langue romane même.

[1] Voyez mon 1er vol., Pièces justificatives, p. 488.

[2] Voyez Pièces justificatives de ce volume.

[3] On se demandera sans doute comment ce Petrus, auquel la plupart des chroniques donnent le nom de duc de Cantabrie, avait hérité de ce duché, que possédait Favila, père de Pelayo. Mais il ne faut pas oublier que les

Pelayo, pour resserrer par un lien plus étroit les deux seules populations chrétiennes qui restassent libres dans toute la Péninsule (car nous ne comptons pas comme telle la monarchie vassale de Theodmir), avait donné sa fille Ermesinda à Alonzo, son fidèle compagnon dans toutes ses guerres. Alonzo, en montant sur le trône, réunit aux Asturies le duché de Cantabrie, déjà fort restreint par les Musulmans et par l'érection de la royauté asturienne.

La situation de l'Espagne musulmane avait déjà bien changé. L'absence de l'Emir Okbah, appelé en Afrique par une révolte des Berbers, avait livré la Péninsule à l'anarchie, et les walis, au lieu de songer à étendre les conquêtes de l'Islam, dépensaient leurs forces dans d'obscures guerres civiles. Le malheureux Emirat d'Abdelmelek était venu porter un nouveau coup à la fortune des Arabes. En Gaule, la funeste expédition d'Abdelrahman à Poitiers avait commencé pour eux ce mouvement de retraite qui ne devait plus s'arrêter, même au sud des Pyrénées. Maîtres un instant de tout le midi de la Gaule, les Arabes voyaient leurs conquêtes leur échapper une à une : chassés d'Arles et d'Avignon, ils se rapprochaient déjà, dans leur marche rétrograde, de Narbonne, qu'Alonzo Ier avant de mourir devait voir rentrer dans les mains des chrétiens.

En Espagne, l'insurrection ne s'était pas bornée à quelques vallons des Asturies; l'incendie s'était pro-

titres de comte et de duc, sous la monarchie gothique, n'étaient nullement des bénéfices héréditaires, mais de simples emplois révocables. Il est probable que Petrus succéda au duché après la mort de Favila et en l'absence de Pelayo, alors à la cour de Roderich, et que, même après la conquête, il parvint à se maintenir souverain indépendant de la Cantabrie.

pagé peu à peu sur toute la crête des Pyrénées, depuis Lugo jusqu'à Pampelune et même au delà. Les Cantabres, réunis aux Asturiens depuis l'avénement d'Alonzo, doublaient les forces de la nouvelle royauté. Enfin les Basques, partagés en trois peuplades, que représentent leurs trois dialectes[1], défendaient avec succès leur indépendance contre les walis musulmans de Pampelune et de l'Èbre, et s'appuyaient, au besoin, sur leurs redoutables voisins, les ducs d'Aquitaine.

Sans doute, ces efforts étaient isolés, cette résistance dénuée d'ensemble; mais toutes ces peuplades de langue et d'origine diverses étaient du moins réunies par une même foi, un même péril, une même haine contre l'étranger. La principauté asturienne formait le centre de tous ces efforts et de toutes ces résistances. A côté d'elle et sous sa suzeraineté, germaient d'autres états qui devaient à leur tour devenir des royautés, tels que le comté de Castille et le futur royaume de Navarre, dont l'origine se perd dans les ténèbres de cette époque. La Galice elle-même n'avait guère vu envahir par les Arabes que ses côtes et quelques-unes de ses cités. Là, comme ailleurs, la servitude était dans les plaines et la liberté sur les montagnes. La Galice d'ailleurs se trouvait hors du cercle naturel d'action de la puissance arabe; la compacte structure de ce pays en avait éloigné les conquérants; ses mers n'avaient pas encore vu de flottes musulmanes s'aventurer dans leurs parages, et la vallée du Minho, visi-

[1] T. I, p. 451. D'après une tradition basque, rapportée par M. A. Chaho, les Basques, à l'époque de la conquête, s'unirent par une fédération contre les Arabes, et prirent pour emblème trois mains sanglantes, avec cet exergue : *Irurakbarat* (les trois n'en font qu'une).

tée plutôt que soumise, avait seule ouvert une voie à l'invasion jusqu'à Lugo [1].

C'est dans cet état que se trouvait le nord de la Péninsule lorsque Alonzo songea à profiter de ce rare concours de circonstances pour reculer sa frontière et changer en royaume sa petite principauté. Prenant Cangas pour le centre d'un vaste demi-cercle dont il parcourait chaque année un rayon, et aidé de son frère Fruela, que le moine de Silo appelle son associé au trône, il fit aux Arabes une guerre opiniâtre, qui dura autant que son règne. Tranquille sur ses derrières, que gardaient la mer et les Pyrénées, il conquit, dans le royaume de Léon, Astorga, Simancas, Valladolid, Zamora et Ledesma; dans la Castille, Avila, Sepulveda, Segovia, Osma, Lara et Saldaña; dans la Galice, Lugo, Orense et Tuy; en Portugal, Braga, Oporto, Viseu et Chaves.

Ainsi le royaume d'Alonzo *le Catholique*, car nous pouvons maintenant lui donner ce nom, s'étendait depuis le Duero et la mer de Portugal jusqu'au haut Aragon, et au midi jusqu'à la chaîne du Guadarrama, qui sépare la vieille de la nouvelle Castille, et comprenait ainsi à peu près un quart de la Péninsule. L'histoire malheureusement se tait sur les détails de ces guerres, qui durèrent tout un règne. Nous savons seulement que les Arabes, frappés d'une terreur superstitieuse par le succès qui accompagnait toujours les armes d'Alonzo, l'avaient surnommé, comme Khaled, *le fils de l'épée* (*ebn el saïf*) [2].

[1] Voyez Florez, t. XI, Appendices 9 et 10, sur Lugo.

[2] « Ensuite vint Adfounsch, *le terrible*, tueur de gens et *fils de l'épée*, et il *ouvrit* (conquit) villes et châteaux, et nul n'osait lui faire face; et combien de Musulmans furent faits martyrs par lui avec l'épée, et il brû-

Il faut cependant bien se garder de prendre à la lettre cette souveraineté d'Alonzo sur une aussi vaste étendue de pays. Ses expéditions en Portugal et en Castille étaient, à l'instar de celles des Maures, de rapides *algarades*, où une population de montagnards, avide et courageuse, se mettait en marche à chaque printemps, avec son chef, pour aller sur les terres des Maures ramasser force butin, et non faire des conquêtes qu'elle savait bien ne pouvoir pas garder. Quand une ville était prise, on passait au fil de l'épée la garnison arabe, et si l'on ne pouvait s'y établir avec quelque sûreté, on emmenait tous les habitants chrétiens [1]; puis on mettait des déserts entre soi et l'ennemi [2].

Ainsi, le véritable centre de la monarchie d'Alonzo reposait au nord de la Castille et du royaume de Léon, et sur les deux versants de la chaîne des monts des Asturies, depuis la Galice jusqu'à la Navarre. Partout ailleurs, son autorité ne put être que nominale et précaire. Aussi les villes que fonda Alonzo sont-elles toutes situées dans des pays montagneux, où sa royauté devait d'abord prendre racine avant de s'aventurer dans la plaine. Voulant autant que possible concentrer les forces de ce petit état, plus étendu que compact, il dévasta les villes conquises qu'il ne put pas occuper, et en répartit les habitants dans ses *poblaciones* d'Alava et de Biscaye, à l'abri de toute in-

lait leurs maisons, et il n'y avait pas de *foi* (de traités) avec lui. » El Lagui, cité par Borbon, p. 176.

[1] Sébast. de Salam. le dit expressément : « Christianos secum ad patriam duxit. »

[2] Campos quos dicunt gothicos usque ad flumen *Dorium* (Duero) cremavit. » *Chron. Albeld.* Suivant Rodrigue de Tolède, ces *campi gothici* s'étendent entre le Duero, l'*Estola* (Esla), la Pisuerga et le Carrion.

vasion. Et il fallait bien qu'il agît ainsi, car la population chrétienne était encore clair-semée dans ces stériles montagnes, que la conquête avait dédaignées, et le temps des *poblaciones* lointaines n'était pas encore venu.

Le pieux roi Alonzo, après avoir fondé autant de couvents que de villes ou de forteresses[1], mourut paisiblement à Cangas (757), obscure cité qu'on peut regarder comme la capitale de cette royauté toujours en état de siége, qui n'osait encore s'établir à demeure au sud des Pyrénées. Pendant son glorieux règne de dix-huit ans, il avait acquis une grande réputation de vertu et de sainteté[2] : aussi toutes les chroniques s'accordent-elles à rapporter les miracles qui entourèrent son lit de mort, où les anges entonnèrent en chœur le psaume : *Ecce quomodo tollitur justus*...

Après la mort d'Alonzo, Fruela, son fils, qu'il ne faut pas confondre avec Fruela, frère du roi défunt, fut élu pour lui succéder. Alonzo, outre ce fils légitime, avait encore laissé un fils bâtard, nommé Mauregato, né d'une esclave musulmane. L'histoire a fort maltraité ce prince, dont le plus grand crime, peut-être, fut sa naissance et son nom. Fruela fonda, à quelques milles de l'ancien *Lucus Asturum*, la cité d'Oviédo, et y établit un évêché. La position de cette ville, située sur une hauteur entre deux rivières, et sous le climat le plus tempéré de toute l'Espagne, y attira bientôt des habitants, et c'est ainsi que se peupla

[1] C'est de ces forteresses, *castella*, que la Castille a tiré son nom, plutôt latin qu'espagnol.

[2] Humilis rex fuit et hominibus amabilis (Luc. Tud.)... Magnanimus, sine offensione erga Deum et ecclesiam, vitam mirabilem duxit. (Séb. Salam.)

peu à peu la future capitale de la royauté des Asturies [1].

Aussi pieux que son père, mais d'une piété plus sévère, Fruela rétablit la discipline ecclésiastique, fort relâchée depuis Witiza, et défendit aux prêtres de contracter mariage. Nous verrons plus tard que, bien longtemps après Fruela, cette défense n'était pas encore strictement observée. Ce roi, d'un caractère farouche et dur, *asper mente*, employa, comme son père, son règne de onze ans à guerroyer contre les Musulmans. Il leur livra plusieurs batailles, et une entre autres près de *Pontumium*, en Galice, où, suivant les chroniques, il leur tua cinquante-quatre mille hommes, et fit prisonnier leur général Omar. L'historien arabe Ahmed el Makari, sans reproduire ce chiffre, avoue la défaite de ses compatriotes, que Fruela chassa de la Galice en reprenant sur eux Lugo, Porto, Zamora et Ségovie, qu'Alonzo, comme on le voit, n'avait pas gardées bien longtemps.

La race indomptable des Basques, impatiente de tout joug, s'était soulevée contre Fruela. Tout ce qu'on peut conclure du laconique passage de Sébastien, qui nous rapporte ce fait [2], c'est qu'Alonzo, en établissant des *poblaciones* dans l'Alava et la Biscaye, avait eu pour but de se ménager une sorte de suzeraineté sur ce pays. Les Basques, à l'avénement de Fruela, saisirent cette occasion de recouvrer leur in-

[1] Ces détails sont empruntés à une excellente dissertation de Risco (España Sagrada, t. XXXVII, p. 309) sur les antiquités d'Oviedo. Quant à l'origine du nom d'*Ovetum* (Oviedo), les uns l'attribuent à ce que cette ville est située à égale distance des deux rivières qui bornent les Asturies à l'est et à l'ouest, l'*Ova* (aujourd'hui l'Eo) et la Deva, d'où *Ovedevum Ovetum*. D'autres prétendent que le mont où Oviedo est situé s'appelait, sous les Romains, *Jovetanum*, d'où est venu *Ovetum*.

[2] Vascones revellantes superavit et edomuit.

dépendance. Mais le fils d'Alonzo leur montra bientôt que sa main n'était pas moins ferme que celle de son père. Il soumit d'abord les Vascons ou Navarrais, et s'unit ensuite à eux contre les Biscayens. Vainqueur, il épousa une de ses prisonnières, Munia (Nuña), jeune fille du sang des rois de Navarre, dit la chronique d'Alonzo, qui aurait bien dû ajouter quels étaient ces rois de Navarre. Cette Munia fut la mère d'Alonzo II, dit *le Chaste*. Les Galiciens, presque aussi remuants que les Basques, s'étant à leur tour soulevés contre Fruela, furent également châtiés par lui.

Enfin Vimarano, frère de Fruela, ayant conspiré contre lui, Fruela égorgea son frère de ses propres mains[1], et périt bientôt lui-même assassiné à Cangas, victime de la haine que son crime avait soulevée (768). C'est sous ce règne que Conde place, d'après el Razi, le prétendu traité entre Abdelrahman et les chrétiens, qu'il rapporte en ces termes : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! le magnifique roi Abdelrahman, aux patriarches, moines, *procérès* et autres chrétiens d'Espagne, et aux gens de *Castille*, octroie paix et sécurité, et promet sur son âme que ce pacte sera maintenu; les chrétiens devront payer dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille bons chevaux et autant de mulets, avec mille cuirasses, mille épées et autant de lances chaque année, pendant l'espace de cinq ans. Fait à Cordoue, le troisième jour de la lune Sefar, l'an 142. » (759).

Conde lui-même jette quelques doutes sur ce traité,

[1] « Innocuum interfecit. » (Lud. Tud.) « Pulcher, strenuus et mitis, » dit Rod. de Tolède.

en faisant observer, avec raison, que le nom de *Castille* était alors inconnu, et que toutes les provinces chrétiennes au delà du Guadarrama s'appelaient à cette époque *Djalikiah* (Galice). On remarquera aussi que le nom de Fruela et celui des Asturies n'est pas une fois prononcé dans ce document. Quant à la Castille, alors presque dépeuplée, elle n'avait pas à cette époque une existence politique séparée du royaume des Asturies dont elle dépendait. Peut-être ne s'agit-il dans ce traité que de quelques populations mozarabes; mais fût-il même question de la royauté de Cangas, l'exagération du tribut n'en est pas moins sensible. Où cette pauvre monarchie, dont tout le trésor royal aurait tenu dans le creux d'un bouclier, aurait-elle trouvé tant d'or, d'argent et de chevaux?

Alonzo, fils de Fruela, étant trop jeune pour régner, et le droit de primogéniture n'étant pas encore établi, le trône passa à AURELIO, fils de Fruela, le frère d'Alonzo Ier. Ce roi a laissé peu de traces dans l'histoire; nous savons seulement qu'il fut pendant tout son règne en paix avec les Maures, paix achetée probablement, et qu'il leur permit de prendre en mariage quelques vierges chrétiennes de noble race (*fijas d'algo*). C'est la première trace qu'on trouve dans l'histoire de ces alliances entre les deux nations, qui devinrent peu à peu plus fréquentes.

Les derniers temps du règne d'Aurelio furent troublés par une *guerre servile* ou révolte d'esclaves, sur laquelle l'histoire est avare de détails[1]. Tout ce que

[1] Nous reviendrons sur l'esclavage en nous occupant des institutions civiles de l'Espagne chrétienne. Voici le texte bien laconique du *Chron. Albeld.*: « Eo regnante, servi, dominis suis contradicentes, ejus industria capti, in pristina sunt servitute redacti. » Sébastien, au lieu de *servi*, dit *libertini*.

l'on peut conjecturer, c'est qu'Alonzo et Fruela, dans leurs guerres avec les Maures, n'avaient pas massacré tous leurs captifs, et qu'ils en avaient réservé une partie, pour les donner comme esclaves aux colons chrétiens de leurs *poblaciones*. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs l'origine de ces *maragatos* des Asturies, race qui, suivant Lembke, subsiste encore aujourd'hui près de Pravia, honnie et méprisée, et à qui l'on permit, sans doute au prix d'une abjuration, de s'établir dans ces montagnes.

Aurelio, après avoir réprimé cette dangereuse rébellion par l'adresse (*industria*) plutôt que par la force, mourut à Cangas (774), après un règne de six ans, laissant le trône à Silo, prince du sang royal, qui avait épousé Adosinda, fille d'Alonzo I[er]. Sous le règne de Silo, le siége de la monarchie reste toujours au nord des Pyrénées; c'est à Pravia que Silo est élu, c'est à Cangas que les rois sont enterrés. Évidemment la royauté asturienne, déjà lasse de guerroyer, n'ose pas aspirer encore à s'étendre jusque dans la plaine, en face de la redoutable monarchie de Cordoue; et sous ces rois pacifiques qui se succèdent, Aurelio, Silo, Mauregato, elle s'estime trop heureuse de payer au prix d'un faible tribut l'obscure indépendance qu'on veut bien lui permettre.

Silo commença son règne par acheter la paix avec les Arabes [1]; il avait d'ailleurs assez à faire de lutter contre l'esprit d'indépendance des Galiciens, remuants descendants des Suèves. Il les battit cependant près du mont *Cuperius* (Cebreros), et les força à l'obéis-

[1] Le *Chron. Albeld.* nous dit, sans s'expliquer davantage, que ce fut à cause de sa mère : « Ob matris causam, cum *Spania* (l'Espagne musulmane) pacem habuit. » Peut-être sa mère était-elle arabe.

sance. Nous ne réfuterons pas sérieusement le pieux mensonge des chroniques, qui attribuent à ce pauvre prince chrétien, trop heureux qu'on l'oubliât dans ses montagnes, une expédition jusqu'à Merida, pour aller enlever aux infidèles le corps de sainte Eulalie. Mais la chronique d'Alonzo X dit expressément qu'après sa guerre de Galice, « don Silo n'eut plus souci de « guerroyer avec personne. » Désespérant d'avoir des enfants [1], il adopta pour héritier le fils du roi Fruela, et le neveu de la reine Adosinda, Alonzo, qui, grâce à la faveur de sa tante, gouvernait, sous Silo, le palais, c'est-à-dire le royaume (783). Silo mourut en paix à Pravia, sa résidence [2].

La reine Adosinda, avec le concours des grands, *cum officio palatino*, fit élire pour roi Alonzo II, dit *le Chaste*, son neveu. Mais cette élection fut contestée par Mauregato, fils bâtard d'Alonzo le catholique et d'une esclave maure. S'il faut en croire la chronique d'Alonzo X et Lucas de Tuy, ce Mauregato obtint des Maures une armée pour disputer la couronne à Alonzo II; et le jeune prince, renversé du trône avant d'y être monté, fut obligé de se réfugier en Alava, pendant les cinq ans que régna l'usurpateur.

Ce fut sans doute pour payer aux Arabes cet important service, que Mauregato convint de leur livrer ce tribut annuel de cent jeunes vierges, dont aucun historien ne parle avant Rodrigue de Tolède et la chronique d'Alonzo [3]. Fondée ou non, cette accusa-

[1] Silo, de prole ex Odisinda desperans, *iners* fiebat. (Rod. Tol.)

[2] Les chroniques chrétiennes déplacent et retardent de plusieurs années la bataille de Roncevaux, qui eut réellement lieu sous ce règne obscur de Silo, en 778.

[3] Lembke traite ce tribut de fable, et renvoie aux éclaircissements donnés par Pellicer, *Ann.*, l. IX, et Noguera dans Mariana, t. III, p. 427.

tion a flétri la mémoire de Mauregato : aussi, ce prince étant mort (788) après un règne paisible de cinq ans, « comme il était mauvais (*pravo*), dit la chronique, on l'enterra à *Pravia*. »

On s'attend sans doute, après la mort de l'usurpateur, à voir revenir le roi légitime; mais les grands du royaume, qui commencent à jouer un rôle aussi important qu'à la cour des rois goths, élurent *Wehrmund* ou BERMUDO Ier, dit *le Diacre*, fils de Fruela, le frère d'Alonzo Ier [1]. Cette exclusion d'Alonzo, le fils du roi Fruela, prouve que le droit d'élection, exercé par les Goths, n'était nullement tombé en désuétude. Il est probable que, dans ce cas, on suivait exactement la forme des élections gothiques, faites, comme on l'a vu, par les évêques et les seigneurs laïcs.

Bermudo, destiné par son père à l'église, s'était livré à l'étude des lettres, qu'il préférait à celle des armes. Plus jaloux, dit la chronique, « de gagner le royaume céleste qu'un royaume d'ici-bas, » appelé au trône malgré lui et malgré la loi gothique, qui défendait de faire un roi d'un prêtre, ce pieux monarque se souvint au bout de trois ans qu'il avait reçu les ordres, et qu'il ne pouvait « ni garder femme

Mais il nous semble qu'il n'y a rien de trop invraisemblable à ce que les Arabes aient prélevé sur les Asturiens tous les ans, au lieu de l'or que ceux-ci n'avaient pas, un tribut de quelques jeunes filles. Le chiffre ici ne signifie rien, mais la tradition signifie quelque chose.

Quelques historiens arguent, pour nier la réalité de ce tribut, de la difficulté de trouver dans un pays si peu étendu et si faiblement peuplé cent jeunes filles remarquables par leur beauté. Mais cet argument n'en est pas un pour ceux qui savent, *de visu*, combien le sang est beau dans les Asturies et dans la Biscaye.

[1] Lucas de Tuy le fait fils de Vimarano, mis à mort par le roi Fruela, son frère.

(car Bermudo était marié, tout diacre qu'il était), ni faire la guerre [1], ni rendre la justice comme il convient à un roi. » Il renonça à la couronne pour la replacer sur la tête de son neveu, Alonzo II, plus digne de la porter et plus capable de la défendre. Il vécut encore assez pour être témoin de la gloire de ce prince, et laissa en mourant deux fils en bas âge, Garcia et Ramiro.

Les rois amis de la paix ne conviennent guère aux monarchies naissantes. Depuis Fruela, aucun monarque asturien n'avait tiré l'épée contre les Maures. Or, pour un roi jeune et courageux, cette paix ignominieuse, de quelque prix qu'il fallût la payer, ressemblait trop à un vasselage. Sans doute Alonzo se refusa à l'acheter, car, dès la première année de son règne, nous voyons une armée arabe envahir la Galice et les Asturies, et se faire battre par Alonzo à *Lutos* (Luniego). Les chroniques, pour cette fois, se contentent de faire rester soixante-dix mille Musulmans sur le champ de bataille (792).

Il paraît que l'élection, ou plutôt la restauration du nouveau roi, n'avait pas été incontestée, car des nobles rebelles lui enlevèrent la couronne et le reléguèrent dans le monastère d'Abela; mais un certain Theudas se mit à la tête des grands qui lui étaient restés fidèles et le rétablit sur son trône. Cette révolte eut, dit-on, pour motif, une ambassade qu'Alonzo envoya à Charlemagne avec de riches présents [2]. Les

[1] Le *Chron. Albeld.* est le seul qui parle d'une bataille livrée aux Maures par Bermudo à Burbia, bataille dont ne font nulle mention les historiens arabes. Il est probable que le chroniqueur confond ici avec une des nombreuses guerres d'Alonzo II.

[2] Suivant le *Chron. Albeld.*, cette révolte eut lieu dans la onzième année du règne d'Alonzo ; mais la date ne doit pas être exacte : car nous savons

nobles des Asturies, jaloux de leur indépendance, et craignant de la voir compromise par les relations de leur roi avec le monarque frank, se soulevèrent contre lui. De là les fables des chroniques espagnoles du treizième siècle sur Bernardo del Carpio et sur la bataille de Roncevaux, qu'elles placent sous le règne d'Alonzo.

Comme les guerres d'Alonzo II avec les Arabes, guerres continuelles qui remplirent son règne, pendant un demi-siècle, appartiennent aux annales de l'Emirat, et n'ont pas assez d'importance pour en être détachées, nous les renvoyons à cette époque. Quant à l'histoire intérieure de la pauvre monarchie chrétienne des Asturies, nous la raconterions ici s'il en existait une.... Mais à côté des glorieuses annales de l'Emirat, qui concentre sur lui seul toute l'attention de l'histoire, que sont les obscures légendes de quelques roitelets ignorés, tour à tour tributaires dociles ou vassaux révoltés des redoutables Emirs de Cordoue? L'Espagne chrétienne ne date à vrai dire

par les chroniques franques la date de l'ambassade, 797, et il est probable que la révolte la suivit de près. Voyez *Annal. Lauriss.*, p. 184; Eginh., p. 185; Poeta saxo, p. 254; *Ann. Fuld.*, p. 351; *Vita Ludovici*, c. VIII, ap. dom Bouquet.

Les ambassadeurs d'Alonzo s'appelaient Basiliscus et Froya. Ils offrirent à Charles sept captifs arabes, richement armés, et une tente admirablement ornée. Il n'est pas besoin d'ajouter que l'ambassade fut bien reçue. Du reste, l'amitié de Charles et d'Alonzo était déjà ancienne, ainsi que le prouvent ces vers du poëte saxon :

... Renovantes fœdus avitum
Semper amicitiæ reges quod junxerat ipsos.

La chronique d'Oviedo et Lucas de Tuy disent même qu'Alonzo eut pour femme une sœur de Charles, qu'il ne toucha pas (*quam numquam vidit*); mais le fait du mariage est faux. Ce qu'il y a de réel, c'est qu'Alonzo, quoique indépendant de Charles, en avait peur et besoin, et qu'il lui rendait compte de ses victoires, comme un lieutenant à son chef. Les deux rois restèrent unis jusqu'à la fin de leurs jours.

que du jour où finit l'Espagne arabe, à la mort d'Almansour, en 1002, et où commence le démembrement du khalifat. Aussi prendrons-nous le parti, jusqu'à cette époque, de fondre dans l'histoire musulmane les règnes de tous ces monarques, au milieu desquels tranchera seule l'énergique figure d'Alonzo III, le véritable fondateur de la monarchie asturienne.

CHAPITRE II.

EMPIRE ARABE DE CORDOUE,

RÈGNE D'ABDELRAHMAN I.

755 A 788.

Abdelrahman apportait à l'Espagne le plus précieux de tous les dons, celui après lequel elle soupirait depuis un demi-siècle, l'unité. A ce titre il devait être bienvenu, surtout du peuple conquis, las de cette sanglante anarchie et d'un gouvernement qui ne lui donnait pas même le repos dans la servitude. Le nouveau monarque avait d'ailleurs tous les dons qui captivent les peuples, une naissance illustre, une haute taille, une fierté tempérée par la bienveillance qui se peignait sur sa physionomie. Son teint blanc, ses grands yeux bleus, au regard perçant et doux, sa jeunesse éprouvée par tant de misères et parée de tant de charmes, tout en lui parlait à ces ardentes imaginations du Midi, qui ont besoin de se passionner pour le chef qui les gouverne. Il n'était pas encore à Séville que son nom volait de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la Péninsule, et le

romanesque intérêt qui s'attachait à lui plaidait partout sa cause; la destinée de cet illustre proscrit passant de l'exil au trône, semblait réaliser un de ces contes merveilleux si chers aux Orientaux, et la fiction cette fois était encore au-dessous de la réalité.

Nous avons laissé le rival d'Abdelrahman, l'Emir Youssouf, maître de Saragosse. Il se dirigeait vers Cordoue, centre du gouvernement, lorsque Samaïl entre brusquement dans la tente où il reposait et lui remet une lettre d'un ami commun. « Youssouf, « lui disait-on, ton empire va finir : Dieu nous destine à la mort, nous et tous les fidèles Musulmans. « Un des descendants du khalife Hischem va débarquer en Andalousie, où il est appelé par un nombreux parti. Ne tarde donc pas à frapper les perfides Abdarites dans leur chef Ahmer et dans son « fils, que tu retiens prisonniers. »

Youssouf achevait à peine la lecture de cette lettre quand deux messages successifs vinrent confirmer la funeste nouvelle et annoncer la prochaine arrivée d'Abdelrahman. Aveuglé par la colère, il donna aussitôt l'ordre d'égorger ses prisonniers; et cette froide et inutile cruauté semble, dit Conde, l'avoir brouillé avec la fortune, qui passa depuis lors du côté de son jeune rival [1].

Youssouf cependant n'était pas homme à céder sans combattre. Un de ses fils commandait à Cordoue; il lui envoya dire de résister à tout prix. Lui-

[1] Ebn Hhajan, ap. Ahmet el Makari, et abou Bekr el Codaï, ap. Casiri, t. II, p. 32, racontent que les soldats de Youssouf, révoltés de sa cruauté, l'abandonnèrent tous, et que le lendemain son camp se trouva vide. Mais le fait est assez démenti par la longue et terrible guerre que soutint Youssouf.

même s'occupa avec Samaïl de réunir les gens de Tolède et de Merida, et ses deux autres fils aboul Aswad et Khasim furent chargés de faire soulever dans le pays de Valence et de Tadmir les hommes en état de combattre. Tout se prépara pour la guerre, et le descendant des Ommyades s'aperçut bientôt que le trône qu'on lui offrait ne se gagnerait qu'à la pointe de l'épée.

Le premier but de ses efforts devait être de s'emparer de Cordoue, siége de la puissance des Emirs en Espagne. Il se mit donc en route le long du Guadalquivir, et, après avoir battu dans une première rencontre le fils de Youssouf, il le força à se renfermer dans la ville, dont il commença le siége. En même temps il fit un appel à l'opinion publique, en répandant partout des proclamations où il se présentait aux peuples comme le légitime héritier des khalifes. Ses ennemis, usant contre lui des mêmes armes, le surnommèrent *el Dakhel* (*l'intrus*), nom qu'Abdelrahman eut la politique d'accepter, pour s'en parer comme d'un titre de gloire. Mais, en même temps, Youssouf et Samaïl, résolus d'essayer une guerre plus sérieuse, se hâtèrent, à la tête des troupes qu'ils avaient réunies, de marcher au secours de Cordoue.

De son côté, Abdelrahman, laissant une partie de son armée sous les murs de la ville, s'avança avec dix mille hommes seulement contre ses redoutables adversaires. La partie n'était pas égale, car le jeune prince avait affaire à deux chefs vieillis dans le métier des armes et à une armée bien plus nombreuse que la sienne. Mais il avait pour lui sa jeunesse, la foi en son avenir; et sa confiance, qui n'excluait

d'ailleurs ni l'habileté ni le calcul, s'était communiquée à ses soldats.

Il n'en était pas de même dans les rangs opposés. Le premier avantage remporté par Abdelrahman, sous les murs de Cordoue, avait frappé ses adversaires de découragement. Le combat fut engagé par la cavalerie, et les cavaliers zénètes et de Xerès mirent en désordre ceux de Youssouf, après une lutte acharnée; son infanterie éprouva bientôt le même sort, et le désordre se mit parmi les siens, qui prirent enfin la fuite, laissant le champ de bataille couvert de cadavres (mai 756).

La victoire d'Abdelrahman était complète sans être décisive, car Youssouf et Samaïl s'étaient échappés, le premier en Algarve, le second à Murcie, pour rallier les débris de l'armée fugitive. Le vainqueur, prompt à tirer parti de sa victoire, se présenta devant Cordoue qui lui ouvrit ses portes. Le fils de Youssouf, en voyant les dispositions des habitants, n'essaya pas une résistance inutile, et se retira à Merida, suivi d'un petit nombre de partisans.

Maître de Cordoue, Abdelrahman n'accorda à son armée que quelques jours de repos, et se mit en route pour Merida. Partout sur son passage, les villes lui ouvraient leurs portes, et celles qui ne se trouvaient pas sur sa route envoyaient leurs scheiks lui porter leur hommage. Les walis et les alcaïdes venaient recevoir une investiture nouvelle, et tous le quittaient séduits par cette affabilité qui lui gagnait les cœurs.

Mais Youssouf était un de ces génies fertiles en ressources qui savent tirer parti même d'une défaite. Apprenant que le nouvel Emir n'avait laissé qu'une

faible garnison dans Cordoue, il le laissa s'éloigner, et, se dirigeant lui-même vers cette ville, par des chemins détournés, il l'occupa de nouveau par un coup de main hardi. Abdelrahman, informé de cet échec, résolut de le réparer et d'en finir à son tour par un coup décisif. Il revint sur ses pas et se porta au-devant de Youssouf, qui avait bientôt repris la campagne et s'était réuni à Samaïl. Les deux rivaux se rencontrèrent sur le bord de la mer, près d'Almuñecar, lieu d'heureux augure pour Abdelrahman, car c'était là qu'il avait pris possession du sol de l'Espagne. La bataille fut sanglante. Le courage désespéré de Youssouf et de Samaïl ne fit que retarder leur défaite, et leur armée, en pleine déroute, s'enfuit dans les montagnes d'Elvira.

Tant de succès obtenus coup sur coup annonçaient, pour les esprits superstitieux des Arabes, que le ciel s'était prononcé en faveur d'Abdelrahman. Samaïl lui-même fléchit devant les décrets de la Providence, et obtint à force d'instances que Youssouf s'y soumît comme lui en consentant à traiter avec le vainqueur.

Celui-ci se montra généreux, et, jaloux de finir à tout prix cette guerre meurtrière, il accorda à Youssouf des conditions honorables, en lui garantissant ainsi qu'à tous ses partisans la vie sauve et l'oubli du passé. Youssouf, en revanche, dut livrer les places fortes qu'il possédait, ses armes et ses approvisionnements. Il dut évacuer les forteresses qu'il avait fait construire dans la vallée du Xenil, sur l'emplacement où fut depuis Grenade (*dar Garnatha*, maison fortifiée), et venir résider à Cordoue [1], après

[1] Voyez Pièces justificatives, nº 7.

avoir remis en otage, comme gage de sa fidélité, son fils aboul Aswad. Quant à Samaïl, Abdelrahman, pour le récompenser de la part qu'il avait prise à la soumission de Youssouf, lui donna le gouvernement de l'Espagne orientale.

L'Emir s'étant remis ensuite en route pour Merida, y fit son entrée au milieu des acclamations des habitants, et y reçut les députés de toutes les villes de l'ouest qui venaient lui offrir leur soumission. Il visita tout le pays jusqu'à Lisbonne, partout accueilli comme un libérateur, et revint ensuite à Cordoue pour voir naître un fils, Hischem, dont la naissance le combla de joie (avril 757). Il en avait déjà deux autres, Souleyman et Abdallah, nés en Syrie d'une autre femme.

Charmé de la douceur du climat de Cordoue et de la fertilité de ses campagnes, il voulut en faire la capitale de son empire naissant. Il l'embellit d'une foule d'édifices somptueux, fit rétablir l'ancienne chaussée romaine, et élever au milieu des vastes jardins de l'Alcazar une tour majestueuse qui dominait la ville et le bassin du Guadalquivir. C'est dans ce lieu de délices qu'Abdelrahman, fidèle aux souvenirs de sa chère Syrie, fit planter, dit-on, le premier palmier qui ait crû en Espagne, et le père de toute cette majestueuse famille qui couvre le midi de la Péninsule. C'est aussi du haut de cette tour, que l'exilé devenu roi, en jetant ses regards sur l'arbre qui lui rappelait sa patrie, composa ces vers *du palmier*, si fameux dans les annales de l'Espagne musulmane [1].

[1] Je complète ici le récit de Conde par celui de Murphy, plus précis sur quelques points.

Mais le fils de Moawiah ne se contenta pas de ce culte rendu à son pays natal : par une précaution qui fait honneur à son humanité, il avait envoyé en Orient des émissaires chargés d'y recueillir tous les partisans des Ommyades. Ce soin pieux fut accompli, et une foule de familles illustres, poursuivies par la haine des Abbassides, passèrent en Espagne, où les attendait une nouvelle patrie. Parmi eux se trouvaient dix frères du khalife Merwan et une foule de familles distinguées de l'Irak, de l'Égypte et de Barca. Abdelrahman accueillit avec transport ces proscrits, vivants souvenirs de la patrie commune, et les appela aux premières dignités de ses états. Il nomma Moawiah ben Salehi, qui avait accompli avec succès cette mission difficile, au poste de *khadi des khadis*, ou grand juge d'Espagne.

Mais ces heureux débuts furent bientôt troublés par l'ambition de Youssouf, humilié de n'être plus même le second dans cette ville de Cordoue où il avait régné en maître. Secrètement appelé par les partisans qu'il conservait encore, il différa sous divers prétextes la remise de ses forteresses, et quand tout fut mûr pour la révolte, il s'enfuit dans le pays de Tolède (758). Là, appelant sous ses drapeaux les mécontents que crée tout changement de règne, il fut bientôt à la tête de vingt mille hommes, et se proclama le seul Emir légitime.

Abdelrahman se repentit alors de sa clémence; mais sans perdre le temps en vains regrets, il envoya contre le rebelle, Abdelmelek, wali de Séville. Peu de jours suffirent à ce dernier pour reprendre toutes les villes dont Youssouf s'était rendu maître, et qui

rentrèrent d'elles-mêmes dans le devoir. Renforcé par de nouvelles troupes, le général d'Abdelrahman parvint à cerner Youssouf entre Merida et Tolède. Youssouf, complétement battu cette fois, resta couvert de blessures sur le champ de bataille (759). Suivant ebn Hhajan, il s'échappa, suivi d'un corps de sa tribu des Fehrites, qui lui étaient toujours restés fidèles. Mais, aigri par la mauvaise fortune, un de leurs chefs s'écria en le montrant à ses compagnons : « Voyez-vous le Fehri qui fuit lâchement après nous avoir attirés dans le danger! » Et tous, se jetant sur lui, le percèrent de coups, et portèrent sa tête à l'Emir comme un gage de leur soumission. L'Emir, pour attester sa victoire, fit clouer cette tête sanglante à une des portes de Cordoue.

Samaïl, en apprenant la mort de son compagnon d'armes, résigna le commandement de la province de Saragosse, ne demandant qu'à vivre en paix et dans l'obscurité à Siguenza. Abdelrahman y consentit, non sans défiance; mais, occupé d'éteindre la rébellion, il craignait de multiplier le nombre de ses ennemis. Le wali de Tolède, Temam, chargé de poursuivre sans relâche les fils de Youssouf, battit l'aîné près de cette ville, et la tête du vaincu alla rejoindre celle de son père. Aboul Aswad, le second, se réfugia dans Tolède, où ses partisans étaient encore nombreux, et y fut bientôt assiégé par Temam. Celui-ci n'eut pas de peine à nouer des intelligences dans cette place, où il avait commandé, et y pénétra à l'aide de la population chrétienne. Aboul Aswad fut fait prisonnier. Khasim, le troisième des fils de Youssouf, parvint à s'échapper (759). Aboul Aswad fut envoyé chargé de chaînes à Abdelrahman, qui eut pitié de sa

jeunesse et se contenta de le retenir dans une étroite captivité [1].

Khasim trouva un asile à Algeziras, et tous les mécontents, habitués à la licence de la guerre civile, vinrent se ranger sous son drapeau. Les révoltés occupèrent Sidonia, et s'emparèrent ensuite, à l'aide d'une surprise, de l'importante cité de Séville. Mais Abdelrahman, avec son activité ordinaire, marcha sur Séville, qui lui ouvrit ses portes, battit les rebelles, et les força à se réfugier à Algeziras, où les poursuivit l'infatigable Temam. Là, les soldats mêmes de Khasim lui livrèrent leur général, qu'il ramena chargé de fers à Cordoue. Abdelrahman, convaincu que le sang n'éteint pas les discordes civiles, voulut encore une fois essayer de la clémence. Il fit grâce de la vie à Khasim, comme il l'avait fait pour son frère, et l'envoya prisonnier à Tolède.

Mais il restait encore au fils de Moawiah un ennemi dangereux, c'était Samaïl, qui, bien que rentré dans la vie privée, le menaçait de son inaction. Ce vieux soldat, jouet constant de la fortune, qui semblait avoir voulu le faire passer par toutes les extrémités des choses humaines, achevait dans l'obscurité, à Siguenza, les derniers jours de sa vie. On l'accusa cependant de nourrir des projets de révolte ; on prétendit que, dans un festin qu'il donnait à des amis, sa haine envers l'Emir s'était exhalée en malédictions. Les torts ne manquent jamais à ceux qu'un roi veut punir : coupable ou non, Samaïl fut bientôt suspect

[1] Borbon prétend qu'aboul Aswad avait invoqué le secours des chrétiens, qui firent avec lui un traité, mais ne l'exécutèrent pas, parce que Abdelrahman traita à son tour avec Fruela. Les chrétiens, suivant Borbon, battirent même Youssouf et lui tuèrent plusieurs milliers de soldats.

à Abdelrahman, et ce prince, qui avait pardonné à la jeunesse du fils de Youssouf, se repentit de sa clémence envers un ennemi bien autrement redoutable. Bedr fut chargé de s'emparer de Samaïl et de le jeter dans une prison, où il périt bientôt après (760). La belle vie d'Abdelrahman fut ainsi souillée d'un crime peut-être inutile, et ce sang, qui devait cimenter son trône, n'enfanta que de nouvelles discordes.

Mais pendant ces longues guerres qui concentraient dans la Péninsule toutes les forces de l'Emirat, les Franks n'avaient pas tardé à s'emparer de l'héritage laissé vacant par les Arabes en Septimanie. Le fils de Karl Martel, Pépin, n'avait pas cru pouvoir mieux inaugurer sa royauté que par une croisade contre les Musulmans de la Gaule. En 752, il était venu mettre le siége devant Narbonne, et s'était fait livrer, par le Goth Hansemund, quatre des principales places de la Septimanie, Nîmes, Béziers, Agde et Maguelone; mais Narbonne, bien qu'abandonnée par Youssouf, son ancien wali, dont elle avait embrassé le parti, résista avec vigueur, et Pépin fut obligé d'en lever le siége. Cependant il resta maître de la moitié de la province, et, même après son départ, une lutte opiniâtre continua. En 756, un chef arabe, Souleyman, ayant tenté de secourir Narbonne, fut taillé en pièces avec son armée, par les chrétiens de Catalogne, dans les défilés de leurs monts. Enfin, en 759, après un long siége, les Franks, grâce aux intelligences qu'ils s'y étaient ménagées avec les chrétiens, s'emparèrent de la place, et la garnison arabe fut passée au fil de l'épée.

Ainsi tomba, après quarante ans de durée, le dernier rempart de la domination musulmane sur le sol

de la Gaule. Les historiens arabes sont avares de détails sur ce grave événement, qu'ils racontent en deux lignes : on sent qu'il leur en coûte d'enregistrer l'aveu de leur impuissance à se maintenir au delà des limites naturelles de leur domination. L'impulsion dès lors est donnée, et nous verrons bientôt les Arabes, reculant toujours, céder pas à pas aux Franks la Septimanie, puis les Pyrénées elles-mêmes, puis la Catalogne, désormais ouverte à l'invasion[1].

Ce dut être pour Abdelrahman un vif sujet de douleur que cette évacuation de la Gaule qui inaugurait si tristement sa prise de possession de l'Emirat. Nul doute que, s'il eût été maître incontesté de la Péninsule, il n'eût essayé de venger la honte de l'Islam et de reconquérir la Septimanie. Mais la révolte et la guerre civile ne lui en laissèrent pas le temps. L'actif Emir se disposait à entreprendre un voyage dans l'Espagne orientale, lorsque lui arriva la nouvelle qu'une tribu syrienne, sous la conduite d'un chef influent nommé Hischem ben Adrah, s'était emparée de Tolède après en avoir chassé le wali. Khasim, fils de Youssouf, avait été tiré de sa prison par les rebelles, et leur troupe, grossie de tous les mécontents de la province, s'élevait déjà à dix mille hommes.

Quelques jours après, Abdelrahman, à la tête de sa cavalerie, était sous les murs de Tolède, où s'étaient renfermés les révoltés. Après quelques jours de siége,

[1] Un fait digne de remarque, c'est que les Arabes, après une domination de près d'un demi-siècle, n'ont laissé à Narbonne ni dans la Septimanie aucun monument de leur séjour. Ce peuple, doué d'un si délicat sentiment de l'art, et qui a couvert l'Espagne des élégantes merveilles de son architecture, n'a pas légué à Narbonne une pierre qui porte son nom. Passager sur ce sol de la Gaule, il s'y est abrité pendant un demi-siècle à l'ombre des monuments de cette terre toute romaine, sans graver même une date sur les murs de ses villes.

les mauvaises dispositions des habitants forcèrent Hischem à accepter le pardon que l'Emir lui offrait. Il vint lui-même se mettre à la merci d'Abdelrahman, qui, fidèle à sa promesse, se contenta de retenir comme otage le fils du vaincu et de faire rentrer Khasim dans sa prison (761).

Mais un ennemi plus dangereux menaçait ce trône encore mal affermi. La race des Abbassides, qui avait cherché, au prix de tant de sang, à faire disparaître de la terre la race des Ommyades, voyait avec douleur un rejeton de cette race proscrite régner sur la Péninsule, détachée par lui de l'empire des khalifes. Almansour, successeur d'Aboulabbas, *le verseur de sang*, après avoir transporté à Bagdad le siége de son empire, ordonna au wali de Caïrwan, Ali ben Mogaïth, de faire rentrer l'Espagne sous le joug des Abbassides. Ali débarqua en effet (avril 753) sur les côtes de l'Andalousie, et parcourut le pays en proclamant Abdelrahman un usurpateur et en appelant à lui tous les fidèles serviteurs du khalife. Les mécontents, toujours nombreux sous un règne nouveau, accoururent sous les drapeaux d'Ali. L'insurrection, mal éteinte à Tolède, se ralluma. Hischem se rendit de nouveau maître de la ville, et proclama Almansour le seul et légitime souverain de l'Espagne.

Mais Abdelrahman, que son rival le khalife de Bagdad appelait le *faucon de la tribu de Koreïsch*, par allusion à sa fuite aventureuse à travers le désert, se montra digne de ce surnom par son activité. Réunissant toute la cavalerie disponible, il la confia au fidèle Bedr pour aller châtier la sédition de Tolède, et lui fit emmener Mohammed, le fils d'Hischem, afin de vaincre la résistance du père en menaçant sous ses

yeux les jours de son fils. Mais, quelle que fût la diligence de Bedr, il arriva trop tard : Hischem avait déjà quitté la ville pour aller rejoindre le lieutenant du khalife.

Aussitôt, Abdelrahman, après avoir réuni toutes ses forces, se mit en marche vers l'Algarve, où les Africains s'étaient répandus, en exhortant les populations à se soulever contre le *Dakhel* (l'intrus), reste misérable d'une famille proscrite, excommuniée du haut de toutes les chaires des mosquées de l'Orient. Soit frayeur, soit respect pour ce nom de khalife, qui n'avait pas encore perdu tout son prestige, les peuples accoururent sous l'étendard noir des Abbassides. Les dons et les promesses dont Ali accompagnait ses prédications eurent encore plus d'effet sur la multitude, et son armée se grossit chaque jour d'une foule indisciplinée, plus propre à compromettre qu'à donner la victoire; enfin l'arrivée d'Hischem, qui venait lui apporter les clefs de Tolède, redoubla encore l'imprudente confiance d'Ali, et lui persuada qu'une bataille suffirait pour en finir avec le *Dakhel*, et décider du sort de la Péninsule.

Les deux armées se rencontrèrent près de Séville. Celle de l'Emir était la moins nombreuse; mais elle avait sur la confuse multitude que commandait Ali l'avantage de la discipline et du courage. Après une longue lutte, les hordes sauvages de l'Afrique cédèrent enfin au choc impétueux de la cavalerie andalouse. Ali tomba percé de coups, et sa mort décida la victoire. Ses soldats se dispersèrent, et cherchèrent à gagner la côte pour se rendre en Afrique. Sept mille restèrent sur le champ de bataille avec leur général. Hischem, plus heureux, parvint à s'échapper.

Abdelrahman fit couper la tête d'Ali et l'envoya secrètement à Caïrwan, par des émissaires, qui la déposèrent de nuit sur la place publique. Un écriteau joint à ce trophée sanglant portait ces mots : « C'est ainsi qu'Abdelrahman, fils d'Ommyah, châtie ceux qui osent l'attaquer. » On ajoute que le khalife, frappé de terreur, s'écria : « Cet homme est Eblis lui-même (le génie du mal) : loué soit Dieu qui a mis une mer entre lui et moi[1] ! »

L'ingrat Hischem, après la défaite d'Ali, n'osa rentrer dans Tolède, qu'assiégeait Bedr, et dont l'Emir victorieux lui fermait le chemin : il se jeta dans Sidonia, excitant à la révolte le wali de cette ville et les autres walis de l'Andalousie. Les débris de l'armée détruite près de Séville vinrent bientôt se réunir à lui, et l'opiniâtre rebelle, deux fois vaincu, se vit encore une fois à la tête d'une armée. Les bandits, fléau endémique sur ce sol montagneux, et qui semblent y sortir de terre à la suite de toute guerre civile, se joignirent avec empressement à un chef qui leur promettait la guerre, c'est-à-dire le pillage, et les troupes d'Hischem vinrent bientôt jusqu'aux portes de Séville en ravager les fertiles campagnes ; une surprise les rendit même maîtresses de cette ville, proie si riche et si mal défendue.

Mais la victoire avait déjà sacré Abdelrahman, et séparé à jamais l'Emirat de Cordoue du khalifat de Bagdad. L'Espagne d'ailleurs était lasse de guerres, et les odieuses déprédations des bandits d'Hischem avaient soulevé contre lui toutes les populations. Le wali de Séville, Abdelmelek, y rentra bientôt à la

[1] Murphy, *loc. cit.* Ebn Hhajan, ap. Ahmed, p. 349.

tête des Zénètes, et de la cavalerie andalouse qu'avait amenée l'Emir. Les rebelles, incapables de soutenir un siége, s'enfuirent après avoir pillé l'*alcazar* royal. Le plus grand nombre se réfugia dans les montagnes de Ronda, où, à l'aide de secours venus de l'Afrique, ils commencèrent contre l'Emir une de ces guerres qui n'ont pas de terme. Quant à Hischem, abattu par l'âge et par les revers, il tomba blessé de son cheval et fut fait prisonnier. Les généraux d'Abdelrahman, redoutant la clémence de leur maître, lui envoyèrent, avec la tête d'Hischem, la nouvelle de leur victoire.

Cependant le siége de Tolède, qu'occupaient les derniers partisans du rebelle, continuait toujours, mais avec mollesse, et les assiégeants s'étaient en quelque sorte domiciliés sous les murs de la ville, où les gens de la campagne faisaient librement entrer leurs denrées. Abdelrahman, qui sentait la nécessité d'en finir, donna l'ordre de pousser le siége avec plus de vigueur. Enfin les habitants, las de voir leur repos troublé pour une querelle qui n'était pas la leur, livrèrent la ville au lieutenant de l'Emir; et Khasim, le fils de Youssouf, s'échappa à la nage au moment où les troupes du vainqueur entraient dans Tolède.

Mais Abdelrahman n'était pas au bout de ses épreuves. Un chef africain, Abdallah el Seklebi, débarqua avec une petite armée sur la côte de Tortose (768), et déclara la guerre à l'usurpateur au nom du khalife. Abdelrahman, bientôt instruit de ce nouveau danger, accourut à la tête de sa fidèle cavalerie andalouse et zénète. Mais il n'était pas encore à Valence quand il apprit que le wali de Tortose avait mis en fuite les Africains, brûlé leurs vaisseaux, et que les débris de l'armée d'Abdallah s'étaient enfuis dans

les montagnes. L'Emir n'en continua pas moins son voyage dans cette partie de ses états, qu'il ne connaissait pas encore. Il revint ensuite par Huesca et Saragosse à Cordoue, au milieu des témoignages d'amour des populations, impatientes de jouir enfin des bienfaits de la paix que tant de victoires semblaient leur promettre.

Grâce aux renforts que l'Afrique ne cessait de leur expédier, les bandes organisées par Hischem tinrent encore plusieurs années dans les monts d'Elvira, près de Grenade. Mais enfin elles furent vaincues dans une dernière bataille, où combattit Abdelrahman en personne; cinquante têtes de chefs berbers furent déposées à ses pieds, et cette longue rébellion fut étouffée dans le sang de ses derniers fauteurs (772). Instruit par l'expérience du danger de laisser les côtes exposées aux invasions africaines, Abdelrahman résolut de donner enfin à l'Espagne arabe une marine : il fit construire à Tortose et à Tarragone une flotte destinée à garder les côtes, il établit des arsenaux maritimes à Carthagène et à Séville, et ordonna qu'il y eût toujours des vaisseaux prêts à appareiller à Tarragone, Almeria, Algeziras, Almuñecar, Cadix et Huelva.

Peut-être s'étonnera-t-on que les conquérants de l'Espagne, à qui la mer avait ouvert le chemin de la Péninsule, aient attendu si longtemps pour comprendre tout ce qu'une marine pouvait ajouter à leur puissance. Mais les Arabes, race voyageuse s'il en fut, semblent avoir eu de tout temps pour la mer un invincible éloignement[1]. Mahomet, lui-même, voya-

1 « L'homme qui va plus d'une fois en mer, disent quelques docteurs

geur avant d'être conquérant, aima toujours mieux braver les dangers du désert que ceux de l'Océan [1].

Après avoir assuré le littoral contre l'invasion, et le pays contre la guerre civile, Abdelrahman devait se croire assis en paix sur le trône de Cordoue; mais un ancien wali, Houssein el Abdari, las de la retraite où il vivait, leva dans Saragosse l'étendard de la révolte; il n'eut pas de peine à persuader aux populations ignorantes qu'il fallait cesser de payer la dîme de leurs fruits et de leurs troupeaux à l'Emir, qui usurpait l'autorité des khalifes, légitimes souverains de l'Espagne. Mais le nouveau wali de Saragosse parvint à s'emparer d'Houssein, dont le supplice coupa court à la rébellion (774).

Si la petite monarchie des Asturies eût été alors gouvernée par des rois guerriers, tels que les Alonzo, elle eût pu profiter des éternelles discordes qui déchiraient l'Espagne arabe pour asseoir son indépendance et reculer ses frontières. Mais les règnes pacifiques d'Aurelio, de Silo et de Mauregato, n'étaient guère faits pour ajouter à sa force et à son

musulmans, est privé de sens, et son témoignage ne doit pas être reçu en justice. »

[1] Mahomet a dit encore que le croyant qui reçoit la mort dans une guerre sacrée (*al Djihed*) faite sur mer, a dix fois plus de mérite que celui qui la reçoit sur terre : le dernier en mourant éprouve à peu près la douleur d'une piqûre de fourmi; mais l'autre éprouve la sensation d'un homme épuisé de soif qu'on désaltère avec de l'eau fraîche mêlée de miel. (Voyez Reinaud, *Invasions des Sarrasins*.)

En 716, lorsqu'une flotte partit d'Alexandrie pour aller assiéger Constantinople : « Croyez-vous, dit à l'amiral un des fils du khalife Omar, que les « hommes de l'expédition emporteront avec eux à bord bonne charge de « péchés ? — Sans doute, répondit l'amiral, et, comme chaque Musulman, « ils les auront pendus dans un sac à leur cou au jour du jugement. — Non « pas ceux-ci, répondit le fils d'Omar, j'en jure par mon âme : car en s'embarquant dans une si chanceuse entreprise, ils ont laissé leurs péchés « au rivage ! »

étendue. Tout annonce que la royauté des Asturies fut alors tributaire de l'Emirat de Cordoue. Le prétendu traité d'Abdelrahman avec Fruela prouve au moins qu'il exista quelque pacte de ce genre ; et si les historiens arabes n'en ont pas dit plus, c'est que la petite royauté de Cangas, tributaire ou rebelle, n'avait pas à leurs yeux une bien haute importance.

Nous voyons seulement dans Conde qu'en 768 Abdelrahman envoya dans les monts de la Galice et de la Biscaye deux des généraux de la frontière, pour y disperser quelques bandes de chrétiens, qui, retranchés dans ces retraites inaccessibles, osaient lui refuser obéissance. Parmi ces révoltés se trouvaient bon nombre de fugitifs de l'Espagne arabe, qui, excités par l'exemple de leurs frères des Asturies, s'étaient soustraits au joug de l'Islam pour vivre avec eux, pauvres et libres, dans leurs âpres montagnes [1].

Nous voici enfin arrivés à l'un des grands événements de ce règne, événement aussi fameux dans la fable que dans l'histoire. La célèbre bataille de Roncevaux, qui appartiendrait à l'histoire de la Navarre, s'il y en avait une à cette époque, tient à celle de l'Espagne musulmane par le jour curieux qu'elle jette sur les relations des chefs arabes du nord et de l'est de la Péninsule avec Charlemagne. Sans pouvoir au juste nous rendre compte de la répartition des tribus conquérantes sur la surface de l'Espagne, nous sa-

[1] Une phrase d'un historien de l'Islam nous apprend quelle dure vie menaient alors ces fondateurs de la monarchie castillane. « Ces peuples de Galice, nous dit-il, sont chrétiens et des plus braves parmi les gens d'Afrank ; mais ils vivent comme des bêtes sauvages, ne lavent jamais leurs corps ni leurs vêtements, qu'ils ne quittent que lorsqu'ils tombent en lambeaux ; et ils *entrent dans la maison l'un de l'autre sans se demander permission.* »

vons que les Berbers, moins bien rétribués dans le partage, résidaient en général loin du centre de l'empire, et surtout vers la frontière orientale. Sans parler des haines qui divisaient les deux races, la distance qui séparait de Cordoue les villes du nord de l'Èbre suffisaient pour y encourager une perpétuelle tendance à s'affranchir du joug de l'Emirat.

Déjà la rébellion d'Houssein el Abdari et ses liaisons avec les Franks avaient commencé à relâcher les liens qui unissaient Saragosse à l'empire de Cordoue. La promptitude du châtiment avait pallié le mal, mais ne l'avait pas guéri. Un germe sourd de mécontentement et de révolte couvait encore dans cette partie de la Péninsule, où nous le verrons bientôt éclater.

Charlemagne, maître de la puissante monarchie franque, avait, comme son père et son aïeul, à protéger sa frontière au nord contre les Saxons, à la reculer au midi aux dépens de l'Aquitaine, et à frapper alternativement, comme le marteau de Karl, sur cette double enclume. Mais le danger était bien plus grand au nord, car là il avait à défendre, au lieu d'attaquer. Aussi les huit premières années de son règne se passèrent-elles à élever contre ce dernier flot de l'invasion germaine une digue qu'il ne pût pas franchir. Enfin, après avoir implanté, à l'aide des bourreaux, l'obéissance et le christianisme sur le sol rebelle de la Saxonie, Charles eut le loisir de songer au midi, et de poursuivre en Aquitaine les plans de conquête héréditaires dans sa race.

Le bruit de la puissance du jeune monarque frank s'était peu à peu répandu dans la Péninsule. Les chrétiens opprimés s'étaient habitués à voir en lui le ven-

geur de leur culte et de leur empire déchus. Les vieilles préventions qui séparaient les deux races s'étaient amorties, et les chrétiens des deux côtés des Pyrénées sympathisaient au moins par une haine commune contre les sectateurs de l'Islam. Enfin les chefs arabes de la frontière, de jour en jour plus indépendants de l'Emir, étaient tout prêts à reconnaître dans Charlemagne un suzerain dont la puissance leur promettait appui, et l'éloignement indépendance.

Au *champ de mai* que Charles tint à Paderborn en 777, la chrétienté fut émue d'un spectacle nouveau : ce fut la présence de plusieurs scheiks andaloux et surtout d'un certain Soliman ebn el Arabi, ancien wali de Barcelone, que nous verrons jouer un rôle important dans l'invasion franque en Espagne. Abdelrahman l'avait promu au poste plus élevé de wali de Saragosse[1]. Mais ce qui prouve bien à quel degré de dissolution l'empire arabe était parvenu, c'est que cet ebn el Arabi, investi d'une des premières dignités de l'empire, n'hésita pas à abandonner ce poste de confiance pour aller inviter Charles à une expédition au delà des Pyrénées, en promettant de lui livrer toutes les places de la frontière. L'espoir secret du wali rebelle était de se constituer, entre l'Èbre et les montagnes, sous le patronage de Charles, une souveraineté indépendante. Sa présence à Pader-

[1] Aboulfeda appelle Saragosse « la ville blanche, entourée d'émeraudes mêlées d'or. » Le même Aboulfeda, le plus poétique de tous les géographes, a dit de Mayorque : « La colombe lui a prêté son collier et le paon l'a vêtue de sa robe aux mille couleurs. On dirait que ses eaux sont un vin réparateur, et que les plaines où elles s'épanchent lui servent de coupes. » Ne croit-on pas lire le *Cantique des cantiques* et le chant de Salomon, continué par un poëte du désert?

born en 777 fait même suposer qu'il avait dès lors rompu les liens qui attachaient Saragosse à l'Emirat de Cordoue. Enfin, parmi les scheiks arabes présents au *champ de mai*, les chroniques franques parlent d'un fils de Youssouf, qui ne peut être autre que ce Khasim, que nous avons vu s'échapper de Tolède à la nage[1].

La présence et les offres de ces chefs arabes, jointes aux prières de la chrétienté[2], décidèrent enfin Charles à tenter une expédition au delà des Pyrénées. Ces transfuges de l'Islam, prodigues de promesses comme tous les transfuges, s'engageaient à livrer aux Franks tout le nord et l'est de la Péninsule, avec Saragosse et Pampelune. Ebn el Arabi, après s'être concerté avec Charles, s'en retourna à Saragosse préparer les voies à l'invasion franque; mais Abdelrahman, informé de sa trahison, envoya contre lui une armée. Ebn el Arabi, par un coup de main heureux, s'empara du camp ennemi, fit le général prisonnier, et mit en fuite l'armée de l'Emir[3]. Il envoya son prisonnier à Charlemagne, que ce pre-

[1] Nam antea in Saxoniâ positus receperat legationem Sarracenorum in qua fuit Ibn el Arabi et filius de Jusefi, qui latine dicitur Joseph. (Adonis, *Chron. script. rer. franc.*, t. V, p. 319.)

[2] Rex Carolus, motus precibus et querelis christianorum qui erant in Hispania sub jugo Sarracenorum, cum exercitu Hispaniam intravit. (*Ann. Metens.*) Quamvis... multiplicibus expeditionibus esset implicitus, tamen pietatis intuitu, quo christianis in Hispania sub Sarracenis laborantibus auxilium ferret, ingenti militiæ manu delecta..... (*Vita S. Genulfi*, auct. anon.)

Mais une phrase curieuse d'Éginhart prouve que ces pieux motifs ne furent pas les seuls qui décidèrent Charles, et que l'ambition y entra bien aussi pour quelque chose : « Tunc rex persuasione prædicti Sarraceni spem capiendarum quarumdam in Hispania civitatum haud frustra concipiens. »

[3] Même manuscrit arabe anonyme, cité par Fauriel (t. III) ; et, à ce propos, je ne saurais proclamer trop haut les obligations que j'ai au savant historien qui a éclairci, à mon grand profit et à celui de la science, cette partie si obscure de l'histoire d'Espagne.

mier succès décida probablement à tenter son expédition.

Au printemps de 778, Charlemagne se mit en route, après avoir rassemblé deux puissantes armées, qui prirent chacune une route différente. L'armée du Nord, composée d'Austrasiens, de Neustriens, de Burgunds, de Bavarois, marcha, sous sa conduite, vers le sud-ouest et la Vasconie; l'armée du Midi, formée de Provençaux, de Septimaniens et de Lombards ou Italiens, se dirigea vers les Pyrénées orientales, dont l'accès a toujours été plus facile. « L'Espagne entière, nous disent les vieilles annales de Metz, tressaillit à l'approche de ces innombrables légions; » et jamais, en effet, chef ou roi frank n'avait réuni tant de peuples divers sous un seul drapeau et contre un seul ennemi.

Maître de l'Aquitaine, et plus tard de la Vasconie, dont il avait hérité en 771, après la mort de Karloman, son frère, Charles reçut, en passant, l'équivoque hommage de Loup II, fils de Vaifre, qui avait enlevé à son cousin, Loup Ier, le duché de Vasconie, et était parvenu depuis neuf ans, à se maintenir à peu près indépendant de son redoutable suzerain. Il traversa sans obstacles les défilés des Pyrénées, où quelques milliers d'hommes eussent facilement arrêté son armée, et arriva à Pampelune par la vallée de Roncevaux. Le wali, fidèle à sa promesse, lui en ouvrit les portes, et Charles, continuant sa route, descendit le cours de l'Èbre jusqu'à Saragosse.

Jusqu'ici nous avons pu démêler assez clairement la marche de la conquête franque; mais désormais la fable commence à se mêler si étroitement à l'histoire, qu'il faut presque désespérer de les séparer tout à

fait[1]. Le fameux Bernardo del Carpio joue ici dans toutes les chroniques espagnoles un rôle si brillant, qu'il laisse dans l'ombre celui de Charles et qu'on lui attribue presque tout l'honneur de la victoire de Roncevaux, gagnée, suivant les chroniques, par les Maures et les chrétiens réunis.

Or Bernardo, s'il n'est pas comme Fernan Gonzales, comte de Castille, un personnage réel, est du moins, comme le fameux Roland, qui périt à Roncevaux, un type populaire, une personnification des idées et des sympathies régnantes à cette époque. Si le personnage est faux, ces sympathies sont vraies du moins, et la fable en ce sens ment encore moins que l'histoire. Or quels sont les ennemis de Bernardo? Les Franks. Quels sont ses alliés? Les Maures. Que les Maures se soient ou ne se soient pas battus, là n'est pas la question : le sentiment national, Bernardo le prouve, s'alliait cette fois avec eux contre les Franks. Rodrigue de Tolède, Lucas de Tuy, la chronique d'Alonzo X, sont unanimes sur ce point et répètent tous la même fable. Suivant eux, Alonzo II ou *le chaste*, privé d'enfants, avait promis à Charlemagne de lui laisser en héritage sa couronne des Asturies[2]; mais les sujets d'Alonzo protestèrent contre cette transaction, et Charles vint réclamer le legs, du vivant même d'Alonzo. C'est alors que toute l'Espagne chrétienne, « aimant mieux mourir, nous dit Lucas de Tuy, que de vivre asservie sous les Franks, prit les armes pour leur résister, et que Bernardo

[1] Voyez Pièces justificatives.

[2] Le Poeta saxo, *De Gest. Carol. magni*, reproduit cette fable étrange. C'est la seule trace que nous en ayons trouvée dans les chroniques chrétiennes.

s'en vint avec les Maures combattre les Français. »

De toutes ces fables un fait ressort clairement, c'est que l'invasion de Charles, quoiqu'elle eût pour prétexte les prières des chrétiens qui l'appelaient, fut fort peu populaire en Espagne. Peu importe qu'Alonzo II, que les chroniques font intervenir ici, n'ait régné que bien des années après; ce qui est certain, c'est que les populations chrétiennes de la Péninsule s'unirent aux Basques français et espagnols, et peut-être aux Maures du parti de l'Emir, contre Charlemagne. Les chroniques arabes attribuent aux walis de la frontière l'honneur de la victoire de Roncevaux; le fait n'est pas vrai, mais peu importe encore : l'assertion prouve du moins qu'Espagnols, Arabes et Basques, tous se soulevèrent contre les Franks dans un commun sentiment de répulsion, et c'est toujours ainsi qu'il en arrive dans ce pays, où tous les partis, quelle que soit leur inimitié réciproque, l'abjurent, ou l'ajournent du moins, pour s'unir contre l'étranger.

Charles cependant hâtait sa marche vers Saragosse; car s'il ne s'emparait pas de cette place importante, qui commande au cours de l'Èbre et aux deux routes de Barcelone et de Tolède, son expédition était manquée, et le danger l'attendait, au retour, à cette redoutable porte des Pyrénées, qui s'ouvre comme un piége pour laisser entrer l'ennemi et se refermer sur lui. Le transfuge ebn el Arabi avait promis de livrer Saragosse; mais sa trahison lui avait aliéné les populations arabes, auxquelles répugnait l'alliance des infidèles. Un mouvement national, semblable à celui que Loup II avait provoqué dans la race basque, fit lever tous les Arabes des villes de

l'Èbre, contre *Karilah* (c'est ainsi qu'ils nommaient Charles); les chrétiens, sans doute mieux disposés pour lui, ne bougèrent pas ou furent contenus par les Arabes. Saragosse ferma ses portes[1], et Charles, qui avait rencontré sous les murs de cette ville l'autre division franque, entrée en Espagne par les Pyrénées orientales, voyant l'expédition manquée et les populations courant aux armes, se souvint qu'il avait les Pyrénées à passer, et se décida, non sans regret, à rebrousser chemin.

C'est ici que les historiens arabes placent la défaite des Franks, qui, battus, suivant eux, par les walis de Huesca et de Lérida, auraient été contraints de repasser les monts en laissant derrière eux dans leur fuite précipitée une partie de leur immense butin. Mais les Musulmans, trop faibles pour lutter avec la puissante armée franque, se contentèrent de la harceler dans sa retraite, qu'elle poursuivit en assez bon ordre jusqu'à Pampelune. Charles, destinant cette ville à maintenir ses communications avec la Gaule, en avait conservé les fortifications; il les fit abattre à son retour, pour ne pas laisser à l'ennemi le boulevart qu'il abandonnait, et se mit en route vers le val de Roncevaux, en remontant les vallées du versant méridional. Redoutant la perfidie des Arabes, il emmena avec lui des otages de tous les walis de la frontière qui avaient embrassé son parti, et arriva, sans avoir

[1] Le moine de Silo donne un motif fort différent et fort peu vraisemblable à la retraite de Charles, qui se serait laissé gagner à prix d'or, *auro corruptus, more Francorum*, par les habitants arabes de Saragosse, et aurait lâchement renoncé à délivrer l'église chrétienne du joug des barbares. D'ailleurs Charles avait hâte de retourner à Aix-la-Chapelle : « Anhelabat in thermis illis citius lavari, quas ad hoc deliciose construxerat. » Les Annales de Metz disent aussi que Saragosse se racheta à prix d'or.

rencontré un ennemi, à la crête des Pyrénées, à travers ce val funeste où il devait laisser sa gloire et la moitié de son armée.

Échappé aux Arabes, les Basques l'attendaient au passage, et, après lui avoir permis l'entrée, s'apprêtaient à lui disputer le retour. Charles, qui pressentait le danger, avait divisé son armée en deux corps; mais il semble avoir manqué à sa prudence ordinaire en les faisant marcher à trop d'intervalle l'un de l'autre, et en laissant à l'arrière-garde les bagages, et tout ce qui pouvait embarrasser sa marche. La première division, commandée par lui, descendit sans encombre vers Saint-Jean-Pied-de-Port (*pié de puerto*), par la vallée de la Nive. Les Basques la laissèrent passer, ne se souciant pas d'avoir affaire à Charles en personne et à l'élite de ses troupes, et plus tentés par les riches dépouilles que l'arrière-garde traînait à sa suite.

Un admirable chant national basque[1], tout palpitant des émotions de la victoire, nous a conservé, mieux que la prose d'Éginhart, la physionomie naïve et passionnée de cette mémorable bataille, qui remplit à elle seule tous les romans du moyen âge et vit encore dans les traditions poétiques des montagnards des Pyrénées. Mais commençons par Éginhart. Secrétaire et biographe de Charlemagne, celui-ci, faisait partie de l'expédition, et était à même, mieux

[1] « Vasconiam perfidiam *parumper* contigit experiri. » Le silence de presque toutes les chroniques franques sur cet événement est un fait d'autant plus remarquable que la plupart de ces chroniques sont fort postérieures en date au règne de Charles, et que la biographie de ce prince, par Éginhart, ne pouvait être ignorée d'elles. Mais les biographes ont toujours eu des priviléges de franchise refusés aux historiens, témoin Pétrone, Suétone, Procope, et tous les autres.

que personne, de connaître toute la grandeur de la perte. Il l'atténue cependant, tout en la racontant, et associe assez bien à la réserve du courtisan la franchise de l'historien.

« Charles, dit-il, ramena ses troupes saines et sauves. A son retour cependant, et dans les Pyrénées mêmes, il eut à souffrir *un peu* de la perfidie des Basques. L'armée défilait sur une ligne étroite et longue comme l'y obligeait la conformation resserrée du terrain. Les Basques se mirent en embuscade sur la crête de la montagne, qui, par l'étendue et l'épaisseur de ses bois, favorisait leur stratagème. De là se précipitant sur la queue des bagages et sur l'arrière-garde, destinée à protéger ce qui la précédait, ils la culbutèrent au fond de la vallée, tuèrent, après un combat opiniâtre, tous les hommes jusqu'au dernier, pillèrent les bagages, et, protégés par les ombres de la nuit, s'éparpillèrent en divers lieux avec une extrême célérité.

« Les Basques avaient pour eux, dans cet engagement, l'avantage de leur position et la légèreté de leurs armes. La pesanteur de celles des Franks et la difficulté du terrain les rendaient au contraire inférieurs en tout à leurs ennemis. Egghiard, maître d'hôtel du roi; Anselme, comte du palais, Rotland (Roland), commandant de la frontière de Bretagne, et plusieurs autres, périrent dans cette rencontre. Le souvenir de ce cruel échec obscurcit grandement dans le cœur du roi la joie de ses exploits en Espagne. »

L'Astronome, historien anonyme de Louis le Débonnaire, fait aussi allusion à cette défaite de Charles, mais avec beaucoup de réserve. « Charles, dit-il, égal en courage aux Annibal et aux Pompée, traversa heu-

reusement, avec l'aide de Jésus-Christ, les hautes cimes des Pyrénées. Mais la fortune inconstante ternit *un peu* sa gloire par la désastreuse retraite, où furent mis en déroute quelques seigneurs de l'arrière-garde, dont il est inutile de citer ici les noms, car ils sont assez connus. »

Tel est le seul tribut que l'histoire paie à ce fameux Roland, dont la trace est partout écrite dans ces Pyrénées, toutes pleines de sa gloire, et où la *brèche de Roland* atteste encore la trempe de sa puissante épée : elle le nomme, et voilà tout; mais la poésie a payé la dette de l'histoire, et Roland, en dépit du silence des chroniqueurs, vivra comme Ronceveaux, auquel il a attaché son nom.

Nous disons la poésie et nous ne dirons pas le poëte : car il n'y a jamais de noms propres à attacher à ces admirables chants nationaux qui traduisent en rimes spontanées la pensée de tout un peuple, et où l'auteur disparaît sous les sympathies qu'il éveille. L'hymne de victoire qu'entonne une armée sur le champ de bataille est toujours anonyme, et quand le peuple inspire des vers, c'est le peuple qui les a faits.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Eskaldunacs ;
Et l'Etcheco-Jaona, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Que me veut-on ? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

Au col d'Ibañeta un bruit retentit ;
Il approche en frôlant à droite, à gauche, les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes ;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'Etcheco-Jaona aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolores flottent au milieu!
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien!
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore!
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux; déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes,
Jusque sur leurs têtes;
Écrasons-les! tuons-les!

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent, ils écrasent les troupes;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Combien d'os broyés! quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland est étendu mort là bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Eskaldunacs, laissons les rochers,
Descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient, ils fuient! Où donc est la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolores flottant au milieu?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien!
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'y en a même plus un.
C'est fini! Etcheco-Jaona, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

(Cité par M. FRANCISQUE MICHEL, *Chanson de Roland*, p. 226)[1].

Les conquérants qui se font battre n'ont point

[1] Sans établir complétement l'authenticité de ce chant national, il me semble empreint d'un bout à l'autre d'une vérité de détails trop saisis-

d'excuse; mais Charles en avait une pour abandonner l'Espagne. Les Saxons, profitant de son absence, avaient osé s'avancer jusqu'au Rhin; et il était plus sage à lui d'aller défendre ses frontières du nord que de chercher à les reculer au midi, au delà des limites naturelles de la France. L'orgueil de ce monarque, toujours victorieux, n'en dut pas moins être cruellement froissé en retraversant, comme un fugitif, cette perfide Vasconie, qu'un mois auparavant il parcourait en maître. Quelques naïves paroles de la chronique de Saint-Denis nous attestent ce qu'il lui en coûta. « Pour ceste mésaventure, fut li rois moult dolens; car ceste méchéance li abaissa en partie l'oneur et les nobles fais qu'il avoit fait devant en Espaigne. »

Il lui fallait quelqu'un sur qui faire tomber cette royale colère. Le duc de Vasconie, qui aurait mieux fait de se dérober à la vengeance de Charles, après cet acte de patriotique félonie, paya pour ses sujets. Charles le fit saisir et étrangler en prison, sans autre forme de procès; *vitam laqueo finivit*, dit la charte d'Alaon.

M. Fauriel, appuyé sur dom Vaissette, auteur de l'*Histoire du Languedoc*, a consacré une savante dissertation à établir l'authenticité de cette charte con-

sante, pour que je puisse le considérer comme une pure invention du poëte. Si l'on n'y retrouve pas la concision et la rudesse primitive du chant des Cantabres (voyez t. I, p. 454), il renferme cependant de ces traits de nature qui n'appartiennent qu'aux peuples jeunes : car les Basques, séparés du monde dans leurs profondes vallées, n'avaient guère vieilli depuis Auguste jusqu'à Charlemagne. Telle est, par exemple, cette phrase si vraie dans la bouche d'un Basque : « Quand Dieu fait les montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas, » et ce calcul décroissant de l'enfant, et du peuple, enfant comme lui, qui sait à peine compter jusqu'à vingt, et qui, de ces milliers d'ennemis, finit par n'en avoir plus qu'un, et *pas même un* à compter !

testée. Appuyé à notre tour sur ces deux graves autorités, nous citerons un passage de cette charte, d'autant plus remarquable qu'aucune chronique chrétienne ne parle de l'expéditif procédé qui termina la vie du duc Loup II : « Notre illustre aïeul Charles le Chauve, auteur de cette charte, laissa la Vasconie, *à titre de bénéfice*, au très-fidèle duc Loup I. Mais celui-ci (Loup II), pire que tous les pires et perfide entre tous les perfides, loup de conduite aussi bien que de nom (*operibus et nomine lupus*), larron plutôt que duc, suivant les voies mauvaises de son scélérat de père Vaifre, et de son aïeul apostat Hunald, a enlevé la Vasconie à son souverain.

« Mais pendant que l'atroce petit-fils d'Hunald jurait avec hypocrisie hommage à notre aïeul Charles, celui-ci, à son retour d'Espagne, a éprouvé sa perfidie habituelle : il a sacrilégement égorgé, avec une poignée de brigands, les comtes de son armée. C'est pourquoi ce dit Loup, fait prisonnier, a fini misérablement sa vie par le lacet, et la pitié du roi a laissé à son fils Adalrich une portion de la Vasconie pour vivre décemment. » La charte d'Alaon, si précieuse pour l'histoire du Béarn, ne parle, comme on le voit, que d'un fils de Loup II ; mais l'histoire en nomme un autre, Loup Sanche ; et Charles, n'osant, quelque envie qu'il en eût, confisquer les états du duc, les partagea entre ses deux fils.

On s'étonnera sans doute de voir l'actif Abdelrahman rester étranger à ce grand drame de l'invasion franque ; mais il ne faut pas oublier que, grâce à la déplorable lacune qui règne de 774 à 778 dans les annales de l'Espagne, quatre années de la vie si pleine d'Abdelrahman se trouvent retranchées de l'histoire.

Ce qui est certain, c'est que ni l'Emir, ni aucune armée envoyée par lui, ne prit part à cette guerre; nous savons seulement qu'en apprenant la défaite des Franks, il manda à ses walis de combattre sans relâche les chrétiens des montagnes, c'est-à-dire les Basques, ennemis d'Abdelrahman aussi bien que de Charles, et de les réduire à l'obéissance. Mais, ajoute Conde, « cette guerre sans importance fut pourtant opiniâtre, et les Musulmans se lassèrent bientôt de poursuivre dans leurs tanières ces rudes montagnards, vêtus de peaux d'ours et armés de faux et de javelots, sans posséder rien au monde que les armes qui les défendaient. »

Charles, en évacuant l'Espagne, avait laissé derrière lui des alliés que sa retraite compromettait. Parmi eux se trouvaient d'abord les chefs arabes qui l'avaient appelé, puis les populations qui avaient essayé de remuer en sa faveur. Charlemagne une fois parti, la fuite devint la seule ressource de ces malheureux, qui cherchèrent un asile dans le midi de la Gaule, où Charles eut soin de leur faire retrouver une patrie [1].

L'échec de Roncevaux était pour lui une dure leçon; mais du moins elle ne fut pas perdue : elle lui enseigna le danger de reculer des frontières aussi nettement tracées par la nature que celles des Pyrénées, et les expéditions des Franks au delà des monts furent suspendues pour longtemps. Mais, en même temps que Charles renonçait à chasser les Sarrasins

[1] Ce fait résulte d'un diplôme de Charlemagne, en 812, qui rappelle un ordre adressé à huit comtes des villes du midi, pour leur enjoindre de protéger des Espagnols et des Arabes réfugiés dans ces villes depuis plus de trente ans, et en butte aux vexations des officiers impériaux. Ce document curieux a été exhumé par Fauriel.

du nord de l'Espagne, il sentit la nécessité de leur faire respecter les limites que lui-même se traçait, et d'opposer à leurs invasions une vigoureuse organisation politique et militaire de l'Aquitaine, boulevart de la royauté franque contre les Arabes.

Ce plan se liait d'ailleurs à un plan plus vaste : la prudence de Charles s'effrayait à bon droit de l'immense étendue d'états qu'il réunissait sous ses lois. Ce gigantesque empire, qui s'étendait de l'Esclavonie à la Bretagne, et de la Calabre aux bouches de l'Oder, pliait déjà sous son propre poids. Charles sentait la nécessité de le partager de son vivant même entre ses enfants, afin qu'après sa mort ils n'eussent pas à s'en disputer les lambeaux. L'Aquitaine, séparée de la Gaule franque par la langue, les mœurs et les lois, formait une des divisions naturelles du partage qu'il méditait. On pouvait croire que les Aquitains, reconstitués en nation, opposeraient aux Arabes une résistance plus soutenue, et ne seraient plus tentés de s'allier à eux lorsqu'ils auraient une couronne et une existence nationales à défendre. Enfin, le jeune âge de ses fils garantissait à Charles le dévouement de celui d'entre eux qu'il assiérait sur ce trône : l'Aquitaine, si elle cessait d'être un fief de la monarchie franque, n'en restait pas moins sa dépendante et son alliée nécessaire.

Ces raisons décidèrent le monarque frank, et, après quelques années consacrées à mûrir son plan, il fit, en 781, sacrer par le pape Adrien son fils Pépin, âgé de cinq ans, comme roi d'Italie, et son fils Louis,

[1] Ordinavit per totam Aquitaniam comites, abbatesque... e gente Francorum, quorum prudentiæ et fortitudini nulla calliditate, nulla vi obviare fuerit tutum. (Astronom., adan 778.)

qui en comptait à peine trois, comme roi d'Aquitaine, tous deux sous la tutelle d'un conseil de leudes franks. La Loire fut, au nord, la limite du nouveau royaume, qui, outre l'Aquitaine, comprit la Vasconie et la Septimanie, appelée alors Marche de Gothie. La Vasconie elle-même fut divisée en deux parties : on nomma Duché celle de la plaine, et Marche celle de la montagne, et ces deux fiefs de la couronne d'Aquitaine furent gouvernés par les deux fils de Loup II. Toulouse fut de fait la capitale du nouveau royaume. L'ancienne division du pays en comtés subsista toujours, et Charles mit partout dans ces places importantes des leudes franks, hommes sûrs et dévoués[1].

La retraite de Charles et l'échec de Roncevaux avaient livré l'Espagne à Abdelrahman; et bien que la Vasconie espagnole et les Asturies restassent libres, les petites principautés musulmanes qui s'étaient formées sur la frontière ne pouvaient se soustraire longtemps à l'autorité de l'Emir. La plus complète anarchie régnait dans tout le nord-est de la Péninsule. Ebn el Arabi ne dominait plus à Saragosse : son complice, Houssein ben Yahia, l'avait fait assassiner et s'était déclaré indépendant comme lui. Le fils d'ebn el Arabi, Youssouf, avait dû se réfugier à Narbonne[1].

Abdelrahman, maître paisible du midi et du centre de l'Espagne, sentit le danger de laisser s'établir au nord toutes ces petites souverainetés qui pourraient encore une fois appeler l'étranger et lui livrer la clef des Pyrénées. Après avoir confié à son fils aîné, Sou-

[1] Nous puisons tous ces détails dans l'anonyme cité par Fauriel (t. II, p. 360), qui supplée au silence de Conde.

leyman, le gouvernement de Tolède, et à son second fils celui de Merida, l'Emir se dirigea vers les Pyrénées. Saragosse, investie, se soumit bientôt [1], et Houssein dut livrer son fils pour otage de sa fidélité. La soumission de Pampelune suivit de près celle de Saragosse. Les Basques, qu'on ne pouvait subjuguer complétement, furent du moins contenus par quelques expéditions, et le chef ou comte de Cerdagne, ancien allié de Charlemagne, jura fidélité à l'Emir, et lui livra des otages. Abdelrahman, après cette courte et facile campagne, s'en retourna à Cordoue, sans compter beaucoup sur la précaire obéissance de tous ces walis de la frontière [2].

Mais un danger plus grave le menaçait encore : il était dit que l'Espagne, sous son règne, ne connaîtrait jamais longtemps les douceurs de la paix. Aboul Aswad, fils de Youssouf, était toujours prisonnier à Cordoue, dans une des tours du rempart. Traité d'abord avec rigueur, sa captivité s'était un peu adoucie, et ses gardiens, moins vigilants, laissaient le prisonnier jouir quelquefois de la clarté du jour. Aboul Aswad, n'espérant plus rien de la force, eut recours à la ruse. Comme si ses yeux, affaiblis par une longue captivité, eussent été éblouis par l'éclat du soleil, il feignit de perdre peu à peu la vue. Bientôt il parvint à imiter avec tant d'adresse les démarches et les gestes d'un aveugle, que ses geôliers, abusés, le laissèrent circuler dans la prison et se réfugier pendant l'été dans les salles basses de

[1] D'après Cardonne, autorité peu recommandable, le siége dura deux ans, et Abdelrahman dut faire agir contre la ville de nombreuses machines de siége.

[2] Même manuscrit arabe anonyme.

la tour, où il passait même la nuit. Bientôt une liberté entraîna l'autre, et on lui permit d'aller lui-même chercher de l'eau à la citerne pour faire ses ablutions.

Un long espace de temps s'écoula ainsi, pendant lequel le prétendu aveugle étudia avec soin les localités, et s'assura des chances d'évasion. Enfin, un soir que tous ses gardiens étaient allés se baigner dans le Guadalquivir, il se laissa glisser par une fenêtre, passa la rivière à la nage, trouva de l'autre côté un cheval et des habits qu'on lui tenait prêts, et, en vingt-quatre heures il arriva sans être reconnu à Tolède; de là, ses partisans le dirigèrent vers la *sierra* de Jaen, où il trouva un asile au milieu des bandits qui occupaient ces retraites sauvages.

Les gardiens n'osèrent instruire sur-le-champ Abdelrahman de la négligence dont ils s'étaient rendus coupables, et un temps précieux fut perdu avant qu'on se mît à la poursuite du fugitif. Mais un Musulman prend vite son parti des disgrâces : « La fuite de cet aveugle, dit Abdelrahman, nous coûtera bien des fatigues et du sang. Tout ceci, ajouta le pieux Emir, est l'œuvre de la sagesse éternelle : elle nous apprend ainsi que jamais on ne fait du bien aux méchants sans faire du mal aux bons. » Et aussitôt il envoya l'ordre aux walis de Segura, d'Elvira et de Jaen, de poursuivre sans relâche le proscrit et les bandits qui l'avaient accueilli. Mais bientôt les mécontents accoururent en foule auprès du fils de Youssouf, et aboul Aswad se vit à la tête de plus de six mille hommes bien armés. Abdelrahman connaissait le danger du moindre retard : il partit lui-même à la tête de sa cavalerie, en donnant ordre aux walis de Jaen et de Tadmir de venir le rejoindre. Khasim, le second fils de Yous-

souf, recrutait aussi de son côté dans la *serrania* de Ronda[1]. Les troupes de l'Emir dispersèrent ces bandes dans plusieurs rencontres, mais sans parvenir à les soumettre.

Enfin Abdelrahman, las d'une lutte sans gloire et qui décimait ses meilleures troupes, ordonna à ses walis de balayer cette chaîne dans toute sa longueur, en chassant devant eux les révoltés. Cette opération, exécutée avec ensemble, les força à se réfugier dans les monts de Cazlona. Dans cette extrémité, on conseilla à aboul Aswad de s'en remettre à la clémence de l'Emir; mais le malheureux ne le pouvait pas : esclave des bandits qui le traînaient à leur suite en se servant de son nom comme d'un drapeau, il était à leur merci, et, tout en prévoyant le terme de cette guerre désastreuse, il ne lui était plus permis ni de fuir ni de se soumettre.

Enfin, malgré tous les efforts des insurgés pour éviter une bataille, ils furent vaincus dans une rencontre décisive (784). Aboul Aswad parvint à s'enfuir vers les Algarves; mais, abandonné peu à peu par ses partisans, il erra longtemps sous un déguisement dans les campagnes de Coria, cherchant les lieux les plus déserts, « comme un loup affamé, et se rappelant « comme un temps heureux celui qu'il avait passé « dans l'obscurité de sa prison. » Enfin la misère et la faim l'avaient rendu tellement méconnaissable qu'il put, sans être reconnu, venir chercher un asile à

[1] « Les nuages, » dit Aboulfeda dans sa Géographie, dont M. Reinaud a bien voulu me communiquer la traduction inédite, « servent à Ronda de turban, et les eaux douces, à mi-côte, de baudrier. » Rien n'est, en effet, plus pittoresque que cette ville de Ronda, assise au bord de l'affreux ravin que les eaux ont creusé dans la montagne qui la porte.

Alarcon, près de Tolède, où il mourut un an après.

Délivré de cet opiniâtre adversaire, Abdelrahman alla visiter la Lusitanie, peuplée surtout d'Égyptiens et de Berbers. L'Islamisme, sans doute, n'avait pas encore jeté de profondes racines dans cette partie de l'Espagne, car le pieux Emir laissa partout des mosquées pour traces de son passage. Toutefois, il ne paraît pas s'être avancé vers le nord au delà d'Astorga, extrême limite des possessions musulmanes. Bientôt, informé que Khasim, le dernier des fils de Youssouf, avait été fait prisonnier par ses fidèles walis, l'Emir s'en revint à Cordoue par Murcie. Là on lui présenta le malheureux Khasim, chargé de fers; et l'âme compatissante d'Abdelrahman s'émut à la vue du proscrit, qui baisait la poussière de ses pieds. Il lui fit ôter ses fers et le laissa vivre en liberté à Séville, où Khasim termina paisiblement ses jours.

Le victorieux Abdelrahman touchait enfin au but de tous ses désirs : cette longue guerre, qui avait coûté des flots de sang, était terminée, et la Péninsule allait enfin jouir de cette paix dont elle avait besoin. Mais les plus belles années de sa vie s'étaient enfuies pendant ces longues et laborieuses épreuves, et lui seul ne devait pas jouir d'un repos si chèrement acheté. Comme le Moïse des Juifs, il avait conduit son peuple jusqu'au seuil de la terre promise, sans qu'il lui fût donné d'y entrer.

La fin de son règne fut consacrée au bonheur de ses sujets; c'est lui qui fit commencer à Cordoue, auprès de l'alcazar royal, cette célèbre *aldjama* ou grande mosquée qu'il ne devait pas voir achevée. Elle fut construite sur le plan de celle de Damas. Il fit tailler pour elle ces précieuses colonnes de marbre qu'on

y admire encore aujourd'hui, et dont les poëtes comparent les tiges sveltes à des palmiers taillés dans la pierre. Il traça de sa propre main le plan de cette merveilleuse cité de marbre, où l'on compte quarante nefs de l'orient à l'occident, et qui s'ouvre par neuf portes sur chaque côté. Lui-même, pour encourager le zèle des ouvriers, s'était fait une loi d'y travailler une heure chaque jour. Si, malgré ses efforts, malgré les sommes immenses qu'il y dépensa, Dieu ne lui permit pas de voir son œuvre terminée, il voulut du moins qu'elle se continuât après lui, et ses bienfaits dotèrent à perpétuité les hôpitaux et les écoles qu'il éleva, à l'ombre de la maison de Dieu qui semblait les protéger.

En 787, l'Emir, qui sentait sa fin approcher, réunit auprès de lui les walis des six grandes divisions militaires, Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse, Murcie et Valence, les douze gouverneurs des cités principales, et leurs vingt-quatre *wazirs*, son *hadjeb* ou premier ministre, son *khadi* des *khadis* ou grand-juge, et son *dyouwan* ou conseil privé; là, en présence de cette imposante assemblée, il proclama son fils Hischem *wali al hadi* (*maître de la promesse*), c'est-à-dire son successeur. Tous les assistants prêtèrent à leur futur souverain serment de fidélité, et lui prirent la main en signe d'hommage. Hischem, cependant, n'était pas l'aîné des fils d'Abdelrahman; Souleyman et Abdallah étaient plus âgés que lui; mais leur père le leur préféra à cause des vertus douces et de la prudence qui l'avaient distingué dès son jeune âge. Abdallah et Souleyman s'inclinèrent devant ce frère plus jeune qu'eux, qu'un caprice du maître faisait leur souverain; toutefois un profond ressentiment

couvait dans leurs cœurs, et nous en verrons plus tard les funestes effets.

Aussitôt après la cérémonie, Abdelrahman partit avec Hischem pour Merida, où il mourut, en octobre 787, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant après lui onze fils et neuf filles. L'Espagne tout entière pleura sa perte. A peine reposée des longues guerres civiles qui avaient rempli tout ce règne, elle voyait le sceptre remis aux mains d'un prince jeune, qui comptait autant de rivaux que de frères, et l'avenir se présentait à elle sous de sombres auspices.

Abdelrahman savait qu'en mourant il laisserait à son fils un trône plus glorieux qu'affermi : aussi n'avait-il rien épargné pour l'éducation de ce fils bien aimé et pour celle de ses frères. Il les avait entourés dès l'enfance des maîtres les plus instruits, et, pour les exercer à la pratique en même temps qu'à la théorie de l'art de gouverner, il les faisait assister aux audiences des khadis et à celles du *djouwan*, ou conseil. Il les habituait à s'entourer de savants, et à leur soumettre leurs travaux. Mais la préférence de l'Emir pour Hischem, quelque méritée qu'elle fût, perçait dès lors au milieu de l'égalité qu'il cherchait à mettre dans les soins donnés à tous ses enfants. Le germe de la jalousie et de la haine couvait dans cette famille de rivaux, que la main ferme de l'Emir avait pu seule maintenir dans une apparente union.

Du glorieux règne d'Abdelrahman date une nouvelle ère pour l'Espagne arabe, qu'il émancipa en montant sur le trône de Cordoue. Cette scission, dont la conquête portait avec elle le germe, était inévitable, et l'on doit s'étonner qu'elle ait tardé si longtemps. L'autorité du khalifat de Damas n'était

ni assez forte ni assez rapprochée pour prolonger à travers l'Afrique le lien d'une unité si facile à rompre. Cette force, qui tendait sans cesse à descendre, comme dans l'échelle féodale, du khalife au vice-roi d'Afrique, et de celui-ci à l'Emir de Cordoue et aux walis sous ses ordres, devait s'éparpiller entre toutes ces mains, et cesser de remonter à la source d'où elle émanait. Cependant Abdelrahman, tout en supprimant le tribut que l'Espagne payait au khalifat, ne voulut point prendre le titre de khalife, qu'il aurait pu disputer aux Abbassides, comme issu de la race légitime qu'ils avaient détrônée. Il se contenta du titre modeste d'Emir, par un reste de déférence pour l'autorité spirituelle du *commandeur des croyants*.

L'organisation sociale et politique de l'empire de Cordoue, commencée sous Abdelrahman Ier, n'a pris que sous ses successeurs son entier développement. Pour l'esquisser ici, il nous faudrait anticiper sur des institutions qui ne sont pas fondées encore. Nous verrons, sous les règnes suivants, s'élever peu à peu l'édifice de cette singulière société, qui, avec l'unité pour base, a toujours tendu au morcellement. Remarquons seulement que le principe de cette unité était si fortement enraciné dans la constitution de l'Islam, que jamais partage n'eut lieu entre les enfants du monarque. « Deux sabres ne peuvent tenir dans un même fourreau, » avait dit Mahomet, et ce dogme politique, qui se lie si bien à son système d'unité religieuse, a régné et règne encore après lui. On verra bien des révoltes, bien des guerres civiles dans l'empire arabe de Cordoue, mais jamais de partage, jamais de démembrement volontaire opéré par un roi

sur son lit de mort, comme dans les monarchies chrétiennes.

Un trait caractéristique du règne d'Abdelrahman, c'est l'ascendant définitivement acquis aux Arabes sur les Berbers. On aime à voir l'emporter sur cette race numide, qui garde encore sa perfidie et sa férocité natives, cette noble race arabe, ardente et généreuse comme ses coursiers, mais clémente après la victoire, et plus puissante encore par la civilisation que par la guerre. D'où vient donc que tant de courage et tant de génie dépensés sur le sol de l'Espagne y ont laissé si peu de traces? Pourquoi la vivace dynastie des Ommyades a-t-elle été foulée aux pieds par ces grossiers Berbers qui adoraient pourtant le même Dieu qu'elle?

Pourquoi? Nous l'avons dit : c'est que chez les peuples dont l'ordre social est un dogme religieux en même temps qu'un système politique, une barrière insurmontable s'oppose à tout progrès. Certes les grands rois n'ont pas manqué dans cette race glorieuse, qui, pendant près de trois siècles, occupa le trône de Cordoue; mais toute la gloire du monde, toutes les victoires n'y peuvent rien : le vice est dans les choses, et non pas dans les hommes. Dans cette société mal faite, où tout le poids est en haut et où il n'y a rien à la base, la rébellion se trouve toujours à côté de la servitude, comme son correctif nécessaire; elle fait partie, en quelque sorte, de la constitution de l'état; les premières années de chaque règne appartiennent de droit à la guerre civile; et les plaies du pays commencent à peine à se fermer, qu'un changement de règne, suivi de nouvelles discordes, vient encore une fois les rouvrir. Tel est le triste

tableau que présente l'Espagne musulmane sous le règne d'Abdelrahman I[er] ; et même quand cette monarchie naissante aura acquis tout son développement, sous le beau règne d'Abdelrahman III qu'on peut regarder comme son point culminant, à côté de la puissance nous trouverons toujours pour contre-poids l'instabilité.

CHAPITRE III.

RÈGNE D'HISCHEM Ier ET D'ALHAKEM Ier.

787 A 822.

Le règne d'Hischem, entouré d'avance de l'amour de ses peuples, et protégé par les souvenirs de gloire qu'Abdelrahman avait laissés après lui, semblait s'ouvrir sous d'heureux auspices. La Péninsule tout entière, moins quelques vallons ignorés des Asturies et de la Biscaye, obéissait à son sceptre; les révoltes et les guerres civiles qui avaient assailli à son berceau ce naissant empire avaient cessé, de guerre lasse, ou plié devant l'ascendant de la volonté et du génie. Abdelrahman léguait à son fils une monarchie paisible et forte en apparence, puissante au dehors, mais agitée au dedans par des ferments de haine que la moindre secousse devait faire éclater. Les Berbers, quoique domptés par lui, n'avaient pas perdu cette humeur inquiète qui caractérise leur race. Les walis des frontières du nord et de l'est, travaillés par les intrigues et par l'or de l'étranger, étaient toujours plus près de la rébellion que de l'obéissance. Les petits souverains des Asturies, en payant tribut au

puissant Emir de Cordoue, faisaient acte de peur, mais non de soumission, et il ne fallait qu'un prince belliqueux pour émanciper par une révolte cette royauté vassale.

L'inauguration du nouveau règne fut célébrée à Mérida avec une pompe inusitée : après les devoirs funèbres payés à la mémoire du fondateur de la dynastie, le jeune roi se promena dans les rues de la ville, suivi d'un magnifique cortége, et la *chotbah* ou prière publique « Que Dieu garde notre roi Hischem, fils d'Abdelrahman ! » retentit dans toutes les mosquées de la Péninsule.

Mais un grave danger menaçait déjà ce prince. Ses deux frères, Abdallah et Souleyman, gardaient au fond du cœur un vif ressentiment du choix de leur père. L'un commandait à Mérida, et l'autre à Tolède, et tous les deux, se concertant pour secouer le joug de leur frère et de leur souverain, commencèrent par changer de leur seule autorité les alcaldes et les walis sous leurs ordres; puis, l'impunité augmentant leur audace, ils excitèrent ouvertement à la révolte le wazyr de Tolède, Ghalib. Celui-ci, fidèle à son devoir, refusa de prendre part au complot, et menaça d'en informer l'Emir. Souleyman, irrité, le fit jeter en prison. Hischem, instruit de ce qui s'était passé, se contenta de leur faire dire « qu'il n'était pas juste qu'on lui laissât ignorer les motifs de cette violence faite à l'un de ses plus fidèles serviteurs, et qu'il voulait en être informé sans délai. » A ces mots, l'impétueux Souleyman cessa de se contenir : en présence de l'envoyé de son frère, il fit clouer à un poteau le malheureux Ghalib. « Rapporte à ton maître ce que tu as vu, dit-il à l'envoyé, et qu'il nous laisse

gouverner en maîtres dans ces misérables provinces : ce sera trop peu encore pour nous indemniser du tort qu'il nous a fait. »

A un pareil message la guerre était la seule réponse. Hischem mit aussitôt ses deux frères au ban de l'empire, en leur interdisant suivant la formule arabe, qui rappelle la vieille formule romaine, *l'eau et le feu;* et bientôt lui-même, à la tête de vingt mille hommes, s'avança à marche forcée vers Tolède. Souleyman, de son côté, en ayant réuni quinze mille, confia la défense de la ville à son frère, et marcha au-devant d'Hischem. Après une lutte opiniâtre, les troupes de Souleyman furent défaites (789), et l'armée victorieuse vint mettre le siége devant Tolède. L'infatigable Souleyman, rassemblant ce qui lui restait de troupes, osa encore se présenter dans la vallée du Guadalquivir, et dévaster ses fertiles campagnes. Mais, battu par les lieutenants d'Hischem, et contraint de se réfugier dans la *Sierra Morena*, il n'eut de ressource que dans la fuite, et de montagne en montagne il parvint à trouver un asile dans la *Sierra* de Murcie.

Abdallah, découragé par la mauvaise fortune de son frère, renonça à défendre Tolède, et, s'échappant déguisé de la ville, il se rendit à Cordoue, où Hischem était allé se reposer des fatigues du siége. Hischem, en revoyant son frère, ne sut, avec sa bonté ordinaire, que lui tendre les bras, « sans pouvoir même faire autrement » dit la chronique. En retour de sa loyale soumission, il lui promit d'oublier le passé, et lui permit de demeurer dans une *villa* aux environs de Tolède.

Hischem avait fait offrir à Souleyman le même

pardon s'il voulait se soumettre; mais l'obstiné rebelle voulut encore essayer la fortune des armes, et erra longtemps dans les campagnes de Tadmir, cherchant des ennemis à son frère au milieu de ces mobiles tribus pour qui toute prise d'armes était une fête; car l'instinct nomade des habitants du désert les suivait encore jusque sur le sol de l'Espagne, et à chaque printemps, il leur fallait ou une guerre civile, ou une algarade en terre des chrétiens.

Souleyman trouva donc des soldats, en promettant pour proie à ces hordes avides les dépouilles de Cordoue. Mais l'actif Hischem ne lui laissa pas le temps de porter la guerre en Andalousie : réunissant une nombreuse armée, il envoya à la tête d'une forte avant-garde son jeune fils Alhakem, en s'apprêtant à le rejoindre. Le jeune prince rencontra près de Lorca les troupes de Souleyman, et, n'écoutant que son courage, les chargea avec tant de vigueur, qu'il les mit en désordre, et que Hischem, en arrivant, ne trouva plus d'ennemis.

Souleyman s'enfuit du côté de Valence, poursuivi par la cavalerie de l'Emir, et abandonné peu à peu par tous ceux qui l'accompagnaient. Enfin, vaincu par son mauvais destin, il se décida à implorer son pardon. Hischem, toujours généreux, se hâta de le lui accorder, après avoir pris, nous dit Conde, l'avis de ses walis et de ses wazyrs : car ce despotisme, que nulle loi ne réprimait, subissait pourtant un contrôle dans la nécessité même de trouver des instruments. Hischem ne mit à ce pardon qu'une condition : il exigea que Souleyman sortît de la Péninsule. Celui-ci se soumit à tout, et, après avoir vendu ses biens pour la somme de 60,000 mitcales d'or, il alla chercher

une retraite à Tanger, où son séjour devint pour Hischem une éternelle menace (790).

Nous omettons ici quelques rébellions moins importantes des walis de Tortose, de Saragosse, de Barcelone, de Huesca et de Tarragone. Ces séditions, qui pouvaient être dangereuses, furent heureusement étouffées dans leur berceau. Mais, qu'on le remarque bien, c'était toujours dans le nord et dans l'est de la Péninsule qu'avaient lieu ces mouvements, présage des longues et terribles révoltes qui devaient ébranler la puissance de l'Emirat. Les Berbers, domiciliés dans cette partie de l'Espagne, avaient gardé leur vieille haine contre les Arabes du midi, dont ils convoitaient les fertiles domaines. Le voisinage de l'Aquitaine, et l'éloignement de Cordoue, centre de l'empire arabe, invitaient à la rébellion tous ces walis ambitieux, qui voulaient trancher du monarque, et jouer chacun dans leur province le rôle de l'Émir à Cordoue.

Hischem résolut de détourner sur les chrétiens cet esprit de sédition qui présageait à son règne bien des obstacles. Il y avait longtemps que l'*algihed* n'avait invité aux armes les fidèles musulmans. L'appel à la guerre sainte retentit tout d'un coup du haut de toutes les chaires, et l'Espagne musulmane y répondit par un long cri de joie (790-91). Chacun sentait, en effet, que le temps était venu pour l'empire des Ommyades de reprendre sur la Gaule les projets avortés des Alhorr et des Alsamah. Le règne du grand Abdelrahman Ier, toujours troublé par les guerres intestines, ne lui avait pas permis de songer aux conquêtes étrangères, et ce qui eût été imprudence chez le père n'était chez le fils qu'une sage politique. A la voix de

l'Emir, tous les zélés croyants accoururent en armes; ceux qui ne purent pas combattre contribuèrent de leurs aumônes, et bientôt une nombreuse armée se trouva réunie sous les ordres du *hadjeh* (premier ministre) Abdelwahid. Une division, forte de 40,000 hommes, entra en Galice, et ravagea les campagnes d'Astorga et de Lugo[1]; tandis qu'une autre division, commandée par Abdelmelek, parcourait la chaîne des Pyrénées et les *ports* ou passages qui la traversent (792).

L'année suivante, l'invasion, redoublant d'élan avec le succès, dépassa les frontières de la Péninsule, et pénétra à travers les monts de Biscaye jusque dans la Vasconie. La ville de Gérone, conquête des Aquitains, au nord-est de la Péninsule, fut prise, et ses habitants massacrés (793). Mais ce n'était là que le prélude d'une expédition plus importante. La perte de la Septimanie, poste avancé de l'empire arabe sur le sol de la Gaule, avait blessé au cœur, dans son orgueil et dans sa piété à la fois, tout loyal musulman. Depuis plus de trente ans que Narbonne était tombée aux mains des Franks, les Arabes ne pouvaient s'habituer encore à l'idée que cette riche province pût obéir à d'autres maîtres. Ce fut donc avec une joie enthousiaste que les soldats d'Abdelmelek s'aventurèrent à sa suite sur une terre tant de fois teinte du sang de leurs frères, qu'ils allaient enfin venger.

Le moment, d'ailleurs, était favorable : le jeune roi Louis d'Aquitaine, le fils de Charlemagne, était

[1] Suivant Ahmed el Mokri, cité par Murphy, il y eut entre Bermudo Ier, roi des Asturies, et Abdelwahid, un engagement où le premier fut battu. Les chroniques d'Albelda et de Rodrigue de Tolède en font aussi mention.

allé, en 792, par ordre de son père, au secours de son frère Pépin, roi d'Italie, avec les milices de l'Aquitaine, qu'il livrait ainsi sans défense aux attaques des Arabes. Tout d'un coup, la nouvelle du massacre de Gérone, apportée par les vainqueurs eux-mêmes, vint glacer d'épouvante les paisibles populations de la Septimanie, qui depuis trente ans n'avaient pas vu ces terribles hôtes. Narbonne fut prise et pillée, ses faubourgs livrés aux flammes, et ses malheureux habitants partagèrent le sort de ceux de Gérone.

On peut s'étonner qu'une ville aussi forte que Narbonne, naguère le centre de la puissance arabe dans les Gaules, n'ait pas fait plus de résistance. Le silence des chroniques franques sur la conquête de cette ville importante, et la simple mention faite par la chronique de Moissac[1] de la prise des faubourgs, a fait penser à quelques historiens que les succès des croisés musulmans n'allèrent pas plus loin; mais les chroniqueurs arabes sont si précis, ils s'étendent avec tant de complaisance sur les immenses dépouilles qu'Abdelmelek rapporta de Narbonne, que le silence des chroniques franques ne peut pas entrer en balance avec des assertions si nettes et si circonstanciées. Enfin, une dernière preuve, mais qui est décisive, c'est que, quatre ans après, les Arabes racontent la reprise de Narbonne par les Franko-Aquitains.

« Les dépouilles de ces deux villes, dit Conde, furent riches en or, en argent et en étoffes précieuses; le quint de l'Emir se monta à 45,000 mitcales d'or. Aussi, quand arriva à Cordoue la nouvelle de ces

[1] Sarraceni..., Narbonam vienientes, suburbium ejus igne succederunt, multosque christianos, et præda magna capta...

succès, une grande joie régna dans toute la cité. Le roi destina la part qui lui revenait à l'achèvement de la grande mosquée. »

« Du temps du roi Hischem, dit un autre[2], fut prise la fameuse ville de Narbonne, et l'on imposa à ses habitants les mêmes conditions qu'aux Galiciens vaincus. La plus dure fut l'obligation de transporter sur des chariots les débris de ses murailles jusqu'aux portes du palais d'Hischem, à Cordoue. Ces débris servirent à construire la mosquée qui est en face de la porte des jardins. »

Ce caprice tyrannique de la part d'un ennemi victorieux a été regardée comme une des exagérations habituelles aux chroniqueurs arabes; mais il nous semble tout à fait d'accord avec le génie de cette singulière nation, à laquelle il fallait toujours un emblème visible de ses victoires sur les infidèles. On peut citer parmi les trophées de ce genre les cloches de Santiago, suspendues en guise de lampes dans la mosquée de Cordoue, et les dents d'éléphant qu'on voit encore aujourd'hui sous les arcades du *patio* de Séville, comme un monument de victoire sur les Africains.

Mais si le silence des Franks sur la prise de Narbonne est étrange, le silence des Arabes sur une victoire avouée par leurs ennemis même l'est encore plus. La chronique de Moissac nous apprend que, « après avoir brûlé les faubourgs de Narbonne et

[1] M. Fauriel, qui cite (t. III, p. 577) cet historien, a oublié de le nommer. Murphy (p. 86) et Rodrigue de Tolède (*Hist. Arabum*) confirment le bizarre récit de l'historien arabe, ainsi que la prise de Narbonne. Fauriel, avec sa sagacité ordinaire, a essayé d'éclaircir ce point difficile de l'histoire, et conclut à la prise de Narbonne par les musulmans.

« bon nombre de chrétiens avec eux, les musul-« mans, chargés de butin, se mirent en marche vers « Carcassonne, et que le comte Guillaume et d'autres « comtes franks marchèrent à leur rencontre. » Les deux armées se rencontrèrent près de la petite rivière d'Orbieu, à trois ou quatre heures de Narbonne. Les chrétiens, armés à la hâte pour la défense de leurs foyers, en l'absence des milices du pays, qui faisaient alors la guerre en Italie, ne pouvaient tenir long-temps contre la cavalerie andalouse, élite des armées de l'Islam. Malgré les efforts de leurs chefs, et les prodiges de valeur de Guillaume *au court nez*, comte ou duc de Toulouse, qui, canonisé sous le nom de saint Guillaume de Gellone, a rempli toutes les légendes du pays du bruit de ses exploits, les Aquitains lâchèrent pied. Les débris de leur armée se retirèrent, sans être poursuivis, du côté de Carcassonne. Les Arabes, contents de leur double victoire, ne songèrent pas à la pousser plus avant, et se hâtèrent d'aller mettre leur butin en sûreté derrière les Pyrénées.

Se reposant sur ses intelligences avec les walis rebelles de la frontière, et voyant Hischem assailli de trop de guerres au dedans pour songer à des conquêtes, Charlemage avait cru l'Aquitaine à l'abri des Arabes; il fut cruellement détrompé par l'invasion d'Abdelmelek, bien qu'il ne paraisse pas, jusqu'à la mort d'Hischem, avoir songé à la venger. Toujours préoccupé de ses guerres en Saxonie, où venait d'éclater un affreuse révolte, et des guerres de son fils en Italie, ce ferme et prévoyant génie n'avait laissé qu'un point sans défense, la Septimanie, et ce point fut justement celui qu'on attaqua le premier.

Peut-être aussi, rassuré contre l'agression arabe par la digue que lui opposait le royaume d'Aquitaine, n'attachait-il pas à ces incursions passagères plus d'importance qu'elles n'en avaient réellement. Seulement le sac de Narbonne et la défaite de l'Orbien lui apprirent à ne plus priver désormais la Septimanie de ses défenseurs, ni les Pyrénées de leurs gardiens.

Bien que les conquêtes d'Hischem fussent l'œuvre de ses généraux plus que la sienne, la gloire en rejaillit sur celui qui les avait ordonnées, et la munificence de l'Emir, consacrant à orner la demeure du Très-Haut des dépouilles du champ de bataille, rendit son nom cher à tous les vrais croyants. Les historiens arabes ne tarissent pas en éloges sur sa piété, sa libéralité, et sur cette bienveillance qui le rendait l'idole de tous ceux qui l'approchaient. « Charitable envers les pauvres, de quelque religion qu'ils fussent, il payait la rançon de ceux qui tombaient aux mains de l'ennemi; et quand un de ses soldats mourait sur le champ de bataille, il avait soin de ses enfants et de ses femmes. Aussi pieux que son père, il travaillait chaque jour une heure de ses propres mains à l'*aldjama* ou grande mosquée, et, plus heureux que lui, il la vit achever. »

Cette œuvre gigantesque, le plus précieux vestige qu'ait laissé en Europe la puissance musulmane, subsiste encore dans son entier, sans que le temps, moins destructeur que les pieux vandales qui l'ont restaurée, ait fait crouler une seule pierre de son enceinte. L'œil s'égare encore à travers cette forêt de colonnes plantées en quinconce, comme des palmiers de marbre, et dont les longues avenues offrent les perspectives les plus variées. Malgré tout ce que l'art mo-

derne a fait pour gâter l'œuvre d'Hischem, en élevant au milieu de la mosquée arabe une cathédrale chrétienne qui l'écrase de ses lourdes parois, rien n'égale le magique effet de ce labyrinthe de colonnes, à peine éclairé du demi-jour mystérieux qui convient à la demeure du Seigneur [1].

La *mezquita* de Cordoue, supérieure en étendue et en beauté à toutes celles de l'Orient, comptait, au dire de Conde, 1,090 colonnes de marbre [2] et 38 nefs en largeur sur 19 en longueur. On y entrait par 19 portes en bronze d'un travail merveilleux, et la porte principale était couverte de lames d'or. Chaque nuit, pour l'oraison, étaient allumées 1,700 lampes, qui brûlaient par an 24,000 livres d'huile et 120 livres d'aloès et d'ambre pour les parfumer. L'édifice tout entier avait 200 mètres de long et 83 de large [3], en y comprenant le magnifique *patio*, ou jardin intérieur, planté d'orangers séculaires dont l'ombre a vu passer bien des empires.

Les historiens arabes, dont Murphy a réuni toutes les données sur la mosquée de Cordoue, varient un peu sur ses dimensions; mais ils sont tous d'accord pour lui donner, après les additions qu'y fit Almansour, 410 coudées de longueur totale; ce qui, en fixant la coudée arabe à un peu moins d'un pied et demi, donne à peu près le chiffre de 200 mètres. La

[1] Voyez Murphy (p. 175 à 183), ainsi que le texte et les planches de Laborde, *Voyage pittoresque*, t. II, part. I, et sa description de la mosquée de Cordoue, aussi exacte que savante. Voyez aussi, pour quelques détails plus modernes, la lettre que j'ai écrite de Cordoue à *la Revue de Paris*, du 10 décembre 1837.

[2] D'autres portent ce chiffre jusqu'à 1,470; mais ils y comprennent sans doute, outre les additions d'Almansour, les colonnettes qui se trouvent dans les chapelles latérales.

[3] Voyez, tome III, le chapitre sur l'architecture des Arabes.

mosquée communiquait par un chemin fermé au palais de l'Emir, qui pouvait s'y rendre sans paraître en public.

A côté du *mihrab*, ou tribune élevée, où l'*imân* (le chef de la prière), la face tournée vers la Mecque, se plaçait pour prononcer les prières, se trouvait une chaire, admirable de travail, et construite des bois les plus précieux, tels que le sandal, l'ébène, le citronnier et l'aloès; elle avait duré sept ans à construire et coûté 35,000 dinars. La *maksourah* ou l'oratoire, construite par Almansour, et la partie la plus riche de l'édifice, avait 75 coudées de longueur sur 22 de largeur. Sa porte était couverte de lames d'or, ainsi que les murs du *mihrab*, et le pavé était d'argent. C'est là, au fond de cette espèce d'oratoire, qui, par un prodige de conservation, a gardé jusqu'à ce jour tout l'éclat de ses vives couleurs et la merveilleuse richesse de ses ornements, qu'était déposée une copie du Koran, écrite de la main du khalife Othman. On la conservait dans une boîte d'or ornée de perles et de rubis [1].

Murphy, qui a puisé à d'autres sources que Conde, raconte sur l'origine de cette mosquée des détails fort curieux. Suivant lui (page 182), dans les premiers temps de l'Islam, les Arabes, d'après l'avis du khalife Omar et l'exemple des conquérants de la Syrie, partageaient les églises avec les chrétiens et abritaient les deux cultes sous le même toit. C'est ainsi que la principale église de Cordoue, dédiée à saint Vincent, fut longtemps commune aux deux religions. De la portion

[1] Après la chute de la dynastie ommyade, le livre saint fut transporté en Afrique, où les Portugais s'en emparèrent; mais, ignorant la valeur tout immatérielle qu'il avait aux yeux des fidèles croyants, ils gardèrent si mal leur conquête qu'une main pieuse la leur déroba et la rendit aux Africains.

de cette église qui leur était échue, les musulmans firent une mosquée; mais comme la population augmentait tous les jours depuis que Cordoue était devenue le siége du gouvernement, les premiers Emirs ajoutèrent successivement à cet édifice plusieurs ailes ou nefs latérales dont le toit était toujours plus bas que celui de la nef voisine; de sorte que, sous la dernière, le peuple pouvait à peine se tenir debout. La mosquée resta dans cet état pendant toute la série des Emirs délégués du khalifat de Damas. Mais Abdelrahman, devenu souverain indépendant, voulut donner à sa capitale une mosquée digne d'elle, et il chercha à acheter aux chrétiens leur portion de l'église. Ceux-ci refusèrent d'abord; mais ils finirent par y consentir au prix de 100,000 dinars (1,300,000 fr.), et à condition qu'on leur permît de rebâtir hors de la ville leurs églises tombées en ruine. C'est alors qu'Abdelrahman jeta les fondements de ce vaste édifice, auquel il consacra vingt ans de sa vie et 80,000 dinars, et son fils Hischem tout son règne et 160,000 dinars [1], provenant des dépouilles enlevées à l'ennemi.

Pour en finir ici avec l'histoire de ce monument, nous ajouterons que chacun des souverains ommyades se fit une loi de l'enrichir et de l'agrandir encore. Abdelrahman III en restaura quelques parties, et abattit la tour pour en construire une nouvelle de 70 coudées de haut, toute recouverte en cuivre. Mais Alhakem II est celui qui y fit les additions les plus importantes, en y dépensant la somme énorme de 260,000 dinars. Il bâtit en outre une maison, attenante à la

[1] Ces chiffres sont évidemment trop faibles pour une construction si coûteuse.

mosquée, pour la distribution des aumônes, et d'autres édifices destinés à servir d'asile aux pauvres. Enfin Almansour fit construire du côté de l'est huit nefs supplémentaires, larges de dix coudées chacune. Il employa à ce travail des captifs chrétiens, qui travaillaient chargés de fers. Pour acheter le terrain nécessaire, Almansour ne dédaigna pas d'aller lui-même trouver les propriétaires, et, après être convenu avec eux d'un prix raisonnable, il leur donna le double, outre une maison à chacun d'eux en échange de celle qu'il leur enlevait. Une femme qui avait dans la cour de la mosquée une petite maison avec un palmier ayant refusé de la vendre si on ne lui donnait une autre maison également ornée d'un palmier, Almansour lui procura, à tout prix, l'échange qu'elle désirait.

Hischem embellit encore d'autres édifices cette noble cité de Cordoue, veuve aujourd'hui de sa splendeur passée, dont sa mosquée est demeurée la seule trace; il restaura à grands frais le pont que l'Emir Alsamah avait jeté sur le Guadalquivir [1]. Il s'intéressait tellement à la construction de ce pont, qu'il assistait souvent aux travaux pour les diriger. Et cependant, même après tant de bienfaits, le peuple fut ingrat. « Que disent les habitants de Cordoue du pont que je leur fais? demanda un jour Hischem à un de ses ministres. — Ils disent que vous n'avez pensé qu'à vous faire un chemin plus court pour aller à

[1] Suivant Laborde, *Voyage pittoresque*, ce pont, le seul qui subsiste encore à Cordoue, est un pont romain restauré et gâté par les Arabes. Suivant Rodrigue de Tolède, il y en avait auparavant un autre : c'est sans doute celui dont aperçoit encore les restes à deux cents pas en aval du premier.

la chasse, » répondit celui-ci. De ce jour, Hischem jura de ne plus mettre le pied sur le pont, et il tint parole.

Comme tous les souverains arabes, Hischem aimait le sensualisme élégant d'une vie qu'embellissent les paisibles jouissances des lettres et des arts. Un jour qu'il se reposait des fatigues du trône dans ses délicieux jardins : « Travaille pendant cette courte vie pour t'assurer l'éternité, » lui dit un des astrologues de sa cour, profession toujours fort prisée des souverains de l'Orient. Hischem fut frappé de cette sentence, et insista pour en savoir le sens caché. Il promit même au prophète en voyant son hésitation, de ne pas s'offenser de sa réponse, quelle qu'elle fût. Celui-ci, vaincu par ses instances, finit par lui dire « qu'il avait lu dans le ciel que ses jours étaient « comptés, et qu'il mourrait avant deux ans. »

L'âme d'Hischem était trop ferme pour se laisser abattre par ce présage. Sans montrer de tristesse à la pensée de sa fin prochaine, il fit donner une pelisse d'honneur à l'astrologue, et passa le reste du jour à jouer aux échecs et à entendre de la musique. Cependant, ramené par cette prédiction à la pensée de la mort, il crut prudent d'assurer l'avenir de sa race en associant à l'empire le fils qui devait lui succéder, et, peu de jours après, en présence de tous les officiers de sa couronne, il fit reconnaître pour *wali al hadi* ou héritier du trône son fils Alhakem, auquel tous les assistants prêtèrent foi et hommage (795).

Ses pressentiments n'étaient que trop fondés : l'année suivante, Hischem, quoique dans la force de

l'âge (il n'avait alors que 39 ans [1] et 4 mois), sentit sa fin approcher, et mourut dans les bras de son fils, après quelques jours de maladie (25 avril 796). Voici les derniers conseils qu'il lui adressa : « Rends justice égale aux pauvres et aux riches, et sois doux et clément avec tous ceux qui dépendent de toi, car tous sont également des créatures de Dieu. Confie la garde de tes provinces et de tes cités à des chefs loyaux et expérimentés; châtie sans pitié les ministres qui oppriment tes peuples; gouverne tes soldats avec douceur, mais avec fermeté, quand la nécessité t'oblige à leur mettre les armes à la main, pour défendre le pays, et non pour le dévaster; mais aie soin que leur solde leur soit payée, et qu'ils puissent compter sur tes promesses. Sache te faire aimer de tes peuples : car dans leur amour est la sécurité de l'état; dans leur crainte, son danger; dans leur haine, sa ruine. Protége ceux qui cultivent la terre et nous fournissent le pain qui nous soutient; ne laisse pas ravager leurs semailles, ni couper leurs arbres. Enfin, fais en sorte que tes sujets te bénissent et vivent heureux à l'abri de ta protection, et tu obtiendras ainsi, et seulement ainsi, le renom du prince le plus glorieux du monde. »

Pour qu'un roi mourant fasse entendre à son fils de semblables paroles, il ne faut pas seulement que ce roi soit juste et bon, comme Hischem, il faut encore que ces idées aient cours dans le gouvernement, quelque despotique qu'il soit; il faut que le peuple, même au sein de sa servitude, soit encore compté pour quelque chose, et que le monarque, au milieu

[1] Conde, oubliant la date de la naissance d'Hischem, fixée par lui en 757, ne lui donne que 37 ans.

de sa toute-puissance, ne regarde pas les hommes comme créés pour lui obéir. Les paroles d'Hischem, d'ailleurs, n'étaient pas une vaine rhétorique, ou une lâche hypocrisie dictée par la crainte de la mort, et sa vie entière tenait à son fils le même langage que lui. Nous verrons plus tard si la leçon fut suivie.

Hischem obtint de la reconnaissance de ses peuples le surnom de *al Adhil*, ou le juste, et de leur amour celui de *al Rahdi*, ou le bon, et jamais surnoms ne furent mieux mérités. Sa taille était haute et son aspect imposant, malgré la douceur répandue sur tous ses traits; sa piété était sincère et fervente; elle l'entraîna même à sortir des bornes de la tolérance prescrite par le Koran, en obligeant les chrétiens à apprendre la langue arabe dans les écoles qu'il avait fondées, et en leur interdisant l'usage de la langue latine, soit parlée, soit écrite. Ainsi fut renversée une des barrières qui séparaient les deux peuples; ainsi s'explique la profonde empreinte qu'ont laissée l'idiome et le génie arabes sur ces populations tout africaines du midi de la Péninsule, d'où les Maures ne semblent exilés que d'hier.

Roi à trente et un ans, Hischem, aussi précoce au physique qu'au moral, avait été père à quinze ans, car son fils Alhakem en avait déjà vingt-deux lorsqu'il monta sur le trône. Tout ce qu'on savait du nouvel Emir, c'est qu'il était beau, et que, bien jeune encore, il s'était montré brave jusqu'à la témérité. Maintenant, cette beauté du corps annonçait-elle la beauté de l'âme, et le fils du juste Hischem devait-il tenir tout ce que promettaient son heureuse physionomie et les exemples paternels?.. Dieu seul le sait! répond à cette question le chroniqueur arabe. « Alha-

« kem, ajoute-t-il cependant, était instruit et spiri-« tuel, mais vain, et d'un caractère âpre, et facile à la « colère. » Il avait eu pour compagnon d'enfance le docte Abdelkerim, fils d'Abdelwahid, premier ministre du feu roi; l'un des premiers actes de son règne fut de l'élever au poste qu'avait occupé son père, et ce choix, qui faisait autant honneur au maître qu'au sujet, fut ratifié par l'opinion.

Cependant Souleyman et Abdallah, les deux oncles d'Alhakem, en voyant ce roi de vingt ans monter sur un trône encore mal affermi, résolurent de faire valoir de nouveau leurs droits à ce trône, dont ils se considéraient comme injustement dépouillés. Renouant en Espagne de vieilles intelligences, ils fomentèrent la révolte dans les provinces de Tolède, de Valence et de Tadmir. Mais, avant d'agir, Abdallah, qui vivait dans la retraite aux environs de Tolède, voulut s'assurer un allié plus puissant que tous ceux que Souleyman pouvait s'acheter à prix d'or chez les tribus du Magreb. Cet allié n'était rien moins que Charlemagne, protecteur naturel de tous les ennemis de l'Emirat, et point de mire de toutes les intrigues des mécontents de la Péninsule[1].

Mais il fallait attirer sur l'Espagne la dédaigneuse attention du puissant monarque, qui, de son palais d'Aix-la-Chapelle, avait à embrasser d'un coup d'œil toutes les affaires de l'Europe. Abdallah, se chargeant de la négociation, alla lui-même implorer l'appui de Charles[2], et l'obtint, on ignore à quelles conditions.

De là, le transfuge, qui avait trouvé à Aix le jeune

[1] Déjà, en 1797, Zaïd ou Zata, gouverneur arabe de Barcelone, était venu offrir à Charles les clefs de sa ville et l'inviter à la conquérir.

[2] Eginhart, *Annal.* ann. 797.

roi d'Aquitaine s'en revint avec lui jusqu'aux Pyrénées. Tout était mûr maintenant : Souleyman, à force d'or et d'intrigues, avait rassemblé une armée dans le Magreb ; les remuantes populations de Tolède et de Tadmis étaient prêtes à prendre les armes. Abdallah s'était assuré l'appui de bon nombre d'alcades, qui lui livrèrent les forteresses d'Uclès, d'Ubeda et de Santiberia, en même temps qu'un coup de main heureux mettait l'importante ville de Tolède en son pouvoir. C'est sur ces entrefaites que Souleyman débarqua en Espagne (797), et s'en proclama le souverain légitime, en qualité de fils aîné d'Abdelrahman. Mais il avait affaire à un prince jeune et actif, que le danger ne prenait pas au dépourvu : Alhakem, sans perdre un instant, réunit à sa bonne cavalerie andalouse les agiles piétons de Mérida et de Tolède, et se mit en marche vers cette dernière ville.

Cependant des événements plus graves encore se passaient vers la frontière du nord-est, que venait de franchir, à la tête d'une armée, le jeune roi d'Aquitaine, fidèle à la parole donnée par son père. Charles, en faisant passer les Pyrénées à son fils, avait un double but : celui d'appuyer la révolte d'Abdallah, et de venger la récente incursion des Arabes en Septimanie. Charles tenait surtout à reprendre Narbonne, capitale de cette province, et Gérone, clef des Pyrénées par le col de la Junquiera. Ce double but fut atteint avec autant de vigueur que de rapidité par le jeune roi, ou plutôt par les leudes expérimentés qui commandaient sous son nom. Louis se rendit maître de Narbonne, où les Arabes n'avaient laissé qu'une faible garnison, battit deux des chefs musulmans de la frontière, Bahloul et Abou-Taher, qui voulaient

s'opposer à son passage, et s'empara ensuite de la malheureuse cité de Gérone.

Tandis que l'armée franco-aquitaine poursuivait sa marche vers l'Èbre, et que Louis recevait foi et hommage des walis de Lérida et de Huesca; tandis que le gouverneur de Barcelone Zaïd, ou Zaïdoun, rendait le même hommage à Louis, sans toutefois l'y laisser entrer, et allait offrir à Charles les clefs de sa ville et lui en demander l'investiture, Alhakem, continuait sa marche vers Tolède, où Souleyman et son armée avaient déjà rejoint Abdallah. Il approchait de cette ville lorsqu'il reçut la fâcheuse nouvelle de l'invasion de la Catalogne et de la défection des walis de la frontière. Mais, faisant face au danger avec une résolution digne d'éloges, il fit partir le wali Foteïs, avec une partie de la cavalerie, pour réunir ses forces à celles du wali de Saragosse, et lui-même avec le reste de ses troupes continua à presser le siége de Tolède.

Chemin faisant, Foteïs apprit la perte de Pampelune, qui avait suivi l'exemple de Lérida et de Huesca. Alhakem, instruit de cette série de revers, laissa devant Tolède Amrou [1], l'alcade de Talavera, qui lui était demeuré fidèle, et partit à la tête de l'élite de sa cavalerie. Saisi d'une indignation généreuse, il ne prit pas de repos qu'il n'eût recouvré Huesca et Lérida, où les chrétiens n'osèrent pas tenir pied devant lui, puis Gérone et Barcelone, où sans doute le rusé Zaïdoun l'apaisa par une feinte soumission. Passant ensuite les Pyrénées, il s'empara de cette malheureuse ville de Narbonne, éprouvée par tant de san-

[1] Ambroz et Amoroz dans les chroniques chrétiennes

glantes réactions [1], et trahit dès lors l'atroce rigueur de son caractère en faisant massacrer sans pitié tous ses défenseurs, et en emmenant captifs les femmes et les enfants. Ces brillants succès lui valurent le surnom d'*Almodhaffer*, ou le victorieux; mais bientôt l'insurrection de Tolède et le terrain qu'elle gagnait dans le pays de Valence, où le nom d'Abdelrahman plaidait en faveur de ses deux fils, le rappelèrent dans la Péninsule.

La présence d'Alhakem ramena la victoire du côté de ses armes; ses soldats, aguerris et disciplinés, n'eurent pas de peine à triompher de ce ramas d'aventuriers que Souleyman avait entraînés de l'Afrique au pillage de l'Espagne. Dès la première rencontre, Alhakem les mit en déroute, les chassa du territoire de Tolède, en leur reprenant Uclès et Ubeda, et les força à chercher un refuge dans les montagnes de Valence et de Tadmir (799).

Pendant deux ans encore, la guerre traîna en longueur. Tolède, il est vrai, centre d'opérations des factieux, finit par tomber aux mains d'Amrou; mais, dans le midi de la Péninsule, les deux oncles d'Alhakem tenaient encore la campagne. Enfin, les deux armées se rencontrèrent près de Tadmir; la bataille dura tout le jour; et vers le soir Alhakem, malgré la résistance désespérée des deux rebelles, parvint à faire plier l'armée africaine. Souleyman, en se jetant au plus épais de la mêlée, eut le cou percé d'une flèche, et tomba sous les pieds des chevaux. Sa mort fut pour son armée le signal de la déroute, et

[1] Les chroniques franques se taisent sur cette expédition d'Alhakem en Gaule; peut-être ne s'agit-il ici que d'une algarade sur le territoire de Narbonne.

Abdallah, désespérant de vaincre, chercha son salut dans la fuite (800).

Le jour suivant, Alhakem fit apporter devant lui le cadavre sanglant de Souleyman, et le souvenir de son père, que lui rappelait cette tête pâlie par la mort, lui arracha des larmes de pitié. Après avoir rendu à son oncle les derniers devoirs, il se préparait à poursuivre Abdallah, réfugié dans le pays de Valence; quand les amis de ce dernier, désespérant pour lui d'une lutte trop inégale, l'engagèrent à implorer le pardon d'Alhakem. L'Emir l'accueillit avec bonté, et ne mit à son pardon qu'une condition, c'est qu'il lui remettrait ses fils en otage et quitterait la Péninsule. Abdallah se retira à Tanger, où Alhakem lui assigna une pension de 17,000 mitcales d'or (221,000 fr.). Plus tard même ce prince finit par lui permettre de revenir vivre dans le pays de Valence. Quant aux fils d'Abdallah, il leur fit l'accueil le plus bienveillant, et donna à l'un d'eux sa sœur Alkinza en mariage. Suivant les nobles exemples d'Hischem et d'Abdelrahman, il amnistia tous les scheiks et les walis qui avaient suivi l'étendard des rebelles, et prit même dans sa garde une partie des Africains de Souleyman. Après avoir terminé cette longue guerre, fatale inauguration de chaque règne des Ommyades, Alhakem rentra à Cordoue, au milieu des acclamations du peuple, pour y jouir de quelques instants de repos.

Mais ce repos devait être bientôt troublé. Pendant cette lutte opiniâtre, qui n'avait pas duré moins de trois ans, Louis d'Aquitaine, inspiré par son glorieux père, avait resserré la vieille alliance qui unissait la monarchie franko-aquitaine à celle des Asturies. Des députés d'Alonzo II, dit le Chaste, étaient venus dès

798 lui apporter des présents. Bahloul, ce chef arabe qui s'était fait battre par Louis en défendant sa frontière, vint aussi négocier un traité qui lui garantit son indépendance sous la suzeraineté du roi d'Aquitaine.

Dans cette même année 798, Louis, profitant des embarras d'Alhakem, envahit encore la Péninsule. Bien qu'on ignore les événements de cette campagne, un puissant résultat avait été acquis. Louis, qui avait en vue dans la Marche espagnole des plans d'occupation permanents, avait constitué, au sud des Pyrénées, une petite principauté, dépendante du royaume d'Aquitaine, sous le nom de *Marche* ou marquisat de Gothie, pierre d'attente pour la future domination des Franks dans la Péninsule, et l'avait confiée à un comte frank nommé Borel. Il avait fait relever les murs d'*Ausone* (Vich)[1], *Castrum Serra* (Caserras), Gérone et Cardone, et de quelques autres places, et y avait, comme les rois des Asturies, attiré des habitants par l'appât de larges franchises[2].

Dès cette époque, Louis, c'est-à-dire Charlemagne, méditait sur l'Espagne de vastes projets. Vingt ans auparavant, le monarque frank, en franchissant les Pyrénées, avait appris à ses dépens que l'invasion musulmane avait jeté dans la Péninsule des racines plus profondes qu'il ne le soupçonnait, et que les Espagnols, loin de voir en lui un libérateur, savaient au

[1] Ce nom de Vich, donné en Catalogne à plusieurs villes, vient du latin *vicus*, bourg.

[2] Ordinavit illo tempore in finibus Aquitaniæ firmissimam tutelam : nam civitatem Ausonam, castrum Cardonam, castrum Serram, et reliqua oppida olim deserta, munivit, habitari fecit, et Burello comiti, cum congruis auxiliis, tuenda commisit. (*Annal. vitæ Hludovici pii.* Tom. VI des *Hist. de France.*)

besoin s'unir aux infidèles pour le traiter en ennemi. Cette expédition de 778, conçue avec une imprévoyance peu ordinaire à Charles, et que le zèle religieux pourrait excuser si la religion avait été son seul mobile, eut du moins un résultat utile : elle lui apprit à ne pas tenter au delà des Pyrénées des conquêtes nécessairement peu durables, et qui pouvaient, en cas de revers, ramener les Arabes en Septimanie.

Mais, pour assurer cette frontière même, il fallait la dépasser et l'étendre au delà de ses limites naturelles, et l'ambition de Charles n'était ici que de la prudence. Dans l'état de désorganisation où se trouvait le nord de la Péninsule, au milieu des révoltes éternelles des walis, il convenait à la politique du roi frank d'avoir au sud des Pyrénées un pied à terre dans quelque place forte, qui servît de centre à son action sur l'Espagne orientale. Gérone, placée trop près de la France, n'était pas assez forte pour résister aux brusques oscillations de la conquête arabe, tour à tour repoussée comme un flot qui s'en va, ou balayant tout devant elle, comme un flot qui revient. Il fallait un port enfin pour ouvrir la mer aux flottes franques et aquitaines, dans le cas où la voie des Pyrénées serait fermée par les neiges ou par les Arabes. Or cette ville et ce port désignés d'avance par la nature pour future capitale à la *Marche* gothique, c'était Barcelone, port médiocre, mais le moins mauvais encore de toute cette côte.

Cette importante cité n'appartenait, à vrai dire, à personne. Zaïd ou Zaïdoun, qui s'en était emparé, on ne sait à quel titre, la gardait pour lui seul, sous un faux semblant de dépendance envers le monarque frank. La première pensée de Louis, en

franchissant les Pyrénées en 800, fut donc de s'emparer de Barcelone, que Charlemagne lui avait désignée comme le but de sa campagne. Déjà même il était avec son armée sous les murs de cette ville ; mais le rusé Zaïd, ne voulant pas entrer en rébellion ouverte contre son suzerain, se rendit au camp de Louis, et eut l'art de désarmer sa défiance par ses protestations de soumission, sans se dessaisir de la forte cité qu'il occupait.

Cependant les négociations avec Zaïd avaient fait perdre un temps précieux, et la saison était trop avancée pour qu'on pût entreprendre un siége. Force fut donc à Louis de rétrograder, après avoir manqué sa campagne, et d'ajourner ses attaques à l'année suivante. Il indemnisa son armée en lui permettant de piller les fertiles campagnes de Lerida [1] et de Huesca, et repassa les Pyrénées sans avoir laissé dans la marche de Gothie d'autre trace de son passage.

Mais c'était déjà beaucoup d'en avoir appris le chemin aux Aquitains et de leur avoir montré Barcelone comme le but de leur croisade de chaque ann e. Cette antique cité, qu'elle ait été ou non fondée par Hercule l'Égyptien [2], était alors, malgré les malheurs des temps, riche de son commerce et de sa nombreuse population. Entourée de toutes parts d'un amphithéâtre de montagnes qui la dominent sans l'écraser, Barcelone, la première et la plus belle de toutes ces florissantes cités qu'on rencontre à chaque pas dans la Catalogne, a toujours été un objet d'envie

[1] Suivant les chroniques franques, Louis s'empara de Lérida et la détruisit. Quant à Huesca, son wali Hassan lui en avait offert les clefs en 797 ; mais Louis, en 800, n'en trouva pas moins les portes fermées.

[2] Diago, *Hist. de los condes de Barcelona*, 1 vol. in-4°.

pour l'étranger. Carthage, puissance toute maritime, avait senti la nécessité d'avoir un port à elle sur cette côte inhospitalière. Aussi Hamilcar Barca, fondateur de Barcelone, à laquelle il donna son nom (*Barca, Barcino*), l'avait-il agrandie et fortifiée de manière à en faire un des centres de l'empire carthaginois en Espagne. Les Romains, les Goths et les Arabes, chacun à leur tour, avaient ajouté à sa force et à sa grandeur. Les Arabes surtout, sans cesse exposés aux invasions franques, trouvaient dans Barcelone un point d'appui pour leur résister, en même temps que la force de cette cité et son éloignement de Cordoue inspiraient à ses gouverneurs de perpétuelles idées d'indépendance.

Aussi lorsque, au plaid de Toulouse, en 801, les leudes aquitains et franks se réunirent pour décider dans cette espèce de champ de mai l'expédition de l'année, le but de l'expédition fut arrêté tout d'une voix : ce fut le siége de Barcelone. Le plus ardent à insister pour cette croisade religieuse et politique à la fois, fut le duc Guillaume, qui avait à venger sa défaite de l'Orbieu, et qui avait entrepris plus d'une fois, pour son compte, la conquête de Barcelone, sans y réussir plus que le roi Louis [1].

Un incident favorable était venu faciliter à Louis la conquête de Barcelone : en 801, le perfide Zaïd, pressentant l'orage qui le menaçait, avait cru pouvoir encore désarmer sa colère par de vaines protestations de fidélité. Peut-être aussi quelque message du roi d'Aquitaine l'avait-il attiré dans le piége ;

[1] Voyez le prince barbare d'Ermolius Nigellius, *Gesta Ludovid Pii*, tome XIV des *Historiens de France*. Le même volume contient la vie d'Ermoldius, par Muratori.

s'étant aventuré jusqu'à Narbonne, il y fut fait prisonnier, et envoyé chargé de fers à la cour de Louis. Zaïd depuis lors ne reparut plus sur le théâtre de ses intrigues [1].

L'armée fut divisée en deux corps : l'un, sous les ordres du comte de Gérone, marcha droit sur Barcelone; l'autre, commandé par le comte Guillaume, alla se poster entre Lérida et Tarragone, de manière à fermer le chemin à tout secours de la part de l'Emir; car le gouverneur que Zaïd avait laissé dans Barcelone, averti longtemps d'avance par les immenses préparatifs de cette expédition, avait réclamé l'appui d'Alhakem, qui armait déjà pour secourir cette ville. Mais les troupes qu'il envoya arrivèrent trop tard, et trouvant le chemin fermé, elles se jetèrent sur les Asturies, où elles rencontrèrent une vigoureuse résistance. Quant au duc Guillaume, ayant ainsi rempli le but de sa mission, il vint rejoindre le gros de l'armée sous les murs de Barcelone.

Les premières attaques furent repoussées avec vigueur. Les Arabes, s'attendant à un siége, s'étaient munis de provisions de guerre et de bouche : aussi avaient-ils beaucoup moins à souffrir que les Aquitains, jetés sans point d'appui sur une terre ennemie

[1] Il y a ici contradiction flagrante entre les historiens franks, nos seuls guides dans le récit un peu romanesque de cette expédition de Barcelone. Ermoldius Nigellius et la chronique de Moissac ne parlent pas de la capture de Zaïdoun, et le font au contraire présider à la défense de Barcelone; mais tous les autres sont d'accord avec dom Vaissette, qui les résume, pour affirmer que Zaïdoun, ou Zata, avait quitté Barcelone en y laissant pour gouverner à sa place un de ses parents nommé Hamur, ou Amrou. M. Fauriel, dans le récit pittoresque et étendu qu'il donne de ce siége, a traduit les passages les plus saillants de l'épopée chevaleresque d'Ermoldius; on y trouvera de curieux détails de mœurs. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche de les citer tous.

et dans un pays dévasté. La mer d'ailleurs était libre, et, malgré les *nefs* et les *galies* du roi Louis, l'entrée du port resta constamment ouverte aux vaisseaux que les ports du midi de l'Espagne envoyaient pour la ravitailler.

Ermoldius, dans ses vers emphatiques, mais qui ne manquent pas parfois d'une certaine verve barbare, nous dépeint un Arabe insultant du haut des murs aux Franks que la faim tourmentait dans leur camp : « O Franks malavisés! s'écrie-t-il, pourquoi « vous épuiser à battre en brèche nos murailles? « Aucune ruse de guerre ne peut mettre cette ville « entre vos mains. La nourriture ne nous fait pas « faute, nous avons de la viande, de la farine, du « miel; et vous, vous avez la faim. »

« Écoute, Maure orgueilleux, répond le duc Guil- « laume, écoute d'acerbes paroles qui ne te plairont « pas, mais qui sont vraies. Vois-tu ce cheval bigarré « que je monte?.... Eh bien, ce cheval sera déchiré « sous mes dents avant que mon armée s'éloigne de « tes murs, et ce qui a été commencé sera achevé. »

Bientôt en effet la famine passa du camp dans la ville ; les habitants en furent réduits à se disputer les plus vils aliments, à dévorer jusqu'aux cuirs de leurs portes. Plusieurs, poussés au désespoir, cherchèrent une mort moins lente en se précipitant du haut de leurs murailles. L'hiver vint, et la constance des Aquitains, loin de s'abattre, sembla redoubler encore : tous les monts d'alentour furent dépouillés pour fournir des abris aux assiégeants, qui semblaient vouloir prendre racine sous les murs de cette malheureuse cité. A cette vue, les assiégés sentirent s'abattre leur résolution ; leur découragement s'accrut

encore en voyant arriver le jeune roi Louis, auquel ses généraux et ses tuteurs avaient voulu épargner les dangers de la lutte, et que l'on conviait maintenant à une victoire assurée.

Le blocus dès lors se changea en siége. Des assauts réitérés, repoussés avec le courage du désespoir, ouvrirent dans les murs plusieurs brèches. Les assiégés, ayant perdu tout espoir d'être secourus, et maudissant Alhakem, qui abandonnait cette nouvelle Sagonte prête à périr pour lui, livrèrent leur ville aux Aquitains [1]. Tout ce que les habitants arabes purent obtenir ce fut la vie sauve, mais en renonçant à tous leurs biens et en abandonnant cette patrie si noblement défendue. En entrant dans Barcelone, Louis (802) se hâta d'aller remercier Dieu dans l'église chrétienne, que le culte de l'Islam n'avait pas souillée. Après quoi toutes ces milices, arrachées à leur terre natale, se hâtèrent de la regagner, emportant avec elles les dépouilles de Barcelone comme un gage de leur victoire.

Louis, avant de quitter la ville conquise, y assura sa domination en réparant ses murs, et en donnant à la population chrétienne un chef pris dans ses rangs. Ce fut un noble goth, le comte Bera, qui s'y établit avec une garnison de Goths, c'est-à-dire de chrétiens espagnols. Du reste, si les Aquitains avaient espéré trouver dans les chrétiens de Barcelone des alliés bien actifs, cet espoir fut trompé : et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la tolérance des Arabes.

[1] Il faut lire dans Fauriel (III, 411) le romanesque récit de la fuite de Zaïdoun à travers le camp des chrétiens, son arrestation, ses ruses pour empêcher la reddition de la ville au moment même où on le contraint de l'ordonner. Tout ce roman est traduit mot à mot d'Ermoldius.

La lenteur d'Alhakem à secourir Barcelone et à disputer aux Franks le rempart le plus sûr de l'Emirat du côté du nord-est, est une tache pour son règne. Ce fut sans doute pour expier cette faute que, peu de temps après la prise de la ville, il se dirigea, à la tête d'une armée, vers l'Espagne orientale. Après avoir visité Saragosse, il alla passer en revue les places fortes de la frontière; il occupa (la chronique arabe n'ose pas dire *il conquit*) la ville de Pampelune, alternativement soumise à l'Emirat ou au royaume d'Aquitaine, selon l'humeur de son wali. Descendant ensuite le cours de l'Èbre, il reprit sur les Aquitains Huesca, puis Tarragone, dont s'était emparé le rebelle Bahloul. Celui-ci, véritable *condottiere*, avait réuni sous ses drapeaux bon nombre d'aventuriers arabes et chrétiens, natifs pour la plupart des Pyrénées, et endurcis à la fatigue et à la guerre. Longtemps l'audacieux chef de partisans, abandonné par ses alliés d'Aquitaine, osa résister seul à la puissance de l'Emir; mais, tombé à la fin dans les mains d'Alhakem, après une lutte acharnée, le vainqueur lui fit trancher la tête (803).

Avant son expédition à Saragosse, Alhakem avait donné pour wali à Tolède le jeune Youssouf, fils de cet Amrou auquel il devait la soumission de cette ville. Dans ce poste élevé qu'il devait à la confiance de l'Emir, les rigueurs du jeune wali exaspérèrent tellement les habitants, que la populace se souleva et massacra une partie de sa garde. Les notables de la cité se posèrent comme médiateurs entre le peuple et Youssouf. Mais celui-ci les menaça de faire couler le sang à flots dans les rues de Tolède. Alors les notables, quittant leur rôle de médiateurs, s'em-

parèrent de sa personne et le retinrent prisonnier, puis écrivirent à l'Emir pour s'excuser sur la nécessité où ils s'étaient trouvés de satisfaire un peuple irrité en réprimant les violences du wali.

L'Emir, sans témoigner de colère contre les habitants de Tolède, fit passer Youssouf au gouvernement de Tudela, puisque sa jeunesse et son inexpérience ne lui permettaient pas de régir plus longtemps cette remuante cité, toute pleine de séditions. Mais le père d'Youssouf, Amrou, saisi contre les Tolédains de toute la colère que l'Emir dissimulait, obtint le titre de wali de leur ville. Pendant les trois premières années de son nouveau gouvernement, il vengea son fils en écrasant d'exactions les infortunés Tolédains. Mais, le cruel wali méditait contre eux une vengeance plus terrible encore. Abdelrahman, le fils aîné d'Alhakem, ayant passé près de Tolède avec un corps de cavalerie, Amrou et les principaux habitants supplièrent le jeune prince de s'arrêter une nuit dans ses murs. Celui-ci accepta et alla se loger à l'Alcazar, résidence des souverains arabes. Le wali, pour faire honneur au fils de son maître, invita les notables à un grand festin. Tous obéirent sans défiance, et se rendirent à l'Alcazar. A mesure qu'ils entraient, Amrou les faisait conduire à un endroit écarté, où ils étaient décapités sur-le-champ. Quatre cents, d'autres disent cinq mille, nombre sans doute exagéré, périrent de cette sorte, tandis que le prince et ses convives, ignorant cette odieuse boucherie [1], se livraient tranquillement aux plaisirs de la table (805).

Quelques auteurs arabes affirment qu'Amrou in-

[1] Les Arabes, dit Assemani, *Biblioth. orient.*, p. 170, l'ont surnommée le *massacre de la fosse*.

struisit le jeune prince de la vengeance qu'il méditait, et qu'en vain celui-ci essaya de l'en détourner. Mais il est peu probable qu'Amrou eût osé prendre sur lui, sans en informer son maître, une si grave responsabilité; les exécutions sanglantes qui souillèrent la fin du règne d'Alhakem autorisent à penser qu'il permit ce massacre, s'il ne l'ordonna pas, et que l'arrivée de son fils fournit le prétexte pour l'exécuter.

Le lendemain, les têtes des victimes couronnèrent les murs de l'Alcazar, et semèrent l'épouvante dans toute la cité. La voix accusatrice du peuple répandit partout que ce sang avait coulé par ordre de l'Emir, pour satisfaire les ressentiments d'Amrou et de son fils, et de profondes semences de haine couvèrent dans tous les cœurs.

Une autre sédition, moins cruellement punie, vint troubler le règne d'Alhakem. Il avait fait wali de Mérida son cousin Esfah. Celui-ci, mécontent de son *wazyr*, le destitua pour en nommer un autre. Mais le wazyr disgracié vint à Cordoue trouver l'Emir, et accusa Esfah d'abuser de son pouvoir et de nourrir contre son souverain des projets de révolte. Alhakem, irascible et défiant de sa nature, oublia en un instant la longue fidélité d'Esfah, et lui ôta brusquement le gouvernement de Mérida; celui-ci, blessé d'un traitement qu'il n'avait pas mérité, se plaignit amèrement que l'on pût mettre en balance les plaintes d'un subalterne avec ses longs services et sa fidélité éprouvée, et que l'on congédiât, comme un valet dont on serait las, un petit-fils d'Abdelrahman.

Alhakem vit dans cette réponse un crime de lèse-majesté, et envoya aussitôt un de ses walis avec des troupes se saisir du rebelle. Mais Esfah, poussé à la

révolte par l'injustice, ferma les portes de Mérida à l'envoyé de son maître, qui, de plus en plus exaspéré, vint alors en personne demander compte à cette ville du crime de son gouverneur. Celui-ci, voulant détourner les malheurs qui la menaçaient, s'apprêtait à se soustraire à la haine d'Alhakem; mais les habitants, qui voulaient partager son sort, résolurent de le défendre malgré lui. Toutefois un ange gardien veillait sur cette malheureuse cité: c'était Alkinza, femme d'Esfah et sœur de l'Emir. Sortant en hâte de la ville, elle traversa tout le camp, et, se prosternant aux pieds de son frère, apaisa, non sans peine, sa royale colère. Alhakem, touché de son dévouement, consentit à oublier le passé, rendit à Esfah sa faveur, et lui laissa même le gouvernement de Mérida.

Mais de plus graves événements allaient troubler la fin de ce règne, toujours ballotté de la guerre civile à la guerre étrangère. Alhakem se trouvait à Mérida, quand il apprit qu'une dangereuse conspiration se tramait à Cordoue. Khasim, son cousin, qui lui donnait cette fâcheuse nouvelle, avait feint d'entrer dans leur complot, pour mieux pénétrer le secret des conjurés. Le retour d'Alhakem à Cordoue ne fit que hâter l'exécution de leurs projets, et déjà le jour était fixé pour l'assassiner; mais Khasim lui ayant procuré les noms des conspirateurs, l'Emir les fit tous arrêter en une nuit, deux jours avant le terme fatal. Huit cents têtes tombèrent sous le glaive dans cette seule nuit, suivant les formes expéditives de la justice de l'Orient; et le lendemain matin, ces têtes sanglantes, plantées sur les créneaux de l'Alcazar, vinrent semer la terreur dans la ville, qui apprit à la fois le crime et le châtiment.

Depuis lors, le repos fut perdu pour Alhakem; la crainte et le soupçon empoisonnèrent sa vie; en proie à des soucis continuels, il en vint peu à peu à se décharger sur son fils Abdelrahman de tous les soins du gouvernement. Aussi, lorsque les incursions des Franko-Aquitains appelleront sur la frontière du nord les forces de l'empire, c'est à Abdelrahman qu'écherra le soin de les commander, et c'est là que ce prince fera son apprentissage du trône.

C'était une singulière situation que celle de tous ces petits gouvernements du nord de la Péninsule, placés entre deux suzerainetés, et toujours prompts à se donner au vainqueur quel qu'il fût, mais plus prompts encore à secouer son joug. Sur toute la chaîne des Pyrénées, on distingue à cette époque une tendance marquée de l'invasion aquitaine à s'avancer jusqu'à l'Èbre. Saragosse, il est vrai, appartenait encore aux Arabes avec la plus belle partie de ce riche bassin de l'Èbre, dont elle occupe le centre; Pampelune même était, au moins de nom, en leur pouvoir, sauf à changer de maître à chaque invasion, selon le caprice de son wali.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de recul de la puissance musulmane, vers cette époque, n'en est pas moins prononcé. Même avant les longues guerres civiles des Hafsoun et les terribles révoltes de Tolède et de Saragosse, l'empire des Ommyades, alors dans toute sa puissance, n'en a pas moins de peine à maintenir son ascendant du côté des Pyrénées. La monarchie des Asturies et celle d'Aquitaine s'accordent, sans s'être concertées, pour repousser vers le sud cet empire auquel il manque un point central, comme Tolède, pour agir à la fois sur toutes ses extrémités.

Ainsi se réalisaient les sages prévisions qui avaient dicté à l'empereur d'Occident la fondation de ce royaume d'Aquitaine comme une digue que l'invasion arabe ne devait pas franchir. Ainsi, même à la distance de dix siècles, plus nous étudions cette politique de Charlemagne, plus nous sommes frappés de sa grandeur; le siècle tout entier relève de lui, et rend hommage à l'ascendant de son génie. En avant de l'immense empire qu'il a créé et que sa main puissante empêche seule de se dissoudre, il jette encore des monarchies vassales ou alliées, destinées à amortir les coups du seul ennemi qu'il redoute au midi. Nous avons vu Alonzo-*le-Chaste* faire hommage à Charles de ses victoires, sans se douter qu'il n'est sur le trône que le lieutenant couronné du glorieux empereur. Sur toute la longue chaîne des Pyrénées, depuis Barcelone jusqu'à Lugo, Charles, du fond de son palais d'Aix-la-Chapelle, dirige contre les musulmans l'effort de la chrétienté; l'Aquitaine[1], pour assurer sa frontière, la déplace, et pousse ses postes avancés jusqu'aux bords de l'Èbre, tandis qu'Alonzo s'aventure jusqu'à Lisbonne. Sans doute cette éphémère action de la royauté franque sur les destinées de l'Espagne mourra avec l'homme de génie qui l'a imprimée; l'invasion arabe, avec Almansour, viendra toucher encore les crêtes des Pyrénées. Mais on n'en admire pas moins ce que peut la volonté d'un seul homme, alors même qu'impuissante contre le temps, elle ne doit pas laisser après elle une œuvre qui lui survive.

La frontière arabe ayant reculé par la perte de Barcelone, les deux points extrêmes de l'empire de Cordoue vers le nord-est devinrent Saragosse et Tor-

tose. Cette dernière ville surtout, assise sur les bouches de l'Èbre, qu'elle ouvre ou ferme à son gré, acquérait, par sa position à l'extrême frontière de l'est, une haute importance. Quant à Tarragone, située au nord de l'Èbre, en terre d'Aquitaine, elle devait nécessairement suivre le sort de Barcelone. Aussi les Arabes ne négligèrent-ils rien pour fortifier Tortose, car il était facile de prévoir que tout l'effort de l'invasion franko-aquitaine allait désormais se porter de ce côté. En effet, en 807 suivant Conde, et 809 suivant les chroniques franques, plus dignes de foi, une armée d'Aquitains, divisée en deux corps, partit de Barcelone. L'un, sous les ordres du roi Louis, reprit, chemin faisant, la ville de Tarragone, et vint mettre le siége devant Tortose. Le second, commandé par Borel, marquis de Gothie, et par le Goth Bera, comte de Barcelone, eut pour mission d'aller, sur les bords de l'Èbre, ramasser des vivres et du butin, et prévenir une attaque des Arabes. Ce dernier, après avoir heureusement accompli sa mission [1], vint rejoindre l'autre sous les murs de Tortose, et le siége fut poussé avec une vigueur nouvelle.

Cependant Alhakem, qui à cette époque n'avait pas encore perdu toute son activité, envoya à son fils Abdelrahman, à Saragosse, et au wali de Valence, l'ordre de se porter vers Tortose avec toutes leurs forces. Les deux armées se réunirent sous les ordres du jeune prince, et, surprenant les chrétiens, elles en firent un affreux carnage. Le siége fut levé; les

[1] Les chroniques franques contiennent un récit romanesque et curieux de cette expédition du second corps d'armée; son étendue m'empêche de le reproduire, mais on peut le lire tout au long dans Fauriel (III, 423), qui a traité avec un soin tout particulier l'histoire des invasions franko-aquitaines en Espagne.

Aquitains reprirent à la hâte le chemin de Barcelone. Les Arabes, contents de ce premier succès, firent la faute de ne pas les poursuivre [1].

Mais la possession de Barcelone condamnait les chrétiens à conquérir Tortose. En 810, une nouvelle expédition partit de Barcelone. Louis voulait en partager les chances; mais Charlemagne, qui redoutait pour l'inexpérience de son fils un nouvel échec, ne lui permit pas de franchir les Pyrénées. Cette fois encore une partie de l'armée fut détachée pour battre le pays, pendant que l'autre s'établissait sous les murs de Tortose. La première, ne marchant que la nuit, par les sentiers les plus écartés, se cachant le jour et n'allumant pas de feux, de peur de se trahir, passa l'Èbre sur des barques qu'elle traînait avec elle; mais, découverte par les Arabes malgré toutes ses précautions [2], elle parvint à leur échapper après un engagement assez vif, et revint sous les murs de Tortose, sans vivres et sans butin; et comme, dans ce pays dévasté, les armées mouraient de faim quand la guerre ne nourrissait pas la guerre, force fut aux Aquitains de lever le siége, presque aussi honteusement que la première fois [3].

[1] Les chroniques franques cherchent à dissimuler cet échec de leurs armes; mais l'accord de Murphy et de Conde, et les détails qu'ils donnent, ne laissent pas de doute sur ce point.

[2] Un Arabe qui se baignait dans le fleuve y vit flotter des excréments de cheval, et reconnut bien vite, avec la sagace observation qui distingue sa race (*sicut sunt nimiæ calliditatis*), que ce n'étaient pas là les sécrétions d'un animal uniquement nourri d'herbages, comme ceux de leurs campagnes, mais ceux d'un cheval nourri d'orge, et il donna l'éveil à ses compagnons. (*Anon. astron.*)

[3] Mes sources pour toutes ces guerres de Catalogne sont surtout les chroniques franques, toutes renfermées dans le tome VI de la collection des *Historiens de France*. Les plus abondantes sont la chronique de *l'Astronome*, les *Gestes* de Louis-le-Débonnaire, et le poëme barbare, mais non

Occupé de guerroyer contre les chrétiens des Asturies, et bien aise, malgré l'échec essuyé par les Franko-Aquitains, de se débarrasser de ces hôtes incommodes, Alhakem envoya à Aix-la-Chapelle demander la paix à l'empereur. Charlemagne accorda cette paix, presque aussitôt violée que conclue, car les musulmans, dès l'année suivante, envoyèrent leurs flottes dévaster l'île de Corse, qu'ils regardaient sans doute comme n'étant pas comprise dans le traité, et Charles probablement ne fut pas fâché de ce prétexte pour faire reprendre à ses armées le chemin de la Marche de Gothie.

Mais Charlemagne avait résolu de prendre Tortose, et ce qu'il avait une fois résolu devait s'accomplir. En 811, une armée plus forte que les deux premières vint encore assiéger cette ville ; elle s'en serait même emparée, au bout de quarante jours, si l'on en croit l'*Astronome*, le seul historien frank qui fasse mention de cette expédition, dont ne parlent pas les Arabes. Le même chroniqueur ajoute qu'Obéïd Allah remit à Louis les clefs de la ville. Mais si Tortose fut prise, ce qui est au moins douteux, elle ne resta pas longtemps aux mains des Aquitains.

Dans la Marche de Vasconie, les choses se passaient à peu près de même que dans la Marche de Gothie : la même pensée qui avait fait fonder à Charlemagne un poste avancé de la monarchie franque dans la Catalogne, lui avait fait également reculer vers l'ouest la frontière de l'Aquitaine. Mais de ce côté, en face des villes musulmanes de Tudela, de Huesca, de Pampelune

sans talent, d'Ermoldius Nigellius. J'ai aussi consulté avec fruit Vaissette, et l'excellent ouvrage de Fauriel, qui a jeté à pleines mains la lumière sur toute cette partie de l'histoire d'Espagne.

et de Saragosse, les chrétiens ne possédaient que quelques châteaux forts, conquis pied à pied sur les infidèles. Ce qui leur manquait, c'était un centre comme Barcelone ; et Huesca ou Pampelune, maintes fois livrées au roi d'Aquitaine par la défection de quelque wali, ne tardaient pas à lui échapper aussitôt que ses hommes d'armes avaient repris le chemin des Pyrénées.

Amoroz ou Amrou, l'ancien wali de Tolède, se trouvait alors wali de Saragosse; tantôt allié ou vassal de Louis, tantôt sujet d'Alhakem, il exploitait avec habileté cette position ambiguë, et, entre deux maîtres, il parvenait en réalité à n'en avoir pas un. En 809, un comte Aureolus, qui commandait dans la Marche de Vasconie au nom de Louis, étant venu à mourir, Amrou s'empara brusquement de toutes ses forteresses et se constitua de lui-même, et sans l'investiture royale, gouverneur de la Marche. Seulement, afin de régulariser sa prise de possession, il envoya un message à Charlemagne pour reconnaître sa suzeraineté, promesse qui, en l'absence d'une armée franko-aquitaine, n'engageait pas à grand'chose celui qui la faisait. Mais, malgré les protestations de fidélité d'Amrou, ses menées avaient sans doute éveillé la défiance d'Alhakem : car son fils Abdelrahman, qui se trouvait à Saragosse, en chassa l'infidèle wali, qu'il força de chercher un asile à Huesca (810).

Au milieu de ces alternatives de revers et de succès qui amenèrent encore une fois les Arabes sous les murs de Narbonne (912), la guerre se poursuivait sanglante, impitoyable, et les deux partis étaient également las de cette lutte sans résultat. Enfin Alhakem, cédant à l'ascendant du génie de Charle-

magne[1], lui envoya demander la paix. Mais, comme le sénat romain, Charles ne traitait qu'avec un ennemi vaincu; une trêve de trois ans lui était nécessaire pour réparer les forces de l'Aquitaine, et ce fut tout ce qu'il consentit à accorder à Alhakem (812), qui conclut aussi une trêve avec les chrétiens de Galice et d'Asturie. En 815, cette trêve fut prolongée sur la demande de l'Emir, et une nouvelle ambassade, envoyée à Compiègne en 817, en recula le terme jusqu'en 821[2].

Nous avons vu depuis quelques années tout le fardeau de l'empire reposer sur le jeune et actif Abdelrahman. Lorsque la paix eut été conclue avec tous les ennemis de l'empire, Alhakem, impatient de repos, fit reconnaître par tous les grands officiers de la couronne son fils comme *wali al hadi*, ou successeur au trône, en même temps que Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, associait au trône son fils Louis. De ce jour, Alhakem cessa de régner pour se livrer aux plaisirs dans l'inaccessible enceinte de son alcazar, où, prisonnier volontaire, il semblait s'être renfermé pour n'en plus sortir.

C'est là qu'au milieu des chants et des danses des jeunes esclaves s'écoulaient tous les jours de ce prince. Quant à ses nuits, elles se passaient dans des festins, où, en dépit de la loi musulmane, le vin n'était pas épargné. Puis, comme l'orgie n'eût pas été complète si l'odeur du sang ne se fût pas mêlée à celle du vin et des parfums, du sein de ces banquets du Sarda-

[1] Abulaser, rex Sarracenorum, ex Spaniâ audiens famam et opinionem virtutum domini Karoli imperatoris, missos suos direxit, pacem postu-ans... (*Chron. Moissac.*)

[2] Eginhart, *Annal. ad ann.* 815-17.

napale arabe partaient chaque jour des sentences de mort ; le peuple, épouvanté, ne se souvenait de son roi que par les arrêts de mort qu'il voyait exécuter.

Entouré de mercenaires étrangers, Alhakem avait élevé jusqu'à 5,000 le nombre des gardes attachés à sa personne : 3,000 étaient des chrétiens mozarabes, odieux au peuple à ce seul titre ; le reste se composait des Slaves (*Eslavos*), soit prisonniers de guerre, soit mercenaires recrutés dans ces pays lointains, à l'instar des Césars de Byzance. Enfin une foule d'eunuques grossissaient encore la garnison de ce palais, véritable forteresse, et 2,000 hommes de troupes stationnaient de l'autre côté du fleuve, en face du palais, dans de vastes casernes que l'Emir avait fait construire.

Le peuple murmurait de cet appareil inusité de soldats, dont les aïeux d'Alhakem avaient si bien su se passer ; il murmurait de voir le fruit de ses sueurs alimenter les débauches du monarque ; quelques interprètes de la loi osaient même déclamer contre ces désordres, si opposés au véritable esprit du Koran. Enfin les mécontents en vinrent jusqu'à refuser les impôts et à assaillir les percepteurs.

Mais Alhakem se chargea de rappeler à ses sujets que, dans cet alcazar inaccessible, ils avaient encore un maître. Dix des rebelles furent cloués à des pieux devant les portes. La populace du faubourg du Midi, situé de l'autre côté du pont, s'était attroupée pour assister au supplice de ces malheureux, et un sourd mécontentement régnait dans toute cette foule, qui se sentait forte en se sentant réunie. Un soldat de la garde ayant par hasard frappé un des assistants, le peuple l'assaillit à coups de pierres, et l'aurait achevé

sur la place, si la victime, tout ensanglantée, ne s'était réfugiée auprès des gardiens de la ville. Le peuple, animé par ce premier succès, attaqua bientôt la garde elle-même, et mit en pièces tout ce qui osa résister. Les soldats dispersés se réfugièrent dans l'alcazar, poursuivis par les menaces et les cris de la multitude, enivrée de sa victoire.

A ce bruit, Alhakem, retrouvant avec son énergie cette soif de sang qui le tourmentait, sortit de l'Alcazar à la tête de sa garde; et, malgré les prières de son fils et de ses scheiks, plus humains et plus prudents que lui, il attaqua avec furie cette foule en désordre. Le peuple, épouvanté, chercha un refuge dans son faubourg, s'enferma dans ses maisons, et la dernière populace essaya seule une vaine résistance. Le sabre des mercenaires étrangers, qui rendaient aux habitants toute la haine que ceux-ci leur portaient, en eut bientôt fait justice, et le sang coula à flots dans les rues. Trois cents des rebelles furent faits prisonniers et cloués vivants à des pieux sur les bords du fleuve : horrible spectacle destiné à frapper de terreur tous ceux qui oseraient braver le vieux lion dans son repaire.

Tout autre qu'Alhakem se serait cru assez vengé ; mais il lui fallait encore du sang : pendant trois jours le faubourg fut livré à un pillage systématique par une soldatesque effrénée, à laquelle tout était permis, sauf d'outrager les femmes et les filles. Toutes les maisons furent rasées, afin que la dernière trace de l'affront fait à l'Emir fût ensevelie sous leurs ruines fumantes. Puis, au bout de ces trois jours, soit lassitude, soit remords, Alhakem fit détacher de leurs croix les cadavres de ses victimes et recueillir les

morts. Ceux qui leur survivaient, au nombre de cinquante à soixante mille, et ce chiffre, pour un seul faubourg, peut donner une idée de l'immense population de Cordoue, obtinrent leur pardon, mais à la condition d'abandonner leur patrie. La plupart errèrent longtemps, dans la plus profonde misère, à travers les campagnes de Tolède, où ils finirent par trouver un asile. Huit mille environ se fixèrent dans le Magreb; et plus de quinze mille, après avoir erré sur la côte de Barbarie, se firent, à main armée, une patrie de l'Égypte (818).

Les huit mille qui étaient passés dans le Magreb trouvèrent un asile dans la nouvelle ville de Fez, que venait de bâtir, près de l'Océan, Edris ben Edris ben Abdallah, qui, poursuivi comme Abdelrahman I[er] par la haine des Abassides, avait fondé dans le Magreb une puissante monarchie, alliée naturelle de celle des Ommyades (787). Alhakem avait, par une brillante ambassade, resserré les liens d'amitié qui unissaient les deux monarchies. Edris accueillit volontiers les fugitifs, et le quartier qu'ils habitèrent prit le nom de *quartier des Andaloux*.

Non content d'avoir exilé de sa capitale une population industrieuse, l'impitoyable Alhakem voulut encore que le sol qu'elle avait habité cessât de faire partie de la cité, et défendit d'y bâtir aucune maison. Il semble que cette défense subsiste encore, car la triste Cordoue ne compte pas aujourd'hui dix habitations sur la rive gauche du fleuve, comme si la malédiction d'Alhakem pesait encore sur elle. La haine du peuple se vengea de l'Emir en ajoutant à son nom ceux de *al Rabby* (l'homme du faubourg)

et d'*Aboulassy* (le père cruel), dont les chroniques chrétiennes ont fait Aboulaz.

Mais ce prince devait trouver dans sa propre conscience un vengeur plus implacable encore. Depuis le jour où des flots de sang innocent eurent arrosé les rues de Cordoue, une profonde mélancolie s'empara du cruel Emir [1]; une fièvre continue vint miner ses forces. Les scènes du massacre se représentaient sans cesse à son imagination en délire; le fracas des armes et les cris des mourants le poursuivaient dans ses promenades solitaires; des rêves affreux troublaient son sommeil, et souvent, au milieu de la nuit, ses cris d'angoisse appelaient ses esclaves, et ses accès de fureur impatiente les punissaient de n'être pas accourus assez tôt. Tantôt il faisait venir à des heures indues les wazyrs de sa cour pour les consulter, et, quand tous étaient réunis, il faisait chanter et danser devant eux ses esclaves favorites, et les congédiait ensuite, comme si c'eût été là le seul but de leur réunion. D'autres fois, son humeur belliqueuse semblait se réveiller tout à coup : il faisait appeler tous ses scheiks et réunir ses gardes, comme pour marcher à quelque expédition; puis, changeant brusquement d'avis, il les renvoyait dans leurs quartiers.

Pendant quatre ans, Alhakem resta en proie à cette mélancolie qui touchait à la démence. Enfin, le 22 mai 822, une mort lente et douloureuse mit un terme à ses souffrances, après un règne de vingt-six ans. Ce règne a été jugé diversement par les historiens :

[1] Ebn. Hayan, d'après Aboubeker, *ap.* Conde, I, 256.

mais c'est justice de reconnaître qu'Alhakem, sauf dans les dernières années de sa vie, porta constamment sur son vaste empire une attention vigilante; « il aimait, comme le dit la chronique, à voir de ses « propres yeux et à tenir les rênes de ses mains; et « il recherchait la société des bons et des sages. »

Sa taille était haute et l'expression de sa physionomie imposante et sévère. Sa famille était nombreuse, car il laissa après lui vingt fils et autant de filles. Nous avons peint son caractère en racontant sa vie; mais le trait suivant, rapporté par Murphy (p. 90), achèvera de le faire connaître : « Le poëte Alabbas, voyageant sur la frontière, entendit à Guadalajara une femme qui s'écriait : « Je requiers assistance de « toi, Alhakem, car tu nous as oubliés, et nous « sommes accablés par ces chiens d'infidèles, qui ne « nous laissent plus ni époux ni enfants. » Le poëte, frappé des vives expressions de la douleur de cette femme, les consigna dans une ode qu'il lut à son souverain. Alhakem en fut frappé, et, rassemblant aussitôt son armée, il se mit en route pour Guadalajara, en emmenant le poëte avec lui; de là il envahit le territoire chrétien, délivra les captifs musulmans, et, mandant ensuite devant lui la femme qui avait imploré son appui, il fit égorger en sa présence tous les chrétiens prisonniers. « Eh bien! femme, lui « dit-il ensuite, si distant que soit Alhakem, est-ce « en vain qu'on en appelle à lui? »

Alhakem est le premier des Emirs qui se soit entouré d'une garde soldée, et qui ait assis sur des bases régulières l'organisation militaire des Arabes. Leur marine, fondée par Abdelrahman Ier, paraît avoir pris sous son règne un vaste développement; d'impor-

tantes expéditions furent tentées par elle dans la Méditerranée. Les îles Baléares, prises en 768, furent, il est vrai, reprises l'année suivante par les flottes franko-aquitaines. Un corps de troupes franques que Pépin, roi d'Italie, avait envoyé dans l'île de Corse, pour la défendre ainsi que la Sardaigne contre les incursions des Arabes, fut battu par les hardis pirates, et leur comte perdit la vie dans le combat (806). Mais Charlemagne, averti du danger de laisser les Arabes prendre pied dans une terre chrétienne, envoya en Corse, en 807, son connétable Burchart, avec une flotte qui défit celle des Arabes, déjà repoussés de la Sardaigne par le courage des insulaires [1].

Nous ne raconterons pas en détail toutes ces expéditions, qui ne touchent que de loin aux annales de l'Espagne. Mais un fait ressort au milieu de ces continuelles hostilités: c'est l'espèce de respect superstitieux dont les Arabes étaient saisis pour ce puissant empereur, qu'ils rencontraient partout, dans leurs efforts incessants pour s'étendre vers le Nord. Ainsi les barbares du septentrion, attirés vers le Sud par le même attrait, avaient partout rencontré Rome, qui leur fermait le chemin. Génie tutélaire de l'Europe chrétienne, Charlemagne semble planer sur elle et la couvrir de son aile. Nous avons vu Alhakem, rendant hommage à cet arbitrage suprême que le monarque frank exerçait sur les affaires de l'Europe, implorer de lui

[1] Voyez, pour ces détails sur la Sardaigne, Eginhart et les *Annal. Loisel*, qui se répètent mot pour mot, comme le font l'une après l'autre toutes les chroniques franques.

Quant à la Corse, les Arabes paraissent s'y être établis sur quelques points d'une manière un peu plus stable. J'y ai retrouvé encore de nos jours quelques traces de leur séjour dans les danses nationales du pays, qui rappellent celles du midi de l'Espagne, évidemment empruntées aux Maures.

la paix par une ambassade solennelle. Eh bien! après sa mort même, le prestige n'est pas détruit encore; mesurant le fils sur le père, les Arabes viennent à Compiègne complimenter le nouvel empereur, et le poursuivent de leurs hommages, d'une extrémité à l'autre de son immense empire [1].

La mort de Charles, en 814, avait dissous de fait cette vaste monarchie qui ne devait pas lui survivre, et que la faible main de son fils ne suffisait plus à contenir. La mort d'Alhakem, au contraire, livrait l'empire arabe à un jeune héros dont la vie s'était passée dans les camps, et à qui la guerre avait enseigné le dur métier de roi. Mais avant d'entamer l'histoire de ce beau règne, il nous faut jeter un coup d'œil sur l'état de société qu'avait créé la conquête franque dans le coin de l'Espagne où elle avait pris racine.

Depuis la sanglante leçon de Roncevaux, Charlemagne ne songeait plus à arracher au joug des Arabes cette belle Péninsule, perdue pour la chrétienté; mais il songeait, comme nous l'avons dit, à constituer sur le territoire espagnol un avant-poste de la Gaule. Bien que l'impulsion politique qui dirigeait la Marche de Gothie partît de l'Aquitaine, et que le pays, suivant l'usage frank, eût été divisé en comtés; bien qu'à la dépendance politique la main habile de Charles eût joint la dépendance religieuse, et que tous les évêchés de la Marche reconnussent Narbonne pour métropole, l'œuvre n'était pas complète encore : les éléments dont il s'était servi pour reconstruire sur le moule frank cette Espagne chré-

[1] Cum eos tæderet adventus sui, permissu imperatoris redierunt. (Eginhart, *Annal.*, p. 203 de dom Bouquet.)

tienne n'étant ni franks, ni aquitains, mais espagnols, de profondes dissidences avaient éclaté, et la Marche de Gothie avait bientôt tendu à se séparer du royaume d'Aquitaine, dont elle était d'abord une annexe.

En effet, du moment où la population chrétienne, tolérée par les Arabes dans les villes qu'ils occupaient, avait appris qu'un *lieu d'asile* existait pour elle au pied des Pyrénées, sous la tutelle de la monarchie franque, elle y avait afflué avec un patriotique empressement. Les Goths de la Septimanie, comme ceux de l'intérieur de la Péninsule, étaient accourus de toutes parts sur ces terrains de la Marche, dépeuplés par la guerre, et où les bras laborieux et capables de manier à la fois l'épée et la charrue étaient toujours bienvenus. Les comtes aquitains qui gouvernaient la Marche avaient abandonné aux émigrés les terrains déserts que ceux-ci s'offraient à cultiver. Bientôt, dans ces *poblaciones* nouvelles, fondées à l'instar de celles des Asturies, le vieil empire gothique, avec ses lois et ses mœurs, et jusqu'à son nom, avait ressuscité peu à peu. En regard des souverainetés naissantes des comtes aquitains ou franks s'en étaient élevées d'autres, gouvernées par des chefs indigènes, et la capitale même de la Marche gothique, Barcelone, était échue aux mains du comte goth Bera, comme la pierre d'attente d'un empire prêt à renaître.

Mais les comtes aquitains s'alarmèrent à bon droit de ce mouvement national qui devenait menaçant pour eux. Poussés d'ailleurs par l'avidité naturelle à des hommes de guerre changés tout d'un coup en souverains sur une terre étrangère, ils opprimèrent,

par patriotisme sans doute, ces colons qui prenaient au sérieux la patrie temporaire qu'on leur avait donnée. Bientôt on alla plus loin : on essaya de reprendre aux colons les terres qu'ils tenaient de concessions royales, ou les villes qu'ils avaient fondées. Leurs plaintes montèrent vers le trône de Charles, où, malgré la distance, arrivait toujours la voix des opprimés ; et un *præceptum* impérial [1], rédigé en avril 812 à Aix-la-Chapelle, fut porté aux malheureux habitants de la Marche de Gothie par l'archevêque d'Arles, armé de tous les pouvoirs des *missi dominici* de l'empire.

Ce *præceptum* est adressé aux huit comtes franks ou goths qui commandaient dans les diverses villes de la Marche. L'empereur leur fait savoir les plaintes qui lui ont été adressées contre eux et contre leurs agents par divers habitants de la Marche, dont les noms sont aussi cités. Or ces noms offrent un mélange bizarre : les uns, et ce sont les plus nombreux, trahissent par leurs formes l'origine romano-espagnole, tels que Christianus, Amabilis, Homodeï; d'autres, presque aussi nombreux, présentent les formes gothiques bien connues de nos lecteurs, telles qu'Attila, Witt-rich, Lang-bart, etc. ; quelques-uns enfin sont musulmans, tels que Souleyman, Zata, Mauro, et c'en est assez pour prouver que toutes les races éparpillées sur le sol de la Péninsule s'étaient pressées sur ce petit coin de terre libre, et sous la tutelle du redoutable empire frank.

« Ces hommes, dit Charles, sont venus se plaindre à nous d'avoir été expulsés des fiefs et bénéfices que

[1] Baluze, *Capitulaires*, t. II, p. 499.

nous leur avions accordés à titre gratuit, pour être changés par eux en terres cultivées, de désertes qu'elles étaient. Ils se plaignent aussi que les villes qu'ils ont bâties sur ces terrains leur ont été enlevées par vous, et qu'en outre ils sont exposés à toute sorte d'extorsions injustes. Nous avons donc ordonné à Jean, archevêque, notre commissaire (*missus*), de se rendre auprès de notre fils bien-aimé le roi Louis, pour que vous comparaissiez en sa présence et qu'il règle la manière dont les Espagnols doivent vivre. Et nous vous défendons à vous et à vos officiers de soumettre à aucun tribut les Espagnols venus dans notre Marche pour y cultiver des terrains déserts qui leur appartiennent; et tant qu'ils resteront nos fidèles vassaux, vous les laisserez en paisible jouissance de tout ce qu'ils possèdent depuis trente ans, et si vous les en avez injustement dépouillés, vous aurez à le leur restituer sur-le-champ, si vous voulez être en paix avec Dieu et avec nous. Fait heureusement en notre palais d'*Aquisgranum* (Aix-la-Chapelle), au nom de Dieu. Amen. »

Ce document, si précieux pour l'histoire, atteste la tutelle vigilante exercée par Charles sur les parties les plus éloignées de son vaste empire. Sans doute il avait prévu tous ces abus de la force abandonnée sans contrôle à ses brutaux caprices; il avait compté pour les réprimer sur sa vigilance et sur l'ascendant de sa volonté puissante. Mais une des erreurs les plus habituelles du génie, quand il fonde un ordre politique, c'est de ne l'appuyer que sur lui-même, et d'oublier que, cet étai une fois retiré, l'édifice doit crouler. C'est là ce qui devait arriver du colossal empire fondé par Charles; dans l'immense déchirement du monde

carlovingien, chacun des lambeaux de l'empire eut sa part des mêmes misères; mais la Marche de Gothie, plus indépendante de ce vaste corps, devait tendre plus qu'une autre à s'en détacher. Il est inutile d'ajouter que les prescriptions tutélaires du *præceptum* de Charles ne furent pas longtemps observées : et la preuve la plus sûre de l'impuissance du remède, c'est que trois ans après il fallut y recourir de nouveau avec aussi peu de succès.

En effet, Charles était mort dans l'intervalle (814), et Louis avait échangé contre le titre d'empereur sa royauté d'Aquitaine, et la résidence de Toulouse pour celle d'Aix-la-Chapelle. Le sort de cette pauvre Marche de Gothie, rejetée au delà des Pyrénées comme une sentinelle perdue de l'empire, ne touchait plus d'aussi près le monarque écrasé sous le fardeau d'un sceptre trop pesant pour lui. Encore une fois les plaintes des opprimés arrivèrent jusqu'à lui, dans sa lointaine capitale, et il faut rendre cette justice à Louis qu'il n'y fut pas plus sourd que son père. Un rescrit, de l'an 815, atteste sa sollicitude. Ce rescrit est adressé, comme celui de Charles, aux comtes de la Marche, « dans cette portion de l'Es-« pagne, dit l'empereur, qui a été réduite à l'état de « désert par nos marquis. » Car le seul mode de faire la guerre, on le sait, c'était de mettre un désert entre soi et l'ennemi.

Voici l'analyse de ce document, qui, par son étendue et les détails qu'il contient sur la législation de la Marche, a toute l'importance d'un véritable *fuero*. « Il nous plaît, dit Louis, que tous ceux qui sont venus librement se réfugier sur nos domaines en Espagne, pour se soustraire au joug des Sarrasins,

soient reçus sous notre protection, mais qu'ils soient tenus comme mes autres sujets franks de se rendre à l'armée avec leurs comtes, et que dans notre Marche ils ne négligent pas de monter la garde, et ce qu'on appelle dans notre langue vulgaire le *guet*[1]; qu'ils tiennent prêt tout ce qui est nécessaire[2] pour loger et nourrir les commissaires royaux et les ambassadeurs qui pourraient y venir du reste de l'Espagne, comme il a été établi du temps de notre père, l'empereur Charles. Ils devront en outre leur fournir des chevaux de transport[3]; et si ceux-ci ne les rendent pas, et que par leur négligence ils soient perdus ou morts, ils devront ou les restituer à leurs maîtres, ou payer une indemnité, selon la loi des Franks.

« Le comte et ses agents inférieurs[4] ne doivent exiger des Espagnols ni le cens des églises, ni les contributions (*telonea*)[5] du comté où ils demeurent, ni aucun autre impôt. Eux et leurs hommes ne pourront être jugés par le comte ou les juges royaux que dans les cas d'homicide, de rapt, d'incendie, d'amputation des membres et de vol; mandés au tribunal

[1] « Quod usitato vocabulo *wactas* dicunt. » *Wactas*, veilles, de l'allemand *Wacht*, garde. D'autres manuscrits portent *guaytas*, dérivé par corruption du même mot *wacht*, et d'où est venu notre mot *guet*, comme *garde* de l'anglais *ward*.

[2] « *Paratas* faciant et ad subvectionem eorum veredos donent. » *Paratas* est un de ces mots de convention si usités dans le moyen âge, et signifie à la fois le logement et la nourriture; c'est l'ancienne prestation en nature que les rois ou les suzerains prélevaient autrefois sur leurs vassaux lorsqu'ils s'arrêtaient chez eux.

[3] *Veredos* signifie les chevaux de trait destinés au transport public; de *veho* et *rheda*, voiture à quatre roues. (Ducange, *Gloss.*) *De veho, de rheda, dictum reor esse veredum.*

[4] « Junioribus aut ministerialibus comitis. » *Junior* est ici mis en contraste avec *senior*, seigneur, suzerain, maître.

[5] *Telonea*, mot à mot droit sur les marchandises venues par mer, droit de douanes.

du juge (*mallum*), ils ne doivent pas refuser de s'y rendre. Mais pour les causes moins importantes, ils doivent être jugés d'après leur propre coutume[1]..... Et si l'un d'eux a attiré à lui, dans le domaine (*aprisionem*)[2] qu'il a mis en culture, des hommes d'autres pays, leurs services doivent lui appartenir sans que personne y mette obstacle. Et si quelqu'un de ces hommes préfère passer sous le patronage (*senioratum*) d'un comte, ou vicomte, ou *vicarius*, ou qui que ce soit, qu'il ait la liberté de s'en aller; mais qu'il n'emporte rien avec lui de tout ce qu'il possède, et que le tout fasse retour au maître qu'il abandonne.

« Il nous plaît aussi de leur accorder que tout le terrain qu'ils ont rendu à la culture leur appartienne en propre, pourvu qu'ils accomplissent les tenures royales (*servitia regalia*), et qu'ils puissent vendre, échanger ou donner librement tous leurs domaines, et les léguer à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci se soumettent à ladite tenure; et que personne ne les inquiète dans leur possession, et qu'ils puissent partout paître leurs bestiaux, et tailler du bois, *selon l'antique coutume*, et faire arriver l'eau par des canaux, pour arroser leurs champs.

« Et si, à cause de la mansuétude de leur comte, il leur plaît de lui offrir, en forme d'hommage, quelque chose de ce qu'ils possèdent, que cette offrande

[1] Ainsi l'ancien usage barbare de laisser vivre chaque peuple associé politiquement à un autre sous l'empire de ses lois *personnelles* commençait à se perdre, puisqu'ici les Goths ne peuvent se servir de leur *coutume*, c'est-à-dire de leur loi, que dans des causes de peu d'importance.

[2] Suivant quelques auteurs, *adprisionem* ou *aprisionem* serait là pour *adportionem*, lot de terre échu par le sort. Mais il paraît plus naturel de le prendre pour une corruption de *adprehensionem*, mot à mot prise de possession.

volontaire ne leur soit pas comptée pour un tribut, et que le comte et ses héritiers ne prétendent pas le faire passer en coutume, et ne se fassent pas préparer par eux un logis ou des chevaux de transport, et n'exigent d'eux aucuns services que ceux mentionnés plus haut. Mais qu'il soit permis aux Espagnols déjà établis dans les lieux susdits et à ceux qui se fixeront avec la permission de notre comte dans des lieux déserts pour y bâtir des demeures d'y vivre paisibles sous notre protection. Qu'ils sachent aussi qu'il leur est permis par nous, comme à nos sujets franks, de se *recommander en vasselage* à nos comtes; et si l'un d'eux a obtenu du comte auquel il s'est *recommandé* quelques *bénéfices,* qu'il sache bien qu'en retour il doit rendre à son suzerain (*seniori*) le même hommage (*obsequium*) que nos sujets rendent aux leurs pour de semblables bénéfices. Et pour que ces lettres de nous en faveur de nos sujets espagnols soient inviolablement observées par tous les fidèles, nous les avons signées de notre main et scellées de notre anneau [1]. »

L'original de cette charte de la Marche de Gothie fut conservé à Aix-la-Chapelle, et trois copies en furent adressées dans chaque ville : une à l'évêque, une au comte, et l'autre aux colons. La nouvelle charte fut-elle strictement observée? C'est ce dont nous permet de douter un troisième *prœceptum* qui

[1] Plusieurs historiens ont confondu ce *prœceptum* de Louis avec celui que publia dans le même but Charles-le-Chauve, en 844. Les deux textes sont presque identiques; on trouve seulement dans le plus récent quelques dispositions nouvelles que j'ai insérées dans l'analyse qu'on vient de lire. Il est permis de conclure de cette seconde édition de la charte gothique qu'elle n'était pas mieux observée sous Charles que sous Louis. (Voyez, pour le texte, Baluze, *Capitulaires*, p. 551.)

la suivit à un an de distance. Mais l'abus cette fois venait des Espagnols eux-mêmes : il paraît que les premiers colons, enrichis par une plus longue possession, ne se faisaient pas scrupule de dépouiller les nouveaux venus des terres qu'ils avaient mises en culture. L'empereur mit un terme à cet abus en maintenant les nouveaux émigrés dans la possession des terres qu'ils avaient reçues à titre de *bénéfices*, à la charge d'accomplir les conditions une fois établies; cette garantie dut s'étendre en outre à tous les émigrés qui viendraient dans la suite chercher un asile en Gothie et en Septimanie : car les dispositions de ce rescrit s'étendaient également à l'ancienne *Gaule gothique*, où une foule de Goths fugitifs avaient cherché un asile après la conquête arabe, et où les lois gothiques étaient encore en vigueur.

Ainsi Louis, dans cette espèce de *fuero* gothique, était, comme on le voit, animé pour ses nouveaux sujets des intentions les plus bienveillantes; mais la politique au moins autant que l'humanité lui dictait cette conduite : il y avait pour la royauté franque un intérêt immense à reconstituer entre elle et l'Emirat de Cordoue une sorte d'Espagne provisoire qui pût alternativement ouvrir la Péninsule à la conquête franque, ou fermer la France à la conquête arabe. Afin de constituer pour la défense cette société qui renaissait de ses débris, il fallait, comme les rois des Asturies, y attirer les Espagnols fugitifs par l'appât de franchises assez larges pour leur faire échanger contre la liberté orageuse du colon de la Marche la paisible servitude du chrétien mozarabe. Telle fut la pensée qui présida à la fondation de la Marche de Gothie, œuvre de Charlemagne, qui ne s'écroula pas

avec lui, et d'où date dans la Péninsule cette longue influence de la France, présente à toutes les pages de son histoire.

Ce document est curieux aussi en ce qu'on y voit poindre sur le sol espagnol les premiers germes du système féodal que la France venait y importer avant même qu'ils fussent complétement développés sur son propre sol [1]. Si l'on n'y distingue pas encore les divers degrés de l'échelle féodale, si l'hérédité des fiefs n'y est pas encore consacrée, on voit du moins s'établir les relations premières entre les suzerains et les vassaux; on y retrouve cette déplorable facilité des hommes libres, propriétaires de *francs alleux*, à se mettre sous la tutelle d'un plus puissant qu'eux, en échangeant leur précaire liberté contre la sécurité du vasselage, usage honteux qu'excuse à peine le malheur des temps, et qui venait de dépeupler la France d'hommes libres.

Mais, au milieu même de cette importation de la féodalité franque sur le sol de la Péninsule, l'énergique individualité du caractère espagnol perce déjà par une différence profonde entre les deux féodalités. Le vassal frank, une fois engagé, ne peut plus abandonner son seigneur (*seniorem*) du moment où il en a reçu la valeur d'un *sou* d'or, sauf le cas où l'autre a voulu le tuer, ou le frapper d'un bâton, ou lui enlever son héritage, ou outrager sa femme ou sa fille [2].

[1] En France, cependant, les vassaux du roi (*vassi dominici*), sous Charlemagne, avaient déjà des *bénéfices* et des vassaux. (Baluze, 495.)

[2] Capitul. de Charlemagne, an 813; voyez Baluze, I, 510. La prévision de la loi franque va même plus loin encore, car elle défend à tout le monde de recevoir en vasselage l'homme qui a renoncé à son seigneur, sans savoir pour quelle cause il l'a abandonné. (Capitul. de Pépin, roi d'Italie, an 793, Baluze, I, 535.)

Le vassal espagnol, au contraire, libre dans sa dépendance même, peut toujours changer de seigneur, pourvu qu'il renonce à tout ce qu'il a reçu de celui qu'il abandonne. Ainsi, dès cette époque reculée, où les droits et les devoirs étaient si mal définis, on voit apparaître l'origine de ce fameux *fuero de denaturalisacion* qui joue un si grand rôle dans l'histoire du moyen âge espagnol.

Quant aux guerres du puissant Emirat de Cordoue avec les souverains des Asturies, c'est toujours des deux côtés le même retour monotone d'algarades sans résultat et sans importance, la même alternative de succès et de revers. Conde, à défaut des maigres récits des chroniqueurs chrétiens, sera notre seul guide dans le tableau rapide que nous tracerons de ces guerres, en dépassant même la durée de l'Emirat d'Alhakem, pour suivre jusqu'au bout le récit des campagnes d'Alonzo II (792 à 840) pendant ce long et glorieux règne où achève de se fonder la monarchie espagnole.

Les guerres civiles qui troublèrent le début du règne d'Alhakem furent favorables aux chrétiens, avec qui tous les walis rebelles de la frontière entretenaient des intelligences; le wali de Huesca leur livra même Pampelune. Les lignes suivantes, de Conde, peignent assez naïvement tout ce qu'il y avait de précaire dans la domination de l'Emirat de Cordoue sur cette frontière éloignée: « Les walis, accoutumés à être indépendants dans leurs gouvernements, s'y maintenaient par une politique perfide et lâche, recherchant l'amitié et la faveur des chrétiens, pour ne pas obéir au roi leur seigneur. Et lorsque ensuite ils ne pouvaient plus supporter l'oppression de ces derniers, ils fei-

gnaient d'être de bons et loyaux musulmans, et se mettaient sous la protection de leur souverain. Et c'est ainsi que se perdit la frontière, et que devait se perdre avec le temps toute l'Espagne, si l'on n'y portait remède.

Sauf deux expéditions qui furent dirigées par les lieutenants de l'Emir, en 794, l'une vers les Asturies, l'autre vers Astorga, l'histoire, de 794 à 802, ne mentionne aucune entreprise des Musulmans contre l'Espagne chrétienne. Mais en 802, nous voyons l'Emir Alhakem reprendre aux chrétiens Pampelune et châtier près de Tarragone le rebelle Bahloul, qui s'était allié à eux. En 805, Alhakem, pour n'être pas distrait de ses éternelles guerres contre les walis rebelles et les chrétiens de la frontière de l'est, fut forcé d'accorder une trêve aux Asturiens. Bientôt les pieux préjugés de l'Islam se soulevèrent contre cette paix impie avec *celui qui s'appelait* roi de Galice, et elle faillit coûter à Alhakem le trône et la vie.

Mais Alonzo n'était pas homme à laisser à son ennemi la gloire d'ouvrir toujours la campagne. Nous le voyons, en 808, envahir le Portugal jusqu'à Lisbonne, en laissant pour traces de son passage la flamme, le sang et les ruines, selon l'usage de ces affreuses guerres. Alhakem vint en personne faire face au monarque asturien, et remporta sur lui une victoire signalée. Pendant deux ans, ce prince resta sur la frontière de Galice, où il fit, comme les premiers conquérants de l'Islam, son palais de son camp, et son trône de la selle de son cheval, jusqu'à ce que, las des fatigues de cette longue campagne, il s'en retourna à Cordoue, plus riche de gloire que de butin.

En 812, les chrétiens prirent à leur tour l'offensive,

et, franchissant la frontière, ils taillèrent en pièces une armée arabe qui vint à leur rencontre. Abdelkherim, fils du wali de la frontière, qui accourait à la tête d'une autre armée, apprit bientôt, par les fuyards, ce funeste événement, et son armée, frappée de découragement, se sentit vaincue d'avance. Treize jours les deux armées restèrent en présence sans oser engager le combat; mais, dans une sanglante escarmouche, Abdelkherim fut mortellement blessé, et l'armée arabe se retira sans combattre.

En 813, le prince Abdelrahman, fils d'Alhakem, s'empara de Zamora, la clef du Duero, et d'une foule de places fortes, et remporta une sanglante victoire sur les chrétiens. Il conclut ensuite une trêve avec les chrétiens de Galice et ceux d'Afrank[1], et nous ne le voyons plus apparaître sur la frontière asturienne jusqu'en 818, où il remporta quelques légers avantages.

En 822, Abdelrahman ayant succédé à son père, voulut signaler par une guerre contre les infidèles son avénement au trône. Louis le Débonnaire, que l'échec de Roncevaux aurait dû rendre plus prudent, ayant envoyé en Navarre une nombreuse armée, les Basques appelèrent à leur secours les Arabes, moins détestés d'eux que les Franks et les Aquitains. Abdelrahman saisit avec joie cette occasion d'essayer ses armes contre les chrétiens. Les Franko-Aquitains, après s'être, comme Charlemagne, emparés de Pampelune, furent attaqués comme lui dans ce fatal défilé

[1] Rappelons une fois pour toutes que le mot *Galice*, chez les historiens arabes, signifie le royaume des Asturies, y compris la Galice, la Castille et la Biscaye; et le mot *Afrank*, depuis Charlemagne, toutes les populations chrétiennes des Pyrénées, depuis Pampelune jusqu'à la Méditerranée.

de Roncevaux, par les Arabes et les Basques réunis, et y laissèrent à leur tour, après une sanglante déroute, leur arrière-garde et leur butin [1].

La même année, une autre armée arabe, marchant contre le roi de Léon, dévasta tout son royaume et força Alonzo à chercher un asile au fond de ses montagnes. La terreur qu'inspira aux chrétiens cette série de revers dut être bien profonde, car durant quatorze ans l'histoire ne mentionne aucune expédition de leur part, même pendant les terribles révoltes de Merida et de Tolède, qui détournèrent si longtemps Abdelrahman de rien entreprendre contre les chrétiens. Ceux-ci, impuissants à franchir le Duero, dont les Arabes commandaient les deux rives, laissèrent passer le moment de l'attaque et se tinrent sur la défensive.

Cette faute, dont il ne faut accuser que leur faiblesse, fut partagée, du reste, par les Franks, qui dominaient dans l'est de la Péninsule, et par tous les petits états de l'Espagne chrétienne. Les habitants de la Marche de Gothie, impatients du joug des Franks, comme les Basques de celui des Aquitains, étaient, comme eux, plus portés à s'unir aux Sarrasins qu'à les attaquer; et l'appui d'Abdelrahman était toujours acquis aux rebelles qui essayaient de se soustraire à la domination franque. Ainsi la malheureuse Espagne, toujours ouverte à l'étranger, voyait tour à tour les Arabes, les Aquitains et les Franks se disputer les lambeaux de l'empire gothique; de même qu'il n'y avait plus d'Èbre ni de Duero pour arrêter les Arabes, maîtres

[1] Conde appelle *bort Schezar* le *port* de Roncevaux, que les Arabes appellent aussi *Schazerou*, en latin *Cisereus*, et en vieux français *Sizère*. Les Arabes, suivant lui, comptent quatre principaux *ports* dans les Pyrénées : *bort Schezar*, *bort Jaca*, *bort Bayona*, et *bort Oxmara*, ou *port* de Puycerda.

des quatre cinquièmes de la Péninsule, il n'y avait plus de Pyrénées pour les Franks, qui dominaient à la fois les Basques par l'Aquitaine, et le comté de Barcelone par la Septimanie.

A vrai dire, il n'y avait plus d'Espagne chrétienne que dans les Asturies. Là, s'était enfermée la nationalité espagnole, mal à l'aise dans ces limites resserrées, et qui attendait pour en sortir le règne héroïque d'Alonzo III. Là était pour l'empire de Cordoue l'ennemi le plus redoutable. Abdelrahman le savait : aussi, à peine eut-il triomphé de la longue rébellion de Tolède que, jaloux de tourner contre les infidèles les forces que l'empire arabe dépensait en guerres civiles, il lança à la fois deux armées contre la frontière chrétienne: l'une, commandée par le wali de Saragosse, se dirigea contre l'Espagne orientale; l'autre entra sur les terres de Galice et combattit les chrétiens avec un succès partagé [1]. Vers cette époque aussi, les flottes arabes commencent à jouer un rôle important dans ces guerres, et à dominer dans la Méditerranée; mais il semble qu'elles n'aient pas osé braver les tempêtes de l'*océan Ténébreux*, car nous ne les voyons pas apparaître sur les côtes de la Galice.

Ce rapide tableau des événements militaires du règne d'Alonzo donne une idée assez nette de la malheureuse situation de l'Espagne, entre deux races irréconciliables comme leurs religions, et qui semblaient

[1] J'ignore d'après quelle autorité M. Fauriel parle d'une expédition victorieuse d'Alonzo contre les Arabes, à la tête d'une armée d'Asturiens, de Franks, de Provençaux et de Vascons. Le fait est peu probable en ce qui touche les auxiliaires d'Alonzo. La *Cronica general de España*, que cite M. Fauriel, n'est pas une autorité bien grave.

s'être juré une guerre éternelle. Sans doute la puissance des deux rivaux n'était pas égale; mais les chrétiens avaient pour eux l'admirable structure de leur petite royauté des Asturies, si bien organisée pour la défense. Aussi semblent-ils en général, pendant ce long règne, s'être tenus sur la défensive, au pied de leur forte position des Pyrénées, et, au besoin, derrière elle. L'expédition de Lisbonne, où Alonzo ne songea pas à se maintenir, est la seule qui dépasse les limites naturelles de cette royauté militante, pour qui c'est beaucoup déjà de ne pas reculer.

Quelques lignes de Conde nous apprennent quelle était la pensée d'Abdelrahman dans ces expéditions. « La guerre, dit-il, n'avait d'autre but que de maintenir intactes les frontières de l'empire, et non de les étendre. Il ne s'agissait pas non plus d'en tirer de grandes richesses, les chrétiens étant une nation pauvre, qui ne sait rien ni du commerce ni des beaux-arts. » La véritable ambition d'Abdelrahman eût été de reconquérir la Gaule du sud, contre laquelle il méditait une expédition; mais l'ère des conquêtes lointaines avait fini pour l'Islam avec la bataille de Poitiers.

Ajoutons que, dans leurs luttes inégales avec l'Emirat, les chrétiens s'aidaient constamment contre lui des rébellions de ses walis de la frontière. C'est ainsi que nous voyons, en 833, un certain Mohammed Abdelgebir, chef des rebelles de Merida, venir chercher un asile à la cour d'Alonzo[1]; puis, avec l'in-

[1] Bernardo de Carpio en fit autant à la cour de l'Emir, après sa rupture avec le roi Alonzo II. Mais ce n'est pas à l'histoire qu'il appartient de faire mention de ce fabuleux héros, si fameux dans les romances espagnoles, et

constance habituelle aux Arabes, se révolter contre lui, et appeler à son secours ses coreligionnaires; enfin le roi chrétien tira de sa trahison une vengeance éclatante en châtiant le transfuge, et en taillant en pièces ses alliés.

Après chaque campagne, Alonzo revenait à Oviedo et consacrait les dépouilles de l'ennemi à embellir cette ville naissante, siége de la monarchie nouvelle. Les chroniques ne tarissent pas en éloges sur la magnificence de son palais, orné de peintures, et des nombreuses églises qu'il fit bâtir et qu'il orna de colonnes de marbre, d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les esprits grossiers des contemporains furent tellement frappés de toutes ces merveilles, qu'on ne put les croire l'œuvre de mains humaines : des anges déguisés en pèlerins s'offrirent, dit-on, pour architectes, et une croix lumineuse, élevée par eux, éclaira toute l'église.

Il y avait dans ce pauvre roi Alonzo, qui, au milieu d'un siècle grossier, consacrait aux arts les profits de la guerre, quelque chose de l'instinct civilisateur des Tgéod - rich et des Charlemagne. Une ligne bien courte, de la chronique d'Albelda [1] nous apprend qu'il reconstitua dans sa monaréhie

fils du comte de Sadaña et d'une infante Ximena, sœur du roi, qui n'ont jamais existé que dans les romans. On verra dans les pièces justificatives, l'extrait de la chronique d'Alonzo X sur Bernardo del Carpio. Sandoval historien aussi pieux que crédule, prétend, dans l'ouvrage déjà cité, qu'au couvent de Santa-Maria de Aiguilar de Campo, il a vu, taillée dans un rocher, une caverne étroite qui renferme la sépulture de ce chevalier. « J'ai tenu, dit-il, ses grands os (*sus grandes huesos*) dans ma main. » Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître plus loin que Bernardo et ses exploits sont plutôt du domaine de la fable que de l'histoire. Carpio est un village près de Carrion.

[1] « Omnem Gothorum ordinem, sicuti Toleto fuerat, tam in ecclesiâ quam in palatio, in Oveto statuit. » *Palatium*, comme nous l'avons déjà

naissante toute l'ancienne organisation civile et ecclésiastique de l'empire de Tolède. Les dignités du palais furent rétablies, comme l'attestent les chartres contemporaines. Il fonda un siége épiscopal à Oviedo, et y appela Adulph (Ataulph, Adolfo), le premier titulaire de cet évêché.

Au dire des chroniques, Alonzo avait épousé une princesse franque, Berthe, ce qui ne l'empêcha pas, nous dit un de ses historiens, de mériter dans toute sa rigueur le beau surnom (*el hermoso titulo*) de *Chaste*, que l'histoire lui a décerné [1]. Il mourut après un règne de plus d'un demi-siècle. Sous ce roi, la monarchie chrétienne des Asturies s'établit définitivement dans la Galice jusqu'au Minho; les algarades de ce côté se changèrent en occupation permanente, et tout le pays adjacent fut laissé en proie aux incursions alternatives des Arabes et des chétiens. Il est également probable, malgré la fabuleuse histoire de la royauté de Sobrarbe, fondée par Garcia Ximener, prétendu contemporain de Pelayo, dont nous parlerons plus tard, que la Navarre et la Biscaye étaient alors soumises, au moins de nom, à la monarchie des Asturies.

dit (t. I, p. 354), est pris évidemment dans un sens plus large que celui de palais.

[1] Suivant le *Chron. Abeld.*, Alonzo ne se maria pas.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE D'ABDELRAHMAN II.

822 A 852.

Le fils d'Alhakem, Abdelrahman II, lorsqu'il monta sur le trône, était âgé de trente et un ans. Sa taille était haute, son visage noble, son maintien imposant. Ardent et brave à la guerre, mais clément et doux dans la paix, il avait déjà ajouté à son nom d'*Almodhaffer*, ou le Victorieux, un nom plus beau encore : c'était celui de *Père des pauvres*. Protecteur des lettres, comme tous les Ommyades, il était doué, plus qu'aucun d'eux, des dons de l'esprit, héréditaires dans cette poétique famille. Une seule tache faisait ombre à ses brillantes qualités, c'était un penchant trop marqué au faste, penchant toutefois que le peuple aime dans ses maîtres en dépit de tout ce qu'il lui coûte.

Le règne d'Abdelrahman, comme celui de tous ses aïeux, devait être inauguré par la discorde. On se

souvient de cet Abdallah, fils du premier Ommyade, qu'on voit au début de chaque règne faire valoir ses droits les armes à la main, et en qui semble se personnifier le génie de la guerre civile. Malgré son grand âge, « la neige de ses cheveux blancs, dit la « chronique arabe, n'avait pas encore éteint le feu « de son âme ambitieuse. » A la première nouvelle de la mort d'Alhakem, Abdallah quitta Tanger [1], et passa le détroit avec une foule d'aventuriers berbers, toujours prêts pour la guerre et pour le pillage. Comptant sur l'appui de ses fils, alors revêtus des plus hautes dignités de l'empire, il n'hésita pas, en débarquant dans la Péninsule, à s'en proclamer le souverain.

Abdelrahman, instruit de cette tentative d'insurrection, n'attendit pas, pour l'écraser, qu'elle fût devenue plus sérieuse; quelques escarmouches lui suffirent pour forcer Abdallah à chercher une retraite à Valence, où il comptait toujours de nombreux partisans. L'actif Emir accourut aussitôt sous les murs de cette ville, résolu à ne pas en quitter le siége qu'elle ne fût en son pouvoir. Les deux fils d'Abdallah, restés fidèles à leur souverain, intercédèrent en faveur de leur père. La clémence naturelle à Abdelrahman rendait cette tâche facile; mais il fallait au moins que l'opiniâtre rebelle daignât l'implorer.

« Abddallah, dit la chronique, se disposait à faire une sortie avec tous ses gens, et (selon la coutume

[1] J'ai dit, d'après Conde, qu'Alhakem avait permis à Abdallah de quitter Tanger pour retourner dans le pays de Valence; mais Conde a oublié d'ajouter si Abdallah avait profité de la permission. D'après le récit actuel, on doit présumer que non.

des généraux arabes, prêtres et soldats à la fois), le matin de la bataille, il réunit ses soldats. « Nobles « compagnons, leur dit-il, pour que Dieu nous soit « miséricordieux, il faut lui demander de nous en- « seigner le parti que nous devons prendre, et nous « conformer ensuite à sa sainte volonté. J'espère de sa « clémence qu'il daignera nous la manifester. » Puis, levant les yeux et les mains vers le ciel : « Seigneur « Allah, s'écria-t-il, si ma cause est juste, si mon droit « est meilleur que celui du petit-fils de mon père, « aide-moi et donne-moi victoire contre lui ; mais « si son droit est mieux fondé que le mien, bénis-le, « et ne permets pas que les horreurs de la guerre « civile désolent plus longtemps ce malheureux pays. » Tous les gens de la troupe, et beaucoup de ceux de la cité qui se trouvaient là, s'écrièrent tout d'une voix : Qu'il en soit ainsi ! Et à ce moment il vint à souffler un vent si aigu et si froid, tout à fait inattendu dans cette saison et sous ce climat, qu'Abdallah, saisi d'un frisson mortel, tomba de son cheval, et resta étendu à terre sans parler.

« Bientôt Dieu délia sa langue, et il dit à ses wazyrs : « Dieu a manifesté sa volonté, ne plaise au ciel « que je me déclare contre elle ! » Et aussitôt il envoya un wazyr au camp ennemi pour appeler ses fils et mettre aux pieds de l'Emir sa soumission volontaire ; en même temps il fit ouvrir les portes de la ville, et ses fils, ayant obtenu la permission d'aller chercher leur père, se dirigèrent avec lui vers le camp. En arrivant devant la tente impériale, l'un d'eux prit les rênes du cheval, tandis que l'autre tenait l'étrier pour aider son père à descendre. Tous trois s'étant présentés devant Abdelrahman, Abdallah

s'inclina pour lui baiser la main; mais le généreux prince, ému jusqu'aux larmes de cette vivante image de son illustre aïeul, reçut Abdallah dans ses bras, et lui fit le plus tendre accueil; il lui accorda même le gouvernement et la seigneurie de Tadmir, où il mourut deux ans après. Quant aux gens qui étaient venus d'Afrique à la suite d'Abdallah, une partie s'établit en terre de Tadmir, et l'autre s'en retourna à Tanger[1]. »

La Marche de Gothie, pendant ce temps, était le théâtre de graves événements. Le Goth Béra était, comme on le sait, comte de Barcelone, véritable capitale de la Marche, bien qu'elle n'en portât pas le nom. En l'absence des armées aquitaines, qui ne pouvaient franchir les Pyrénées que dans la belle saison, Béra, cédant à la pente naturelle qui poussait vers l'indépendance les walis de la frontière, avait cherché à s'affranchir du joug d'un maître éloigné. Un autre Goth, Sunila, poussé sans doute par la jalousie, accusa Béra de trahison devant l'empereur. Le *jugement de Dieu* fut ordonné par Louis, et les deux champions combattirent à cheval, selon l'usage des Goths, nous disent les chroniques. Béra fut vaincu, et par conséquent reconnu coupable; mais Louis se contenta de l'exiler, et mit à sa place un comte frank, Bernhart, duc de Septimanie, fils du fameux Guillaume, comte de Toulouse, qui avait fini sa vie aventureuse dans un monastère. Sans doute ce choix

[1] Rodrigue de Tolède, qui a travaillé d'après les sources arabes de son temps, dément tout ce récit un peu romanesque de Conde, et prétend que Abdallah, ne se sentant pas en état de lutter contre l'Emir, prit la fuite, et mourut peu de jours après. Mais Casiri (II, 33) est d'accord avec le récit de Conde, et c'est ce qui m'a décidé à l'adopter.

d'un suzerain étranger déplut aux Goths espagnols, nombreux dans la marche de Gothie, car nous verrons plus tard ce mécontentement se traduire en révolte (820).

Pendant que l'Emir de Cordoue voyait son règne assailli par la guerre civile, les comtes aquitains et goths de la Marche, peu habitués au repos, avaient envahi le territoire musulman; ils en étaient revenus chargés de butin et sans avoir rencontré l'ennemi [1]. Abdelrahman, heureux d'essayer ses armes contre ses ennemis naturels, marcha droit vers Barcelone, en envoyant devant lui Abdelkherim, vieil adversaire des chrétiens, qui les battit encore et les força à se renfermer dans la place. L'Emir, en arrivant, commença sur-le-champ le siége, et, après plusieurs assauts opiniâtres, les Arabes s'étaient déjà rendus maîtres des murailles, quand les habitants, épouvantés, prirent la fuite et abandonnèrent la ville au vainqueur irrité. Les troupes de l'Emir les poursuivirent l'épée dans les reins, et en firent un carnage affreux. Abdelrahman, après avoir fait réparer les murs de la ville conquise, s'empara d'Urgel, qui commande l'importante vallée de la Sègre, l'une des portes des Pyrénées. Les chrétiens, à son approche, se réfugièrent dans les inaccessibles défilés de leurs monts, « mettant, dit la chronique, toute leur con« fiance dans l'âpreté du terrain et dans l'hiver pré« coce de ce pays » (822).

Nous avons donné sans commentaire la version de Conde; mais comme les chroniques franques se taisent sur cette prise de Barcelone, et que nous voyons

[1] Eginhart, *Annal. ad ann.* 822.

plus tard cette ville entre les mains des Franks, sans que rien annonce qu'elle ait été ni perdue ni recouvrée, il faut supposer que Conde, avec son inexactitude habituelle, a confondu les dates et les époques. Nous verrons en effet, en 850 et 852, Abdelrahman s'emparer de Barcelone; et cette conquête, attestée par les chroniques franques, mais dont Conde ne dit pas un mot, est probablement celle qu'il place au commencement du règne de l'Emir. Tout annonce en effet que celui-ci fit en Catalogne une expédition heureuse et s'empara réellement d'Urgel. Quant à Barcelone, cette place, fortifiée tour à tour par les Arabes et par les Franks, n'était pas de celles que l'on enlève par un coup de main. Abdelrahman, après cette glorieuse algarade, s'en retourna triomphant à Cordoue.

La gloire de l'Emirat sous cette série sans exemples de grands princes, commençait à se répandre dans l'Orient: car nous voyons des ambassadeurs de l'empereur grec Michel venir à Cordoue réclamer l'alliance d'Abdelrahman contre leurs communs ennemis, les khalifes de Bagdad. Les envoyés grecs apportaient avec eux de riches présents, tels que l'Espagne n'en avait jamais vu, dit la chronique. Le luxe même de Cordoue pâlit devant celui de Byzance. L'Emir combla d'honneurs les envoyés, et accorda volontiers son alliance à l'empereur contre les usurpateurs assis sur l'ancien trône des Ommyades. Le célèbre Yahie ben Hakem el Gazali, célèbre comme marin et comme poëte, fut chargé d'aller porter à l'empereur les présents de son maître, qui consistaient en chevaux andaloux et en épées de fine trempe, dont les césars de Byzance avaient un peu désappris l'usage.

Ami du faste, Abdelrahman augmenta encore la garde déjà si nombreuse d'Alhakem son père; il fit construire dans Cordoue plusieurs riches mosquées, et amena dans sa ville bien-aimée les eaux de la *Sierra-Morena* par des conduits de plomb dont les restes subsistent encore. Il fit en outre élever une foule de fontaines et de bains publics, aussi commodes qu'élégants. Toutes les grandes villes de la Péninsule s'enrichirent de somptueux alcazars. Il fit réparer les chemins et construire des promenades sur les bords du Guadalquivir, dota les *madrisah* ou écoles publiques d'un grand nombre de cités, et entretint dans la seule *madrisah* de Cordoue trois cents orphelins.

Généreux à l'excès, sa royale munificence semait à pleines mains les présents, et, dans un moment de caprice ou de passion, il jetait au cou d'une esclave favorite un collier de perles ou de diamants que n'auraient pas payé les sueurs de cent villages, ou achetait dix mille pièces d'or quelques rimes d'un poëte courtisan. Aussi le peuple murmurait-il hautement de ces prodigalités dont lui seul supportait le poids, et son mécontentement n'attendait plus qu'une occasion pour éclater.

Mais les révoltes et les défections qui devaient fournir à Louis des alliés contre Abdelrahman en donnaient aussi à Abdelrahman contre Louis. Nous avons vu la trahison du Goth Béra, menaçant augure pour l'avenir de cette Marche de Gothie, que sa position entre deux souverains éloignés invitait à l'indépendance. Vers 826, un Goth nommé Aïzon s'enfuit du palais de l'empereur, et vint dans la Marche de Gothie, où son crédit, son titre de Goth, et aussi la

légèreté naturelle, dit Eginhart[1], à ces peuples des frontières, toujours habitués à changer de maître, lui procurèrent bientôt un parti nombreux. Il ne tarda pas à s'emparer d'Ausone, où il s'était ménagé des intelligences, ruina l'ancienne colonie grecque de *Rhoda* (Rosas), qui avait refusé de l'accueillir, et envoya son frère demander du secours à l'Emir de Cordoue, allié naturel de tous les ennemis de Louis. Abdelrahman, qui levait en ce moment une armée contre l'Aquitaine, en envoya sur-le-champ la moitié en Gothie.

Le parti d'Aïzon se grossissait cependant : Willmund, le fils du Goth Béra, se joignit à lui et lui apporta l'appui de son influence et de son nom[2]. Aïzon, ayant réuni à ses troupes les renforts musulmans, dirigea ses efforts du côté de la Cerdagne, et soumit la plupart des châteaux forts qui hérissaient ses longues et sinueuses vallées. Malgré la plus courageuse résistance, Bernhart, le comte de Barcelone, ennemi personnel d'Aïzon, se vit réduit à la possession de cette ville et à celle de Gérone, qu'il allait avoir à défendre contre un double ennemi.

Ces fâcheuses nouvelles parvinrent à Louis, qui se trouvait alors en Allemagne. Il arma aussitôt pour réprimer cette révolte, qui tendait à détruire l'œuvre de deux règnes, et à livrer aux Sarrasins la principauté de Gothie, création de Charlemagne. Le jeune fils de Louis, Pépin, qui lui avait succédé dans cette espèce de noviciat de l'empire qu'on appelait la

[1] Novarum rerum gentilitia levitate cupidi.

[2] Suivant une vieille charte cité par Baluze (t. II, p. 1286), Etilius, autre fils de Bera, et quelques seigneurs du pays de Carcassonne, se joignirent à Aïzon, et eurent par suite leurs biens confisqués.

royauté d'Aquitaine, se mit en marche à la tête d'une puissante armée, emmenant avec lui pour tuteurs deux comtes franks de grand renom, Matfried et Hugo. Aïzon, effrayé de l'orage qui le menaçait, implora encore le secours de l'Emir, et une nouvelle armée, composée de l'élite des troupes d'Abdelrahman, marcha au devant de l'armée franque vers cette frontière de l'est, éternel théâtre de la lutte des deux empires.

Il existe, aux extrémités de chaque état, de ces terrains neutres, espèce de champs clos où se vident par un tacite accord toutes les querelles des peuples limitrophes. D'un bout de l'Europe à l'autre, ces pays, privilégiés pour la souffrance et destinés à amortir le choc de l'invasion étrangère, portaient alors le nom de *Marche*, que quelques-uns ont conservé jusque aujourd'hui [1]. Or, aucun d'eux n'a jamais mieux rempli cette triste destinée que la Marche de Gothie, battue par l'éternel assaut de l'invasion musulmane. Du reste, ce que les peuples perdent en sécurité, ils le regagnent en énergie, et les montagnards de la Catalogne, préposés par la nature, comme les Basques, à la garde des Pyrénées, et exposés des deux côtés de leur muraille à une double agression, ont dû à cette lutte incessante l'opiniâtre courage qui les distingue.

L'armée arabe avait pour chef abou Merwan, wali de Saragosse, parent de l'Emir et l'un de ses meilleurs généraux. L'armée franque, également commandée par des chefs illustres, marchait à sa rencontre,

[1] Marche de Trévise, d'Ancône, et les margraviats d'Allemagne (*Markgraf*, margrave; comte de la Marche, de *marca*, *Mark*, limite). Il en est de même des *borders* entre l'Écosse et l'Angleterre.

et tout annonçait un de ces grands conflits qui décident du sort des empires. L'Espagne et la Gaule attendaient avec anxiété le résultat de la lutte. Mais les Arabes, à ce qu'il semble, n'étaient guère plus pressés que les Franks de rencontrer l'ennemi, ou peut-être le pillage était-il le seul but de leur expédition : car, marchant droit sur Gérone et sur Barcelone, ils ravagèrent à loisir toute cette riche contrée, où s'effacent si vite les traces de la guerre [1]. De leur côté, les deux généraux franks, soit crainte d'exposer le jeune roi, soit haine contre le comte de Barcelone, mettaient dans tous leurs mouvements une lenteur qui ressemblait fort à de la trahison. Les Musulmans purent donc à leur aise battre en tout sens la Catalogne, sans voir nulle part flotter les bannières franques; ils levèrent paisiblement leur récolte de captifs et de butin, et s'en retournèrent à Saragosse sans avoir rencontré un seul ennemi (827). Néanmoins la ferme attitude de Bernhart, réduit aux seules ressources de son pauvre comté, les empêcha de rien tenter contre Barcelone [2].

Les chroniques franques et aquitaines sont unanimes pour flétrir la conduite des deux comtes; on sent percer dans leurs récits le désappointement ressenti par toute la Gaule, qui attendait à cette lutte un autre dénoûment. Aussi le roi frank, qui ressentit plus vivement que personne ce désappointement gé-

[1] Encore aujourd'hui la Catalogne, si cruellement dévastée par les Français dans la guerre de l'indépendance, est un des districts de l'Espagne les plus riches et les plus peuplés, et cela, en dépit de la guerre civile et de la rébellion, qui y est en quelque sorte un fléau endémique.

[2] Il y a sur toutes ces guerres de la Marche lacune absolue dans l'incomplet ouvrage de Conde ; mes seules sources ici sont les chroniques franques, moins silencieuses, par bonheur.

néral, se chargea de punir ses leudes infidèles. Matfried et Hugo furent solennellement déclarés coupables et privés de tous leurs honneurs. Depuis cette époque, Aïzon, qui joue dans toute cette guerre un rôle fort effacé, disparaît complétement de l'histoire. Il est probable qu'il se maintint dans quelques-uns de ses châteaux forts, sous la protection des Sarrasins; mais son obscure souveraineté se perd au milieu des grandes guerres civiles qui vont ébranler toute la Péninsule.

Les folles prodigalités comme les utiles dépenses d'Abdelrahman, tout en jetant de l'éclat sur son règne, rendaient le joug des impôts chaque jour plus pesant. Les préparatifs d'une expédition contre l'Aquitaine vinrent encore aggraver les charges du peuple. Ce prince se préparait à franchir les Pyrénées à la tête d'une armée, quand une grave insurrection vint tout à coup nécessiter l'emploi de ses forces dans la Péninsule, et délivrer la Gaule franque du danger qui la menaçait.

Cette insurrection éclata dans la puissante cité de Mérida, où elle fut fomentée par un certain Mohammed ben Abdelghebir, ancien *mechtiseb* ou directeur de la police destitué, qui voulait se venger sur son successeur de la perte de son emploi. La populace travaillée par lui attaqua les lieutenants du wali, les mit en pièces et pilla leurs maisons; le wali lui-même ne put échapper à la mort que par une fuite précipitée. Mohammed, se mettant à la tête des insurgés et des chrétiens, nombreux dans la ville, appela en outre à lui tous les malfaiteurs de la province, et se trouva bientôt à la tête d'une force imposante.

Avec un prince aussi énergique qu'Abdelrahman,

le châtiment ne devait pas se faire attendre. Toutes les milices des Algarves et du pays de Tolède se réunirent devant les murs de Mérida, sous les ordres d'Abdelrouf, et les habitants de la ville, enfermés dans leurs murs, virent dévaster sous leurs yeux leurs riches campagnes, couper leurs arbres et brûler leurs maisons de plaisance. Rendons cependant justice à l'Emir: il n'avait pas ordonné ces cruelles dévastations, et il essaya d'y mettre un terme; clément encore, même en punissant, il défendit à ses soldats de prendre Mérida d'assaut, de peur de livrer à leurs violences cette riche et populeuse cité. Il aima mieux voir traîner le siége en longueur, comptant, pour lui en ouvrir les portes, sur la licence effrénée des bandits qu'elle renfermait dans son sein.

La situation de Mérida était des plus critiques. Quarante mille hommes armés parcouraient ses rues, et nul n'était à l'abri de leurs outrages et de leur rapacité. Les biens des marchands et des riches habitants semblaient leur appartenir à titre de conquête. Les loyaux sujets d'Abdelrahman et ceux-là même qui, dans un moment d'imprudence, avaient pris part à l'insurrection, soupiraient après le retour de l'ordre. Enfin six des plus hardis s'échappèrent pendant la nuit, et allèrent offrir au wali Abdelrouf de lui ouvrir les portes. Celui-ci, heureux de ce dénouement qu'avait prévu l'Emir, enjoignit à ses soldats, sous les peines les plus sévères, de respecter la vie des citoyens inoffensifs et de ne frapper que ceux qui résisteraient.

A la troisième heure de la nuit, l'armée s'approcha sans bruit des remparts; les portes lui furent ouvertes, et elle parvint, sans obstacle, à se former en bataille

sur les principales places. Au lever du jour, les révoltés furent saisis d'effroi en voyant la ville au pouvoir de l'ennemi. La cavalerie de l'Emir parcourut les rues en chassant devant elle la populace et ne frappant que ceux qui essayèrent de résister. Au milieu du tumulte, les chefs de la rébellion parvinrent à s'échapper; sept cents des leurs restèrent sur le pavé; le reste prit la fuite, et le soir du même jour la ville était délivrée. Abdelrouf rassura les habitants effrayés sur les intentions de l'Emir, dont le pardon vint bientôt calmer leurs dernières terreurs (828).

Peut-être cette révolte de Mérida s'expliquera-t-elle mieux par une lettre qu'écrivait en 825 ou 826 Louis-le-Débonnaire aux habitants de cette ville. Cette lettre prouve avec quel soin vigilant les monarques franks épiaient chaque occasion d'intervenir dans les affaires de la Péninsule, et savaient employer l'intrigue à défaut de la force. En voici les principaux passages. Elle est adressée aux primats et à tous les habitants de Merida [1].

« Nous avons été informé de vos souffrances de « toute espèce et des vexations que vous inflige votre « cruel monarque Abdelrahman, qui, par trop de « cupidité de vos biens, veut vous en dépouiller, et « vous a si souvent opprimés. C'est ainsi que faisait « naguère son père Aboulaz (Alhakem), qui, par « d'injustes exactions, vous forçait à payer le cens

[1] Tome VI des *Hist. de France*, p. 379. Le recueil des *Hist. de France* donne cette lettre comme adressée aux habitants de Saragosse; mais on trouve, dès la troisième ligne, ce mot qui tranche tous les doutes : « Primatibus et cuncto populo *emeritano* salutem. » Ce curieux document fait partie des lettres d'Eginhart, qui l'a rédigé.

« que vous ne lui deviez pas. Mais à ce que nous « avons appris, vous avez repoussé, comme des « hommes de cœur, les injures que vous faisaient vos « rois, et vous avez résisté à leur cruauté et à leur « avidité. C'est pourquoi il nous a plu de vous en- « voyer ces lettres pour vous consoler et vous ex- « horter à persévérer dans cette défense de votre « liberté contre les fureurs de votre cruel roi. Et, « comme il est autant notre ennemi que le vôtre, il « faut que nous combattions de concert contre lui. « Nous voulons donc, l'été prochain, avec l'aide de « Dieu, envoyer une armée résider dans votre Mar- « che, où elle attendra que vous lui fassiez dire de « s'avancer, si cela vous semble bon, contre nos en- « nemis communs, afin que, si Abdelrahman veut « marcher contre vous, il en soit empêché par notre « armée. Et nous vous informons que, si vous voulez « l'abandonner et vous tourner de notre côté, nous « vous maintiendrons pleinement votre antique li- « berté, sans diminution aucune, et nous vous lais- « serons libres de tous cens et impôt, et vous ne serez « sous aucune loi que sous celle où vous voudrez « vivre : car nous voulons agir envers vous comme « envers des amis et des alliés que nous honorons « et qui défendent notre royaume. Que Dieu vous « conserve toujours. »

Jusqu'à quel point Louis était-il de bonne foi dans ces promesses? C'est ce qu'il est difficile de détermi- ner; tout ce que les Meritains pouvaient attendre de lui, c'était une diversion qui attirât vers la frontière les forces de l'Emir, et pourtant il ne paraît pas que le roi franck ait tenu sa promesse, même ainsi res- treinte. Il avait été décidé que Lothaire, roi d'Italie,

marcherait vers les Pyrénées au secours de son frère Pépin. Lothaire était même déjà en route lorsque vint la nouvelle de la révolte de Merida; mais ce prince, qui ne se souciait nullement d'aller au bout de l'Espagne porter secours aux féaux alliés de son père, reprit la route de son royaume.

Depuis lors, Louis, occupé des terribles guerres civiles qui lui coûtèrent plus tard la couronne, cessa de prendre part aux événements de la Péninsule. Abdelrahman, préoccupé comme lui de ses discordes intestines, ne pouvait pas plus que lui profiter de la faiblesse de son ennemi, et leur sécurité mutuelle naquit de leur mutuel danger. De 828 à 838, une trêve tacite suspendit les hostilités, mais non la haine entre les deux peuples.

Somme toute, cependant, la révolte d'Aïzon avait été un événement heureux pour l'Emirat, qui seul s'était enrichi de ses dépouilles. Tout annonce que l'héritage du rebelle passa aux mains de ses alliés, et que les Arabes reconquirent, grâce à lui, la plus grande partie de la Marche de Gothie, y compris Ausone, Ripoll et une partie de la vallée de la Sègre. Le comté de Barcelone ne conserva guère que Gérone et le littoral de Barcelone à Roses. C'était bien peu de chose, sans doute, si on le compare aux limites plus étendues de l'ancienne Marche de Gothie; mais c'en était assez pour conserver à la monarchie franque dans la Péninsule une porte toujours ouverte pour y faire rentrer ses armées ou son influence. Quant à Bernhart, sans cesse mêlé aux guerres civiles qui désolèrent le règne de Louis, il cessa de consacrer à la défense de son comté un courage et des talents qui

ainsi eussent été mieux employés qu'à des intrigues qui finirent par lui coûter la vie [1].

A peine la révolte de Merida était-elle apaisée, qu'une nouvelle insurrection plus grave vint troubler la joie que ressentait l'Emir. Tolède, l'une des villes les plus importantes de l'Espagne, était surtout peuplée de juifs et de chrétiens, qui se vengeaient par la haine de leur soumission forcée. Plusieurs d'entre eux étaient riches et puissants, et, au péril même de leur vie, ils ne négligeaient aucune occasion de susciter des obstacles au gouvernement; car le souvenir de l'atroce vengeance d'Amrou vivait toujours dans les cœurs de la population.

Les mécontents, excités par l'exemple de Merida, brûlaient de l'imiter; il ne leur manquait qu'un chef, et ce chef fut bientôt trouvé. Hischem Elathiki, jeune et riche habitant de Tolède, portait une haine profonde au gouverneur de la ville, Aben Masfoth. A force d'argent, il gagna les Berbers de la garde, presque aussi ennemis des Arabes que les chrétiens et les juifs; il répandit l'or à pleines mains parmi la populace, et attendit patiemment que tout fût mûr pour la révolte. Mais un accident imprévu en avança le moment. Une foule nombreuse se trouvait réunie sur la place du marché; les agents du wali *del Zoco* (*zok*, marché) arrêtèrent un homme du peuple. Aussitôt on arrache le prisonnier de leurs mains, et on fait pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Ceux-ci se réfugient en

[1] Je rappelle ici, une fois pour toutes, afin d'éviter de continuelles citations, que, dans tout ce qui concerne la marche de Gothie, mes sources sont les chroniques franques, toutes réunies dans le tome VI des ***Historiens de France***, et dom Vaissette, ***Hist. de Languedoc.***

désordre dans l'alcazar, où les Berbers, simulant une feinte terreur, entrent également, mais pour le livrer au peuple. Les agents du gouverneur et la portion de sa garde qui était restée fidèle furent massacrés et traînés dans les rues de Tolède, qui dès ce moment cessa d'appartenir à l'Emir (829).

Aben Masfoth, par bonheur pour lui, se trouvait hors de la ville; il avertit aussitôt Abdelrahman, qui, sans perdre un instant, lui envoya son fils Humeya, à la tête de sa cavalerie, pour l'aider à châtier les rebelles. Mais ceux-ci, enivrés de leur facile succès, n'étaient nullement disposés à se soumettre. D'un commun accord, ils nommèrent pour leur chef Hischem, qui se montra digne de ce choix par le bon ordre qu'il établit dans sa turbulente milice : il distribua des armes aux plus braves et aux plus valides, assigna à chacun sa bannière et son rang, et leur donna des chefs choisis pour leur courage ou pour leur popularité; il commit à la garde des murs les plus faibles et les moins aguerris, et sortit avec le reste à la rencontre d'Aben Masfoth. De légers avantages, obtenus par les rebelles, augmentèrent leur confiance, et ils se crurent désormais invincibles.

Un fait nous frappe au milieu de cette sédition : bien que la chronique arabe ait soin de nous dire qu'elle fut l'œuvre des chrétiens et des juifs, si nombreux dans Tolède, d'où vient que ces deux races opprimées n'essayèrent pas, après avoir secoué le joug de l'Emirat, de secouer aussi celui de l'Islam? d'où vient que les chefs de cette révolte, qu'on nous donne pour juive ou chrétienne, sont des musulmans, et que les juifs et les chrétiens, une fois émancipés, reçoivent si docilement les ordres de leurs nouveaux maîtres?

Cherchons à deviner ce que l'histoire ne nous dit pas, et nous arriverons à conclure que les chrétiens mozarabes, déjà asservis depuis plus d'un siècle, avaient perdu, dans cette longue sujétion, l'énergie nécessaire pour conquérir leur liberté ou pour la garder. Le pli de l'obéissance était pris par eux comme celui du commandement par les Arabes, et, par une pente irrésistible, ils reprenaient bientôt d'eux-mêmes, sous un maître nouveau, la chaîne qu'ils avaient rompue. Dans toute l'histoire de l'Emirat, nous ne trouvons pas d'exemple d'une population mozarabe qui ait su conquérir son indépendance. Il leur faut, pour remonter au rang de peuple libre, l'appui de la conquête chrétienne.

Tout ce que nous venons de dire des chrétiens s'applique à plus forte raison aux juifs, qui, déshérités à jamais de l'espoir de s'appeler un peuple, n'avaient qu'à perdre, en fait de liberté religieuse et civile, à passer sous le joug des chrétiens. La fatigue de la servitude et la haine de tout ce qui n'est pas juif, haine qui est chez eux article de foi, pouvaient bien les pousser à quelque insurrection sans espoir; mais entre deux races qui les détestaient et les méprisaient également, il n'y avait pas place pour l'indépendance. Les juifs le savaient, et s'y résignaient avec cette docilité haineuse qui les caractérise.

Pendant l'insurrection de Tolède, Merida, qu'une triste expérience avait éclairée sur les dangers de la révolte, était restée tranquille; le wali Abdelrouf y avait rétabli l'ordre par une sage administration; il avait recueilli les pauvres, donné de l'occupation aux oisifs et chassé les vagabonds. L'Emir, rassuré par ces sages précautions, crut pouvoir sans danger éloi-

gner de Merida son habile wali, et lui donna ordre de passer dans le pays de Tolède pour chasser les rebelles des campagnes qu'ils infestaient. Avec sa clémence accoutumée, il lui enjoignit « de ne faire à ce « malheureux pays que le mal qu'il ne pourrait pas « éviter, et de ne poursuivre ceux qui fuiraient que « pour les obliger à mettre bas les armes : car c'était « ainsi seulement que les musulmans devaient faire « la guerre à des gens de leur croyance. » Les troupes de l'Emir firent pendant trois ans la chasse aux rebelles sans remporter sur eux aucun avantage marqué. Enfin, en 832, Humeya, le fils de l'Emir, parvint à les attirer dans une embuscade, où il en fit un massacre affreux. Une partie seulement parvint à se réfugier dans Tolède, et l'année suivante Abdelrouf acheva leur défaite.

Mais l'absence de ce wali et de sa vigilante autorité avait été funeste à Merida : le rebelle Mohammed se trouvait alors dans le pays de Lisbonne à la tête des malfaiteurs expulsés de Merida, et il épiait le moment de ressaisir cette proie. Instruit de la faiblesse de la garnison, il fit pénétrer peu à peu dans la ville un certain nombre de ses bandits, et ceux-ci en ouvrirent une nuit les portes à leurs compagnons. Mohammed s'empara aussitôt des dépôts d'armes, qu'il distribua à la populace, et les révoltés se trouvèrent encore une fois maîtres de la ville.

En apprenant cette nouvelle rébellion, Abdelrahman réunit ses forces à celles de la province, et se montra bientôt à la tête de 40,000 hommes sous les murs de Merida. A la vue de cette redoutable armée, les rebelles intimidés n'osèrent pas sortir de la ville, et

contraignirent les habitants à la défendre avec eux contre le prince auquel ceux-ci auraient voulu en ouvrir les portes. Abdelrahman cependant poussait vivement le siége. La brèche était praticable sur plusieurs points, et tout était prêt pour une attaque; mais l'Emir, qui désirait épargner à cette malheureuse cité les horreurs d'un assaut, y fit lancer à l'aide de flèches des écrits où il offrait le pardon aux habitants s'ils voulaient lui livrer les chefs insurgés. Ceux-ci prévinrent par la fuite le sort qui les attendait, et leur chef Mohammed trouva un asile à la cour d'Alonzo. Aussitôt les portes de Merida s'ouvrirent, et Abdelrahman y entra au milieu des transports de joie des loyaux habitants, qui s'excusaient de n'avoir pu lui livrer les coupables : « Je rends « grâce à Dieu, répondit l'Emir, qui m'a épargné la « pénible obligation de les punir. » Il renvoya ensuite les milices comblées de présents, et fit relever les murs, malgré le conseil qu'on lui donnait de les laisser en ruines pour ôter à Merida toute nouvelle tentation de se révolter. On employa à ces travaux les pauvres de la ville, qu'il était dangereux de laisser oisifs; et quand l'œuvre fut achevée, on plaça au-dessus de la porte une inscription qu'on y lit encore, et qui rappelle la victoire d'Abdelrahman (835).

Cependant la rébellion et le siége de Tolède duraient déjà depuis six ans; les assiégés, se fiant à la force de leurs murailles, faisaient de fréquentes sorties. Le seul ennemi qu'ils eussent à redouter, c'était la faim, et ce fut elle qui triompha de leur résistance. La ville fut livrée aux lieutenants d'Abdelrahman (838), et Hischem, dont l'indomptable vo-

lonté avait seule soutenu ce siége, tomba blessé aux mains d'Abdelrouf, qui lui fit trancher la tête. La clémence de l'Emir s'étendit sur Tolède comme sur Merida. Il fit relever les murs des faubourgs, que la guerre avait ruinés; il rétablit l'ordre, depuis longtemps banni de la ville, et fit fermer chaque quartier par des portes pour la sécurité des habitants. Enfin, comme dernière garantie, il donna à Tolède Abdelrouf pour gouverneur.

On s'étonnera sans doute de ne pas voir les Franks profiter de cette longue guerre civile pour tenter quelques incursions sur le territoire musulman; mais il ne faut pas oublier le misérable état où se trouvait alors la Gaule franque, déchirée par des guerres civiles bien autrement graves. La révolte des fils de Louis contre leur père avait ébranlé tout l'Occident; et si l'Emir de Cordoue n'eût pas été préoccupé lui-même par les révoltes de Tolède et de Merida, jamais occasion plus propice ne se serait rencontrée d'enlever aux Franko-Aquitains toutes leurs possessions au sud des Pyrénées.

Abdelrahman n'ignorait pas que ses vrais ennemis étaient en Gaule et dans les Asturies, et que pour ne pas avoir la guerre au dedans, il fallait la porter au dehors. Aussi, à peine le siége de Tolède fut-il terminé, que toutes les forces de l'Islam se réunirent pour la guerre sainte, toujours bienvenue de ces populations belliqueuses. Le wali de Saragosse reçut l'ordre de s'avancer contre la Marche de Gothie, à la tête des milices de l'Espagne orientale, tandis que celles de l'ouest marchaient contre le valeureux roi de Léon, Alonzo. Enfin les flottes arabes, parties de Tarragone, allèrent ravager les côtes de la Gaule

jusqu'à Marseille et piller les faubourgs de cette riche cité[1] (839).

Les chrétiens, de leur côté, n'étaient pas en reste d'algarades avec les musulmans. Nous voyons en 841 les habitants de la Marche de Vasconie pousser leurs excursions jusqu'aux bords de l'Èbre, à Calahorra et à Albayda. L'Emir, irrité de ces insultes auxquelles sa frontière n'était plus habituée, écrivit à ses walis de réunir leurs troupes, en attendant qu'il vînt en prendre le commandement en personne. En effet, Abdelrahman n'avait jusqu'ici vaincu les chrétiens que par ses généraux, et il lui tardait de venir essayer contre eux ses propres armes.

Mais un ennemi inattendu vint occuper les forces de l'Emirat : les Normands, appelés par les Arabes *Magiog* (de Gog et Magog) et par les chroniques espagnoles, *Lordomani*, *Normani*, apparurent alors pour la première fois dans la Péninsule, jusqu'ici à l'abri de leurs dévastations. Après avoir porté la terreur sur les côtes de la France, ils vinrent ravager *Gegio* (Gijon, dans les Asturies) et le *Forum Bregantinum*, près de la Corogne, en Galice. Le roi Ramiro ayant envoyé contre eux une armée, une partie de ces barbares furent taillés en pièces, et leurs barques brûlées; les autres, sans se laisser décourager par ce mauvais succès, se rembarquèrent pour aller dévaster les côtes du Portugal, et essayer si les musulmans leur feraient un moins rude accueil que les chrétiens.

[1] Les *Annal. Bertiniani* mettent l'expédition de Marseille en 842; mais, bien que d'ordinaire je m'en fie aux chroniques franques pour tout ce qui concerne les affaires de la Gaule, je crois qu'ici l'expédition maritime dut coïncider avec les expéditions terrestres. Peut-être y en eut-il une autre en 842.

Voici comment les historiens arabes racontent l'arrivée de ces terribles hôtes : « Cinquante-quatre navires des *Magiogs* débarquèrent en 843 sur les côtes de Lisbonne. C'était une race dure, habitant les pays les plus reculés vers le pôle. Ils dévastaient tous les pays habités, coupaient les mains à tous ceux qu'ils pouvaient saisir, et n'épargnaient ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni même les animaux domestiques. Quand ils ne trouvaient pas de butin à emporter, ils incendiaient les édifices, dévastaient les champs, et étaient ennemis de tout le genre humain. » Ces lignes suffisent pour donner une idée de l'horreur que devaient exciter ces pirates, aux cheveux longs, au corps couvert de poil comme des bêtes fauves, et que la mer vomissait sur les côtes comme des animaux malfaisants. Partout aussi les populations se levaient pour les repousser, et les Arabes ne déployèrent pas contre eux moins de courage que les chrétiens.

Pendant treize jours ils campèrent sous les murs de Lisbonne, et portèrent le fer et la flamme dans ses riches campagnes. Enfin les chefs musulmans, honteux de leur terreur, réunirent contre eux les milices du pays, et les pirates, redoutant un accueil pareil à celui qu'on leur avait fait en Galice, se rembarquèrent avec leur butin. Peu de temps après, ils revinrent désoler les côtes des Algarves et de l'Andalousie, et celles même du Magreb. Ils débarquèrent à Huelva, à Cadix, et coururent le pays jusqu'à Sidonia; enfin, en 844, leurs barques remontèrent le Guadalquivir jusqu'à Hispalis (Séville), malgré les longs détours du fleuve, en détruisant tout sur leur

passage. Ils s'emparèrent sans difficulté du faubourg de Triana, situé sur la rive droite. Une partie des habitants de cette ville s'enfuirent à Carmona; le reste, sous la conduite de quelques chefs, livra aux pirates une bataille opiniâtre, qui dura trois jours. Enfin les Normands furent vaincus, après une résistance désespérée; informés que l'Emir envoyait contre eux quinze vaisseaux avec l'élite de ses troupes, ils redescendirent le fleuve et portèrent de nouveau leurs ravages sur les côtes des Algarves.

On pourrait reprocher à Abdelrahman de n'avoir pas pris des mesures plus promptes pour éloigner ce fléau; mais, s'il ne sut pas prévenir le mal, il fit du moins tout ce qui dépendait de lui pour le réparer. Il parcourut les villes du littoral andalou pour les mettre en état de défense, il ranima les courages abattus, et fit réparer les murs de Séville, où les Normands avaient laissé des traces sanglantes de leur visite. Ainsi l'empire de Cordoue n'était pas plus que la monarchie franque à l'abri du tribut qu'il fallait payer à ces sauvages habitants du nord. De misérables barques d'osier couvertes de peaux allaient d'un bout de l'Europe à l'autre porter la terreur au sein des cités les plus fortes, et l'Océan remportait bientôt ces invisibles ennemis, déjà disparus au moment où on s'apprêtait à les combattre.

Un tel état de choses atteste assez combien était insuffisante la marine de l'Emirat. Aussi voyons-nous Abdelrahman, instruit par ses désastres, faire construire, pour garder ses côtes, force vaisseaux à Cadix, à Carthagène, à Tarragone, et donner pour chef suprême à la marine son propre fils Yacoub. Il établit

en outre dans toutes les provinces un certain nombre de courriers à cheval, destinés à porter en toute hâte les ordres du gouvernement.

Un fait à signaler à l'honneur de l'Espagne, soit chrétienne, soit arabe, c'est qu'au moment même où la Gaule allait devenir tributaire des pirates normands, et laisser leurs bandes pillardes s'établir sur ses côtes, les Emirs de Cordoue, et jusqu'aux pauvres monarques des Asturies, surent garder leurs domaines contre ces terribles visiteurs. Les apparitions des Normands en Espagne ne furent jamais que rares et passagères. Jamais ils n'essayèrent, comme en Neustrie, de s'y domicilier; et l'accueil que leur firent, à plus d'une reprise, les braves habitants de la Galice, finit par leur ôter l'envie d'y retourner.

Pendant ce temps, les destinées du comté de Barcelone se trouvaient, pour son malheur, enchaînées à celles de l'empire frank, dont il partageait toutes les vicissitudes. Le comte Bernhart, devenu chambellan de Louis le Débonnaire, tout en se mêlant aux intrigues qui circonvenaient ce faible monarque, gardait son comté de Barcelone pour y retrouver au besoin un asile. Cette précaution ne lui fut pas inutile : car, en 830, accusé d'adultère avec l'impératrice Judith, et chassé de la Gaule par la haine de Pépin, roi d'Aquitaine, son suzerain, il fut heureux de trouver un refuge derrière les Pyrénées. En 831, les chances ayant tourné en faveur de Louis contre ses fils, par une de ces péripéties si fréquentes dans le drame carlovingien, Bernhart vint se disculper des accusations portées contre lui. Rentré en grâce auprès de l'empereur qu'il avait aidé à remonter sur le trône, il fut réintégré par lui dans ses états; de-

puis lors, nous le voyons seul possesseur de la Septimanie, de la Marche de Gothie, du comté de Barcelone, et probablement aussi du duché de Toulouse, c'est-à-dire des mêmes états dont se composait l'empire des Goths avant de passer en Espagne.

Dans les longues guerres civiles qui suivirent la mort de Louis le Débonnaire, en 840, Bernhart évita de prendre un parti. Enfin Charles le Chauve, se défiant de ce perfide vassal, le fit périr après un jugement solennel où il le fit proclamer traître. Quelques-uns disent même qu'il le tua de sa propre main. Ce qui ajoute à l'horreur de ce meurtre, c'est que la rumeur publique donnait ce même Bernhart pour père à Charles, qui avait, dit-on, une frappante ressemblance avec l'adultère amant de sa mère. Charles, frappant du pied le cadavre, s'écria : « Malheur à « toi qui as souillé le lit de mon père et de ton maî- « tre[1] ! » « Et c'est ainsi, ajoute le chroniqueur frank, que l'adultère fut vengé par le parricide ! » (844)

L'assassinat de Bernhart fut motivé sans doute par ses efforts pour se rendre indépendant dans son double gouvernement. Il y exploitait avec art cette précaire position de la Marche de Gothie, jetée entre deux empires, et qui, en cédant à propos à l'un, pouvait s'en faire un rempart contre l'autre. En effet le traité de Verdun, conclu en 843 entre les fils de Louis, avait fait du monde de l'Occident une répartition

[1] Filius quippe Bernardi vulgo credebatur, et os ejus mire ferebat, natura adulterium maternum prodente. (*Odonis Ariberti fragmenta*, dans les *Preuves de l'hist. de Languedoc*, t. I[er], p. 83.) « Non sine crimine fidei violatæ, nec sine suspicione patrati parricidii, » ajoute le chroniqueur. Dom Vaissette, il est vrai, révoque en doute (t. I[er], p. 706) l'authenticité de ce fragment d'Odon Aribert; mais les annales de Metz disent aussi que Charles tua Bernhart de sa propre main.

nouvelle. L'empire frank, éphémère création de Charlemagne, avait eu bien de la peine à lui survivre un règne, et était mort avec Louis le Débonnaire. Charles, Louis et Lothaire, ses trois fils, s'étaient attribué chacun une des trois grandes divisions naturelles de cet empire, la Gaule, la Germanie et l'Italie; mais ce traité, en reconstituant la Gaule, avait tué l'Aquitaine et fait disparaître d'un trait de plume cette royauté bâtarde, en l'englobant dans la nouvelle monarchie franque.

Malgré le voile épais dont est couverte l'histoire de cette Gaule du midi, traitée en mineure par celle du nord, on entrevoit le véritable crime de Bernhart: ce fut d'être le représentant et le champion de cette nationalité gallo-romaine que l'on venait de confisquer. Sa mort, loin de combler l'abîme qui séparait la monarchie franque de ses sujets aquitains le rendit plus profond encore. Guillaume, le fils aîné de Bernhart, chassa de Toulouse le comte Egfried, vassal de Charles, et s'allia avec Pépin II, roi d'Aquitaine, neveu et ennemi du roi frank, auquel il s'efforçait de reprendre l'héritage paternel. Après être resté maître de Toulouse jusqu'en 849, époque où Charles s'en empara, le fils de Bernhart passa dans la Marche de Gothie pour la soulever contre le meurtrier de son père [1]. Ce fut alors qu'il conclut une étroite alliance avec Abdelrahman II, et, que grâce

[1] Saint Euloge, voulant se rendre en Catalogne, trouva les chemins fermés par la révolte de Guillaume. « Stipata prædonibus via, et funeroso Wilhelmi Gothia perturbata est incursu, qui, contra Karolum, auxilio fretus Abderramani, tyrannidem agens, invia et inadibilia cuncta reddiderat. » Voyez l'excellent précis de Florez (*Esp. sagr.*, t. XXIX, p. 155) sur les comtes de Barcelone. Diago, sur le même sujet, est plein de confusion et d'erreurs.

à son aide, il s'empara par surprise de Barcelone et d'Ampurias.

La destinée du comté de Gothie pendant les longues absences de Bernhart est restée assez ignorée. Nous voyons cependant, que, vers la fin du règne de Louis-le-Débonnaire, un certain comte Goscelyn se trouvait gardien de la limite hispanique, et qu'il était peu fidèle à son royal suzerain [1]. Après la mort de Bernhart, en 844, Suniofred, fils du comte Borel, succéda à Goscelyn comme gouverneur de la Marche hispanique. Il ne paraît pas avoir occupé longtemps ce poste difficile, puisqu'en 848, au moment où Guillaume s'empara de Barcelone, un certain Aledran gouvernait cette ville au nom de Charles. Le fils de Bernhart, après avoir dépossédé Aledran, ne jouit pas longtemps du fruit de sa victoire; car Aledran, échappé de sa prison, battit, avec l'aide de Charles, Guillaume et ses alliés musulmans, et ce dernier ayant trouvé un refuge à Barcelone, y fut pris et mis à mort.

C'est vers cette époque, de 850 à 852, qu'il faut placer la dernière expédition d'Abdelrahman et la prise de Barcelone [2] dont nous avons déjà parlé. Abdelrahman, qui avait cherché vainement à s'emparer de cette place importante, fit alors un dernier effort, qui fut heureux cette fois. Le lieutenant de l'Emir, Abdelkherim, s'empara sans coup férir de cette ville, que lui livrèrent les juifs, alliés natu-

[1] Tempore domni Ludovici, legatio, jussu ejus, partibus marcæ hispanicæ celebrata est *adversus* Gautselinum, custodem limitis illius. (*Sancti Andegisi vita*, apud *Bollandistas*.)

[2] Fauriel attribue, à tort, je le pense, à Mohammed la prise de Barcelone. Voyez t. IV, p. 400.

rels des musulmans contre les chrétiens [1]. Ravageant ensuite toute la Marche, il aurait peut-être poussé ses conquêtes jusqu'en Septimanie, si l'hiver précoce des Pyrénées ne l'eût fait rétrogader. Mais comme ces expéditions des Sarrazins avaient rarement pour but une conquête permanente, on ne s'étonnera pas de voir, peu d'années après, Barcelone retombée aux mains des chrétiens, et gouvernée, en 856, par un certain Udalrich, marquis de Gothie [2].

Pour en finir avec les confuses annales de cette Marche de Gothie, nous la voyons vers cette époque, se séparer entièrement de la couronne franque et se constituer en état indépendant sous le nom de comté de Barcelone. Dès lors son histoire cesse de se rattacher à celle de la Gaule, et les historiens franks, nos seuls guides à cette obscure époque, dédaignent de s'en occuper. Toutefois nous en avons vu assez pour comprendre la misérable situation de ce petit état, exposé aux doubles incursions des Arabes et des Franks, et jeté, par l'humeur remuante de ses suzerains, dans d'éternelles révoltes. La communauté d'intérêts qui existait entre les walis de la frontière et les comtes de la Marche nous explique comment l'Emirat, alors dans toute sa puissance, ne tenta pas un effort plus sérieux pour rétablir l'intégrité de son empire, en rejetant les Franks au delà des Pyrénées. Les walis musulmans, instruments naturels de cette réaction, avaient tout intérêt à laisser subsister dans la Péninsule ce poste avancé de la monarchie fran-

[1] *Annales Bertin.*, ad an. 852. « Mauri Barcinonem, Judæis prodentibus, capiunt. » Ces annales parlent aussi d'une nouvelle expédition par mer à Marseille.

[2] Voyez le diplôme de Charles le Chauve à l'archevêque Fredolle. (*Preuves de l'hist. de Languedoc*, app. 81.)

que, qui leur assurait un point d'appui dans leurs intrigues. Nous verrons bientôt les longues guerres civiles de Saragosse et de Tolède, résultats nécessaires de cette politique des walis, faire éclater au grand jour toute la faiblesse d'un empire qui renfermait toujours dans son sein ses plus dangereux ennemis.

Cependant la vie d'Abdelrahman approchait de son terme, bien qu'il ne comptât pas encore soixante ans. Des fléaux dévastateurs, indices de la vengeance céleste, semblaient depuis quelques années attachés à son règne. En 846, une affreuse sécheresse avait désolé toute la Péninsule. D'immenses nuées de sauterelles vinrent dévorer ce que les feux du soleil avaient épargné. Des milliers d'habitants, fuyant ce sol qui ne pouvait plus les nourrir, allèrent demander du pain aux campagnes de Fez et du Magreb, où le blé abondait. Touché de leurs maux, Abdelrahman remit à ses sujets la dîme des fruits et des troupeaux pendant les deux ans que dura cette affreuse disette. Mais on s'étonne de ne pas le voir recourir à un expédient plus simple, celui de faire venir des grains du Magreb, au lieu de laisser des populations entières aller demander à l'étranger du pain et un asile.

Ces malheurs, joints à la crainte des invasions normandes, empêchèrent l'Emir de proclamer l'*aldjihed*, ou guerre sainte, qu'il avait rêvé toute sa vie. En l'an 850, Abdelrahman, qui sentait sa fin approcher, fit proclamer son fils Mohammed successeur au trône; tous les grands officiers de la couronne et les frères du nouvel Emir lui jurèrent obéissance. Le fastueux monarque célébra cet événement par des fêtes splendides; il combla les riches de présents, les pauvres d'aumônes, fit distribuer aux chefs et aux soldats

des vêtements somptueux et des armes magnifiques, et ses bienfaits allèrent chercher les malheureux jusque dans les coins les plus reculés de son vaste empire.

Les pressentiments de l'Emir ne l'avaient pas trompé : le 20 août 852, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. La mort ne venant que par degrés, il la vit approcher d'un œil serein, conservant jusqu'à son dernier moment la douceur et l'égalité de son humeur. Il expira à l'âge de soixante ans, après un règne de trente et un ans, laissant, au dire de Conde, trente-cinq fils et quarante filles. Le deuil de ses sujets fut sincère ; mais les chrétiens, qu'il avait persécutés, affectèrent de voir dans sa fin un châtiment du ciel.

La gloire de l'Emirat de Cordoue sous Abdelrahman s'était répandue dans tout l'Orient : nous avons vu en 823 les ambassadeurs de l'empereur grec Michel *le Bègue* venir implorer son secours ; nous voyons en 838 ceux de Théophile, successeur de Michel, le réclamer à leur tour contre le khalife abbasside Almoatasem [1]. L'Emir, alors occupé de ses longues guerres civiles, paya les envoyés grecs de présents et de belles paroles, et leur promit, contre l'ennemi héréditaire de sa race, des secours et des vaisseaux qu'il ne leur envoya jamais.

Les chroniques italiennes [2] nous apprennent aussi

[1] Murphy, qui n'admet qu'une ambassade, celle de Théophile, la place en 849, mais Théophile était mort en 842.

[2] Une des légendes franques (*Hist. translat. sanct. Philibert.*, *apud* dom Bouquet, t. VI, p. 308) nous apprend que les Arabes s'aventuraient quelquefois, non sans terreur, dans cet *océan ténébreux*, « au delà duquel on ne sait ce qu'il peut y avoir, » dit le géographe el Edris. « Un de leurs vaisseaux, dit la chronique, dont la grandeur était telle qu'il ressemblait à une muraille, vint jusqu'à l'île d'Oye, à l'embouchure de la Loire (*Oia*

que la marine des Ommyades, puissante dans la Méditerranée[1], intervint à diverses reprises dans la sanglante histoire de l'Italie, où se heurtaient alors les débris de toutes les races du Nord, joints aux Sarrazins d'Afrique et de Sicile. En 846, nous voyons les soldats de l'Islam porter leurs ravages jusqu'aux portes de Rome et piller la basilique de Saint-Pierre. Mais la confusion des noms de *Mauri* et de *Sarraceni*, qui devraient distinguer les musulmans d'Afrique et ceux d'Espagne, jette un voile épais sur tous ces événements.

Parmi les souverains ommyades, Abdelrahman est le premier qui ait adopté l'usage de se dérober aux regards du peuple, pour ajouter par la distance au respect qui entourait son trône. Les revenus de l'état, qui augmentèrent encore sous son règne[1], lui permirent de se livrer sans contrainte à son penchant pour le faste et pour les plaisirs, penchant qui n'excluait pas un soin vigilant des affaires de l'état. On cite l'exemple suivant de son goût passionné pour les femmes et de l'empire qu'elles exerçaient sur lui.

insula)..... Mais, comme il cherchait à entrer dans le port, une multitude d'oiseaux telle qu'on n'en avait jamais vu s'abattit sur le rivage; les Sarrazins la prirent pour une armée de nos guerriers, et, effrayés à cette vue, ils s'en retournèrent sans oser aborder. » Il n'y a point, comme on le sait, de bonne légende sans miracle, mais le vrai miracle ici, c'est la tentative des Sarrazins, qu'ils n'osèrent plus renouveler.

[1] Shakspear, dans Murphy, p. 94, prétend que, sous ce règne, les revenus de l'état montèrent de 600,000 dinars à un million; plus loin, dans le même ouvrage, Hartwell (page 303) fixe ces revenus, sous Abdelrahman III, à 13 millions de dinars (169,000,000 francs), chiffre qui est à peu près d'accord avec celui de Conde. Or, les recettes d'un état, quelle que soit leur progression, n'ont pas pu, dans l'espace d'un siècle, monter de 1 million à 13. D'ailleurs, cette dernière évaluation ne semble nullement exagérée, et la première est ridiculement faible; la robe de 100,000 dinars, que l'Emir donna à sa maîtresse, eût ainsi valu le dixième des revenus de tout l'empire.

Sa maîtresse favorite Tharoub, s'étant brouillée avec lui, refusait de le voir, et s'était retranchée dans ses appartements, en s'engageant par serment à ne pas faire un pas pour se rendre auprès de lui, quand il devrait lui en coûter la vie. Les courtisans de l'Emir lui conseillaient de prendre d'assaut la forteresse rebelle; mais il se borna à faire entasser des sacs d'argent devant la porte de sa maîtresse, établissant ainsi, une sorte de blocus; puis s'approchant, il parvint par de douces paroles et par l'offre de toutes les richesses déposées à ses pieds, à apaiser le ressentiment de la fière odalisque. Un autre jour, dans un accès de folle générosité, l'amoureux monarque lui fit présent d'un vêtement qui valait cent mille dinars (1,300,000 francs). Ajoutons cependant, à son honneur, que, de tous les plaisirs, le plus vif pour lui c'était d'entendre lire les œuvres des poëtes et des savants que ses libéralités avaient su réunir à sa cour.

Pour trouver un contraste avec ce glorieux règne, il faut aller dans les Asturies contempler l'obscur berceau de cette monarchie qui devait un jour dominer les deux mondes. Ramiro, fils du prêtre-roi Bermudo[1], avait été élu, en 842, par les *altos omes* du royaume pour succéder à Alonzo *le chaste*, qui, pour avoir trop bien mérité ce nom, venait de mourir sans enfants. Ramiro se trouvait alors dans la *Bardulia* (la vieille Castille), où il était allé prendre pour femme la fille d'un noble castillan. Un comte asturien, Nepotianus, profita de son absence pour lui disputer la couronne. Le rebelle, maître d'Oviedo, avait pour lui les Astu-

[1] Quelques auteurs prétendent que Bermudo *le diacre* n'avait pas laissé de fils, et que la phrase de Sébastien, qui le donne pour père à Ramiro, est une interpolation de l'évêque faussaire, Pelayo d'Oviedo.

riens et les Basques. Mais le roi, avec une rare vigueur de décision, se rend sur-le-champ dans la Galice, qui lui était restée fidèle, rassemble près de Lugo une forte armée, et entre dans les Asturies, où il met tout à feu et à sang. Nepotianus marche au devant de lui; les deux armées se rencontrent près du fleuve *Narcea* (*rio* NACERA, à l'ouest d'Oviedo), et Nepotianus, battu, prend la fuite; mais, bientôt atteint, il est ramené devant son vainqueur, qui lui fait arracher les yeux, et l'enferme dans un monastère [1].

D'autres révoltes vinrent encore troubler ce règne agité : elles prouvent que la royauté des Asturies valait déjà la peine d'être convoitée. Un grand du palais, Aldrete (*Aldroïtus*), ayant conspiré contre son souverain, eut aussi les yeux crevés, aux termes de la loi gothique, et un autre *procer*, Piniolo, fut condamné pour le même crime à la peine capitale, avec ses sept fils.

Ramiro se reposa de ses guerres, comme Alonzo II, en élevant des églises, des palais et des bains publics en marbre, dont les voûtes, construites sans bois, miracle d'architecture inouï à cette époque, excitèrent l'admiration des contemporains. Toutes les chroniques appellent ce prince une *verge de justice.* Il purgea ses états des brigands qui les désolaient, et

[1] C'est sous ce règne que Mariana et la plupart des historiens espagnols placent la fabuleuse bataille de Clavijo (voir aux pièces justificatives), où saint Jacques en personne, monté sur un cheval blanc, combattit les ennemis de la foi, et mérita son surnom de *Matamoros* (tue Maures). Sébastien de Salamanque, qui ne dit pas un mot de cette bataille, affirme seulement que, dans les premières années de son règne, Ramiro fut deux fois vainqueur des Arabes. Nous voyons au contraire, dans Murphy, Abdelrahman II, vers 845 ou 846, envoyer une armée contre la ville de Léon. La population chrétienne ayant pris la fuite, les Sarrazins entrèrent dans la ville et la mirent à feu et à sang.

fit brûler vifs les devins et les sorciers. Une fièvre aiguë termina ses jours en 849, après sept ans d'un règne contesté, qu'il aurait sans doute signalé par de plus grandes entreprises si Dieu lui eût laissé le temps de les exécuter. On l'enterra à Oviedo avec sa femme doña Paterna [1]. Malgré la rigueur des châtiments qu'il infligea aux rebelles, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède vantent la douceur de ce prince. « Ordoño, son fils, ajoute celui-ci, et Garcias, son frère, étaient tous deux appelés rois du vivant de Ramiro : car il était si bon qu'il aimait son frère autant que lui-même, et qu'il l'associa à sa royauté. »

Ordoño succéda paisiblement à son père. La seconde année de son règne fut troublée par une de ces révoltes périodiques dont les Basques saluaient l'avénement de chaque roi. Ordoño arma aussitôt pour les soumettre, et y parvint en peu de temps. Il s'en retournait vainqueur de son expédition, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une nombreuse armée musulmane marchait à sa rencontre. Ordoño accepta la bataille et la gagna : les Arabes laissèrent la plaine couverte de cadavres; et les chrétiens se reposèrent quelque temps de leur lutte sans relâche avec leurs éternels ennemis.

La fin du règne d'Abdelrahman et le commencement de celui de Mohammed furent signalés par une persécution dont les auteurs chrétiens ont sans doute exagéré la gravité; nous ne nous y arrêterons pas moins, parce que les martyrologes du temps nous

[2] *Domna Paterna* dans Séb. de Salam. C'est la première fois que je rencontre dans les chroniques le nom de *doña*, en latin *domna*, précédant un nom de femme. Devant les noms d'hommes, on ne trouve le *don* (*domnus*, *dominus*) que beaucoup plus tard.

révèlent, à défaut d'autres sources, la situation sociale et politique des chrétiens mozarabes sous la domination musulmane.

Le *Mémorial des saints*, par Euloge, dont la *Passion*, racontée par Alvar, termine ces fastes sanglants, est un des documents les plus curieux que l'histoire profane puisse emprunter aux annales de l'église [1]. Jamais récits de chroniqueurs n'ont fait entrer aussi avant dans la vie intime d'un peuple opprimé. En analysant ces documents, nous aurons à nous défendre d'un préjugé bien naturel en faveur d'hommes qui ont scellé de leur sang le récit qu'on va lire; victimes volontaires d'une persécution provoquée par eux, en les voyant accuser des juges qui se refusent à les condamner, nous aurons à chercher la vérité sous leurs préventions passionnées.

La condition des chrétiens mozarabes, avant 851, n'était pas à beaucoup près aussi misérable que voudraient nous le faire croire les écrivains que nous venons de nommer. Dans leurs écrits mêmes nous rencontrons à chaque page la preuve de la tolérance bien réelle de ces *tyrans* qu'ils maudissaient. De leur propre aveu, les Arabes, craignant de dépeupler l'Espagne s'ils chassaient les Mozarabes des cités conquises, leur avaient laissé, au prix de certaines redevances en argent, l'entière

[1] Voyez dans le tome IV de Schottus, *Hispania illustrata* (p. 173 à 333), le *Memoriale sanctorum* et les autres ouvrages de saint Euloge, avec la Passion du même, par Alvar, et les commentaires de Moralez, l'auteur de la *Coronica general*. Voyez aussi dans Florez, *España sagrada*, le tome X, de la page 233 à 570, sur l'histoire de Cordoue et de ses martyrs, et le tome XI, dont la première moitié contient les œuvres d'Alvar, et la seconde celles de l'abbé Samson, tous deux natifs de Cordoue. Toute l'Espagne mozarabe est dans ces trois volumes; mais il faut avoir la patience de l'y chercher.

liberté de leur culte. Non-seulement les temples existants avaient été conservés, mais chaque jour en voyait élever de nouveaux [1]. Les chrétiens étaient libres d'y professer leur religion, et le son de l'airain sacré y appelait chaque jour les fidèles. Plus nombreux à Cordoue que partout ailleurs, ils y jouissaient aussi de priviléges plus étendus; c'est du moins ce qu'il est permis de conclure du nombre d'églises et de monastères qu'ils possédaient dans cette ville et dans ses environs. Euloge lui seul en cite six ou sept dans son enceinte, et onze au dehors. Quelques-uns de ces monastères, et notamment celui de Tabanos, le plus fameux de tous, étaient à la fois, des couvents d'hommes et de femmes, soigneusement séparés, mais régis par une même règle et sous un seul abbé.

« Il y eut pour les chrétiens, comme le dit fort « bien Florez (X, 246), deux états, l'un de paix, « l'autre de persécution, mais tous deux d'épreuve. » Or si dans l'état de paix, à Cordoue, le centre religieux de l'empire, les chrétiens jouissaient de pareils priviléges, on en conclura du moins qu'ils n'étaient pas plus opprimés dans les autres villes de la Péninsule. « Nous vivons au milieu d'eux sans être inquiétés « dans notre foi », dit Euloge [2]; et cet aveu dans sa bouche est précieux à recueillir.

Dans ces églises proscrites, le culte divin était entouré de toute sa solennité. La hiérarchie ecclésiastique y déployait sa longue échelle de grades,

[1] Jubet ecclesias *nuper structas* diruere, et quidquid novo cultu in antiquis basilicis splendebat, fueratque temporibus Arabum rudi formatione adjectum, elidere. (*Mem. sanct.*, lib. III, c. III.) Suivant Moralez, un de ces temples subsistait encore quand il écrivait.

[2] Inter ipsos sine molestia fidei degimus. (*Memor. sanctor.*, lib. I.)

depuis le métropolitain jusqu'à l'humble lévite; les chanteurs, les psalmistes, les lecteurs, y remplissaient leurs offices; toutes les fêtes de l'église s'y célébraient avec la pompe voulue : seulement, la charte d'Alboacen nous apprend que les portes du temple devaient être fermées pendant la cérémonie; enfin les dépouilles des morts étaient portées en appareil à la terre bénite. A défaut d'écoles publiques pour les enfants chrétiens, dont la plupart fréquentaient les écoles arabes, l'enseignement sacré et profane se donnait dans les monastères à ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique, et quelques-uns de ces couvents jouissaient d'une réputation de science égale à leur réputation de sainteté.

Le primat de l'Espagne chrétienne résidait toujours à Tolède, et l'archevêque d'*Hispalis* (Séville) était le métropolitain de Cordoue. Mais comme siége du pouvoir temporel, Cordoue avait été assignée pour lieu de réunion aux conciles, que ce pouvoir voulait avoir sous sa main, et ce seul fait donnait une haute influence à l'église de Cordoue, distinguée d'ailleurs par la pureté de ses mœurs et son orthodoxie.

Nous avons vu jusqu'ici le beau côté de la médaille : voici l'autre maintenant. Cette tolérance, si libérale en apparence, de la part des Arabes, s'achetait par de lourds impôts; une contribution régulière était acquittée chaque mois par les chrétiens, indépendamment de celles qu'ils payaient à leurs évêques, sous le nom de *tertias*, pour l'entretien du culte [1]; le fisc prélevait en outre sa part sur les

[1] Florez, t. X, p. 248. Je reviendrai plus loin sur les impôts.

offrandes des fidèles[1]; d'autres contributions leur étaient encore extorquées, sous différents prétextes, surtout dans des temps de persécution[2].

Mais une tyrannie plus grave aux yeux des chrétiens, c'était, le croira-t-on? de ne pouvoir, sous peine de mort, blasphémer contre le prophète[3]. Cette peine était aussi appliquée à celui qui entrait dans une mosquée pour y prêcher le Christ, et il devait en outre avoir les pieds et les mains coupés. Enfin, le Musulman qui apostasiait devait perdre la vie, tandis que le chrétien était invité à embrasser la loi de Mahomet par toutes les séductions de l'intérêt.

Quelques évêques, plus occupés de leurs intérêts temporels que du soin de leur troupeau, prenaient parti contre les mozarabes auprès de leurs maîtres communs, et joignaient leurs extorsions à celles du fisc impérial. Enfin le *comte*, ou juge suprême, qu'on leur permettait d'élire, opprimait souvent ceux qu'il aurait dû défendre, et se faisait l'instrument le plus actif de la tyrannie musulmane.

Mais ces abus ne devinrent intolérables que pendant la persécution religieuse, où le zèle indiscret de quelques hommes aigrit contre les chrétiens les ressentiments de leurs dominateurs. Alors, pendant ces jours d'épreuve, leur condition devint réellement

[1] Moralez, ap. *Hispan. illust.*, IV, 182 : « Novo excogitato tributo. »

[2] La charte d'Alboacen, dont nous donnons le texte à la fin du volume, après avoir établi en principe que les chrétiens doivent payer un impôt double de celui des musulmans, contient un tarif détaillé des contributions auxquelles étaient assujettis les églises, les monastères et les évêques chrétiens, et cette base dut être à peu près la même pour toutes les provinces de l'empire ; seulement, la richesse publique ayant augmenté depuis l'an 734, date de ce traité, le chiffre, sinon l'assiette des impôts, avait dû augmenter avec elle.

[3] Déjà la charte d'Alboacen le défend sous peine de mort, à moins que le blasphémateur n'embrasse le culte du Prophète.

pénible. Euloge a peint avec vivacité les douleurs de cette église proscrite, qui accomplissait ses rites au milieu des malédictions. Les ministres du culte, en accompagnant les morts à leur dernière demeure, étaient poursuivis par les enfants, et couverts de pierres et de boue. Le son des cloches qui appelaient les fidèles à la prière invitait aussi les païens à les accabler d'insultes. Le prêtre qui sortait dans la rue rencontrait à chaque pas l'outrage, et les sectateurs de l'Islam repoussaient le contact d'un chrétien comme celui d'un animal immonde.

Toutefois Euloge ne dit pas, et certes il n'eût pas manqué de le dire, que l'intérieur du foyer domestique ou que la sainteté des autels aient jamais été profanés par l'intrusion violente des Musulmans. Que demandaient en effet ceux-ci ? Qu'on respectât le dieu de Mahomet comme eux-mêmes respectaient le dieu des Nazaréens, et la mosquée comme eux-mêmes respectaient l'église ! Ainsi, chose étrange, c'étaient les vainqueurs qui étaient réduits à réclamer des vaincus la tolérance ! Faut-il s'étonner après cela si, exaspérés par le fanatisme opiniâtre de ces chrétiens qui venaient insulter les juges jusque sur leur tribunal, ils finirent par les livrer au supplice qu'ils cherchaient, et si le peuple, moins impartial que la loi, vengea sur des prêtres désarmés les injures de son prophète ?

Nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'oppression, l'intolérance chez les Arabes n'est que l'exception ; c'est la justice, c'est la tolérance qui sont la règle. Que l'on compare seulement la condition du christianisme mozarabe avec celle qu'il eut sous la Rome impériale, quand un culte décrépit et un pouvoir sans foi s'ac-

cordaient pour le proscrire ; qu'on la compare aux longues persécutions qui, dans tout le moyen âge, ont couvert l'Europe de sang et de bûchers, dressés pour des chrétiens par des mains chrétiennes. Certes, il y a loin des quelques martyrs qui arrachèrent à grand'peine aux Sarrazins de Cordoue leur sentence de mort, aux amphithéâtres de Néron et de Dioclétien et aux bûchers de l'inquisition espagnole !

Est-il d'ailleurs une preuve plus forte de la tolérance des Arabes que ces mariages dont Euloge nous parle à chaque page, et qui venaient tempérer les haines des deux religions et des deux peuples ? Pendant la persécution même, la barrière qui séparait les sujets des maîtres n'était donc pas assez forte pour les empêcher de s'unir par le plus étroit de tous les liens ? Pour que ces mariages pussent avoir lieu, il fallait bien que des relations intimes existassent entre ces deux races, que les mœurs rapprochaient en dépit de la loi civile et religieuse.

Quelle est du reste l'origine de cette persécution ? d'où vient le premier tort, le premier outrage ? Est-ce de la religion dominante ? Non, ce sont les chrétiens qui viennent en plein tribunal, en pleine mosquée, injurier la loi de leurs maîtres et traiter leur Prophète d'imposteur. Les premiers hésitent, il est vrai, et se laissent traîner plutôt qu'ils ne courent au martyre. Mais l'échafaud une fois arrosé de ce sang qui le féconde, les confesseurs de la foi arrivent en foule à la suite l'un de l'autre ; des moines au fond de leur cellule, où ils se macèrent le corps sous les cilices, trouvent plus beau d'aller verser tout d'une fois leur sang pour le Christ, que de le répandre goutte à goutte dans des tortures ignorées. De faibles

femmes endurcissent leur corps aux luttes de la foi. C'est comme une contagion sourde qui circule de maison en maison, et se répand sur la communauté tout entière. Dans les longs loisirs du cloître, chaque cénobite a sa vision, et il n'est besoin pour l'expliquer que des hallucinations de ces cerveaux échauffés par le jeûne et la prière; chaque martyr apparaît dans le silence de la nuit au candidat désigné pour le supplice, et lui dit: « C'est à toi de marcher! » Et l'athlète choisi se lève, ceint sa robe et s'élance dans la carrière.

Effrayés de cette rage insensée qui menace de dépeupler Cordoue, les Arabes essaient en vain de refuser le supplice à ces confesseurs affamés de tortures. Les prières, les séductions, ne peuvent rien sur eux. Renvoyés dans la prison, ils en font un temple; on les déchire sous le fouet, et ils bénissent les tourments comme un avant-goût de la mort; ils sont fiers de cette humiliation que le Christ a subie avant eux. Des prêtres, des laïcs même, viennent au fond des cachots baiser ces plaies glorieuses et aguerrir leurs courages à ce sanglant spectacle. Leurs éloges exaltent encore ces âmes fanatisées, que le premier contact de la douleur a déjà jetées hors d'elles-mêmes. En voyant l'insensibilité des victimes sous le fer des bourreaux, on en vient presque à ne plus les plaindre : car, au milieu de ces longues extases où les cieux s'ouvrent pour elles, on se surprend à croire que, longtemps avant de quitter cette terre, elles avaient déjà cessé de souffrir.

Est-ce à dire pour cela que nous voulions, comme les historiens du dernier siècle, verser le blâme et le ridicule sur ces martyrs de la foi qui ont payé de

leur sang une indiscrétion généreuse? Non, dans ce monde d'égoïsmes et de sordides calculs, il y a au fond de tout dévouement, même inutile, quelque chose qui a droit à nos respects, et que l'histoire, en le blâmant, doit craindre de flétrir. De toutes les pages du livre de l'humanité, celle des martyrs restera toujours, quoi qu'on fasse, une des plus pures et des plus vénérées. Vouer sa vie à une idée, mourir pour la foi ou pour la liberté, ces deux religions de l'homme ici-bas, sera toujours une chose grande et sainte; et ceux qui ont le triste courage de railler un pareil dévouement ne prouvent qu'une chose, c'est qu'ils sont incapables de le partager.

Abdelrahman, dont le caractère doux et humain répugnait à verser le sang, et qui s'apercevait d'ailleurs que le supplice de chaque martyr en enfantait d'autres plus nombreux, eut recours à un autre moyen. En 852, il convoqua à Cordoue les évêques mozarabes dans un concile national, sous la présidence de Récafred, métropolitain d'Hispalis. Le but de ce concile fut d'interdire le martyre volontaire, et de joindre aux rigueurs de la loi musulmane les censures chrétiennes contre ceux qui outrageraient publiquement le culte du Prophète. Les Pères du concile de Cordoue se trouvaient alors dans une position délicate : interdire le martyre aux chrétiens, c'était jeter le blâme sur ces athlètes généreux qui avaient confessé le Christ au milieu des supplices. Ils éludèrent la difficulté par une équivoque : en défendant aux chrétiens d'aller au devant de la mort, ils s'arrangèrent de manière à satisfaire, par la lettre de leurs décrets, aux exigences de l'autorité musulmane. Encore le fougueux Euloge blâme-t-il

ce compromis, comme une déplorable concession à l'infirmité de la chair.

Un édit, désavoué d'avance par ceux qui le prononçaient, blâmé par ceux qui auraient dû lui obéir, ne devait pas diminuer beaucoup le nombre des candidats au martyre. Aussi les saints Rugellus et Servius étant venus insulter le prophète jusque dans son temple, les païens décrétèrent l'emprisonnement de tous les Mozarabes, fait difficile à croire, bien qu'Euloge le raconte. Toutefois la persécution, ravivée par l'audace toujours croissante des chrétiens, n'atteignit que les plus compromis, et les força de prendre la fuite. Parmi ceux-ci, Euloge, on le pense bien, se trouvait au premier rang. L'illustre agiographe a dépeint éloquemment[1] cette dispersion des chrétiens, fuyant comme de timides brebis devant le loup, faiblesse qu'il partagea, tout en la censurant, et que plus tard il sut expier noblement. L'évêque de Cordoue, Saül, fut lui-même jeté en prison, à l'instigation du métropolitain Récafred. Mais les chrétiens, à ce qu'il paraît, n'étaient pas tous également jaloux des honneurs de la persécution, et un parti nombreux[2] reprocha à Euloge et à ses complices les maux qu'ils attiraient sur leurs concitoyens. En effet, un décret récent, provoqué par l'attentat de Rugellus, permettait aux musulmans de frapper de mort tout chrétien qui médirait du Prophète, rigueur peu d'accord avec la tolérance habituelle des Arabes.

Nous n'avons pas à terminer ici l'histoire de cette

[1] Voyez Pièces justificatives, nº 1.

[2] Cum episcopi, sacerdotes, clerus et sapientes Cordubæ, in martyrio nuper exorto, devio calle incederent, et, timoris impulsu, fidem Christi, si non verbis, nutu tamen negarent. (Alvar, *Vita sancti Eulogii.*)

persécution, qui se continuera sous le règne de Mohammed ; ajoutons seulement quelques détails sur la condition civile des Mozarabes. Musulmans et chrétiens, chacun, nous l'avons dit, était jugé d'après ses lois et par un juge de sa nation ; mais la fréquence des mariages entre les deux races tournait, en définitive, à l'avantage des vaincus. Les liens qui en résultaient étaient rendus plus étroits encore par la communauté d'éducation, de costume, et même de langage. Depuis la conquête arabe, le latin, déjà passablement corrompu, s'était chaque jour altéré davantage. Enfin, nous avons vu l'Emir Hischem, proscrire, chez le peuple conquis, l'usage de son propre idiôme, et les forcer à s'instruire dans les écoles musulmanes.

Cette pieuse tyrannie avait porté ses fruits ; Alvar, écrivain contemporain, nous apprend [1] que, sur mille chrétiens, à peine en trouvait-on *un seul* qui pût écrire une lettre familière en latin, tandis qu'on en trouve en foule qui savent « déployer avec étude « les pompes du style chaldaïque (arabe). » Plus loin, Alvar se plaint avec amertume de la décadence des lettres sacrées. « Oh douleur ! s'écrie-t-il, les chrétiens ne savent pas même leur langue ! tous ces jeunes hommes au beau visage, au geste élégant, à la langue diserte, possèdent à fond la littérature des païens et leur mondaine éloquence, et dévorent leurs livres maudits ; ils n'ont d'éloges que pour cette littérature profane, et ignorent ou méprisent les sources pures de l'éloquence chrétienne, et les fleuves qui coulent de son paradis. »

[1] *Indiculus luminosus.* (Florez, XI, 274.)

Alvar, Euloge, Cyprien, Samson, et tous les agiographes de l'époque, luttèrent avec plus de courage que de succès contre cette invasion de la langue et de la littérature musulmanes. Il faut leur savoir gré de ces pieux efforts pour ressusciter l'esprit de nationalité littéraire. Euloge surtout, nourri des auteurs de l'antiquité profane, a la gloire d'avoir sauvé de l'oubli les règles de la versification latine, et substitué une prosodie à peu près régulière aux monotones assonances dont Isidore de Béja avait donné l'exemple, et dont la prose d'Euloge lui-même n'est pas tout à fait exempte.

Les monastères de Cordoue et de ses environs possédaient des bibliothèques où se conservait le dépôt de la science sacrée. Les jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise venaient de toutes parts y recevoir leur éducation ; mais les autres préféraient les écoles arabes et leurs sciences mondaines, renfermées dans un cercle moins étroit. Les prêtres revêtaient seuls les insignes de leur sainte profession : les moines portaient des vêtements de laine, et les religieuses le voile, emblème de leur séparation du monde. Tous les ecclésiastiques se rasaient le menton, suivant l'usage du clergé d'Occident, et en opposition avec le clergé grec. Quant aux laïcs, ils portaient non-seulement la barbe, mais le costume des mahométans, dont il était impossible de les distinguer[1].

Enfin divers offices civils assez importants pouvaient être remplis par des chrétiens, tels que celui

[1] L'*Hedaya* ou *Guide de la loi musulmane* (l. IX, c. VIII) défend cependant aux *Zimmées* (tributaires infidèles) de se servir de chevaux et d'armures, et veut que leurs femmes vivent séparées des femmes des musulmans ; mais ces défenses, encore observées dans le Levant, ne l'étaient pas, sans doute, sous le joug plus tolérant des Arabes andaloux.

d'*exceptor*, ou percepteur des impôts publics. Bien que la plupart des guerres de l'Emirat fussent dirigées contre les monarchies chrétiennes du Nord, les Mozarabes n'étaient point exclus des emplois militaires. Nous avons vu Alhakem s'entourer d'une garde nombreuse de chrétiens andaloux, auxquels il se fiait plus qu'à ses coréligionnaires. La carrière civile leur était également ouverte; l'apostasie pouvait leur frayer le chemin à tous les honneurs, et l'on doit conclure du récit même d'Euloge que plus d'un ambitieux, sacrifiant sa foi à son intérêt, prit cette voie toujours ouverte pour arriver aux honneurs et à la fortune.

De tout ce que nous venons de dire il résulte que, sans la persécution religieuse qui vint de nouveau séparer les deux peuples, une pente irrésistible entraînait la population chrétienne à se fondre avec la population arabe, par les mariages, par la langue, par le costume, par les mœurs, et bientôt peut-être par la foi. Le clergé séculier paraît en général avoir vécu dans des relations assez bienveillantes avec l'autorité musulmane; mais le clergé régulier, dont Euloge est pour nous le type, s'aperçut avec effroi de cette propension de la race conquise à s'absorber dans la race conquérante. Or, si les Mozarabes, vaincus par une civilisation plus puissante, se laissaient aller à ce charme corrupteur, c'en était fait de la nationalité espagnole et de la religion chrétienne, et avec elle de l'influence du clergé, seul vestige du passé qui subsistât encore.

Le clergé régulier ne fit donc pas œuvre de conviction seulement, mais de patriotisme, quand il protesta par le martyre contre ce redoutable ascendant de la civilisation arabe. Comme les rois militants de Léon

et des Asturies, il eut aussi sa croisade, où l'échafaud servait de champ de bataille, et où le sang des martyrs n'arrosa pas en vain le sol de la patrie. Que des motifs plus humains se soient mêlés à cette protestation, peu importe : l'impulsion fut donnée, et elle resta féconde; de ce jour un abîme se creusa de nouveau entre les deux cultes comme entre les deux races. La conquête chrétienne, qui devait regagner pas à pas l'Espagne musulmane, fut ainsi préparée plusieurs siècles d'avance : les confesseurs de la foi frayèrent le chemin aux soldats du Christ, et saint Fernando, le conquérant de Séville, eut pour précurseur saint Euloge.

CHAPITRE II.

RÈGNES DE MOHAMMED, D'ALMONDHIR ET D'ABDALLAH.

852 A 912.

Mohammed est le premier Emir de Cordoue qui monta sur le trône sans avoir à l'acheter par une guerre civile; et cependant, par un singulier contraste, aucun règne ne fut agité par tant de longues et sanglantes révoltes. Mais l'avénement du jeune prince était protégé par la mémoire de son glorieux père. Les seules discordes qui troublèrent le début de son règne furent des discussions religieuses, dont il se fit juge en qualité de chef de la loi, et que sa prudence et sa modération apaisèrent heureusement.

Il fallait pourtant à l'esprit inquiet de son peuple un autre aliment que des querelles de docteurs sur l'interprétation du Koran. Jaloux de propager l'Islam et de mettre un terme aux algarades léonaises ou franques, Mohammed se hâta de donner le signal de la guerre sainte. Le chrétien renégat Mouza ben Zeyad el Ghedaï, wali de Saragosse, et celui de Merida, réunirent leurs milices et entrèrent, l'un sur les terres de Léon, et l'autre sur celles d'Afrank, c'est-

à-dire dans la Marche de Gothie. Cette dernière expédition fut heureuse, au dire des chroniques arabes; elle franchit même les Pyrénées, et vint ravager jusque sous les murs de Narbonne les campagnes de la Septimanie. Telle fut la terreur inspirée par cette invasion, que les populations se dispersaient devant elle ou venaient offrir aux conquérants, pour racheter leur vie, tout ce qu'elles possédaient. L'expédition des Asturies fut moins heureuse : mais pour bien comprendre l'intérêt qu'avait l'Emir à diriger de ce côté le premier effort de ses armes, il nous faut jeter un coup d'œil sur la situation de la frontière chrétienne.

La persécution que nous venons de décrire avait soulevé de vives haines chez toutes les populations mozarabes. Quelques phrases obscures de saint Euloge [1] laissent même supposer que celles-ci, d'accord avec les chrétiens indépendants du nord, avaient formé un vaste complot pour secouer le joug musulman, et la révolte de Mouza, que nous allons raconter, semble se lier à ces tentatives d'insurrection.

Suivant Conde, le wali de Saragosse, Mouza ben Zeyad el Ghedaï, qui commandait la première armée envoyée par Mohammed contre les chrétiens de Galice, s'étant fait battre par Ordoño [2], près d'Albayda, dont les chrétiens s'emparèrent, des envieux attribuè-

[1] Sanctus Eulogius, *Memoriale sanctorum*, lib. III. Notons en passant un fait curieux, c'est le silence absolu des chroniques chrétiennes sur ces persécutions. Est-ce ignorance? est-ce indifférence ou haine des évêques chroniqueurs de l'Espagne du nord pour les chrétiens du midi, suspects d'hérésie à leurs yeux? La dernière hypothèse semble la plus probable.

[2] On remarquera que les roitelets des Asturies commandaient eux-mêmes leurs expéditions, tandis que les puissants Emirs de Cordoue, qui avaient souvent trois ou quatre guerres à mener de front, ne faisaient pas toujours aux chrétiens l'honneur de les combattre en personne.

rent sa défaite à la trahison, et l'accusèrent d'avoir vendu Albayda à l'ennemi. Mohammed, irrité contre son général, lui ôta le gouvernement de Saragosse, et à son fils Lobia celui de Tolède. Les deux walis déposés, comptant sur l'affection des populations qu'ils gouvernaient, nouèrent des intelligences avec les chrétiens de Galice et secouèrent ouvertement le joug de l'Emir.

Voici maintenant la version chrétienne, plus détaillée et plus vraisemblable, et qui se lie beaucoup mieux à tout ce que nous avons vu de l'oppression des Mozarabes et de leur haine contre le joug musulman. Mouza, suivant le moine de Silo, était un Goth d'origine, bien que Sébastien en fasse un Gétule ou Berber. Entraîné par les suggestions du démon, il se convertit à l'islamisme avec toute sa famille, et reçut le nom infidèle de Mouza; mais bientôt il se révolta contre les Arabes, sans que leur chronique nous explique le motif de sa révolte et nous dise s'il revint à la foi du Christ qu'il avait quittée.

L'apostat s'empara d'abord de Saragosse et des places qui l'entouraient, puis de Tudela, de Huesca et de Tolède avec tout son territoire, en établissant son pouvoir moitié par la force, moitié par la ruse. Il mit son fils Lupus (*Lobia* en arabe, *Lobo* en espagnol) à la tête du pays de Tolède, et bâtit près de Logroño une ville nouvelle dont il fit sa capitale, et qu'il nomma *Albayda* (Albelda, *alba*, la blanche) [1].

[1] C'est dans un couvent de cette ville qu'a été trouvée la précieuse chronique dont Ferreras a donné une édition sous le titre de *Chronicon Albeldense*. On la nomma aussi *Emilianense*, d'après un autre manuscrit trouvé dans le couvent de Saint-Emilien. Elle traite surtout des règnes d'Ordoño et d'Alonzo III, et est la source la plus riche et la moins suspecte pour cette importante époque. On ignore l'auteur de cette chronique. Pel-

Les Navarrais, gagnés ou intimidés, firent avec lui une étroite alliance, et leur prince, Garcias, épousa la fille du rebelle et lui amena un corps de troupes auxiliaires.

Le nouvel empire fondé par lui comprenait la Nouvelle-Castille, l'Aragon et une partie de la Navarre, avec les deux bassins de l'Èbre et du Tage, c'est-à-dire un grand tiers de la Péninsule, dont les deux autres tiers étaient inégalement partagés entre le royaume des Asturies et l'Emirat de Cordoue. Enflé de ce rapide succès, il tourna, disent les chroniques espagnoles, ses armes contre les Franks. Le déplorable état de cette monarchie sous Charles *le Chauve* pourrait seule expliquer cette étrange *algarade*. Mouza avait déjà franchi les Pyrénées, lorsque le petit-fils de Charlemagne se hâta d'acheter la paix à prix d'or, par un de ces honteux traités qu'il concluait sans pudeur avec les pirates normands. Mouza, chargé de butin, repassa les Pyrénées, traînant à sa suite deux comtes franks, ou plutôt vascons [1], Sancio (Sancho) et Epulo, qu'il avait faits prisonniers. Tel est le récit des chroniques espagnoles; mais le silence des chroniques arabes et franques sur cette expédition en Gaule nous la rend justement suspecte [2].

Lobia ou Lupus, le fils de Mouza, s'était retran-

licer, qui l'a publiée le premier, l'attribue, à tort, à Dulcidius, évêque de Salamanque.

[1] Ces deux noms sont évidemment d'origine romaine, et non gothique ou franque. Il y avait alors un duc ou comte de Vasconie nommé Sancho Sanchez (*Sancio filius Sancionis*); c'est probablement de lui qu'il s'agit.

[2] Fauriel rejette cette expédition comme apocryphe ou la croit dirigée contre les Franko-Aquitains (*in Francos et Gallos*, dit Sébastien). Sismondi n'en dit pas un mot.

ché dans Tolède, où il fut bientôt attaqué (854). Le roi des Asturies avait envoyé au rebelle des secours considérables. Mais Mohammed, à la tête des milices de l'Andalousie, fut bientôt sous les murs de cette ville, et dès le premier engagement, sept mille des soldats ennemis et huit mille chrétiens auxiliaires périrent dans une embuscade. Malgré ce terrible échec, Lobia, se confiant dans la force de ses remparts, et comptant sur les secours de son père, se défendit avec tant d'opiniâtreté, que Mohammed fut forcé de quitter le siége, en laissant sous les murs de la place son jeune fils Almondhir, qui bientôt se fit battre par Mouza. Enorgueilli de tant de victoires, celui-ci voulut traiter d'égal à égal avec l'Emirat, et se fit appeler le *troisième roi de l'Espagne*. C'était déjà, comme on le voit, beaucoup de gagné pour les Asturies qu'on voulût bien les appeler un royaume.

Depuis lors, la bonne intelligence paraît avoir cessé entre les chrétiens et Mouza [1]. Rebelle, c'était pour eux un allié ; mais souverain indépendant, il redevenait un ennemi. Ordoño, prenant l'offensive, dirigea une partie de ses forces contre Albayda, capitale du nouvel empire, et marcha avec le reste contre Mouza. Les deux armées se rencontrèrent sur le mont Laturso, près de Clavijo. Celle de Mouza fut complétement battue. Garcias de Navarre, son gendre, y fut tué, et lui-même, atteint de trois blessures, n'échappa qu'à demi-mort, laissant ses trésors entre les mains

[1] Toute cette révolte de Mouza est traitée dans Conde de la manière la plus incomplète ; le récit de Sébastien, que je prends pour guide, est au contraire plus clair et plus circonstancié que de coutume.

des chrétiens [1]. Ordoño, sans perdre de temps, marcha contre la capitale du rebelle, la prit après sept jours de siége, et la fit raser jusqu'aux fondements. Tous les musulmans furent passés au fil de l'épée, et les femmes et les enfants réduits en esclavage. Lobia, fils de Mouza, consterné de la rapidité de cette double défaite, se soumit au roi Ordoño.

Cependant Mohammed voulait en finir à tout prix avec cette rébellion. Après avoir repris Saragosse, il vint rejoindre sous les murs de Tolède son fils Almondhir, qui depuis trois ans en continuait le siége et dévastait périodiquement son territoire [2]. « Aussi, nous disent les chroniques arabes, les bour« geois pacifiques et les pauvres laboureurs avaient« ils le cœur bien gros de voir détruire leurs maisons « de campagne, leurs vignobles et leurs jardins, à « cause de l'obstination de quelques séditieux, mau« vais musulmans, juifs ou mozarabes. » Enfin, lassés de souffrir, les habitants de Tolède offrirent à l'Emir de lui livrer la ville s'il voulait leur garantir le pardon. L'Emir y consentit, et avant le délai fixé, les portes furent ouvertes, et les têtes des chefs de la révolte déposées à ses pieds. Lobia parvint à s'échap-

[1] Tout annonce que cette bataille est réellement la bataille de Clavijo, attribuée au roi Ramiro. Conde ne dit pas un mot de cette guerre entre le wali rebelle et les chrétiens. Mouza mourut sans doute de ses blessures, car, depuis lors, il disparaît de l'histoire. En revanche, les chroniques chrétiennes passent sous silence la guerre de Mouza avec Mohammed.

[2] Pendant le siége, le bel aqueduc romain qui amenait dans Tolède les eaux du Tage fut détruit. Murphy ne parle que d'un pont d'une seule arche, long de 300 *baa* et large de 80. Le *baa* est une mesure arabe que l'écrivain anglais traduit par coudée, et le dictionnaire arabe par brasse; mais évidemment il ne peut s'agir ici que de coudée, et la coudée, suivant Casiri (II, 366), contenait six poings et trois doigts, ou vingt-sept doigts, c'est-à-dire un peu plus d'un pied. Près du pont était un moulin à eau dont la roue avait 80 coudées de haut.

per, et trouva un asile à la cour des Asturies. L'Emir tint sa promesse, et pardonna aux habitants; mais il changea toutes les autorités de la ville, tant chrétiennes que musulmanes, une triste expérience lui ayant appris que l'excès de clémence d'Abdelrahman avait seul enfanté tous ces désordres (859).

L'année suivante fut signalée par de nouveaux ravages des Normands, qui, débarquant tout d'un coup sur les côtes de l'Andalousie, les dévastèrent depuis Algeziras jusqu'à Malaga, toutefois sans s'aventurer dans l'intérieur du pays. Mohammed envoya contre eux sa cavalerie, et ces pirates, prompts à disparaître devant toute résistance sérieuse, passèrent sur la côte d'Afrique, qu'ils saccagèrent à son tour. Après avoir promené leurs ravages jusqu'en Gaule, en Sicile, dans les îles Baléares, et même en Grèce, suivant quelques chroniques [1], ils revinrent encore visiter les côtes de l'Espagne; enfin, chargés de richesses, et laissant après eux une longue trace de sang et de pillage, ils se rembarquèrent sur l'Océan, et disparurent « comme un nuage qui a porté la grêle dans ses flancs » (860).

Pendant ce temps Ordoño enlevait aux Arabes les villes de Coria et de Salamanque [2]. Toutefois il n'essaya pas de conserver ces conquêtes trop lointaines, et emmena avec lui ses captifs et son butin dans les montagnes de Léon, centre réel de sa monarchie. Ordoño repeupla aussi Tuy, Astorga et Amaya, dont les habitants avaient fui devant l'in-

[1] Chron. de Séb. de Salam.; Annal. de saint Bertin.

[2] Conde ne met la prise de ces villes qu'après l'expédition navale des Arabes, en 867, sous le règne d'Alonzo. Mais je m'en rapporte ici au témoignage unanime des chroniques chrétiennes.

vasion. Mohammed, inquiet de cette menaçante offensive que reprenaient les chrétiens, voulut la leur disputer. Almondhir, à la tête d'une armée, passa le Duero et rencontra l'ennemi qui s'avançait à sa rencontre [1]. Les Arabes, s'il faut en croire leurs historiens, remportèrent une grande victoire (861), dévastèrent tout le pays depuis le Duero jusqu'à Pampelune, et ramenèrent à Cordoue quantité de captifs. Parmi ceux-ci se trouvait un chef navarrais appelé Fortun, auquel le khalife rendit sa liberté, et qui vécut à Cordoue, riche et honoré, jusqu'à la plus extrême vieillesse.

Deux ans après, les chrétiens prirent une sanglante revanche : s'avançant jusqu'aux portes de Lisbonne, ils brûlèrent Cintra et saccagèrent les riches campagnes du Tage. Mohammed réunit aussitôt sa cavalerie, et désola jusqu'à Santiago, la frontière de la Galice. Les chrétiens, frappés de terreur, se réfugièrent dans leurs nids d'aigles fortifiés sur les montagnes.

Le règne glorieux d'Ordoño fut également signalé, s'il faut en croire une autorité assez suspecte [2], par une expédition navale, la première que les chrétiens des Asturies aient tentée. Une centaine de vaisseaux al-

[1] Almondhir divisa son armée, suivant l'ordre de bataille arabe, en cinq corps, qui représentaient les cinq doigts de la main. Cet ordre s'appelait *al chamiz* (*cinq parties*, et, par extension, *la main*). Les cinq corps étaient : l'avant-garde, *al mocadema ;* le centre, *calb*, mot à mot le cœur; l'aile droite, *al maimana;* l'aile gauche, *al maïssara ;* et l'arrière-garde, *assaca* (*zaga* en espagnol). Souvent on trouve le mot d'*al chamiz* pris pour *armée*.

[2] Cette expédition d'Andalousie est racontée avec de grands détails par la chronique d'Alonzo X; mais on n'en trouve pas un mot dans les trois chroniques d'Albelda, de Silo et de Sébastien; celle d'Albelda est la seule, en revanche, qui parle de l'expédition navale en Galice par les Maures, que Conde place en 867, c'est-à-dire sous le règne d'Alonzo III avec la prise de Coria et de Salamanque.

lèrent piller Lisbonne, puis Séville, Cadix, Algeziras, et disparurent avec leur butin après avoir semé la terreur sur toute la côte d'Andalousie. Les Arabes, ayant à leur tour envoyé une flotte en Galice (866), furent vaincus par le comte Petrus, qui commandait celle des chrétiens. Suivant Conde, la flotte arabe, avant de débarquer, fut dispersée par une tempête.

Après un règne de seize ans, mêlé de gloire et de revers, le vaillant roi Ordoño mourut de la goutte. La chronique d'Albelda lui donne le beau nom de *père du peuple*, et vante sa douceur et sa piété autant que son courage [1]. Malgré ses conquêtes, la monarchie des Asturies conserva à peu près, de son vivant, les mêmes limites, sans s'étendre dans la plaine [2].

L'exemple de Mouza et de son fils Lobia avait enseigné aux rebelles à venir combien il était facile d'élever entre la monarchie chrétienne du nord et l'Emirat de Cordoue un état indépendant, toujours assuré de trouver d'un côté ou de l'autre des Pyrénées un allié dans tout prince chrétien. Cet exemple ne fut pas perdu : Omar ben Hafsoun ben Dgiafar ben Arius, dont nous allons écrire la romanesque histoire, était un de ces hommes dont la trempe vigoureuse convient à des temps de hasards et de désordres. Païen d'origine, et né près de Ronda, de parents pauvres [3], il vécut d'abord de quelque obscur

[1] Magnæ patientiæ atque modestiæ fuit. (Seb. Sal.)

[2] Ici nous quitte, à notre grand regret, Sébastien de Salamanque, chroniqueur exact et fidèle, dont les dates sont presque toujours conformes à celles de la chronique d'Albelda, et dont les récits, presque identiques avec ceux du moine de Silo, portent un peu moins l'empreinte de la grossière crédulité du siècle. Sampiero, évêque d'Astorga, qui sera désormais un de nos guides, reprend heureusement l'histoire au point précis où Sébastien l'abandonne, c'est-à-dire à la mort d'Ordoño Ier.

[3] Chron. de Séb. de Salam.; Annal. de saint Bertin.

métier dans son pays natal; puis, fatigué bientôt de ce labeur sans profit, il se fit voleur de grands chemins. À la tête de quelques compagnons que son courage lui soumit, il résista avec succès aux *kas-chefs* (découvreurs) que la police mit à sa poursuite; sa troupe grossissant chaque jour, il fut bientôt assez puissant pour s'emparer d'un château, où il brava longtemps les poursuites de la justice. Enfin, chassé de l'Andalousie, il se réfugia avec ses bandits sur les frontières d'Afrank, lieu favorable à la rébellion, et s'y empara de Rotah-el-Yehoud (la forteresse des Juifs), et régna en maître dans les sauvages vallons qui descendent des Pyrénées vers l'Èbre (864).

C'est en ces termes dédaigneux que les historiens des Ommyades, et Conde, leur écho, racontent l'origine de cette grave rébellion. En nous apprenant qu'Omar était d'origine païenne (*de origen pagano*), Conde ne s'est pas douté qu'il était sur la trace d'une grande révélation historique, et qu'Omar appartenait sans doute à une de ces tribus berbères qui, sur le sol de l'Espagne, avaient gardé l'ignorance et les superstitions du désert. En effet, même sous les khalifes ommyades, une bonne partie des Berbers espagnols étaient juifs ou idolâtres, et Omar devait appartenir à l'une de ces deux castes[1].

Si ces conjectures sont fondées, comme tout l'annonce, la rébellion d'Omar prend un caractère de grandeur que les historiens n'ont pas voulu lui donner; au lieu d'une révolte obscure, c'est la protestation d'une race humiliée contre la race privilégiée qui

[1] Abou Abdallah, *apud* Casiri (II, 200), prétend qu'Omar était chrétien, ce qui n'est nullement vraisemblable. Tous ses noms, sauf peut-être le dernier, *Arius*, indiquent une origine musulmane.

a refusé de lui faire son lot dans la conquête. Omar n'est plus un bandit, c'est le représentant d'une nationalité opprimée, mais assez forte encore pour faire trembler l'empire arabe dans ses fondements, et l'Emir sur son trône.

Sans doute Omar, comme l'indique le nom de sa forteresse, appela à lui, avec les Berbers idolâtres de l'Espagne orientale, les juifs, race opprimée comme eux, et à qui les unissaient d'étroites relations de culte et d'origine. De ce point de vue, les rapides progrès d'une pareille insurrection n'ont plus rien qui nous étonne; car, en relevant le drapeau de la nationalité africaine et juive, Omar trouvait partout, et surtout vers l'est et le nord, des alliés sur le sol de la péninsule. Les chrétiens eux-mêmes sympathisaient avec lui, au moins par la haine contre leurs oppresseurs, et les Mozarabes, dans les remuantes cités de Saragosse et de Tolède, se tournaient d'avance du côté de leur libérateur, à quelque religion et à quelque race qu'il appartînt.

Ainsi les chrétiens indépendants du port de Vénasque, d'Ainsa et de Benavarre[1], voyant la fortune accompagner toujours les excursions du hardi aventurier, recherchèrent bientôt son alliance : une espèce de ligue se forma entre lui et tous ces petits seigneurs qui, du haut de leurs châteaux crénelés, rançonnaient au nom du Christ les musulmans de la plaine. Bientôt leurs excursions s'étendirent jusqu'à Huesca d'une part, et de l'autre jusqu'à Fraga, aux bords de la Sègre. Quittant alors le nom de bandits pour celui de rebelles, ils offrirent aux peuples leur

[1] Ben Asque et ben Avarre, suivant l'orthographe arabe citée par Conde.

alliance, en traitant sans pitié tous ceux qui refusaient de l'accepter. Partout victorieux, ils étendirent leurs conquêtes jusqu'à Lerida, dont le wali, Abdelmelek, remit sa ville entre les mains d'Hafsoun; une foule d'autres alcaldes imitèrent son exemple.

Le wali de Saragosse, Mouza, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien rebelle Mouza ben Zeyad, aurait pu facilement, avec les forces dont il disposait, étouffer l'insurrection dans son berceau; mais il venait d'être remplacé, et attendait son successeur: aussi, se renfermant dans une inaction calculée, il se garda bien de sortir des murs de Saragosse. Trop tard informé des progrès de l'ennemi, l'Emir résolut de terminer la guerre par un coup de vigueur. En peu de jours il se rendit à Tolède, à la tête de toutes les milices du midi de la Péninsule, et, confiant à son fils Almondhir le soin de surveiller la frontière de Léon, il marcha en personne contre les rebelles.

Omar, à défaut de la force eut recours à la ruse. Dans un humble message, il représenta à l'Emir « que sa levée d'armes n'avait pour but que le bien de l'Islam et celui de l'Emirat; qu'il ne s'était allié aux chrétiens que pour les faire tomber dans un piége; et que, si l'Emir daignait lui accorder une trêve, et mettre à sa disposition les milices de Huesca et de Barbastro, il prouverait bientôt par des faits la sincérité de ses promesses. »

Mohammed se laissa prendre au piége et envoya au camp d'Omar son petit-fils Zeïd avec les milices de Murcie et de Valence, en promettant au rebelle le gouvernement de Saragosse, s'il parvenait à chasser les chrétiens de la frontière d'Afrank. Les troupes de Zeïd se rencontrèrent avec celles d'Omar auprès

d'Alcañiz, où ils campèrent ensemble. Le rusé Omar combla de marques d'honneur le petit-fils de son maître. Mais dans la nuit, tombant à l'improviste sur ses nouveaux alliés, il en fit un affreux carnage. Parmi les victimes de sa trahison se trouva le malheureux Zeïd, à peine âgé de dix-huit ans, et qui ne succomba qu'après avoir vendu chèrement sa vie (866).

Quelques fugitifs échappés au massacre vinrent porter à l'Emir la nouvelle de ce désastre. Mohammed, saisi de honte et de douleur, jura d'en tirer la plus éclatante vengeance. L'ordre fut envoyé à Almondhir de marcher sur-le-champ contre les meurtriers de Zeïd, et une foule de volontaires partirent de Séville et de Cordoue pour prendre part à cette guerre. Almondhir franchissait la frontière du côté de Léon, et avait déjà traversé le groupe des montagnes de Biscaye quand lui parvinrent les lettres de son père. Dans la première émotion de sa douleur il les fit lire à toute son armée, qui partagea son indignation; et après quelques jours de marche forcée, il arriva sous les murs de Rotah-el-Yehoud.

Abdelmelek, le complice d'Omar, osa faire face aux vengeurs de Zeïd; mais, battu dès la première rencontre, il ne put qu'à grand'peine se réfugier dans la forteresse, avec une centaine de ses compagnons. Dès le lendemain, malgré la forte position de ce nid de vautours, Almondhir donna le signal de l'assaut. Rien ne put résister au courage de ses soldats, qui altérés de vengeance firent main basse sur les défenseurs de Rotah-el-Yehoud. La plupart n'échappèrent au glaive qu'en se précipitant du haut de ces rocs escarpés. Almondhir envoya à Cordoue la tête d'Abdelmelek; mais

l'Emir eût payé bien cher celle d'Omar, qui ne se trouva pas dans la forteresse.

Les rebelles d'Afrank, intimidés par le succès des armes de l'Emir, ne songèrent plus à se défendre. Lerida, Fraga, et une foule d'autres villes ouvrirent leurs portes au vainqueur. Omar lui-même, ajournant ses projets, conseilla à ses partisans de se soumettre, en leur promettant de revenir bientôt se placer à leur tête. Il partagea entre eux tout le produit de ses rapines, et, refusant de se laisser accompagner, il s'enfonça seul dans ces âpres montagnes dont chaque détour lui était familier. Son départ fut pour tout le monde le signal de la soumission, et Almondhir, ne trouvant plus d'ennemis, rentra dans Cordoue au milieu des acclamations (867).

Même en se rendant compte des haines et des querelles de races qui donnèrent à la puissance du fils d'Hafsoun un si rapide accroissement, cette obscure révolte, qu'il avait fallu combattre avec toutes les forces de l'Emirat, attestait assez sur quelle base fragile reposait un empire en apparence si prospère. Ainsi un bandit, avec une poignée de malfaiteurs réfugiés au sommet d'un rocher, suffisait pour troubler le repos d'une puissante monarchie.

A peine la révolte d'Omar était-elle apaisée, qu'une nouvelle guerre civile fut près d'ensanglanter l'empire. Mouza, le wali de Saragosse, dont nous avons vu la conduite équivoque dans la dernière campagne, se sentait trop coupable pour espérer son pardon ; à tous ces torts il avait ajouté celui de se refuser à recevoir un successeur. De là à la révolte ouverte il n'y avait qu'un pas, et il le franchit. Almondhir, qui venait lui demander compte de sa désobéissance, trouva

les portes de Saragosse fermées, et en commença le siége. Mais un beau matin, le wali rebelle se trouva mort dans son lit, et les habitants de la ville, qui, là comme ailleurs, semblent être restés neutres dans toutes ces querelles, se hâtèrent d'ouvrir les portes au fils de leur souverain (870).

Cependant à peine éteinte sur un point, l'insurrection se rallumait sur un autre. La remuante population de Tolède, que toutes ses souffrances n'avaient pas rendue plus sage, se souleva de nouveau et mit à sa tête le petit-fils de l'ancien rebelle Mouza ben Zeyad, abou Abdallah ben Lobia, chef expérimenté, dont on savait la désaffection à la cause de l'Emir et les intelligences avec les chrétiens. Cette fois le danger était plus grave : Tolède, forte de sa situation et du nombre de ses habitants, menaçait de plus près Cordoue et le siége de l'empire. L'Emir, à la tête des milices de l'Andalousie, fut bientôt en marche vers cette ville. Mais abou Abdallah, sentant son infériorité, et se défiant d'ailleurs de l'humeur inconstante des Tolédains, sortit de leurs murs en les invitant à se soumettre à leur roi légitime, et Tolède, sans hésiter, ouvrit ses portes à Mohammed (871). Les conseillers de l'Emir l'engageaient à abattre les remparts, pour ôter aux habitants la tentation de se révolter encore; « mais Dieu, dit la chronique, ne voulut pas que ce « sage conseil prévalût. »

Il est temps maintenant de jeter un coup d'œil sur la royauté des Asturies, qui, sous le règne d'un héros, mettait à profit les discordes des ennemis de la foi et croissait rapidement en forces et en puissance. L'unique fils d'Ordoño, ALONZO III ou *le Grand*, était absent lorsqu'il reçut la nouvelle de la

mort de son père; il n'en fut pas moins élu par les grands du royaume, et sacré roi à Oviedo. « Dès sa première enfance, nous dit le moine de Silo, il avait appris à craindre et à aimer Dieu, et il donnait aux pauvres, à l'insu de ses précepteurs, tous les trésors de son père. Aussi Dieu, voyant la dévotion de ce monarque, ami des pauvres, multiplia sa race comme celle de Juda, pour affermir la monarchie des Goths, et dompter les infidèles. » Ce roi de 13 ans saisit avec vigueur, malgré son jeune âge, les rênes du gouvernement. Vainement la rébellion d'un certain Fruela, comte galicien, qui vint lui disputer le trône, le força à se réfugier en Alava [1]; le *sénat*, c'est-à-dire les comtes du palais, assassinèrent bientôt l'usurpateur et rappelèrent leur roi légitime. Cette étrange fidélité d'une noblesse naguère si factieuse ne peut s'expliquer que par l'établissement tacite du principe de l'hérédité royale, tempérée par l'élection.

A peine rétabli sur le trône, Alonzo apprit que l'Alava s'était soulevé contre lui (*intumuerant corda contra regem*). Aussitôt, avec une résolution au-dessus de son âge, il s'achemine vers la province rebelle. Frappés de terreur, les coupables implorent son pardon et lui jurent fidélité [2]. Pour mieux asseoir sa domination dans ce pays, Alonzo épousa peu de temps après Ximena [3], parente de Charles *le Chauve* et de Sancho Inigo, comte de Bigorre, auquel il con-

[1] On ne peut s'empêcher d'être frappé de la coïncidence entre l'histoire des deux Alonzo, *le Chaste* et *le Grand*, tous deux privés de la couronne, tous deux obligés de se réfugier en Alava, et tous deux rappelés par des sujets fidèles. Peut-être au fond ne s'agit-il que d'un seul événement, arrivé à l'un des deux, et dont les chroniqueurs ont fait double emploi.

[2] Suivant le *Chron. Albeld.*, les Basques se soulevèrent deux fois, et furent deux fois battus par Alonzo.

[3] « Non multo post, universam *Galliam* simul cum Pamplona, causa cog-

féra en fief la Navarre, alors dépendante de la couronne des Asturies. Il espérait ainsi réunir contre les musulmans toutes les forces de l'Espagne chrétienne. Mais le nouveau comte de Navarre et ses sujets, jaloux de leur indépendance, ne laissèrent pas échapper cette occasion de la reconquérir : appuyés sur la monarchie franque, qui avait à faire valoir des droits plus ou moins fondés à la possession de la Navarre, le fief et le feudataire ne tardèrent pas à secouer le joug de leur suzerain. Telle est l'origine bien confuse de cette royauté navarraise, qui devait bientôt se montrer une rivale si redoutable pour celle des Asturies.

Après la guerre civile, la guerre étrangère vint essayer le courage du jeune roi. Deux armées musulmanes entrèrent à la fois sur son territoire (868), l'une pour reprendre Pampelune, dont les *chrétiens des monts* (les Basques) s'étaient emparés, l'autre pour ravager la Galice. Cette dernière, chargée de butin, se retirait avec une confiance imprudente, lorsque attaquée à l'improviste par les Asturiens, dans un étroit défilé où la cavalerie devenait inutile, elle fut taillée en pièces[1]. Suivant le moine de Silo, Alonzo, dans la même année, gagna encore sur les musulmans une bataille en Castille; mais l'absence de dates rend ici très-confus tous les récits des chroniques chrétiennes.

nationis, secum associat, uxorem ex illorum prosapia generis accipiens, nomine Ximenam, Caroli regis consobrinam. » (Samp. chron.) Mais Aschbach fait observer, avec raison, que ce nom de *Gallia* est souvent donné par les historiens à la Navarre, à cause de ses continuelles relations avec la France. D'ailleurs, on ne trouve dans l'histoire de France aucune trace de cette prétendue parenté de la princesse Ximena avec Charles *le Chauve*.

[1] Sampiero parle d'une invasion arabe contre Léon, repoussée par Alonzo

En 872, le prince Almondhir entra dans le royaume de Léon, et livra aux chrétiens une sanglante bataille sur le *rio* Cea, près de Sahagun. Le massacre fut terrible des deux côtés; il fallut à ces derniers onze jours pour enterrer leurs morts, disent les Arabes, qui rendent justice au courage opiniâtre de leurs adversaires, en n'osant pas s'attribuer la victoire.

En 876, Almondhir fit une autre incursion au delà du Duero, sans avantages marqués; en 878, il passa de nouveau ce fleuve, et vint mettre le siége devant Zamora, que les chrétiens avaient repris. Alonzo accourut au secours de cette place importante; mais à l'approche du jeune roi des Asturies, les musulmans, saisis de terreur, refusèrent la bataille; tout ce que put faire la valeur de leur général, ce fut de protéger la retraite.

Les guerres civiles qui troublèrent tout le règne de Mohammed encouragèrent les chrétiens à envahir à leur tour le territoire musulman. C'est alors qu'Alonzo s'empara de Lenza, d'Atienza, d'Astorga, de Ventosa, et de Coïmbre en Portugal. Dans une de ces rencontres il fit prisonnier un des généraux de l'Emir, Abdelhamid, qui se racheta au prix de cent mille sous d'or.

Deux armées musulmanes envahirent encore une fois le territoire de Léon : la première était commandée par Almondhir, et toutes deux devaient se réunir sous les murs de la capitale. Mais l'actif Alonzo parvint à empêcher leur jonction et les défit l'une après l'autre (878). Les Arabes, consternés de cette double défaite, s'empressèrent de demander une trêve qui

dans les premières années de son règne. C'est probablement de celle-ci qu'il s'agit.

leur fut accordée pour trois ans. Enfin, une dernière expédition d'Almondhir contre Zamora fut encore repoussée. Enhardi par cette suite de succès, Alonzo essaya de se maintenir dans *la Tierra de campos*, véritable *Marche* castillane, alternativement désolée par les incursions des deux peuples, et condamnée à rester un désert; il y fonda quelques villes, remparts destinés à mettre le pays à l'abri des Maures [1].

Après quelques conspirations heureusement réprimées, Alonzo, tranquille au dedans, songea à étendre sa domination au dehors, et tourna ses armes vers le Portugal : il s'empara de Coïmbre, Porto, Viseu, Tuy, Lamego, et d'une foule de châteaux forts; car ce royaume, échappant par sa position à la tutelle immédiate de la monarchie de Cordoue, les efforts de l'invasion chrétienne se dirigeaient surtout de ce côté.

Les Emirs de Cordoue ne s'aveuglèrent pas sur le danger qui les menaçait. Cette obscure royauté chrétienne, que les conquérants de l'Espagne avaient dédaigné d'écraser à son berceau, en sortait maintenant grandie en force et en audace, et venait attaquer l'Emirat presque au centre de sa puissance : car, remarquons-le bien, à compter d'Alonzo III, la destinée de l'Espagne chrétienne, la loi de son histoire, c'est de s'étendre toujours. La Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, tous ces torrents qui

[1] Il règne ici, dans les auteurs arabes aussi bien que chrétiens, une confusion inextricable. Conde place en 878 cette deuxième bataille de Zamora, et ne parle pas de l'autre. Sampiero, qui distingue nettement les deux, est de plus de vingt ans en avance pour les dates. La chronique d'Albelda parle de la trêve de trois ans, qu'il ne faut pas confondre avec celle qu'obtint Mohammed en 883. Conde les confond toutes deux en une seule, qu'il met, ainsi que le tremblement de terre, en 880.

descendent l'un après l'autre des cimes des Pyrénées, ont leur pente vers le sud. Pour ces populations belliqueuses, la guerre fait partie de la constitution même de la monarchie : c'est la seule science du monarque, la seule occupation des sujets, et le butin qu'ils rapportent est l'unique revenu de l'état. A chaque règne, la frontière du royaume fait un pas en avant : cette frontière élastique, qui plie quelquefois sous l'invasion musulmane, se redresse bientôt et avance toujours plus qu'elle n'a reculé, tandis que la monarchie de Cordoue, tendant de sa nature au fractionnement, comme l'autre à l'unité, se replie sur elle-même, et semble, l'œil incessamment fixé sur le détroit, se demander si l'heure n'est pas venue de le repasser.

Nous abrégeons le détail monotone de ces guerres incessantes qui amenaient presque à chaque printemps une invasion arabe ou chrétienne. Rien n'est d'ailleurs plus difficile que de faire concorder ensemble les récits contradictoires de toutes ces *algarades* où la bataille est toujours gagnée par le peuple qui la raconte. Quant à la date, elle varie avec chaque historien, et quelques-uns, tels que la Chronique d'Alonzo X, sont à vingt ans de distance de tous les autres. Nous trouvons cependant dans la Chronique d'Albelda, notre principale source pour ce long règne, quelques détails sur une de ces expéditions d'Alonzo, plus hardie que les précédentes, et qui eut lieu, après l'expiration de la trêve de 878, sous le règne de Mohammed, pendant la terrible révolte des Hafsoun [1] : « L'an de l'ère 919 (de J.-C. 881), notre roi,

[1] Conde, tout occupé de raconter la guerre des Hafsoun, ne dit pas un mot de cette expédition, qui n'eût certainement pas eu lieu si les troupes

portant la guerre chez les Sarrazins, mit son armée en marche et entra en Espagne (*Spania*). Il s'avança par la Lusitanie, ravageant tout devant lui, passa le Tage, et, s'approchant jusqu'à dix milles de Merida, traversa le Guadiana et atteignit le mont Oxifer (dans la *Sierra Morena*), terme qu'aucun des princes chrétiens n'avait atteint avant lui. Quinze mille musulmans restèrent sur le champ de bataille. »

On s'étonnera peut-être de l'étrange facilité que trouvaient les armées chrétiennes à traverser ainsi d'aussi vastes espaces pour aller porter la guerre au cœur d'un état ennemi; mais, pour qui connaît l'Espagne et sa bizarre configuration, la chose paraîtra toute naturelle. Nous avons dit que de vastes déserts séparaient les deux peuples; il ne faut pas cependant prendre cette expression à la lettre : alors, comme aujourd'hui, l'Estrémadure, la Manche, et la Nouvelle-Castille, étaient de vastes plateaux dépouillés, abandonnés aux troupeaux, et semés çà et là d'oasis de culture; alors, comme aujourd'hui, les rares habitants se concentraient autour des cours d'eau, dans quelques villes fortifiées qui pouvaient résister à un coup de main, et que l'ennemi, dans sa course rapide, n'avait pas le temps d'assiéger en règle. Mais, une ou deux de ces villes une fois emportées, tout le pays était au conquérant, qui se hâtait de mettre garnison dans la cité conquise, ou de la détruire quand il ne pouvait l'occuper; puis il se retirait en hâte, chargé de ce butin sans lequel Oviedo ou Cordoue n'eussent pas cru à une victoire, en laissant à sa colonie armée le soin de se défendre comme elle le pourrait.

de l'Emir n'eussent été alors concentrées sur l'Èbre contre le rebelle Hafsoun et les chrétiens des Pyrénées orientales, ses alliés.

Cet état de choses cessa sous le règne d'Alonzo III. Sauf une expédition sans résultat du prince Almondhir dans la Castille, il ne semble pas que l'Emir de Cordoue, préoccupé de ses longues guerres avec des sujets rebelles, ait mis le même acharnement à disputer aux chrétiens ce territoire neutre. Enfin, voulant tourner toutes ses forces contre le fils du rebelle Hafsoun, il sollicita et obtint d'Alonzo une paix solennelle qui dura jusqu'à sa mort, arrivée trois ans plus tard. Dulcidius, prêtre de Tolède, envoyé par Alonzo à Cordoue, en fut le négociateur.

Malgré les malheurs du règne de Mohammed, les continuelles expéditions dirigées par lui vers la frontière chrétienne annoncent dans l'âme de ce prince une vigueur peu commune. Assailli par une série de désastres où la main du ciel semblait s'appesantir sur lui, après avoir vu ses états désolés par une sécheresse de plusieurs années et par un affreux tremblement de terre, Mohammed avait été forcé, en dépit de son courage, d'acheter, par une trêve avec les chrétiens, le repos dont la triste Andalousie avait alors grand besoin. Mais comme si le repos n'eût pas été fait pour ce règne agité, l'infatigable Omar ben Hafsoun, craignant que Mohammed ne tournât contre lui les loisirs que lui laissait la trêve, s'occupa de susciter à l'Emirat de nouveaux adversaires. Sûr de trouver des alliés parmi les chrétiens, il parcourut toute la chaîne des Pyrénées, depuis la Catalogne jusqu'à la Navarre, quêtant partout des ennemis à l'Islam. Ses relations avec le chef des Navarrais, Garcia, et avec quelques chefs chrétiens, lui procurèrent une armée qu'il acheta en leur livrant les forts de la frontière, et ses hardies excursions s'étendirent

bientôt jusqu'à l'Èbre. Mohammed, jugeant enfin le danger assez grave, vint avec son fils Almondhir faire au rebelle l'honneur de le combattre en personne.

Les savantes dispositions des deux princes et le courage discipliné de leurs troupes leur assuraient la victoire. Omar et les chrétiens d'Afrank, jugeant la lutte trop inégale, se retirèrent à marches forcées vers leurs montagnes. « Mais les montagnes, dit l'écrivain arabe, furent pour les musulmans comme des plaines. » Ils rejoignirent les fugitifs au bout de quelques jours, et les chargèrent avec tant de furie que le désordre se mit bientôt dans leurs rangs; le champ de bataille d'Aybar fut jonché de leurs cadavres (882), et Omar n'échappa que pour mourir de ses blessures quelques jours après. Garcia avec ses principaux chevaliers restèrent sur la place, et leurs dépouilles enrichirent les champions de l'Islam. Mohammed s'en retourna à Cordoue, laissant pour surveiller la frontière son fils Almondhir, dont la jeunesse s'était passée tout entière dans les camps.

A défaut de Conde, la chronique d'Albelda, source si riche pour le règne d'Alonzo III, jette quelque jour sur la situation de la frontière et des walis rebelles. Ainsi nous apprenons qu'un certain Ismael ben Mouza, sans doute le fils du wali de Saragosse, occupait cette ville vers 882, et était en guerre avec l'Emirat. Son neveu Fortoun ben Mouza tenait de son côté Tudela, qu'Almondhir assiégea vainement. Enfin abou Abdallah Mohammed ben Lobia, que nous venons de voir un instant maître de Tolède, avait aussi sur un des points de la frontière son lambeau de souveraineté. Jaloux de ses parents et de leurs liai-

sons avec le roi chrétien Ordoño, Lobia fit la paix avec l'Emir après avoir été longtemps en guerre avec lui ; et, ayant fait prisonnier Ismael et Fortoun, il exigea d'eux pour rançon Tudela et Saragosse, « qu'il garda et garde encore, dit la chronique, malgré les réclamations de l'Emir de Cordoue. »

Ce lambeau de l'histoire de la frontière suffit pour nous prouver qu'à côté de la grande révolte héréditaire des Hafsoun, la puissante famille des Mouza avait aussi fondé, dans ce même coin de l'Espagne, une autre dynastie de rebelles qui se disputait, les armes à la main, les dépouilles des Hafsoun ou de l'Emirat. Un voile épais couvre à jamais cette ténébreuse histoire; mais on en sait assez pour comprendre combien devait être précaire la soumission de tous ces walis, alliés naturels des chrétiens, et sectateurs fort tièdes de l'Islam, auquel ils faisaient la guerre sans scrupule. Chacune de leurs petites cours était un lieu d'asile pour les mécontents; l'impunité leur y était d'avance assurée, et la vie aventureuse de ces rois de la Marche musulmane, en guerre avec tout le monde, offrait à l'ambition des chances toujours ouvertes.

Depuis cette époque, la race turbulente des Mouza disparaît de l'histoire, et celle des Hafsoun, grandissant de leur déclin, paraît seule sur le premier plan. Héritier du patient courage de son père, Caleb ben Omar ben Hafsoun renouvela les vieilles liaisons de sa famille avec les chrétiens des Pyrénées. Ceux-ci, avides de pillage, poussèrent leurs excursions jusqu'aux bords de l'Èbre. Almondhir, à cette nouvelle, se hâta d'accourir; mais Caleb et ses alliés se retirèrent dans leurs montagnes, et Almondhir, s'ar-

rêtant à Tortose, laissa à Walid le soin de garder le pays.

Pendant les dernières années du règne de Mohammed, tout le fardeau de la couronne semble avoir reposé sur la tête de l'actif Almondhir, que son père, avait depuis longtemps associé à l'empire. Quant à l'Emir, retiré dans les riants jardins de son alcazar, il ne songea plus qu'à passer doucement les dernières années de sa vie au sein de son harem et de sa cour de poëtes et de beaux esprits. Un jour Hakem, l'un de ses familiers, vantait devant lui le sort fortuné des rois. « Hakem, lui répondit Mohammed, la vie des « rois, en apparence, n'est qu'un sentier de fleurs; « mais, en vérité, je te le dis, bien des épines se mê-« lent à ces roses. Le monarque le plus puissant ne « quitte-t-il pas le monde aussi nu que le plus pauvre « paysan? Dieu détruit les œuvres de ses mains après « les avoir créées, et, sans la mort des rois mes aïeux, « je ne serais pas, à l'heure qu'il est, assis sur ce « trône. » Et Mohammed, se retirant plein de santé dans ses appartements après ces prophétiques paroles, s'endormit, pour ne plus se réveiller, le 6 août 886, à l'âge de soixante-cinq ans, après trente-cinq ans de règne. Il avait eu de différentes femmes cent fils, dont trente-trois seulement lui survécurent. On vante son goût éclairé pour les sciences et pour la poésie. « Il surpassa, dit un écrivain arabe [1], tous ses de-

[1] Abou Beker, *apud* Casiri (II, 34), cite une de ses poésies. Le début, adressé à la beauté qui perce son cœur désarmé, est plein de ces amoureux *concetti* que nous verrons les Espagnols emprunter plus tard aux Arabes; mais, après le faiseur de madrigaux, vient le poëte et le soldat, qui s'est inspiré de la poésie d'un champ de bataille. On en jugera par ce court fragment: « Que le ciel, dit-il à Cordoue, fasse pleuvoir sur tes prés fertiles et sur les riants jardins de ton alcazar un flot de pluie bienfaisante égal

vanciers en courage, en libéralité, en éloquence et en dispositions pour la science des nombres; lui-même décrivit en vers les combats qu'il avait livrés. »

Mohammed enrichit Cordoue de bains splendides et de vastes abreuvoirs. Les historiens ne lui font qu'un reproche, c'est d'avoir préféré les Syriens aux Arabes pour les élever aux emplois publics. Cette prédilection s'explique, si on se rappelle que la race des Ommyades tirait son origine de la Syrie. Son règne, sans cesse éprouvé par la guerre civile, ne fut cependant pas sans gloire, et la frontière chrétienne sentit plus d'une fois l'atteinte de ses armes.

La persécution contre les chrétiens, commencée sous le règne d'Abdelrahman II, fut loin de se ralentir sous celui de Mohammed. Suivant Euloge, le nouvel Emir, à peine monté sur le trône, se hâta de bannir tous les Mozarabes de son palais ; ce qui prouve au moins que jusque-là ils y avaient été admis. Il augmenta les impôts qui pesaient sur eux, et chassa du service militaire ceux qui se trouvaient dans ses armées. Enfin, s'il faut en croire la même source, Mohammed fit abattre toutes les églises chrétiennes récemment construites, ce qui n'était du reste que la stricte exécution de la charte de la conquête; mais on se servit aussi de ce prétexte pour détruire quelques-unes de ces saintes demeures dont la fondation remontait à plus de trois siècles. Aigri par les éternelles révoltes de ses provinces, Mohammed, toujours

aux flots de sang dont j'ai arrosé nos campagnes, devenues trop étroites pour les chrétiens qui les infestaient, quand, dans la nuit obscure, nos cottes d'armes resplendissaient plus étincelantes que les étoiles des cieux. »

au dire d'Euloge, s'en vengeait sur les chrétiens, et méditait même, si son règne eût été plus tranquille, de purger ses états de leur présence et de celle des juifs, et de ne plus s'entourer que de sujets musulmans[1]. « Aussi sa cruauté, nous dit le pieux chroniqueur, le rendit-elle l'objet de la haine et des malédictions de tous, jusqu'à ses serviteurs et ses concubines..... ; et, s'apercevant que les impôts ne rendaient pas assez, et que les villes, devenues récalcitrantes ne les acquittaient pas en entier, il s'aida pour les recouvrer de chrétiens apostats, qui prenaient plaisir à fouler aux pieds leurs frères, comme la terre des carrefours. »

Ces nouvelles persécutions, comme on devait s'y attendre, enfantèrent de nouveaux martyrs. L'évêque de Cordoue, Saül, qui deux fois déjà avait été jeté en prison, n'échappa que par la fuite à un troisième emprisonnement. Un schisme éclata en même temps au sein du clergé chrétien, et un pseudo-évêque, nommé Samuel, fut opposé par les Musulmans à l'évêque légitime. Celui de Malaga, Hostegesius, ou *Hostis Jesus*, comme l'appelle l'abbé Samson[2], trafiquait ouvertement des dignités ecclésiastiques, d'accord avec le *comte* des chrétiens de Cordoue, Servandus, homme de basse origine, qui achetait, en pressurant ses compatriotes, la faveur des Musulmans. Hostegesius ajouta encore à leurs charges en opérant, d'après l'ordre de Mohammed, un dénombrement exact de la population mozarabe, pour aider à la

[1] La persécution cependant n'était pas tellement violente qu'on ne voie pendant sa durée un concile, composé de six ou sept évêques mozarabes, s'assembler à Cordoue avec la permission de l'Emir. (Voyez Florez, XI.)

[2] Voyez Pièces justificatives.

répartition des impôts; Servandus, dans une seule contribution, en tira 100,000 solidi (environ 1,200,000 fr.).

Enfin la dernière victime de cette longue persécution fut saint Euloge[1]. Ce pasteur, qui avait si longtemps conduit son troupeau à la mort, n'hésita pas, quand son heure fut venue, à mettre en pratique les leçons qu'il avait données. Sans rechercher le martyre, il l'attendit de pied ferme, et lui fit face en homme de cœur et en chrétien (859). La persécution paraît s'être arrêtée après son supplice; elle avait sévi pendant environ huit ans[2], et un grand nombre de proscrits avaient été chercher un asile auprès d'Alonzo III ou des musulmans apostats de la frontière du nord.

Mohammed, préoccupé de ses guerres civiles, ne paraît pas avoir entretenu avec les souverains étrangers, et notamment en Grèce et en Afrique, les liaisons formées par ses prédécesseurs et renouées plus tard par Abdelrahman III. Quant à la monarchie franque, son action sur la Péninsule ayant cessé depuis la mort de Charlemagne, elle n'était plus qu'un danger lointain que les Emirs de Cordoue conjuraient par des ambassades.

Almondhir se trouvait à Alhama quand il apprit la mort de son père; il partit en toute hâte et arriva encore assez à temps pour l'accompagner au tombeau. Le même jour, il fut reconnu pour souverain, et sa gloire désarma toute pensée d'opposition chez ceux qui auraient pu lui disputer le trône. Mais un incident qui eut lieu le jour de son couronnement

[1] Voyez Pièces justificatives.
[2] Voyez Pièces justificatives.

prouve à quel fil léger tient la faveur chez les despotes de l'Orient.

Mohammed avait eu pour *hadjeb* le wazyr Hakem, qui unissait la valeur du soldat à la science du lettré. Tendrement attaché à son maître, Hakem avait encouru la disgrâce du prince Almondhir. A peine arrivé à Cordoue, le fils de Mohammed, voulant gagner de vitesse ses compétiteurs, ne prit pas même le temps de revêtir ses habits de cérémonie, et entra avec ses vêtements de voyage dans la salle où on devait lui prêter serment. Hakem, tenant à la main le livre de la loi, se mit à en lire la formule; mais en prononçant le nom de Mohammed, les sanglots étouffèrent sa voix, et à peine si l'on put entendre les paroles consacrées, que, dans son trouble, il répéta deux fois. Almondhir, sans prononcer un mot, jeta sur lui un regard courroucé, et ceux qui saisirent au passage ce coup d'œil comprirent tout ce qu'il renfermait de menace. Hakem lui-même ne s'y méprit pas, car, après la cérémonie, il quitta son manteau et son turban, et entrant dans le sépulcre de Mohammed, il y versa d'abondantes larmes sur le corps de son maître. « O Mohammed, lui dit-il, que « mon âme soit avec la tienne, car je sais que mes « regrets me coûteront la vie. »

A peine la nouvelle de la mort de l'Emir se fut-elle répandue sur la frontière orientale, cette terre natale de la rébellion, que le fils d'Omar, Caleb ben Hafsoun, héritier de l'esprit de révolte et du patient courage de son père, se trouva sur pied à la tête de 10,000 cavaliers : bientôt il se promena en maître sur les bords de l'Èbre, et renouvela ses alliances avec les chefs chrétiens de la frontière. Huesca et

Saragosse ouvrirent leurs portes à sa première sommation. Enhardi par le succès, il poussa jusqu'à Tolède, dont les habitants lui livrèrent l'entrée.

Almondhir, au premier bruit de cette révolte, avait réuni une armée, et l'avant-garde marcha bientôt sous les ordres du hadjeb Hakem. Celui-ci, à la tête d'une cavalerie d'élite, arriva à marches forcées sous les murs de Tolède, et le rebelle, craignant de se laisser enfermer, sortit de la ville avec ses meilleures troupes, en y laissant une nombreuse garnison. Il fortifia ensuite toutes les villes qu'il avait conquises dans le bassin du Tage, telles que Huete, Uclès, Alarcon et Cuenca, et réclama les secours de ses alliés du nord. Hakem, pendant ce temps, avait mis le siége devant Tolède. Mais le rusé Caleb, pour gagner du temps, lui fit offrir de lui livrer la ville et de se retirer dans l'Espagne orientale, s'il voulait lui fournir des mulets pour emmener ses blessés.

Hakem, trompé par l'apparente sincérité de ces offres, en fit avertir Almondhir, qui était déjà en marche pour venir le rejoindre. Celui-ci invita son lieutenant à se défier de « ce rusé renard de Caleb. » Mais Hakem répondit sur sa tête de la bonne foi du rebelle, et envoya les mulets. Une partie des troupes que Caleb avait dans Tolède s'en servit pour effectuer sa retraite; mais le reste demeura caché dans la ville, dont Hakem s'empara sans résistance. Croyant la guerre terminée, le hadjeb s'en retourna à Cordoue. A peine eut-il quitté la ville, que Caleb, fort de l'approche de ses alliés, fit égorger les conducteurs des mulets, envoya vers Tolède un corps de cavalerie, qui s'en empara sans coup férir, et ce rebelle régna de nouveau dans les deux bassins de l'Èbre et du Tage.

A cette nouvelle, Almondhir satisfait d'avoir un prétexte pour faire tomber sur Hakem le poids de sa colère, le manda en sa présence. « C'est toi, lui dit-il « d'une voix courroucée, qui as aidé à la fuite du « traître ; tu mourras aujourd'hui pour enseigner aux « autres la prudence. » Et, sans égard pour ses services et sa loyauté, il le fit décapiter dans le vestibule même de l'alcazar. Enfin l'impitoyable Emir, poursuivant de sa haine les deux fils du hadjeb, les fit jeter en prison, et confisqua leurs biens (886).

Après avoir si cruellement puni un des plus fidèles serviteurs de son père, Almondhir partit pour la frontière à la tête de sa garde et suivi de son frère Abdallah. A son approche, Caleb et ses alliés chrétiens se renfermèrent dans les places fortes, et nul n'osa tenir la campagne. L'Emir, laissant à son frère le soin d'assiéger sa ville rebelle, les poursuivit eux-mêmes l'épée dans les reins, en leur disputant une à une toutes leurs positions. La guerre traînait ainsi depuis un an, lorsque Almondhir résolut de forcer à tout prix à une bataille l'ennemi qui l'évitait. Mais un jour, emporté par son ardeur, il donna imprudemment au milieu de masses qui l'enveloppèrent. Assailli de toutes parts, il tomba bientôt percé de coups, et ses compagnons se firent tuer jusqu'au dernier sur le corps de leur souverain (888).

Ainsi périt, au début d'un règne qui promettait tant de gloire, ce prince cruel, mais brave, après avoir occupé le trône un peu moins de deux ans[1]. L'armée qui campait devant Tolède apprit avec un

[1] Rodrigue de Tolède et ebn Hamid (*ap.* Herbelot, ***Biblioth. orientale***, p. 622) font périr Almondhir dans une guerre contre les Cordovans révoltés contre lui, quoiqu'il eût, au début de son règne, diminué leurs impôts. Ebn

profond regret la mort du vaillant Almondhir. Les vieux soldats se rappelaient de l'avoir vu dès sa jeunesse partager avec eux toutes les fatigues de la guerre ; ses armes, ses vêtements, sa manière de vivre étaient celles des autres chefs, dont il ne se distinguait que par son extrême frugalité; sa tente n'était pas plus ornée que celle d'un simple scheik, et ne se reconnaissait qu'à la bannière royale. La seule tache sur cette vie glorieuse fut la mort de Hakem; mais les torts d'Almondhir furent couverts par sa gloire et son trépas prématuré. Abdallah, son frère, après avoir laissé une partie de ses troupes devant la ville assiégée, se hâta de revenir à Cordoue, pour s'emparer d'un trône qui semblait être le prix de la course.

Les habitants, qu'avait aliénés la mort cruelle de Hakem, n'éprouvaient pas les mêmes regrets que l'armée, et des germes de révolte fermentaient depuis longtemps dans cette cité populeuse. Almondhir, d'ailleurs, surpris par la mort, n'avait pas eu le temps de désigner son successeur au trône. Ses enfants étaient encore trop jeunes pour régner, et Abdallah, son frère aîné, quoique naturellement désigné pour lui succéder, avait à redouter des rivaux; mais il prit pour les écarter le moyen qui est souvent le plus sûr. Almondhir, le jour même de sa mort, avait donné l'ordre de faire périr les deux fils de Hakem; Abdallah les mit en liberté, et leur fit restituer leurs biens ; il donna même à l'un le gouvernement de Jaen, et fit l'autre chef de la cavalerie de

Hamid, en outre, donne à ce règne vingt-deux ans de durée ; mais Conde (I, 324) et Almohaïd (*ap.* Casiri, p. 200) ne laissent pas de doute à cet égard.

sa garde. Cette clémence inespérée lui gagna le cœur du peuple, et son avénement ne rencontra aucun obstacle. Il fit célébrer avec pompe les funérailles de son frère, et put se croire maître assuré d'un trône que personne ne semblait lui disputer.

Cependant la clémence du nouvel Emir avait froissé sa famille, et surtout son fils Mohammed, wali de Séville, que des rivalités de jeunesse séparaient des fils de Hakem. Abdallah se préparait à aller poursuivre le siége de Tolède, quand il reçut la nouvelle que les princes Mohammed et Alasbag, ses fils, déjà maîtres de Séville, s'étaient unis à Alkhasim, son frère, pour lever le drapeau de la révolte.

La situation était périlleuse. A peine monté sur le trône, Abdallah avait à faire face à l'insurrection de Tolède et à la rébellion héréditaire des Hafsoun. La révolte qui venait d'éclater au sein de sa propre famille était peut-être plus dangereuse encore. La paix, il est vrai, régnait entre l'Emirat et le terrible *Adfounsch* (Alonzo III), qui regardait sans doute le fils d'Hafsoun comme un voisin plus redoutable que l'Emir de Cordoue; mais deux nouvelles insurrections venaient encore d'éclater, l'une à Merida, et l'autre à Lisbonne.

Arrêtons-nous un instant pour mesurer tout le chemin qu'a fait vers son déclin cette monarchie, si puissante sous Abdelrahman II, et si faible et si morcelée déjà sous le règne de ses petits-fils. Grâce à ce concert d'agressions qui éclatait à la fois sur tous les points de l'empire, Cordoue, Murcie et Valence restaient seules au pouvoir d'Abdallah; l'insurrection de Séville lui fermait le chemin de la mer; l'A-

frique avait cessé d'envoyer des renforts à l'Espagne arabe, et attendait le jour où elle lui enverrait des maîtres. Et cependant le nouvel Emir n'était ni moins brave ni moins habile que ses prédécesseurs. L'empire même, chaque fois qu'il se heurtait au dehors contre les chrétiens, semblait reprendre toutes ses forces, et la guerre étrangère le reposait de la guerre civile.

Une âme moins ferme que celle d'Abdallah se fût abattue devant tant d'obstacles; mais, pour rompre ce cercle menaçant que la rébellion avait tracé autour de lui, Abdallah trouva des ressources dans son activité et dans son courage. Il confia au wazyr abou Othman le soin de châtier le wali de Lisbonne, à la tête d'une flotte équipée en Andalousie. Quant à son fils Mohammed, désirant le combattre par la persuasion plutôt que par les armes, il envoya son second fils Abdelrahman porter à son frère des paroles de paix. Enfin lui-même, à la tête de 40,000 hommes, marcha sur Merida, où il entra sans être attendu. Le Khadi rebelle se prosterna à ses pieds, et l'Emir, qui avait hérité du naturel clément de son père Abdelrahman II, pardonna aux révoltés.

Abdallah continua sa route vers Tolède, décidé à pousser la guerre avec vigueur et à la terminer par un coup d'éclat. Poursuivant sans lui donner un moment de relâche Caleb qui fuyait devant lui, il l'atteignit enfin sur les bords du Tage. Malgré leur énergique résistance, les rebelles furent enfin mis en pleine déroute; bonne part se noya en voulant traverser le fleuve, et la nuit seule protégea la fuite des autres. Maître de la vallée du Tage, et ayant réussi

à couper aux insurgés de Tolède toute communication avec la frontière, l'Emir s'en retourna devant cette ville pour en presser le siége.

Là, il reçut de son fils Abdelrahman la nouvelle que les partisans de Mohammed avaient soulevé tout le pays de Jaen, et que celui-ci se préparait à tenter un coup de main sur Cordoue. A ces funestes nouvelles, l'Emir, transporté de colère, jura de ne pas rentrer dans sa capitale avant d'avoir purgé l'Andalousie de ce ramas de bandits. Dès le premier engagement, les insurgés perdirent douze mille hommes, et leur chef Souar [1] tomba blessé au pouvoir de l'Emir, qui lui fit trancher la tête. Abdallah s'empara ensuite de Jaen et de Loja, qu'il fit fortifier. Depuis lors les rebelles se renfermèrent dans les défilés de leurs montagnes, en évitant avec soin tout engagement. Une partie d'entre eux allèrent rejoindre Caleb, que harcelaient les lieutenants de l'Emir, sans avantages marqués d'une part ni de l'autre.

Les écrivains arabes gardent en général sur Caleb un silence prudent; mais on devine des revers sous les réticences de leur plume circonspecte. Du reste, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la sauvage grandeur de ce personnage de Caleb. Viriates musulmans, Caleb et son père Hafsoun nous apparaissent

[1] Voici quelques vers d'un poëte arabe sur la mort de Souar :

« Dans les monts d'Elvira s'est rompu le glaive de Souar, qui a fait porter aux belles d'Andalus la triste livrée du deuil, et fait boire à ses ennemis la coupe des mortelles angoisses. Pour racheter la mort du seul Souar, j'ai tué mille ennemis, car lui seul comptait pour mille, et pour un des nôtres, mille des leurs, c'est encore bon marché : j'aurais dû en tuer plus pour rendre la partie égale ! »

Les qualités comme les défauts de la poésie espagnole se retrouvent, on le voit, tout entiers dans ces vers; on croirait lire une romance du Cid, avec moins de force pourtant et moins de simplicité.

comme l'énergique protestation de l'inculte Berber contre l'Arabe amolli des cités. On admire malgré soi la rude énergie de ces deux hommes, qui, toujours plus opiniâtres après une défaite, font d'une obscure révolte une querelle de peuple à peuple, et fondent entre deux monarchies un empire assez fort pour les braver toutes deux.

Cependant Abdelrahman faisait toujours à son frère et aux insurgés du midi une guerre opiniâtre et sans résultat; mais, l'Emir ayant envoyé sa cavalerie au secours de son fils, celui-ci s'empara bientôt de Carmona et de Séville, et, poursuivant Mohammed sans relâche, il parvint à le forcer à une action. Ce prince, après avoir fait des prodiges de valeur, eut son cheval tué sous lui et tomba couvert de blessures au pouvoir de son frère. Alkhasim partagea le même sort, et le vainqueur leur fit prodiguer à tous deux les mêmes soins. Mais Mohammed mourut bientôt après dans la prison où il était renfermé, empoisonné, dit-on, par ordre de l'Emir. Ce malheureux prince n'était âgé que de vingt-huit ans, et laissait un fils de quatre ans nommé Abdelrahman, que Dieu, dit l'historien arabe, réservait à de grandes choses. Cet enfant prédestiné ne porta plus depuis lors d'autre nom que celui du fils de *el Mactoul* (l'assassiné), nom qui atteste assez l'opinion qu'on avait de la mort de son père

A tous ces maux vint se joindre un fléau plus grave encore: une affreuse stérilité désola l'Espagne. Abdallah, au milieu de tant de désastres, eût été trop heureux d'occuper au dehors la race inquiète qu'il gouvernait, et de substituer la guerre sainte à ses guerres intestines. Mais la révolte du fils d'Hafsoun

occupait chaque année toutes les forces de son empire, et il y eût eu imprudence à rompre, en face d'un pareil ennemi, l'heureuse trêve qui mettait l'empire à l'abri des attaques du roi des Asturies. D'ailleurs, la victoire remportée par Alonzo III à Zamora sur un des lieutenants de Caleb venait de resserrer les liens qui unissaient les deux monarques.

Mais autre fut l'effet qu'elle produisit sur les fidèles musulmans, qui ne virent dans la journée de Zamora, que le sang arabe coulant sous des mains chrétiennes, et l'Islam fuyant devant la croix. Ce qui mit le comble à la désaffection du peuple, ce fut de voir, dans ce jour de deuil, l'Espagne musulmane traiter de nouveau avec le monarque chrétien. L'Emir fut accusé de trahir les intérêts de la foi, plus sacrés aux yeux des vrais croyants que tous ceux des couronnes de la terre. L'audace des imans et des *khatib* (lecteurs), dans quelques mosquées, alla jusqu'à omettre le nom d'Abdallah dans les prières publiques. A Séville, on substitua même au nom du prince celui de Mokhtasid Billah, khalife d'Orient, et Alkhasim, ce frère rebelle, auquel l'Emir vainqueur avait pardonné, osa dire publiquement qu'il ne fallait pas payer l'impôt du *Zekah* à un mauvais croyant qui consacrait les dîmes des fidèles à combattre les musulmans. L'Emir, pour toute réponse, fit jeter Alkhasim dans une prison, où il mourut bientôt empoisonné. Il bannit en outre de Séville quelques-uns des mécontents, et le calme se rétablit dans la seconde cité de l'Andalousie.

Caleb n'était pas homme à laisser avorter ces germes de troubles, si favorables à sa cause. Un de ces incidents romanesques si communs dans les annales

arabes nous donne la mesure de l'audace de cet homme, que les historiens ommyades, courtisans du succès, ont rapetissé de leur mieux. Caleb, instruit de la fermentation qui régnait dans Cordoue, y entra déguisé en mendiant (905). Un étrange hasard y révéla sa présence : Souleyman, l'ancien khadi de Merida, auquel Abdallah avait pardonné sa rébellion, s'était vengé de ce pardon par une satire des plus mordantes. Abdallah y était désigné sous le surnom injurieux de *el Himar* (le Baudet), et les outrages n'étaient pas épargnés non plus à ceux « qui menaient « l'âne par la bride », c'est-à-dire à ses ministres. L'Emir en fut instruit, et fit venir le poëte en sa présence : « Par Allah ! ami Souleyman, lui dit-il, la pluie « de mes bienfaits en tombant sur toi a rencontré un « mauvais terrain ! Après t'avoir fait goûter de ma « clémence, je devrais maintenant te faire essayer de « mes rigueurs, puisque tu as eu la mémoire si courte « pour le bien que je t'ai fait. Mais il n'en sera pas « ainsi : je veux que tu vives, que tu me récites tes « vers quand je te le demanderai ; et, pour que tu « voies le cas que j'en fais, tu me paieras mille pièces « d'or pour chacun d'eux. Si tu avais plus chargé le « baudet, la charge serait encore plus lourde. »

Le pauvre poëte, tout confondu, se jeta aux pieds de l'Emir, qui voulut bien encore lui remettre son amende. Souleyman, touché de la grandeur d'âme du prince qui lui avait pardonné deux fois, voulut s'acquitter envers lui, et lui révéla la présence de Caleb à Cordoue. On s'assura aussitôt du dénonciateur lui-même, de peur qu'il n'avertît sous main les amis du rebelle ; mais cette mesure même suffit pour leur donner l'éveil, et leur chef, prévenu à temps,

parvint à s'échapper. Plusieurs de ses partisans furent arrêtés; mais tout ce que la torture put leur arracher, ce fut l'aveu que le fils de Hafsoun avait réellement parcouru les rues de Cordoue, mendiant de porte en porte.

Pendant ce temps Caleb avait rejoint son armée près de Calatrava. Battu pour la seconde fois par le wazyr Othman, lui et les débris de ses troupes furent contraints de s'enfermer dans Tolède, sans oser en sortir pendant trois ans. Mais la jalousie du prince Almodhaffer, fils de l'Emir, lui fit méconnaître les services de ce vieux champion de l'Islam. Sous prétexte que le grand âge d'Othman le rendait incapable de pousser la guerre avec vigueur, le prince supplia son père d'ôter à celui-ci le commandement de l'armée. Abdallah s'y refusa d'abord; mais Othman, instruit par l'exemple du hadjeb Hakem du danger d'irriter son maître futur, alla lui-même au-devant de sa disgrâce, et l'Emir, pour le dédommager, le nomma chef de sa garde de Slaves.

Bientôt, grâce à l'énergie du nouveau général, et à la sévère discipline qu'il fit régner dans son armée, les rebelles du centre et du midi furent successivement vaincus; les uns se soumirent; d'autres se réfugièrent dans la *sierra* d'Elvira, et la paix se rétablit peu à peu pendant les dernières années de ce règne si long et si agité. Tolède seule resta toujours au pouvoir du rebelle Caleb.

Abou Othman, en demandant à quitter son poste, plutôt que d'entrer en lutte avec le fils de l'Emir, avait feint d'accepter de bon cœur sa disgrâce; mais il nourrissait au fond de l'âme un profond ressentiment; sa vengeance, pour être lente, n'en fut que plus assurée,

car elle coûta le trône à Almodhaffer. Othman se déclara hautement le protecteur du jeune Abdelrahman, fils de Mohammed *el Mactoul* (l'assassiné), et sut lui gagner l'affection de son aïeul. Les heureuses qualités et les grâces du jeune enfant rendirent la tâche d'Othman plus facile, et si l'Emir ne manifesta pas d'abord toute l'affection qu'il lui portait, ce fut pour ne pas donner d'inquiétude à son fils. Mais aucun soin ne fut épargné pour l'éducation de cet enfant privilégié, et les plus illustres maîtres furent réunis auprès de lui.

La chronique arabe nous a retracé en détail l'ordre de ses études. Après celle du Koran, dont il apprit par cœur les saints préceptes, vint, à huit ans, l'étude de la *sonna* et des *hadiz*, ou traditions orthodoxes, qui complètent le corps des doctrines de la loi ; puis la grammaire, la poésie, les proverbes arabes, les vies des princes, l'art de gouverner, et les autres sciences profanes. Vers l'âge de onze ans, on lui enseigna à manier avec grâce un cheval, à lancer la flèche et le *djerrid* (javelot), à se servir de toute espèce d'armes; l'art de la guerre avec ses manœuvres et ses stratagèmes compléta le cercle de son instruction. Les heureuses dispositions de l'enfant répondirent aux soins de son aïeul, et le vieil Emir se complaisait à voir se développer les grâces et les talents de son petit-fils, et oubliait souvent, pour assister à ses exercices, les soins de l'empire.

Au milieu de ses brillantes qualités, Abdallah avait un penchant peu généreux chez un prince dont les traits frappent des adversaires qui n'osent pas riposter : il était enclin à l'ironie. Un scheik berber de grand renom, Souleyman ben Wenasos, comman-

dait les Africains de la garde de l'Emir et siégeait dans son conseil; c'était un homme de mœurs sévères et rudes, célèbre à la fois par son érudition, sa prudence et sa parole libre et hardie. L'Emir, fatigué de cette austérité de manières, fit un jour, sur la longue et épaisse barbe qui ornait la face du scheik, quelques vers satiriques. Sur ces entrefaites, Souleyman entra dans l'appartement de son maître : « Assieds-« toi, longue barbe, lui dit l'Emir; » et aussitôt il lui récita ses vers. Le scheik, dont le sang bouillait d'indignation, attendit à peine que la lecture fût finie : « Si les hommes, s'écria-t-il, étaient moins insensés, « viendraient-ils dans cet alcazar s'exposer à des dé-« goûts et à des humiliations? Mais la vanité et la « folie nous entraînent, et les amers désappointe-« ments qu'elles nous causent ne cesseront que dans « la tombe. » Et, en achevant ces mots, il quitta son souverain sans prendre congé de lui.

L'Emir fut choqué de cette brusque sortie; mais sa conscience lui reprochait quelques torts, et il attendit plusieurs jours avant de se décider à punir. Enfin, ne voyant pas revenir Souleyman, il lui retira sa charge, et la donna à un autre. Cependant le repentir suivit de près cet injuste châtiment, et Abdallah, qui regrettait dans ses conseils les sages avis du vieux scheik, envoya vers lui un de ses wazyrs. Même en faisant annoncer au scheik offensé qu'il venait de la part de son maître, l'envoyé eut de la peine à être admis; il trouva le vieillard assis, qui, contre les usages de l'Orient, ne se leva pas pour lui offrir un siége, et ne parut pas s'apercevoir de sa présence. « Ne sais-tu pas, lui dit alors le messager, « que je suis un wazyr comme toi? Pourquoi ne

« me rends-tu pas l'honneur qui m'est dû? — Ami, « répondit le Berber, le temps est passé pour moi « de ces vaines cérémonies; c'était bon naguères, « quand j'étais un humble esclave comme toi; mais « je suis libre maintenant. » Et il fut impossible de tirer de lui une autre réponse. L'Emir, instruit de l'accueil qu'on avait fait à son envoyé, eut le bon esprit de pardonner à Souleyman, et manifesta même le regret de ne plus voir cette « barbe honorée » siéger dans son conseil.

La perte d'une mère tendrement chérie vint jeter Abdallah dans une douleur si profonde, qu'il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, qui arriva bientôt après (novembre 912). Sentant sa fin approcher, il fit assembler ses wazyrs et ses walis, et, d'accord avec le généreux Almodhaffer, son fils, il proclama pour son successeur son petit-fils Abdelrahman, fils de Mohammed *el Mactoul*, comme s'il eût voulu l'indemniser de la sentence qui avait frappé son père. Cet exemple, celui d'Hischem choisi par Abdelrahman Ier pour héritier du trône, au détriment de ses frères aînés, et celui d'Abdallah enlevant la couronne aux jeunes enfants de son frère Almondhir, prouvent assez à quel point était arbitraire chez les despotes de Cordoue la succession à la couronne. La seule loi était la volonté du monarque mourant.

Abdallah était âgé de 72 ans et en avait régné 15; il laissait en mourant onze fils. Les historiens nous vantent les charmes de sa figure et les hautes qualités de son âme, et l'histoire n'a pas à démentir leurs éloges. Au milieu des revers qui fondirent sur lui, au milieu de la rébellion de toutes ses provinces, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'indomptable constance

qu'il oppose à tant de désastres. Réduit presque à ne plus commander que dans l'enceinte de Cordoue, rencontrant la révolte partout, jusqu'au sein de sa propre famille, il tient tête à l'orage et reconquiert une à une ses provinces perdues. Malgré les clameurs et les malédictions de ses sujets, il ose froisser leurs préjugés les plus invétérés, en maintenant avec les chrétiens une paix sage et politique, qui fit le salut de son empire.

Un seul homme lui résiste, aussi grand dans sa rébellion qu'Abdallah sur son trône reconquis pied à pied : c'est l'indomptable Caleb, le type de l'Espagnol plus que de l'Arabe, et qui semble avoir appris de Viriate et de Sertorius, dont il ignorait sans doute les noms, le seul genre de guerre qui convienne au territoire et au génie de l'Espagne. Abdallah comme Caleb, dans des positions si diverses, sont tous deux un exemple de ce courage passif qui fait le fond du caractère espagnol; tous deux ils se raidissent contre les obstacles, tous deux enfin, ne désespèrent jamais de leur fortune, et font tourner les revers même au profit de leur cause, par les ressources qu'ils en savent tirer.

La seule tache qui flétrisse ce règne, comme celui du roi goth Leuwigild, c'est le sang d'un fils, versé par la main d'un père. Mais la tendre affection d'Abdallah pour son petit-fils atteste que, loin de faire peser sur lui les crimes du père, un secret remords le portait à favoriser cet enfant aux dépens de ses propres fils; et la grande âme d'Almodhaffer n'hésita pas à s'associer, même au prix d'une couronne, à cette noble expiation du meurtre de son frère.

Cependant, malgré les efforts d'Abdallah, on en-

trevoit sous son règne, comme sous celui de ses deux prédécesseurs, un mouvement de décadence. C'était déjà beaucoup pour les Ommyades, que d'avoir fait durer deux siècles et demi un empire qui contenait dans son sein tant de germes de dissolution; un empire miné sans cesse au dedans par la révolte, au dehors par la guerre étrangère, et nourrissant dans les nombreuses familles de ses Emirs une pépinière de concurrents au trône. Nous verrons bientôt sous Abdelrahman III et sous le grand Almansour, cette monarchie, si près de sa chute, se relever plus puissante que jamais, et jeter, comme la lampe qui va s'éteindre, un dernier éclat. Mais cet effort de vigueur factice achèvera de l'épuiser; et, quand les grands hommes feront défaut dans cette race fatiguée d'en produire, l'empire des Ommyades aura cessé de vivre, et l'Afrique et l'Espagne chrétienne s'en partageront les lambeaux.

Après avoir conduit à sa fin le règne agité d'Abdallah, il nous reste à en faire autant pour le règne plus prospère d'Alonzo III, qui se termine à peu près vers la même époque. En 901, un des lieutenants de Caleb ben Hafsoun voulant se venger de la fidélité de ce prince à observer la trêve conclue avec l'Emir de Cordoue, entra sur le territoire de Zamora, à la tête de 60,000 hommes, Berbers en grande partie, et ravagea indistinctement tous les pays qu'il traversait, en n'épargnant ni Arabes ni chrétiens. Les alcaldes musulmans de la frontière demandèrent à la fois du secours à l'Emir et au redouté monarque des Asturies. Alonzo accourut aussitôt, et remporta, comme on l'a vu plus haut, une victoire complète; le rebelle resta sur le champ de bataille de Zamora avec toute

son armée. Les chrétiens, imitant la barbare coutume de leurs ennemis, plantèrent sur les remparts de Zamora les têtes sanglantes des principaux chefs.

L'année suivante, au printemps, Alonzo, enhardi par ce succès, se mit en marche contre Tolède, pour attaquer à son tour Caleb au centre même de sa puissance. Mais les Tolédains détournèrent l'orage à force de présents; peut-être aussi la difficulté du siége effraya-t-elle l'armée chrétienne, et leur roi s'en retourna chez lui chargé de butin.

Abdallah, dont Alonzo se chargeait ainsi de châtier les sujets rebelles, s'acquitta envers son allié en observant jusqu'à la mort les traités qui les unissaient. On s'étonnera de la fidélité d'Alonzo, plus fermement assis qu'Abdallah sur le trône, à maintenir cette paix, que les deux peuples trouvaient impie, et qu'on est tenté de trouver au moins impolitique. Rappelons-nous, cependant, que le plus dangereux des ennemis d'Alonzo était Caleb, le plus rapproché de tous; que les Arabes, privés de ces expéditions annuelles contre les chrétiens, où se dépensait leur inquiète activité, devaient la tourner contre eux-mêmes, et remplacer la guerre civile par la guerre étrangère; enfin, que cette paix de vingt-neuf ans, aussi profitable à Alonzo que toutes ses victoires, lui permit de s'affermir dans ses possessions de Portugal et du Duero, et d'échanger des conquêtes précaires pour une domination moins étendue mais plus durable.

Ainsi la frontière chrétienne, encore stationnaire, n'aspirait pas à s'étendre jusqu'au Guadiana, ni même jusqu'au Tage. Le bassin du Duero et les

champs gothiques suffisaient pour le moment à la prudente ambition des rois des Asturies. Porto, Lamego, Viseu, Toro et Salamanque, dont la possession fut plus d'une fois disputée à la couronne des Asturies [1], s'étendirent, comme un long cordon, jusqu'à la mer de Portugal. Coïmbre, sur le Mondego, forma, vers le sud-ouest, la pointe la plus avancée de cette petite, mais compacte monarchie, adossée au long rempart des Pyrénées, qui avait vu se briser à ses pieds le flot de tant d'invasions. La forte cité de Coria, jetée comme une sentinelle avancée sur la terre ennemie, et dominant tout le bassin du Tage, commandait à la fois le Portugal et l'Estrémadure, regardait Tolède, et indiquait aux armées chrétiennes le chemin de Merida et de Cordoue. Alonzo confia au comte de Castille, Diego, le soin de peupler, au pied de la *sierra* de San-Millan, la ville de Burgos, destinée à garder le plateau de la haute Castille contre les invasions des walis de Saragosse, de même que Salamanque le défendait contre ceux de Tolède, et Coria contre l'Emir de Cordoue. Enfin, pour résister aux Normands, le seul ennemi qui le menaçât du côté de la mer, Alonzo fit bâtir, près d'Oviedo, la forteresse de Gauso. Ainsi se trouvait enfermée, entre l'Océan et trois chaînes de montagnes, dans un espace qui n'occupait pas même le quart de l'Espagne, cette royauté belliqueuse qui devait, à chaque siècle, conquérir un bassin de plus, et s'étendre enfin, avec Fernando III,

[1] Il est malheureusement impossible de fixer la date de ces conquêtes, dont Conde ne parle pas, car les Arabes taisent leurs revers presque aussi volontiers que les chrétiens. Cependant Conde fait mention, vers 888, d'alcaldes musulmans de Coïmbre et de Viseu, ce qui prouve que ces villes étaient alors au pouvoir des Arabes. Sans doute, elles furent depuis reprises par Alonzo.

de mar à mar, comme disent les Espagnols, c'est-à-dire de la mer de Galice à la mer d'Afrique. En revanche, c'est sous ce règne qu'on voit la couronne des Asturies perdre un de ses plus beaux fleurons.

En racontant plus loin, dans l'Histoire de Navarre, le démembrement de ce fief important de la monarchie asturienne, nous examinerons quelle loi de nature a séparé si tôt deux peuples unis par tant de liens, les mêmes mœurs, la même langue, les mêmes dangers, la même foi; peut-être comprendrons-nous alors, en voyant, du haut des plateaux de *Soria*, l'Èbre et le Duero couler vers deux mers différentes, comment, sur le versant de l'ouest, la Castille et le Léon se réunissent dès le treizième siècle pour ne plus se séparer, tandis que sur le versant opposé, l'Aragon et la Navarre, coulant avec l'Èbre vers des destinées diverses, restent isolées jusqu'à la fin du quinzième siècle, et ne se laissent absorber que par la conquête dans la grande unité castillane.

En passant en revue le demi-siècle qu'a rempli le règne d'Alonzo III, nous avons vu ce règne laborieux plus d'une fois troublé par les discordes civiles. Bien que le roi des Asturies porte, dans les chroniques arabes, le nom de *roi de Galice*, les Galiciens ne paraissent pas avoir été pour lui des sujets bien dociles. Les impôts trop lourds, et les dons excessifs faits au clergé par Alonzo, grand promoteur de la puissance cléricale, firent naître dans cette province plusieurs révoltes, qu'il réprima sévèrement. Les coupables furent condamnés à mort, et leurs biens confisqués au profit de l'église de Compostelle[1]. Alonzo

[1] La fondation de cette église célèbre, qu'enrichit pendant tant de

fixa en outre les ressorts de chacun des évêchés, et les sources qu'il affectait à leurs revenus; Oviedo fut reconnu pour un siége archiépiscopal, dont Hermingild fut le premier titulaire.

Ce règne si agité d'Alonzo III, devait finir, comme celui d'un roi goth, par une déposition. Ses quatre fils, Garcia, Ordoño, Fruela et Gonzalo, excités par leur mère, doña Ximena, femme ambitieuse, s'étant révoltés contre lui, Alonzo, avec sa résolution ordinaire, marcha contre eux, se saisit de Garcia, et le fit jeter dans les fers. Mais les frères du rebelle, prévoyant le sort qui les attendait, attisèrent dans tout le royaume le feu de la sédition, et finirent par arracher la couronne à leur père, et lui assigner pour résidence le château de Boïdes, dans les Asturies. C'est là que ce malheureux roi se dépouilla, en faveur de son fils aîné Garcia, de cette couronne qui devait en effet lui peser. Les deux autres, voyant la rébellion payée par un trône, réclamèrent aussi leur salaire. Il fallut donner à Ordoño le gouvernement de la Galice, et à Fruela celui des Asturies; mais tous deux restèrent, au moins de nom, soumis à l'autorité royale. Gonzalo, le quatrième, entra dans les ordres; nous verrons les deux autres monter successivement sur le trône de Léon.

siècles la piété des fidèles, paraît remonter au règne d'Alonzo III, ainsi que l'atteste un passage suspect de la chronique de Sampiero. Tout annonce que ce document a été interpolé, vers le douzième siècle, dans la chronique de Sampiero, par Pelayo, évêque d'Oviedo, qui voulait accroître à la fois l'influence du clergé et le patrimoine du saint. Florès (t. XIV p. 429) démontre, avec la critique la plus sagace, les erreurs et les invraisemblances de ce document, qui n'est pourtant pas sans intérêt. En racontant la tenue d'un prétendu concile d'Oviedo, qui ne put guère avoir lieu à cette époque de désordre et de guerre, le chroniqueur cite les noms des prélats et des laïcs qui y assistèrent. Aguirre et Loaysa ont compris dans leurs collections ce concile, qui n'est pas reconnu comme authentique.

Après un pareil abaissement, plus dur à supporter pour un roi toujours victorieux que pour le débonnaire fils de Charlemagne, il ne restait plus à Alonzo qu'à mourir comme il avait vécu, en combattant les ennemis de la foi. Après avoir obtenu de l'usurpateur la liberté de sortir de sa prison, Alonzo, fidèle au traité qui l'unit jusqu'à sa mort aux souverains de Cordoue, se mit en marche avec une armée contre Caleb ben Hafsoun, et, vainqueur pour la dernière fois, dévasta dans son algarade triomphante toute la terre de Tolède.

La mort qu'il cherchait en vain sur les champs de bataille l'attendait à Zamora, sur un lit de douleur : une fièvre maligne, causée par les fatigues de sa dernière campagne, l'enleva en peu de jours, le 20 octobre 910, à l'âge de 58 ans, après un règne de 44, qui ne fut, à bien dire, qu'une croisade perpétuelle contre l'Emir de Cordoue, contre Caleb ben Hafsoun, et contre ses propres sujets.

Il semble que ce grand prince n'ait voulu rester étranger à aucune des gloires qu'un roi peut ambitionner : les lettres, ignorées de son siècle et de son pays, furent encouragées et même cultivées par lui ; mais le sol où il voulait les faire croître était sans doute peu propice, car nous le voyons confier l'éducation de son fils Ordoño à des savants arabes, qui résidaient à la cour du wali rebelle de Saragosse[1], de même que nous verrons plus tard le roi don Sancho chercher sa guérison auprès de médecins de la même nation.

[1] Abdallah Mahomat ibn Lupi (ben Lobia), qui semper noster fuerat amicus, sicut et pater ejus, cui rex filium suum Ordonium ad creandum (*criar*, élever, en espagnol) dederat. (*Chron. Albeld.*)

La révolte qui coûta le trône à Alonzo doit moins être attribuée à l'ambition de ses fils qu'au sourd mécontentement qui régnait dans tout le royaume, et surtout en Galice. Scrupuleux observateur des traités, le pieux monarque depuis qu'il était en paix avec les musulmans, ne pouvait plus apporter chaque année au clergé la dîme de ces dépouilles qui enrichissaient les autels : les chrétiens payèrent pour les infidèles, et de lourds impôts, destinés à des fondations pieuses, appauvrirent le pays et lui aliénèrent les cœurs de ses sujets. Cette imprudente prodigalité envers le clergé, fut du reste cruellement expiée; elle seule peut expliquer l'indifférence du pays en voyant renverser du trône ce glorieux champion du Christ, trahi par ses fils comme Louis *le Débonnaire*, et leur pardonnant comme lui.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE D'ABDELRAHMAN III.

912 A 961.

L'avénement d'Abdelrahman III dérangeait l'ordre de la succession au trône, et l'on pouvait craindre qu'Almodhaffer ne protestât par la révolte contre le choix arbitraire qui le frustrait de ses droits. Mais son âme semble avoir été fermée à la jalousie comme à toutes les faiblesses humaines. Type achevé du héros, Almodhaffer aspira à un rôle plus grand même que celui de roi : ce fut celui de génie tutélaire d'une monarchie déjà sur son déclin, et de tuteur du jeune prince sur qui reposaient ses destinées. D'ailleurs, la vive affection qu'il portait à son neveu lui rendit le sacrifice plus léger. Il fut le premier à lui jurer soumission et fidélité ; et ce serment, qu'il garda toute sa vie, fut reçu d'Abdelrahman avec des démonstrations d'amour et de respect qui arrachèrent des larmes à tous les assistants.

Par un bizarre caprice du sort, la mère du nouvel Emir, Maria, était née de parents chrétiens, et le souvenir de ce sang qui coulait dans les veines du jeune prince promettait à ses sujets mozarabes un adoucissement à leurs maux. Il était alors âgé de vingt-deux ans, et une gravité précoce s'alliait en lui aux grâces de la jeunesse. On vantait déjà ses vertus solides, son affabilité, l'élégante culture de son esprit, et la prudence qui chez lui devançait les années. A peine assis sur le trône, il consacra ses efforts à éteindre dans son empire tout germe de rébellion. Plus puissant encore que ses armes, son esprit de conciliation apaisa entre les familles bien des haines héréditaires, racheta bien des *dettes de sang;* et sa médiation, partout accueillie, lui gagna le cœur de tous ceux qu'il réconciliait.

L'amour de ses peuples allait bientôt se manifester par un plus éclatant témoignage. Ayant fait un appel à la nation pour poursuivre dans la *sierra* de Tolède l'opiniâtre fils de Hafsoun, un nombre si prodigieux de volontaires se présenta, que force lui fut d'en limiter le nombre à 40,000, afin de ne pas laisser les champs sans culture. Toutes les places occupées par les rebelles tombèrent aux mains de l'Emir, et Caleb, désespérant d'une lutte trop inégale, s'enfuit dans l'Espagne orientale pour y chercher des renforts, laissant dans Tolède son fils Dgiafar, avec une garnison choisie.

Cette ville était la seule qui résistât encore. De quelque importance qu'en fût la conquête, Abdelrahman ne jugea pas à propos de s'y arrêter avant d'avoir frappé d'impuissance tous les efforts du rebelle. Il marcha donc au devant de lui, et le rencontra bien-

tôt à la tête d'une puissante armée que son nom et l'appui des chrétiens lui avaient value.

Après quelques escarmouches entre les troupes légères, les deux armées s'ébranlèrent à la fois au bruit des tambours, des trompettes et des cris de guerre. La lutte fut longue et acharnée; mais enfin la cavalerie de l'Emir parvint à mettre en déroute l'infanterie de Caleb, malgré les efforts de ses chefs, et vers le soir les rebelles se débandèrent en laissant 7,000 des leurs sur le champ de bataille. Toutefois la victoire fut chèrement achetée par Abdelrahman, dont la perte se monta à plus de 3,000 hommes. Son âme fut émue de pitié à la vue de la plaine couverte de cadavres; il fit prodiguer les mêmes soins aux blessés des deux partis, en gémissant de voir le sang des musulmans versé ainsi par la main de leurs frères.

Après ce glorieux début, Abdelrahman s'en retourna à Cordoue, laissant à son oncle Almodhaffer le soin de poursuivre la guerre, et de retour dans sa capitale, il donna tous ses soins à l'administration intérieure. Jusque-là les Emirs de Cordoue, même après avoir rompu tout lien de dépendance avec le khalifat de Damas, avaient conservé le type et les formes de ses monnaies. Abdelrahman III, pour répondre à son titre de *Commandeur des croyants* (*Emir al Moumenin*) qu'il avait pris en montant sur le trône, fit frapper le premier des monnaies qui portaient d'un côté, non pas son effigie, la loi de Mahomet le défend, mais son nom et ses titres; et de l'autre une sentence du Koran, avec le lieu et l'année où elles avaient été frappées. Il fit aussi ajouter à ses titres celui d'*Iman* ou *prince de la religion*, selon l'usage des khalifes d'Orient. Aussi, bien que

Abdelrahman se soit contenté des attributs et de la puissance d'un khalife sans en prendre le titre, nous n'hésiterons pas à le lui donner désormais (914).

La rébellion des monts d'Elvira fomentée par Caleb, en même temps que celle de Tolède, n'était pas encore apaisée. Abdelrahman parcourut avec une armée ces deux provinces sans avoir besoin de recourir à la force pour les pacifier. Partout les rebelles s'empressèrent de se soumettre, et les populations désolées par la guerre implorèrent sa protection contre les bandits, fléau qui survit toujours à la guerre civile. Le khalife accueillit avec bonté les suppliants, et pardonna aux révoltés, dont il grossit son armée. Tous les partisans de Caleb, se rendirent à lui, et il rapporta à Cordoue une gloire pure de sang et de larmes.

Le littoral du sud ayant été infesté par des pirates africains, le khalife fit partir un de ses walis à la tête d'une flotte pour protéger ces côtes. Une autre alla s'emparer de Mayorque et surveiller les Emirs d'Afrique et de Barca, qui, après avoir envahi la Sicile et la Calabre, aspiraient à la conquête de la péninsule italique. Mais, pour régner dans la Méditerranée et surveiller l'Afrique, il fallait une puissante marine. Tous les arsenaux de l'Emirat virent bientôt construire des flottes destinées à servir ces vastes projets.

Vers cette époque (917), un affreux incendie qui dura plusieurs jours, détruisit à Cordoue la place *del Zoco* (du marché). Le khalife fit rebâtir toutes les maisons détruites par le feu, et affecta à cette dépense le produit des impôts de toute la province. Les Arabes appelèrent cette année *l'année des incendies*, parce que, outre le marché de Cordoue, les

flammes dévorèrent les faubourgs de Méquinenza, sur l'Èbre, et les villes de Fez et de Tahart, en Afrique[1].

Almodhaffer, cependant, poursuivait les derniers restes des rebelles dans la *Sierra* de Tadmir; mais il se voyait arrêté par les prescriptions de la loi sainte ou *Coutume militaire d'Ali*, qui défend, dans les guerres entre musulmans, de tuer les fugitifs hors du champ de bataille, et de fouiller avec trop de rigueur les lieux habités où ils ont pu trouver un asile. Almodhaffer écrivit à son neveu que, pour assurer au pays le repos et la sécurité, il fallait les exterminer jusqu'au dernier, sans se laisser aller à une pitié mal entendue. L'âme clémente d'Abdelrahman répugnait à ces moyens acerbes; mais convaincu de la nécessité d'en finir avec une insurrection toujours écrasée et toujours renaissante, il partit en personne à la tête de sa cavalerie, visita toutes les villes de l'Espagne orientale, remonta ensuite le cours de l'Èbre, depuis Tortose jusqu'à Saragosse, et vint camper sous les murs de cette ville.

Les partisans de Caleb y étaient nombreux; mais

[1] Conde place ici une anecdote qui met en relief les mœurs arabes sous un jour plus gai qu'on ne nous les a montrées d'ordinaire. Un des khadis de Cordoue, Sohaïb, était grand buveur de vin. Sur le sceau du khadi étaient gravés ces mots : *Ye alimê coul gaïb*, *coun woufê bi Sohaïb* (Toi qui connais tous les mystères, Dieu, protége Sohaïb). Un jour que l'ivresse lui avait ôté l'usage de ses sens, les convives lui dérobèrent son cachet, et en substituant le mot *abib* à celui de *gaïb*, donnèrent à la devise ce sens : Dieu, qui connais tous les ivrognes, protége Sohaïb. Le khadi ne s'en aperçut pas et continua à se servir de son sceau. Mais le khalife remarqua la devise, et la première fois que Sohaïb se présenta devant lui : « Sohaïb, « lui dit-il, tu bois du vin, et ton sceau me le prouve. » Le malheureux, se voyant trahi, et lisant sa faute écrite sur son propre cachet, l'avoua en tremblant et demanda grâce au khalife, qui avait ri de trop bon cœur pour ne pas pardonner.

les habitants se déclarèrent pour le jeune prince, qui portait avec lui la fortune de l'empire, et lui ouvrirent leurs portes. Le khalife, persévérant dans son système de clémence, pardonna à tous les coupables, sauf à Caleb et à ses fils. Il fit ensuite son entrée dans la ville, au milieu des cris de joie de tout le peuple, et alla loger à l'alcazar, résidence destinée aux souverains dans chacune des grandes cités. Il y resta quelques jours, charmé de la situation de la ville et des campagnes qui l'environnent.

Bientôt Caleb, abandonné par son allié, Sancho, roi de Navarre, se décida à demander la paix au khalife, et lui fit dire que « L'Emir Hafsoun, regrettant en bon musulman tout le sang qui coulait dans la guerre civile, réclamait de l'Emir de Cordoue la paisible possession de l'Espagne orientale pour lui et ses successeurs, s'engageant en retour à lui prêter le secours de ses armes chaque fois qu'il en aurait besoin, et à lui livrer Tolède, Huesca, et toutes les places qui étaient en son pouvoir. » Mais Abdelrahman repoussa ces offres, et lui fit répondre que si dans un mois il ne venait pas se soumettre, il ne lui accorderait ni trêve ni pardon. Puis laissant à Saragosse Almodhaffer, chargé de continuer la guerre, il s'en retourna à Cordoue.

Le feu de l'insurrection s'étant rallumé encore une fois dans la *sierra* d'Elvira, Abdelrahman, que le danger ne prenait jamais au dépourvu, accourut à la tête des milices andalouses. Cependant bientôt dégoûté de cette chasse aux bandits, il laissa à ses lieutenants le soin de l'achever. Rentré dans Cordoue, il y reçut la nouvelle de la mort de Caleb ben Hafsoun, qui revivait toutefois dans deux fils,

Souleyman et Dgiafar, héritiers de l'obstination et du courage de leur père.

L'absence du khalife ayant rendu aux insurgés d'Elvira toute leur audace, ils reprirent bientôt l'offensive. Ses troupes, victorieuses d'abord, furent attirées dans une embuscade et taillées en pièces. Abdelrahman, prompt à réparer sa disgrâce, partit aussitôt pour Jaen, que les révoltés abandonnèrent pour se réfugier dans Alhama. Après un siége opiniâtre, il prit d'assaut cette ville importante, qui commande la route de Grenade à Malaga [1], et que l'art a fortifiée d'accord avec la nature. Le peu d'ennemis qui restaient encore dans la *Sierra* mirent bas les armes.

Mais une conquête plus importante restait encore à faire. Tolède était la seule ville de l'empire que la victoire n'eût pas ramenée au parti d'Abdelrahman. Résolu de s'en rendre maître à tout prix, il commença par envoyer un de ses walis ravager les environs, et pendant deux ans il eut la cruelle patience de dévaster son riche territoire, et de le frapper de stérilité : car l'expérience lui avait appris que Tolède pourvue de vivres serait toujours imprenable. Dgiafar, l'un des fils de Caleb, qui commandait dans cette ville, craignant de s'y laisser enfermer, en sortit

[1] Nulle ville en Espagne, sauf peut-être Almeria, ne porte aussi fortement l'empreinte moresque qu'Alhama. Encore aujourd'hui la plupart de ses maisons datent du temps des Maures, c'est-à-dire au moins du XVe siècle, comme celles de Grenade et de Cordoue. Mais c'est surtout la population d'Alhama, qui rappelle les Arabes, par son teint bruni, ses lèvres épaisses, et une certaine dignité farouche qui caractérise le paysan espagnol. A Tanger même, la race, mêlée de sang étranger, est peut-être moins africaine qu'à Alhama ; à Almeria, l'empreinte arabe est plus dans le site et dans les maisons basses et à toits plats que dans la population.

avec l'élite des siens et en emportant tous ses trésors; mais il y laissa en son absence un de ses chefs les plus dévoués.

Enfin Abdelrahman, jugeant que le moment d'agir était venu, donna rendez-vous sous les murs de Tolède à toutes les milices de son empire. Son camp fut établi du côté du nord, le seul où le Tage n'entoure pas cette forte cité. La présence du khalife imprima au siége une vigueur toujours croissante; il fit détruire quelques vieux édifices situés hors de la ville, d'où les Tolédains incommodaient les assiégeants; et leurs sorties, depuis lors, devinrent moins fréquentes et moins meurtrières.

Le lieutenant de Dgiafar, voyant les vivres près de manquer, engagea lui-même les notables à faire leur soumission. Quelques-uns, encore travaillés de ce vieux levain de sédition qui fermentait dans Tolède, parlaient de s'enterrer sous ses ruines : mais les plus prudents inclinaient pour le parti contraire; le gouverneur, dès la nuit suivante, s'échappa avec 2,000 cavaliers, et autant de piétons qui se tenaient attachés aux sangles des chevaux. Les fugitifs attaquèrent avec tant de vigueur le camp des assiégeants, qu'ils se frayèrent un passage au milieu du désordre et de la surprise. Dès le même jour, les notables vinrent implorer la pitié du khalife, en rejetant sur les insurgés le crime de leur résistance. Abdelrahman, dans sa joie de voir s'ouvrir ces portes fermées depuis deux règnes aux souverains de Cordoue, n'eut pas de peine à se laisser fléchir, et bientôt il entra triomphant par la *porte sacrée* [1], dans cette

[1] Aboulfeda prétend que le khalife prit Tolède d'assaut et détruisit ses murailles; mais Conde affirme qu'il ne ruina que quelques édifices *extra*

ville qui avait si longtemps bravé sa puissance (917)[1]. Il y séjourna jusqu'à la fin de l'année, après avoir accordé aux habitants un pardon général. Ainsi se termina la longue rébellion des Hafsoun, qui, sous quatre règnes et pendant plus d'un demi-siècle, avait ensanglanté l'Espagne et ébranlé l'Emirat jusque dans ses fondements.

Après avoir conduit jusqu'au bout l'histoire de cette longue rébellion des Hafsoun, revenons maintenant sur nos pas pour raconter les guerres d'Abdelrahman III avec les rois chrétiens de la Péninsule, et le glorieux patronage exercé par lui sur ces royautés, vassales dès qu'elles ne sont plus ennemies.

Alonzo, en mourant, avait laissé à son fils aîné Garcia un trône ébranlé par la guerre impie qui l'en avait fait descendre, et par ce partage impolitique qui morcelait de fait la monarchie nominale de Léon.

muros. Il eût d'ailleurs été peu prudent de priver de tous moyens de défense une ville exposée aux incursions des chrétiens : autant eût valu démanteler Saragosse, non moins rebelle que Tolède.

[1] Conde fixe à l'an 927 la date de la reddition de Tolède; mais, dans le long règne d'Abdelrahman III, tout ce qui touche aux guerres du khalifat avec les chrétiens a été traité par cet auteur d'une manière si incomplète, que sa chronologie ne doit être acceptée qu'avec défiance. Aschbach a reporté dix ans en arrière, à l'an 917, la prise de Tolède, et cette date concorde mieux avec celle que les chroniques chrétiennes donnent aux batailles qui la suivirent. Mais le motif qui m'a surtout décidé à l'adopter, c'est que les grandes invasions arabes sur le territoire des chrétiens, attestées par toutes les chroniques espagnoles, commencent vers 918 : or le khalife, qui avait réuni devant Tolède presque toutes les forces de son empire, n'eût pu entreprendre ces vastes expéditions si ses derrières n'eussent été assurés par la prise de cette ville. Mais en avançant la date de la prise de Tolède, il faut aussi avancer de quelques années celle de la mort de Caleb ben Hafsoun, qui dut la précéder de trois ans au moins : car, Caleb vivant, Tolède n'eût pas succombé.

C'est vers cette époque que le nom de *roi des Asturies* fut remplacé par celui de *roi de Léon*, et que le siége de la monarchie fut transféré d'Oviedo à Léon, résidence moins sûre, mais plus centrale, au sud des Pyrénées, qu'elle n'avait plus besoin de prendre pour rempart. Une autre raison, d'ailleurs, motivait ce changement : Garcia, roi titulaire de Léon, de Castille, de Biscaye, des Asturies et de Galice, ne l'était pas en réalité de ces deux derniers états, gouvernés par ses frères. Oviedo, résidence de Fruela qu'on trouve, dans quelques documents, décoré du titre de *roi des Asturies*, n'appartenait guère que de nom au roi de Léon, et le choix de cette dernière capitale, ne fût-il pas dicté par la politique, l'était par la nécessité.

Peu de temps après être monté sur le trône, Garcia, jaloux de la gloire de son père, entra sur les terres des infidèles, et préleva sur l'ennemi la dîme accoutumée de gloire et de butin. A peine de retour à Zamora, il mourut (914), après un règne de trois ans, sans avoir eu le temps d'effacer par des victoires le crime de sa rébellion. Déjà, du vivant de son père, Garcia avait fait sur les terres des musulmans plusieurs incursions heureuses, et avait même, dit le moine de Silo, pénétré jusque dans la Bétique. Du reste, le moine chroniqueur exalte sa piété, sa justice et sa charité, et trace de lui un portrait flatteur que dément sa conduite envers son noble et malheureux père.

Garcia n'avait point laissé d'enfants. ORDOÑO II, son frère, recueillit son héritage. Dans cette belliqueuse famille, où tout le monde naissait soldat,

Ordoño, avant d'être roi, avait essayé ses armes contre les Arabes, et atteint par une pointe hardie la Bétique et les bords du Guadiana. Plus tard, sous le règne de Garcia, il avait enlevé, après un assaut terrible, la forte ville d'*Elvora* (Talavera de la Reyna), passé la garnison au fil de l'épée, et emmené une foule de captifs. Un prince, deux fois vainqueur des musulmans, était d'avance désigné au trône : « Tous les grands de l'Espagne, nous dit le moine de Silo, évêques, abbés, comtes, magnats, s'étant réunis à Léon, en assemblée générale, l'acclamèrent pour roi, et le diadème lui fut imposé par les douze *pontifes* (évêques) du royaume. »

Mais un adversaire bien redoutable pour cette royauté de Léon venait de monter (912) sur le trône de Cordoue, c'était Abdelrahman III. Pendant le laborieux début de ce grand règne, Ordoño, un peu lent cependant à s'apercevoir du parti qu'il pouvait tirer des discordes de ses ennemis, rassembla une armée et entra, en 918, sur le territoire de Merida, marquant son passage par d'horribles dévastations. Les habitants, frappés de terreur, vinrent au-devant de lui, et désarmèrent sa colère à force de prières et de présents [1].

Encouragé par cet heureux début, Ordoño alla porter de nouveau le fer et la flamme sur les ruines de Talavera, que les musulmans avaient essayé de relever. Ces succès répétés répandirent l'effroi dans toute l'Espagne arabe, et les habitants de la fron-

[1] De l'an 903 à l'an 935, il y a dans Conde lacune presque complète sur les rapports du khalifat de Cordoue avec les états chrétiens ; nous voyons cependant par les chroniques chrétiennes que les guerres ne manquèrent pas durant cet intervalle. Conde ne parle, dans tout le règne d'Ordoño, que d'une seule expédition, à Talavera, et de la bataille de San-Estevan.

tière, pliant sous l'effort des chrétiens, implorèrent les secours du khalife de Cordoue.

Le glorieux Abdelrahman n'avait jusque alors tourné ses armes que contre des sujets rebelles. Avant d'attaquer les ennemis de son Dieu, il avait voulu en finir avec ces éternelles discordes qui attaquaient l'empire de l'Islam au cœur de sa puissance. Mais après la mort de Caleb, et la reddition de Saragosse, le khalife jugea le moment venu de faire diversion à la guerre civile par la guerre sainte. Il réunit ses forces éparses en y joignant de nombreux renforts tirés d'Afrique, et donna à cette redoutable armée un chef digne de la commander dans son oncle Almodhaffer.

L'innombrable *morisma* (armée maure) arriva jusqu'à Estevan de Gormaz, au cœur de la monarchie chrétienne, brûlant les villes et les villages, et chassant devant elle les populations. Ordoño, après avoir quelque temps évité le combat, attaqua l'ennemi à l'improviste, et remporta une brillante victoire. Le massacre fut si affreux que, de San Esteban jusqu'à Atienza, pendant vingt milles, la terre était jonchée de cadavres musulmans, « qu'un mathématicien (*astrorum investigator*) aurait eu peine à compter. A peine, ajoute le moine de Silo, s'il resta assez de vivants pour aller porter au khalife la nouvelle de leur défaite, » assertion qu'il n'est pas nécessaire de réfuter (919).

Mais, malgré toute la bravoure d'Ordoño, la pente de l'invasion avait tourné de nouveau du côté des Arabes, et Abdelrahman, délivré de ses ennemis intérieurs, prit bientôt à Mudonia une sanglante revanche de la défaite de Sant-Esteban. Trois ans après, le

khalife, qui, occupé de sa guerre avec le fils d'Hafsoun, avait laissé reposer les chrétiens, envoya une armée jusque dans la Navarre, la plus distante et la moins menacée des deux monarchies chrétiennes. L'union, qui seule eût pu protéger leur faiblesse, était loin de régner entre les deux couronnes. L'illustre Sancho Abarca, roi de Navarre, avait profité des embarras d'Ordoño pour arrondir son petit royaume aux dépens de son cousin de Léon. Il lui avait enlevé, sur l'Èbre, Logroño, Tudela, Calahorra, Tarrazona, et quelques autres places, qui toutes dépassaient, il est vrai, la chaîne des monts de Burgos, limite naturelle de la Castille. Car, du moment où il existait un royaume de Navarre, il fallait, sous peine de n'avoir aucun sens, ni sur la carte ni dans l'histoire, qu'il occupât tout le bassin supérieur de l'Èbre.

Toutefois, en dépit de ces rivalités passagères, le lien d'un danger commun devait réunir les deux rois chrétiens. Sancho, accablé par l'âge et par les fatigues d'un règne laborieux, comme l'est toujours celui d'un fondateur de monarchie, s'était volontairement retiré dans un couvent, laissant le trône à son fils Garcia. Mais à la nouvelle d'une invasion des infidèles, son ancienne ardeur se réveilla, et, plus jaloux de faire son salut sur un champ de bataille qu'au fond d'un cloître, le vieux roi sortit de sa retraite, comme naguère Alonzo III, pour faire avec son fils une dernière campagne contre les ennemis de la foi.

Les deux rois, trop faibles pour résister seuls au torrent de l'invasion, n'hésitèrent pas à implorer l'appui d'Ordoño qui se hâta de venir à leur secours.

Les deux armées réunies rencontrèrent les Arabes au val de la Junquera, entre Muez et Salinas Oro. Mais là les chrétiens, embarrassés, nous dit Sampiero, « du poids de leurs péchés, » furent mis en déroute. Deux évêques, qui accompagnaient l'armée, Dulcidius de Salamanque, et Hermoygius de Tuy, furent faits prisonniers et emmenés à Cordoue; le roi Ordoño les racheta plus tard [1].

Nous verrons, dans l'histoire de la Navarre, les suites de l'expédition des Arabes, leur imprudente *algarade* au delà des Pyrénées, sur les terres de France, et la terrible vengeance qu'en tira à leur retour le roi Sancho, à Roncal, dans ces défilés des Pyrénées où l'armée de Charlemagne avait essuyé naguère un si rude échec. Ordoño, pendant ce temps, jaloux de prendre sa revanche du désastre de la Junquera, attaquait à son tour les frontières des musulmans, et pénétrait, par une pointe vigoureuse, plus loin qu'aucun monarque chrétien n'était parvenu avant lui. L'étendard de Léon, flotta pour la première fois à une journée de marche de Cordoue; et l'aventureux monarque étonné lui-même de ce succès inattendu, s'en retourna dans ses états, en détruisant toutes les places fortes dont il put s'emparer.

On ne cesse de s'étonner, en parcourant l'histoire d'Espagne, de ces rapides enjambées qui portent les armées des deux peuples d'un bout à l'autre de la Péninsule, jusqu'aux portes mêmes de la capitale ennemie. Mais si l'on considère la nombreuse population

[1] Hermoygius, pour se racheter, donna en otage son neveu Pelayo, âgé de dix ans, qui languit trois ans en prison, et finit par recevoir la couronne du martyre. L'Espagne le vénère encore comme un saint. Voyez plus loin l'appendice qui le concerne.

et les vastes ressources dont disposaient les khalifes, avec l'Afrique derrière eux comme une inépuisable réserve de chevaux et de soldats; si l'on songe, d'un autre côté, que les pauvres souverains de Léon et de Navarre, malgré les *immenses armées* que leur octroient les chroniques, n'emmenaient probablement dans leurs expéditions que quelques milliers de cavaliers bien armés, on trouvera que les chances étaient toutes contre cette poignée de chrétiens, qui s'aventuraient sur le sol ennemi, sans autre appui que leur courage, et les vœux secrets de leurs frères mozarabes.

La joie du triomphe fut troublée pour Ordoño par la perte de la reine doña Nuña, ou Elvira, sa première femme, qu'il trouva morte au moment où il rentrait triomphant à Zamora. Cette épouse si tendrement aimée fut bientôt remplacée par une noble Galicienne, qu'il ne tarda pas à renvoyer pour épouser doña Sancha, sœur de Garcia de Navarre. Ce mariage, conforme aux intérêts des deux peuples, fut le prix des secours qu'Ordoño avait prêtés à son cousin de Navarre à la bataille de la Junquera.

Les dernières années de ce règne glorieux furent troublées par la rébellion de Nuño Fernandez, souche des comtes de Castille, qui tenait ce pays en fief de la couronne de Léon. Ordoño, instruit du complot avant qu'il éclatât, appela le comte à une entrevue, avec quelques nobles castillans ses complices [1]; là,

[1] Une des questions les plus obscures de l'histoire de l'Espagne chrétienne, c'est l'origine du comté de Castille, que nous examinerons plus loin. D'après la phrase de Sampiero, il paraît qu'à cette époque la Castille n'était pas encore gouvernée par un seul comte. Voici cette phrase importante : « Rex Ordonius, ut erat providus et perfectus, direxit Burgis pro comitibus... qui tunc eamdem terram regere videbantur. Hi sunt Nunius

s'étant emparé des rebelles, il les emmena à Léon, où il les fit exécuter dans leur prison, et compléta sa vengeance en reprenant Najera, et Vicaria, dont ils s'étaient emparés. On a reproché à tort à Ordoño cet acte de justice rigoureuse, amplement justifié, dans les idées du temps, par la rébellion du vassal contre son suzerain.

Ordoño, après un règne de dix ans, aussi belliqueux que celui du grand Alonzo, son père, mourut peu de temps après (924). Sa politique, plus éclairée que celle de ses prédécesseurs, s'étudia à mettre un terme aux déplorables discordes des monarchies chrétiennes de Léon et de Navarre. Dans ce rapprochement des deux couronnes et des deux peuples, ce fut toujours Ordoño qui joua le beau rôle et prêta l'appui qu'on lui demandait. S'il ne fut pas toujours victorieux, comme son père, c'est qu'il rencontra dans Abdelrahman un plus rude adversaire; aussi dévot qu'Alonzo, comme lui il combla les églises de ses dons, ainsi que l'atteste son épitaphe, conservée dans l'église de Léon [1].

Ordoño laissait deux fils de son premier mariage, Alonzo et Ramiro; mais Fruela II, leur oncle,

Fernandi (Nuño Fernandez), Abolmondar albus (alius), et suus filius Didacus (Diego), et Fernandus, Ansuris filius.» Cet aboul Mondhar était sans doute un chef arabe banni de son pays, et qui s'était fait donner quelque fief en Castille. Ces exemples de *dénaturalisation*, encore rares à cette époque, deviendront bientôt plus fréquents.

[1] Masdeu, t. XII, p. 191, donne cette inscription. Mais, vu sa longueur, nous n'en citerons que le début, qui est en vers rimés.

Omnibus exemplum sit quod venerabile templum
Rex dedit Ordonius, quo jacet ipse pius.
Hanc fecit sedem quam primo fecerat ædem,
Virginis hortatu, quæ fulget pontificatu.
Pavit eam donis, per eam nitet urbs Legionis.
Quæsumus ergo Dei gratia parcat ei.

duc ou roi des Asturies, les écarta du trône, heureusement pour l'unité espagnole, puisque les Asturies furent ainsi réunies à la couronne. Contre l'usage des usurpateurs, Fruela ne se montra pas digne du trône : ayant, entre autres méfaits, banni de ses états Fronimius, évêque de Léon, l'Église ne lui pardonna pas d'avoir mis la main sur l'oint du Seigneur; la lèpre vint fort à propos venger les injures du clergé, et délivrer, au bout d'un an, l'Espagne du joug de cet indigne fils d'Alonzo (925).

L'usurpation de Fruela fut vengée sur ses trois fils, qu'ALONZO IV, le fils aîné d'Ordoño, éloigna du trône, comme Fruela l'en avait éloigné lui-même. Cet Alonzo IV, dit *le Moine* ou *l'Aveugle*, fut un prince faible et irrésolu, qui, après quelques années d'un règne sans gloire, se lassa du fardeau de la couronne. Ayant perdu son épouse, dont il avait un fils, Ordoño *le Mauvais*, il abdiqua en faveur de son frère RAMIRO II, et entra dans le cloître de Sahagun. Mais, la même inconstance qui l'avait jeté dans le cloître lui en rendit bientôt le séjour insupportable, et, profitant de l'absence de Ramiro, qui guerroyait contre les Maures, il revint à Léon s'emparer du trône.

Ramiro, ramenant sur-le-champ son armée vers cette ville, la tint assiégée pendant deux ans, et finit par s'en emparer et jeter en prison le moine-roi Alonzo. Pendant ce temps, les Asturies, à l'instigation des fils de Fruela, se soulevèrent contre lui ; mais, après la prise de Léon, la province rebelle se soumit au monarque victorieux, qui, se saisissant des trois coupables, leur fit crever les yeux, ainsi qu'à son frère Alonzo IV, d'après le droit cruel dont l'ar-

mait la loi gothique[1], et les enferma pour le reste de leur vie dans un couvent (930). C'est ainsi que se termina, après cinq ans de durée, le règne insignifiant d'Alonzo, qui mourut deux ans après.

Cette rébellion des Asturies avait, du reste, un motif plus grave que l'ambition des fils de Fruela; une phrase de la chronique d'Alonzo X, dont l'écrivain n'a sans doute pas compris lui-même toute la portée, nous révèle ce motif: « Les Asturiens, dit-il, s'indignaient de ce que dans la cession d'Alonzo et la substitution de Ramiro, on ne les avait pas consultés. » Ainsi, même à cette époque de barbarie, bien que la masse de la nation n'eût pas sa part faite dans les institutions, la volonté et les intérêts des provinces étaient représentés par les nobles et les évêques, qui concouraient à l'élection; chacune de ces provinces se sentait le droit d'être consultée dans le choix de son souverain, et elle protestait par la révolte contre l'oubli ou le mépris de ce droit.

Quelque incomplète que fût cette représentation, le vœu du peuple, si tant est qu'il y en eût un alors, n'était pourtant pas entièrement méconnu. L'évêque surtout, sorti des rangs du clergé, c'est-à-dire du peuple, bien que depuis le septième siècle il eût cessé d'être élu par lui, était le représentant naturel de ses intérêts. Ainsi, dans ces cortès bâtardes, moitié laïques, moitié religieuses, enfance confuse de la représentation nationale, où le peuple n'apparaissait que pour saluer de ses acclamations des lois ou une élection qu'il n'avait pas faites, se préparaient les vraies cortès nationales du treizième

[1] Cod. vis., l. II, t. I, l. 6.

et du quatorzième siècle, ère représentative de l'Espagne. Mais, pour que le peuple y conquît sa place, il fallait d'abord qu'il l'eût payée de son sang sur les champs de bataille ; il fallait, en commençant l'édifice par la base, qu'il eût assuré l'indépendance de la commune avant celle de l'état, et que la gestion des intérêts municipaux lui eût enseigné l'usage de droits politiques plus élevés.

Le municipe, telle est en Espagne la base de l'ordre politique comme de l'ordre social ; tel est l'humble berceau des libertés nationales, et leur refuge quand elles sont opprimées. C'est du conseil communal que partiront plus tard ces voix hardies, qui rappelleront au peuple ses droits, et au trône ses devoirs ; c'est lui qui enverra ses mandataires siéger à côté de la noblesse et du clergé, que les députés des communes finiront par en exclure ; c'est dans le conseil communal, enfin, que les libertés espagnoles, exilées du monde politique, viendront chercher un refuge et couver l'avenir de régénération que l'Espagne attend en vain depuis si longtemps.

Revenons au règne d'Abdelrahman et à l'Afrique, qui va toucher de nouveau par la guerre à l'histoire de la Péninsule. Mais pour se rendre compte des événements qui amenèrent le puissant khalife de Cordoue à faire rétrograder la conquête arabe vers le Magreb, son point de départ et son berceau, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

L'Afrique, qui avait coûté à conquérir tant de sang et d'efforts aux successeurs du prophète, ne devait pas leur rester plus longtemps que l'Espagne. Ces lointaines provinces du khalifat de Damas ne pou-

vaient tarder à se soustraire par la révolte à une autorité impuissante à les protéger, et dont les charges seules arrivaient jusqu'à elles. Placé à Damas, le siége du khalifat se trouvait déjà trop loin du centre de ses immenses domaines; sa translation à Bagdad, trois cents lieues plus loin vers le désert, reporta encore vers une des extrémités la force qu'on déplaçait du centre, et rendit inévitable l'émancipation du Magred. L'Espagne, comme la plus distante, s'était affranchie la première, et l'Afrique ne pouvait tarder à la suivre.

Dès les premiers règnes des khalifes Abbassides, le vaste empire fondé par Mahomet se déchire de toutes parts. En 762, l'iman Mohammed, descendant d'Aly, soulève contre le khalife Almansour les populations de Médine : vaincu, il est forcé de se réfugier en Nubie. Mais aussitôt après la mort d'Almansour, la révolte éclate de nouveau dans les deux villes saintes, la Mecque et Médine, et Mohammed est proclamé souverain par tous les peuples de l'Hedjaz.

L'iman Mohammed, ayant levé une nombreuse armée contre le khalife Almahedi, perdit à la fois la bataille et la vie (785). Son frère Ibrahim éprouva bientôt le même sort. Edris, son second frère, le futur fondateur de l'empire des Edrisides, se déroba aux vengeances du khalife, et, suivi de son affranchi Raschid, qui rappelle le fidèle Bedr, comme Edris lui-même rappelle Abdelrahman Ier, il vint chercher un refuge dans l'Égypte, soumise encore au sceptre des Abbassides. Un zélé partisan d'Ali donna asile au descendant du prophète; mais l'Emir d'Égypte, ne voulant pas tremper ses mains dans le sang d'un parent de Mahomet, donna secrètement à Edris l'avis

de quitter l'Égypte, et facilita sa fuite. Toujours suivi de son fidèle Raschid, le prince fugitif se rendit, déguisé en esclave, dans le *Magreb al aksa* (le dernier occident), le point de l'Afrique le plus éloigné de la haine et de la puissance de son ennemi. Tanger était alors la capitale de tout le Magreb, et Edris, n'y ayant pas trouvé l'accueil qu'il attendait, se rendit à Velilah, petite ville située dans une campagne fertile. Six mois après son arrivée, le fugitif était un roi : ces peuples aventureux, séduits par ses malheurs, son courage et sa noble origine, l'avaient proclamé leur souverain (788).

Le descendant d'Ali, se voyant à la tête d'une armée, étendit son empire sur le Magreb tout entier, en imposant, l'épée à la main, l'islamisme aux juifs et aux chrétiens. Le bruit des exploits du conquérant de l'Afrique arriva bientôt, à Bagdad, aux oreilles du khalife Haroun Alraschid, étrange composé de vertus et de vices. Inquiet des progrès de cette fortune rivale, il confia, d'après l'avis de son wazyr Yahia el Barmeki (Barmécide), à un de ses plus rusés serviteurs, nommé Souleyman, la mission de le délivrer d'Edris. Souleyman, esprit insinuant et cultivé, n'eut pas de peine à gagner la confiance du souverain du Magreb, et lui présenta un jour une pomme de senteur, « telle, disait-il, qu'on ne savait pas les préparer « chez ces sauvages du Magreb. » Cette pomme renfermait un poison subtil, et Edris, qui la respirait avec délices, sentit ses forces l'abandonner, et expira le soir même, sans avoir recouvré l'usage de ses sens. Le meurtrier, retournant chez lui en toute hâte, monta sur un cheval aussi rapide que le vent, et s'enfuit à travers le désert.

Edris en mourant n'avait pas laissé de fils; mais une de ses esclaves était enceinte. Raschid réunit les *kabyles* (tribus) des Berbers, et leur proposa, si l'esclave mettait un fils au monde, de le reconnaître pour maître. Tous y consentirent, et convinrent entre eux de prendre Raschid lui-même pour Emir, si la belle Kinza ne leur donnait pas un roi. Deux mois après, Kinza donna le jour à un fils qu'on nomma Edris ben Edris, et le généreux Raschid, resta chargé de la régence.

A onze ans et demi, Edris II fut reconnu pour Emir par les tribus assemblées, et commença à régner par lui-même. Le bruit de ses vertus lui amena de tous les coins de l'Afrique de nouveaux sujets, et sa prédilection pour les Arabes en attira d'Espagne un grand nombre, qui vinrent vivre sous sa loi. La petite ville de Velilah devint bientôt trop étroite pour les tribus qui accouraient sous ses drapeaux, et c'est alors qu'Edris, en 807, fonda l'illustre cité de Fez, la Bagdad africaine. Les Andaloux affluant sans cesse dans ses états, il leur consacra un quartier de la ville, qu'il appela de leur nom. Située dans le terrain le plus fertile du monde, où les arbres donnent du fruit deux fois par an, et où le blé est mûr quarante jours après qu'on l'a semé, la capitale de l'empire d'Edris ne tarda pas à prospérer, et égala presque en splendeur et en étendue Cordoue sous les premiers Ommyades.

A peu près vers l'époque où prenait naissance la monarchie d'Edris, une dynastie rivale de la sienne s'était élevée dans Caïrwan [1], à moitié chemin entre

[1] Rien au monde ne peut égaler la confusion et l'obscurité de Conde dans son récit de la fondation de l'empire des beni Aglab; il est impos-

l'Égypte et le *Magreb al aksa,* en arrachant aussi son lambeau de l'empire des khalifes. Ibrahim ben Aglab avait fondé, vers le commencement du neuvième siècle, dans cette partie centrale du Magreb, la dynastie des Aglabites. Les descendants d'Ibrahim régnèrent, comme ceux d'Edris, pendant un siècle environ; ils étendirent leur domination sur la Sicile et la Calabre, et promenèrent leurs ravages sur toutes les côtes de l'Italie. Caïrwan, capitale du nouvel empire, s'embellit sous Zeyad, fils d'Ibrahim, de somptueux édifices. L'occupation de la Sicile se régularisa, et ce pays eut ses Emirs, qui relevaient de l'Emir de Caïrwan. Ibrahim II[1], le Néron aglabite, dont le règne dura vingt-sept ans, transporta, vers la fin du neuvième siècle, le siége de l'empire de Caïrwan à Tunis. Mais les guerres intestines affaiblirent bientôt cet état, déjà vieux après un siècle de durée. Le vertueux fils d'Ibrahim, Abdallah, ayant à peine régné un an, fut assassiné par son fils, et le parricide ouvrit le chemin du trône au dernier roi qui l'occupa.

Enfin, vers 907, de nouvelles destinées commencèrent pour l'Afrique. Chez ces peuples superstitieux, il n'y a d'usurpations durables que celles qui reposent sur la religion, et les prophètes seuls ont titre à fonder les empires. Or, suivant une tradition répandue dans l'Orient, Mahomet aurait prédit que,

sible de comprendre même, dans ce pêle-mêle de noms qu'il entasse, quel est celui du fondateur de la dynastie. J'ai consulté, pour remplir ces lacunes, Assemani, *Script. hist. italic.*, t. III, p. 183; Muratori, *Script. rer. italic.*, t. Ier, part. 2, p. 245; Dombay, *Geschichte von Mauritanien*, et Aboulfeda, *Dynast.*

[1] Ibrahim avait de grandes prétentions à la poésie. « Plût à Dieu, s'écrie « la chronique, que son règne cruel n'eût pas duré plus que ses vers! » Après avoir fait empaler un de ses parents qui l'avait trahi, il fit massacrer tous ses enfants et ouvrir le ventre à ses femmes enceintes.

dans la suite des temps, « le *Mahadi*[1] (le conducteur) viendrait de l'Occident; qu'il porterait le nom « du Prophète, Mohammed, et que son père s'appellerait du même nom; qu'il occuperait le khalifat, et « rétablirait l'empire des musulmans. »

De pareilles prophéties ne manquent jamais de susciter les Messies qu'elles prédisent : Obeïd Allah abou Mohammed, un de ces hommes qui ne descendent que d'eux-mêmes et n'ont pas d'ancêtres, résolut de l'interpréter à son profit. A défaut d'aïeux, il s'en donna lui-même en prétendant descendre, comme Edris, d'Ali et de Fatimah, la fille du prophète. Mais les conditions voulues par la prophétie ne se réunissant que dans son fils, auquel il avait donné ce nom fatal de Mohammed, il le décora du titre de *Mahadi*[2], et en prit pour lui le pouvoir.

Dès lors ces populations fanatiques affluent autour de lui, et le reconnaissent pour leur chef; il fonde dans le Magreb *du milieu* un nouvel empire, dont il fixe le siége près de Caïrwan, dans une ville nouvelle, qu'il appelle du nom sacré d'Almahadia. Il chasse les Aglabites de Caïrwan et de la Sicile, impose l'obéissance aux Edrisides du Magreb; il

[1] Voyez, pour toute cette curieuse mais confuse histoire du Mahadi, d'Herbelot, *Bibl. orient.*; Silv. de Sacy, *Manuscr. de la bibl. du roi*, t. II, p. 148; Conde, II, c. 75 et 76, plus diffus et plus obscur encore que de coutume; Dombay, Aboulfeda, Elmacin et Desguignes. Les obscurités et les contradictions de tous ces historiens s'expliquent en attribuant le titre au fils et les actions au père. J'ai d'ailleurs de mon côté la grave et décisive autorité de M. de Sacy, dont la science déplore en ce moment la perte, et dont les conseils bienveillants manqueront désormais à cet ouvrage.

[2] Obeïd Allah était le quatrième de ces imposteurs qui avaient pris le titre de Mahadi; il y en eut encore deux après lui. Le sixième est le fondateur de la secte des Almohades, Mohammed ben Edris Alhasani. Les fidèles croyants attendent encore le septième.

conquiert enfin l'Égypte, pour la reperdre, il est vrai, et rend bientôt sa naissante monarchie plus puissante que celle des deux khalifes de Bagdad et de Cordoue, auxquels il prend à la fois les titres d'*Iman*, prince de la religion, et d'*Emir al Moumenin*, prince des croyants. Toute l'Afrique s'incline devant cette nouvelle dynastie, dite des Fatimites ou Ismaélites, et de Fez à Suez tout lui obéit ou tremble devant elle.

Abdelrahman ne pouvait voir sans inquiétude s'élever à ses côtés, séparée de lui seulement par un étroit bras de mer, cette puissance rivale de la sienne. Depuis plus d'un siècle des relations d'amitié subsistaient entre les Ommyades et les Edrisides. Yahia, le monarque edriside, ayant été dépouillé, en 925, de sa capitale, par la révolte de Mouza, Emir de Mequinez, invoqua l'appui de son puissant allié le khalife de Cordoue. Celui-ci saisit avec empressement l'occasion d'entraver les progrès de la puissance des Fatimites, qui, maîtres de l'empire de Fez, pouvaient recommencer, sur les traces de Thareck, la conquête de l'Espagne, et envoya sur-le-champ en Afrique une flotte et une armée.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter cette longue et sanglante guerre. La ville de Fez, prise et reprise par les lieutenants des Ommyades, des Edrisides et des Fatimites, passa, avec la fortune, de l'un à l'autre camp, et l'Afrique entière fut arrosée de sang. La lutte se poursuivit jusque sur les mers, et les flottes de Cordoue se rencontrèrent sur tous les coins de la Méditerranée avec celles de Moez, le plus puissant khalife fatimite. Vers la fin de son règne, Abdelrahman, après avoir à plus d'une reprise

régné sur tout l'empire d'Edris, l'ancienne Mauritanie, avait perdu, en 960, ses conquêtes éphémères, et ne possédait plus sur le sol africain que Ceuta, Tanger et Tlemecen. Mais l'année suivante, par un dernier et puissant effort, il recouvra toutes ses possessions en Afrique, et put encore, avant de mourir, voir son nom proclamé à Fez comme celui du souverain du Magreb.

Trois ans auparavant, le dernier des Edrisides, abou Alhaïki, voyant Abdelrahman maître de ses états, avait jugé plus digne de lui d'aller combattre les chrétiens dans les armées du khalife que de demeurer son sujet dans un état où il avait régné. Il lui demanda donc la permission d'aller prendre part à l'*aldjihed* contre les chrétiens de la Péninsule. Le khalife y consentit de bonne grâce, et donna l'ordre de le traiter en roi. Depuis Algeziras jusqu'à Cordoue, abou Alhaïki fut reçu avec la plus grande pompe. L'héritier présomptif du trône, Alhakem, et ses frères, allèrent au-devant de lui à la tête d'un nombreux cortége, et l'escortèrent jusqu'à l'alcazar, où il fut reçu comme l'hôte du khalife, qui lui assigna mille dinars par jour. Peu de temps après, il se mit en route pour la frontière, où il trouva bientôt, en combattant, la couronne du martyre. Ce fut le dernier des Edrisides qui régna dans le Magreb, car son frère Alhassan ben Kenuz ne fut plus que le vassal couronné d'Abdelrahman.

En voyant ces jeux sanglants du hasard, qui sème çà et là des trônes en Afrique, et les abat plus vite encore qu'il ne les élève; à l'aspect de ce sol mobile, labouré par tant de rapides fortunes que la disgrâce suit toujours de si près, une sorte de vertige vous

saisit. Au milieu de tous ces brusques caprices du sort, on se surprend à croire, avec les sectateurs de l'Islam, qu'une fatalité aveugle pèse sur la destinée des peuples, et que la volonté humaine n'y peut plus rien, que de l'accepter.

Ce qui ôte tout intérêt moral à l'histoire des peuples de l'Orient, en dépit du pittoresque attrait des détails, c'est l'absence de la volonté humaine. Chez des peuples où il suffit d'oser commander pour être obéi, où la foi elle-même est une servitude, et où la liberté a cessé d'avoir au fond des âmes son inviolable et dernier refuge, l'histoire a perdu son plus puissant ressort. Aveugles instruments d'un grossier instinct qu'ils prennent pour la voix de Dieu, ces conquérants de la terre n'ont pas même l'intelligence des grandes choses qu'ils accomplissent. Plus aveugles encore, les peuples vont devant eux, là où on les pousse, comme un troupeau docile qui obéit sans comprendre; pareils aux forces inintelligentes qui règnent dans la nature, comme le vent, comme le feu, ils détruisent sans haine et frappent sans colère; puis, quand la tempête vient à les atteindre, ce qu'ils ont infligé ils le souffrent à leur tour, muets et résignés : la main qui les frappe est toujours la main du ciel, et ils ne savent que se courber devant elle.

Toutefois, cette longue et terrible guerre du Magreb n'absorbait pas tellement les forces de l'Emirat que son glorieux monarque n'en eût encore à diriger contre les états chrétiens du nord de la Péninsule. Mais avant de raconter ces nouvelles luttes, il faut nous rendre compte de la situation du royaume de Léon, qui, devant ce redoutable voisinage, tendait à se resserrer dans des limites de plus en plus étroites.

Resté seul maître du trône de Léon par le châtiment d'Alonzo IV, et par cet acte de cruelle justice envers un frère auquel il devait la couronne, Ramiro II, excité par Dgiafar, le fils du rebelle Caleb, qui après la mort de son père était venu lui demander asile, reprit contre les Maures son expédition, interrompue par la guerre civile. Au lieu de marcher sur Badajoz par Salamanque, il se dirigea du côté de l'est, vers *Majorit* ou *Magerit* (Madrid), dont le nom apparaît pour la première fois dans l'histoire. Cette bourgade se trouvait sur la route de la royale cité de Tolède, éternel objet de regret et d'envie pour les descendants des Goths. Sa situation, au milieu d'une plaine ouverte de toutes parts, presque dénuée d'eau, était peu faite pour lui attirer de nombreux habitants. Aussi eût-il été bien difficile alors de prédire la future grandeur de la capitale de l'Espagne. Ramiro prit Madrid, c'est-à-dire la pilla (932). Le même sort échut à la ville de Talavera, qui commandait, avec Tolède, le plateau central du Tage.

A peine de retour dans sa capitale, Ramiro reçut un message de Fernan Gonzalez, comte de Castille: le vassal, ramené par le danger au sentiment de sa dépendance, conjurait son suzerain de le secourir contre les Arabes qui avaient envahi sa principauté, pour venger sur les cités chrétiennes les ruines fumantes de Talavera. Ramiro, toujours prêt à la guerre, arma sur-le-champ et s'avança vers Osma. A la suite d'un combat opiniâtre, la victoire se déclara en faveur des chrétiens (933). L'armée arabe fut taillée en pièces, et des milliers de captifs emmenés à Léon [1].

[1] Conde ne dit pas un mot de cette bataille d'Osma gagnée par les chré-

Après avoir réparé les vides que la victoire avait laissés dans ses rangs, Ramiro se mit en marche vers Saragosse. Les armées du roi de Léon, en descendant dans les plaines de l'Aragon, n'y rencontrèrent que des succès. Le *wali* de Saragosse, ben Houmeya, trahit son souverain pour se ranger du parti du vainqueur, et se déclara son feudataire. Tout le pays aux environs de Saragosse fut soumis par Ramiro, qui s'en retourna triomphant dans sa capitale[1] (934).

L'année suivante, une armée arabe, commandée par Almodhaffer, entra dans le royaume de Léon, et marqua son passage par d'affreux dégâts[2]; mais toutes ces algarades passagères n'étaient que des préludes à une expédition plus vaste. En novembre 938, Abdelrahman, après d'immenses préparatifs, qui semèrent la terreur dans toute l'Espagne chrétienne, vint, à la tête de plus de cent mille hommes, entreprendre en personne le siége de Zamora, entourée de sept enceintes de murailles et de deux fossés profonds et remplis d'eau. Le khalife commença par s'emparer

tiens, mais il parle d'une expédition d'Almodhaffer au delà du Duero, en Galice, où il fit beaucoup de butin. Poursuivi par les chrétiens, il égorgea ses prisonniers, qui embarrassaient sa marche, et battit ensuite l'armée ennemie. Conde place cette bataille en 938. Il ajoute que les Arabes dans leur retraite relevèrent les murs de Talavera.

[1] Les historiens arabes (Conde, II, 78 à 80) avouent la défection du wali mais substituent à Saragosse la petite ville de Santarem, près Lisbonne. Mais la défection du gouverneur d'une cité aussi faible que Santarem, et qui occupe si peu de place dans l'histoire, n'en eût pas tenu tant dans les chroniques chrétiennes. D'ailleurs Saragosse, voisine bien autrement redoutable pour les rois de Léon, devait être plus exposée à leurs attaques, surtout depuis que les Hafsoun avaient cessé d'en faire le siége de leur rébellion.

[2] Suivant Murphy, qui place cette expédition en 937, les infidèles pénétrèrent jusque sous les murs de Léon, où le roi était enfermé, et prirent et démolirent Burgos avec plusieurs autres places fortes; mais le silence de Conde rend assez problématique cette prise de Burgos, dont les auteurs chrétiens ne parlent pas plus que lui.

sur les bords du Duero, d'Osma, Aranda et Estevan de Gormaz. Il avait déjà passé le fleuve et investi Zamora, lorsqu'il apprit que Ramiro, à la tête d'une armée non moins nombreuse, marchait à sa rencontre.

Tous les états chrétiens avaient envoyé leur contingent dans cette croisade : jamais, depuis la conquête arabe, des forces aussi imposantes n'étaient, de part et d'autre, descendues dans la lice. Des présages célestes, rapportés par les historiens des deux nations, annoncèrent la lutte sanglante qui se préparait. Une éclipse de soleil [1], qui dura une heure, effraya la Péninsule tout entière. « Des flammes sorties de la mer, dit la chronique de Burgos, incendièrent des villes, des hommes, des troupeaux, et consumèrent des navires au sein même de l'Océan. »

Enfin les deux adversaires se rencontrèrent non loin de Simancas, auprès du confluent du Duero et de la Pisuerga. L'armée arabe, qui avait laissé vingt mille hommes sous les murs de Zamora, était divisée en trois corps : l'avant-garde et le centre, commandés par Almodhaffer, l'aile gauche par le wali de Badajoz, l'aile droite par le wali de Tolède, et la réserve par le khalife en personne. Dans les rangs des chrétiens

[1] C'est cette éclipse de soleil, fixée par les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, au 19 juillet 939, qui a servi à Masdeu pour donner la date de la bataille de Simancas, dont elle prouve l'identité dans les récits arabes et chrétiens. Sampiero a fourni le point de départ en nous apprenant que la bataille eut lieu un lundi, veille de la fête des saints Juste et Pasteur. Or, cette fête, qui se trouve le 6 août, ne tombe un lundi qu'en l'an 939 ou en l'an 944, et c'est évidemment de 939 qu'il s'agit. Conde met à tort la bataille trois jours après l'éclipse. Quant aux autres prodiges que l'on raconte, ils s'expliquent tout naturellement par des éruptions volcaniques et par les feux souterrains qui couvent dans le sol de la Galice, où des eaux chaudes se rencontrent à chaque pas.

se trouvait le wali rebelle de Saragosse, avec un corps de cavaliers musulmans; Garcia, roi de Navarre, et Fernan Gonzalez, comte de Castille, étaient venus aussi, à la tête de troupes nombreuses, rompre leur lance dans ce tournoi solennel.

Pendant deux jours entiers les deux armées restèrent en présence; le troisième, 5 août 939, jour à jamais glorieux dans les annales de l'Espagne chrétienne, la bataille s'engagea enfin, mais seulement vers le milieu du jour. On comprend cette hésitation entre champions d'égale force, qui s'étaient éprouvés dans tant de rencontres, et que l'éclipse avait frappés d'un superstitieux effroi. La cavalerie arabe, s'ébranlant tout entière au bruit des tambours et des trompettes, salua l'ennemi par un cri immense, qui fit trembler la terre, et résonner comme sous le roulement de la foudre tous les monts d'alentour. Le mur de fer de la cavalerie chrétienne, aux rangs serrés, aux cuirasses luisantes et pressées les unes contre les autres comme les écailles d'un serpent, reçut sans s'ébranler le choc de cette masse confuse, qui, pour toute tactique, ne savait que se lancer, en baissant la tête derrière le cou de son cheval, au plus épais de la mêlée.

La lutte fut longue et acharnée, et les deux chefs se montrèrent également dignes de vaincre. Almodhaffer, toujours au premier rang, animant du geste et de la voix ses soldats découragés, leur ouvrait dans les rangs ennemis un sanglant passage, tandis que les milices chrétiennes, animées de ce courage passif qui caractérise le soldat espagnol, tenaient bon, et recevaient, impassibles comme le rocher, le choc de ces flots d'assaillants. De temps en temps le mur s'ébranlait, et Ramiro, à la tête de sa pesante cavalerie, faisait

à son tour une longue percée dans les rangs des infidèles, en balayant tout devant lui. Ben Houmeya, avec ses légers cavaliers arabes, plus exercés à ce genre de guerre, combattait ses concitoyens avec leurs propres armes, et les harcelait de ses attaques réitérées. Comme tous les transfuges, la haine doublait encore son courage, et les musulmans n'avaient pas d'ennemi plus acharné.

Enfin l'aile droite des Arabes fut enfoncée par ces lourds chevaux chrétiens, tout bardés de fer, auxquels ne pouvaient résister les légers coursiers numides, et le désordre se mit dans leurs rangs. La bataille était perdue, quand une charge désespérée, dirigée par Abdelrahman, sur le flanc de l'ennemi, à la tête de sa réserve, sauva son armée, qui, sans lui, périssait tout entière. Les lignes chrétiennes furent entamées, et la lutte recommença avec une nouvelle fureur[1]. La nuit sépara enfin les combattants; mais les pertes des infidèles avaient été immenses : la plus regrettable de toutes était le wali de Badajoz, un de leurs meilleurs généraux.

Nous n'adopterons pas les exagérations habituelles des chroniques espagnoles, qui font laisser aux musulmans 80,000 morts sur le champ de bataille[2]. Toutefois le chroniqueur el Mesaudi, qui donne de cette sanglante journée le récit le plus circonstancié, avoue lui-même qu'Abdelrahman était perdu si le roi Ramiro l'eût poursuivi. Au dire du même auteur, le renégat aben Houmeya persuada au roi chrétien

[1] Suivant Conde, les Arabes, sans la nuit, auraient remporté la victoire. « Les chrétiens, dit-il, se retiraient déjà, bien qu'en combattant, et la victoire se déclarait en faveur des musulmans. »

[2] « Deleta sunt ex eis LXXX millia Maurorum. » (*Chron. Sampieri.*)

d'attendre des renforts, et lui fit craindre quelques-unes des ruses de guerre habituelles aux Arabes, s'il poursuivait l'armée vaincue, dont il eût été facile d'achever la défaite [1].

Ramiro, occupé à recueillir les dépouilles du camp musulman, se laissa persuader, et le rusé ben Houmeya, après avoir ainsi sauvé les débris de l'armée arabe, alla demander le salaire de sa double trahison, et recevoir du khalife son pardon, qu'il avait bien gagné. Abdelrahman, heureux d'échapper à une nouvelle attaque, s'en retourna sous les murs de Zamora pour en presser le siége.

Zamora a passé, auprès de quelques historiens, pour être bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Numance. Il n'en est rien, on le sait, puisque Numance était située non loin de Soria et des sources du Duero; mais Zamora se montra digne de la continuer par son héroïque résistance. Irrité par son échec de Simancas, Abdelrahman voulait à tout prix venger la honte de l'Islam, et clore la campagne par un succès, quelque cher qu'il dût le payer; aussi le siége fut-il poussé avec un acharnement sans exemple, même dans ces cruelles guerres. La vie des hommes, qui, dans la belliqueuse religion de Mahomet, a presque aussi peu de prix aux yeux des sujets qu'à ceux du maître, fut dépensée avec une prodigalité inouïe. Les chrétiens, moins nombreux, mais défendus par leurs fortes murailles, opposèrent au cou-

[1] Murphy et Conde donnent, d'après Mesaudi, ce détail sur le wali transfuge. Mais Conde ne s'aperçoit même pas qu'en faisant inviter Ramiro par ben Houmeya à ne pas poursuivre les Arabes, « qui commencent toujours à combattre au moment où on les croit vaincus, » il contredit son propre récit, qui leur attribue la victoire.

rage fanatique des assiégeants une résistance désespérée. Ceux-ci ne gagnaient pas un pouce de terrain qui ne fût acheté par une lutte pied à pied et par des torrents de sang.

Enfin, après plusieurs assauts vigoureusement repoussés, les Arabes étaient parvenus à ouvrir une brèche dans les deux premières enceintes de murailles, quand tout à coup ils furent arrêtés par un fossé large et profond et qu'ils trouvèrent les chrétiens, rangés derrière en bon ordre, qui les accueillirent par une nuée de flèches. Une lutte nouvelle et plus terrible s'engagea à cet endroit; mais la partie n'était pas égale : les chrétiens, épuisés par leur victoire même, ne pouvaient suffire à lutter contre un flot d'assaillants sans cesse renouvelé. Des torrents de sang rougirent les eaux de ce fossé funeste, et ce ne fut qu'en y entassant leurs morts, en guise de fascines, que les Arabes parvinrent à le traverser.

Pas un chrétien n'échappa aux épées musulmanes : pas un non plus n'essaya de fuir; tous tombèrent à la place où ils avaient combattu. Les cinq dernières enceintes de murs furent franchies par les assaillants, qui ne rencontraient plus personne pour les défendre. Les portes de fer furent brisées, et l'étendard de l'Islam flotta sur les hautes tours. Les femmes et les enfants, qui attendaient en tremblant leur sort, furent cependant épargnés, et emmenés en esclavage.

Toutefois les vainqueurs avaient payé cher leur triomphe. Ce combat, le plus meurtrier dont fassent mention leurs annales, porte chez eux le nom de *Alhandeck* (du fossé), et leurs historiens eux-mêmes avouent que la prise de Zamora, le boule-

vard de la chrétienté, leur coûta de quarante à cinquante mille hommes [1].

Cette bataille de Simancas, non moins célèbre que celle de Clavijo, a été embellie, par tous les historiens contemporains, d'innombrables miracles, qui rappellent plus ou moins le vœu de Santiago. Mais comme tous ces miracles se résument en vœux faits par le roi de Léon et le comte de Castille devant les deux sanctuaires nationaux de saint Jacques et de saint Millan, pour obtenir la victoire, il n'est pas difficile de deviner la source de ces pieuses inventions.

Au printemps de l'année 940, Ramiro, ayant réparé ses pertes, franchit de nouveau la frontière musulmane et s'avança jusque auprès de Salamanque. Le début de la campagne fut favorable aux champions du Christ. Ramiro battit le wali de la frontière, et reprit Zamora, cette éternelle arène de la lutte entre les deux peuples. La garnison fut massacrée sans pitié, comme une expiation offerte aux mânes des chrétiens tombés sur les bords du fatal fossé. Mais Abdelrahman, ardent à réparer sa défaite, en-

[1] Cette double bataille, dont j'ai dû recommencer cinq fois le récit avant de pouvoir combiner ensemble les versions des deux peuples, peut donner une idée des immenses difficultés que présente cette partie des annales de l'Espagne. Ainsi les chrétiens ne disent pas un mot du siége de Zamora ni de sa conquête par les Sarrazins ; les Arabes en revanche se taisent sur la prétendue bataille d'*Alhandega* ou *du fossé*, que racontent toutes les chroniques chrétiennes. A en croire Sampiero, le roi de Léon, après la bataille de Simancas, poursuivit sans relâche les infidèles jusque sous les murs d'*Alhandega*, c'est-à-dire devant les fossés de Zamora. Les Arabes, contraints d'accepter la bataille, furent encore vaincus, et le reste de leur armée complétement détruit. Abdelrahman lui-même n'échappa qu'à demi mort (*semivivus evasit*). Mais cette seconde rencontre entre les deux armées, après la terrible lutte de Simancas, paraît peu probable : les chrétiens devaient avoir aussi besoin que les musulmans de réparer leurs pertes.

voya à son wali des renforts qui lui permirent de reprendre les hostilités.

Les Léonais s'avancèrent à sa rencontre, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence, près de Saint-Estevan de Gormaz, dans un étroit espace entre les montagnes, où toutes deux étaient condamnées à vaincre ou à périr. La bataille fut sanglante, et le Duero roula dans ses flots bien des cadavres[1]. La victoire se prononça pour les Musulmans : Saint-Estevan et Zamora, reprise encore une fois après un nouvel assaut livré sur ses ruines teintes de sang, furent le prix de leur triomphe. Enfin, les deux peuples, fatigués de cette lutte, où les succès étaient trop balancés pour amener un résultat, finirent par conclure, en 944, une trêve de cinq ans, qui fut de part et d'autre fidèlement observée.

Le roi de Léon, qui avait appris à ses dépens combien il importait de rester maître du bassin du Duero, s'occupa, pendant ce temps, d'en fortifier les principales villes, et surtout Salamanque qui, dominant à la fois la route de Tolède et celle de Badajoz, ouvrait aux chrétiens les deux portes de l'Espagne arabe. Durant ces cinq années de paix, on devine à travers l'obscur laconisme des chroniques chrétiennes un mouvement marqué d'organisation sociale et politique. Ce mouvement, il est vrai, ne se traduit pas

[1] Voici les vers que Conde met dans la bouche du wali Abdallah, poëte et soldat à la fois, suivant l'usage des Arabes :

« De un lado nos cerca Duero.
La salida está en vencer
La sangre de los infieles;
Del otro peña tajada,
Y en el valor la esperanza
Enturbie de Duero el agua. »

encore en institutions, car ni les temps ni les peuples ne sont mûrs pour cela, mais en fondations de villes, accompagnées de franchises que le fondateur concède aux nouveaux habitants, pour s'assurer de leur dévouement. Toutefois l'impulsion, il faut le dire, ne vient pas toujours de la royauté. Divers comtes castillans, par une noble émulation avec la couronne, créent pour leur compte des *poblaciones* nouvelles, ou repeuplent les cités dévastées par les Arabes. Cette série d'établissements utiles, tous opérés par des comtes castillans, et un seul par ordre du roi, contraste vivement avec les éternelles fondations de monastères des rois de Léon, et sert de base à l'indépendance et à la grandeur futures de la maison de Castille[1].

Le moment est venu de démêler le fonds de vérité qui se mêle aux fables débitées par les historiens sur l'origine de ce fameux comté de Castille. La *Bardulie*, tel est l'ancien nom de cette province[2], désignait, vers cette époque, un espace long et étroit[3]

[1] Le passage sur les villes fondées par les comtes de Castille, qui semble interpolé dans la chronique de Sampiero, n'a été répété ni par le moine de Silo, ni par Rodrigue de Tolède, qui ont tous deux copié Sampiero. Si populaire que fût l'illustre Fernan Gonzalez, fondateur du comté de Castille, l'histoire écrite par des évêques prend toujours contre lui le parti des rois.

[2] Bardulia, quæ Castilla hodie vocatur. (Sebast. Salmant.)

[3] On trouvera à ce sujet des détails étendus, mais un peu confus, dans une dissertation de Benito Montejo, t. III *de las Memorias de la Academia de la Historia, à Madrid.* Il cite ce couplet curieux d'une vieille romance sur la Castille, au VIII[e] ou IX[e] siècle.

Harto era Castilla	« Alors était la Castille
Pequeño rincon	Un assez petit coin
Quando Amaya era su cabeça	Quand Amaya était sa tête
Y Fitero el mojon.	Et Fitero sa limite. »

Amaya était une ville forte, à huit lieues au nord-ouest de Burgos. Fitero, ou plutôt Itero, était près de la Pisuerga, entre Castro-Xerez et

entre la Navarre et le royaume de Léon, depuis la mer de Biscaye jusqu'au Duero. Sa limite à l'ouest était le fleuve Pisuerga, et à l'est les provinces de Rioja et d'Alava jusqu'à Miranda de Ebro. Ce pays, qui sous les rois goths paraît avoir été compris dans les limites beaucoup plus vastes de l'ancien duché de Cantabrie, fut gouverné, sous la monarchie asturienne, par des comtes, non pas à titre de fief héréditaire, mais comme une simple dignité toujours révocable. Les conquêtes d'Alonzo Ier, en étendant jusqu'au centre de la Péninsule les limites de la monarchie asturienne, reculèrent aussi au delà du Duero celles de la Castille[1], qui comprit désormais une partie des *campi gothici* ou *tierra de campos*, sur les deux rives du Duero. C'est alors qu'elle emprunta son nom de *Castella* (Castille) aux nombreux châteaux qu'Alonzo y éleva pour la défendre. Le comte gouverneur de ce pays avait d'autres comtes sous ses ordres, et sans doute il en existait aussi qui étaient indépendants de lui.

Le premier de ces comtes est Rodrigo, qui régit la Castille de 860 à 866, et peupla les villes d'Amaya et de Santillane; c'est à peu près tout ce que l'on sait de lui[2]. Son fils Diego (*Didacus*) Rodriguez

Fromesta. Mais la Castille, à vrai dire, n'a, dans aucun temps, été bornée à un aussi étroit espace.

[1] On peut remarquer que de la Pisuerga à l'Alava, et de Burgos au Duero, toutes les donations de cette époque sont faites par des comtes de Castille, et non par des rois de Léon. Dans la charte de donation de Fernan Gonzalez au monastère d'Arlanza, on voit qu'il possédait des villes au sud du Duero.

[2] Moralès cite, d'après Esteban de Garibay, une charte de fondation du monastère San Flavian de Mena, en l'an 762, où la date est suivie de ces mots : *Regnante Ruderico in Castella*, sans qu'on y parle même du roi Fruela Ier, qui régnait dans les Asturies. Deux autres chartes, l'une de 772, l'autre de 775, offrent la même particularité. Mais presque toutes ces

peupla, sur l'ordre du roi, la ville de Burgos vers 884. Vient ensuite Gonzalo Fernandez, qui n'a guère d'autre titre à l'attention de l'histoire que d'être le père du célèbre Fernan Gonzalez; puis Nuño Fernandez, mort en prison par ordre d'Ordoño II, qui écrasa par ce coup hardi les premiers essais d'indépendance des comtes castillans; et enfin l'illustre Fernan Gonzalez, le premier d'où date réellement l'histoire de la Castille.

Jusqu'à Fernan, la série de ces comtes restera toujours un peu arbitraire, grâce à la difficulté de discerner entre tant de délégués du pouvoir royal le comte feudataire de Castille. Le fief, bien qu'il passe souvent du père au fils, n'est pas héréditaire de droit, et ne le devient que dans les mains de Fernan. Aussi ces comtes n'occupent-ils pas dans la chronique de Sampiero la place que nous nous efforçons de leur rendre dans l'histoire. C'est à peine si le monarchique historien fait mention de leurs noms à propos des villes qu'ils ont fondées, et les épithètes, d'ailleurs assez méritées, de rebelles et de traîtres leur sont à chaque instant prodiguées. Les rois de Léon, pour diminuer le pouvoir de ces dangereux vassaux, paraissent avoir multiplié le nombre des comtes qui le partageaient avec eux. Sans doute l'autorité de ces comtes, révocables à la volonté du roi, était subordonnée à celle du comte gouverneur; mais Sampiero affecte de ne pas les distinguer de

chartes sont justement suspectes. En général, ce n'est qu'avec une extrême défiance qu'il faut se servir dans l'histoire d'Espagne de ces sortes de documents. Dans aucun pays, les chartes apocryphes ne se trouvent en aussi grand nombre, parce que, dans aucun pays, les couvents n'avaient un égal intérêt à les falsifier.

lui, et les réunit tous sous le nom générique de comtes de Castille.

Au milieu de toutes ces contradictions, les chartes, contrôlées par une sévère critique, peuvent seules suppléer au silence de l'histoire. Or ce sont elles qui nous attestent la prépondérance toujours croissante que sut prendre sur ses rivaux l'actif et habile Fernan Gonzalez, le véritable fondateur de la monarchie castillane. Avant même qu'il ait conquis son indépendance, nous le voyons, sous le règne belliqueux de Ramiro II, jouer un rôle proéminent dans les deux seuls événements de l'époque, les invasions et les alliances. Seul il fait la guerre aux Arabes et les bat, seul il fonde et enrichit des monastères, en s'intitulant, dans toutes ses chartes : « Fernan, par la grâce de Dieu, régnant en Castille », sans que mention soit faite de son suzerain de Léon. Du fond de la prison où le jette Ramiro, il transige encore avec lui et se fait acheter son alliance par un mariage entre son fils et la fille de Ramiro. Son nom, que Sampiero, le seul historien de l'époque, tait ou ne prononce que pour le maudire, remplit à lui seul toutes les chroniques postérieures, à mesure qu'on s'éloigne de lui. Comme Roderich, l'histoire ne suffit plus à raconter tout ce qu'il a fait; la tradition populaire [1] s'en saisit à son tour, et ne laisse plus discerner ses fictions de la réalité.

Quant au roman des juges de Castille [2], si célèbre dans le moyen âge espagnol, et répété par tous les

[1] Voyez Pièces justificatives.

[2] Sandoval (*Historias*, p. 290) raconte que la résidence de ces juges était un lieu appelé *bijuezes* (les deux juges), près de Medina del Pumar, et que, quand Burgos fut fondée, on y transporta le siége où ils s'asseyaient.

écrivains postérieurs, qui remplissent ainsi la lacune depuis la mort de Nuño Fernandez, en 923, jusqu'à la révolte de Fernan Gonzalez, nous n'en discuterons pas ici l'invraisemblance : le travail de l'écrivain, à cette époque difficile, consiste à séparer l'élément romanesque et l'élément historique, sans cesse confondus dans les annales de l'Espagne. Mais ces annales si poétiques perdraient leur plus grand charme s'il fallait en rejeter toutes les fictions populaires, et la vérité qui resterait ne vaudrait pas le mensonge qu'elle aurait remplacé. C'est ce qui nous a décidé à rejeter à la fin de ce volume la version poétique de chaque grand événement dont la fable s'est emparée à la suite de l'histoire.

Revenons maintenant aux faits historiques, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici. Après le coup de vigueur frappé par Ordoño II contre les comtes de Castille, cette remuante noblesse, privée de son chef et de ses membres les plus actifs, paraît s'être quelque temps résignée à l'obéissance. Mais, pendant cette époque, le fameux Fernan Gonzalez,

Voici quelques vieilles rimes assez curieuses qu'il cite à ce sujet : « A la mort d'*Alonzo el Casto*, dit le poëte,

Eran en gran coyta los Españoles caydos
Duraron en gran tiempo todos desavenidos,
Como omes sin señor, tristes y doloridos
Dezian, mas nos valiera nunca ser nacidos.

Quando vieron los Castellanos la cosa asi yr,
A quien alzarian por rey no se podian avenir;
Vieron que sin pastor no pudian vivir,
Pusieron quien podiesse las cosas decedir...

... Don Nuño Rasura, ome de gran valor,
Vino de su liñage el Conde batallador,
El otro don Layno el buen guerreador,
Vino de aqueste el Cid campeador.

que nous verrons bientôt s'emparer pour lui seul du titre et du pouvoir de comte de Castille, établissait son influence, et attirait peu à peu vers lui l'autorité jusque-là partagée. Il est probable, bien que l'histoire n'en dise rien, qu'il prit part à la bataille de Simancas. On sait seulement qu'il peupla et fortifia Sepulveda (*septem publica*) sur l'extrême frontière de la Castille.

Rodrigue de Tolède, qui a copié Sampiero sans le comprendre, accuse Fernan Gonzalez d'avoir appelé les Arabes en 940. Mais cette assertion, dont les Arabes ne disent pas un mot, mérite peu de crédit: car le comte est à peu près le seul héros castillan qui n'ait pas terni sa gloire par une alliance avec les infidèles, et ce n'est pas là une des moindres sources de sa popularité. Tout ce qu'on sait, c'est que, quelque temps après, le vassal indocile se révolta contre Ramiro. Sans doute sa tentative n'était pas appuyée sur des forces suffisantes, car ce roi *prudent* et *fort* s'empara du rebelle et le fit jeter en prison; il y resta longtemps, jusqu'à ce que Ramiro, le croyant assez puni, lui rendit la liberté, reçut de lui un nouveau serment de fidélité, qui ne devait pas être mieux tenu que l'ancien, et finit par faire épouser son fils aîné, Ordoño, à la fille de Fernan, Urraca.

L'heure du repos approchait pour Ramiro; mais le belliqueux monarque ne voulut pas mourir avant d'avoir vu se déployer encore une fois l'étendard de Léon. Il arma donc, aussitôt après l'expiration de la trêve, une expédition contre Talavera, dévasta tout le pays, tua aux Arabes douze mille hommes, et ramena sept mille captifs. Telle est la version de Sampiero; voici celle des Arabes, directement

opposée. Ramiro, disent-ils, envahit la Lusitanie, du côté de Zamora. Abdelrahman fit publier l'*ald-jhed*, et rassembla des troupes dans tous ses états de la Péninsule et de l'Afrique. Le wali de Fez vint en personne, à la tête d'une troupe d'élite. Le commandement en chef fut confié au hadjeb Ahmed. Les chrétiens, chassés de Simancas et de toutes les places fortes du Duero, furent repoussés dans leurs montagnes avec de grandes pertes [1], et la Galice dévastée par les Arabes victorieux (950).

Peut-être sera-t-il possible de faire concorder ces deux versions, en supposant que les deux expéditions eurent lieu en même temps ; les Arabes, dans ce cas, auraient attribué par erreur à Ramiro l'expédition de Lusitanie, tandis qu'il dirigea celle de Talavera. Leur silence sur cette dernière serait alors la meilleure preuve de la véracité des chroniques espagnoles : les Arabes auraient été victorieux en Galice, et les chrétiens à Tolède, contradiction qui se rencontre à chaque page de cette histoire, toujours écrite en partie double, quand les légendes populaires ne viennent pas la compliquer d'une troisième version, différente encore des deux autres.

De retour à Léon, après une maladie grave, Ramiro sentit sa fin approcher, et, en digne roi chrétien, il se confessa et mourut saintement en 950, après vingt ans de règne. De sa deuxième femme, Teresia, fille de

[1] Les historiens arabes parlent avec leur exagération ordinaire de l'immense butin que leur armée rapporta de Galice. Outre le cinquième qui appartenait au khalife, Ahmed, suivant eux, lui fit présent de 400 livres d'or vierge, 420,000 sequins en lingots, 400 livres d'aloès, 500 onces d'ambre, 300 de camphre, une foule d'étoffes et de fourrures précieuses, 800 armatures de fer bruni pour les chevaux, 1,000 boucliers, 100,000 flèches, etc. Il est permis de douter que la dixième partie de ces richesses ait existé dans toute l'Espagne chrétienne.

Sancho Abarca, roi de Navarre, il avait eu deux fils, Ordoño et Sancho, et une fille, Elvira, qui prit le voile. Dans cette vie toute remplie de guerres et de triomphes, il est difficile de trouver place pour les pensées de la paix. La seule chose que l'histoire nous apprenne de Ramiro, après les batailles, ce sont des fondations de couvents. Sandoval parle de conciles rassemblés par ce prince; mais il est évident qu'il s'agit ici tout simplement des anciens conciles, tels qu'ils avaient lieu chez les Goths, et dont le peuple était exclu. Nous verrons plus tard ces assemblées prendre un caractère de plus en plus politique, jusqu'au onzième siècle, où elles deviennent réellement dignes de ce nom, puisque les députés du peuple y sont admis.

CHAPITRE II.

FIN DU RÈGNE D'ABDELRAHMAN III.

950 A 961.

Au milieu de ces longues guerres qu'Abdelrahman, il est vrai, faisait par ses lieutenants plus souvent que par lui-même, le renom de sa puissance s'étendait à la fois dans les trois parties du monde. Des ambassades pompeuses venaient, de tous les coins de la terre, attester la crainte ou le respect qu'il inspirait à tous les rois. Le César de Byzance, Constantin Porphyrogénète, envoya en 927 resserrer les liens d'amitié qui existaient entre les deux couronnes. Mais la pompe de Cordoue vainquit cette fois celle de Byzance. Les envoyés, après avoir traversé les avenues de l'Alcazar, encombrées de gardes, furent reçus par le khalife dans une salle tendue en entier d'étoffes de soie et d'or, moins riches encore que les exquises ciselures de ses lambris. L'ambassadeur se mit à genoux devant le trône où le khalife était assis, ses fils à droite, ses oncles à gauche, ses ministres rangés autour de lui, puis les fils des wazyrs et les officiers inférieurs. Derrière lui se tenaient

les deux chefs des eunuques, blancs et noirs, chargés du gouvernement intérieur du palais, et jouissant à ce titre d'une haute influence. L'envoyé remit la lettre de son maître, écrite en caractères d'or sur parchemin azur. A la lettre pendait un sceau d'or avec l'image du Christ d'un côté, et de l'autre celles de Constantin et de son fils Romanus; elle était enfermée dans une boîte d'or merveilleusement ciselée, qui contenait en outre un magnifique portrait de l'empereur peint sur verre; enfin la boîte elle-même était contenue dans un carquois d'or.

Le khalife avait chargé ses poëtes de préparer leurs inspirations pour faire honneur aux envoyés grecs; mais les panégyristes officiels furent tellement saisis de la pompe de ce spectacle qu'aucun d'eux ne put trouver une parole, et leurs yeux éblouis se baissèrent devant la splendeur du soleil de l'Orient. Heureusement pour le khalife et pour l'honneur des beaux esprits de sa cour, un homme qui ne faisait pas comme eux métier de poésie, Mondhir el Saïd, s'inspirant de ce spectacle qui avait déconcerté les autres, improvisa avec autant de hardiesse que de bonheur des vers dignes du sujet. Abdelrahman, récompensa le poëte de circonstance en le nommant khadi des khadis, ou grand-juge de Cordoue; et Mondhir, magistrat improvisé, s'en tira, dit-on, aussi bien que de ses vers. L'ambassade grecque, comblée de présents, s'en retourna à Byzance, et le khalife envoya à son tour offrir à l'empereur les plus beaux chevaux de l'Andalousie, avec les harnais précieux et les armes de fine trempe qu'on fabriquait alors à Cordoue.

Ce regne si long et si glorieux, qui depuis la

prise de Tolède n'avait pas été agité par la guerre civile, fut troublé tout d'un coup par un de ces drames domestiques qui chez les Orientaux ensanglantent si souvent les marches du trône. Abdelrahman avait deux fils, Alhakem et Abdallah, et tous deux rivalisaient de goût pour les lettres et les exercices chevaleresques; tous deux étaient doués de ces heureuses qualités qui gagnent les cœurs des peuples, l'affabilité, la douceur, la générosité. Mais, des deux frères, celui chez lequel ces dons jetaient le plus d'éclat était Abdallah, le plus jeune, et Abdallah n'était pas l'héritier du trône. Poésie, jurisprudence, astronomie, aucune des branches de la science ne lui était restée étrangère, et le jeune Ommyade avait même écrit l'histoire de la dynastie des Abbassides, rivale de la sienne [1].

Cependant l'envie rongeait le cœur d'Abdallah, et d'adroits flatteurs nourrissaient en lui ces funestes dispositions. Un certain Ahmed ben Mohammed, homme ambitieux et jaloux de tout ce qui s'élevait au-dessus de lui, avait su capter la faveur du jeune prince. Il ne le quittait pas un instant, et, attaché à lui comme son mauvais génie, il n'eut pas de peine à lui persuader que l'opinion publique s'indignait de la préférence donnée à son frère Alhakem sur un prince doué d'aussi brillantes qualités. Il ajoutait que, s'il le voulait, rien ne lui serait plus facile que de se faire proclamer successeur au trône, et d'obliger le vieux monarque à abdiquer en sa faveur, sauf à recourir, s'il s'y refusait, à des mesures plus énergiques.

[1] Casiri, II, p. 38.

Ahmed, en tenant ce langage, ne faisait que traduire les secrètes pensées d'Abdallah; l'exemple d'Hischem, le plus jeune fils d'Abdelrahman Ier, appelé au trône au préjudice de ses deux aînés, excitait encore son ambition. Enfin « entraîné au mal par la fatalité de son étoile, plus que par la malignité de son cœur » il permit à l'habile tentateur de travailler à grossir son parti; lui-même se servit de son influence pour s'attacher les hauts officiers de l'état et les chefs de la garde, et redoubla d'efforts pour se concilier la faveur populaire. La caste des lettrés, qui jouissait à la cour des Ommyades d'un immense crédit, fut surtout l'objet de ses prévenances; nul, d'ailleurs, ne pouvait trouver à redire qu'un jeune prince, lettré lui-même, attirât auprès de lui les savants, et s'entourât de ce pacifique cortége.

Jusque-là le plan avait été conduit avec discrétion et prudence; mais Ahmed ayant confié son secret à un homme qu'il croyait sûr, celui-ci s'empressa de tout révéler au khalife. Abdelrahman d'abord se refusa à y croire, redoutant, dans une matière aussi grave, de prendre des soupçons pour une certitude et des imprudences pour un crime. Il consulta le vieil Almodhaffer, son oncle, et tous deux convinrent de faire arrêter Abdallah en secret. L'ordre fut exécuté la nuit même. Abdallah, surpris avec Ahmed et un autre de ses complices, fut amené dans le plus grand secret à Medina Azzahrat, où se trouvait le khalife, et les trois coupables furent enfermés dans des prisons séparées.

Abdallah, amené en présence du khalife, et troublé qu'il était par la majesté empreinte sur le

front de ce père irrité, ne répondit d'abord à ses reproches que par des pleurs. Pressé de questions, il finit par avouer son crime; mais il ne révéla aucun autre complice qu'Ahmed, qu'il accusa de l'avoir poussé à la révolte par ses perfides suggestions. Ahmed, reconnu coupable, fut condamné à être décapité; mais il épargna l'office du bourreau en se tuant dans sa prison.

Restait à prononcer sur le sort d'Abdallah, et un affreux combat se livrait dans l'âme d'Abdelrahman. Vainement le généreux Alhakem implora la grâce de son frère. « Alhakem, répondit le malheureux père, « il est bien à toi d'intercéder pour le coupable qui a « voulu ta mort et la mienne, et moi-même, si je « n'étais qu'un simple particulier, je n'écouterais que « la voix de mon cœur; mais, comme monarque, je « dois songer au repos de mes peuples et à la justice « que je leur dois, même aux dépens de mes plus « chères affections. Je pleure mon fils, tout en le « condamnant, et je le pleurerai toute ma vie; mais « le devoir m'ordonne de le punir; et ni tes pleurs, « ni ceux de toute notre famille, ne sauveront Ab- « dallah du supplice qui l'attend. »

Le triste Abdallah reçut sa sentence avec courage, et ses dernières paroles furent pour demander la grâce de celui qu'on avait arrêté avec Ahmed et lui, et qu'il proclama innocent. Il fut mis à mort dans sa prison le 31 mai 950, et son corps fut accompagné au tombeau par Alhakem et tous ses frères.

Peu de temps après, la mort du prince Almodhaffer, qu'il chérissait comme un père, vint encore frapper le khalife dans ses affections de famille, et jeter un deuil nouveau sur le palais d'Azzahrat.

Almodhaffer, en plaçant lui-même la couronne sur la tête de son neveu, avait épargné à l'Espagne une guerre civile, et, jusqu'au dernier jour de sa vie, la tendre reconnaissance du khalife le paya de son sacrifice.

Abdelrahman, cherchant dans la guerre une distraction à ses douleurs, publia l'*adjihed*, ou guerre sainte contre les chrétiens, dont nous avons parlé. Ce fut sa dernière grande entreprise contre eux; et il ne rencontra plus guère désormais sur tous les trônes de l'Espagne chrétienne que des alliés ou des vassaux dont la faiblesse lui garantit la fidélité. C'est ainsi que nous verrons Sancho, dit *le Gros*, roi de Léon, trouver un asile à la cour de Cordoue, et mettre en tutelle entre les mains du khalife la couronne qu'il tenait de lui. L'usurpateur Ordoño, et les souverains de la Galice, de la Navarre et du comté de Barcelone implorèrent également son patronage et son appui. Enfin nous voyons des rois trop éloignés d'Abdelrahman pour craindre ou pour espérer rien de lui, tels que les souverains de France, de Bourgogne et de Hongrie, solliciter son alliance, et assiéger sa cour de leurs envoyés.

Mais une ambassade plus curieuse est celle de Jean, abbé de Gorze, monastère lorrain, envoyé à Cordoue par Othon-le-Grand, empereur d'Allemagne, en 956. Murphy seul en dit un mot; mais le curieux fragment connu sous le nom de *vie de Jean de Gorze*, par un contemporain[1], supplée au silence des chroniques arabes, et nous donne de précieux détails sur la cour de Cordoue, et sur l'éti-

[1] *Apud* Labbé, *Nova biblioth.*; le récit y est fort incomplet. Voyez aussi Mabillon, *sæc.* V, p. 404.

quette orientale dont s'entouraient les khalifes. Abdelrahman avait envoyé à Othon, au fond de l'Allemagne, une ambassade d'apparat, destinée à donner aux chrétiens une haute idée de sa puissance. Un de ces évêques mozarabes, dont la conscience flexible se prêtait à tous les rôles, et qui remplissaient d'ordinaire celui d'envoyés du khalifat auprès des états chrétiens, avait été chargé d'une lettre pour Othon, où le Christ était peu ménagé. Mais l'évêque mourut en chemin, et la lettre arriva sans le commentaire qui devait l'atténuer. L'Empereur, en la lisant, entra dans une violente colère, et retint trois ans les envoyés du khalife sans leur rendre réponse.

Enfin, en 955, Othon se décida à répondre à l'ambassade d'Abdelrahman par une autre, et aux injures contre le Christ par des injures contre Mahomet. La lettre fut rédigée en grec; mais il fallait trouver quelqu'un pour la porter, et l'ambassadeur courait grand risque de se changer en martyr. Des évêques ne pouvaient se compromettre dans une pareille mission. On trouva un abbé, qui avait conquis cette dignité à force de science et d'austérités : c'était Jean de Gorze, qui se présenta de lui-même. On lui adjoignit un prêtre mozarabe et un moine, calligraphe de l'ambassade, et on leur remit pour le khalife de somptueux présents, destinés à amortir la fâcheuse impression que la lettre devait produire.

Jean se mit en route en 956, et arrivé, non sans peine, à Marseille, il s'y embarqua pour Barcelone, où le prêtre mozarabe les quitta pour se rendre à Cordoue et préparer les voies. A Tortose, la première ville musulmane, ils furent bien accueillis par le wali, qui les y retint en attendant les ordres de son maître.

Enfin les envoyés d'Othon reçurent la permission de continuer leur voyage, et, arrivés à Cordoue, on leur assigna un logement dans les faubourgs. Ici commence une série de négociations vraiment curieuses entre un pauvre moine chrétien, et le puissant khalife, qui ne craignit pas de lutter avec lui de ruse et de diplomatie. « L'accès auprès du roi, dit le biographe, « était rare et difficile, et, à moins d'une affaire de « la plus haute urgence, toutes les communications « avaient lieu par des esclaves du palais. Il résidait, « comme un dieu terrestre, au milieu de cette royale « forteresse, et rares étaient ceux qui pouvaient arri- « ver jusqu'à lui. »

Le khalife avait été instruit par ses ambassadeurs du contenu de la lettre, qu'il feignait d'ignorer. La loi étant précise sur ce point, que quiconque blasphémait le Prophète devait être puni de mort, l'embarras était grand. Faute de pouvoir faire le procès à Othon, il fallait le faire à ses envoyés, et violer ainsi ou la loi ou le droit des gens. Abdelrahman, quoique zélé musulman, n'était pas cruel, et il lui répugnait également de maltraiter l'ambassadeur ou de le renvoyer sans l'entendre. Un juif d'abord, puis un évêque mozarabe, furent employés pour persuader à Jean de remettre les présents sans la lettre de son maître; mais Jean, persuadé sans doute que le ciel lui réservait l'honneur d'opérer la conversion du khalife, fut intraitable sur ce point. L'évêque le harcelant de ses instances, le moine, qui faisait assez peu de cas de ces prélats mozarabes, habitués à transiger avec les circonstances, lui reprocha d'*être circoncis*, et d'adorer le Christ des lèvres, et non de cœur. Enfin le khalife en vint jusqu'à menacer Jean de le

faire périr dans les tourments, et d'exterminer, s'il ne cédait pas, tous les chrétiens mozarabes; mais prières, menaces, caresses, tout échoua devant la généreuse obstination de ce moine, qui puisait dans sa conscience une force supérieure à celle de tous les rois de la terre.

L'année 957 se consomma dans ces pourparlers; aux plaintes de l'envoyé d'Othon, on répondait que son maître avait bien retenu trois ans sans leur répondre les envoyés du khalife, et que celui-ci, trois fois plus puissant qu'Othon, ne pouvait faire moins que de retenir neuf ans son ambassadeur. Enfin, de guerre lasse, on convint que Jean enverrait demander à l'empereur une nouvelle lettre où le Prophète fût mieux traité que dans la première. Un prêtre mozarabe, versé dans les deux langues latine et arabe, se chargea de cette mission, qui n'était pas sans danger. Il arriva au printemps de 959 près d'Othon, qui consentit, pour tirer de peine son envoyé, à écrire une autre lettre, et y joignit l'ordre de ne pas remettre la première.

La difficulté ainsi tranchée, le grand jour de l'audience fut enfin fixé. Mais une difficulté nouvelle survint : l'étiquette ne permettait pas au moine de paraître devant le prince des croyants avec sa robe de bure, car le plus pauvre même des sujets du khalife devait revêtir l'or et la soie pour se présenter devant lui. Le moine, fidèle à son vœu d'humilité, refusa de quitter son modeste costume. Le khalife, croyant que c'était faute d'en avoir un meilleur, lui envoya dix livres pesant d'argent [1], que Jean distri-

[1] Environ 7,000 francs. «Sous Charlemagne, dit Reinaud (p. 192), la livre était de 12 onces, et la livre d'argent pesait environ 77 francs 88 centi-

bua aux pauvres. Enfin Abdelrahman, dont l'âme était assez grande pour s'élever au-dessus de toutes les petitesses du cérémonial, s'écria, en apprenant l'obstination de Jean : « Par Allah, fût-il vêtu d'un sac, je le « verrai ! » Et l'ordre fut donné de le faire paraître devant lui.

Lorsque l'ambassadeur d'Othon, couvert de sa robe grossière, sortit de sa demeure pour se rendre à l'alcazar, l'orgueil musulman se chargea de donner à cette modeste ambassade la pompe qui lui manquait. Depuis la demeure de Jean jusqu'au palais, toutes les rues furent bordées de soldats, afin d'inspirer à l'envoyé d'Othon une haute idée de la puissance de leur maître. Le biographe nous dépeint avec complaisance le martial aspect de ces troupes, la cavalerie légère montée sur des mules, l'autre sur des chevaux; les piétons appuyés sur leurs lances, et balançant de l'autre main leurs légers *djerrid,* qu'ils feignaient de lancer, pour effrayer les chrétiens [1]. Les cours et les salles de l'alcazar étaient ornées des même tentures de soie que pour la réception des

mes, ce qui, vu la rareté de l'argent monayé, représentait environ 700 francs valeur actuelle, ou neuf fois plus que la même somme ne valait au dixième siècle.

[1] Le cortége d'un nouveau pacha dont j'ai vu l'installation à Tanger ressemblait assez, au luxe près, à celui que je viens de décrire; seulement, au lieu de lances, les piétons, comme les cavaliers, portaient les longs fusils bédouins; les cavaliers étaient montés indifféremment sur des chevaux, des mules, et même sur des ânes. La musique se composait de deux clarinettes fêlées. Je ne me rappelle pas avoir vu de tambours. Somme toute, l'aspect de ces hommes, couverts, au lieu du *bournous* algérien, d'une longue couverture blanche qu'ils drapent sur leur turban en plis pleins de grâce, était martial, bien que farouche. Comme les soldats d'Abdelrahman, ils cherchaient aussi à effrayer les chrétiens et leur tiraient des coups de fusil; et, sur la terrasse du consulat de France, nous entendîmes plus d'une balle siffler à nos oreilles. J'appris depuis que c'était un honneur qu'ils voulaient nous faire.

envoyés de Byzance, et la salle d'audience où le khalife reçut ceux d'Othon offrait un spectacle fait pour éblouir même des yeux plus habitués aux pompes de la terre[1].

Les Esclavons de la garde, rangés sur deux files, aux deux côtés de la salle, tenaient d'une main leurs épées nues, et de l'autre leurs larges écus. Les esclaves nègres, vêtus de blanc, étaient aussi rangés sur deux files, leurs haches d'armes appuyées sur l'épaule. Enfin dans le vestibule se trouvaient les gardes andaloux et africains, couverts d'armes étincelantes et de robes aux brillantes couleurs. Le khalife, au milieu de tous les grands officiers de sa cour, et des princes de sa famille, vêtus d'habits magnifiques, était assis, les jambes croisées, sur un lit de repos, dans une petite pièce placée au fond de la grande, où il se tenait, dit la chronique, *comme un dieu dans son sanctuaire*. Sa garde, éblouissante d'or et d'acier poli, était rangée autour du trône, et ne laissait ouvert qu'un étroit passage pour arriver jusqu'à lui.

[1] La salle de *Gomaretch*, ou des ambassadeurs, dans l'Alhambra de Grenade, donne, ainsi que toutes les salles de cette bonbonnière de marbre, une idée de la richesse et du goût exquis qui caractérisent les Arabes dans la décoration de leurs édifices. Cette salle, carrée et très-haute, n'a guère plus de 50 pieds de large en tous sens; le toit est de bois de cèdre ciselé, et incrusté d'étoiles d'or, pour figurer la voûte du ciel; un rang de fenêtres séparées par d'élégantes colonnettes de marbre circule autour de la salle, aux deux tiers de la hauteur, et de ravissantes arabesques, dont la chaux des badigeonneurs modernes n'a pu effacer la grâce, tapissent tous les murs. Sous cette couche uniforme de chaux blanche, on retrouve dans quelques endroits les couleurs primitives, où l'or, l'azur et le vermillon dominent. Elles subsistent encore dans les gracieux pendentifs qui descendent aux quatre coins de la voûte, et figurent assez bien les cellules d'une ruche. Le bas des murailles, jusqu'à la hauteur de quatre pieds, est revêtu de grandes mosaïques de faïence bleue et blanche. Le pavé est de marbre. Mais la représentation des images de l'homme et des animaux est sévèrement bannie de l'Alhambra, sauf dans les peintures de la salle du tribunal, qui appartiennent à une époque postérieure.

Le moine, fier du contraste de sa robe de bure avec ces somptueux habits portés par des esclaves, s'avança jusqu'au pied du trône, d'où le khalife lui tendit, par une faveur toute spéciale, la paume de sa main à baiser. Il l'invita ensuite d'un geste à s'asseoir et s'entretint quelque temps avec lui, en lui donnant des preuves d'une bienveillance marquée. L'envoyé d'Othon se tint à la hauteur de son rôle, avec une assurance modeste qui captiva le khalife : aussi ne voulut-il accorder à Jean la permission de retourner en Allemagne qu'après une seconde visite. Dans cet entretien, dégagé des formes gênantes du cérémonial, le khalife questionna familièrement le moine allemand sur la puissance de son maître, sur le nombre de ses soldats, les ressources de son empire, et les institutions qui le régissaient.

Il est probable que Jean flatta un peu le tableau de la monarchie d'Othon; il assura hardiment qu'aucun roi n'égalait son maître en force et en puissance, et Abdelrahman, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur la vérité de l'assertion, ne songea pas à s'en offenser. Il loua même l'envoyé d'avoir une si haute idée du prince qu'il représentait, et de le mettre ainsi au-dessus de tous les autres. Comblé des présents du khalife, Jean de Gorze s'en retourna heureusement en Allemagne, après cette longue et difficile ambassade dont il s'était tiré si fort à son honneur.

Pour compléter le tableau de la puissance du khalifat, il nous reste à décrire les immenses travaux dont ce fastueux monarque enrichit l'Espagne arabe. S'il faut en croire Hartwell [1], auquel

[1] *Apud*, Murphy, *Aribian Spain*.

on doit sur l'administration intérieure du khalifat les détails les plus étendus, une des esclaves favorites d'Abdelrahman laissa en mourant d'immenses richesses, fruit des folles prodigalités de ce monarque. Le khalife ordonna qu'elles fussent consacrées au rachat des musulmans captifs chez les chrétiens; mais on n'en trouva pas un seul à racheter, assertion qu'il est permis de révoquer en doute. C'est alors qu'Abdelrahman, sur les instances d'une autre esclave favorite nommée Azzahrat, employa ces trésors à la fondation d'une ville nouvelle, qui devint la résidence du khalife, et porta le nom de cette esclave bien aimée, *Azzahrat* (la beauté)[1].

Le khalife, suivant Conde, passait les printemps et les automnes, les seules époques de l'année, sous ce climat brûlant, où l'on puisse demeurer à la campagne, dans une retraite champêtre, aux bords du Guadalquivir, à cinq milles au-dessous de Cordoue. Séduit par la beauté de ces lieux et la fraîcheur de leurs bois épais, il fit élever au pied du mont Alarus, à trois milles de la Cordoue moderne, un somptueux alcazar, ville de marbre et de palais séparés les uns des autres par de vastes jardins. La longueur totale de l'édifice était de 2,700 coudées, environ 4,000 pieds,

[1] On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'étrange conformité de penchants qui règne entre le khalife de Cordoue et l'absolu monarque qui éleva si haut la royauté en France : même goût pour le faste, pour la dépense, pour les somptueuses ambassades à envoyer et à recevoir; même manie de bâtir et d'enfouir dans les fondations de Versailles et d'Azzahrat le fruit des sueurs de leurs peuples et l'impôt de vingt provinces; enfin même penchant pour les femmes, et, certes, le harem du khalife n'avait pas d'esclaves plus complaisantes que les dames de la cour du *grand roi*. Le seul trait qui manque au parallèle, c'est la grandeur morale, la vraie grandeur déployée par Louis au milieu des adversités qui éprouvèrent la fin de son règne; mais les revers seuls ont manqué à Abdelrahman pour achever la ressemblance.

et sa largeur de 1,500. Autour de lui s'élevèrent bientôt d'autres édifices, et, comme à Aranjuez ou à l'Escurial, la résidence royale se changea peu à peu en cité.

Ce gigantesque alcazar contenait, nous dit-on, 15,000 portes et 4,300 colonnes de marbre précieux. Il y entrait chaque jour 6,000 pierres taillées, sans compter les pierres brutes; 10,000 hommes [1], 1,500 mules et 400 chameaux étaient sans cesse employés à sa construction. Les plus habiles architectes de Byzance, de Bagdad et de Caïrwan, avaient été appelés par le khalife, qu'une fastueuse émulation poussait à rivaliser de luxe avec les souverains de ces trois capitales.

En lisant dans Hartwell la minutieuse description de ce palais, qui renfermait, dit-on, pour le service intérieur 13,750 esclaves mâles et 6,314 de l'autre sexe, on croit voir apparaître devant soi un des rêves de féerie des contes de l'Orient. Le pavé des salles était en pièces de marbre de couleurs différentes, figurant des dessins variés à l'infini. Les murs étaient revêtus de plaques de marbre et de mosaïques en faïence et en cristal, brillant des plus vives couleurs. Les plafonds étaient de cèdre sculpté, peint en or et en azur, et orné des plus délicates ciselures. Au milieu de chaque salle une fontaine toujours jaillissante versait ses eaux dans une conque de marbre; et dans celle que l'on appelait la *salle du khalife* se trouvait un bassin de jaspe, dont le fond était semé de pierres précieuses.

[1] Une partie de ces ouvriers était payée 1 dirhem et demi par jour, environ 1 franc 95 centimes, et l'autre 2 dirhems et un tiers, 3 francs 3 centimes. Outre les mules et les chameaux appartenant au khalife, on louait encore un millier de mules à raison de 3 mitcales par mois, ou 39 fr.

Tout autour étaient rangés, comme les lions qui soutiennent la fontaine de l'Alhambra, douze animaux divers, en or massif. Au milieu du bassin s'élevait un cygne d'or, chef-d'œuvre des artistes de Constantinople. Enfin, du point central du plafond pendait une perle d'une valeur immense, dont l'empereur grec Léon avait fait présent au khalife.

De l'alcazar on descendait dans les magnifiques jardins, plantés, avec un art merveilleux, d'une variété infinie d'arbres fruitiers, de lauriers et de myrtes, qui sont, avec les orangers, les arbres favoris des Orientaux [1]. De petits lacs d'une eau pure y réfléchissaient, outre les bosquets d'alentour, le ciel et ses nuages. Au milieu des jardins, sur une hauteur qui les dominait, s'élevait, comme la tente royale au milieu d'un camp, un pavillon, soutenu par des colonnes de marbre blanc, aux chapiteaux dorés, où le khalife se reposait à son retour de la chasse. Au centre, on voyait une vaste coupe de porphyre, pleine de vif-argent qui jaillissait comme une eau pure; et ce jet d'argent liquide, frappé par le soleil, renvoyait ses rayons brisés en mille rayons, et éclairait d'un fantastique éclat tout l'intérieur de la salle, qui semblait osciller comme un vaisseau ballotté par les vagues.

A chaque pas on rencontrait dans les jardins des bains magnifiques, placés au-dessous du niveau du sol, et où le jour ne pénétrait qu'à travers des ouvertures en forme d'étoiles, ménagées dans la voûte;

[1] Le Generalife de Grenade, résidence beaucoup plus modeste que l'Alhambra, peut donner, dans son luxe agreste de végétation, une idée des jardins mauresques, où l'utile était toujours mêlé à l'agréable, et les fruits aux fleurs. On y voit encore quelques vieux cyprès tout déchiquetés, contemporains des Arabes, comme les orangers de la mosquée de Cordoue.

ce jour doux et voilé descendait sur de grandes cuves de marbre blanc, où les habitants de ce lieu de délices passaient dans une molle fraîcheur les heures les plus brûlantes du jour. Les tapis, les tentures, les portières, étaient tissus d'or et de soie, et brodés de fleurs, de feuillages et de figures d'animaux d'un travail si merveilleux, qu'elles semblaient vivantes. Ce goût pour la représentation des êtres animés, si contraire aux préceptes du Koran, annonçait un relâchement sensible dans la pureté du dogme et dans l'austérité des anciennes mœurs. Aussi les pieux musulmans se scandalisèrent-ils de cette infraction à la loi, et plus encore de voir placée sur la principale porte du palais la statue de marbre d'Azzahrat, la favorite du khalife. Cette statue, dont on vante la beauté, était sans doute l'œuvre d'un artiste chrétien : car les lions de l'Alhambra nous autorisent à nous défier du talent des artistes arabes.

Dans cette cité de merveilles, la demeure de Dieu ne devait pas être moins splendide que celle de son lieutenant sur la terre. Une mosquée fut élevée à Azzahrat, et, bien qu'inférieure à celle de Cordoue en étendue, elle la surpassait en élégance ; mille ouvriers la construisirent, dit-on, dans l'espace de quarante-huit jours. Une foule de splendides édifices, et notamment une *zekah*, ou hôtel des monnaies, et de vastes casernes embellirent la ville nouvelle. Ces immenses constructions se poursuivirent sans relâche pendant vingt-cinq ans, d'autres disent pendant quarante. L'alcazar ne fut achevé qu'en 936. Les dépenses de chaque année s'élevaient à 300,000 dinars (3,900,000 fr.), qui représentent dans notre monnaie actuelle une valeur de 35 millions de francs.

Lorsque la belle Azzahrat vint prendre possession de ce séjour enchanté, elle fut blessée du contraste de cette cité de marbre avec la verdure sombre qui tapissait les flancs de la montagne voisine. « Sei-« gneur, dit-elle à son amant, ne vois-tu pas cette « beauté dans les bras de ce nègre? » L'amoureux khalife, pour qui chaque caprice de sa maîtresse était une loi, voulait d'abord aplanir la montagne; mais il se contenta, après quelques essais infructueux, de remplacer ces noires broussailles par la verdure plus douce des figuiers et des amandiers, et par des touffes de fleurs où pût se reposer avec plaisir l'œil de sa maîtresse.

Sous le brûlant soleil de l'Andalousie, toute végétation périrait bientôt si le pied de chaque arbre n'était baigné par un flot d'eau courante. Les eaux de la *Sierra-Morena* furent conduites dans Medina Azzahrat, comme elles l'étaient déjà dans Cordoue, par une longue suite d'aquéducs. L'eau s'y déchargeait dans un vaste réservoir que surmontait un lion « d'une forme si admirable, « dit la chronique, « que jamais on n'avait rien vu de pareil. Il était « couvert de l'or le plus pur, et ses yeux étaient « deux pierres précieuses. Un gigantesque dragon « était représenté derrière le lion, versant de l'eau « par sa gueule. Cet aquéduc, remarquable par sa « longueur et par la hauteur de ses tours, fut con-« struit en quatorze mois. »

Outre ces immenses travaux, le fastueux monarque enrichit encore de constructions magnifiques les cités de la Péninsule. Il fit réparer les mosquées dégradées ou en fit élever de nouvelles; il embellit de superbes fontaines Cordoue et Séville, et fit restaurer le grand

pont du Guadalquivir; enfin, la marine andalouse prit sous son règne un développement qu'elle n'avait pas encore atteint, et des flottes nombreuses furent construites dans tous les ports de la Méditerranée, devenue vassale d'Abdelrahman.

La garde du khalife était montée sur un pied de luxe et de grandeur en proportion avec tout le reste. Elle se composait de 12,000 hommes, dont 4,000 Esclavons [1], 4,000 Zénètes ou Berbers, et 4,000 Andaloux. Ainsi, en supposant, comme nous l'avons vu sous quelques-uns des derniers Emirs, que ces Andaloux fussent des chrétiens mozarabes, le khalife était, dans son inaccessible alcazar, uniquement entouré d'étrangers. Les 4,000 Esclavons étaient à pied et destinés au service intérieur; les 8,000 autres servaient à cheval. Cette garde était commandée par les princes de la famille royale, et les plus illustres chefs andaloux et zénètes. Elle se divisait en *taïfas* ou compagnies, dont chacune était de service à son tour; Quand le khalife allait à la guerre, sa garde tout entière prenait les armes et marchait avec lui.

Si l'on s'arrête, ébloui de tant de merveilles, pour se demander comment ont péri le peuple et la civilisation qui les enfantèrent, un fait vous frappe tout d'abord, c'est que ce n'est pas la nation qui est grande, mais son chef: à vrai dire même, la nation n'existe pas, car elle se résume tout entière dans un seul homme. Le propre du despotisme est d'énerver les peuples, en leur demandant plus qu'ils ne peuvent donner, et de tarir la source où il puise. Voyez l'empire de Cordoue: dans le moment même où il a

[1] Murphy, ou plutôt Hartwell, dit 6,000.

atteint le faîte de sa puissance, il n'est qu'à un demi-siècle, non pas de son déclin, mais de sa chute. Point d'intervalle, chez lui, de la grandeur à la ruine : la veille de la bataille de Calat Añosor, Almansour était encore plus puissant que ne l'avait jamais été aucun des Ommyades ; le chef tombe, et le trône qu'il soutenait s'écroule avec lui.

Ce qui manque à cet empire, comme à tout empire musulman, c'est la grandeur morale, qui naît, non pas de la puissance du maître, mais de la dignité des sujets. Avec des esclaves vous ne ferez jamais un peuple : plus le chef sera grand, plus ceux qu'il domine en seront amoindris, et la statue écrasera toujours le piédestal. Jean de Gorze, au pied du trône du khalife, est plus grand que lui ; sa robe grossière, sa fière pauvreté, ses ardentes convictions, sont une force sur laquelle il s'appuie ; et les sujets d'Abdelrahman, qui voient rendre à cet humble moine les mêmes honneurs qu'aux envoyés de Byzance, commencent à soupçonner qu'il existe une grandeur indépendante des robes d'or et de soie qui ont fasciné leurs yeux.

Le seul ressort, la seule institution de l'état, c'est la guerre sainte. Les chrétiens peuvent supporter la paix, car ils ont des franchises à défendre ; outre la grande communauté à laquelle ils appartiennent, ils ont encore une cité, une commune dont ils partagent les libertés, le bien-être, les dangers. Certes, leur vie est rude et périlleuse dans ces temps d'anarchie, mais enfin elle est protégée par quelque chose qui ressemble à des garanties et à des droits. Or, rien de pareil n'existe pour les sujets du khalife : le despotisme sans frein et sans contrôle, l'empire absolu d'un

maître sur la liberté, la vie, et la fortune de ses sujets, tout cela est pour lui de droit naturel et commun.

Dans une société ainsi faite, la paix est toujours un danger, et la guerre seule peut suspendre le mal secret qui la mine. Dans l'empire ommyade, toute paix est grosse d'une guerre civile, toute guerre civile d'un démembrement : car l'unité qui presse ce vaste empire est si forte qu'elle écrase au lieu de cimenter, et brise ce qu'il faudrait unir. A ces maux il faut en ajouter un autre. Les révolutions politiques en Orient étant toujours en même temps des révolutions religieuses, le relâchement de la foi et celui des anciennes mœurs, dans l'Espagne musulmane, ouvrait une large voie à la conquête africaine. Nous verrons bientôt les hordes de ces sauvages réformateurs se succéder l'une à l'autre, et balayer de la Péninsule jusqu'au dernier vestige de cet empire arabe naguère encore si puissant.

Tourmenté d'un triste pressentiment qui lui en présageait la fin prochaine, Abdelrahman, se déchargeant du fardeau des affaires sur son fils Alhakem, qu'il avait fait reconnaître pour son successeur, passa le reste de sa vie dans sa délicieuse retraite d'Azzahrat. Sous un prince aussi ferme et aussi actif, le pouvoir du hadjeb, émanation de celui du khalife, n'avait rien de menaçant pour l'état ni pour lui ; mais, après la mort de Mohammed ben Saïd, en 931, Abdelrahman, prévoyant les dangers dont la trop grande puissance d'un premier ministre pouvait entourer un jour le khalifat, n'avait pas voulu donner de successeur à Mohammed. On peut dire ainsi que, du vivant même de son père, Alhakem lui succéda.

Les derniers jours du vieux khalife s'écoulèrent doucement dans la société des savants et des poëtes les plus célèbres de l'Orient et de l'Occident. De même que l'alcazar royal, les palais du prince Alhakem et de ses wazyrs étaient de véritables académies, où les lettres, les sciences, étaient cultivées avec succès dans des conférences régulières assez semblables aux séances de nos corps savants.

Les instants que le khalife ne donnait pas à ces entretiens, tour à tour graves ou enjoués, étaient remplis par les chants, les danses, et la conversation de ses esclaves favorites. Et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agisse ici de ces stupides odalisques dont l'indolente beauté charme les loisirs des despotes de l'Orient; les favorites d'Abdelrahman étaient les femmes les plus distinguées de leur époque, et l'histoire n'a pas dédaigné de conserver leurs noms : c'était Mozna, le plus habile et le plus dévoué de tous ses secrétaires ; Aïscha, issue de noble race, et à qui l'on donne ce rare éloge, qu'elle fut la plus honnête et la plus instruite des femmes de son siècle; Safia, poëte elle-même, et dont la beauté inspira tant de vers, brillait à côté des charmes et de l'esprit enjoué de son esclave Noïretadia.

Nous avons peine à comprendre cette vie molle et élégante d'un souverain, qui sait mêler aux sévères plaisirs de l'étude les distractions plus douces d'un commerce semi-intellectuel, semi-profane, avec l'élite de l'autre sexe. La cour d'Auguste, avec son cortége de poëtes, harmonieux flatteurs qui semaient de fleurs le chemin où le monde se ruait vers la servitude; la cour des Médicis ralliant à elle les débris de celle de Byzance, et rallumant les dernières étincelles

du foyer éteint des lettres et des arts; toutes ces pompes du despotisme encensé par le génie, et paré de l'éclat qu'il lui emprunte, ne donnent qu'une imparfaite idée de cette cour des Ommyades, docte et sensuelle tout ensemble, et qui tient à la fois du harem et de l'académie.

Et cependant, au milieu de ces paisibles distractions, Abdelrahman n'était pas heureux : une secrète mélancolie tourmentait son âme, rassasiée de gloire et de plaisirs; peut-être le remords avait-il pénétré jusque dans les solitudes d'Azzahrat, car le sang d'un fils, même justement versé, fait toujours tache sur la main d'un père. Et sait-on quel était le dépositaire de ses pensées et de ses peines les plus secrètes? c'était un homme simple et malheureux comme lui, Souleyman ben Abdelgafir, qui avait échangé son nom, naguère illustre à la cour et dans les camps, contre celui d'*abou Ayoub* (le père Job). Détrompé du monde, il s'était voué à la retraite et aux austérités de la vie ascétique; toujours grossièrement vêtu et marchant pieds nus, il consacrait tous ses instants à la prière et au soulagement des pauvres; et c'est par sa main que passaient les aumônes du khalife.

L'austère conversation de ce Job musulman, indifférent à toutes les pompes humaines, avait plus de charmes pour Abdelrahman que toutes les saillies des poëtes de sa cour. Ainsi se rapprochaient les deux extrêmes des grandeurs et des misères d'ici-bas; le faible soutenait le fort, le pauvre solitaire consolait le monarque; et si l'on veut une dernière preuve du néant de ces grandeurs qu'on méprise davantage à mesure qu'on est placé plus haut, on les trouvera dans ces lignes d'Abdelrahman, inscrites

par lui peu de temps avant sa mort, dans un journal où il tenait note des principaux événements de sa vie : « J'ai régné cinquante ans en paix et en guerre, « chéri de mes peuples, craint de mes ennemis, res- « pecté de mes alliés, voyant mon amitié recherchée « par les plus grands rois de la terre. Rien ne m'a « manqué de ce qu'un cœur d'homme peut ambi- « tionner, ni la gloire, ni la puissance, ni les plai- « sirs. Eh bien ! j'ai compté dans cette longue vie les « jours où j'avais joui d'un bonheur sans mélange : « j'en ai trouvé quatorze ! »

La vie de ce grand roi s'éteignit sans secousse et sans douleur; atteint d'une légère indisposition, il sentit peser sur lui la main de l'ange de la mort, « qui le transporta, dit la chronique, des jardins « enchantés d'Azzahrat aux demeures éternelles. » Il mourut dans la nuit du 20 octobre 961, à l'âge de 72 ans, après un règne de cinquante années qu'aucun de ceux des Ommyades n'avait égalé en gloire ni en durée.

Sauf la mort du martyr Pelayo [1], neveu de l'évêque de Tuy, le règne d'Abdelrahman ne fut ensanglanté par aucune persécution contre les chrétiens. Le souvenir de celle d'Abdelrahman II et de son fils Mohammed, tempéra sans doute l'ardeur des candidats au martyre; car l'exemple de Pelayo ne paraît pas avoir eu d'imitateurs. Mais la haine demeura désormais irréconciliable entre les deux religions, qu'aucun pacte ne pouvait plus réunir.

Malgré le relâchement de la foi, Abdelrahman paraît avoir été plus sévère envers l'hérésie musulmane

[1] Voyez pièces justificatives.

qu'envers l'orthodoxie chrétienne. En 936, un prophète, nommé Hanim, parut dans les monts de *Gomera*, et entraîna, par ses prédications, une foule ignorante. Loin d'imposer à ses disciples une doctrine plus sévère que celle du Koran, il leur permettait des prières plus courtes et des jeûnes moins rigoureux; il les dispensait du pèlerinage à la Mecque, et les autorisait à manger de la chair de truie, parce que Mahomet n'avait défendu que le porc; enfin il joignait à toutes ces dispenses une foule de pratiques ridicules. Les populations accouraient en foule autour de lui : car toute nouveauté était bien venue de ce peuple mobile, digne fils de la terre d'Orient, toujours fertile en prophètes.

Les agents du khalife s'emparèrent de cet homme, ainsi que d'une prophétesse nommée Théliat, qui partageait avec lui les prières et les dons des fidèles. Après avoir fait examiner ses doctrines par des *alfaquis* (interprètes du Koran), qui déclarèrent Hanim un hérétique et un imposteur, Abdelrahman donna l'ordre de le faire mourir. C'est là, du reste, la seule trace que l'on rencontre, dans l'histoire des Ommyades, d'une persécution religieuse contre des musulmans.

Pour compléter le tableau de ce règne d'Abdelrahman, il nous reste à donner comme pendant, et surtout comme contraste, l'obscure histoire de la royauté de Léon depuis la mort de Ramiro II, en 950. ORDOÑO III son fils, dit la chronique, fut « un prince prudent et brave » ; ces deux vertus d'un roi, furent bientôt mises à une rude épreuve. Trois rivaux redoutables, tous trois ses parents et ses alliés, se li-

guèrent contre lui : c'étaient son jeune frère, Sancho, qui prétendait partager avec lui l'héritage parternel; Fernan Gonzalez, comte de Castille, son beau-père; et le roi Garcia de Navarre, son oncle maternel. Chacun d'eux entra avec une armée sur les terres d'Ordoño; mais ce prince actif et ferme, sans se laisser abattre par le danger, lui fit face avec tant de courage, que ses ennemis durent renoncer à leur entreprise. L'histoire ne nous dit pas s'il tira vengeance de la trahison de son frère : quant à son vassal, le comte de Castille, il répudia sa fille Urraca, et prit une autre femme nommée Elvira, dont il eut un fils, Bermudo *le Goutteux*.

Quelques comtes galiciens s'étant aussi soulevés contre lui, Ordoño les fit rentrer dans le devoir, et, franchissant la frontière de Portugal, il acheva sa campagne en allant piller Lisbonne, en 954. Les Arabes envahirent à leur tour la frontière chrétienne, jusqu'à Burgos; mais ils furent chassés et poursuivis jusqu'au delà du Duero [1]. Le comte Fernan, *nolens, volens*, dit la chronique, dut prendre part à cette expédition, sous les ordres du suzerain qu'il avait voulu détrôner. Aucune tentative de rébellion ne troubla plus ce règne, court mais glorieux. Ordoño mourut à Zamora, et fut enterré à Léon en 955.

Son frère SANCHO I, ou *le gros*, hérita sans opposition du sceptre de son frère; mais, l'infirmité dont il était atteint et qui l'empêchait de monter à cheval lui aliéna le cœur de ses sujets : car, dans ces siècles batailleurs, un roi qui ne pouvait ni chevaucher ni com-

[1] Suivant Conde, ce furent les chrétiens qui furent battus. Sampiero ne parle pas de cette expédition. Voyez, à l'Appendice n° 12, le combat du comte Fernan avec le Maure Almansour.

battre n'était pas un roi. Fernan Gonzalez, dont l'inquiète activité remplit toute cette époque, saisit cette occasion de s'affranchir envers la couronne de Léon d'une dernière ombre de dépendance; mais au lieu de confisquer le trône à son profit, il aima mieux le faire occuper par un fantôme couronné qui se contentât du titre de roi et lui en laissât le pouvoir. Le royal prête-nom fut bientôt trouvé : ce fut Ordoño *le Mauvais* ou *l'Intrus*, fils d'Alonzo IV, que Ramiro avait écarté de la succession au trône. Fernan lui fit épouser sa fille Urraca, répudiée par le dernier roi de Léon, et souleva peu à peu tout le royaume contre ce même Sancho qu'il avait naguère aidé contre son frère.

Chassé de Léon après un an de règne, Sancho alla chercher un asile à Pampelune, auprès de son oncle Garcia. Celui-ci, qui ne se souciait pas d'attirer sur lui la colère du redoutable comte de Castille, conseilla à son neveu, d'accord avec les rares amis restés fidèles à sa disgrâce, d'aller demander un asile à Abdelrahman, et de profiter en même temps de l'occasion pour se faire délivrer par les médecins arabes du fardeau de son obésité. Le docile Sancho se rendit à leur conseil. Pendant ce temps les nobles léonais, d'accord avec le comte de Castille, élurent Ordoño *le Mauvais*, qui laissa Fernan régner paisiblement sous son nom. Le seul qui osa protester en faveur de son souverain légitime fut Vela, comte d'Alava. Mais Fernan le força de chercher, comme Sancho, un asile chez les musulmans.

Le puissant Abdelrahman régnait alors sur les trois quarts de la Péninsule par droit d'héritage, et sur le reste par son influence. La royauté fugitive de Léon,

en venant s'abriter sous son patronage, lui rendait en quelque sorte hommage lige. Comprenant tout ce qu'il y avait de profit à intervenir ainsi dans les discussions intestines des états chrétiens, et à se faire l'arbitre de leurs différends, il se hâta d'accepter cette tutelle, qui valait pour lui plus d'une victoire. Il accueillit Sancho avec cette courtoisie chevaleresque qui était dans les mœurs des Arabes, et qui ne se dément pas un moment dans toute leur histoire. Il le remit aux mains de ses médecins, et leur art, grâce à un secret malheureusement perdu, lui enleva cet embonpoint incommode auquel il devait, peut-être plus encore qu'à Fernan, la perte de sa couronne [1].

L'usurpateur, inquiet de l'accueil que Sancho avait trouvé à Cordoue, envoya aussi proposer au khalife un traité de paix, que celui-ci n'hésita pas à conclure (956). L'année suivante, Ordoño y fit comprendre le comte de Castille, que la menace d'une restauration inquiétait non moins que lui. La situation du roi de Navarre, Garcia, menacé par les intrigues ou les armes de Fernan, souverain de fait de Léon et de la Castille, devenait de plus en plus critique. La reine Theuda sa mère, veuve du grand Sancho Abarca, pendant qu'elle exerçait la régence au nom son fils mineur, avait aussi mis la Navarre sous la tutelle du puissant Abdelrahman, et nous la voyons, en 958, venir avec son fils chercher un nouvel appui auprès du souverain de Cordoue [2]. Le khalife

[1] Sancius, cum esset crassus nimis, agareni herbam ei attulerunt, et crassitudinem abstulerunt a ventre ejus, et ad pristinam levitatis astutiam reductus est. (*Sampiri chronicon.*)

[2] Murphy, le seul où nous rencontrions ces détails sur le traité de paix

la reçut avec sa bienveillance accoutumée, malgré les traités antérieurs qui l'unissaient au comte de Castille et au soi-disant roi de Léon, et conclut alliance avec elle. Ainsi le khalife, arbitre des destinées de la Péninsule, se trouva lié, par des traités contradictoires, avec tous les petits souverains de l'Espagne chrétienne.

Abdelrahman n'avait réellement qu'un adversaire à craindre parmi les chrétiens, c'était Fernan : aussi plus tard comprit-il mieux ses véritables intérêts en confiant à Sancho une armée pour reconquérir son royaume sur Ordoño, et faire rentrer son vassal, le comte de Castille, dans la dépendance. Ordoño, homme timide et de faible cœur (*de flaco corazon*), d'ailleurs odieux au peuple, qu'il opprimait, n'attendit point l'arrivée de son compétiteur : au premier bruit de l'entrée des musulmans et des émigrés chrétiens sur les terres de Léon, il s'enfuit à Burgos et laissa Sancho reprendre paisiblement possession de ses états. Sans croire avec Murphy que ce dernier ait reconnu dès lors sa complète dépendance du khalifat, ce qui est du moins avéré, c'est que, rétabli sur le trône de ses pères, il fit témoigner sa reconnaissance à Abdelrahman par une ambassade expresse, et qu'il resta toute sa vie l'ami et l'allié, on peut dire même le vassal du khalife.

conclu entre Abdelrahman, Ordoño IV et Fernan, raconte (page 97), que cette reine Theuda ayant rompu le traité de paix qui existait entre la Navarre et le khalifat, Abdelrahman entra dans ses états, pénétra jusqu'à Pampelune, et que Theuda s'étant soumise, il investit son fils Garcia de la souveraineté. Mais ce fait, dont aucun autre historien ne parle, est peu vraisemblable. Murphy est aussi le seul qui mentionne (p. 101), tout en commettant de grossières erreurs de noms propres, la visite de Theuda et de son fils à la cour du khalife. Conde et les chroniqueurs chrétiens sont également muets sur cette espèce de vasselage du royaume de Navarre.

Le grand Abdelrahman, après un règne long et glorieux, ayant laissé le trône à Alhakem II son fils (961), Ordoño IV, le roi dépossédé de Léon, qui vivait ignoré dans un coin du vaste empire de Cordoue, voulut essayer s'il trouverait auprès du fils l'appui que le père lui avait refusé. Le khalife le lui accorda, à condition qu'il renoncerait à l'alliance du comte de Castille, et deviendrait l'allié des musulmans. Ordoño, qui voulait régner à tout prix, promit tout ce qu'on voulut, baisa, en signe d'hommage, la main d'Alhakem, et livra en otage son fils Garcia. Mais sur ces entrefaites, Sancho envoya vers le khalife pour faire *acte de soumission*, et le prier de continuer l'alliance qui avait existé entre lui et Abdelrahman. Alhakem y consentit, à condition que le roi de Léon détruirait lui-même tous les forts et châteaux situés près de la frontière musulmane. On peut conclure de ce second traité que le premier fut annulé, et que l'expédition projetée pour remettre Ordoño sur le trône n'eut pas lieu.

Tout ce passage de Murphy est curieux à plus d'un titre, et jette un jour nouveau sur l'histoire d'Espagne à cette obscure époque. Même en faisant la part des exagérations habituelles aux historiens arabes, il reste évident qu'Alhakem et son glorieux père, Abdelrahman, exercèrent sur toutes les principautés chrétiennes une sorte de suzeraineté, un tribut justement payé à la supériorité de la force et des lumières. A vrai dire même, depuis la fondation de l'empire de Cordoue, cette suprématie n'avait jamais été complétement détruite; si elle disparaissait sur un point, c'était pour reparaître sur un autre. Ainsi la tradition reprochait à Mauregato et à quelques rois de

Léon d'avoir payé aux musulmans l'ignominieux tribut de cent vierges, et les successeurs de Pelayo ne se sont jamais bien lavés de ce reproche. Quelques rois belliqueux, comme Alonzo III, Ordoño Ier, Ramiro II, viennent ensuite interrompre cette prescription de servitude; mais, à compter du règne de Sancho, des relations de vasselage se renouent entre les deux états, et le même réseau de domination s'étend sur presque toute l'Espagne, devenue tributaire des souverains de Cordoue.

Un seul état, ou plutôt un seul homme a résisté, c'est Fernan. De là cette popularité justement acquise à son nom, comme à celui du constant adversaire des infidèles; de là cette sorte de dictature que le comte de Castille, hier vassal des rois de Léon, dispute au khalifat sur toutes les royautés chrétiennes.

Nous renvoyons au règne d'Alhakem II l'histoire de la croisade entreprise par ce prince, en 964, contre le comte de Castille. Quelque temps avant cette invasion des Arabes, Fernan avait expié par quelques années de captivité son humeur querelleuse et ses éternelles perfidies. Les annales de Compostelle nous apprennent [1] qu'en 960 le roi de Navarre Garcia lui livra une grande bataille près d'*Aconia* (Circuenga). Fernan fut battu et emmené captif à Pampelune, où Garcia le retint quelque temps en prison, et finit par le relâcher, en considération des liens de parenté qui les unissaient.

L'indépendance de la Castille, reconnue de fait par le souverain de Léon, ne pouvait manquer de lui susciter de nouveaux embarras. Les comtes de Ga-

[1] Florez. Esp. sagr., tome XXIII. « Fuit captus Fernandus Gonsalvi et filii ejus in Aconiâ a rege Garcia, et transmisit illos in Pampillis. »

lice, séduits par l'exemple de Fernan, se refusèrent à payer tribut, et un certain Gonzalez, au sud du Duero, leva le drapeau de la révolte. Mais Sancho, armant de son côté avec une activité qu'on n'eût pas attendue de lui, parvint à dompter la rébellion. Gonzalez, ne se sentant pas assez fort pour hasarder une bataille, feignit de se soumettre, et, pendant ces négociations, il trouva moyen de faire manger au roi une pomme empoisonnée [1]. Le roi en ayant goûté, se sentit frappé au cœur, et se hâta de reprendre le chemin de Léon; mais il mourut avant d'y arriver (967) et fut enterré dans cette ville, après un règne de douze ans, laissant pour lui succéder un fils de cinq ans, sous la tutelle de la reine Theresia, sa mère, et de la religieuse Elvira, sa tante.

Faisons une pause à ce triste règne de Sancho, que suivra le règne plus désastreux encore de Ramiro III. Aussi bien il nous devient à chaque pas plus difficile de nous enfermer strictement dans les limites de l'histoire de la monarchie léonaise, rejetée dans l'ombre par la naissante principauté de Castille. Évidemment la vie politique n'est plus là, mais en Castille; le présent, l'avenir surtout est à Fernan. Le titre de roi qui lui manque, et dont il ne semble pas se soucier, n'ajouterait rien à son influence et à l'éclat de son rôle. La légitimité, à cette époque comme toujours, finit par aller là où est la force, et le fait tend à se résoudre en droit. Aussi ce nom de Fernan, grand même par ses vices, remplit-il à lui seul le siècle tout entier.

[1] On remarquera que le poison, qui joue un si grand rôle dans l'histoire d'Italie, ne tient pas autant de place dans celle d'Espagne. Cette croisade perpétuelle contre les Maures élevait les âmes tout en les endurcissant, et un peuple toujours en guerre ne savait se servir que du fer pour se débarrasser d'un ennemi.

Tandis que la royauté de Léon va chercher un abri auprès du puissant Abdelrahman III, Fernan, plus habile, s'est emparé du rôle populaire d'irréconciliable ennemi des Maures; à ce prix on lui pardonne tout, même d'empiéter sur ses voisins, même de détrôner son suzerain, et de faire occuper par un autre ce trône où il n'ose pas s'asseoir. Son nom est dans toutes les bouches, retentit dans tous les chants populaires; les batailles que livrent les rois ses alliés, c'est lui seul qui les gagne; tous les saints du paradis recrutent pour sa cause, et saint Jacques, le *tueur de Maures*, est passé à la solde de Castille. Il n'est pas jusqu'à ses revers, jusqu'au juste châtiment de ses perfidies, qui n'éveillent les sympathies populaires : vainqueur, vaincu, il a toujours le pays de son côté, et du fond de sa prison il remue encore l'Espagne, et est plus roi dans son cachot que Sancho sur le trône.

Pourquoi tous ces rois de Léon, si rudes batailleurs, si grands fondateurs de couvents, n'ont-ils pu parvenir à éveiller aucune des sympathies acquises à ce rusé Fernan, aussi cauteleux que brave, et qui joue à chaque instant sa vie, tantôt contre les Maures, tantôt contre son suzerain? C'est que ce caractère étrange et complexe est, par ses défauts au moins autant que par ses qualités, le type fidèle de l'époque où il a vécu. Fernan Gonzalez, comte aujourd'hui, prisonnier demain, donnant d'une main aux monastères ce qu'il enlève de l'autre aux rois ses voisins, toujours chevauchant par monts et par vaux, chassant quand il ne se bat pas, Fernan Gonzalez n'est-il pas l'emblème achevé du *rico home* castillan, toujours près de passer roi dans ces temps de soudaines for-

tunes? hommes à la trempe de fer, chez qui l'inquiète humeur du Goth et la perfidie punique s'unissent à la ténacité cantabre, et seuls propres à lutter contre ce flot assidu de l'invasion africaine qui bat l'Espagne pendant huit siècles.

C'est de ce règne de Sancho que date réellement l'indépendance de la Castille. La plupart des documents à l'aide desquels on a essayé de faire remonter plus haut l'indépendance de cet état sont des supercheries que n'excuse pas le puéril amour-propre qui les a dictées. Mais qu'il y ait ou non, comme l'affirme Rodrigo de Palencia, un pacte à cet effet entre Fernan et Sancho, on ne peut douter que vers cette époque tout lien de sujétion n'ait été brisé entre le vassal et le suzerain. Et cependant la nature, qui a découpé l'Espagne en sept ou huit états distincts, n'avait pas fait la Castille pour être séparée de Léon. On chercherait en vain sur la carte, entre les deux royaumes, une barrière réelle qui les sépare : aussi verrons-nous bientôt cette limite factice tracée par l'ambition d'un seul homme, disparaître devant la loi de nature, bien autrement puissante, qui pousse la royauté de Léon à se confondre avec la Castille dans le bassin du Duero.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

LE PARADIS SELON LE KORAN.

(Page 6.)

Quand les fidèles auront passé le terrible pont Alsirat, plus mince qu'un cheveu et plus tranchant qu'une épée; quand leurs actions auront été pesées dans la balance de Gabriel, assez vaste pour contenir le ciel et la terre, ils arriveront au paradis, et se désaltéreront d'abord au puits du Prophète, que remplit une des rivières du paradis, et dont l'eau est plus blanche que le lait, plus parfumée que le musc, et plus douce que le miel. Le séjour des bienheureux est dans le septième ciel, au-dessous du trône d'Allah. Le sol est de farine, de musc et de safran; les cailloux sont des perles, les murs sont d'or ou d'argent, et les troncs des arbres d'or. Là est le *tuba*, ou l'arbre du bonheur, qui, planté dans le jardin du Prophète, étend une de ses branches vers la demeure de chaque musulman, chargée de fruits délicieux qui viennent s'offrir aux lèvres de ceux qui les désirent. Cet arbre est si touffu que le plus rapide cavalier ne pourrait en cent ans traverser son ombrage. Les rivières du paradis jaillissent de ses racines. Mais que sont toutes ces délices, comparées à celles que les houris (*hour-al-oyoun*), ou les jeunes filles aux yeux noirs du paradis, créées non d'argile, mais du musc le plus pur, réservent aux fidèles! Délivrées des souillures réservées aux mortelles, parées d'une grâce modeste et d'une virginale pureté, elles passent leurs jours dans des pavillons tissus de perles, où elles attendent la venue de leurs célestes époux.... Le moindre des croyants doit avoir sa de-

meure séparée avec soixante-douze femmes, outre celles qu'il avait sur terre, et quatre-vingt mille serviteurs. Ses repas lui seront servis dans trois cents plats d'or, contenant tous un mets différent. Le vin, défendu sur la terre, sera permis dans le paradis, où il a perdu ses qualités enivrantes; et l'appétit de chaque croyant sera centuplé en même temps que la capacité de son estomac et ses facultés digestives... Et si l'on objecte au Prophète, comme le fit un juif mal élevé, que tant manger et tant boire, même pour des bienheureux, doit entraîner quelques conséquences peu agréables, même en paradis, le Prophète répond que les fidèles n'auront pas seulement la peine de « moucher leur nez : » car toutes les sécrétions nécessaires du corps humain s'évaporeront dans une transpiration plus douce et plus parfumée que le musc. Enfin, aucun des sens ne manquera des délices qui lui sont propres : l'oreille ne sera pas seulement charmée du chant d'Israfil, qui, de toutes les créatures de Dieu, a la voix la plus douce, mais des cloches d'argent attachées aux arbres seront mises en mouvement par une brise qui sortira du trône d'Allah, et chanteront dans une divine mélodie les louanges du Seigneur. Et encore ce ne sont là que les jouissances vulgaires destinées au commun des bienheureux. Quant aux jouissances de ceux qui partagent à un plus haut degré la faveur de Dieu, il faut renoncer à les décrire. La plus ineffable sera de contempler constamment Dieu face à face dans une extase de bonheur, auprès de laquelle pâlissent toutes les jouissances sensuelles que nous venons de décrire.

Le passage suivant du Koran prouve qu'il n'est pas vrai que le Prophète ait banni les femmes de son paradis et leur ait refusé une âme immortelle. « Ceux qui font le bien, soit *hommes* ou *femmes*, et sont de vrais croyants, nous les élèverons à une heureuse vie, et leur donnerons une récompense proportionnée au mérite de leurs œuvres. »

II.

FAUSTINO BORBON.

(Page 29.)

M. Reynaud, dans son savant ouvrage sur les invasions des Sarrazins, m'avait révélé un ouvrage espagnol à peu près inconnu : ce sont

les *Cartas para illustrar la historia de la España arabe* (in-4°, 1794), ouvrage anonyme, attribué à Faustino Borbon. Ces lettres sont adressées à l'historien Masdeu, et servent à rectifier et à compléter la partie arabe, très-faible dans son ouvrage, qui a paru avant celui de Conde. Si toutes les choses nouvelles que contiennent ces lettres étaient des choses vraies, si tous les textes qu'il cite étaient authentiques, si surtout toutes les inductions qu'il en tire étaient fondées, cet ouvrage eût jeté sur l'histoire de l'Espagne arabe presque autant de jour que celui de Conde, et son apparition y eût produit le même effet. Frappé de l'importance et de la nouveauté de quelques-unes de ces vues, je me suis empressé de demander à quelques littérateurs espagnols le cas qu'on en faisait en Espagne, et, à ma grande surprise, j'ai trouvé qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. C'était là pour l'ouvrage un fâcheux symptôme, et qui a tout d'abord excité ma défiance. J'ai pris alors le parti de soumettre les textes arabes à MM. Sylvestre de Sacy et Reynaud, deux juges que, certes, on ne récusera pas. Leur jugement, et surtout celui de M. de Sacy, a été fort sévère. Ces savants orientalistes, dont les conseils éclairés et l'inépuisable obligeance m'ont aidé dans mon travail sur l'Espagne arabe, ont trouvé dans ces textes une foule de fautes, qu'on ne peut pas toutes attribuer à la typographie, et dont plusieurs blessent toutes les règles de la syntaxe arabe. Il est difficile de penser, suivant M. de Sacy, que tous ces textes aient été forgés; mais on y a certainement introduit quelques interpolations assez maladroites, et cela dans les passages les plus importants. Ensuite, la plupart des auteurs qu'il cite sont à peu près inconnus, et n'ont pas été employés par Conde. Mais l'Escurial renferme tant de trésors de ce genre, trésors inconnus de ceux même qui les possèdent, et Conde a rendu un compte si incomplet et si vague des sources auxquelles il a puisé, que, même après lui et après Casiri, on peut encore en découvrir d'autres dans les catacombes littéraires de la Péninsule.

Borbon, dans son ouvrage, cherchait du nouveau à tout prix. C'est à ce parti pris, si dangereux en histoire, et à cette nationalité exagérée qui caractérise la plupart des historiens espagnols et gêne la liberté de leur jugement, qu'il faut attribuer les étranges théories de Borbon sur le comte Julian et sur *la Cava*, sa fille. Ne voulant pas à toute force admettre que l'Espagne ait pu donner naissance à un traître et à un renégat, l'auteur des *Cartas* prétend que Julian était un juif de la tribu juive et berbère de Julan, qui passa avec Mouza en Afrique, et se déclara plus tard *roi*, c'est-à-dire chef indépendant, du côté des Pyrénées. L'existence du comte Julian et son apo-

stasie sont trop bien attestées par tous les auteurs, soit chrétiens, soit arabes, pour que la simple coïncidence de son nom avec celui d'une tribu juive puisse la faire révoquer en doute. Quant à l'existence de *la Cava*, elle a été niée par tous les historiens doués de quelque sens critique. Il était donc inutile d'inventer, pour réfuter une fable, une fable beaucoup moins poétique, et de prétendre que le nom de *Cava* ou plutôt *Caba* est tout simplement celui d'une tribu juive, qui sans doute n'a pas été violée par le roi Roderich. Conde, à la page 172 de ses notes sur la géographie de l'Espagne par Eledrisi, dont je donne plus loin un extrait, traite avec beaucoup de dédain cette assertion de l'auteur ; ce qui prouve que l'ouvrage ne lui était pas inconnu, et qu'à tort ou à raison, il n'en faisait pas beaucoup de cas, car la seule fois qu'il en parle, c'est pour le réfuter.

Mais, à part ces erreurs ou ces mensonges systématiques, l'ouvrage de Borbon est loin d'être sans importance. L'auteur, qui promettait plusieurs volumes, n'en a publié qu'un, sans doute à cause du froid accueil qu'il a rencontré ; il avait même annoncé le dessein de publier complets les auteurs arabes qu'il cite, avec la traduction littérale. Mais, dans les vingt-cinq lettres que ce volume contient, les plus importantes et les plus obscures questions de cette époque, si mal connue, sont discutées souvent avec beaucoup de sagacité et de saine critique. Le texte précieux et si indéchiffrable d'Isidore de Beja y est imprimé en entier, avec des corrections utiles, bien que le commentaire que Borbon y a joint ne soit qu'un plaidoyer au service de ses théories historiques. Rendons-lui cependant cette justice qu'il discerne avec beaucoup de sagacité les passions et les intérêts cachés qui ont guidé la plume de l'évêque de Beja, et motivé son singulier silence sur Pelayo et la révolte des Asturies.

Mais le service peut-être le plus réel que Borbon a rendu à l'histoire, c'est d'avoir indiqué avec force et netteté la séparation profonde et les rivalités qui ont existé de tout temps entre les Arabes et les Berbers. Cette distinction, qui est pour nous la clef de l'Espagne arabe, a totalement échappé à Conde, préoccupé de détails, mais à qui les idées générales échappent presque toujours.

Je termine ici cette analyse d'un ouvrage sur lequel il n'est guère possible de porter aujourd'hui un jugement définitif. Mais si les textes qu'a cités Borbon sont exacts, on lui reprochera alors de n'en avoir pas tiré meilleur parti, de s'être arrêté à des critiques de détail, lorsque, avec les sources nouvelles où il lui était donné de puiser, il pouvait, comme Conde, dont l'ouvrage n'avait pas encore paru, et mieux peut-être que Conde, créer l'histoire de l'Espagne arabe. Le princi-

pal défaut de Borbon, c'est l'esprit systématique, qui, poussé à ce point, exclut toute vérité historique. Nous avons vu ses erreurs volontaires sur Julian et la Cava. C'est ainsi qu'il s'obstine à voir dans la plupart des Berbers des tribus juives, et va même jusqu'à prétendre que parmi les conquérants de l'Espagne il y avait plus de juifs que de musulmans. De pareilles assertions ne se réfutent pas sérieusement.

III.

DATES ARABES.

L'an 1 de l'hégire, ou de la fuite de Mahomet, commence au 15 juillet 622. Mais, l'année lunaire des Arabes étant de 11 ou 10 jours plus courte que l'année solaire des chrétiens, la correspondance des deux années cesse d'être exacte dès l'an 2 de l'hégire; et, pour donner une date arabe précise, il faut presque toujours citer deux années chrétiennes.

L'année musulmane se compose de 354 jours, et de douze mois, dont voici les noms :

1 Moharram,	30 jours.	7 Redjeb,	30 jours.
2 Sefar,	29	8 Schaban,	29
3 Rébié I,	30	9 Ramadan,	30
4 Rébié II,	29	10 Schewal,	29
5 Djoumadi I,	30	11 Doulcada,	30
6 Djoumadi II,	29	12 Doulhadja,	29

Une révolution lunaire s'accomplissant en 29 jours, 12 heures et quelques minutes, les mois ont dû être alternativement de 30 ou de 29 jours. Restent les minutes, au nombre de 44 par mois lunaire, et de 528, ou 8 heures 48 minutes, par an : un peu plus d'un tiers de jour. Pour tenir compte de cette fraction, les Arabes intercalent de temps en temps, chaque troisième année ou seconde année, un jour *embolique*, de manière à avoir, chaque trentième année, 11 jours supplémentaires, qui forment exactement le total des minutes excédantes pendant cet espace de trente ans. Ce jour *embolique* se met à la suite du dernier mois *doulhadja*.

De ces différences graves avec l'année chrétienne sont nées les

grossières méprises chronologiques des chroniques chrétiennes, qui considèrent les années des deux peuples comme égales.

On trouvera dans Dunham (t. 11, p. 15) des calculs fort étendus sur le moyen de trouver la date arabe correspondant à une date chrétienne, ainsi qu'une table extrêmement utile de toutes ces années correspondantes chez les deux peuples depuis l'an 622 jusqu'en 1500. Cette table a été empruntée à l'*Art de vérifier les dates*. Son étendue m'a seule empêché de la reproduire.

IV.

RÉSUMÉ

DES NOTES DE CONDE SUR LA GÉOGRAPHIE D'EL EDRISI, DIT LE GEOGRAPHUS NUBIENSIS [1].

Andalous, nom donné au pays habité par les Vandales, ou Andalousie, naguère la Bétique; mais les Arabes étendirent souvent à toute la Péninsule le nom de la première province occupée par eux.

Esbania ou *Isbania*, Ισπανια, Espagne, nom que lui donnèrent les colonies phéniciennes. *Sefania* ou *Spania* veut dire en langue phénicienne *septentrional*, et l'Espagne est en effet au nord par rapport à l'Afrique; le radical *Esp* est le même que dans le grec Εσπερία, nom donné par les Grecs à tous les peuples situés à l'occident.

Les Arabes appellent l'Espagne une île, *Ghezirat*, car ils n'ont pas de mot pour distinguer une île d'une péninsule.

Bahr-Mouhit, *Mare circumdans*, l'Océan; *Bahr-Mouhit al garbi*, l'Océan d'Ouest, ou Atlantique; *Bahr Albontos*, le Pont-Euxin.

Veled, *Beled*, terre, village, cité; *Velez*, Malaga, Velez-Blanco, Velada, Albelda, Valad-Ulid (Valladolid).

Thangha, *Tendja*, Tanger; *Tingis*, Τιγγις, Τιγγα.

Alcantara, le pont, sans doute parce qu'il y avait autrefois dans cette ville un pont fameux.

Alzokak, le détroit (de Gibraltar).

Gerirah Tarif, île de la pointe Tarifa.

Sebta, Ceuta; *Septem Fratres*, ἑπτ'ἀδελφοι, à cause des sept mon-

[1] J'ai corrigé, d'après les savants conseils de M. Reynaud, l'orthographe arabe de Conde, souvent fautive, et j'ai supprimé plusieurs étymologies trop arbitraires.

tagnes qui l'entourent, ou peut-être parce qu'elle en est entourée comme d'une haie, *septum*.

Albarbar, le Berber ; les Arabes appellent Barbares tous ceux qui ne sont pas Arabes.

Bahr Alanklisin, la mer des Anglais (l'Océan cantabrique).

Kenisat Algorab, l'église du Corbeau (le cap Saint-Vincent en Portugal). Une vieille tradition raconte que, le cadavre du saint ayant été laissé dans la campagne après son martyre, un corbeau le défendit contre les loups et les vautours.

Heikal Alzahra, le temple de Vénus (le cap de Creuz en Catalogne), à cause d'un temple de Vénus élevé par la colonie rhodienne de Rosas ; *Zahra*, fleurie, florissante ; *Sarah*, la lune en syro-chaldéen.

Alschara (corrompu de l'espagnol *sierra*, chaîne de montagnes) ; ce nom générique est souvent donné par les Arabes à la *sierra* de Guadarrama, près Madrid.

Lisbona, Esbona, Lisbonne ; *Ollis-inpone* ou *Ulissipona* dans Antonin, ὄλιος ιππων dans Ptolémée, Ὑλὺσσεια dans Strabon, vient du phénicien *ulit-ibbo,* haute demeure ; la terminaison *ippo*, tanière, asile, est très-fréquente dans les anciens noms de ville espagnols.

Gaka, Jaca, Ἰακκη, capitale des *Iacetani* en haut Aragon.

Guadarrama, corruption de *Wad arramla*, rivière du sable.

Esbania. Edrisi appelle ainsi la nouvelle Castille, et *Castilla* l'ancienne.

Ghezirah Cades, île de Cadix, Cadix étant situé sur une presqu'île ; *gadir,* en phénicien, signifie une haie ; on y voyait naguère le temple d'Hercule, en phénicien *Harokel,* le Trafiquant.

Almeria (*Mirador*), Belveder ; *Specula*, σκοπια ; les Arabes l'appelaient *Miroir de la mer*, ville fondée sur les ruines de *Beghina*.

Corteba, Cordoue, du phénicien *Kartuba, karta tuba,* cité riche.

Xeduña, Sidonia, l'antique Asido, colonie phénicienne, Ασινδον ; le nom primitif est Tsidon, dérivé de Sidon, en Phénicie ; les Romains l'appelaient *Cesariana*.

Clima al buhirat, climat ou territoire maritime. Eledrisi a divisé toute sa géographie en climats ou en zones latitudinales, en remontant toujours du midi au nord : de là le mot *Albufera*, si fréquent en Espagne, sur les côtes.

Medina Esbiliat, Séville, Ισπαλις ; Silius Italicus la nomme Hispal, *pal*, terminaison phénicienne qui vient de *bâl*, Hasdrubal, Hannibal ; etc. Ce nom vient du phénicien *Izėb Bal*, idole de Baal, ou *Iseb Bâl*, demeure du Seigneur.

Talka, Italica, colonie romaine près Séville.

Carmuña, Carmona, Χαρμονια, du phénicien *charmon,* lieu ceint, *septum,* nom qu'on donnait souvent aux forteresses.

Alixena, Lucena, près Cordoue.

Alkarfe, territoire fertile en olives près Séville; *alkarafe*, tribut, d'où *almokarife,* percepteur; *wabala*, en latin *gravamen*, en espagnol *algabala*, impôt, de là notre mot gabelle; *azzaket, azake*, aumône qui se paie à Dieu ou au roi, dîme des produits du sol. On trouve ici (p. 178) une dissertation curieuse sur ce dernier genre d'impôt.

Libla, tribu séparée; Niebla, l'antique *Illipula.*

Welba, abondante en raisins; Huelva, l'antique *Onoba.*

Ghezirah Saltis, île à l'embouchure des rivières Odial et Tinto. Conde croit voir dans ce nom de *Saltis* celui de *Tartis* ou *Tartessus,* si célèbre chez les anciens, conjecture fort hasardée, à mon avis.

Gebal-oyoun, mont des sources, Gibraléon, montagne à l'entrée des Algarves; les Arabes l'appelaient *Abouab Algarb,* ports d'Occident : de là est venu en Espagne le nom de *Puerto* (*albortàt* en arabe), *porte* ou *port*, nom donné aux défilés ou cols des montagnes, et par extension aux forteresses qui les gardaient; de même en Asie le nom de *portes caspiennes* donné aux monts que les Hébreux appelaient *portes de la terre.*

Ésigha, Ecija, naguère *Astigi*, ἐθνοτροφός, nourrice de peuples.

Alixena, Lucena, de *lucus*, bois, riche en bois.

Okuna, Ossuna, l'antique *Urso,* génitif *Ursonis.*

Malka, Malaga, Μαλακή : en phénicien, ville royale; en grec, ville douce, molle.

Archidouna, Archidona, de Χαρχηδων, *Carthago.*

Albujarrat, les monts Alpujarras.

Gien, Jaen.

Vega, vallée cultivée; ce nom s'applique spécialement aux terres qui sont entre Murcie et Almeria.

Elbira, Elvira, l'ancienne Illiberis.

Garnata, *gar*, creux du mont, Grenade.

Wadi ax, l'ancienne *Accis*, Guadix, le *wad*, rivière.

Tadmir, Χώρα Θαδμὶρ, le pays de Tadmir, nom donné en mémoire de Tadmor ou Palmyre d'Assyrie.

Murcia, Μυρτια, de μύρτα, myrte; *murd* en persan.

Carthagena, en phénicien *Cartachada*, Κάρτα καινὰ, cité neuve.

Lurca, l'antique *Ilurcis*, Lorca.

Kuteka (il faut lire *kunka*), Cuença. [Ne pas oublier que dans tous ces noms l'*u* se prononce *ou*.]

Elx, ant. *Ilici,* Elche.

Xateba, ant. *Sætabis*, Xativa; Grenade, Xativa, et Almeria étaient les trois pierres précieuses de la couronne des rois maures.

Murbeter, ant. *Saguntum*, Murviedro; *muro viejo*, mur vieux.

Alcartam, district d'Albarracin; de *cartam*, safran.

Xelb. Silves en Algarve, *Onba,* ant. *Onoba; Tabora*, Tavira.

Cantarat alsaïf, pont de l'épée, Alcantara d'Estrémadure.

Xenxerin, Santarem en Portugal; *Xintera,* Cintra*; Colimria*, Coimbre.

Eils, Elvas.

Talvira, ant. *Talabriga,* Talavera de la Reyna.

Maglit, Magnit, Madrid, du latin *majoratum*, *maioritum*.

Eclis, Uclès; *webeda*, Huète..

Wal Alhedjara, rivière des pierres, Guadalajara.

Calad Daruca, ant. *Auca,* Daroca.

Saracusta, ant. *Cesar Augusta*, Saragosse, et dans les vieilles romances, *Sansueña*, de *Seu Ausoña*, capitale d'Ausone.

Wesca, ant. *Osca*, Huesca; *Medina Selim*, Medina Celi.

Tutila, Tudela en Navarre; *Alzeytun*, les oliviers, Aytona.

Lerda, ant. *Iterda*, Lerida; *Maknesa*, Mequinenza.

Tartuxa, Tortosa, Δέρκισα, Δέρτωσα.

Tarkuna, Tarragone; *Barkeluna*, Barcelone; ant. *Barcino,* de Barca de Carthage; rac. *borak*, fondre, en phénicien.

Nahr Alquivir ou *Guad Alguivir,* le grand fleuve.

Guad Jana, *Nahr Jana,* le fleuve doux.

Tagha, débordé; le Tage.

Almaden, la mine : Almaden, où se trouve la mine de mercure.

Torgiello, Truxillo.

Ebra, Ἴϐηρ. l'Èbre.

Calat Herra, château libre, Calahorra, ant. *Calagurris; horro* en espagnol veut dire libre.

Beniskela, Peniscola.

Yebizat, Iviça, île.

Galicia, Καλαικία, montagne des vallons.

Lokruy, Logroño.

Secubia, Ségovie; *Bent Lerina,* pont Lerina, Puente la Reyna.

V.

CHARTE DE AL BOACEN.

(Page 168.)

Il existe un document célèbre, qui jette une vive lumière sur les relations des Arabes et des chrétiens dans les villes soumises à la conquête. C'est la charte donnée, en 734, à la population chrétienne de Coïmbre, par le roi, c'est-à-dire le gouverneur arabe Alboacen ebn Mohammed Alamar. On a beaucoup disserté sur l'authencité de cette charte, que deux autorités de grand poids, MM. Raynouard [1] et Reynaud, admettent sans discussion comme appartenant à cette époque. D'autres auteurs, tombant dans l'excès contraire, l'ont entièrement rejetée comme apocryphe, en arguant surtout de ce qu'elle était écrite en latin, comme si, rédigée même en arabe, elle n'avait pas dû être traduite sur-le-champ pour l'usage des populations chrétiennes.

C'est entre ces deux assertions que se trouve la vérité; la date est fausse, mais la charte est bien réelle, bien qu'un seul passage, celui qui exempte du tribut le couvent de *Laurbano*, ait pu être altéré au profit des moines qui la rédigèrent; elle reproduit certainement l'esprit et même la lettre des clauses de tous les traités qui furent conclus entre vainqueurs et vaincus à l'époque de la conquête. Une lecture attentive de toutes les chartes de Castille du VIII[e] au XI[e] siècle, dans la collection extraite des archives de Simancas (6 vol. in-4°, Madrid, 1833, Imprimerie royale), m'a convaincu que le langage de cette charte ne peut pas appartenir à une époque plus reculée que le commencement du XI[e] siècle, ou tout au plus la fin du X[e]. Les mots *romans* qu'on y trouvera en assez grand nombre, et que j'ai soulignés, n'ont fait invasion qu'à cette époque dans le latin barbare des actes et des formules. Cette charte s'accorde parfaitement avec les détails que j'ai donnés sur les charges imposées et les droits laissés aux chrétiens mozarabes.

[1] Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, t. I, Introduct., p. 11; Reynaud *Invas. des Sarraz.*

Voici du reste le texte de cette charte, tel qu'il a été publié avec la traduction espagnole, par Sandoval, *Historias de Idacio*, p. 88. Les mots imprimés en italique sont romans, ou indiquent la transition du latin à l'espagnol. Les mots entre parenthèse sont espagnols.

Escritura del rey moro de Coïmbra, era 772 (*an* 734).

« Alboacen iben Mahumet Alhamar, iben Tarif, bellator fortis, vincitor Hispaniarum, dominator Cantabriæ, Gothorum et magnæ litis Roderici. Quoniam nos constituit Allah Illalah super gentem Nazareth, fecit me dominatorem Colimb (*Colimbriæ*, Coïmbre), et omni terræ inter Goadalvam, et Mondecum, et Goadatha per ubi *esparte* (*se esparce*) meum mandum. Ego ordinavi quod Christiani de meas terras *pecten* (*pechen*) dupliciter quam Mauri, et de ecclesiis per singulas XXV pesantes de bono argento, et per monasteria *peiten* (*pechen*) L pesantes (*pesos*, bezans) et vispesantes *pecten* cent *santes* (*pesos*) : et Christiani habeant in Colimb suum comitem, et in Goadatha alium comitem de sua gente, qui manteneat eos in bono *juzgo* (*juzgado*), secundum solent homines christiani, et isti component rixas inter illos, et non *matabunt* (*materan*) hominem sine jussu de alcaïde seu aluasils (*alguazil*) sarraceno. Sed ponent illum *apres* (*delante*) de alcaïde, et *mostrabunt* suos *juzgos*, et ille dicebit : Bene est, et *matabunt* culpatum. In populationibus parvis ponent suos judices, qui regant eos bene et sine rixas. Si autem contingat homo christianus quod *matet*, vel injuriet hominem maurum, alvazir (*alwazir*, vizir) seu alcaïde faciat de illo secundum juzgo de Mauris; si Christianus *esforciaverit* sarracenam virginem, sit Maurus et recipiat illam, sin *matent* eum; si fuerit de marito, *matent* eum; si Christianus fuerit ad mesquidam (*mezquita*, mosquée) vel dixerit male de Allah, vel Mahamet, fiat Maurus, sin *matent* eum. Obispi (*episcopi*) de Christianis non maledicent reges Maurorum, sin moriantur. Presbyteri non faciant suas missas, nisi portis *cerratis*, sin *peiten* X pesantes argenti; monasteria quæ sunt in meo mando habeant sua bona in pace, et pechen prædictos L pesantes. Monasterium de Montanis, qui dicitur *Laurbano*, non peche nullo pesante, quoniam bona intentione monstrant mihi loca de suis venatis, *e* (*et*) faciunt Sarracenis bona *acolhenza* (*acogida;* en italien, *accoglienza*), et nunquam inveni falsum neque malum animum in illis qui morant ibi, et totas suas hæreditates possideant cum pace et bona quiete, sine rixa et sine vexatione, neque *forcia* de Mauris, et vendant et vadant ad Colimbriam cum libertate per diem et noctem, quando melius velint aut nolint, emant et vendant sine *pecho*, tali

pacto quod non vadant foras de nostras terras, sine nostro *aparazmo,* et bene velle; et quia sic volumus, et ut omnes sciant, facio cartam salvo conducto, et do Christianis ut habeant illam pro suo *juzgo*, et monstrent cum Mauri requisiverint ab illis. Et si quis de Sarracenis non sibi observaverit nostrum *juzgo,* in quo fecerit damnum, componant pro suo avere, vel pro sua vita, et sit *juzgo* de illo, sicut de Christiano, usque ad sanguinem et vitam. Fuit facta carta de *juzgo* era de Christianis 772, et secundum annos Arabum 147 luna XIII, Dulhija, al Boacen rogatu Christianorum firmavi pro more · O ·, et dederunt pro robore duos equos optimos, et ego confirmavi totum. » (Sandoval, *Histor. de Idacio,* p. 88.)

VI.

LE ROI FAVILA.

(Page 169.)

Don Fray Prudentio de Sandoval a publié en 1615, à Pampelune, un recueil in-4° d'anciennes chroniques et de documents inédits On y trouve, page 95, des détails curieux sur quelques sculptures gothiques (le mot est ici à sa place), qu'on voyait dans une église près de Santa-Cruz, en Asturie. Ces sculptures représentent Favila prêt à partir pour la chasse, et ne pouvant s'arracher des bras de son épouse, tourmentée par de noirs pressentiments. Plus loin on voit le même personnage, armé de toutes pièces et aux prises avec un ours. Cette dernière sculpture se retrouve également à Sahagun et dans plusieurs autres églises; mais la première offre surtout beaucoup d'intérêt, en ce qu'elle donne une idée exacte du costume civil des anciens rois des Asturies. Les vêtements de l'homme sont très-amples, et, pardessus tous les autres, il porte une espèce de dalmatique ou robe sans manches, brodée sur les bords, étroite des côtés, et qui s'attache par un nœud de passementerie avec des boutons. La tête est nue et la chevelure longue, suivant l'usage gothique; la chaussure pointue; et le cheval, sans ornements de poitrail et sans croupière, n'a qu'une bride, une selle et des étriers.

La femme porte une coiffure très-haute, avec un nœud sous le

menton, comme les riches paysannes de ces montagnes. Sur ses vêtements, elle porte, comme le roi, une robe longue, qui descend jusqu'aux chevilles, mais échancrée sur les côtés.

Tel est le costume le plus ancien des rois d'Espagne, et l'on remarquera qu'il est à peu près le même que celui des sculptures de l'époque dite byzantine, dans presque tous les pays de l'Europe : l'origine de ce costume vient en effet de la cour de Byzance. Sandoval ajoute que, depuis, les rois adoptèrent le costume des Maures, sans doute plus commode, sauf le turban, qu'ils ne portèrent jamais.

VII.

BERNARDO DEL CARPIO.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE D'ALONZO X, III[e] PARTIE, P. 30.

(Page 182.)

Le roi Alonzo, dit *le Chaste*, avait une sœur nommée dona Ximena. Cette sœur se maria en secret avec le comte Sandias de Saldaña, et en eut pour fils Bernardo; et le roi Alonzo, quand il le sut, fit dire au comte de venir à Léon pour ses cortès ; et quand il fit venu, il le fit jeter en prison, en lui disant que de toute sa vie il ne sortirait du château de Luna. Le roi mit ensuite sa sœur en religion (*en orden*), et, sur la demande du comte, il fit élever Bernardo dans les Asturies avec beaucoup de soin, et il l'aimait comme s'il eût été son fils, car, de fils, il n'en avait aucun. Et Bernardo, en grandissant, devint un hardi cavalier, beau de corps et sain d'esprit, au dire et au geste pleins de grâce ; et bien venir il se faisait de tous, habile à chevaucher comme à courre la lance et toujours soigneux de ses armes et de sa parure.

Et il y avait à la cour d'Alonzo deux hauts barons, parents de Bernardo, qui lui apprirent à la fin que son père était en prison, et qu'à lui il appartenait de l'en délivrer. Et Bernardo, quand il l'eut appris, en sentit grand émoi, et il se vêtit d'habits de deuil ; puis s'en fut trouver le roi Alonzo. Et le roi, le voyant en deuil, lui demanda s'il désirait sa mort. — Non, sire roi, répondit Bernardo, mais j'ai grand souci de ce que le comte, mon père, est en prison, et je

vous prie de l'en sortir pour l'amour de moi. Et le roi fut fort courroucé, et dit à Bernardo de se retirer et de ne jamais être assez osé pour lui faire la même demande : car, tant qu'il vivrait, le comte ne sortirait pas de sa prison. Et le roi avec tout cela avait grande amitié pour Bernardo; et, plus il le voyait, plus il l'aimait, ce qui faisait penser à Bernardo qu'il était fils du roi Alonzo. Et à chaque bataille que Bernardo gagnait pour le roi Alonzo contre les Maures, il lui demandait son père, et le roi le lui promettait toujours pendant la guerre, et le refusait à la paix; et Bernardo, grandement courroucé, ne voulut plus aller au palais pour le servir, et il se passa grand temps sans qu'il chevauchât et tînt la campagne comme devant.

Et il advint un jour que le roi tint ses cortès à Léon, et, les *ricos homes* combattaient chaque jour les taureaux et lançaient le javelot au but (*tablado*); et Bernardo ne prenait pas part à ces jeux, et la reine lui promit que, s'il voulait courre la lance comme les autres, elle demanderait au roi la liberté de son père. Et Bernardo courut avec les autres et brisa le but, et la reine tint sa promesse; mais le roi se fâcha fort et lui dit : Reine, point ne le ferai, car je ne veux rompre mon serment. Et Bernardo fut alors au roi et lui demanda merci en pleurant. Et le roi lui dit qu'il ne le ferait pas, et que, s'il était assez osé pour le requérir encore, il l'enverrait en prison avec son père. Et Bernardo lui dit : « Seigneur roi, rappelez-vous quand les Maures vous tenaient enserré, et que j'accourus pour vous délivrer, que vous me dites de vous requérir un don, et que je vous demandai mon père et que vous promîtes de me le donner. Et puisque vous me le refusez, *je me quitte de vous, et ne veux plus être votre vassal;* et je défie tous ceux qui sont de votre parti, en quelque lieu qu'ils me rencontrent ». Et le roi se courrouça fort, et lui dit : « Puisqu'il en est ainsi, je veux que vous sortiez de ma terre, d'ici en neuf jours ». Et Bernardo s'en fut aussitôt auprès de ses parents; et, quand ils virent qu'ainsi Bernardo se départait du roi, ils prirent aussi congé de lui et lui baisèrent la main, et s'en furent avec Bernardo dans la terre de Saldaña. Et Bernardo commença dès lors à courre la terre de Léon et à y faire grand dommage pendant tout le temps que régna le roi Alonzo *le Chaste,* qui mourut sans avoir accordé la grâce du comte.

Et sous le règne de don Alonzo *le Grand*, Bernardo se trouva à toutes les batailles de ce roi contre les Maures, et à chaque bataille il demandait la liberté de son père au roi, qui la lui accordait et qui ensuite ne voulait plus la lui donner. Et Bernardo eut à la fin grande ire contre le roi et se mit à courir sa terre, comme il avait fait du temps du roi Alonzo *le Chaste*. Et beaucoup de chevaliers, vassaux

du roi, s'en furent trouver Bernardo et promirent de ne jamais le quitter, jusqu'à ce que le roi lui eût rendu son père. Et quand Bernardo se vit ainsi muni d'hommes d'armes, il fit amitié avec les Maures pour qu'ils l'aidassent contre le roi Alonzo, et il lui tua beaucoup de monde. Et Bernardo avait bâti sur une hauteur un château, qu'il appela Carpio, d'où il prit le nom de Bernardo del Carpio et le roi vint mettre siége devant le château. Et Bernardo alla la nuit attaquer le camp du roi, mais en recommandant à ses gens que, si le roi venait à entrer en bataille avec eux, *aucun d'eux ne fût assez osé pour porter la main sur lui*. Et ils attaquèrent le camp, et Bernardo y prit tout ce qui s'y trouvait de butin, et il s'en retourna chez lui fort riche et fort honoré.

Et enfin, en la quatrième année du règne d'Alonzo, tous les hommes de sa terre vinrent le trouver et lui dirent : Seigneur, c'est à regret que nous avons vu la prison du comte Sandias, car tout votre royaume se perd, grâce à lui; et, si c'était votre bon plaisir, nous tiendrions pour bien que vous le tirassiez de prison pour le rendre à son fils. Et le roi, bien qu'il eût grand souci de se voir ainsi contraint, envoya à Bernardo dire que, s'il livrait le château de Carpio, le roi lui rendrait son père. Et Bernardo s'en réjouit dans son cœur, et fut trouver le roi, qui lui dit : Bernardo, je veux que nous ayons désormais paix entre nous. Et Bernardo lui répondit : « Sire, *tout pauvre cavalier gagne plus à la guerre qu'à la paix*, » et il livra de grand cœur son château au roi, qui envoya les deux comtes à Luna pour chercher le comte; et quand ils y arrivèrent, ils le trouvèrent mort, et ils le mirent dans le bain pour lui amollir la chair, et ils le vêtirent de nobles habits, et ils le mirent sur un cheval, comme s'il était vivant, et ainsi ils se mirent en route; et quand ils approchèrent de Salamanque, Bernardo vint les recevoir, et plein de joie, il s'écria : Voici mon père qui arrive. Et il s'avança pour lui baiser la main. Mais quand il la trouva froide et vit toute sa chair noircie, il comprit qu'il était mort; et avec la grande douleur qu'il en eut, il commença à mener un grand deuil et à s'écrier à haute voix : Ah ! comte de Sandias, qu'en male heure vous m'avez engendré, et jamais il n'y a eu un homme déconfit comme moi : car, puisque vous êtes mort et que j'ai perdu mon château, je ne sais plus que faire au monde. Et le roi lui dit : Don Bernardo, il ne s'agit plus ici de dire beaucoup de paroles, mais il faut sortir sur-le-champ de ma terre, et aller en France, où le roi Charles, votre parent, aura soin de vous. Et il lui donna des chevaux et force argent pour faire le voyage.

Bernardo fut fort bien accueilli par le roi Charles, qui lui donna grand avoir, et des chevaux et des armes. Mais Bernardo, assez querelleur de sa nature, ayant eu une dispute avec le neveu du roi, sortit de Paris pour aller courir la terre, *faisant grand dommage partout où il passait*, et il revint en Espagne par le port d'Aspa ; et il peupla la vallée de Jaca, et eut de grandes batailles avec les Maures, auxquels il enleva tout leur butin, et il garda vaillamment la frontière.... Voilà, ajoute la chronique, ce que nous avons entendu dire aux jongleurs dans leurs chansons » (*cantares de gestas*).

Le jeu du *tablado*, dont nous avons parlé, était sans doute emprunté aux Arabes. C'était une planche que l'on élevait dans une espèce de lice, et que les cavaliers au galop devaient atteindre en y dardant tantôt leurs lances, tantôt le *djerrid* arabe, c'est-à-dire une canne de roseau, remplie de sable pour la rendre plus pesante. Celui qui avec la lance brisait la planche (*bofardar el tablado*) était réputé le plus fort et le plus adroit. On remarquera aussi que les courses de taureaux etaient déjà en usage chez les Espagnols.

VIII.

LE PALMIER D'ABDELRAHMAN.

(Page 189.)

Abdelrahman Ier, ce grand et vertueux monarque, heureux dans toutes ses entreprises, a laissé quelques vers empreints d'une tristesse touchante, et qui, par le sentiment profond et amer qu'ils expriment, sembleraient plutôt appartenir à la muse mélancolique du Nord qu'à la muse brillante et insoucieuse du Midi. Je donne ici la traduction espagnole, par Jos. Conde, de ces vers. On remarquera qu'ils sont écrits en rime *asonante*, c'est-à-dire que la rime y est remplacée par le retour périodique des deux voyelles *e* et *a* à la fin de chaque second vers. Quant à l'essai qu'on lira à la suite, on sentira d'avance combien *la traduction d'une traduction* est impuissante à rendre la grâce naïve et touchante de l'original.

« Tu tambien in signe palma
Eres aqui forestera.

De Algarbe las dulces auras
Tu pompa halagan y besan;
En fecundo suelo arraigas,
Y al cielo tu cima elevas.
Tristes lagrimas lloraras
Si cual yo sentir pudieras.
Tu no sientes contratiempos
Como yo de suerte aviesa:
A mi de pena y dolor
Continuas lluvias me anegan.
Con mis lagrimas regue
Las palmas que el Forat riega;
Pero las palmas y el rio
Se olvidan de mis penas,
Cuando mis infaustos hados
Y de al Abâs la fiereza
Me forzaron de dejar
Del alma las dulces prendas.
A ti de mi patria amada
Ningun recuerdo te queda;
Pero yo, triste, no puedo
Dejar de llorar por ella.»

De ta rive natale exilé comme moi,
Beau palmier, transplanté sur ces rives lointaines,
Tu languis, et pourtant de ses tièdes haleines
Le zéphir de l'Algarve, en descendant sur toi,
Sous ses baisers féconds mûrit tes dattes pleines.

Tu languis, et pourtant ce sol hospitalier
Dans son sein chaque jour voit plonger ta racine,
Et ta tête des cieux ondoyer plus voisine!
Ah! des pleurs couleraient de ton sourcil altier,
Si ton front, qui vers moi compatissant s'incline,

Portait aussi le faix des maux que j'ai soufferts.
Mais non! tu ne sais pas l'amertume profonde
De l'exil, ni les pleurs ignorés dont j'inonde
Ma couche, au souvenir des palmiers toujours verts
Que l'Euphrate natal arrose de son onde.

Mais l'onde et les palmiers ont oublié mes pleurs,
Depuis l'heure où, chassé par les destins contraires,
Complices d'al Abbas, l'assassin de mes frères,
J'ai, sur l'exil d'un trône asseyant mes douleurs,
Emporté ma patrie aux rives étrangères.

Et toi, le même exil sur ton front oublieux
Comme en mon cœur flétri n'a pas laissé sa trace,
Beau palmier, et ce front se balance avec grâce,
Insoucieux des pleurs qui, tombant de mes yeux,
Baignent d'un flot pieux la tige que j'embrasse.

IX.

BATAILLE DE RONCEVAUX.

(Page 206.)

Le pseudo-archevêque Turpin, dans sa fabuleuse chronique, ce livre fameux qui a fait pendant tant de siècles les délices de l'Europe (Voy. le texte, avec le commentaire de Ciampi, in-8°, Firenze, 1822), donne un tout autre motif à l'expédition de Charlemagne en Espagne. « Une nuit, dit-il, Charles vit au ciel un chemin d'étoiles qui commençait à la mer de Frise, et allait droit, par la Gaule, à la Vasconie et à la Galice, où reposait ignoré le corps de l'apôtre saint Jacques ; et l'apôtre lui-même lui apparut, et lui reprocha de ne pas aller arracher l'Espagne et son propre tombeau aux mains des Sarrazins. »

L'apôtre revient trois fois, et Charles se décide enfin à partir. Il assiége trois mois Pampelune, dont les murs s'écroulent enfin, sur un signe du bienheureux apôtre. Les Sarrazins, frappés de terreur, se soumettent partout où passe Charles, qui parvient jusqu'en Galice, visite le tombeau du saint, et y fait ses oraisons. L'archevêque Turpin baptise tous les Galiciens apostats qui veulent se convertir, et les autres sont massacrés. Ensuite Charles s'avance jusqu'au bord de la mer et y plante sa lance, comme Okbah y avait fait entrer son coursier, en remerciant le ciel, qui lui a permis d'aller aussi loin. Charles s'empare ensuite de toute l'Espagne, jusques et compris Ceuta et le pays des Maures ; il ne rencontre de résistance que devant Lucena, qui lui résiste quatre mois, et dont saint Jacques vient encore renverser les murs. Il abat ensuite, à Cadix, une vieille idole de Mahomet, douée d'un pouvoir magique[1] ; il élève partout des églises à la place des mosquées païennes, et rapporte encore en Gaule d'immenses trésors.

Mais à peine Charles est-il parti qu'un roi africain conquiert de

[1] Cette idole s'appelait *Sanam Cadix* (idole de Cadix). Il est évident qu'il s'agissait d'une ancienne statue d'Hercule. On trouve le même récit dans des auteurs arabes, à cela près qu'on ne parle pas de Mahomet.

nouveau toute l'Espagne. Charles y rentre aussitôt : à la première bataille il est vaincu. Les lances de ses soldats, plantées la nuit en terre, avaient pris racine et poussé des feuilles, présage des palmes du martyre. 40,000 chrétiens sont tués avec le duc Milon, le père de Roland, et Charles s'en retourne encore en Gaule.

Je passe ici une foule de détails puérils et sans intérêt sur une nouvelle expédition de Charles au delà des monts, et j'arrive enfin à la bataille de Roncevaux.

Les deux rois maures de Saragosse, Marsile et son frère Belvigand, corrompent le traître Ganelon (car il faut un traître à côté de tous ces héros sans tache et sans faiblesse). Ganelon fait mettre 50,000 Maures en embuscade dans la vallée de Roncevaux, ou val Carlos. Charles passe avec l'avant-garde et le centre de l'armée ; mais 20,000 hommes de l'arrière-garde, commandés par Roland, sont attaqués par 20,000 Sarrazins, qu'ils tuent jusqu'au dernier. Épuisés de fatigue, ils sont alors attaqués par les 30,000 autres, et massacrés à leur tour. Roland sonne de son cor magique pour appeler du secours, mais nul ne lui répond. Roland, sentant ses forces qui l'abandonnent avec le sang qui s'échappe de ses quatre blessures, ne veut pas laisser aux mains des Maures sa bonne épée Duranda (*Durrenda interpretatur : durum ictum cum ea dans*), et il essaie de la briser contre un rocher ; mais la lame invincible tranche le rocher en deux plutôt que de se rompre. Enfin il veut essayer encore une fois de rappeler l'insouciant Charles : il sonne de son cor avec une telle force (*tanta virtute fortitudineque*) que le cor se fend, et que les veines de son cou se brisant de cet effort, il tombe baigné dans son sang. Charles l'entend cette fois ; mais le traître Ganelon l'empêche de retourner sur ses pas. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que Roland chasse dans la forêt et qu'il n'a pas besoin de vos secours ? » Enfin deux des compagnons de Roland échappés du combat le rencontrent, reçoivent sa confession, et il meurt dévotement de la mort d'un héros et d'un saint. Charles, dévoré de tardifs remords, pleure sa perte avec toute l'armée.

On remarquera que, dans cette légende héroïque, il n'est pas une fois question des Espagnols ni du royaume chrétien des Asturies. Le duel est entre Charles et les Maures, entre le Christ et Mahomet, et les Franks sont ici les seuls champions de la chrétienté.

Les romances de Bernardo del Carpio, dans l'incomplète collection de Depping (*Sammlung der besten Spanischen Romanzen*, in-12, Altenburg, 1817), ne donnent aucun détail nouveau sur les hauts faits de Roland et de Bernardo à Roncevaux. On lira avec plus d'in-

térêt quelques-unes des romances recueillies par M. Francisque Michel, à la suite de son beau travail sur la *chanson de Roland* (grand in-8°, Paris, 1837, chez Silvestre), page 245 à 275; on y trouvera aussi la liste des poëmes ou drames espagnols composés sur ce sujet national.

Je reviendrai sur cette matière dans un travail spécial sur les romances espagnoles ; citons seulement, en terminant, quelques lignes curieuses où la forfanterie espagnole revit tout entière :

« Estaba el fuerte Bernardo
En los mojones de Francia
Con tres cientos compañeros
Que es la costumbre que usaba,
Que diez bastan para mil,
Cuando son hijos de España. »
(*Fr. Michel*, p. 268).

Voir aussi p. 270 et 284 les deux curieux extraits d'un vieux poëme anglais, et du poëme en vieil allemand du prêtre Chuonrath, toujours sur le même sujet.

J. P. R. James (*History of Charlemagne*, in-8°, London, 1832) prétend que dans le dernier siècle on montrait près de Roncevaux une chapelle élevée sur la place où avait été enterré Roland avec les principaux chefs franks. On voyait près de cette chapelle trente tombes sans inscriptions, et une quantité d'ossements se trouvaient dans un caveau ; du reste, ajoute l'auteur, on m'a montré tour à tour trois tombeaux de Roland, l'un à Blaye, l'autre à Cordouan, le troisième à Bordeaux.

X.

LES MARTYRS DE CORDOUE.

(Page 526.)

Les extraits qu'on va lire sont traduits du *Memoriale sanctorum* d'Euloge, espèce de fastes du martyrologe espagnol en 850. J'ai cherché à conserver dans cette traduction, fort abrégée, la couleur originale, tout en intercalant dans le récit quelques réflexions qui se

présentaient d'elles-mêmes. Les passages soulignés sont ceux qui renferment les détails de mœurs les plus curieux, ou qui justifient quelques-unes de mes assertions.

« Isaac, moine du monastère de Tabanos, situé sur la montagne, à sept milles de Cordoue, en descend pour aller trouver le juge. Je désire, lui dit-il, devenir un sectateur de ta foi, si tu veux m'en exposer les principes. Celui-ci, croyant trouver un néophyte docile, lui expose toute sa doctrine, et lui raconte la vie du Prophète, et son ciel plein de festins, et ses troupeaux de femmes. Mais le moine réfute longuement cette doctrine impie, et demande au juge pourquoi il ne renonce pas à cet ulcère d'un dogme empesté pour embrasser l'Evangile. Pendant qu'Isaac disserte, le juge, stupéfié par son audace, et presque privé de l'usage de ses facultés, ne peut trouver d'autre réponse au moine que de le frapper sur la face. Mais les sages qui siégeaient à côté de lui lui reprochèrent cette action, indigne de la gravité d'un juge, et lui rappelèrent que, suivant leur loi, celui qui a commis un crime ne doit être ni insulté ni frappé. Alors le juge, se tournant vers le saint : Es-tu, par hasard, pris de vin, lui dit-il, ou saisi d'une frénésie qui t'empêche de savoir ce que tu fais et ce que tu dis ? — Non, répond Isaac, je ne suis ivre ni de vin ni de colère, mais de l'amour de mon Dieu, qui m'ordonne de faire ce que je fais ; et si la mort vient, je serai heureux de la subir. Alors, le juge l'envoie en prison, et fait connaître l'affaire au roi, qui, effrayé de tant d'audace, ordonne par un édit que quiconque osera insulter le Prophète sera puni de mort. Alors, le serviteur de Dieu est immolé comme coupable de ce crime, et, élevé sur un pieu, il est suspendu, la tête en bas, sur le bord du fleuve, en spectacle à tous. Et après quelques jours, son corps, avec ceux des autres qui furent punis de mort pour l'avoir imité, fut brûlé par le feu, et les cendres jetées dans la fleuve.

Après de longues considérations sur le martyre, que le saint veut bien permettre aux poltrons d'éviter, mais que les élus ne doivent pas craindre ; après force injures contre Mahomet, sa loi, et son paradis, qu'il appelle un mauvais lieu (*lupanar*) ; après avoir reproché à ce *chien maudit* d'avoir osé dire « qu'il violerait dans l'autre « monde la virginité de la sainte mère de Dieu, » Euloge nous raconte ensuite la vie et le martyre de saint Jean. « Des Sarrazins l'accusent, devant le juge, de tourner leur loi en dérision, lorsqu'il exerce son commerce dans les marchés, et d'attirer les chalands par ses railleries impies. Mais, comme les témoins n'étaient pas assez dignes de foi pour que leur témoignage pût entraîner la peine de

mort, le juge condamne Jean à recevoir cinq cents coups de verges, jusqu'à ce qu'il tombe à demi mort. Alors, on l'assied sur un âne, le visage tourné vers la queue, et on le promène dans toute la ville avec un héraut, qui crie devant lui : Tel est le châtiment de ceux qui insultent notre Prophète! Et on le jette en prison. »

Saint Perfectus vient, à son tour, chercher la mort devant le tribunal du juge; et son exemple en entraîne plusieurs autres. Alors les Sarrazins se réjouissent, et reprochent aux chrétiens que leur Dieu ne sait pas faire de miracles pour les sauver. Et les chrétiens eux-mêmes, hommes de peu de foi (*parvipenduli*), se plaignent de ce que les signes des vertus se sont en allés de l'église, et que Dieu ne fait plus de miracles pour ses saints, reproche auquel Euloge répond de son mieux. « On demande, dit-il, pourquoi nous venons chercher le martyre et insulter des gens qui ne nous ont fait aucun mal. Mais croit-on que ce ne soit rien que le pillage de nos églises, l'humiliation de nos prêtres, et le tribut que nous payons à grand' peine tous les mois, en sorte que nous trouvons plus notre compte à mourir qu'à vivre? dès qu'ils aperçoivent sur nous les insignes de notre saint ministère, ne nous poursuivent-ils pas de leurs dérisions? ne sommes-nous pas exposés aux outrages des enfants, qui ne se contentent pas de nous harceler de leurs injures, mais qui nous accablent de pierres? Et lorsque l'heure est venue pour la prière, et que le son de l'airain y invite les fidèles, aussitôt ils éclatent en malédictions. Beaucoup d'entre eux nous jugent même indignes de toucher leurs vêtements, et repoussent avec exécration un contact qui les souille.

L'*Indiculus luminosus,* œuvre d'Alvar, qui nous a raconté la passion et la mort d'Euloge, confirme ces détails et en ajoute de nouveaux. » Quand ils nous voient, disent-ils, porter en terre les défunts, ils accablent de pierres et de boue les prêtres et les fidèles qui passent, et ils entassent des tessons devant leurs pas pour les faire tomber. »

Euloge raconte ainsi, dans le livre II, le martyre de saint Perfectus, prêtre. » Un jour, dit-il, qu'il était sorti de la basilique de Saint-Ascisclus, où il résidait, pour venir dans la ville, quelques gentils l'interrogèrent sur sa foi. Je n'ose, leur répondit-il, vous dire tout ce que je pense, parce que vous me maltraiteriez; mais si vous me promettez de m'écouter paisiblement, je vous dirai tout. Ils le lui promettent par tout ce qu'ils ont de plus sacré, et alors le *prudent* Perfectus leur prouve, en arabe et avec une grande éloquence, que Mahomet est un faux prophète et un imposteur. Les Sarrazins

tiennent leur parole, et s'en vont sans lui faire de mal, mais la rage dans le cœur. Quelques jours après, il est accusé et traduit devant le juge, qui le jette en prison, chargé de fers d'un poids énorme, et diffère sa mort jusqu'à Pâques, où il est égorgé dans la plaine, de l'autre côté du fleuve.

Sanctius, un des disciples d'Euloge, était un adolescent; fait captif dans une ville de la Gaule, il avait été affranchi et inscrit au nombre des enfants que le roi faisait élever pour la profession des armes, comme les mameluks d'Égypte, ou les janissaires de Stamboul. Converti par Euloge, il souffrit à son tour le martyre comme apostat de la loi de Mahomet.

Parmi plusieurs autres que nous omettons, on remarque le bienheureux Habentius, qui, retiré dans les montagnes au monastère de Saint-Christophe, se macérait le corps sur un lit d'épines et avec un cilice garni de pointes de fer, et se *montrait par la fenêtre à ceux qui venaient le voir*. Lui, et cinq autres aspirants au martyre (*anhelantes*), viennent dans Cordoue injurier le juge sur son tribunal, et marchent ensuite à la mort, en s'invitant l'un l'autre comme à un festin. Mais tous, qu'on le remarque bien, provoquent leur supplice (*martyrium agressi sunt*). Chaque fois qu'ils ne sont pas brûlés après leur mort, un miracle indique aux fidèles l'endroit où le fleuve a déposé leurs corps, qu'on enterre au pied des autels. Jetés dans les prisons, et confondus avec les assassins et les malfaiteurs, ils jeûnent, veillent et prient, comme dans un lieu saint, et Dieu leur confère le don des miracles. Si un de leurs compagnons est délivré, c'est toujours par l'intercession du dernier martyr, qui lui a promis à jour fixe sa délivrance.

Venons maintenant à l'histoire plus touchante des vierges et martyres. Deux sœurs de noble race, Nunilo et Alodia, étaient filles d'un père païen et d'une mère chrétienne. Remarquons en passant que ces sortes de mariages, assez fréquents, sembleraient annoncer que les chrétiens mozarabes n'étaient pas dans une condition aussi humble que le prétendent leurs martyrologes. Après la mort de ce père impie, leur mère, femme de peu de foi, ayant encore épousé un païen, les deux vierges se réfugient auprès de leur tante. Bientôt le parfum de leur piété se répand dans la province, et chacun s'étonne que « de pareilles roses aient pu sortir d'une tige de ronces mau« dites. »

Mais bientôt, comme filles d'un Musulman, et apostates à la foi de leur père, et non comme chrétiennes, elles sont mandées devant le juge, qui leur offre de riches présents et l'alliance des plus nobles

jeunes gens de la ville si elles veulent quitter la loi du Christ : elles refusent obstinément; et, après de longs et inutiles efforts, le juge les remet en garde à des femmes de sa loi, pour les ramener au culte de l'Islam. Mais en vain ces femmes leur inculquent chaque jour le poison de leur dogme : Dieu les soutient dans leur résistance, et le juge, désespérant de la vaincre, se décide enfin à les livrer aux bourreaux, en mettant des gardes autour de leurs corps pour qu'on ne vienne pas les dérober; mais la piété des fidèles sait les déterrer de leur sépulture profane, et les ensevelir dans une terre sainte.

La vie et la passion des saintes Flora et Maria est plus touchante et plus instructive encore. Flora, chez qui la beauté de l'âme surpassait encore celle du corps, était aussi de noble race, et née d'un père païen et d'une mère chrétienne, et vivait à Cordoue même. Après la mort de son père, sa mère l'éleva dans la foi catholique. « Sa mère me « racontait, dit Euloge, qui visitait souvent cette pieuse enfant, que « lorsque, consultant la faiblesse de sa fille, elle lui donnait à man- « ger plusieurs fois par jour, Flora distribuait secrètement aux pau- « vres sa nourriture, et s'imposait une jeûne rigoureux. Ce n'est qu'a- « vec de longs efforts, ajoute-t-il, et à force de menaces, que j'ai pu « la décider à prendre un peu plus de nourriture. »

Pendant que cette fiancée du Christ marchait ainsi dans les voies du salut, le démon tentateur la persécutait par l'organe de son frère, païen comme leur père, et qui cherchait à ébranler sa foi. Déjà elle n'osait plus assister aux assemblées des fidèles; enfin, lasse de ses persécutions, elle s'enfuit avec sa sœur. Mais bientôt, comme un soldat enrôlé par le Christ, elle jugea indigne d'elle de déserter le combat, et rentra dans la maison paternelle en bravant les mauvais traitements de son frère, et en faisant hautement profession de sa foi. Celui-ci, après de nouveaux efforts pour ébranler sa résolution, finit par la dénoncer au juge. Flora, dans le tribunal, proclame sa foi. Le juge, saisi de fureur, la fait battre de verges jusqu'à ce que la peau de son cou tombe avec une partie de sa chevelure, et la rend à son frère à moitié morte, mais sans que son courage se soit abattu un instant; et il ordonne qu'après être guérie, elle soit instruite dans la foi de l'Islam, et que, si elle refuse de se convertir, on la ramène devant lui.

Son frère, en effet, fait panser ses plaies, et redoutant une évasion nouvelle, il ferme la serrure de la porte, et fait entourer de haies tout leur champ. Mais Flora, guérie et pleine d'une force nouvelle, s'échappe la nuit, et s'élance du haut d'un mur sans se faire aucun mal. Guidée par les anges à travers les ténèbres, elle est recueillie

par un fidèle, et finit par trouver un asile près de la ville de *Tucci* (Martos), où elle demeura avec sa sœur jusqu'à son martyre. « Et, « moi, moi pécheur, ajoute Euloge, jaloux de cette céleste gloire, « mes mains indignes ont touché ces glorieuses cicatrices, et ce cou « délicat d'où sa virginale chevelure était tombée sous les verges des « bourreaux. »

Maria, la compagne de martyre de sainte Flora, était née à Illipula, dans la classe moyenne (*non infima prosapia*), d'un père chrétien, qui, épousant une musulmane, lui fit abjurer sa foi impie. Tous deux vivaient dans une petite ville près de Cordoue, nommée *Fronianum,* avec leurs deux enfants, Walabonsus et Maria. Leur mère, « cette brebis arrachée à la gueule des loups », s'endormit bientôt dans le Seigneur. Le père, homme pieux, voua ses deux enfants aux autels : son fils dans le couvent de Saint-Félix, et sa fille dans celui de Cuticlar, où une sainte femme, Artemia, éleva la jeune vierge dans l'amour du Seigneur. Walabonsus, pendant ce temps, marchait dans la même voie et parvenait à la dignité de diacre. Il chérissait comme une mère sa sœur, plus âgée que lui ; et, quoique plus jeune, Dieu lui accorda l'honneur de la précéder dans la lice du martyre.

La chair est faible, et Maria pleurait le frère qu'elle avait perdu, quand le saint martyr apparut la nuit à sa sœur pour l'avertir de cesser de pleurer, et que le temps approchait où elle viendrait le rejoindre aux cieux. Depuis ce jour, le cœur de la vierge fut dévoré de la soif du martyre, et elle soupirait sans cesse après ce jour bienheureux. Enfin un jour, invitée par le Christ, elle se rend sur la place publique, dans cette arène où tant de martyrs l'avaient devancée. Chemin faisant, elle entre, pour demander à Dieu du courage, dans l'église de Saint-Asciscle, et Dieu veut qu'elle y rencontre la bienheureuse Flora, qui y faisait des dévotions ; toutes deux, s'embrassant comme deux sœurs, se consultent ensemble. Leurs vœux étaient les mêmes : toutes deux voulaient le martyre, et le lien de la charité les eut bientôt unies pour ne plus se séparer ni dans les dangers, ni dans le trépas. De ce pas, elles vont trouver les juges, et Flora, leur parlant la première : « C'est moi, dit-elle, que vous « avez déchirée de vos verges pour me punir d'adorer le Christ. Cé- « dant à la faiblesse de la chair, je m'étais cachée ; mais maintenant, « appuyée sur la vertu de mon Dieu, je viens devant votre prétoire « confesser le Christ et accuser votre faux Prophète. » La courageuse Maria répète la même profession de foi, et le juge, irrité, après les avoir accablées d'outrages, les fait jeter en prison avec les femmes de mauvaise vie.

Mais la prison devient un temple pour ces épouses du Christ, qui s'y livrent à la prière et au jeûne, et charment par le chant de leurs hymnes les horreurs du cachot. C'est alors qu'Euloge, enfermé dans la même prison, composa, pour les consoler, son livre intitulé *Instruction pour le martyre*, véritable catéchisme des confesseurs de la foi.

Après deux tentatives nouvelles du juge, qui semble n'avoir prononcé qu'à regret leur sentence, les deux saintes sont conduites au supplice, et leurs corps sans tache, abandonnés tout un jour aux chiens des rues et aux oiseaux des airs, sont jetés dans le fleuve. Le corps de sainte Maria est porté par les eaux jusqu'au monastère de Cuticlar, où il est enterré; mais, Dieu n'ayant pas daigné révéler où se trouvait celui de sainte Flora, l'intercession des deux martyres, plus puissante après leur mort, opère un autre miracle en mettant un terme à l'emprisonnement d'Euloge et de ses compagnons de captivité.

Aurelius, jeune homme d'une bonne famille, né d'une mère chrétienne, avait perdu de bonne heure son père, qui était païen, et vivait dans la crainte de Dieu, sous la tutelle de sa tante. Forcé par ses proches de s'instruire dans la littérature arabe, ce n'était que par dérision que, portant le Christ dans son cœur, il se livrait à ces études frivoles. Bientôt, avançant en âge, on songea à lui faire contracter un mariage digne de sa naissance; mais Aurelius, remettant au Christ ce choix si important, finit par trouver, grâce à lui, une épouse nommée Sabigotho, noble, riche et belle, mais chez qui la beauté de l'âme surpassait encore celle du corps. Elle était née de parents païens; mais sa mère, veuve de bonne heure, avait pris un second mari, qui, adorant en secret la foi du Christ, avait extirpé l'erreur de l'âme de son épouse et lavé dans l'eau sainte du baptême la tache de la naissance païenne de la jeune fille. Tous trois, en apparence, professaient la religion musulmane; mais ils étaient chrétiens au fond du cœur, et un reste d'humaine faiblesse les empêchait seul de professer hautement leur foi aux yeux de tous.

Aurelius avait un proche parent nommé Félix, qui, ayant vacillé dans sa foi, tout en déplorant maintenant son apostasie, n'osait pas retourner, à la face du monde, vers la foi qu'il avait abandonnée. Félix avait aussi, comme Aurelius, épousé une fille de chrétiens cachés, nommée Liliosa, et au fond de leur maison ils adoraient en secret le Dieu père du Christ. Attachés l'un à l'autre par une étroite union, les deux couples saints s'étaient habitués à vivre ensemble, décidés à ne jamais se séparer, ni dans la bonne, ni dans la mauvaise fortune; frères de cœur, jeunes et beaux tous les quatre, et qui, après

avoir été unis toute leur vie, ne devaient pas être séparés même au sein du trépas.

Un jour Aurelius, en passant sur le marché, vit le bienheureux saint Jean, tout déchiré de verges, et promené sur un âne à travers les places publiques. A ce spectacle, l'âme du futur martyr s'embrasa d'une sainte ardeur; il lui sembla que c'était un avertissement envoyé par le ciel de ne pas craindre les hommes, qui ne peuvent tuer que le corps, mais bien plutôt celui qui peut perdre l'âme et l'envoyer dans la géhenne. Aurelius rentra chez lui, tout troublé, et fit part à sa femme de ce qu'il avait vu, et de sa résolution de songer sérieusement à son salut. Un lien d'affection toute fraternelle doit être désormais le seul qui les unisse, et, au lieu de son épouse, elle ne doit plus être que sa sœur « afin que, méprisant les gloutonnes satisfactions de la chair, l'âme se nourrisse des ineffables voluptés de l'amour divin, et qu'au lieu de renaître dans de périssables créatures, ils n'engendrent plus que pour la vie éternelle. »

La pieuse Sabigotho reçoit avec joie cette communication de son époux, qui lui semble un ordre du ciel; elle consent de grand cœur à mourir à la chair pour vivre de l'esprit. Leurs âmes sont réunies, mais leurs couches sont distinctes. Un lit de parade, brille dans la chambre nuptiale pour tromper les regards du public; mais, au fond de leur appartement, deux lits grossiers, hérissés de durs cilices, reçoivent séparément leurs membres délicats. Le jeûne, la prière, le chant des psaumes, remplissent leurs journées et une partie de leurs nuits. Ils répandent à pleines mains leurs dons sur les pauvres, ils vont chercher au fond des prisons les confesseurs de la foi et soutiennent leur courage.

« C'est là, dit Euloge, que je les ai connus; c'est là qu'Aurelius, m'a demandé ce qu'il devait faire des deux enfants que le ciel lui avait donnés, et s'il lui était permis de les abondonner pour courir au martyre, et de les laisser, après sa mort, élever dans un culte infâme; s'il pouvait enfin les dépouiller de ses richesses, qu'après sa mort le fisc dévorerait. Alors je lui ai répondu qu'en vue de la céleste récompense qu'il espérait, il fallait renoncer à toutes les choses d'ici-bas; qu'il convenait de déposer ses enfants dans un lieu sûr, où ils seraient élevés dans la foi du Christ, et de vendre tous leurs biens pour les donner aux pauvres; que cependant il *ne serait pas coupable* s'il en conservait une partie pour ses enfants, et qu'enfin, au lieu du patrimoine qu'il vendrait, il en trouverait un plus beau dans le ciel.

« Le pieux Aurelius, réconforté par ces paroles, alla se ceindre

comme un athlète pour la lutte, et se préparer à mourir. Son épouse, de son côté, passait souvent la nuit dans la prison des vierges Flora et Maria, et prenait d'elles l'exemple du courage, en réclamant les prières des saintes qui devaient la précéder dans le ciel. Peu de jours après le martyre des deux vierges, elles apparurent la nuit à leur pieuse compagne, portant dans leurs mains les instruments du supplice, et lui annoncèrent que l'heure fixée dans le ciel pour la fin de ses épreuves approchait, et qu'elle continuât à en hâter le moment par ses bonnes œuvres. La sainte femme reçut de cette vision un nouveau courage, et, se préparant aux guerres du Seigneur, elle endurcit au combat son sexe fragile, brûlant, ainsi que son époux, de la flamme d'un saint désir; *ils laissent de côté l'affection paternelle,* ils aliènent, ils vendent tout ce qu'ils possèdent; et, en réservant quelque chose (*quicquam*) pour leurs enfants, ils consacrent tout le reste aux pauvres. Ils visitent les monastères, et y puisent à longs traits le breuvage de la vie éternelle, et abreuvent aussi leurs enfants à la même source en les déposant dans cette retraite bénie.

Après la mort de leurs parents, dit Euloge, j'ai vu ces deux pauvres petites filles, l'une âgée de huit ans, l'autre de cinq; et la plus jeune, dans son langage enfantin, m'exhorta à écrire les actes du martyre de ses parents; et comme je lui demandais ce qu'elle me donnerait pour cela, Dieu, qui parlait par ses lèvres, me répondit : « Père, je prierai le Seigneur de te donner le paradis. »

Aurelius et son épouse, préparés à la mort par leurs bonnes œuvres, supportaient impatiemment le fardeau de ce corps mortel. Mais Aurelius, ne se jugeant pas encore digne du martyre, va trouver Alvar; celui-ci l'engage à bien peser ses forces, et à voir si la chair ne faiblirait pas en lui devant la mort et les tortures. Sabigotho, de son côté, réconfortée par une vision nouvelle, se prépare à sa dernière épreuve. Un moine de Jérusalem, nommé George, accourt se joindre à eux pour partager la gloire de la mort. Du fond de l'Afrique, où l'abbé de son couvent l'avait envoyé en mission, il avait appris la persécution de Cordoue, et il était venu apporter aux bourreaux une victime de plus. Ce saint, martyr en espérance, était un modèle de vertu et de science : il connaissait les langues grecque, latine et arabe, et Euloge met au rang de ses vertus chrétiennes le singulier mérite de ne s'être ni *baigné ni lavé* une fois depuis qu'il était entré dans les ordres. Enfin, Félix et Liliosa, après avoir, comme Aurelius, vendu leurs biens pour les donner aux pauvres, s'étaient aussi enrôlés dans cette cohorte de martyrs, en attendant l'heure désirée du sacrifice.

Après un conseil tenu en commun, il fut convenu que, pour obtenir la céleste couronne, les deux femmes se rendraient à l'église, le visage découvert : car c'était alors l'usage que, pour éviter les insultes, les femmes chrétiennes s'y rendissent voilées. Or, l'on se souvient que toutes deux, ainsi que leurs maris, professaient en apparence la foi musulmane, et cette profession ouverte du christianisme devait fixer sur elles l'attention publique, que leurs visites aux captifs chrétiens avait dû éveiller.

La chose arriva comme on l'avait prévu. Un agent de l'autorité vint en prévenir les deux maris, et leur demander ce que signifiait cette visite de leurs femmes au temple de Jésus. « C'est la coutume des chrétiens, répondirent-ils d'une seule voix, et nous sommes chrétiens. » Le juge fut aussitôt averti, et Aurelius, après avoir embrassé ses enfants et donné le baiser de paix à ses frères, fut arrêté avec ses complices. Mais comme on négligeait d'emmener George, celui-ci réclame, en se déclarant chrétien, le privilége d'être arrêté comme eux, et on l'entraîne aussi devant le juge en l'accablant de coups.

Amenés au pied du tribunal, le juge essaie de les corrompre par l'offre de richesses, qu'ils repoussent avec dédain, plus jaloux des ineffables trésors que le Christ leur a promis; il les fait ensuite jeter pendant cinq jours en prison, chargés de fers d'un poids énorme pour leur donner le temps de se repentir; mais là des anges viennent les visiter et soutenir leur courage; leurs fers tombent de leurs mains, et les gardiens consternés n'osent pas les leur remettre. Enfin, le cinquième jour, ils sont ramenés devant le juge, et chemin faisant la pieuse Sabigotho soutient le courage de son époux. Là, nouvelles offres de pardon s'ils abjurent leur foi, et nouveaux refus de leur part. On veut rendre la liberté à George, qu'on n'a pas entendu injurier Mahomet; mais George, qui ne veut pas être séparé de ses compagnons en Christ, se hâte de conquérir son arrêt de mort en accablant d'outrages le faux Prophète. On les entraîne alors tous les cinq au supplice, qu'ils reçoivent comme un présent du ciel, Félix le premier, puis George, puis Liliosa, Aurelius et Sabigotho; et leurs corps, dérobés par les chrétiens, sont déposés dans de saints asiles.

Rogellus et Servius, plus téméraires encore, entrent dans le temple même où les païens sont assemblés, et prêchent tout haut la foi du Christ, en proclamant la fausseté de la loi musulmane; cette fois le juge les condamne à avoir les quatre membres coupés avant de recevoir la mort, *pour être venus évangéliser dans le temple.*

Enfin, les païens eux-mêmes s'effraient de cette contagion du martyre, et le roi, consultant ses sages sur ce qu'il doit faire pour réprimer ce zèle fanatique, on décide que chacun aura le droit de tuer ceux qu'il entendra blasphémer le Prophète. Les chrétiens, en apprenant cette décision, se cachent ou prennent la fuite ; ils changent leur langage et leurs vêtements, et la nuit n'a pas pour les protéger d'ombres assez épaisses. La feuille qui tombe les effraie; sans cesse ils changent d'asile, effrayés de mourir, comme si la mort n'était pas une dette à solder.

Mais parmi les chrétiens tous ne se contentent pas de fuir devant la mort : il en est, et en grand nombre, paille aride qu'il faudrait séparer du bon grain et livrer aux flammes, qui apostasient et perdent leur âme pour sauver leur corps ; ceux-là se tournent contre leurs frères et deviennent leurs plus ardents ennemis. Il en est d'autres qui naguère exaltaient les victoires des martyrs, et qui, changeant de langage, les accusent de n'avoir consulté que l'intérêt de leur gloire et de leur félicité à venir, et de n'avoir pas, dans l'orgueil de leur sainteté, compati à la faiblesse des autres ni songé au salut de l'église, ballottée au milieu des écueils ; ils ne voient pas, hommes de peu de foi, que celui qui est inscrit dans la céleste milice, quand l'heure de l'appel est venue, ne doit plus rester dans les liens mortels.

XI.

VIE ET PASSION DE SAINT EULOGE, PAR ALVAR.

(FLOREZ, ESPAÑA SAGR., T. X, P. 411 ; SCHOTTUS, HISPANIA ILLUSTRATA, T. IV, P. 183.)

(Page 334.)

Euloge, issu d'une famille patricienne de Cordoue, fut destiné de bonne heure aux ordres sacrés, et élevé dans le collége de clercs attaché à l'église paroissiale de Saint-Zoyle. Il se distingua par ses rapides progrès dans les sciences sacrées et profanes. Bientôt, les leçons de ses maîtres ne lui suffisant plus, il allait à la dérobée recueillir, comme un pieux larcin, les leçons de l'illustre abbé *Spera-in-Deo*, célèbre par sa science comme par ses vertus. C'est là qu'il se lia d'une tendre amitié avec Alvar, son biographe. Il avait deux

sœurs et trois frères, et était le plus jeune de tous. A ses titres de noblesse, la race dont sortait Euloge en joignit un plus éclatant encore, ce fut de compter des martyrs dans son sein, en attendant Euloge lui-même, le dernier et le plus illustre.

Son mérite le fit passer rapidement par tous les grades de l'église, jusqu'à celui de prêtre, et il se mit à parcourir les monastères, se faisant de la pureté de sa vie et de l'autorité de sa science un titre pour les inspecter, et réviser leurs règles. Il se préparait même à aller à Rome pour dompter par la fatigue l'inquiète activité de son esprit; mais les instances de ses amis le retinrent.

C'est alors que la haine de l'évêque Récafred passa comme un ouragan sur l'église affligée, et Euloge fut jeté en prison avec l'évêque Saül. Il y trouva les saintes Flora et Maria, et soutint leur courage par ses pieuses exhortations. Les saintes avaient prédit à leurs compagnons de captivité une prompte délivrance, et, trois jours après le supplice des deux vierges, ils étaient libres. Alors Euloge se remit avec plus d'ardeur à ses saintes études et à *lécher le miel* des écritures. Il enflamma le zèle des confesseurs de la foi, et son ardeur infatigable l'exposa à plus d'un outrage. Les persécutions de Récafred continuant toujours, et la plupart des chrétiens s'étant soumis des lèvres, mais non du cœur, à son autorité impie, Euloge entreprit une tournée d'inspection et un pèlerinage à travers les couvents de la Péninsule, jusqu'à Pampelune. Partout la renommée de sa science et de sa vertu lui procura l'accueil le plus flatteur. Mêlant aux études sacrées les études profanes, il enrichit Cordoue, à son retour, de plusieurs manuscrits précieux, et des œuvres de saint Augustin, de Virgile, d'Horace et de Juvénal. Après la mort du métropolitain de Tolède, il fut élu à ce siége élevé par tous les évêques de la province, hommage rendu à son rare mérite. Mais les guerres civiles qui désolaient ce diocèse l'empêchèrent d'aller occuper son siége.

Pendant que le cruel roi Mohammed sévissait contre les chrétiens, une vierge de noble famille, Léocritia, née de la lie des Gentils, et sortie des entrailles des loups, avait reçu secrètement le baptême des mains d'une religieuse, sa parente. Pendant qu'elle grandissait en années, en vertus et en piété, ses parents, ayant découvert son secret, essayèrent, par les menaces et les coups, de la détourner du sentier de la foi. Elle résista avec courage; mais enfin, se voyant exposée à toute sorte de mauvais traitements et à une dure captivité, elle eut recours à Euloge, et lui fit demander un asile caché, où elle pût se livrer sans entrave aux pratiques de sa religion. Celui-ci lui offrit la maison de sa sœur Anulona, vierge qui s'était con-

sacrée au Seigneur, mais sans habiter dans un couvent ; et Léocritia, ayant, par une pieuse hypocrisie, feint de renoncer à sa foi et de vouloir épouser le siècle, recouvra bientôt sa liberté, et vint chercher un asile chez la sœur d'Euloge, qui la donna à cacher à des amis éprouvés. Ses parents, saisis de colère, obtinrent du préfet (*præses*) l'ordre de faire arrêter tous ceux qu'ils soupçonnaient de leur avoir enlevé leur fille, et de les livrer aux verges et aux cachots. Mais Léocritia, grâce aux soins d'Euloge, changeait d'asile presque chaque jour, et tourmentait son corps par le jeûne et la prière, déchirant sa chair sous le cilice et prenant pour couche la poussière. Euloge, de son côté, prosterné devant les autels, passait souvent la nuit entière à demander à Dieu son secours pour la jeune vierge.

Une nuit, la sainte fille, sereine au milieu de tous ces dangers, vint rendre visite à la sœur d'Euloge, pour chercher auprès d'elle des consolations. Mais celui qui devait la reconduire à son asile ne vint pas à l'heure accoutumée, et, le jour ayant paru, elle dut passer cette journée chez la sœur d'Euloge. Or, le hasard, ou plutôt le ciel, voulut que, ce jour-là même, le lieu de sa retraite ayant été indiqué au préfet, des soldats vinssent cerner la maison où elle se trouvait. Léocritia fut arrêtée avec Euloge, et tous deux, accablés d'outrages et de coups, furent traînés en présence du juge. Interrogé pourquoi il avait retenu cette jeune fille dans sa maison, Euloge n'en cacha point le motif : « Je suis prêtre, dit-il, et toute âme altérée doit être abreu- « vée par moi aux sources de la foi. Cette jeune fille m'a dit : J'ai « soif; et j'ai dû tendre le breuvage à ses lèvres comme je le tendrais « à toi, ô juge, si tu voulais boire. » Le juge irrité fait venir les « bourreaux, menaçant de le faire périr sous leurs coups ; mais Euloge, loin de se laisser abattre, démontre aux païens la fausseté de leur loi et l'imposture de leur Prophète. Aussitôt, on le traîne au palais devant les conseillers du roi. L'un d'eux, qui le connaissait, fut saisi de compassion, et lui dit avec douceur : « Euloge, laisse de « misérables insensés et des pauvres d'esprit s'exposer à ce triste « sort ; mais toi, dont la sagesse égale la pureté de mœurs, quelle « démence te pousse à braver ainsi la mort, quand l'amour de la vie « est si naturel aux hommes ? Écoute-moi, je t'en prie, et ne t'acharne « pas à ta perte. Dis un mot pour sauver ta vie, et tu pourras en- « suite librement exercer ta religion. » Mais le saint lui répondit en souriant : « Si tu pouvais savoir quelles intimes consolations sont « cachées dans notre foi, si mon cœur pouvait verser dans le tien « tout ce qu'il renferme, tu ne me prierais pas de songer à une vie « périssable, mais c'est toi plutôt qui voudrais te décharger du far-

« deau de ces terrestres honneurs. » Et en même temps il se mit à développer devant lui les vérités de l'Évangile. Mais les juges, sans vouloir l'entendre, le condamnent au supplice. Et comme on l'y conduisait, un des eunuques du roi lui donna un soufflet : Euloge aussitôt lui tendit son autre joue, que l'impie frappa également ; et Euloge lui tendit de nouveau la première ; mais les soldats l'entraînèrent, et, arrivé sur le champ du martyre, il tomba à genoux pour prier, étendit ses mains vers le ciel ; puis, se fortifiant du signe divin de la rédemption et murmurant au fond du cœur quelques mots de prière, il tendit le cou au glaive, et passa de ce monde dans un monde meilleur. Le jour de sa mort fut le cinquième des ides de mars, un jour de sabbat. Son cadavre, ayant été jeté dans le fleuve, y surnagea sur les eaux, et une colombe d'une éclatante blancheur descendit du ciel pour se poser sur lui. Toutes les pierres qu'on lui jeta ne purent la chasser, et lorsqu'on s'approcha d'elle pour la chasser avec les mains, elle vola tout autour du cadavre et finit par se poser sur une tour au pied de laquelle le fleuve l'avait déposé. Un soldat natif d'Ecija, qui la nuit montait la garde au palais, ayant quitté son poste pour venir boire au fleuve, vit à côté du corps du saint des prêtres vêtus de robes blanches qui jetaient un éclat merveilleux, et chantant des psaumes. Il s'enfuit tout effrayé pour aller avertir ses compagnons ; mais quand ils revinrent, la vision avait disparu. Quatre jours après, sainte Léocritia, ayant résisté aux caresses et aux offres qu'on lui fit pour ébranler sa foi, reçut aussi la palme du martyre, et son corps fut jeté dans le fleuve. Ses restes et ceux d'Euloge furent bientôt recueillis par la pitié des chrétiens et enterrés au pied des autels de Saint-Zoyle et de Saint-Cerès.

XII.

SAMSON, ALVAR, ET LE PRINCE DES ROMAINS.

(Page 356.)

L'abbé Samson, le digne associé d'Alvar et d'Euloge, jette aussi dans son *Apologeticus liber* un jour curieux sur la vie familière et les mœurs du haut clergé chrétien : « Le premier auteur de cette

hérésie fut Hostigesius, ou plutôt *Hostis-Jesus*, de Malaga. Parvenu, par la fraude et contre les sacrés canons, à l'épiscopat dès l'âge de vingt ans, il commença à trafiquer des offices de l'église, et à exercer son simoniaque sacerdoce. Il fit déchirer de coups de verges un prêtre de Dieu, jusqu'à ce qu'il tombât mort sous les coups. Il arrache ensuite aux chrétiens, non comme un don volontaire, mais comme un impôt, les dîmes que les évêques doivent employer à la restauration des temples et au soulagement des pauvres. Puis, enrichi à cette source criminelle, il offre aux hommes puissants à la cour des festins et des dons, et reçoit à sa table les fils et les frères du roi et leurs courtisans, et s'abaisse jusqu'à servir leurs goûts crapuleux. (*Quos constat inter epulas effrenata libidine in alterutrum insurgere, et immunditias perpetrare, et unus... ebn Calamaus nomine, jactari dicitur se eo* (*episcopo*) *numerosis vicibus utisse* (*lisez usum fuisse*). Devant sa porte, une troupe d'hommes armés montait la garde, et plus d'une fois l'on a vu des clercs battus de verges par ses soldats, nus, la peau du front arrachée avec la chevelure, et précédés d'un héraut qui criait : Voilà le châtiment de ceux qui ne paient pas le cens à l'évêque? Parcourant ensuite les églises, il s'informait des noms de tous les chrétiens, et les faisait inscrire, hommes, enfants et vieillards, pour faire écraser de nouveaux impôts les fidèles de la province.

« Et pour dire quelque chose de son origine, son père, Auvarnus, ayant résolu d'apostasier, subit, malgré son âge, tous les rites de cette cérémonie impie. « Sicque canescentem pectinem nudans et « senilia pudenda circumcisori tractanda manibus inverecundus ca-« nifer (senex) non denegans, cum magno labore durissima præputii « pelle caruit, et vulnus, quo monstraretur Christum negasse, sicut « alter Hemor, Sichemi pater, infandus veteranus in sua carne sus-« cepit. »

« L'auxiliaire de ce cruel ennemi de Jésus fut le rapace et cruel Servandus, qui, malgré son humble naissance (il était fils de serfs de l'église de Cordoue), était arrivé au rang de *comte des chrétiens de cette ville patricienne*, et avait épousé une cousine germaine d'Hostigesius. Et non content de faire mourir les vivants, l'impie Servandus poursuivit encore les morts, et fit arracher des églises les corps des martyrs, et punit de mort ceux qui avaient dérobé à la justice les corps de ces coupables. Il rendit tributaires toutes les églises de la ville, et engraissa le fisc de leurs dépouilles. Et ces églises sont forcées de recevoir pour prêtres, non pas les plus dignes, mais ceux à qui Servandus a affermé ce sacerdoce vénal; et, comme

des chiens devenus muets contre les loups, ils ne savent plus aboyer que contre leurs pasteurs. »

C'est ici le lieu de traiter une question grave et difficile, que soulève un obscur passage d'Alvar, adressé à Romanus, médecin, qui avait rempli les fonctions de juge suprême des chrétiens, fonctions qui, par conséquent, n'étaient pas conférées à vie. Je citerai d'abord le passage. « J'ai voulu, dit Alvar (V. Florez, XI, 153), racheter cette « propriété. Fuyant les tracasseries des *Romains*, j'ai préféré m'a-« dresser à *leur prince*, que tu connais... Et je voulais me servir de « lui comme d'un prête-nom, et de *sa dignité* et de *son crédit* pour « ravoir cette propriété que mon père avait aliénée, car je pensais « que *personne n'oserait s'opposer à lui*. Je lui en fis la demande ; « il me le promit et me dit que la chose était facile... Mais il n'y « songea plus, et les *caprices et les priviléges des Romains s'ac-« crurent chaque jour*... Et le prince finit par me demander une « vente réelle de ce qu'il avait acheté fictivement ; et moi, comparant « *sa puissance* avec ma faiblesse, je cédai, après de longs refus, et « il me l'acheta au prix qu'il voulut. »

Or, quel est ce *prince des Romains* armé d'un si exorbitant pouvoir ? Quels sont ces *Romains* qui, sous le joug équitable de la loi musulmane, peuvent inquiéter un propriétaire dans la tranquille possession de son bien ? Voilà ce que les écrits contemporains laissent dans l'ombre et ce que les travaux de mes prédécesseurs n'ont nullement éclairci. Aldrete (liv. I, chap. 6) prétend qu'il s'agit des Espagnols d'origine romaine. Mais les deux races, confondues depuis plus de deux siècles, avaient cessé d'être distinctes, et les Goths étaient réunis aux Romains sous une sujétion commune. Comment donc les Romains auraient-ils eu un prince, quand les Goths n'en avaient pas ?

Gomez Bravo voit en eux des soldats gallo-romains du midi de la France, au service de l'Emir de Cordoue. Mais je n'ai trouvé aucune trace de ce fait dans l'histoire, et cette explication n'est guère moins invraisemblable. J'en suggérerai une troisième : les Arabes appelaient souvent les chrétiens *Roumy* (Romains) ; or nous avons vu Alhakem s'entourer d'une garde de trois mille chrétiens mozarabes, auxquels les Musulmans donnaient sans doute ce nom de *Roumy*. Le chef de ces gardes devait être un personnage important, et des milices privilégiées, au service des oppresseurs de leur patrie, devaient être portées à opprimer leurs compatriotes, ne fût-ce que pour faire acte de dévouement auprès de leur maître. Peut-être est-ce là l'explication la plus naturelle de la lettre d'Alvar.

XIII.

BATAILLE DE CLAVIJO.

(Page 342.)

Toutes les plus anciennes chroniques, celles de Silo, d'Albelda et de Sébastien de Salamanque, se taisent sur cette fabuleuse bataille. Le premier qui en parle est l'archevêque Rodrigue de Tolède, qui écrivait dans la première moitié du treizième siècle. « Les Sarrazins, dit-il, s'avançaient avec des forces innombrables. Voyant cette multitude, l'armée du roi Ramiro se rangea en bataille dans l'endroit appelé Clavijo; et, cette même nuit, le roi étant en grand doute s'il combattrait, le bienheureux saint Jacques lui apparut, et le reconforta en lui promettant que la journée serait pour lui. Le roi se leva avec le jour, et révéla à ses évêques et à ses nobles ce qu'il avait vu, et tous, louant Dieu de sa merci, et fortifiés par les promesses de l'apôtre, se préparèrent au combat. La bataille commença, et les Sarrazins, bientôt mis en désordre, fuirent devant les coups des chrétiens. 70,000 des leurs périrent dans cette journée, et on dit que dans cette bataille saint Jacques apparut sur un cheval blanc et avec une bannière blanche dans sa main. Le roi Ramiro prit Albelda, Clavijo, Calahorra, sur l'Èbre, et plusieurs autres villes, qu'il ajouta à son royaume. C'est depuis ce temps que les Espagnols ont adopté leur cri de guerre : *Señor Dios ayuda e Santiago!* (Dieu et monseigneur saint Jacques nous soient en aide)! Alors aussi furent faits des vœux et des offrandes, non pas forcés, mais volontaires, au saint patron de l'Espagne (Roder. Tolet., *De reb. Hisp.*, liv. IV, chap. 13).

La chronique de Lucas de Tuy, contemporaine de celle de Rodrigue, et la chronique d'Alonzo X, écrite une vingtaine d'années après, donnent encore plus de détails sur la bataille de Clavijo; Mariana renchérit encore sur toutes ces fables, en racontant que le combat dura deux jours, et que les chrétiens furent battus le premier. C'est à un moine bénédictin du seizième siècle, le père Perez, qu'appartient l'honneur d'avoir le premier battu en brèche tout cet échafaudage de mensonges, sur lequel tous les historiens bâtissaient à l'envi.

Quant à ce fameux diplôme, connu sous le nom de *Voto de Santiago*, et dont aucun des vieux chroniqueurs ne dit un seul mot, Sandoval et Masdeu démontrent par des preuves irrécusables la fausseté de ce document, rédigé beaucoup plus tard, dans le but de légitimer la dîme sur les récoltes, qui se levait encore il y a quelques années en Espagne sous le nom de *vœu de saint Jacques*. Voici quelques-unes des preuves qu'ils allèguent : les Maures ayant exigé, dit-on, le tribut de cent vierges payé naguère par le roi Mauregato, le refus de Ramiro décida leur attaque ; et dans le diplôme, Ramiro, reprochant à ses prédécesseurs, Aurelio et Silo, d'avoir payé ce honteux tribut, caractérise leur lâcheté dans les termes les plus durs; langage peu naturel dans la bouche d'un roi qui régnait si peu de temps après eux. On y cite, par un anachronisme évident, la cour de Léon, où les rois des Asturies ne résidaient pas; on y parle, comme par don de prophétie, d'un cri de guerre qui n'existait pas encore ; on y place la signature d'un archevêque, titre qui n'était pas reçu en Espagne, et on y fait mention d'un archevêché de Cantabrie qui n'a jamais existé; enfin le diplôme est signé par Ramiro l'an 834, huit ans avant qu'il fût roi.

XIV.

FERNAN GONZALEZ ET LES JUGES DE CASTILLE.

(Page 428.)

Les chroniques contemporaines ne disent rien de la Castille depuis 923 jusqu'à 930; les historiens postérieurs en date ont jugé à propos de supposer qu'en 924 la Castille, fatiguée du joug des Léonais, s'érigea en république, et élut pour la gouverner deux juges, l'un civil, l'autre militaire, « afin, est-il dit, que ce titre de juges « leur rappelât qu'ils n'étaient que les gardiens de la loi, sans auto« rité directe sur les peuples ou les états. » Or, le comte Diego Porciellos avait marié sa fille avec un certain Belchides, pèlerin allemand de noble naissance, car il n'était rien moins que neveu de Charlemagne, avec lequel il avait combattu à Roncevaux. De ce mariage étaient nés deux fils, Nuño Nuñez Rasura, qui fut élu juge civil

de Castille, et Gustios Gonzalez, aïeul des sept enfants de Lara, si célèbres dans les romances. Caïn Calvo, gendre de Belchides, fut élu juge militaire, et se distingua par ses exploits : les romances le comptent au nombre des ancêtres du Cid. Quant à Rasura, il eut pour fils et pour successeur Gonzalo Nuñez, qui, élevé avec tous les enfants nobles de la Castille, sut tellement s'en faire aimer que plus tard ceux-ci, contrevenant aux lois de la république nouvelle, lui donnèrent le titre de comte. Ce Gonzalo Nuñez se maria avec Ximena, fille du comte Nuño Fernandez, mis à mort par Ordoño II, et il eut pour fils et pour successeur l'illustre Fernan Gonzalez, dont on va lire l'histoire. Mais laissons parler la chronique d'Alonzo, qui a orné de si merveilleux détails des événements déjà accomplis depuis trois siècles :

« L'an 3 du règne d'Ordoño III, il advint que le comte Fernan Gonzalez, ayant envie de servir Dieu, entra sur les terres des Maures, et, ayant ouï dire que le Maure Almanzor venait à son encontre avec un grand host, et avait menacé de ne pas laisser terre ni lieu où il ne vînt le chercher, Fernan envoya dans toute la Castille ses lettres à ses vassaux; et tous vinrent de bon gré, et le comte les consulta sur ce qu'il devait faire : et un chevalier très sensé, ayant nom Gonzalo Diaz, fut d'avis d'acheter la paix aux Arabes.

Mais cet avis ne plut pas au comte Fernan. « On veut, dit-il, que « nous évitions le combat; mais, comme on ne peut éviter la mort, « il faut mourir le plus honorablement que faire se peut. Combat- « tons donc, et, Dieu aidant, nous vaincrons; et ne nous effrayons « pas s'ils sont beaucoup, car un lion vaut plus que dix brebis, et « trente loups tueraient mille agneaux. »

Quand le comte eut ainsi parlé, et rendu le cœur à ses gens, il alla chasser un sanglier sur la montagne; et le sanglier, en fuyant, amena le comte jusqu'à un ermitage, où trois ermites menaient bien pauvre vie. Le comte, étant descendu de cheval dès qu'il reconnut un lieu saint, se garda bien de tuer le sanglier, qui s'était caché derrière l'autel, mais pria dévotement Dieu de lui pardonner et de l'aider contre la gent païenne. Et à ce moment entra un des ermites, qui lui offrit de partager avec lui sa maigre pitance de pain d'orge; et Fernan accepta, et passa la nuit avec l'ermite. Et le lendemain l'ermite lui dit :

« Comte, sache que tu vaincras toute l'host du roi maure Almanzor, « et que tu tueras tant d'ennemis qu'il n'y aura pas compte; et je te « dis que tu conquerras une grande partie de la terre, et que de ton « sang naîtront des rois, et que ton renom de chevalerie résonnera

« dans tout le monde ; et je te dis pour certain que tu seras prison-« nier deux fois ;... et d'ici en trois jours tu verras tous tes gens « épouvantés d'un signe bien redoutable ; mais n'aie souci, car tu « vaincras par ce signe ;... et je te demande seulement, quand tu « auras vaincu, de te souvenir de ce pauvre endroit où nous t'avons « accueilli. »

Le comte Fernan quitta le moine, après lui avoir promis de reconnaître son bon accueil ; et, ayant retrouvé ses gens, il changea en joie le grand deuil qu'ils menaient de son absence, et leur conta tout ce qui lui était arrivé et ce que l'ermite lui avait prédit.

Le lendemain matin les Maures arrivèrent, et alors se manifesta le prodige que l'ermite avait annoncé : car un des hommes d'armes du comte, cavalier brave et accompli, montant un cheval léger et ardent, vit tout d'un coup la terre s'ouvrir devant lui, et fut englouti avec son cheval, et tous les chrétiens furent effrayés. Mais Fernan les reconforta en leur rappelant ce qu'il leur avait prédit ; et, les voyant prêts à s'enfuir, disant que Dieu les avait abandonnés : « Amis, « leur dit-il, ne faites ainsi, de peur de gagner mauvais renom pour « toujours, et ne vous évanouissez pas avant d'être blessés ;... et « montrez-moi comment des Castillans savent garder leur seigneur. » Et, faisant dérouler son pennon, il chargea de grand cœur sur les Maures, et les hommes du comte avaient si grand soin d'aider leur seigneur qu'ils ne se souciaient plus de la mort. Et Dieu, dans ce jour, montra quel était son pouvoir, puisqu'il y avait bien mille Maures pour un chrétien, et que treize cents hommes triomphèrent de cette immense multitude, et Almanzor s'enfuit avec un petit nombre des siens. Et cet Almanzor était chez les Maures comme un empereur ; on l'appelait en arabe le *hagib*, comme qui dirait les *cils :* car, ainsi que les cils de la paupière gardent l'œil, ainsi il gardait et défendait ses gens. Et le comte, avec leurs dépouilles, fonda un monastère à l'endroit où il avait trouvé un asile.

Et il advint, dans la quatrième année du règne d'Ordoño, que le comte envoya ses lettres à tous ses vassaux, cavaliers et fantassins, et il envoya dire au roi de Navarre, Sancho Abarca (mort depuis trente ans), qu'il eût à réparer les meschefs qu'il avait faits à la Castille en faisant alliance avec les Maures, et en entrant en Castille pendant que lui Fernan était allé courir l'Estrémadure, et que, sinon, il le défiait.

Le roi de Navarre leva aussitôt ses milices ; mais Fernan fut prêt avant lui, et entra sur les terres de Navarre. Là il rencontra les Navarrois, et le combat commença, et don Fernan cherchait le roi,

et le roi cherchait don Fernan ; et enfin ils se reconnurent aux armoiries qu'ils portaient, et ils se jetèrent l'un sur l'autre, et se battirent avec tant de furie que le roi tomba mort en terre, et Fernan de l'autre côté, fort maltraité pour sa part. Et les Castillans, quand ils virent leur seigneur à terre, furent en grand souci et pensèrent que tous les beaux faits d'armes qu'ils avaient faits jusque là, ils les avaient perdus, et le désespoir leur fit perdre la crainte de la mort, en sorte que, tuant et frappant, ils arrivèrent à l'endroit où était tombé le comte et le trouvèrent blessé; et ils lui essuyèrent la figure toute tachée de sang et de boue, et le remirent sur un cheval. Et les Navarrois, en voyant le conte à cheval et leur roi mort, tournèrent le dos. Et Fernan envoya le corps du roi Sancho à Pampelune, sa capitale, avec de grands honneurs.

Arrive alors le comte de Toulouse, allié de don Sancho, qui, venu trop tard pour le secourir, veut le venger, et les Navarrois se réunissent à lui. Fernan se met sur-le-champ en campagne. Il est inutile d'ajouter que les Toulousains sont battus. Fernan allait dans tous les rangs, s'écriant : « Où est le comte de Toulouse? » Et celui-ci, craignant de passer pour couard (*cobarde*), se détacha de ses vassaux et alla au devant de Fernan. Et celui-ci donna au comte un tel coup de sa lance qu'il la lui passa à travers le corps, en sorte qu'il tomba en terre mort et sans âme. Et Fernan le fit relever et mettre dans une riche étoffe, et il délivra tous les prisonniers toulousains, en leur donnant à reporter le corps de leur seigneur, et en leur faisant jurer de ne pas l'abandonner jusqu'à ce qu'ils l'eussent reconduit à sa terre ; ce qui se fit.

Almanzor, pour se venger de sa défaite, ayant envahi la Castille avec une armée si nombreuse qu'homme ne pouvait la compter, Fernan Gonzalez rassembla aussi tous les Castillans, et s'en fut voir son ami Pelayo le moine, pour qu'il lui dît les choses qui devaient arriver. Et quand on lui eut dit que Pelayo était mort, cette nouvelle lui pesa fort ; et, s'étant mis à deux genoux devant l'autel, il fit son oraison, le mieux qu'il put, en pleurant des deux yeux. Et ainsi priant, le comte s'endormit, et il lui vint un songe, et le moine Pelayo, vêtu de blanc, lui apparut et lui promit la victoire, en ajoutant que lui, l'apôtre saint Jacques et beaucoup d'anges viendraient combattre dans ses rangs.

Fernan, tout ragaillardi par cette vision, va retrouver ses gens, qu'il trouve fort courroucés contre lui, et qui lui reprochent de s'écarter comme un larron pour aller rôder sur les montagnes. Mais il les apaise en leur racontant sa vision ; et tous promettent de mourir

plutôt que de se rendre. Et, en tout, le comte n'avait dans son armée que 450 cavaliers et 15,000 fantassins (*peones*, pions). Et le lendemain, quand le coq eut chanté, ils se levèrent et entendirent messe, et chacun fit son oraison et sa confession ; et, le jour venu, la bataille s'engagea. Et le comte avait tant à cœur de vaincre qu'il entrait jusque dans les rangs des Maures ; et un roi des Maures d'Afrique qui le cherchait étant sorti des rangs pour le combattre, Fernan fut le plus fort et le tua ; et ses gens, en le voyant tué, entourèrent le comte et lui tuèrent son cheval, et le comte, à pied, l'épée à la main, se défendit en bon cavalier ; mais les siens accoururent et lui donnèrent un cheval. Et on combattit tant et si fort de part et d'autre que personne ne put vaincre ce jour-là ; et la plaine était couverte de cadavres. Et les chrétiens perdirent beaucoup de monde ; mais ils chassèrent les Maures de leurs tentes et y passèrent la nuit, et ils restèrent armés toute cette nuit.

Le lendemain, de grand matin, les Maures furent sur pied, faisant de si grands cris qu'il semblait que le ciel allait s'écrouler ; et les chrétiens, après avoir ouï messe, commencèrent à combattre. Mais ce jour-là encore ils ne purent vaincre ; et il y en eut beaucoup de morts et de blessés, et les vivants étaient grandement fatigués ; et, la nuit, quand ils furent dans leurs tentes, le comte, les voyant tout déconfits, les reconsola de son mieux.

Et le lendemain, ils recommencèrent l'affaire (*il pleyto*, le procès) où ils l'avaient laissée ; et, portant devant eux la croix, ils abaissèrent leurs lances et furent frapper ferme et droit sur les ennemis, en criant : *Santiago!* Et, tout fatigués qu'ils étaient d'avoir *travaillé* deux jours, ils *travaillèrent* le troisième encore mieux ; et le comte, qui était un éprouvé cavalier, faisait grande mortalité chez les Maures, de telle sorte que personne ne tenait pied devant lui ; et Gonzalez Gustios fut tué en combattant, et beaucoup de chrétiens avec lui.

Quant aux Maures, il en mourut tant que ceux qui restèrent en vie auront toujours de quoi en parler... Mais, malgré tous les efforts du comte, les chrétiens étaient si las, et avaient tant perdu des leurs, et tant et tant étaient les Maures, que le comte crut bien qu'il ne retournerait jamais en Castille. Et il se mit à prier Dieu, et à lui dire : « Seigneur, puisque je n'ai pas assez de chance pour vaincre ce combat, je ne veux pas sauver ma vie, quand même je le pourrais, et je veux me mettre en un lieu où ils me tueront : car, si j'échappais, je mourrais de chagrin de voir la Castille au pouvoir des Maures... Et vous, Seigneur Jésus-Christ, puisque vous n'avez pas tenu ce que

vous avez promis, de me secourir en cette presse, et que, moi ne vous trompant pas, vous m'avez trompé, sans doute pour me punir de mes fautes; recevez ce comté en garde, sinon il sera tout renversé par terre. » Et pendant qu'il allait ainsi se plaignant, une voix venue d'en haut lui dit : « Regarde, il te vient du secours. » Et l'apôtre saint Jacques parut au-dessus de lui avec une grande compagnie d'hommes d'armes, marqués d'une croix. Et les Maures s'enfuirent tous, et le comte les poursuivit et en tua ou en prit beaucoup, et revint enterrer les morts à l'ermitage, où il fonda le couvent de San-Pedro de Arlanza.......

Dans la quatrième année de son règne, le roi don Sancho tint ses cortès à Léon, et envoya dire au comte Fernan d'y venir. Et le comte, quand il ouït cet ordre, en eut fort grand souci : car il se tenait pour déshonoré et avili de devoir baiser la main à quelqu'un en signe de dépendance. Il y vint cependant, et tous eurent grande joie de sa venue; et il amena avec lui un faucon bien dressé et un beau palefroi qu'il avait gagné sur le Maure Almanzor. Et le roi Sancho fut charmé du palefroi et du faucon, et proposa au comte de les lui acheter; mais le comte refusa de les vendre et les offrit au roi en pur don. Mais le roi ne voulut pas, et offrit pour eux mille marcs (*marcos*) de la monnaie qui avait cours alors. Et ils convinrent d'un jour où cette somme devait être payée, et si elle ne l'était pas, elle devait être doublée par chaque jour de retard.

Le roi de Navarre, don Garcia, ayant attiré le comte à sa cour, sous un faux semblant de mariage avec sa fille doña Sancha, le fit jeter en prison, et Fernan, se voyant dans les fers, s'écria : « Ah! Seigneur Dieu, qui m'avez abandonné, je me tiens pour mal jugé par vous; et *si vous étiez ici-bas sur la terre, je voudrais vous appeler en défi*, pour vous prouver que je n'ai jamais mal agi contre vous... » Et les Castillans eurent grand souci quand ils apprirent la prison de leur comte, et peu s'en fallut qu'ils ne perdissent l'entendement.

Or, il advint qu'un comte lombard qui allait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle eut envie de voir le comte, et gagna ses geôliers. Et quand ils eurent causé longtemps, le comte lombard s'en alla à la cour du roi Garcia, auprès de l'infante doña Sancha, et quand il la vit si belle et si bien parée, il lui reprocha d'être cause que le plus brave chevalier de la Castille languissait en prison, et de rendre ainsi service aux Maures, en ôtant aux chrétiens leur plus grand appui. Et doña Sancha, tout émue, envoya une de ses damoiselles dans la prison pour le reconforter; et celle-ci revint raconter à sa maîtresse la pauvre vie que menait le comte, et comme quoi il mour-

rait si elle n'allait pas le consoler. Et doña Sancha entra dans la prison du comte, et lui promit de l'en tirer s'il lui jurait sa foi qu'il l'épouserait quand il serait libre, et qu'il ne l'abandonnerait jamais pour aucune femme. Et le comte le promit de grand cœur, et elle le sortit aussitôt du château, et s'enfuit en grand secret avec lui. Mais le comte ne pouvait marcher, à cause du grand poids des fers qu'il traînait; l'infante dut le porter sur son dos. Et ils marchèrent ainsi jusqu'au jour, et ils se cachèrent sur la montagne, dans un bois bien épais. Or, il se trouva qu'un archiprêtre du château, homme méchant et félon, fut à la chasse avec un faucon, et les chiens donnèrent du nez là où étaient les prisonniers. Et l'archiprêtre, joyeux de les avoir découverts, leur dit : « Ah! dons traîtres (*donos traydores*), vous n'échapperez pas ainsi au roi don Garcia, qui vous donnera mauvaise mort..... » Et le comte le supplia, et lui promit une de ses meilleures villes s'il voulait se taire et les laisser partir. Mais l'archiprêtre refusa, à moins que le comte ne lui laissât accomplir sa volonté (*cumplir su voluntad*) avec l'infante. Le comte, à ces mots, sentit un coup le frapper au cœur, comme si on le perçait d'une lance, et lui dit qu'il demandait une chose sans raison et voulait grande solde pour peu de travail.

Mais l'infante, en femme avisée, représenta au comte qu'il ne fallait pas hésiter à faire cela, et plus encore pour sauver sa vie, et que personne n'en saurait rien. Éloignons-nous seulement, dit-elle à l'archiprêtre, que le comte ne puisse nous voir, car il en aurait trop grand crève-cœur. Et quand ils furent un peu éloignés, l'archiprêtre voulut la prendre dans ses bras; mais l'infante le saisit vigoureusement, et, l'attirant à soi : « Ah! don traître, lui dit-elle, je crois que je vais me venger de vous. » Et elle le tint ainsi jusqu'à ce que le comte arrivât, qui, prenant un couteau au côté de l'archiprêtre, lui en donna à travers le ventre; et ils prirent sa mule, son faucon et ses chiens, et se mirent en route.

Cependant les Castillans, fort empêchés de savoir comment ils pourraient tirer leur seigneur de sa prison, avaient fait une image de pierre à la ressemblance du comte; et ainsi faite, tous avaient juré dessus de la garder, et ils lui avaient baisé la main en signe d'hommage, comme si c'était le comte; et, la mettant sur un char, ils l'avaient emmenée avec eux, en promettant de ne jamais revenir en arrière tant qu'elle ne reviendrait pas, et de ne pas fuir tant qu'elle ne fuirait pas; et ils se promirent aussi de ne pas revenir non plus sans le comte, et que celui qui reviendrait sans lui serait un traître; et ils avaient mis à son doigt de pierre le sceau de la Castille; et, au

nombre de trois cents, ils chevauchaient autour du char, allant au pas des bœufs qui le traînaient.

Les fugitifs cependant venaient bien fatigués et trottant sur la mule, quand ils virent une troupe de cavaliers qui s'avançait vers eux; et sachez qu'ils eurent grand peur, croyant qu'on les poursuivait, et ne savaient où se cacher. Mais enfin le comte, en les regardant bien, cria à doña Sancha : « Sortez, sortez, car je vois flotter le pennon de Castille, et ces cavaliers sont mes vassaux, et cette bannière est la mienne. » — « Castille! Castille! s'écrièrent-ils tout joyeux, en baisant les mains à tous deux, notre vœu est rempli, et la *pierre du comte* va marcher en arrière. » Et ils arrivèrent ainsi à la ville voisine, où on ôta les fers du comte, qui tint aussi son vœu, et célébra ses noces avec doña Sancha [1].....

Le roi Sancho ayant envoyé dire au comte de venir à ses cortès, ou de lui rendre son comté, le comte, que la chronique (fort différente en cela de l'histoire) nous représente comme ayant fort à cœur de ne pas se révolter contre son seigneur, « car les Castillans ne sont pas habitués à faire de telles choses, » s'y rendit avec sept cavaliers seulement, et il se mit à genoux devant le roi, et voulut lui baiser la main; mais le roi la lui refusa, l'accabla de reproches, et le fit jeter en prison.

A cette nouvelle, la comtesse de Castille tombe comme morte; mais un de ses chevaliers lui fait observer avec beaucoup de sens que toutes ses plaintes ne serviront de rien au comte, et qu'il vaut mieux essayer de le tirer de prison. Cinq cents chevaliers se mettent en route avec la comtesse, et ils s'en vont par les montagnes pour ne pas être découverts, et ils se cachent dans un bois. La comtesse, un bourdon à la main, comme un pèlerin, s'en va à Léon avec deux chevaliers, et fait demander au roi de lui laisser voir le comte; et le roi la reçoit fort bien, et lui accorde sa demande, et fait ôter les fers au comte pour le temps que sa femme serait près de lui, et leur fait préparer un bon lit pour qu'ils pussent y dormir ensemble.

Doña Sancha s'en fut à la prison; et quand le comte vit sa femme bien aimée, il commença à pleurer de ses deux yeux, et la comtesse le réconforta. Et, quand fut venu le matin, elle lui fit vêtir ses vêtements, et le comte sortit à sa place sans que le geôlier le reconnût; et il fut retrouver ses vassaux, qui l'accueillirent avec grande joie comme homme qui sort d'un mauvais pas.

[1] On montre près de Najera, sur la cime d'une montagne, une pierre qu'on appelle *piedra del Conde*, et qui fut placée, dit-on, au lieu même où le comte retrouva son épouse.

Quand le roi Sancho sut l'échappée du comte, il en eut souci comme s'il avait perdu son royaume. Mais il ne voulut pas s'en prendre à la comtesse, qui l'apaisa par de bonnes paroles, et il la fit reconduire dans son comté avec grand honneur.

Cependant lé roi don Sancho n'avait pas payé sa dette au comte pour le faucon et le palefroi; et celui-ci, ne pouvant se faire payer, entra sur les terres du roi, et y saisit force troupeaux et prisonniers. Et le roi dit à son majordome de prendre beaucoup d'argent avec lui pour payer le comte. Mais quand ils en vinrent à compter, ils virent que la dette avait grossi tellement que tout l'or du monde ne suffirait pas pour l'acquitter. Et le roi, fort empêché et marri de son marché, se consulta avec ses vassaux, et tous furent d'accord de tenir le comte libre de toute redevance et hommage, si, à ce prix, il voulait quitter le roi de sa dette. Et le comte y consentit de grand cœur, tout joyeux de n'avoir plus à baiser la main d'homme sur terre; et ainsi la Castille échappa à la suzeraineté des rois de Léon. Et le comte, l'année suivante, mourut de sa mort dans sa ville de Burgos, et on l'enterra, comme il l'avait voulu, à San-Pedro de Arlanzo, et son fils Garcia Fernandez lui succéda.

XV.

MARTYRE DE SAINT PELAYO

(Page 455.)

Quelques pages d'un prêtre mozarabe contemporain, nommé Raguel, laissent soupçonner que le grand Abdelrahman ne fut pas étranger à ces penchants contre nature, que la polygamie encourage, tandis qu'elle devrait les proscrire. Nous citerons sans commentaire ce texte, qui parle assez de lui-même, mais non sans prémunir la foi du lecteur contre l'exagération habituelle aux écrivains mozarabes, chaque fois qu'ils parlent de leurs persécuteurs.

On a vu dans notre récit qu'Hermoygius, évêque de Tuy, ayant été fait prisonnier en 922 par les Arabes, se racheta en donnant pour otage son neveu Pelagius ou Pelayo, âgé de dix ans. Or ce Pelayo, s'il faut en croire son biographe, Raguel, était doué à la fois de toutes les vertus de l'âme et de tous les charmes du corps. Soutenu dans les ennuis de sa prison par une piété précoce, toutes ses heures

s'écoulaient dans la prière, l'étude et la méditation. Un jour, quelques gardes du palais, l'apercevant par hasard dans sa prison, furent frappés de sa beauté, et en parlèrent à leurs chefs, se flattant d'entraîner dans le gouffre du vice l'élu que le Seigneur avait choisi pour le faire asseoir à sa droite. »

Le bruit de la merveilleuse beauté du jeune chrétien parvint bientôt aux oreilles du khalife, qui se sentit saisi pour lui d'un coupable intérêt. Par son ordre, on tira l'enfant de sa prison, on lui ôta ses fers, et on le fit entrer, revêtu d'une robe magnifique, dans la salle du festin. Déjà ses gardiens le félicitaient tout bas sur l'honneur qui lui était échu. A son aspect, le monarque, charmé, lui promit de le combler de richesses et d'honneurs s'il voulait renier le Christ et reconnaître le Prophète. Il alla même jusqu'à lui proposer d'appeler ses parents auprès de lui, et de lui accorder la liberté d'autant de captifs chrétiens qu'il le désirerait. Mais Pelayo, méprisant ses offres, refusa obstinément de renoncer à son Dieu.

« Alors le khalife, en plaisantant, voulut le *toucher* (*cum jocula-*
« *riter eum tangere vellet*). Retire-toi, chien, s'écria le vertueux
« enfant; me crois-tu semblable à tous ces hommes aux mœurs effé-
« minées ? » Et aussitôt, déchirant ses habits de parade, il se ceignit les reins comme un athlète pour la lutte, aimant mieux mourir pour le Christ que de vivre pour le démon, en se souillant de ses turpitudes. Le roi, lassé de sa résistance, chargea ses gardiens d'essayer de le persuader, et de n'épargner pour le séduire ni promesses, ni belles paroles; mais enfin, au bout de quelques jours, las de son invincible obstination, il le fit suspendre à des pinces de fer qui, s'élevant et s'abaissant tour à tour, froissaient et détiraient tous ses membres; mais le jeune martyr étant resté aussi ferme devant les tortures que devant les séductions mondaines, le khalife donna l'ordre de trancher tour à tour avec le glaive chacun de ses membres meurtris; l'ordre barbare fut obéi. Ces bras innocents qui s'élevaient pour prier furent abattus l'un après l'autre; ses deux jambes furent coupées; et, réduit à un tronc informe et sanglant, sa bouche mourante fit encore entendre les louanges du Seigneur. Enfin, sa jeune âme remonta vers le ciel, où les anges lui préparaient des palmes, et son corps, jeté dans le fleuve, fut recueilli par la piété des fidèles, qui l'ensevelirent au pied des autels. Le saint martyr, quand il mourut, était âgé d'un peu plus de treize ans.

(Raguel, *apud* Florez, t. XXIII, p. 233.)

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE.



